LES RACES
ET
L'HISTOIRE

M.Ü. İlahiyat Fakültesi Kütüphanesi
Fen Edebiyat Koleksiyonu

F13951

5810

L. 4

L'EVOLUTION DE L'HUMANITÉ

SYNTHÈSE COLLECTIVE

V

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

SYNTHÈSE COLLECTIVE

Dirigée par HENRI BERR

LES RACES ET L'HISTOIRE

INTRODUCTION ETHNOLOGIQUE

===== A L'HISTOIRE =====

PAR

EUGÈNE PITTARD

PROFESSEUR D'ANTHROPOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

PREMIÈRE SECTION

PRÉHISTOIRE, PROTOHISTOIRE

V

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1924

AVANT-PROPOS

RACE ET MIGRATIONS

Le présent volume fait pendant au tome IV, la Terre et l'Évolution humaine, qui introduisait dans notre œuvre le problème du milieu géographique : celui-ci pose le problème de la race. Nous avons vu ce que vaut le « milieu » pour l'explication historique : il s'agit maintenant de préciser ce que représente dans l'histoire cet autre facteur, contingent, lui aussi, mais dont le rôle, par certains, a été considéré comme essentiel.

Plus encore que du milieu, des théoriciens ont usé et abusé de la race : sous le couvert des sciences naturelles, ils ont abouti à justifier tantôt des ambitions nationales, tantôt des haines politiques. Plus dangereuse qu'aucune autre, en raison de ses conséquences, l'interprétation anthropologique de l'histoire doit être soumise à une critique rigoureuse (1).

Cette critique, on la trouvera ici. On arrivera, en lisant ce livre, à la conviction que le concept de race, non seulement dans le langage courant ou dans l'usage politique, mais dans les œuvres d'hommes de science mal informés des résultats actuels de l'anthropologie, est étendu démesurément. M. Marcellin Boule, dans un remarquable ouvrage que nous avons

(1) Voir ma Synthèse en Histoire, pp. 81 et suiv.

déjà cité (1), a dénoncé avec force les confusions constantes auxquelles prête l'emploi d'un terme mal défini : « Il y a déjà longtemps, déclare-t-il, qu'en France, de bons esprits, dans le camp des historiens comme dans celui des naturalistes, ont insisté sur ce que la confusion des mots race, peuple, nation, langue, culture ou civilisation, présente d'extrêmement fâcheux. Pourtant la distinction et l'emploi bien approprié de ces différentes expressions n'ont pas encore pénétré dans le public même éclairé. C'est véritablement à tort et à travers qu'aujourd'hui encore, les auteurs les plus éminents et les plus académiques, quand ils traitent des groupements humains, se servent du mot race dans un sens totalement faussé.... Il faut bien se pénétrer que la race, représentant la continuité d'un type physique, représente un groupement essentiellement naturel, pouvant n'avoir et n'ayant généralement rien de commun avec le peuple, la nationalité, la langue, les mœurs, qui répondent à des groupements purement artificiels, nullement anthropologiques, et ne relevant que de l'histoire dont ils sont des produits. C'est ainsi qu'il n'y a pas une race bretonne, mais un peuple breton ; une race française, mais une nation française ; une race aryenne, mais des langues aryennes ; une race latine, mais une civilisation latine (2). »

Voilà la saine doctrine — qu'Eugène Pitlard applique ici avec une rigueur parfaite. « Les faits ethnographiques, linguistiques, historiques, dit-il, nous ont fréquemment voilé, par des mirages décevants », les réalités anthropologiques (3) (p. 65). Sous les races « fabriquées », ce sont ces « réa-

(1) Voir le tome II, Avant-Propos, pp. X-XII.

(2) Les Hommes Fossiles, p. 320. Sur le vague de l'idée de race, sur la confusion de la race avec la langue et la civilisation, voir J. DE MORGAN, t. II, pp. 7-8, 22, 88 ; J. VENDRYES, t. III, pp. 276, 357 ; A. MORET, t. VI, p. 186 ; A. JARDÉ, t. X, p. 93 ; cf. L. FEBVRE, le développement des Langues et l'Histoire, dans la Rev. de Synth. hist., t. XXVII (1913), p. 52.

(3) Il y a intérêt à limiter le sens du mot anthropologie. Voir la Synthèse en Histoire, p. 79.

lités » qu'il cherche. Il a affaire, avant tout, aux caractères somatiques qui différencient les groupements humains, aux plus importants de ces caractères : taille du corps, couleur des yeux, des cheveux, forme du crâne, de la face.

L'indice céphalique — ou le rapport entre la longueur et la largeur du crâne — semble répondre au trait le plus proprement racial, celui qui résiste le mieux aux influences de toutes sortes et qui, héréditaire, ne se modifie que par l'hérédité même, c'est-à-dire par le croisement des races (1). Il établit, parmi les êtres humains qui se sont succédé sur la terre et qui ont fait l'histoire, une distinction radicale. Est-elle originelle, ou faut-il admettre le monogénisme ? La question n'est pas résolue ; peut-être est-elle impossible à résoudre. Historiquement, d'ailleurs, cette distinction — disons-le tout de suite — n'a que peu d'intérêt. L'indice céphalique, « s'il est un caractère tout à fait fondamental pour une classification des races, n'a aucune signification psychologique ni sociale » : dans le crâne qui ne change pas, le cerveau se modifie (2).

La couleur de la peau, qui longtemps a été considérée comme propre à distinguer les races humaines, ne constitue, au point de vue anthropologique, qu'un caractère secondaire ; mais, au point de vue de l'histoire, elle est plus importante que l'indice céphalique. Les mêmes conditions de milieu géographique — chaleur, humidité, altitude, voisinage de la mer, alimentation — qui exercent, aux origines (3), une action capitale sur la morphologie des êtres humains et qui ont différencié blancs, noirs et jaunes, ont agi sur le cerveau, soit directement, soit par l'intermédiaire des conditions

(1) Mentionnons, cependant, des recherches, qui n'en sont encore qu'à leur début, relatives à la composition chimique du sang des « races » humaines.

(2) Voir CORNEJO, Sociologie générale, t. I, p. 358 ; cf. pp. 372 et suiv.

(3) Voir PERRIER, t. I, pp. 99, 231 ; FEBVRE, t. IV, p. IX ; BOULE, ouvr. cité p. 321 ; DE MORGAN, Les premières civilisations, p. 10.

sociales. Il y a donc des différenciations internes en rapport avec ces différenciations externes. Mais, répétons-le, le cerveau change : certaines actions s'exercent sur lui seul. La psychologie des groupes humains, si elle est en rapport avec tels caractères physiques, ne leur est pas liée. A la longue, la couleur peut n'exprimer que des conditions plus ou moins abolies ; elle a beau persister : des conditions nouvelles ont produit leur effet interne.

L'influence — réelle, incontestable — du milieu extérieur sur l'homme physique est surtout antéhistorique. Elle est allée ensuite diminuant (1). Dans la mesure où ce facteur continue à agir sur l'homme physique, il complique le facteur race : il travaille contre ses déterminations initiales. Dans la mesure aussi où l'hérédité amalgame des éléments divers, — où, par l'union des individus, à plus forte raison par le mélange des races, elle crée des combinaisons nouvelles, — elle est agent de changement autant que de conservation. Ainsi, le jeu même de la contingence, en multipliant les différences, tend à effacer les grandes oppositions primitives. Et l'on peut dire que le facteur race se défait constamment, qu'il est attaqué par cela même qui l'a produit : le milieu et l'hérédité.

Ici se présente à nous une question que déjà nous avons rencontrée (2), mais que précisément nous avons réservée pour le présent volume : celle des migrations.

* * *

Certaines pages d'Eugène Pittard invitent à faire, en ce

(1) Voir FEBVRE, t. IV, pp. x, 116 et suiv., et PITTARD, pp. 16-19. « Je ne voudrais pas, dit ce dernier, donner l'impression que je ne crois, en aucune circonstance, à une influence du milieu » : pourtant « de toutes les espèces, l'homme est celle qui a le plus de moyens d'échapper, non pas aux milieux — dans lesquels il est obligé d'être — mais aux actions de ceux-ci. »

(2) Voir FEBVRE, t. IV, Avant-Propos, p. xx.

qui concerne les déplacements humains et leur rôle dans l'histoire, d'indispensables distinctions.

A lire tel passage du livre, il pourrait sembler que notre auteur n'attache pas à ces mouvements de peuples l'importance que beaucoup leur attribuent. Selon lui, on a cru trop facilement que « les conquêtes ont été suivies de transformations ethniques » (p. 12). « Et les invasions elles-mêmes ?... Quelles peuvent être leurs influences anthropologiques sur les régions envahies ? Je crois qu'on a beaucoup exagéré certaines d'entre elles » (p. 14). Ailleurs encore : il semble, dit-il, que, dans le peuplement de l'Europe, « ces populations, arrivant... les unes à la suite des autres, ont dû causer de profondes perturbations ethniques parmi les plus anciens occupants. Il ne faudrait pas exagérer ces troubles ; il ne faudrait pas non plus les diminuer » (p. 96) (1).

La thèse, on le voit, n'a rien d'absolu. Si bien des envahisseurs n'ont pu laisser d'empreinte ethnique importante, Pittard ne nie pas que, « dans certains cas particulièrement favorisés », les invasions aient pu jouer un rôle modificateur » (p. 16). C'est depuis que les circulations humaines sont devenues intensives au travers des continents, déclare-t-il, que les races primitives se sont mélangées. Jusqu'au mésolithique, l'Europe occidentale ne connut que des Dolichocéphales — de types divers, il est vrai. L'arrivée des premiers Brachycéphales troubla profondément cette relative unité. A partir de ce moment-là, — et les mélanges iront toujours en s'accroissant, — il n'est plus possible, en Europe, de parler de races pures » (p. 20 ; cf. p. 102).

La lecture de ce livre invite et aide à mettre quelques précisions dans l'étude de ces divers phénomènes : migration, conquête, colonisation, émigration, et à chercher les rap-

(1) Cf. ce que dit J. DE MORGAN, t. II, p. 78, des migrations « auxquelles jadis on attribuait peut-être trop d'importance, mais qu'on semble nier par trop aussi aujourd'hui ».

ports du nomadisme avec les divers phénomènes précédents.

La migration est un phénomène originel, qui a joué dans la préhistoire et la protohistoire un rôle capital. C'est le déplacement en masse de groupes humains qui ne sont pas encore enracinés. « ... Phénomène malaisément explicable par les principes dominateurs de notre esprit et de notre société. Le moderne qui se représente ces longues bandes, défilant à travers les montagnes et les passages des fleuves, peut sans doute emprunter à sa propre expérience quelques points de comparaison, mais sa pensée retourne bientôt aux bêtes, hirondelles, bataillons hivernaux de grues ou de canards, bisons qui naguère traversaient les savanes du Mississipi, pigeons dont la troupe compacte assombrissait le ciel dans les États nord-américains. Cette analogie externe recouvre des ressemblances très profondes, et nous révèle qu'à cette époque tout est encore massif et mal différencié. Même en supposant que la secousse initiale soit un ordre fondé sur des concepts lucides, l'on conviendra que l'impulsion se propage par un jeu très simple de visions concrètes et de mouvements. Quelques-uns marchent, d'autres suivent, puis tout le monde, et la raison de partir, pour beaucoup, c'est « qu'on s'en va ». « On », ce mot vague et compréhensif, qui proprement ne désigne personne, exprime assez exactement l'unité collective de ce clan, dont la volonté prévaut en chacun de ses membres, parce qu'elle est leur volonté même (1). »

Si l'on veut comprendre la « secousse initiale », on lui trouve des causes d'ordre naturel et des causes d'ordre psychologique.

L'histoire physique du globe a eu, au point de vue qui nous occupe, des répercussions sur lesquelles, avec raison, J. de Morgan a insisté. « Plus l'homme est primitif, dit-il, et moins

(1) OUVRE, Les formes littéraires de la Pensée grecque, p. 9.

il lui est aisé de se soustraire aux lois de la nature (1). » C'est par des cataclysmes, — extension glaciaire, inondations, ou, au contraire, sécheresse — qu'il explique en partie les exodes primitifs. « L'Avesta montre les Aryens fuyant devant les manœuvres du mauvais principe qui, toujours, glaçait et rendait inhabitables les pays qu'Ahouramazda créait pour eux. Cette vieille tradition est, à ne pas s'y méprendre, l'indication des causes de toute la migration aryenne (2). »

Si des causes d'ordre physique — avec leur retentissement sur la faune et la flore — ont chassé des foules humaines, des causes du même ordre ont agi pour les attirer, pour les retenir : avantages de certaines régions, ou bien — jusqu'au jour où des essaims hardis ont ouvert les routes de la mer — situation côtière. On a dit de l'Europe, en général, de l'Europe occidentale surtout, qu'elle constituait un cul-de-sac dans lequel s'étaient succédé ou enlassées des masses migratrices (3). « Vaste Cosmopolis », dit en d'autres termes Eugène Pittard, où, dès les temps néolithiques, « les races se mêlent, se superposent et s'enchevêtrent » (pp. 89, 93, 102).

Mais ce phénomène de migration a aussi une cause interne dont l'importance varie selon la nature des hommes et les temps : c'est un ressort complexe, fait du désir de changement, de l'espoir du mieux-être, du besoin d'aventure, de l'attirance de l'inconnu ; c'est l'inquiétude, au sens étymologique, qui, si elle entraîne les déconvenues, est aussi l'aiguillon même du progrès. L'« appétit d'espace » de Ratzel

(1) Des origines des Sémites et de celles des Indo-Européens, dans la Rev. de Synth. hist., t. XXXIV, p. 26.

(2) Les civilisations primitives, p. 163 ; cf. pp. 128, 152, 252, 313, 444. Voir aussi L'Humanité préhistorique, pp. 6, 20, 299, 302 et suiv., et l'art. cité, pp. 5, 16, 23.

(3) Sur les routes de migrations, voir J. DE MORGAN et L. FEBVRE, ouvr. cités, J. BRUNHES et C. VALLAUX, La Géographie de l'Histoire, not. pp. 243-253.

n'a de sens que dans la tendance à être — plus largement, plus librement. Ce que nous devinons dans la préhistoire, l'histoire nous le présente en des périodes de fièvre, d'exaltation, quand, pour des fins matérielles ou idéales, des groupes humains se déracinent, au moins momentanément, quand ils se lancent dans l'aventure, en quête de Toisons d'or, ou de lieux saints, ou de mondes nouveaux (1).

Sous la pression de forces externes et internes, ce sont donc, aux origines humaines, de perpétuels mouvements — dont personne, mieux que J. de Morgan, n'a donné une idée. On entrevoit — selon les termes qui reviennent sans cesse sous la plume des historiens — des réservoirs d'humanité qui s'épanchent, des marées périodiques dont les vagues déferlent, des clapotis et des remous.

Plus attirantes étaient les régions où s'écoulaient les flots humains, plus — dans la lutte et l'entraide — les races se sont mélangées; plus aussi des caractères psychiques et sociaux se sont communiqués, qui ont donné à des peuples, de formation composite, des caractères étrangers aux traits originels des composants ethniques. La pureté ethnique ne se conserve, de façon toute relative, que dans les régions les plus ingrates, les plus reculées (comme dans les classes les plus humbles, chez les « pauvres diables », selon le mot d'Eugène Pittard, dont l'alliance n'est pas désirable). Et le mélange des races apparaît comme un facteur de développement, d'enrichissement, — en sorte que les groupes isolés, comme les familles qu'isole leur grandeur, s'appauvrissent et dégénèrent. La France, « synthèse ethnique », doit peut-être à ses « richesses anthropologiques » son « génie multiforme » (p. 165).

A mesure que les groupes sont devenus plus sédentaires, ont poussé de plus profondes racines dans les milieux particulièrement favorables, l'invasion a joué son rôle historique :

(1) Voir MORET, t. VI, p. 254, BRUNHES et VALLAUX, *ouvr. cité*, p. 249.

c'est le phénomène par lequel un peuple resté plus ou moins migrateur se jette — en masse ou par bandes, ou par terre ou par mer — sur un peuple fixé au sol. Ce peuple, l'envahisseur ne le refoule pas; il ne le pousse plus devant lui comme à l'époque de l'instabilité humaine: il prend chez lui sa place, plus ou moins large; il en trouble ou s'en assimile plus ou moins la civilisation; il lui infuse plus ou moins de son sang. La protohistoire nous laisse voir assez nettement, — surtout en Orient: Mésopotamie, Égypte, Crète, Grèce, — des irrptions subites de masses barbares, qui disloquent des Empires naissants (1).

La conquête, la colonisation (2), l'émigration, ce sont des formes atténuées de l'invasion et de la migration et les modes divers d'action d'un groupe sédentaire sur un autre groupe qui, généralement, l'est aussi. L'ambition politique, l'appétit économique, la surabondance de population, les persécutions politiques ou religieuses peuvent établir entre des groupes différents un contact, violent ou pacifique, qui retentit plus ou moins profondément sur leur vie sociale, psychique, et même sur leur constitution ethnique. J. Brunhes, à la suite de Haddon, distingue, parmi les mouvements de peuples, ceux qui modifient le caractère des races, parce qu'ils agissent en masse (racial drift), et ceux qui modifient seulement leur civilisation (cultural drift), parce que les nouveaux venus ne font que s'infiltrer, se diluer dans la population antérieure d'un pays (3); mais l'infiltration même n'est pas sans exercer quelque influence « raciale » (4).

Quant au nomadisme, il est la survivance, au stade de la

(1) Voir les tomes II (fin), VI (not. pp. 184, 394), VIII, IX (not. p. 68)-X (not. pp. 96-97, 221-222).

(2) Nous entendons: la conquête politique, l'annexion.

(3) BRUNHES et VALLAUX, *ouvr. cité*, p. 229; HADDON, *The Wanderings of Peoples*.

(4) Sur la colonisation grecque, voir JARDÉ, tome X, pp. 222 et suiv., 279.

sédentarité dominante, de l'état primitif de migration. « Par suite du manque d'eau, du peu de fertilité des terres, peut-être encore par suite de l'habitude traditionnelle de vivres édes ressources fournies par les troupeaux, existence plus facile que celle de l'agriculteur, l'Arabe (de la péninsule arabe) a conservé la méthode des premiers ancêtres qui erraient par le monde, suivant les meilleurs habitats, cherchant les conditions physiques les plus favorables à la vie. Des millénaires se sont passés.... L'Arabe est resté nomade (1). »

Sans doute il subsiste quelque chose dans le nomadisme de l'humeur aventureuse née de la vie même d'aventures. L'Asiatique, dit un texte égyptien, « ne peut jamais rester en la même place ; ses jambes sont toujours agitées (2) ». Refoulé peu à peu par les populations sédentaires, le nomade adopte le steppe, le désert pour domaine. Le désert et la mer, qui ont des caractères communs (3), ont des attirances semblables. L. Cahun, dans son excellente Introduction à l'Histoire de l'Asie, a montré quelle ivresse trouvaient les Turcs et les Mongols aux galopades à travers la Puszta, la lande « verdoyante et bariolée de fleurs ». Mais il croit, cependant, qu'« on n'habite pas le désert quand on peut habiter ailleurs » et que « dès que le nomade a pris contact avec le sédentaire, il ne peut se passer de lui » : beaucoup de nomades, en effet, sont des vaincus, des exilés. Quand il n'est pas un pis-aller, le nomadisme apparaît souvent comme un « genre de vie » qui répond à un intérêt bien déterminé. Il arrive que le nomade trouve dans la vie pastorale des ressources supérieures à celles de son voisin sédentaire, — d'autant plus qu'il complète les siennes par celles du voisin. Le nomade est le pirate

(1) P.-J. ANDRÉ, *l'Islam et les races*, I, p. 5. Voir aussi MORET, I, VI, pp. 229-230.

(2) MOREL, p. 253.

(3) Voir FEBVRE, I, IV, p. 400.

des terres, le corsaire qui, par des raids hardis, tire du sédentaire, enrichi et pacifique, les ressources qui lui manquent ; ou bien il est le courtier ; ou encore il est l'un et l'autre. Il y a en lui du « marin ». « Dans toute l'histoire des anciens peuples de l'Orient, les nomades ont vécu... en marge des sédentaires, élément de trouble, d'insécurité perpétuelle, mais aussi source vive de renouvellement et de rajeunissement pour la population des villes. Or, s'ils persistent dans cette vie élémentaire jusqu'à notre époque, survivant à de grands empires, cette durée même prouve qu'ils sont un élément nécessaire dans les conditions de vie offertes par la nature aux peuples orientaux (1). »

Le nomade, agent efficace dans les rapports des groupes humains, a la mobilité de tous les germes fécondants (2). S'il y a des époques et des zones de mouvement privilégiées, le mouvement est de toujours et de partout. Et ce mouvement qui entraîne les éléments humains ne cesse pas avec les migrations. Les phénomènes divers que nous venons de passer en revue constituent un brassage perpétuel de l'humanité (3).

De ce brassage — qui s'ajoute et aux transformations du milieu et au changement de milieux — on ne saurait nier l'action considérable sur la race. La guerre et aussi la paix, la lutte et aussi l'entr'aide ont, pour reprendre les termes de Paul Lacombe, « sassé et ressassé la pâte humaine » (4). Il n'en résulte pas seulement un mélange des sangs, mais encore, et peut-être surtout, des modifications psychiques.

Les groupes humains en contact les uns avec les autres s'imitent, — même quand ils ne mêlent pas leurs sangs, à plus forte raison quand ils les mêlent. L'imitation-mode, selon

(1) MORET, p. 230 ; cf. pp. 168, 200, 237, 249. Voir aussi FEBVRE, pp. 329-333.

(2) CORNEJO, *ouvr. cité*, I, p. 308.

(3) Voir BRUNHES et VALLAUX, *ouvr. cité*, pp. 202-207.

(4) La psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures, p. 126.

l'expression de Tarde, agit contre l'imitation-coutume, travaille contre l'hérédité, façonne et diversifie le type intellectuel et moral.

Dans ce contact des groupes, l'organisation sociale se modifie, non pas seulement par la transformation psychique des individus, mais par une action d'une autre nature : les besoins nouveaux qui peuvent résulter de la densité et de la répartition nouvelles des composants dans les groupements composites. C'est un des principes de la sociologie durkheimienne que nous adoptons le plus volontiers, que l'organisation sociale est fonction, dans une large mesure, de la nature démographique du groupe. Les mêmes conditions démographiques tendent à créer les mêmes institutions sociales, toutes choses égales d'ailleurs : car d'autres facteurs interviennent. Et ainsi, des réadaptations de la société se produisent, soit indépendamment de l'action de la race, soit même en opposition avec cette action.

Mais un autre élément joue son rôle dans cette élimination du facteur racial, — le progrès de l'esprit. « Il y a — disions-nous dans l'Avant-Propos du tome IV — un milieu intérieur où règne une causalité spéciale : grâce à la causalité logique, l'humanité échappe de plus en plus au déterminisme brut, à la causalité mécanique du milieu extérieur » (p. xx). Comme ils se libèrent du milieu, — L. Febvre l'a fait apparaître de façon éclatante, — les hommes échappent à cette chrysalide : la race. La forme de la tête, au cours de l'évolution, perd tout rapport avec son contenu : le progrès logique, la pensée pure, dans la mesure où elle intervient, où elle triomphe de la poussée des instincts, où elle préside aux transformations sociales et à la vie civilisée, assimile les hommes, « humanise » de plus en plus l'humanité (1).

A bien y regarder, le facteur race est moins consistant

(1) Sur le facteur social, voir l'Avant-Propos du tome VI ; sur le facteur logique, celui du tome XIII.

encore que le facteur milieu. Le milieu ne se modifie que lentement, que relativement, sous l'action surtout — dans les temps historiques — des groupes humains. Les possibilités qu'il offre à la vie des sociétés peuvent dormir, s'assoupir, et s'éveiller ou se réveiller tout à coup. La race s'efface irrévocablement, sauf dans les cas exceptionnels d'atavisme. Sans doute il y a, selon le mot célèbre, plus de morts que de vivants ; mais les morts agissent moins par leur sang que par les institutions et les idées qui subsistent d'eux ; et cette action n'a pas plus de limites dans l'espace que dans le temps. On pourrait dire que l'histoire fait la race beaucoup plus que la race ne fait l'histoire : mais la formule aurait quelque chose d'équivoque ; elle donnerait un double sens au mot race. Il faut dire plutôt que les races anthropologiques se décomposent et se multiplient en races historiques ou groupes ethniques ; que les groupes ethniques se mêlent et se transforment dans les peuples et les nations. Tout en se combattant, les nations se pénètrent ; elles font œuvre commune de civilisation ; elles tendent à s'unir en Société. L'humanité se fait, — ou se refait : l'unité physique, si elle a existé, est remplacée peu à peu par l'unité psychique, l'unité de ressemblance par l'unité de conscience.

Tel serait, en ce qui concerne la race, le sens de l'évolution humaine ; telle est l'hypothèse que notre œuvre doit vérifier.

*
* *

En somme, entre l'anthropologie préhistorique (à laquelle sont, en grande partie, consacrés, dans ce livre, les chapitres de considérations préliminaires) et l'éthologie collective, ou étude psychologique de groupements historiques déterminés, — peuples anciens, nations modernes, — (qui se trouvera méthodiquement traitée dans la succession des volumes), se place l'ethnologie, qui s'attache surtout aux caractères anthro-

pologiques des familles ethniques (1) : c'est l'ethnologie qui remplit les trois quarts du présent volume.

M. Eugène Pittard a bien voulu se charger d'un sujet que devait traiter J. Deniker. Le savant bibliothécaire du Muséum, l'auteur du volume longtemps classique, les Races et les Peuples de la Terre, bien qu'il méditât depuis 1912 l'ouvrage que je lui avais demandé, est mort, en 1918, sans l'avoir poussé assez loin pour qu'on pût utiliser les notes et ébauches qu'il laissait. Eug. Pittard a repris la tâche à pied d'œuvre. Il l'a menée diligemment, avec sa haute maîtrise, avec son ardeur passionnée — et communicative — pour des questions infiniment délicates, mais d'une importance et d'un intérêt exceptionnels.

Il a adopté un plan à la fois d'une grande prudence et d'un vif attrait. Sans doute, dans ses considérations générales, il donne des indications ou énonce des hypothèses sur la préhistoire ethnique ; mais la majeure partie du volume est consacrée à la revue des groupements humains qui jouent — ou ont joué — un rôle dans la pleine lumière de l'histoire. Ces groupements, que l'histoire lui fournit, il les analyse. Il part du complexe pour découvrir, ou entrevoir, le simple, le relativement simple. Il examine, « à propos de chaque pays, les aventures ethnologiques qu'il a subies » (2). Il part de l'Occident, — puisqu'il faut adopter un principe d'exposition, — pour promener son lecteur à travers les continents. On ne trouve plus ici les divisions traditionnelles : Aryens, Sémites, Mongols, — qui ne sont pas exclusivement anthropologiques. Mais, quand on a suivi Eugène Pittard dans sa course à travers le monde et les peuples, on a recueilli des données qui s'éclairent mutuellement et dont l'ensemble éclaire, dans

(1) Voir la Synthèse en Histoire, pp. 78 et suiv. Il faut distinguer l'ethnologie de l'ethnographie, qui est descriptive, et non comparative, qui, d'autre part, fait un large usage des documents archéologiques.

(2) P. 94 ; cf. p. 89, note.

ses profondeurs, le mystérieux passé de l'espèce (1).

Le livre d'Eugène Pittard n'est pas seulement un ouvrage savant : c'est un beau livre et un bon livre. Je me félicite de l'avoir provoqué, à cause de tout ce qu'il contient, sans doute, mais aussi à cause de l'esprit dans lequel il a été conçu et rédigé, — qui est l'esprit même de notre œuvre. C'est Claude Bernard, si je ne me trompe, qui a dit que le savant, tout à la fois, doit « avoir une foi robuste et ne pas croire ». Telle est, précisément, l'attitude intellectuelle d'Eugène Pittard.

Il ne croit pas, — c'est-à-dire qu'il n'est pas crédule, prompt à accepter les théories séduisantes ou les hypothèses simplistes. Il ne veut pas « aider à construire le roman préhistorique » (p. 101). « Maintes fois, déclare-t-il au seuil du livre, nous crierons : « garde à vous ! » à l'imagination » (p. 10). « Il faut être sage, il faut être réservé » (p. 88) ; il ne faut pas craindre de « dire honnêtement que nous ne savons pas » (p. 31). Les classifications, les généalogies ont un caractère provisoire, une « physionomie changeante » : le propre de la science est de « défaire sans cesse pour accomplir un nouveau progrès » (2).

Il ne croit pas, — mais sa foi est robuste. Il ne conteste pas les résultats acquis ; il ne les rabaisse pas ; et même, quand il mesure l'ignorance où l'on était encore au XIX^e siècle, il les trouve « encourageants » : « Quel chemin parcouru depuis cinquante ans ! Là où il semblait n'y avoir... que désordre et imprécision, l'ordre graduellement s'établit et la netteté apparaît. La lumière, chaque jour davantage, pénètre dans les parties les plus obscures de nos connaissances » (p. 580) (3). Il dresse un passionnant programme de problèmes qui, par la collaboration loyale des anthropologistes et des historiens, ont toutes chances d'être résolus. Il a confiance dans l'avenir, à condition que les questions pendantes soient tou-

(1) Voir pp. 10, 32.

(2) P. 106 ; cf. pp. 19, 22, 35, 50, 56, 65, 75, 79, 160.

(3) Cf. pp. 31, 112, 271, 476.

jours traitées par les hommes compétents : il y a des points sur lesquels l'ethnologue seul a le droit de se prononcer. A condition aussi que les recherches nécessaires — car jusqu'à présent les documents anthropologiques sont bien peu nombreux, bien fortuitement recueillis — soient menées avec ardeur et méthode. Il faut méditer les nombreux passages où il réclame des fouilles nouvelles, où il indique les champs à explorer (1), où il proteste contre le vandalisme des archéologues qui, curieux des objets seuls, ont rejeté, détruit les restes humains (2). Et il faut rapprocher ces passages de ceux où J. de Morgan découvre aux chercheurs les belles aventures scientifiques à courir (3).

Nous ne saurions trop le répéter : du point de vue de la synthèse, l'étude du plus lointain passé de l'homme est autrement attirante et féconde que celle de bien des textes du moyen âge ou des temps modernes qui ne font qu'ajouter quelques détails nouveaux à l'histoire de personnages et d'événements déjà plus ou moins connus. L'esprit de synthèse a cette vertu de discriminer l'utile et le superflu, l'essentiel et l'accessoire, et de diriger les travailleurs vers les tâches urgentes, vers les recherches fécondes. Avec Eugène Pittard, nous dirons donc : « Notre plus vif désir serait que ce volume contribuât à montrer, là où il n'existe pas encore, l'intérêt des recherches anthropologiques, et à redonner, là où cet intérêt s'est un peu atténué (4), un nouvel élan en leur faveur » (p. 581).

HENRI BERR.

LES RACES ET L'HISTOIRE

(1) Voir, par exemple, pp. 361, 368, 385, 397, 407, 444, 475, 478, 483, 489, 495, 504, 530, 555, 568 et Conclusion.

(2) « Les archéologues ont détruit à eux seuls plus d'ossements que les agents naturels et que les ouvriers des champs » (p. 144) ; cf. pp. 93, 104, 123, 364, 376, 388...

(3) Voir aussi les éloquentes appels de M. Boule dans les Hommes fossiles, not. p. 175.

(4) « Les études anthropologiques sont, pour ainsi dire, une science française. Sous l'impulsion de Broca et de ses élèves, une masse considérable d'enquêtes ont été entreprises. Malheureusement, en ce moment-ci, on constate, dans ce pays, un abandon presque complet de ces recherches » (p. 161.)

LES RACES ET L'HISTOIRE

AVERTISSEMENT

N'est-il pas nécessaire, au moins utile, qu'un auteur, animé de scrupules, donne, lorsque les circonstances le réclament, au seuil de son livre, quelques explications sur l'œuvre qu'il soumet à ses lecteurs ?

Grâce à ce moyen, il pourra, par exemple, s'excuser — ce que je viens faire ici — du peu d'accord existant entre ce qu'il aurait aimé faire et ce qu'il a fait. Certains livres ne sont-ils pas, techniquement, plus difficiles à composer que d'autres ? Leur matière moins pétrie, moins préparée, sort à peu près de la carrière : l'ouvrier a moins d'aisance à la maîtriser.

Certains sujets sont abondamment pourvus de littérature. J'entends, par ce mot, d'ouvrages généraux, qui, par des côtés divers, ont abordé les problèmes que ces sujets comportent : autrement dit le terrain, en ce qui les touche, a été maintes fois déblayé, tandis que d'autres sont encore en plein dans l'aride période documentaire. Ces états différents sont naturels : tous les objets, même les plus prenants, n'ont pas intéressé les hommes au même moment.

Certains sujets sont comme un jardin à la française, dont les allées, bien tracées, sont bordées de massifs harmonieusement groupés, ornés d'élégantes statues. Il fait bon s'y pro-

mener sans fatigue. Le regard, qui s'étend complaisamment sur des pelouses ordonnées, pressent, dans cet ensemble, l'ancienneté du jardin, les soucis d'accommodement quotidiens de nombreuses générations de jardiniers.

Les autres sont comme des futaies sauvages où, quasiment, la main de l'homme n'est jamais intervenue; des maquis dont la végétation, puissante dans son ensemble, est d'essences et de robustesses variées, entremêlée de ronces, où le pied se prend sans cesse.

Dans la futaie touffue de l'Anthropologie appliquée, où quelques timides sentiers ont été à peine ébauchés, je n'ai pu faire davantage qu'écartier quelques branches pour laisser passer un peu de lumière. Qu'on n'imagine pas autre chose : cet ouvrage n'est que la première étape d'un défrichement.

Pour écrire un tel livre, même envisagé comme il l'est ici, la collaboration de tous les anthropologistes eût été désirable. Il est impossible à un seul d'embrasser, avec assez d'autorité, la masse énorme des documents récoltés et non encore suffisamment classés et discutés : leur critique réclame la connaissance détaillée de chacun des lieux considérés. Or, à moins de tromper par des apparences de savoir, il n'est pas imaginable qu'on puisse utiliser, jour après jour, tout ce qui s'écrit sur tous les peuples et dans toutes les langues de la terre.

Ce livre ne peut donc être qu'une esquisse. Dans une matière aussi délicate, où, à côté de l'Histoire, la Morale et la Sociologie doivent venir obligatoirement se documenter, — sinon elles ne sont que lettres mortes, — il ne faut pas lancer de la poudre aux yeux; il ne faut pas trop vite affirmer! Trop de « bluffeurs » pénètrent aujourd'hui dans le champ de la science, y agitant leurs oripeaux. Le public cultivé lui-même n'est pas assez difficile. Les éclats lumineux d'un miroir l'attirent, comme ils attirent les alouettes. A la place d'une voix, il se contente trop facilement d'un écho.

J'ai seulement tenté d'exposer des faits, quelques faits. Mais,

n'ayant pu les exposer tous, je demande la bienveillance des confrères dont je n'ai pu citer les travaux. Ce n'est pas que je n'estime à leur juste valeur l'importance de leurs recherches et le mérite de leurs conclusions, mais il m'était impossible de tout dire, dans le corps d'un seul volume : de là, une injustice dont je m'excuse! Le choix même des groupes ethniques ou des nations dont je devais parler a été, nécessairement, un peu arbitraire. Quel était le critère qui devait me guider? Je n'ai pas abordé l'ethnologie des États-Unis parce qu'il m'aurait fallu parler aussi de toutes les jeunes Républiques américaines, dont l'histoire est si attachante, mais créée par les immigrés d'hier seulement. Autant que possible je me suis intéressé aux pays qui ont la plus vieille histoire; et c'est pourquoi, dans les deux Amériques, je n'ai conservé par devers moi que les Incas et les Aztèques, parce qu'ils sont parmi les plus anciens Américains et qu'ils ont été, à un moment donné, les plus grands centres de civilisation en Amérique; que les uns et les autres ont imprimé puissamment leur cachet sur une époque.

D'un autre côté, il m'a paru impossible de ne pas dire quelques mots des races polynésiennes, malgré qu'elles n'ont que peu participé à l'Histoire. Par la force des choses je n'ai pu donner à des peuples dont l'importance, à tous les points de vue, est énorme, comme les Chinois et les Japonais, que de très courtes pages.

Très rarement j'ai été au delà de l'exposé des faits. Parfois, dans une ligne, j'ai indiqué mon opinion, ou, par un point d'interrogation, j'ai montré mon désaccord. S'il avait fallu suivre certains auteurs pas à pas, ratiociner avec eux, il eût fallu au moins plusieurs volumes.

Inutile d'allonger. En une phrase, je demande simplement qu'on tienne compte de ma bonne volonté.

J'emploie, sans byzantinisme scientifique aucun, le mot race,

dans le sens où l'emploie le vulgaire : la réunion d'individus semblables, issus de parents de même sang. Je ne veux pas, dans un livre comme celui-ci, entrer en discussion sur la façon dont on doit envisager le genre, l'espèce, la race, la variété. Je sais bien que, pour les monogénistes, la question n'est pas quelconque. Mais dans les pages qui vont suivre une telle discussion est inutile.

Voici une définition de la race, donnée par Boule, qui convient parfaitement à ce volume : « On doit entendre par race, la continuité d'un type physique, traduisant les affinités de sang, représentant un groupement essentiellement naturel, pouvant n'avoir, et n'ayant généralement rien de commun avec le peuple, la nationalité, la langue, les mœurs qui répondent à des groupements purement artificiels, nullement anthropologiques et ne relevant que de l'histoire dont ils sont les produits. »

L'anthropologie a son mot à dire dans beaucoup de questions générales envisagées par ce grand œuvre qui s'appelle *l'Évolution de l'Humanité*. Je n'ai pu qu'aborder très modestement certaines de ces questions — où nos études étaient intéressées au premier chef — en laissant à d'autres, dont c'est la compétence, le soin de discuter les thèses historiques ou sociologiques.

En un mot, j'apporte simplement au grand public cultivé — qui aurait quelque peine à se les procurer — des documents qui lui donneront peut-être une vue plus claire de certaines aventures humaines et lui permettront peut-être aussi de mieux envisager l'avenir.

Là s'est bornée mon ambition.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE PREMIER

LA RACE ET L'HISTOIRE

La Race et l'Histoire ! Ces deux mots, rapprochés, ne semblent-ils pas contenir tout un programme ? ne paraissent-ils pas, par avance, résoudre un problème ? Ne semblent-ils pas supposer que la race, à elle seule, sans le secours d'aucun autre facteur, aurait déterminé l'Histoire ?

Quelles relations peuvent exister entre l'une et l'autre ? La question est d'importance. Est-il possible d'établir, sérieusement, scientifiquement, un rapport de cause à effet entre la race humaine, ou certaines races humaines, considérées spécifiquement, comme possédant des caractères internes particuliers, agissant en quelque sorte fatalement, et les événements de l'Histoire tels qu'ils se sont déroulés au cours des millénaires ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'une telle question est posée. Des historiens et des publicistes ont cherché, devant le tableau multiforme, multicolore, et si souvent décevant, des aventures humaines universelles, à percevoir de tels rapports, — ils paraissent parfois surgir naturellement, — à saisir un mécanisme nettement déterminé. Devant certains effets, particuliè-

rement saisissants, on a tenté aussitôt de discerner, parmi les volontés humaines, nées du complexe que nous appelons la race, les uniques forces modificatrices des phénomènes sociaux que l'on constatait.

Le spectacle des grandes civilisations disparues : de telles décadences succédant à de telles splendeurs — sans que des influences provenant de causes naturelles puissent être entrevues comme un facteur efficient — ne nous incite-t-il pas à imaginer de telles hypothèses ?

Dans sa préface au livre de Dottin : *les Anciens Peuples de l'Europe* (1), Camille Jullian écrit cette phrase : « ... car la question de la race, de quelque manière qu'on arrive à la résoudre, est la question la plus importante de l'histoire des peuples (c'est moi qui souligne). On peut presque dire que nous ne racontons cette histoire que pour arriver à résoudre cette question de la race ».

Si je comprends bien la pensée de l'auteur, l'histoire telle qu'il l'envisage doit, en fin de compte, nous conduire à savoir si certains peuples appartiennent à la race des conquérants, — et la conquête est pour eux comme qui dirait un acte naturel — et certains autres appartiennent à la race des conquis : — et ils sont élus, préparés à occuper cette condition inférieure : — conquérants et conquis étant pris ici dans des acceptions aussi bien sociales que guerrières.

A toutes les époques de l'histoire, il y a eu des grandes nations, des grandes civilisations, côte à côte avec des nations sans éclat et des civilisations médiocres. Peut-on dire que les unes et les autres sont les simples résultats de leur composition raciale ?

Existe-t-il dans l'univers des groupes ethniques — leur diversité dans l'espace n'a pas à être envisagée — qu'on pourrait diviser en races fortes et en races faibles et dont les premières,

(1) LX, p. XI.

fatalement, prendraient la direction des événements ? Le « cours des âges » serait-il, obligatoirement, réglé par elles ? D'un autre côté, si les races fortes ont pu créer de grandes choses et les entretenir pendant longtemps, quelles raisons plausibles faut-il invoquer pour expliquer leur faiblesse, leur décadence, et leur inexorable chute ? Pourquoi la Chaldée, la Perse, l'Égypte, la Grèce, Rome, après avoir resplendi sur le monde, se sont-elles évanouies ? Évoquer on ne sait quel rythme de fatale grandeur et de fatale décrépitude, et s'arrêter là, sans essayer d'aller plus à fond, paraît vraiment une insuffisante explication.

Serait-ce que les races fortes se sont laissé infiltrer et entamer par les éléments des races faibles, et qu'ainsi, elles ont amoindri leur puissance ? que leur eugénisme, ralenti par les faits de guerre, et bientôt épuisé, a aussitôt permis, de génération en génération, aux races faibles, de les remplacer ? A des types forts, dont le nombre va diminuant, succèdent alors d'autres types, de plus en plus nombreux, de moins en moins capables. L'instabilité des civilisations serait-elle une simple fonction des instabilités ethniques ? [des remous, des flux et des reflux qu'on peut constater dans la composition des races d'une même nation ?

Est-il possible de discerner, entre les races humaines, — nous entendons, pour simplifier, parler des races de même couleur, — des différences de valeur intrinsèque ? Est-il possible aussi d'apprécier ces différences ?

Il y a cinquante ans, Gobineau a donné un corps philosophique à de telles suppositions. On sait avec quelle fougue il a soutenu la coexistence, pour le même moment, des races supérieures et inférieures, avec quel entrain il a soutenu l'importance de la pureté raciale pour créer et maintenir les états de civilisation les plus élevés. Pour lui, le déterminisme racial de l'Histoire ne fait aucun doute. Rappelons-nous ce qu'il disait des Phéniciens à propos de la bataille de Zama ! Qu'au

lieu d'être victorieuse, Rome eût subi une défaite, cet événement ne pouvait rien changer au sort du monde, parce que, simplement, la « souche phénicienne » était inférieure à celle dont faisaient partie les soldats de Scipion. Et les situations réciproques des deux nations, l'une dominant l'autre inéluctablement, se seraient rétablies plus tard.

Les lignes suivantes me paraissent tout à fait représentatives de la doctrine de ce brillant écrivain (1) :

« Tous les hommes, disent les défenseurs de l'égalité humaine, « sont pourvus d'instruments intellectuels pareils, de même « nature, de même valeur [— les anthropologistes ne disent pas « cela —], de même portée. » Ce ne sont pas les paroles expresses, peut-être, mais du moins c'est le sens. Ainsi, le cerveau du Huron contient en germe un esprit tout à fait semblable à celui de l'Anglais et du Français ! Pourquoi donc, dans le cours des siècles, n'a-t-il découvert ni l'imprimerie ni la vapeur ? Je serais en droit de lui demander, à ce Huron, s'il est égal à nos compatriotes, d'où il vient que les guerriers de sa tribu n'ont pas fourni de César ni de Charlemagne, et par quelle inexplicable négligence ses chanteurs et ses sorciers ne sont jamais devenus ni des Homères ni des Hippocrates ? A cette difficulté on répond, d'ordinaire, en mettant en avant l'influence souveraine des milieux. Suivant cette doctrine, une île ne verra point, en fait de prodiges sociaux, ce que connaîtra un continent ; au nord, on ne sera pas ce qu'on est au midi ; les bois ne permettront pas les développements que favorisera la plaine découverte ; que sais-je ? L'humidité d'un marais fera pousser une civilisation que la sécheresse du Sahara aurait infailliblement étouffée. Quelque ingénieuses que soient ces petites hypothèses, elles ont contre elles la voix des faits. Malgré le vent, la pluie, le froid, le chaud, la stérilité, la plantureuse abondance, partout le monde a vu fleurir tour à tour, et sur

(1) LXXXIV, p. 36.

les mêmes sols, la barbarie et la civilisation. Le fellah abruti se calcine au même soleil qui brûlait le puissant prêtre de Memphis ; le savant professeur de Berlin enseigne sous le même ciel inclément qui vit jadis les misères du sauvage finnois. »

Il faudrait posséder des compétences particulièrement étendues sur tous les chapitres de l'Histoire universelle et sur tous les détails qui les composent pour, du seul point de vue historique, discuter les affirmations de Gobineau. Et pour en discuter plus sérieusement encore, il faudrait faire appel, malgré ce qu'il en pense, à ces milieux décriés : à la géographie, à la géologie, à la climatologie, à l'ethnographie, à l'anthropologie, etc. L'Histoire humaine est étroitement liée à l'Histoire naturelle et c'est ce qu'a si bien compris le directeur de la *Revue de Synthèse historique* lorsqu'il a inauguré la collection de *l'Évolution de l'Humanité*. Il faudra faire appel à la sociologie : la vie humaine est socialement un tel complexe ! Nos physiologies et nos psychologies individuelles — elles sont singulièrement changeantes — ne joueraient-elles aucun rôle dans l'existence de la société à laquelle nous appartenons ? On dit que les appétits règlent le sort du monde !... Mais les appétits sont des états physiologiques. Ils ne sont pas tous de même qualité, ni de même quantité chez tous les hommes. Pourquoi ?

Tant de questions se pressent sous notre plume. On comprendra qu'il nous est impossible de les signaler, malgré tout l'intérêt qu'elles présentent. La tâche qui nous est ici dévolue doit bien aider, tout de même, à tenter d'éclairer de telles questions. Mais elle est, cette tâche, philosophiquement conduite d'une tout autre manière que celle de Gobineau. A son époque, on parlait des races sans beaucoup les connaître : les analyses anthropologiques étaient à peine ébauchées. Et des erreurs fondamentales, se prolongeant à l'infini, enseignées encore aujourd'hui, hélas ! arrivèrent fatalement sous la plume

des écrivains. Nos études à nous sont objectives. Leur déclenchement n'a pas eu lieu en vue d'une démonstration particulière. Nous ne cherchons pas à détruire une théorie, ni à en édifier une. Nos enquêtes sont, moralement et intellectuellement, désintéressées. Dans les pages qui vont suivre, un ethnologue doit montrer, disons mieux : doit essayer de montrer, quels sont, à l'étape actuelle de nos recherches, les tableaux ethniques de chacun des États, dans l'espace d'abord, puis, si possible, dans le temps. Les lecteurs qui voudront établir des relations de causalité, entre les races ainsi entrevues et les événements historiques, le feront d'eux-mêmes. Il arrivera bien cependant à l'ethnologue chargé d'écrire ce volume de souligner, de temps en temps, des faits qui lui paraîtront de nature à établir des rapports entre la race et l'Histoire.

Des études anthropologiques, de la qualité de celles utilisées ici, sont exposées à bien des dangers, offertes à bien des causes d'erreurs. Elles ne courent aucun risque, tant qu'il s'agit de la seule analyse des caractères morphologiques d'un groupe humain ; on ne discute pas ses résultats. C'est lorsque l'esprit synthétique veut s'emparer des documents recueillis, que les méprises peuvent naître. Maintes fois, dans le cours de cet ouvrage, nous crierons : « garde à vous ! » à l'imagination. Il eût fallu, pour le repos de notre esprit à tous, pour tâcher d'éviter bien des calamités, que les anthropologistes pussent jeter ce cri à travers le monde, cinquante ans plus tôt !

Nos erreurs de raisonnement sont infinies. Et l'on se demande ce qu'il faudrait faire pour éliminer, de nos champs de travaux, tant d'ivraies ? La plus grande erreur, celle qui se représente le plus souvent, qui encombre la littérature et qui, par cela même, ralentit les résultats scientifiques, est certainement la confusion que l'on établit sans cesse, dans les comparaisons, entre les caractères de convergence et les caractères de filiation. Pourquoi vouloir, à toutes forces, poussé par

un seul désir de logique, établir un lien génétique entre deux faits plus ou moins semblables entre deux observations plus ou moins identiques ? L'ethnographie comparative a été empoisonnée, depuis trente ans, par des pseudo-ethnographes qui, sans relâche, ont voulu noircir du papier. Les anthropologistes, en général, heureusement, ont été moins prolixes d'erreurs. Et si quelques-uns, qui étaient plutôt des publicistes à vive imagination que des hommes de laboratoire, ont tenté d'établir des filiations entre des groupes humains d'apparences semblables, le mal n'est pas si grand que nous ne puissions le guérir. Ce n'est pas parce qu'un groupe est dolichocéphale et de petite taille que, fatalement, il doit être rattaché aux autres groupes possédant cet ensemble morphologique. N'a-t-on pas affirmé, en grande partie sur de tels caractères, que les Esquimaux étaient les descendants indiscutables des Magdaléniens français !

Des voyageurs, pressés d'écrire les résultats de leur voyage, et désireux d'apporter à toutes forces « du nouveau », ont aussi jeté bien des troubles dans notre connaissance des races humaines. Avec une préparation scientifique insuffisante, dépourvus de sens critique, ils ont fait quelquefois les rapprochements les plus inattendus. Et comme pendant longtemps le contrôle a manqué, on voit le chemin parcouru par les inexactes définitions : des noms de lieux, plus ou moins déformés, permettant certains parallèles linguistiques, ont été le point de départ d'invraisemblables tentatives de parentés ethniques. N'a-t-on pas voulu faire venir du Caucase les populations qui apportèrent le bronze en Occident (1), simplement sur un rapprochement linguistique du mot servant à représenter l'étain ? On est allé même, pour donner plus de certitude à cette filiation, jusqu'à décrire des mines de ce précieux métal ! Or, il n'y a pas d'étain dans ces régions !... Que de temps perdu

(1) LXIII, p. 22.

à débroussailler un champ que trop d'indignes ont mal cultivé!

Nos classifications mêmes, qui, cependant, ne visent qu'à rendre plus clair ce qui apparaît confus, conduisent quelquefois à des erreurs, parce que, en les édifiant, nous oublions trop facilement leur fragilité et que, en même temps, par un évident désir de simplification, nous voulons leur reconnaître une vertu plus grande que celle d'un procédé momentané. Nous les confondons parfois avec les réalités éternelles. Et pourtant, comme a dit Cuvier, « les classifications n'envisagent que les rapports les plus prochains; elles ne peuvent placer un être qu'entre deux autres et se trouvent sans cesse en défaut. La véritable méthode voit chaque être au milieu de tous les autres, elle montre toutes les irradiations par lesquelles il s'enchaîne, plus ou moins, dans cet immense réseau qui constitue la nature organisée, et c'est elle seulement qui nous donne, de cette nature, des idées grandes, vraies, dignes d'elle et de son auteur. Mais dix et vingt rayons souvent ne suffiraient pas pour exprimer ces innombrables rapports ».

Certains historiens ont trop facilement répandu cette notion — elle est, grâce à eux, devenue, hélas! une proposition courante, — que les conquêtes ont été suivies de transformations ethniques. Bien d'autres personnes, parmi celles qu'on ne pouvait guère imaginer, ont collaboré à cette erreur. Certains vaincus, flattés que leurs ancêtres aient été la proie de tels ou tels conquérants, rendus célèbres par l'Histoire, ont trop volontiers accepté d'avoir été, par cette conquête, modifiés anthropologiquement! Les victoires romaines n'ont-elles pas laissé croire aux gens simples que Rome avait peuplé, de ses soldats (1), tous les pays conquis? Et ne voit-on pas aujourd'hui des politiciens, ou des littérateurs, souvent par le seul amour des périodes pompeuses, souvent pour des raisons plus

(1) C'est-à-dire, ici, d'hommes appartenant à son groupe ethnique.

profondes, — des raisons romaines, — parer leurs pays respectifs de telles fausses étiquettes?

Voyez ce qui s'est passé en Roumanie, où le dernier des pâtres, parce qu'il parle une langue dérivée du latin, ou parce qu'il se rappelle que ses aïeux furent vaincus par Rome (cette victoire ne fut pas facile, certes, et il y aurait lieu d'être fier de l'admirable résistance des Daces), s' imagine qu'il a, dans les veines, le plus pur sang de Trajan! Les autres races dites latines, en proclamant, — ça fait toujours bien dans les discours et le thème est facile, — avec un orgueil un peu naïf, leur caractéristique linguistique, pleine de sous-entendus soi-disant flatteurs, imitent bien un peu le pâtre roumain! Elles se figurent on ne sait quelle parenté directe avec les Césars! Tenez-vous beaucoup à cet honneur? Sans hésitation, je préfère me représenter que je suis le descendant d'un Dace ou d'un Celte, ou d'un Gaulois. C'est au moins aussi honorable; et, surtout, c'est plus conforme à la vérité.

Pour donner une empreinte ethnique, la conquête doit être suivie par la colonisation. Et encore là, il faut s'entendre. Les colonisations grecques en Asie Mineure et en Italie ne furent pas opérées avec des hommes appartenant à la « race grecque ». Les seules statistiques démographiques s'y opposeraient. Celles de Carthage, ou celles des Arabes, non plus. Il faut absolument dépouiller les manuels de ces lieux communs qui peuvent conduire à de graves confusions. Et si j'insiste, c'est qu'on retrouve constamment dans nos lectures, c'est qu'on entend constamment dans les conversations, répéter de telles inexactitudes.

D'ailleurs les colonisations modernes elles-mêmes, qu'on pourrait utiliser comme exemples, apportent-elles dans le pays conquis, seulement les éléments humains du peuple conquérant? Nous savons bien que non. Une telle observation doit être un avis salutaire, lorsque nous discutons le passé. Certaines parties de l'Algérie et de la Tunisie renferment beaucoup

plus d'Espagnols, d'Italiens et de Maltais que de Français. N'a-t-on pas dit souvent : La France conquiert, pour que les autres colonisent ? Les chances de la guerre ont donné, parfois, à de tout petits groupes humains, des territoires immenses. Le vainqueur ne pouvait pas l'occuper avec ses seules forces. Il ne pouvait pas, quelque puissant qu'ait été son eugénisme, lui donner sa physionomie raciale. Il se contentait d'y envoyer des administrateurs et d'y établir des garnisons, lesquelles, souvent, étaient composées par des mercenaires de races très diverses, souvent par des gens mêmes des pays occupés. Et ce n'est pas parce que la langue du conquérant a été imposée au vaincu, que celui-ci a modifié, en quoi que ce soit, ses caractères ethniques.

Et les invasions elles-mêmes ? Les invasions telles que nous nous les représentons d'habitude, véritables déplacements des peuples s'ébranlant sans espoir de retour ? Quelles peuvent être leurs influences anthropologiques sur les régions envahies ? Je crois qu'on a beaucoup exagéré certaines d'entre elles. D'abord les invasions ne se sont pas accomplies à l'aide des masses immenses que les écrivains, par des artifices littéraires propres à frapper l'imagination, semblent nous indiquer. De telles masses empêcheraient fatalement les déplacements rapides des combattants, condition essentielle pour la conquête. Elles encombreraient ceux qui représentent la partie active de l'invasion. Puis la conquête elle-même, sans cesse, par les morts aux combats et par les maladies dont elle est cause, décime les bandes. Que peut-il rester, au bout d'un certain temps, ethniquement parlant, d'un corps d'invasion que nous supposerons de race homogène au départ ?

Il suffit de prendre au hasard un exemple, pour être convaincu de la quasi-impossibilité, pour certains groupes humains invasionnant, de laisser, n'importe où, des souvenirs anthropologiques importants, d'imposer leurs cachets ethniques. Une lecture, à propos de la péninsule Ibérique, me fait penser

aux Visigoths. Rapprochons, pour ce qui les concerne, quelques dates et quelques faits. En 376, l'empereur Valens autorise les Visigoths à s'établir sur la rive droite du Danube. Deux ans après, ils sont déjà à piller la péninsule des Balkans, battent les Romains à Andrinople, s'avancent sur Constantinople. Théodose les repousse, mais ils ne cessent de dévaster la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie. Au bout de quelques années, combien en reste-t-il de ces Visigoths, qui ont pareillement bataillé ? Il est un fait certain, pour nous démonstratif : les types de la race germanique, dont on pourrait attribuer la présence aux Visigoths, sont rares dans la péninsule des Balkans !

En 410, les Visigoths saccagent Rome. En 412, ils sont entre la Loire et les Pyrénées. En 415, en Espagne. Trente-neuf ans se sont écoulés depuis leur établissement sur la rive droite du Danube. S'agit-il d'une seule invasion ? Les hommes qui avaient au départ vingt-cinq ans en ont maintenant, s'ils ont survécu à tant d'aventures, soixante-cinq ! Quelle influence raciale vont-ils donner à l'Espagne ? Sera-t-elle seulement perceptible ? Elle paraît en tout cas bien mince.

Et lorsque Rodenic, leur dernier roi, sera vaincu, en 711, par les Arabes, à quelle famille ethnique, je le demande, appartiennent les armées que les conquérants venus d'Afrique avaient à combattre ! Étaient-elles encore composées de Visigoths ? C'est bien peu croyable ! On verra, lorsque nous étudierons l'Espagne, qu'il est assez difficile de signaler, dans la population de ce pays, des groupes qui pourraient être rattachés, par un lien anthropologique, aux Visigoths : les hommes de type germanique sont rares en Ibérie. Maintenant, il est possible que les Visigoths n'aient pas appartenu à la race germanique !...

Ce qui vient d'être dit des Visigoths pourrait être étendu, sans difficulté, à d'autres invasions. Cependant je ne voudrais pas nier obstinément que celles-ci, dans certains cas particulièrement favorisés, n'aient pu jouer le rôle modificateur que l'on croit. Il y a des exemples du contraire,

Depuis bien longtemps, depuis le protohistorique au moins, les groupes ethniques les plus purs se sont laissé pénétrer par les sangs étrangers. Du jour où des individus privilégiés ont possédé des territoires jusqu'alors communs à tous, du jour où une richesse personnelle a pu s'instaurer, la cohésion ethnique a été menacée. Lorsque les lois sociales n'interdisaient pas sévèrement l'exogamie, les possesseurs de quelque chose ont cherché, autour d'eux, par des alliances, à augmenter leurs fonds. Ceux qui devinrent les chefs, les nobles, les aristocrates, tentèrent, par des mariages, d'étendre leurs patrimoines. Et le souci du sang étranger qu'ils introduisaient dans leur clan fut leur dernier souci. C'est pourquoi, dans toutes les races — les moins modifiées, celles dont les groupes principaux sont restés en dehors des grands courants de circulation humaine — ce sont les pauvres diables qui ont la plus grande noblesse ethnique.

Les abus que l'on a faits, en utilisant les influences du milieu physique comme le déterminant principal des variations constatées parmi les hommes, nous montrent encore une autre tentative d'explication facile, une application de la loi du moindre effort. Que n'a-t-on pas solennellement affirmé? Avec quelles assurances on a cherché à nous convaincre que le milieu était tout, que les hommes étaient des êtres éminemment plastiques, subissant, sans protester, toutes ses influences! Aucun caractère ne pouvait résister aux mains du milieu, ce sculpteur puissant qui, de même que l'éducation pétrit nos caractères intellectuels et moraux, pétrissait comme une glaise nos morphologies diverses. N'a-t-on pas invoqué les actions des «milieux» pour expliquer la variété anatomique des Juifs, dès lors acquise du fait de ces actions mêmes? L'américanisation morphologique des divers types européens immigrés en Amérique, n'appelle-t-elle pas, sur certains points, toutes nos réserves? Quel mécanisme emploierait le milieu pour façonner, en dehors des métissages, les caractères craniens des

nouveaux Américains? Personne ne peut nous le dire.

Je sais bien qu'en Amérique il est un fait certain : la taille des Yankee dans certains territoires, est, en moyenne, plus élevée que celle des Européens dont sont issus les Américains eux-mêmes. Mais là nous pouvons entrevoir une explication, mésologique aussi, mais où les milieux économiques et sociaux sont seuls en jeu. Celle que j'ai donnée repose, en grande partie, sur le machinisme agricole, si répandu en Amérique, si ignoré encore de ce côté-ci de l'Atlantique. On sait que nos ruraux européens commencent très tôt leurs durs travaux. Le port des fardeaux dans la hotte et sur la tête, le charriage à la brouette, amènent, lorsque l'individu est en pleine croissance, de profondes modifications squelettiques : écrasement des corps vertébraux, diminution dans le degré d'obliquité du col du fémur, courbure antéro-postérieure plus accentuée de la diaphyse fémorale, etc. La plus petite stature — constatée à peu près partout — des populations rurales et montagnardes, comparée à celle des agglomérations urbaines, dans le même groupe ethnique, peut s'expliquer en partie par ces raisons, auxquelles on peut ajouter encore celle-ci : de moins longues heures de sommeil, c'est-à-dire de moins longues stations allongées, lesquelles favorisent considérablement le développement de la stature. Une telle rudesse du travail journalier, la répétition jour après jour de tels tassements, est généralement épargnée aux enfants et aux adolescents américains.

S'asseoir sur le siège d'une charrue, d'une faucheuse ou d'une rateleuse, commander un monte-gerbes, ne nécessitent pas les mêmes qualités ni les mêmes quantités d'efforts que ceux ordonnés à nos ruraux.

Il suffirait, dans tous les cas, que ces meilleures conditions soient au bénéfice d'un certain pourcentage d'Américains, pour que la statistique enregistre leurs résultats et que la moyenne générale de la stature en soit influencée.

Je ne voudrais pas, cependant, donner l'impression que je

ne crois, en aucune circonstance, à une influence du milieu. Qu'on soit monogéniste ou polygéniste, il faut reconnaître qu'un certain nombre de faits morphologiques, de caractères descriptifs, nous embarrassent singulièrement quant à leur origine. Mais on a tellement exagéré ces influences, leur intervention est si commode lorsqu'on veut rapidement trancher une difficulté d'interprétation, qu'il est nécessaire de réagir, ne serait-ce que pour rendre attentive la jeune génération à cet oreiller de paresse. De toutes les espèces, l'homme est celle qui a le plus de moyens d'échapper, non pas aux milieux — dans lesquels il est obligé d'être — mais aux actions de ceux-ci. Beaucoup de problèmes biologiques ne se posent pas pour lui de la même façon que pour ses frères inférieurs. Cette différence lui donne un avantage immense dans la nature. Et c'est cette moindre imposition qu'il ne faut jamais perdre de vue. Vouloir, à toute force, assimiler l'homme à n'importe quel organisme, dont nous limitons, comme nous voulons, et surveillons étroitement le milieu expérimental, est presque une tromperie. La biologie humaine est une autre sorte de complexe que celui d'une levure, d'un épi de blé ou d'un protozoaire et même que celui des mammifères supérieurs les plus rapprochés de nous.

Il n'en reste pas moins que nous assistons à des modifications certaines — seront-elles de longue durée? — dans l'intérieur de groupes ethniques où les observations sont faciles et bien faites. Par exemple, la taille paraît en voie d'augmentation très sensible parmi des groupes urbains à conditions économiques semblables, pour la même race et dans les deux sexes. Ce phénomène retentira sérieusement sur les prochaines statistiques de la stature européenne. Et je ne vois pas, pour l'expliquer, de raisons valables. On nous sert toujours l'argument facile de la meilleure alimentation. Je n'y crois pas un instant. D'ailleurs, pour moi, cette augmentation de la stature est une « erreur biologique »; elle est en défaveur de ceux qui la subissent. Dès lors, il ne faut pas l'utiliser comme un argu-

ment sociologique créé par de meilleurs facteurs économiques. J'ai tenté, autrefois, un essai d'explication par la survie plus facile des populations urbaines, à qui les soins médicaux sont infiniment mieux attribués qu'aux ruraux très distants des villes (1).

Et la taille n'est pas le seul facteur à envisager. On a constaté, en plusieurs endroits, une augmentation de la brachycéphalie moyenne, dans la commune de Londres par exemple. J'ai signalé jadis cette transformation pour les départements de la Savoie (2). On en connaît des exemples en Pologne, et ailleurs. Pour le moment, je ne vois pas d'autres explications à ce phénomène biologique qu'un drainage plus abondant de types brachycéphales en ces endroits. Une brachycéphalie plus élevée d'un petit nombre d'individus conduirait à un même résultat. Un mécanisme de brachycéphalisation autre que ceux-là, dans les conditions que nous savons être celles des régions considérées, pour l'heure, ne paraît pas acceptable.

Ainsi les transformations que subissent certains groupes ethniques ou certaines fractions de ceux-ci, sont des phénomènes d'interprétation extrêmement délicate, et je crois que la plus grande prudence s'impose aux biologistes — en l'espèce surtout aux anthropologistes — pour ce qui touche aux explications d'ordre mésologique qu'on en peut donner. Quant à ceux qui n'appartiennent pas aux disciplines des sciences naturelles, ils feront bien, dans ce domaine, de s'abstenir.

Aujourd'hui les recherches de l'Anthropologie pénètrent partout; partout leurs résultats doivent être attentivement considérés. Les institutions universitaires, en Amérique surtout, s'en rendent bien compte. Les historiens, les géographes, les sociologues, les naturalistes eux-mêmes, ne peuvent se passer des résultats de nos travaux, et ne peuvent négliger nos explications. S'ils n'en avaient cure, ils seraient comme des médecins qui feraient

(1) CC. — (2) CXCIII.

de la thérapeutique sans avoir jamais vu un malade. Avant de discuter des œuvres humaines, de leurs origines, de leurs états divers, de leurs changements possibles, de leur avenir favorable ou défavorable, ne faut-il pas d'abord connaître les hommes qui ont créé ces œuvres, qui les ont vécues, modifiées, qui les vivent et les transforment chaque jour !

Le degré de pureté ethnique d'une race humaine est, en première ligne, fonction de son isolement géographique. Les difficultés qu'éprouve un groupe humain à sortir de son milieu naturel ou, ce qui revient au même, d'être abordé par les représentants d'un autre groupe, lui assurent une hérédité fidèle. Un clan paléolithique que les hasards géologiques (des effondrements continentaux, par exemple) auraient parqué dans une île, alors que la navigation n'aurait pas été inventée, montrerait, aujourd'hui encore, ses caractères morphologiques d'autrefois. C'est depuis que les circulations humaines sont devenues intensives au travers des continents, que les races primitives se sont mélangées. Jusqu'au mésolithique, l'Europe occidentale ne connut que des Dolichocéphales, de types divers, il est vrai. L'arrivée des premiers Brachycéphales troubla profondément cette relative unité. A partir de ce moment-là, — et les mélanges iront toujours en s'accroissant, — il n'est plus possible, en Europe, de parler de races pures. Aujourd'hui, naturellement, moins que jamais. Pas même lorsqu'on pense aux Lapons ou aux Samoyèdes, qui, géographiquement, paraissent mieux défendus que les autres contre les causes des métissages. Les Lapons se sont fortement unis avec les Scandinaves et les Samoyèdes avec des Russiens.

Mais certains groupes ont été relativement moins transformés que d'autres. L'isolement dans les hautes vallées; une très grande pauvreté (les mauvaises conditions économiques n'ont jamais attiré les étrangers); le fanatisme religieux; une

extrême conservation des coutumes ancestrales, conduisant à un misonéisme farouche; d'autres raisons encore peuvent expliquer, en certains lieux, de moindres mélanges qu'ailleurs. Dans de telles conditions de préservation ethnique, nous avons des chances de trouver un pourcentage considérable d'individus de même type. Beaucoup d'États européens peuvent présenter encore aujourd'hui de tels groupements, les uns petits, les autres plus considérables, relativement bien conservés. Dans d'autres circonstances encore, nous pouvons escompter de semblables pourcentages. C'est lorsque le « royaume humain » primitif s'est trouvé excentriquement placé — la Scandinavie peut en être un exemple — et que, par surcroît, ce « royaume » n'offrait que des conditions d'existence très modestes. Alors, il n'était pas guetté par les voisins plus favorisés. Ses populations, si leurs rangs s'agrandissaient par des naissances trop nombreuses, essaïmaient; les groupes qui demeuraient, ne recevant que très peu d'éléments étrangers, gardaient, comme une source qui n'est jamais troublée, leur pureté primitive. Les cartes anthropologiques de la Scandinavie sont presque d'une teinte uniforme (1). Au surplus, toutes les autres raisons de préservation — ou quelques-unes, — indiquées ci-dessus, peuvent venir s'ajouter à cette cause géographique.

Un degré de pureté ethnique ne peut être perçu que par l'Anthropologie, c'est-à-dire par des analyses détaillées, basées sur des méthodes précises. Aucune description de voyageurs, non spécialisés, ne peut être prise en sérieuse considération. Celles qui ont été écrites par de bons observateurs peuvent nous mettre sur des pistes à suivre, le compas et l'appareil photographique à la main; mais on ne doit, malgré la meilleure bonne volonté, leur accorder plus de créance; non plus, d'ailleurs, qu'à la plupart des dessins de types humains

(1) Avec des réserves, cependant, que l'on trouvera plus loin.

qui ont été publiés. Lorsqu'on étudie une population quelconque, et qu'on s'informe des documents recueillis par les divers voyageurs qui l'ont visitée, on est presque toujours frappé par le disparate des descriptions. Et quand, par surcroît, des comparaisons ont été tentées, elles sont presque toujours inutilisables.

C'est que la plupart de ces voyageurs sont beaucoup plus attirés par les expressions des physionomies, par des gestes ou des costumes, par le désir — souvent — d'accorder des types avec les besoins d'une cause intellectuelle, que par les observations objectives de morphologie, qui réclament beaucoup de peines. L'imagination ! a dit Pascal... Sommes-nous assez encombrés par les « types de Romains » (qu'est-ce que ce peut bien être, ethnologiquement, qu'un type de Romain ?), par les « types arabes » (ou « sarrasins », selon les endroits), etc. ! De ce qu'une invasion a eu lieu un jour, quelque part, on croit retrouver, que dis-je, on veut retrouver, dans les populations de ces territoires envahis, de précis souvenirs anthropologiques de ces invasions. Et quelquefois, sans le vouloir, avec la meilleure foi du monde, on force la note ! De ce qu'un groupe linguistiquement germanique a occupé, jadis, tel pays, on croit pouvoir discerner, dans la population de celui-ci, le véritable type germanique ! alors que, souvent, ce type n'existe nullement : le groupe en question n'étant germain que par la langue qu'il parlait. Tous les jours, dans nos lectures, nous rencontrons de semblables confusions, et c'est pourquoi il faut bien insister.

Que dire également des étiquettes politiques se substituant aux caractères ethniques ! Les unes ont été volontairement créées pour des fins particulières : l'assimilation de races diverses par le conquérant. Et la Russie nous en montre plusieurs exemples ; l'ancienne Autriche-Hongrie aussi. Pour d'autres de ces étiquettes, il ne faudrait pas imaginer d'aussi noirs desseins. Elles ont été confectionnées, naïvement, d'après

la langue parlée, l'histoire, etc. Mais un anthropologiste, *a priori*, doit se méfier des unes et des autres. De telles indications, pour lui, peuvent être comme un cadre ! C'est lui qui peindra le tableau.

Les anthropologistes eux-mêmes doivent douter quelquefois de leur propre besogne : des rapprochements ethniques faciles et des parallélismes sans démonstration. Dans ces domaines également, les étiquettes ont été lestement écrites et elles ont singulièrement compliqué les recherches. Les erreurs que nous avons commises — elles ne sont pas près de s'arrêter, hélas ! — concernent principalement les populations d'autrefois. Pour toutes les époques du préhistorique et du protohistorique, il a suffi à quelques-uns de constater des rapprochements ethnographiques entre des groupes humains assez lointains, géographiquement, les uns des autres, pour leur accorder aussitôt des liens de parenté. Rien n'est moins démontré, dans un grand nombre de cas, que de telles filiations. Ce n'est pas parce que des outillages sont de factures très rapprochées, identiques même, que les modes de sépultures sont semblables, que, forcément, les populations qui utilisaient ces outillages, ou qui accomplissaient ces rites funéraires, ont été puisées aux mêmes fonds ethniques.

Et si les rapprochements ethnographiques impliquaient obligatoirement des parentés, les différences ethnographiques devraient-elles alors, indubitablement, marquer des oppositions ethniques ?... Nous savons pourtant bien que non ! Il n'en reste pas moins, bien entendu, que la mise en parallèle d'observations ethnographiques de même nature, faites en des points différents, est du plus haut intérêt. Elle ne doit jamais être négligée. Nous l'emploierons maintes fois. Elle a été souvent la clef d'interprétations difficiles, et sans elle, beaucoup de problèmes seraient encore dans une bien plus grande obscurité. Ce qu'il faut, c'est l'utiliser avec prudence, car, après

tout, ses résultats ne sont pas autre chose que des possibilités, ils ne sont pas des preuves.

Il a été question, tout à l'heure, des variations de l'indice céphalique. On a fait grand état, dans certains milieux, des différences que l'on a constatées — ou que l'on a cru constater — dans un même canton, dans un même pays, entre l'indice céphalique des classes dirigeantes et celui du reste de la population. Cette observation, qui n'a l'air de rien, qui ne paraît être qu'une affirmation d'un ordre anatomique curieux, devient, entre certaines mains, un redoutable argument politique et social. Une telle constatation peut se rattacher, étroitement, aux théories gobinistes de la supériorité sociale des Dolichocéphales de haute taille. Chacun sait le bruit qui a été fait au sujet des peuples possédant ces deux caractères concomitants : l'élévation de la stature et la moins grande valeur de l'indice céphalique, associés à la couleur blonde des cheveux, à la couleur bleue des yeux.

Les villes de l'Europe centrale et occidentale, dans lesquelles s'élabore principalement la vie politique et sociale, attirant à elles, par une admirable puissance sélectionnante, les Dolichocéphales, c'est-à-dire les meilleurs, ceux à qui sont promises les plus brillantes destinées ; les Dolichocéphales dont les ancêtres, au dire de quelques publicistes colorés d'anthropologie, ont été les entraîneurs de l'Histoire ; n'est-ce pas retrouver dans nos cités, sous un plus petit aspect, mais en puissance permanente et sans cesse enrichie, un phénomène sociologique attribué à certains États privilégiés ?

N'est-il pas extraordinaire de lire des phrases comme celle-ci dans un livre qui, par ailleurs, contient des pages intéressantes : « Il est, même pour le savant, très suggestif de voir que les destinées d'un homme ont dépendu de deux ou trois millimètres en plus ou en moins dans la longueur ou la largeur de son crâne ; c'est une constatation qui produit une impression singu-

lière, mais à laquelle les faits nous ramènent constamment (1). »

Je ne veux pas me laisser entraîner dans une discussion au sujet des prétendues relations de cause à effet, entre les succès politiques et sociaux d'un pays, ou d'un groupe, et le type humain — en l'espèce qualifié d'*Homo Europæus* — qui en serait l'auteur. Cet *Homo*, on le sent, n'est autre chose que le type Nordique ou Germanique de la plupart des classifications actuelles ! Il faudrait beaucoup de pages pour une telle controverse. Mais je prie les lecteurs de me croire : les arguments ne manquent pas pour protester contre de semblables assimilations.

Pour bien faire, pour exposer objectivement la question, il y aurait lieu de reprendre les volumes célèbres de Gobineau et les ouvrages récents de ses émules : les Ammon, les Lapouge, les Chamberlain, etc., et d'en dépouiller les contenus, chapitre après chapitre. On verrait rapidement les objections naître sous nos pas. Devant certains exposés, le lecteur le plus indulgent réclamerait des preuves ; elles ne sont jamais données ! J'entends : ce qu'on peut appeler des preuves !... On y trouverait, dans ces ouvrages, des affirmations comme celle-ci (elles sont prises au hasard) : « ... de fait, la classe dominante de l'époque féodale se rattache d'une manière à peu près exclusive à l'*Homo Europæus* » (2). Ou bien : « Quand on étudie les collections de portraits depuis la Renaissance jusqu'au XVIII^e siècle, on est frappé de la prédominance absolue des crânes longs dominant des faces hautes et étroites à nez mince et busqué (3). » Mais ces portraits, en admettant qu'ils représentent ce que l'on dit, peuvent-ils être vraiment considérés comme des documents anthropologiques ? Quel est l'homme de science qui oserait s'y fier ? Ou bien encore : « Contemplez d'en haut une assemblée politique actuelle ou une réunion d'hommes qui exercent une influence, les brachycéphales l'emportent manifestement. La couleur blonde autrefois très dominante est devenue rare (4). »

(1) CXXXII, p. 400. — (2) *Idem*, p. 246.

(3) *Idem*, p. 248. — (4) *Idem*, p. 252.

Que de critiques appellent ces deux ou trois phrases seulement, ramassées parmi cent autres ! Critiques de méthode, encore plus que critiques des « faits ». Qu'une partie très forte peut-être de la classe dirigeante française, à l'époque de la féodalité, fût composée par des hommes de race nordique, nous le croyons volontiers. On peut aller plus loin et dire que c'est l'évidence même, à moins que l'Histoire ne soit qu'un mensonge ! Mais qui nous indique, dans la nation tout entière, c'est-à-dire dans cette pâte dont ils allaient devenir le levain, la quantité relative de ces types septentrionaux ? Qui nous démontre l'intensité réelle de leur influence ? Je ne vois pas comment on peut établir des relations d'une telle gravité, sur des « documents » si fragiles et si imparfaits !

Comment est-il possible d'instituer un rapport certain, ce qui s'appelle certain, entre cette partie de la population française d'alors que nous considérons de race nordique — et dont nous n'avons, d'ailleurs, aucune description morphologique sérieuse, — et des événements politiques, dont elle fut peut-être plus le témoin ou le collaborateur que l'animateur ? Les envahisseurs, devenus des vainqueurs, se sont octroyé toutes les meilleures situations. Ils ont constitué aussitôt l'aristocratie militaire, type du monde féodal. Cela s'est toujours vu et, vraisemblablement, se verra toujours quel que soit le groupe ethnique auquel on appartienne ! Ce n'est pas parce qu'ils possédaient le complexe ethnique que l'on sait ; ce n'est pas en vertu d'un déterminisme racial ; mais, simplement, parce qu'ils étaient les vainqueurs, que les gens de race nordique se sont placés, par le droit de la force, au premier rang.

Croit-on que si la grande guerre avait donné la victoire aux Allemands, les Brachycéphales bavarois ou autrichiens n'auraient pas demandé à occuper aussi quelques-unes des meilleures places, dans les pays vaincus ? N'en seraient-ils pas devenus comme qui dirait les barons, les seigneurs féodaux ? Et alors un descripteur de la « Société européenne », telle que

nous la supposons un instant, donnerait une image de celle-ci inverse de celle de M. de Lapouge. Est-ce que Guillaume le Conquérant, en débarquant en Angleterre, n'a pas, aussitôt après sa victoire, et seulement du fait qu'il était victorieux, réparti toutes les charges bénéficiaires entre ses capitaines et ses soldats, sans s'occuper le moins du monde de la race à laquelle ils appartenaient ? Ce jour-là, l'image féodale de l'Angleterre, — en grande majorité dolichocéphale, — est devenue disparate. Pourquoi, dans un ouvrage dont, encore une fois, certains chapitres font aimer l'esprit, avoir recours à de tels principes de causalité, faciles à écrire, impossibles à démontrer avec les documents que nous possédons ?

Les prétendues lois de « concentration des dolichocéphales », d'« élimination urbaine », prêtent aussi, très aisément, le flanc à de nombreuses critiques. Dire que la vie urbaine opère une sélection en faveur des éléments dolichoïdes et détruit ou élimine les plus brachycéphales (1), représente une formule impressionnante, propre à frapper les foules, mais je ne vois nullement la démonstration qui fera croire à cette « loi ». Et cette autre formule, appelée « loi de stratification » (2) et que voici dans sa concision trompeuse : « L'indice céphalique va en diminuant, et la proportion des dolichocéphales va en augmentant, des classes inférieures aux supérieures, dans la même localité. » Vous entendez bien ! Mais comment, et dans combien de villes a-t-on observé de telles caractéristiques ? On ne nous le dit pas.

Mais, à cet égard, voici peut-être une explication : tout le monde est d'accord, j'imagine, pour accepter l'influence citadine — terme extraordinairement vague — comme un facteur de l'élévation de la stature moyenne (c'est là d'ailleurs, nous l'avons dit, un résultat déplorable, diminuant considérablement la résistance des individus). Je crois avoir montré que cette élévation

(1) CXXXIII, p. 432. — (2) *Idem*, p. 433.

de la taille a pour conséquence directe une augmentation de la dolichocéphalie (1) par développement relativement plus considérable, au fur et à mesure de la taille croissante, du diamètre antéro-postérieur du crâne. Le diamètre transversal croît moins vite. Et la dolichocéphalie augmente tout naturellement. Il s'agirait donc d'une loi de corrélation morphologique, rien de plus.

Inutile d'allonger. Est-il exagéré de dire que, pour le moment, il n'y a pas lieu d'accepter les lois énoncées, du moins sous cette forme autoritaire? Nos documents de morphologie comparative sont bien trop insuffisants pour que nous puissions avoir une autre attitude que celle de l'expectative, de la réserve. Jamais plus qu'ici le doute scientifique ne s'impose, parce que de telles suppositions peuvent conduire, entre les mains des exaltés, à des bouleversements sociaux mal organisés. En l'espèce, se montrer prudent est une simple question d'honnêteté.

Au surplus, des faits d'une importance capitale pour la marche de la civilisation semblent avoir été inventés et propagés par ces Brachycéphales méprisables, ces représentants de la race inférieure de l'*Homo alpinus*! Peut-être, en effet, leur devons-nous tout simplement la culture des céréales et la domestication des animaux? Ce n'est pourtant pas là un mince apport! Ne peut-il pas être mis, avantageusement, en contrepartie de quelques pillages et de quelques massacres? Et ces inventions n'ont-elles pas déterminé plus de progrès sociaux, et de plus longue durée, et de plus grands rayonnements, que toutes les agitations batailleuses des Nordiques?

Et si encore, nous sortions des limites ethniques de l'Europe actuelle, ne pourrions-nous pas trouver des civilisations qui paraissent être l'apanage exclusif de Brachycéphales, dont on pourrait chercher la parenté avec notre *Homo alpinus*? Nous dirons : qui paraissent, car est-on jamais sûr, à propos d'événements aussi complexes que ceux composant l'Histoire, du

(1) **CXC VII**, p. 279.

rôle déterminant, certain, indiscutable, dans une masse hétérogène, de tel ou tel groupe? En Asie, par exemple, parmi les peuples divers que l'on a appelés les Aryens, et qui ont laissé le souvenir de grandes civilisations, il y a beaucoup de Brachycéphales, d'Aryens brachycéphales. L'augmentation actuelle de la brachycéphalie (est-elle démontrée partout? nous ne pouvons pas le savoir avec les documents mis à notre disposition!) pourrait trouver des commentaires favorables, bien meilleurs que ceux qui lui ont été si généreusement — et si légèrement aussi — appliqués. Pourquoi, par exemple, un sociologue ne prétendrait-il pas que la merveilleuse floraison de connaissances de la fin du siècle dernier et du commencement du **xx^e** siècle est en corrélation étroite, d'une part avec la diminution des éléments remuants dolichocéphales, et, d'autre part, avec cette augmentation, constatée dans certaines parties de la population européenne, des individus à têtes courtes et larges!

N'insistons pas, car aussi bien nous serions facilement entraînés trop loin.

Quel est, dans l'état actuel de nos connaissances, le continent qui renferme les restes humains les plus anciens? Autrement dit, en nous plaçant, momentanément, sur le terrain du monogénisme, quelle est la partie de la terre qui a vu naître le premier couple d'hommes?

Il est impossible de répondre à une telle question; et on se rendra mieux compte de cette impossibilité, au fur et à mesure qu'on avancera dans la lecture de ce volume. En se basant sur la seule technique des plus anciens outils retrouvés, plusieurs continents pourraient revendiquer l'honneur d'avoir été le premier berceau de l'Humanité.

Mais il est encore un obstacle à cette décision : l'insurmontable difficulté dans laquelle nous sommes de paralléliser, dans

les différents continents, les phénomènes humains et les phénomènes géologiques qui les ont enveloppés et dominés. Je crois qu'aujourd'hui, aucun savant s'occupant des origines de l'homme n'oserait affirmer la contemporanéité des outils chelléens de l'Inde par exemple, avec les outils chelléens de l'Europe ou de l'Afrique. Les formes sont identiques, mais les dates de leur fabrication sont-elles les mêmes ? Dans lequel des trois continents le travail a-t-il débuté ? Faut-il admettre, par un polygénisme étendu à toute l'Eurasie et l'Afrique, à l'Amérique même, que les hommes ont tous, spontanément, inventé le coup de poing chelléen ?

De telles hypothèses, ayant pour base l'examen des outillages démontrant l'existence des hommes, sont, principalement, des hypothèses de préhistoriens. Mais quelle est l'opinion des paléontologistes, eux qui peuvent remonter beaucoup plus loin dans le « cours des âges » ? des paléontologistes qui se sont spécialisés dans l'étude des mammifères supérieurs, y recherchant le phylum auquel, dans la théorie de l'évolution, appartiennent les Hominiens ? Ceux-là, dans la plupart des cas, sont extrêmement réservés. Ils vous affirment que la première chose à faire, c'est d'aller découvrir les lieux dans lesquels l'évolution des Primates a pu le mieux s'accomplir. La principale donnée, qui paraisse bien établie par la Paléontologie, dit à ce sujet Marcellin Boule, « c'est qu'à partir des stades tout à faits primitifs, stades lémuriens et platyrrhiniens, l'évolution du groupe comprenant en puissance le rameau humain ne s'est poursuivie ni dans l'Amérique du Nord, d'où tous les Primates semblent avoir disparu depuis l'Eocène supérieur, ni dans l'Amérique du Sud, où la branche des Platyrrhiniens a régné exclusivement. C'est donc dans l'ancien continent qu'il faut chercher notre berceau. L'Humanité est un produit du Vieux Monde » (1).

(1) **XXI**, p. 454

Parmi ceux qui tentent la résolution de ce problème — pour la compréhension duquel on ne fera jamais assez de réserves préliminaires, — il y a des fanatiques. Il y a ceux qui croient encore que « tout est venu d'Asie ». Persistances des anciennes théories linguistiques qui, par la simplicité de leurs moyens, ont si fort attiré nos prédécesseurs ? Peut-être ! Il faut toutefois reconnaître que la découverte du *Pithecanthropus erectus*, le fait que l'Asie méridionale a connu une remarquable évolution des Primates, qu'elle possède les outillages du Paléolithique ancien, militent en faveur de ce continent. Et l'Afrique ? Pourquoi notre berceau ne s'y trouverait-il pas ? Les hypothèses émises à cet égard par M. Peringuey sont très attirantes. Peut-être, en Asie, la chance a-t-elle particulièrement favorisé les chercheurs, alors qu'en Afrique ils travaillèrent sans grands bénéfices... actuels ! Et les continents effondrés sous la mer à la fin du Tertiaire et dont nous ne saurons jamais rien ! Et l'Europe ?

Faut-il ajouter que le fait de découvrir une riche évolution des formes simiennes, en un lieu quelconque de la Terre, ne prouve nullement que cette évolution devait, avec une certitude absolue, se poursuivre, en ce lieu, jusqu'à l'homme. Il se pourrait parfaitement que les hommes dérivent d'une branche collatérale, encore ignorée, d'un groupe de singes plus inférieurs que les Primates, par une de ces mutations auxquelles les naturalistes prêtent aujourd'hui tant d'importance. Et peut-être justement dans un endroit où les Simiens auraient été rares, comme en Europe, où tout ce qui a été découvert d'eux ne tient pas beaucoup de place dans une vitrine ?

Aujourd'hui encore, c'est le doute qui doit être notre attitude la plus sage. S'il fallait répondre à la question posée, nous devrions dire honnêtement que nous ne savons pas.

Mais, de cette réponse négative il ne faudrait pas inférer que tout ce qui touche aux origines premières de l'homme nous est complètement inconnu. Nous ne savons pas où l'humanité

est apparue et nous ne savons pas, non plus, sous quelle forme elle est apparue; c'est entendu! Mais, tout de même, nous pouvons affirmer que les hommes du quaternaire n'ont pas eu, au début de leur existence, dans leur complexité anatomique, les formes exactes que possèdent les hommes d'aujourd'hui. Et, d'autre part, nous apercevons, très haut dans le passé, et avec de surprenants détails, les étapes par lesquelles a passé l'Humanité dans ses manifestations matérielles. Ce sont là, tout de même, de magnifiques acquisitions, que le troisième quart du XIX^e siècle ignorait complètement.

CHAPITRE II

LA CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES

I

QUELQUES MOTS SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES ET LA CLASSIFICATION DU PRÉHISTORIQUE.

Il faut d'abord s'entendre. Tout ce qui sera dit, au cours de ce chapitre, est valable pour l'Europe, mais ne peut pas être reporté tel quel, sans réserves, sur les territoires des autres continents. Il est possible, qu'un jour, certains parallélismes puissent être établis entre les étapes de l'évolution préhistorique européenne et celles des diverses parties du monde, mais ils ne sont pas encore prêts à l'être. Cette réserve doit toujours être présente à notre esprit, lorsque nous passons d'un continent à l'autre. Certaines populations en sont encore aujourd'hui quasiment à l'âge de la pierre; certaines en sont sorties il n'y a pas bien longtemps. Le néolithique de l'Asie occidentale a duré bien plus longtemps que le néolithique européen. Il n'y a pas de synchronisme entre l'âge du bronze scandinave et l'âge du bronze méditerranéen.

Ces observations étant formulées, rappelons que l'homme a très probablement existé à la fin de l'ère tertiaire, dans le Pliocène, au moins. On a prétendu, à diverses reprises, avoir découvert des débris de squelettes humains dans des terrains appartenant à plusieurs subdivisions du Tertiaire. Aucune de ces trouvailles ne peut être considérée comme valable. Je ne dis rien ici des éolithes, car un volume de cette collection a consa-

cré à ces silex un paragraphe (1), mais je crois devoir signaler, car elle est de confirmation récente, la récolte, dans des terrains tertiaires de l'Angleterre méridionale, à Ipswich (Suffolk), de silex considérés par des spécialistes dont l'autorité est renommée, ainsi l'abbé Breuil, Capitan, Burkitt, d'autres encore (2), comme ayant été intentionnellement taillés. Si ces silex d'Ipswich sont réellement des outils, il nous faudra vieillir singulièrement l'Humanité.

Il y a longtemps que le découvreur de ces pièces sensationnelles, Red Moir, recueille de tels silex. Les hommes de science, à juste raison, restaient sceptiques, parce que, à de trop nombreuses fois, des prétendues découvertes de même nature avaient été faites : à Thenay, à Otta, à Puy Courny, etc., découvertes qu'il avait fallu, après des discussions ardues, éliminer. Cette fois-ci, il semble bien qu'il y a lieu de s'émouvoir. Le Red Crag, dans lequel l'auteur anglais rencontre les outils en question, appartient au Pliocène supérieur, et se place dans un horizon qui précède la première glaciation (Günzienne). Si ces deux conditions : horizon pliocène et taille indubitable (3), sont réalisées, l'existence de l'homme tertiaire serait établie. Il n'y aurait plus qu'à espérer rencontrer des ossements humains — ou préhumains — dans les mêmes couches géologiques. Leur absence, d'ailleurs, ne changerait rien à nos certitudes. N'avons-nous pas attendu, alors que nous possédions tous les outillages de ces époques, trois quarts de siècle avant de trouver quelques

(1) CLXIII, p. 35.

(2) Red Moir a publié déjà un assez grand nombre de mémoires, relatant ses découvertes. Parmi les derniers, voir CLXI. Depuis que ce chapitre a été écrit, une commission internationale s'est rendue à Ipswich. Elle a publié le compte rendu de ses observations : XXXII, p. 53.

(3) Personnellement je ne puis me prononcer dans la question : je n'ai pas vu les pièces, — sauf les photographies et c'est insuffisant. Mais des savants autorisés ont pris nettement parti. Parmi ceux-ci, l'abbé Breuil et Burkitt (qui avaient été sur place) au Congrès de Liège (1921), Osborne (*Natural History*) (1921), Capitan, qui vient de publier un mémoire sur cette question : XXXII, p. 126, et d'autres encore.

pauvres débris de squelette datant du Chelléen et de l'Acheuléen ?

Il est, d'autre part, bien entendu que rien ne s'oppose, dans les conceptions paléontologiques, à faire remonter aussi haut dans le passé l'origine historique de l'homme. Je dirai même, qu'à voir le point où l'homme en est déjà dans le Quaternaire ancien, tous nos raisonnements doivent nous conduire à penser qu'il doit être plus ancien que le Quaternaire ; à moins de supposer une double mutation morphologique et industrielle, s'accomplissant parallèlement. Mais laissons de côté cette question qui n'est pas définitivement résolue (n'imitons pas nos devanciers — parfois illustres — qui, au cours d'un Congrès, sans avoir vu aucun des éléments du débat, décidaient de l'existence des Anthropopithèques, simplement par un jeu de leur esprit) et rappelons brièvement les étapes établies aujourd'hui, pour représenter la succession des industries humaines. Si l'on se reporte, pour les détails, au volume de J. de Morgan, déjà signalé, le petit tableau que voici suffira :

Classification des périodes préhistoriques :

PALÉOLITHIQUE (âge de la pierre taillée) :	Chelléen (Chelles, Seine-et-Marne).
	Acheuléen (Saint-Acheul, Somme).
	Moustérien (Grotte du Moustier, Dordogne).
	Aurignacien (Grotte d'Aurignac, Haute-Garonne).
	Solutréen (Solutré, près de Mâcon).
	Magdalénien (Grotte de la Madeleine, Dordogne).

PHASE DE TRANSITION : Azilien (Grotte du Mas d'Azil, Ariège).

NÉOLITHIQUE ou âge de la pierre polie.

ÂGE DU CUIVRE (?).

ÂGE DU BRONZE.

ÂGE DU FER.

Le Paléolithique appartient à la période pléistocène des géologues. La période holocène commence dès le Néolithique. Celui-ci a été, comme le Paléolithique, subdivisé. Il en est de même des âges du bronze et du fer. C'est au Néolithique qu'ont

été construites les habitations lacustres, si nombreuses en Suisse. Rappelons qu'elles ont continué à exister durant l'âge du bronze.

II

LA CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES.

Plus nous remontons vers le passé, plus les documents de morphologie humaine sont rares. Il y a quelques années, nous ne possédions pas un seul débris squelettique antérieur au Moustérien. Deux trouvailles appartenant à la période chelléenne sont venues, — chichement d'ailleurs, — nous renseigner sur les types humains de cette époque reculée. Nous en parlerons plus tard, avec les détails nécessaires. Les restes humains du Moustérien sont beaucoup plus abondants; ils le sont davantage encore pour ce qui concerne l'âge du renne. Aussi, dès aujourd'hui, nous pouvons nous faire une idée assez juste des types humains du Paléolithique.

De la période néolithique, les squelettes sont nombreux. A leur sujet, nous signalons immédiatement ce fait intéressant: tandis que le Paléolithique européen n'a connu que des populations dolichocéphales, le Néolithique verra d'abondants brachycéphales. Ceux-ci apparaîtront déjà à l'Azilien.

A l'âge du bronze et à l'âge du fer, se succéderont, dans les mêmes lieux, des types ethniques différents. Alors, plusieurs masses humaines sont en marche. Il semble que certains changements industriels vont de pair avec des changements de populations. Ainsi, en Angleterre, les Dolichocéphales néolithiques, ensevelis dans les « longs-barrows » (tumuli allongés), ne maintiennent pas la pureté de leur race: à l'âge du bronze, des Brachycéphales leur succèdent.

Cependant il ne faudrait pas conclure, de cette observation, que chaque modification dans un état de civilisation était, par tout et toujours, marquée par un apport ethnique nouveau.

De même qu'au moyen âge, par exemple, les populations

européennes connurent de nouveaux faits de civilisation par les « Arabes », sans, ethniquement, s'arabiser le moins du monde, de même les populations préhistoriques modifièrent leur état de civilisation, sans que soient intervenues, pour opérer ces changements, des populations nouvelles.

Dans le langage courant — même dans le langage scientifique — le mot *race* a été singulièrement détourné de sa véritable signification. La race ne doit pas être confondue avec la langue ou la nationalité. Il n'existe pas de « race latine » ni de « race germanique », ni de « race slave ». Ayons toujours devant nos yeux cet aphorisme: la race est un fait zoologique; la langue est un fait social. Les hommes d'une même race ont pu, dans le cours de leur histoire, changer de langue — les exemples ne manquent pas — sans, pour cela, modifier, en quoi que ce soit, leurs caractères anatomiques. Si nous devons accepter cette confusion, causée par le langage unificateur, les cartes linguistiques nous assureraient, comme elles en donnent l'apparence dans les manuels, de singulières parentés ethniques! Une même nuance recouvrirait, en Allemagne, les Bavares et les Prussiens; en France, les Normands et les Méditerranéens; en Italie, les Vénitiens et les Calabrais, etc., et Dieu sait si ces groupes sont différents les uns des autres!

Le point de départ de toute classification naturelle est la morphologie comparative. C'est elle qui — aussi naturellement pour l'Homme que pour le genre *Equus* ou le genre *Elephas* — est utilisée quand il s'agit d'établir des coupures dans le genre *Homo*.

Il serait impertinent d'indiquer ici, dans ce livre destiné à de nombreux lecteurs non spécialistes, tous les caractères somatologiques employés par les anthropologistes, lorsqu'ils effectuent leurs classements. Nous ne signalerons que les principaux; ceux dont la compréhension est accessible à toute personne cultivée.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est aperçu que, pour une

classification rationnelle, acceptable pour tous, les caractères morphologiques seuls doivent être envisagés.

Hippocrate n'a-t-il pas écrit : « Ceux qui sont accoutumés à entendre parler de la nature de l'Homme à des personnes qui veulent la connaître par des moyens étrangers à la médecine, ne trouveront rien dans cet ouvrage qui les satisfera » (1). Et ce grand descripteur, Hérodote, n'a-t-il pas déjà utilisé cette méthode lorsqu'il établit, dans l'armée de Xerxès, une classification des Éthiopiens : Orientaux avec cheveux droits, Orientaux avec cheveux crépus ? Une telle classification, basée sur l'état des cheveux, fera fortune, deux mille deux cents ans plus tard, avec Hæckel.

Au même moment, à peu près, qu'Hérodote, Scylax, décrivant un périple de la Méditerranée, constate, en associant déjà deux caractères, que, parmi les bruns d'Afrique, les habitants du golfe de Gabès sont blonds et de haute taille.

Ainsi donc, les principaux caractères descriptifs — ceux qui frappent immédiatement la vue (on n'utilise pas encore à ce moment-là les documents anthropométriques) — sont déjà mis en valeur : la stature, la couleur de la peau, la forme et la couleur du cheveu.

On sait que les Égyptiens avaient établi, par des représentations picturales, une discrimination des principales races humaines qu'ils avaient sous leurs yeux. Champollion a fait connaître les peintures des tombes royales de Biban el Molouk et les types ethniques qu'elles signalent.

Les grandes découvertes maritimes, et les grands voyages continentaux, placent les observateurs en face de types nouveaux, qu'il faudra nécessairement classer, et dont la présence va singulièrement déranger l'ordre moral d'alors. A la fin du XIII^e siècle, Marco Polo, abordant l'Indou-Koush, y signale la présence des Sia-Pouch, Kaffirs blonds. La découverte de

(1) Hippocrate a fait des observations anthropologiques fort intéressantes sur les Macrocéphales. C, p. 59.

l'Amérique, et, au XVI^e siècle, celle des îles océaniques, nous mettent en contact avec une variété de types humains, sur laquelle les philosophes d'alors étaient loin de compter et les théologiens encore moins. La doctrine de l'unité d'origine, fixée jadis par saint Augustin, et acceptée partout dans le monde chrétien, d'apparence au moins — l'Inquisition se chargeait des récalcitrants, — recevait un redoutable choc. Et malgré un décret papal déclarant que les Indiens découverts par Colomb descendaient d'Adam et d'Ève — comme les habitants de l'Europe, — la notion de la pluralité des races faisait doucement son chemin.

Devant cette diversité des couleurs et des formes, que successivement on enregistrait, il fallut bien songer à établir une classification. On employa d'abord (l'Anglais Bradley) la méthode dichotomique, la couleur de la peau représentant l'élément premier de distinction. On eut les Blancs, les Noirs et les Intermédiaires, ces groupes étant ensuite subdivisés selon la barbe et les cheveux. Les Abyssins étaient des Noirs aux cheveux droits ; les Nègres, des Noirs aux cheveux laineux. C'était déjà quelque chose. Linné, qui viendra ensuite, porte beaucoup plus loin les subdivisions, en employant de nouveaux caractères descriptifs. Il ajoutera même, — ce qui aujourd'hui fait sourire, — aux diagnoses zoologiques, des caractères ethnographiques et sociaux. Et c'est ainsi que graduellement, au fur et à mesure des découvertes, au fur et à mesure des observations de plus en plus précisées, on dresse des tableaux de classification. On distingue bientôt des races principales et des races secondaires. Ainsi Geoffroy Saint-Hilaire, en 1860, reconnaît quatre races principales : la Caucasique, la Mongolique, l'Éthiopique, la Hottentote, subdivisées en treize races secondaires. Quelques années plus tard, Huxley en compte cinq : la Négroïde, l'Australoïde, la Mongoloïde, la Xanthochroïde, la Mélanochroïde, avec quatorze races secondaires. En 1879, Hæckel tente une classification basée sur les types de chevelures : Lophocomes

(cheveux laineux en grains de poivre); Ériocomes (cheveux laineux à implantation continue); Euthycomes (cheveux droits); Euplocomes (cheveux bouclés).

Tous ces essais sont faits par des naturalistes, par des hommes dont la profession consiste, entre autres choses, à chercher des moyens de se conduire dans la diversité des espèces, de classer les animaux : on ne groupe pas ceux-ci selon leurs divers langages ! En 1887, de Quatrefages institue trois troncs primitifs : Nègre, Jaune, Blanc, subdivisés en de nombreuses branches.

Les différences considérables que montrent, lorsqu'on les compare, ces essais de classification (1); les variations du point de vue, constatées chez le même auteur, au fur et à mesure de ses réflexions, suffisent pour affirmer à quel point un tel problème est ardu.

On pourra remarquer qu'à chaque fois, la classification nouvellement proposée contient un plus grand nombre de races secondaires. C'est que les travaux modernes nous ont mis en face de beaucoup plus de complexités que nous ne l'imaginions. Et nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Toutefois j'ai le sentiment que plusieurs de ces complexités actuelles ne sont qu'apparentes et que des enquêtes plus largement conduites nous permettront de les réduire, en autorisant certains décalages et de nouveaux regroupements (2).

On vient de constater que ce sont les mêmes caractères descriptifs qui ont été, jusqu'alors, presque exclusivement employés. Mais la description n'est pas la dernière étape de la science. William Thomson (lord Kelvin) n'a-t-il pas dit : « La connaissance résulte surtout de la mesure. Et la fin de la science est de constater, entre les phénomènes, les rapports qui s'établissent par des nombres » ? Les mesures n'auront-elles pas, en effet, cette vertu cardinale d'éliminer, *ipso facto*, toutes les erreurs provenant de nos sentiments, de nos insuffisantes qua-

lités d'observateurs, de la fragilité de nos témoignages ? Un compas, un mètre, un appareil quelconque de mesure ou de photographie, n'ont pas d'idées préconçues. Notre absence d'objectivité, cette difficulté que nous avons de faire abstraction de nous-mêmes lorsqu'il s'agit de l'Homme, a été cause d'un ralentissement considérable dans la marche de l'Anthropologie.

Néanmoins les anthropologistes ont été les premiers biologistes — il ne faut pas l'oublier — qui ont tenté de mettre en chiffres leurs observations; c'est-à-dire de soustraire celles-ci aux causes d'erreurs subjectives. A la morphologie descriptive s'ajoutera une morphométrie ; à la craniologie descriptive une craniométrie.

Les plus anciennes mensurations remontent assez loin. C'est, sauf erreur, le Belge Spigel qui le premier, lorsqu'il était professeur à Padoue, vers 1625, effectua des mensurations craniennes. Le Français Daubenton plus tard, et surtout le Hollandais Camper, doivent figurer parmi les premiers craniométristes. C'est Camper qui inventa la méthode des projections.

Dès lors, les moyens d'investigation par les mesures se multiplièrent rapidement. Chaque génération les perfectionne et la technique devient toujours plus rigoureuse. A cette occasion il est impossible, et malgré qu'en bonne justice il faudrait rappeler beaucoup de noms, de ne pas citer le Français Paul Broca, l'un de ceux qui a donné à l'Anthropologie — les répercussions ont eu lieu dans le monde entier — la plus puissante impulsion. Avec une intelligence admirable des besoins, une patience incomparable, une virtuosité de technicien extraordinaire, il étudie, accepte ou réforme les moyens employés, invente de nouveaux procédés de recherches. Et lorsque les Congrès eurent pour tâche d'unifier internationalement toutes les mesures à prendre sur le vivant et sur le squelette (Monaco, 1906; Genève, 1912) (1), l'œuvre de Broca fut la base de toutes les délibérations.

(1) LXXIX, p. 125; CXVII; CCLV, p. 502; CCIX.

(2) CXCV, p. 564.

(1) CLXXXV, p. 377; LXVII, p. 484.

Les techniques craniométriques et anthropométriques, scientifiquement ordonnées, ont élevé d'un cran le plan des classifications. Celles-ci, aujourd'hui, peuvent être basées sur un ensemble de caractères morphologiques précis, — puisque résultant de la mesure, — qu'il faut ajouter aux renseignements descriptifs. En 1889 (1), puis en 1900 (2), Deniker a tenté une classification des races humaines, basée uniquement sur les caractères physiques (couleur de la peau, nature des cheveux, stature, forme de la tête, du nez, etc.). Sous « six chefs » établis selon la nature des cheveux, Deniker institue vingt-neuf races (ou sous-races). Il est impossible d'entrer ici dans les détails, et les lecteurs que la question intéresse feront bien de se reporter au tableau même de l'auteur cité; en se rappelant, toutefois, que ce tableau ne peut représenter le groupement exact des races humaines, d'après leurs véritables affinités.

Avec la forme des cheveux, Deniker fait intervenir la couleur de ces téguments, puis la couleur des yeux. La première subdivision des « six chefs » a lieu par la couleur de la peau; ensuite, prennent part les autres caractères mesurables (et quelquefois descriptifs).

Ce simple énoncé montre qu'il est nécessaire de se rendre compte des méthodes. Nous les exposerons en quelques mots seulement :

Couleur de la peau. — Broca (3) avait donné une gamme de la couleur de la peau, que les anthropologistes, travaillant en dehors des laboratoires, ont été contraints de simplifier. Peut-être que, plus tard, lorsqu'il sera nécessaire de poursuivre à l'intérieur des grands groupes, par ailleurs bien délimités, l'étude des détails, faudra-t-il revenir aux trente-quatre nuances de Broca? Mais « sur le terrain », à l'heure où il n'est pas toujours facile d'examiner des hommes (quelquefois même c'est dangereux), on ne conserve que l'indispensable, et on utilise volon-

tiers la gamme des dix nuances principales, mises en pratique par les Anglais. Deniker (1) les accepte et les rappelle : le blanc pâle, le blanc rosé (Scandinaves, Germains du Nord, Anglais, etc.), le blanc basané (Méditerranéens), le jaune pâle, couleur dite grain de froment (Chinois); le jaune épais (Indiens de l'Amérique du Sud, Indonésiens, Polynésiens), le jaune brun (*dark yellow brown*) des Malais par exemple; le brun rougeâtre (*copper coloured*) des Bedjas, des Pheuls, etc.; le brun-chocolat des Australiens; le brun très foncé; le noir.

Cheveux. — Ce caractère a servi, nous l'avons vu ci-dessus, à maints classificateurs. Pour simplifier, on peut s'en tenir à quatre variétés principales de cheveux : 1° cheveux droits (Indiens américains, Chinois); 2° cheveux crépus ou laineux (Nègres, et, avec des variations : cheveux en touffes des Mélanésiens, cheveux en grains de poivre des Hottentots et des Boshimans); 3° cheveux ondulés — ou ondés — (très communs chez les Européens); 4° cheveux frisés. Dans ce type, les cheveux forment plusieurs tours de spire (certains Nilotiques, Australiens etc.) (2).

Couleur des yeux et des cheveux. — La membrane iris contient son pigment dans deux couches. Lorsque la membrane pigmentaire seule renferme des granulations, l'œil paraît bleu ou gris. Lorsque les granulations sont accumulées aussi dans la couche moyenne, l'iris est brun, de nuances variées. On a proposé de distinguer trois nuances fondamentales d'yeux : clairs (bleus ou gris); foncés (du brun clair au brun foncé); intermédiaires (verts, gris jaune, etc.). Dans l'Humanité, ce sont les yeux à iris foncés qui sont les plus communs. On ne

(1) LVII, p. 43.

(2) Les aspects divers des cheveux s'expliquent par les qualités différentes d'implantation et par des formes variables que décèlent facilement les coupes transversales. Par exemple, les cheveux droits ou ondulés montrent des coupes circulaires, tandis que les cheveux en grains de poivre les ont elliptiques.

(1) LVI, p. 320. — (2) LVII, p. 339. — (3) XXVI.

connaît guère d'yeux bleus et gris que chez les Européens et, fait d'une grande importance, chez certaines populations de l'Asie centrale et antérieure. En Europe même, les deux types fondamentaux sont bien représentés, avec une distribution géographique assez nette entre le Nord et le Sud. Toutefois, dans la péninsule des Balkans qui, *a priori*, semble ne devoir renfermer que des hommes aux yeux foncés, les iris clairs — gris surtout — sont communs.

Quant à la couleur des cheveux, cinq nuances principales peuvent être indiquées : le noir, le brun, le châtain, le blond, le roux. Mais il n'existe pas de races aux cheveux roux. C'est là une coloration individuelle. Dans la diagnose des types de l'Europe septentrionale, on inscrira presque toujours : cheveux blonds et yeux bleus.

Les races ayant les yeux bleus représentent, en Anthropologie (pour l'Asie surtout) — et peut-être en Histoire — un problème du plus haut intérêt. Les individus qui possèdent ces caractères sont-ils en place ? ou sont-ils les descendants d'immigrés d'un pays où ces colorations sont habituelles ? Plusieurs ethnologues — pangermanistes, si l'on peut dire, — se sont imaginé qu'on pouvait retrouver, dans ces populations, les petits-neveux des Kimriques préhistoriques. C'est possible. Nous dirons quelques mots de ces hypothèses.

La taille. — C'est un caractère extrêmement variable dans l'espace. Il existe des races de très petites tailles et des races de grandes tailles. Il est probable que ce sont là des phénomènes qui ont toujours été semblables. C'est en vain que l'on voudrait nous faire croire, à moins d'invoquer une brusque mutation, que les races de haute stature dérivent de races originellement petites.

Considérée comme moyenne, la taille est un caractère héréditaire, tout comme les autres caractères morphologiques. Les races de petites tailles ont toujours été petites. Certes, il ne faudrait pas nier certaines fluctuations de la stature, dans cha-

cun des groupes ethniques. Mais ce sont là des modifications qui agissent très peu sur les moyennes. Peut-être assistons-nous, dans les continents où la vie urbaine est intense, — nous en avons dit quelques mots, — à une augmentation régulière de la stature ? Mais chez les populations qui ne sont pas encore arrivées à ce stade de la vie sociale, chez les populations dites sauvages, en particulier, ce phénomène ne se remarque pas. Cette augmentation de la taille a été maintes fois invoquée dans les discussions de géographie humaine et de sociologie, et aussi de biologie générale. Aucune conclusion acceptable n'a été formulée pour l'expliquer.

Parmi les groupes humains qui ont les plus petites tailles, on peut citer les Akkas du pays des Monbottou (Afrique centrale), dont la stature est d'environ 1^m,38 ; les Négritos des Philippines (1^m,46) ; les Andamans (1^m,48). On remarquera que l'Europe et l'Amérique n'ont pas de populations très petites. Les plus petits Européens sont les Lapons (1^m,529) ; les plus petits Américains sont peut-être les Caraïbes, puis les Fuégiens et les Esquimaux (1^m,57). Mais ces hommes-là sont très grands par rapport aux Akkas. En plusieurs parties de son territoire, l'Asie se présente comme le continent des petites statures (il a aussi quelques cantons où la taille est très haute). Dans l'Indoustan, comme dans l'extrême Sibérie, dans l'Indo-Chine et chez les Japonais, on trouve de nombreux groupes humains qui ne dépassent pas 1^m,57. La taille moyenne de l'Asie est certainement inférieure à la taille moyenne des autres continents.

Parmi les groupes humains qui ont la plus haute stature, il faut citer, en premier lieu, les Écossais. Jusqu'à plus ample informé, ce sont les hommes les plus grands de la Terre (Écossais du Galloway, 1^m,79) avec, peut-être, les Pila-Pila de l'Afrique occidentale (petite série). L'Europe septentrionale est un domaine de très hautes statures : LIVES, Norvégiens, Suédois ; également une partie de l'Europe méridionale-orientale : Bosniaques,

Herzégoviniens, Monténégrins, beaucoup d'Albanais. L'Océanie aussi est une région de grandes tailles; de même que l'Amérique septentrionale (Indiens et Yankee). Des territoires très étendus en Afrique renferment aussi des hommes de hautes statures.

La nomenclature des tailles est la suivante :

Petites tailles.....	moins de 1 ^m ,60
Tailles au-dessous de la moyenne.....	1 ^m ,60 à 1 ^m ,649
Tailles au-dessus de la moyenne.....	1 ^m ,65 à 1 ^m ,699
Grandes tailles.....	1 ^m ,70 et au-dessus

Pour fournir un renseignement qui soit exact, la taille doit être mesurée sur des adultes qui ont acquis tout leur développement. Celui-ci n'est pas atteint au même moment chez toutes les populations et, dans la même population, chez tous les groupes sociaux. La taille diminue chez les personnes âgées. Il est absolument nécessaire, également, de considérer la taille de chaque sexe séparément. On sait que la femme est plus petite (9 à 12 centimètres environ) que l'homme de son groupe ethnique.

L'indice céphalique. — L'étude du crâne est l'une des premières à laquelle les anthropologistes se soient attachés; c'est que le crâne renferme cet organe noble, le cerveau, duquel dépend toute notre vie de relation. Aussi, dans l'ensemble des travaux anthropométriques, une part immense a-t-elle été réservée à la craniométrie. Il ne sera pas question de donner ici les résultats de ces études particulières, dont plusieurs, cependant, pourraient être utilisées pour une classification des races humaines. Nous n'en retiendrons qu'un seul, celui qui nous permet de nous représenter, *grosso modo*, la forme de l'ovoïde cranien : l'indice céphalique, imaginé par le Suédois Retzius, en 1845.

Cet indice est le rapport de la largeur maximum du crâne à sa plus grande longueur, cette dernière étant réduite à 100.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est aperçu que les hommes ne présentaient pas tous la même forme de l'ovoïde cranien. Sans remonter si loin que la description, par Hippocrate, des Macrocéphales, on sait que Vésale avait remarqué que « la tête des Génois, des Grecs et des Turcs donne l'idée d'un globe, tandis que celle des Belges est oblongue », — ce qui d'ailleurs n'est que d'une exactitude très relative.

Les crânes courts et larges sont les crânes brachycéphales

Fig. 1. — Crâne dolichocéphale.

Fig. 2. — Crâne brachycéphale.

(fig. 2) et les crânes longs et relativement étroits sont dolichocéphales (fig. 1). Les deux figures que nous mettons en comparaison montreront nettement la différence. Ces caractères de brachycéphalie ou de dolichocéphalie sont des caractères héréditaires, qui donnent à un groupe humain une physionomie ethnique parfaitement nette. Les Scandinaves, les Esquimaux, les Papous, la plupart des Nègres sont dolichocéphales; les Lapons, les Bavarois, les Auvergnats, les Toungouz, les Arméniens, sont brachycéphales.

Voici la nomenclature de l'indice céphalique (indice cranien) telle que l'a créée Broca. Nous mettons en regard la classification employée par Deniker pour les individus vivants :

	Squelette (Broca)	Vivants (Deniker) (1)
Hyperdolichocéphales.		moins de 75,9
Dolichocéphales.....	moins de 75	de 76 à 77
Sous-dolichocéphales.	de 75,01 à 77,77	de 78 à 79
Mésaticéphales.....	de 77,78 à 80	de 80 à 81
Sous-brachycéphales.	de 80,01 à 83,33	de 82 à 83
Brachycéphales.....	de 83,34 et au-dessus	de 84 à 85
Hyperbrachycéphales		de 86 et au-dessus

Nous ne savons pas encore quelle est exactement la distribution géographique de l'indice céphalique à la surface de la terre.

Pour l'Europe, la région la mieux connue à cet égard, nous avons la carte dressée par Deniker et qui, aujourd'hui encore, peut être utilisée. Presque en même temps qu'elle, paraissaient les cartes de Ripley insérées dans son beau volume (2), plein de renseignements importants, sur les races de l'Europe. Nous donnons ici (carte I) une carte générale de notre continent, dressée d'après Ripley par le professeur Chaix, de l'Université de Genève. En comparant cette carte à celle de Deniker, on constate qu'elles se ressemblent par bien des côtés, ce qui est naturel puisque les deux auteurs ont utilisé les mêmes documents.

Mais s'il est possible de se représenter, approximativement, la répartition de l'indice céphalique dans un continent relativement assez étendu comme l'Europe, je crois qu'une telle représentation — si on la désire à peu près exacte — est impossible pour les autres continents, à moins de procéder par d'arbitraires extensions.

Je sais que publier des cartes est toujours un procédé dangereux. Le lecteur a trop facilement la tendance de s'imaginer

(1) LV, p. 4. — (2) CCXX.

Carte I. — Répartition approximative de l'indice céphalique chez les populations européennes (d'après Ripley).

que les couleurs, ou les hachures ou les pointillés qui y sont marqués, représentent des certitudes. Par exemple, dans la carte de Ripley, la grosse tache noire de la partie moyenne de la péninsule des Balkans et les hachures horizontales qui sont au-dessus et au-dessous, sont des représentations par extension. Mes études dans la péninsule des Balkans ont modifié cet arrangement trop simpliste et, d'ailleurs, sur certains points, réellement inexact. Je signale ce fait, en passant, simplement pour montrer la valeur d'expression momentanée qu'il faut donner — jusqu'à ce jour au moins — aux cartes ethnologiques.

Enfin les cartes ne peuvent représenter que les physionomies des indices moyens. Or, chacun sait combien il faut se méfier de ces moyennes, lorsqu'elles sont exprimées seules, sans, au moins, les extrêmes entre lesquelles elles sont contenues.

Les caractères de la face. — La forme de l'ovoïde crânien n'est pas le seul signalement anthropologique à retenir. Il y en a d'autres. En considérant la face d'un Mongol, puis celle d'un Scandinave, on trouve qu'il y a entre elles un abîme morphologique. Mais, sans utiliser des physionomies aussi différentes, on peut constater que certains individus possèdent des faces courtes alors que d'autres les ont longues. Et ces deux types faciaux peuvent être associés à des crânes brachycéphales tout aussi bien qu'à des crânes dolichocéphales. Lorsqu'une face longue s'associe avec un crâne court — et inversement, — nous disons qu'il y a dysharmonie. Les têtes dysharmoniques sont fréquentes dans les races humaines.

Lorsqu'une face est courte et large, on dit qu'elle est chamæprosope (fig. 3); lorsqu'elle est longue et étroite, on dit qu'elle est leptoprosope (fig. 4).

L'ovale général du visage est un caractère que les voyageurs ont toujours observé. Mais ces observations, sans mensurations, sont quasiment inutiles à cause de leur manque de précision. Faut-il ajouter que, dans la technique générale anthropomé-

trique, les dimensions principales de la face sont l'objet d'un indice tout comme les dimensions principales du crâne? Deux caractères particuliers de la face nous retiendront encore un instant : celui du nez et celui du prognathisme.

Tous les écoliers connaissent la différence qu'il y a entre un nez de Nègre ou d'Australien et un nez d'Européen ou d'Indien Sioux. Il n'est pas un manuel d'histoire qui ne parle

Fig. 3. — Face chamæprosope.

Fig. 4. — Face leptoprosope.

(D'après Kollmann-Bäle.)

du nez des Bourbons et du prognathisme des Habsbourg. N'a-t-on pas voulu utiliser certains de ces caractères comme des signes de dégénérescence, d'infériorité évolutive (1) ?

Dans la liste des caractères descriptifs utilisés par les enquêtes anthropologiques, la forme du nez apparaît en belle place. Et il est très important de relever ce caractère. Mais il est plus nécessaire encore de mesurer l'organe décrit. En effet, certains nez, d'apparence platyrrhinienne, parce qu'ils

(1) LXXV.

sont très élargis (les Kalmouks, par exemple) sont, après les mensurations, classés parmi les mésorrhiniens.

Et c'est pourquoi l'indice nasal doit toujours être cherché (1). C'est le rapport de la largeur du nez — mesuré en effleurant les ailes par le compas — à la longueur de cet organe. Ce caractère est un des plus employés pour la classification des groupes humains. Il n'est pas une description anthropologique

Fig. 5. — Ouverture nasale leptorrhiniennne.

Fig. 6. — Ouverture nasale platyrrhiniennne.

qui ne la mentionne. Sur le squelette, on mesure la longueur et la largeur de l'ouverture nasale, lesquelles peuvent présenter des formes à des dimensions très différentes (fig. 5 et 6); et l'indice est obtenu par les mêmes relations que ci-dessus.

Voici la nomenclature de cet indice, à la fois pour le vivant et pour le squelette :

	Indice nasal.	
	Squelette (Broca).	Vivant (Deniker).
Leptorrhiniens.....	moins de 47,9	moins de 70
Mésorrhiniens.....	de 48 à 52,9	de 70 à 84,9
Platyrrhiniens.....	dès 53	de 85 à 99,9
Ultraplathyrrhiniens.....		plus de 100

Les Asiatiques de l'Asie Mineure (Arméniens, Kurdes, Turcs, Caucasiens), les Européens en général, les Arabes, sont leptorrhiniens ; un grand nombre de Jaunes, les Indiens de l'Amérique du Nord sont mésorrhiniens.

(1) **XXVII**, p. 172.

Parmi les populations les plus platyrrhiniennes, il faut citer les Nègres, les Australiens.

Le prognathisme. — On appelle ainsi la saillie de la face en avant du crâne. Les singes anthropoïdes, s'ils se rapprochent quelquefois des hommes par certains caractères, par d'autres s'en éloignent beaucoup. Par exemple, chez eux, la face est incomparablement plus volumineuse et plus proéminente que chez l'homme. Ils ont un museau. Les hommes préhistoriques, du type du Néanderthal en particulier, présentaient une face considérable, bien plus grande, par rapport au crâne, qu'aujourd'hui, et une sorte de museau.

Sans entrer dans trop de détails, disons que le prognathisme peut être maxillaire et dentaire ; ou seulement maxillaire, ou seulement dentaire. Les populations dites inférieures sont d'un prognathisme plus ou moins accusé ; les populations dites supérieures sont orthognathes. Chez ces dernières, au fur et à mesure que le crâne s'est développé, pour loger un cerveau plus volumineux, les organes servant à la vie végétative se sont, par compensation, rapetissés ; la face a été ramenée sous le crâne ; la grandeur des maxillaires a diminué, le nombre même des dents a été réduit, et leur surface triturante amoindrie (1).

L'observation du prognathisme remonte très loin, mais les mesures pour l'exprimer ont été acquises tardivement. Autrefois, les artistes, ayant à représenter des Nègres, les ont peints comme s'ils étaient des Blancs noircis. Albert Dürer a fait exception. Et c'est après avoir constaté cette morphologie arbitraire des peintres, ces Nègres « faits de chic », que Pierre Camper chercha un moyen précis pour représenter les différents types de faces et inventa l'angle facial.

Peu de techniques ont été aussi étudiées, remaniées, rectifiées. C'est qu'il s'attachait à la connaissance de l'angle facial

(1) **CLI**, p. 17 ; **CXCIX**.

une idée philosophique. Aujourd'hui encore, on voit citer, en maintes occasions où elles n'ont que faire, des valeurs d'angles auxquelles on donne des significations exagérées. Les morphologistes n'en demandent pas tant. Mais pour eux également, le prognathisme reste un problème, pour la solution duquel on ne cesse de proposer des moyens contradictoires. Il y a quelques années, Paul Rivet a repris, avec autorité, l'étude de cette technique dont l'utilisation est d'une réelle importance pour la classification des groupes humains (1).

Beaucoup d'autres caractères mesurables et observables — sur le squelette et sur l'individu vivant — sont encore invoqués par les anthropologistes : les grandeurs relatives des différents segments composant la taille (il y a des races macroskèles et des races brachyskèles); la grandeur du cerveau et le dessin des circonvolutions; la forme de l'œil (par exemple, l'œil mongoloïde, comparé à l'œil européen), etc. Les lecteurs qui voudraient s'intéresser à ces détails les trouveront dans les manuels d'Anthropologie.

Il est bien certain que, telles que les classifications se présentent aujourd'hui, elles ne dureront pas éternellement. Leur physionomie changeante n'est pas le résultat de la mode — la science ne connaît pas ces fluctuations-là — mais la conséquence des progrès que les naturalistes ne cessent d'accomplir.

(1) CCXXI, p. 35 et 175.

CHAPITRE III

RACES ET LANGUES

Nous l'avons déjà dit, trop souvent on a confondu la race avec la langue. Malheureusement, encore aujourd'hui, dans les expressions courantes, dans des quantités de manuels, dans la prose journalistique, il est question des « races latines », des « races germaniques », des « races slaves », etc. Je me doute bien que les auteurs de ces manuels savent pertinemment que de telles « races » n'existent pas. C'est, disent-ils, un procédé pour rendre plus faciles, aux écoliers, certaines distributions de populations parlant des langues de même origine. Je le concède. Mais ce procédé n'a-t-il pas le grave inconvénient d'incruster, dans l'esprit de beaucoup de gens, une erreur? et ne serait-il pas sage de l'abandonner? Ne voyons-nous pas tous les jours des écrivains politiques, des journalistes, parler avec une naïve — et dangereuse — assurance de ces prétendues races, comme s'il leur était loisible, à l'aide d'un mot, de donner à tous les représentants linguistiques d'un État la même physionomie anthropologique! Les historiens mêmes se sont laissé aller parfois à utiliser de telles définitions, sans les analyser. Ceux-là sont plus coupables.

La plupart des linguistes modernes s'associent aux anthropologistes pour déplorer ces erreurs (1). Mais elles ont la vie

(1) « La vérité, c'est que langue et race sont deux notions entièrement distinctes entre lesquelles on ne doit pas un seul instant admettre l'ombre même d'un rapprochement; c'est qu'une discussion anthropologique ne doit jamais, sous le moindre prétexte, contenir un seul mot de linguistique, ni une discussion linguistique un seul mot d'anthropologie. Quand on se décidera à cette séparation nécessaire, on pourra faire faire à l'une et à l'autre science des progrès sérieux. Jusque-là, on ne fera que gâcher du papier. » Lettre de Havet à Salomon Reinach, *L'Anthropologie*, 1900, p. 483.

ture et il ne sera pas de trop de toutes ces forces combinées pour les éliminer de nos habitudes.

L'anthropologie systématique est assez avancée aujourd'hui pour que nous puissions nous faire une idée générale (générale, mais pas davantage, il faut avoir l'honnêteté de le dire) des principales races de la terre. Dès lors, remettez à un ethnologue la carte de la distribution des langues, et demandez-lui s'il peut la superposer exactement à la carte de la distribution des races!

Il est sur la terre des races différentes — même très différentes — qui parlent la même langue. Et il est aussi des hommes de même race qui parlent des langues différentes. Je ne veux pas donner le trop facile exemple des Nègres qui, dans les colonies françaises ou anglaises, s'expriment en français ou en anglais et devraient alors figurer, en bonne justice linguistico-raciale, les uns dans les rangs des « races » latines, les autres dans ceux des « races » germaniques; le trait est un peu lourd. Mais combien de populations, parmi les indigènes de l'Amérique du Sud, oublient petit à petit leur langue originelle pour accepter, à sa place, l'espagnol? Dans le nord-est de la Russie, les Votiaks et les Permiaks, de race ougrienne, ne sont-ils pas russifiés de langue?

Dans l'Asie antérieure septentrionale et dans l'Iran, des gens de même race — au sens zoologique — ne parlent-ils pas des langues différentes? Et ce phénomène n'a-t-il pas lieu également dans la Péninsule des Balkans et dans maints autres lieux?

Et si nous remontons quelque peu dans le passé, combien de changements ne constatons-nous pas? Il suffit d'ouvrir un atlas et de se rappeler un peu son histoire. Les Normands de France, lorsqu'ils ont touché, pour la première fois, les côtes de l'ancien empire franc, parlaient certainement une langue scandinave; les Francs eux-mêmes, un dialecte allemand. Il est possible qu'un certain nombre d'entre eux aient été primitivement puisés à la même race : la haute stature de cette partie

nord-orientale de la France et la dolichocéphalie fréquente en cette région pourraient, à elles seules, nous le rappeler.

L'exemple moderne le plus remarquable du recouvrement de la race par la langue et de l'apparente absorption de la première par la seconde, nous est fourni par les États-Unis. Sur ce grand territoire, 120 millions d'hommes, arrivés de tous les points de l'horizon, appartenant à de nombreuses races, sont venus se fondre pour constituer ce type nouveau : le Yankee. Race blonde, dolichocéphale, de grande taille (race nordique); race blonde, sous-brachycéphale, de petite taille (race orientale = Russiens); race brune, sous-dolichocéphale, de grande taille (race atlanto-méditerranéenne), ont fourni le principal substratum humain de la grande République. Le recensement de 1910 distinguait encore ceux qui étaient nés à l'étranger, c'est-à-dire la stratification humaine la plus récente. Environ quatre à cinq millions d'individus appartenaient à la première des trois races ci-dessus; près de deux millions à la seconde; une quantité presque égale à la troisième. Si, en grand nombre, les représentants de ces races se mélangent par des mariages, et troublent ainsi les physionomies ethniques primitives, il n'en reste pas moins que, parmi les autres, une certaine quantité, portés vers la consanguinité, peuvent garder plus ou moins intacts les caractères de la race à laquelle ils appartiennent. Mais tous parlent anglais. Cette masse humaine, extraordinairement composite quant à la race, est *une* quant à la langue. Et nous avons à dessein laissé de côté, dans l'énumération des races ci-dessus qui se mélangent, des groupes ethniques bien plus disparates encore, comme certains indigènes (Cherokee et autres), et les Nègres, qui peuvent aussi, soit directement, soit comme métis, être recouverts de la même étiquette linguistique.

Cet exemple peut suffire.

Le pangermanisme, le panslavisme, le pantouranisme, « sont des formules nées de cerveaux intellectuels ou poli-

tiques; ce ne sont pas du tout des réalités nées spontanément de la conscience d'une communauté ethnique entre peuples différents... »; on groupe, regroupe, disjoint et parfois fabrique des « races » sur les cartes de l'Europe (et sur celles des autres parties du monde) au gré des nécessités ou des opportunités politiques (1). »

L'histoire est particulièrement intéressée à ces questions. Des haines entre les races, de véritables haines zoologiques, soigneusement préparées et attisées par les intellectuels, dont plusieurs devaient savoir ce pertinent mensonge, n'ont-elles pas été l'occasion, au cours des siècles, de nombreuses guerres? N'a-t-on pas, à divers moments, pour le « salut de la race », utilisé de tels arguments afin d'engager des croisades, de « chauffer les masses » qui, elles, à part quelques petits groupes d'exaltés, ne sont guère portées vers les hasards des batailles? N'a-t-on pas écrit des volumes avec des titres redoutables dans leur brièveté : Les luttes des races? (2) « Du siècle où l'on a le plus parlé de la fraternité universelle et de l'égalité des races, datera et date l'antagonisme violent entre groupes frères de la famille humaine. Les masses humaines sont sincères. Elles acquièrent sincèrement des idées et des impulsions nouvelles. Elles ne les quittent pas aisément. A force de leur parler de races, on les a dressées à se détester de races à races; et la haine est plus difficile à désapprendre que l'amour (3). »

Le pangermanisme, le panslavisme, peuvent être des formules linguistiques enveloppant des désirs politiques; elles ne sont pas des expressions raciales. Les hommes qui parlent l'allemand appartiennent à plusieurs races. Il y a, au moins, autant de différence entre un Poméranien des bords de la Baltique et un Bavarois du massif de l'Ammer, qu'entre un cheval et un

(1) XXVIII, p. 642.

(2) C'est en particulier le titre d'un volume de Gumplovicz; toutefois cet auteur ne considère pas le terme de *race* dans son sens zoologique complet (LXXXVII).

(3) XXVIII, p. 644.

zèbre. Quant au panslavisme, il incorpore des individus autrement différents quant à la race. Nous y voyons, sans quitter le sol de l'Europe, les représentants de la race lapone, eux de la race blonde, dolichocéphale, de grande taille (race nordique); de la race européenne orientale (grande partie des Russes); de la race ougrienne (les Votiaks par exemple); des races turco-tatares (Tatars de Crimée) et mongole (Kal-mouks)! Que de races, que de langues même, que d'états sociologiques, enveloppés dans un seul et redoutable mot! Il est intéressant, pour nous ethnologues, de constater que ces impérialismes étaient déjà nés avant les grandes recherches anthropologiques. Et cette constatation nous oblige à dire encore que c'est en partie la faute des intellectuels, si tant de misères sont tombées sur le monde. Les Universités (ne devraient-elles pas ouvrir, toutes grandes, les fenêtres à la vérité?), en accueillant plus rapidement qu'elles ne l'ont fait (nous exceptons l'Amérique du Nord) les enseignements de l'Anthropologie, auraient joué le beau rôle de pacifistes qui leur est dévolu. Beaucoup d'impérialismes résultent des erreurs de généralisation des linguistes, maintenues et prolongées par les géographes et les historiens, utilisées par les politiques. Les études ethnographiques et anthropologiques conduisent naturellement, — comme l'eau coule sur les pentes, — vers des raisonnements qui vont à l'encontre des impérialismes, de tous les impérialismes. Il semble bien difficile, il est impossible, d'être, à la fois, anthropologiste et centralisateur politique à la manière d'un tsar russe. Si les recherches de l'anthropologie systématique avaient précédé les recherches de la linguistique, il est possible qu'un certain nombre d'événements politiques, que, pour la justice et le repos du monde, nous ne saurons jamais trop regretter, n'auraient pas été déclenchés. Car on sait la fortune d'un mot, d'une formule, la puissance de suggestion qu'ils peuvent contenir, leur force de projection, la facilité avec laquelle, par la répétition et en utilisant la loi du moindre effort,

on les fait pénétrer dans les masses. L'Histoire de l'Histoire est parsemée de ces formules que l'ignorance dans laquelle on était de l'anthropologie permettait à d'habiles politiciens d'utiliser.

Concrétons le contenu de ce paragraphe par l'examen des races latines. Sept pays parlent, en Europe, des langues dérivées du latin : la France, la Belgique wallone, la Suisse romande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et, à l'est du continent, la Roumanie. Il faut y ajouter quelques petits groupes en terres germaniques : Roumanches, etc. Cet ensemble, qui n'est pas bien considérable comme étendue, comprend au moins les représentants des races suivantes (1) : Nordique (Belgique-France); Atlanto-Méditerranéenne (Péninsule ibérique, France, Italie), Adriatique (Italie, Suisse, France); Ibéro-Insulaire (Péninsule ibérique, France, Italie), Cévenole (Italie, Suisse, France, Péninsule ibérique septentrionale).

Ces différences raciales ne s'appuient pas sur d'imperceptibles nuances. Elles sont parfaitement tranchées, visibles à tous les yeux, même aux moins avertis. Si l'on mettait, sur le podium d'une salle de cours, un authentique Normand (grand, blond, dolichocéphale, à la carnation claire), un authentique Cévenol (taille moyenne, brachycéphale, brun), un authentique Méditerranéen (petit, brun, dolichocéphale), l'auditoire n'hésiterait pas un instant à constater les disparités, comme il constaterait les mêmes disparités dans un Muséum d'histoire naturelle entre, par exemple, les trois *Lepus* : *alpinus*, *timidus*, *cuniculus*. Ajoutons même que, chez le genre *Homo*, les différences sont bien plus étendues.

Quelle est l'origine de ces races diverses? Sont-elles un produit des milieux physiques ayant modifié, de façons si tranchées, une race unique? Ou les reconnaissons-nous, déjà sur place, depuis des temps anciens? L'Histoire, pour quelques millénaires, nous explique en partie leur présence. A l'époque

des invasions — nous pouvons faire remonter celles-ci dès le début du mésolithique — il est venu plusieurs de ces races. Le Pléistocène rend intelligible la présence des autres. La France, puisqu'en ce moment-ci nous prenons ce pays comme exemple, n'a jamais cessé d'être peuplée depuis le quaternaire ancien.

Pendant des milliers d'années, on parla sur son sol des langues dont nous ne savons rien, sinon qu'on les croit « dérivées de la langue indo-européenne primitive ». Pour avoir la certitude qu'une telle langue a été la première qu'utilisaient les hommes en Europe occidentale, il faudrait pouvoir démontrer que le plus ancien préhistorique français est postérieur au plus ancien préhistorique des localités dont cette langue indo-européenne était l'expression. Cette preuve est-elle faite? Qui nous a prouvé, par exemple, que le Chelléen de l'Indoustan est antérieur au Chelléen français?

Nous avons dit plus haut que les langues, au cours de l'histoire, ont singulièrement changé de maîtres. Mais ceux-ci, en acceptant, par la force des choses, d'autres idiomes, ne modifiaient pas leurs caractères physiques, pas plus la couleur de leur peau ou de leurs cheveux que leur morphologie. Une colonie de Scandinaves, émigrant dans l'Amérique du Nord, continuera, si ce groupe s'isole au milieu des autres groupes, si les membres de cette colonie se marient entre eux, à conserver sa haute stature et sa dolichocéphalie, ses yeux clairs, tout en perdant sa langue — parce que l'acquisition d'une nouvelle langue est indispensable — pour la remplacer par l'anglais. Une même aventure arriverait à une colonie de Cévenols ou d'Auvergnats qui, en se maintenant dans les mêmes conditions d'isolement ethnique, ne modifieraient en rien, en acceptant le nouveau parler, leur brachycéphalie, leur taille moyenne, leurs cheveux bruns.

On peut constater, dans un même lieu, et sur un très court espace de temps, plusieurs superpositions linguistiques. La Suisse quadrilingue nous en fournit des preuves. Le Valais,

(1) Classification Deniker.

certainement celtique, est devenu, au cours d'une histoire qui n'est pourtant pas bien longue, roman, puis germanique, puis, en partie, il est revenu à une langue latine. Le fonds roman des cantons primitifs de la Suisse aurait été germanisé à partir du ^v^e siècle. La superposition germanique mit longtemps à se manifester. Elle paraît — dans la Suisse centrale — achevée vers la moitié du ^{ix}^e siècle (1).

Cantonné solidement sur le versant septentrional des Alpes bernoises, l'Alamanique ne franchit pas tout de suite les cols qui conduisent dans la vallée du Rhône. L'immigration — linguistique — paraît établie, dans la région du cours supérieur du Rhône valaisan, au ^{ix}^e siècle selon les uns, probablement beaucoup plus tardivement selon les autres qui ne la signalent — comme établissement définitif dans le bassin rhodanien — qu'au commencement du ^{xii}^e siècle.

Malgré qu'elle a été recouverte par trois ou quatre stratifications linguistiques, cette région de l'Europe centrale n'en a pas moins conservé ses caractères anthropologiques. Dans les vallées latérales reculées du Valais, et même en bien des endroits de la grande vallée du Rhône, les populations sont restées, ethniquement, relativement pures, au moins jusqu'au moment de l'établissement des grandes routes alpestres et des chemins de fer. Peu de territoires en Europe fournissent un pareil pourcentage de types semblables, d'individus chez qui les mêmes caractères morphologiques se retrouvent. Ainsi dans un même cimetière ou dans un même ossuaire, reposent, côte à côte, offrant à nos yeux les mêmes caractéristiques anatomiques, les représentants d'un même groupe ethnique à qui furent imposées des étiquettes linguistiques diverses.

Je ne voudrais pourtant pas laisser croire que les linguistes contemporains eux-mêmes accordent quelque créance raciale aux expressions linguistiques. Si cette idée a existé autrefois, elle

n'est plus de mise aujourd'hui. Une note, au début de ce paragraphe, l'a déjà montré nettement. Max Müller l'a écrit, dès longtemps : « en rendant solidaires et en mêlant l'une à l'autre la science du langage et celle de l'ethnologie, on a porté à toutes deux une très fâcheuse atteinte ». La classification des races doit être tout à fait indépendante de celle des langues et les recherches qui tendent à ces classifications doivent être, *a priori*, complètement libérées de toutes attaches linguistiques. C'est Meillet qui écrit : « On parle volontiers des peuples romans, d'une race slave, d'un type aryen. Autant d'expressions qui n'ont pas de sens précis. Ou bien elles n'ajoutent rien à la notion de parenté de langues, ou bien elles y ajoutent une erreur. » Il est d'expérience courante qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre une langue et la « race » de ceux qui la parlent (1). »

Et dans un volume de cette Bibliothèque de synthèse historique à laquelle appartient le livre que présentement j'écris, J. Vendryes confirme cette attitude : « Quel que soit le rôle qu'aient joué les changements de race dans les changements de langue, on ne peut établir de liens nécessaires entre les deux notions. Il ne faut pas confondre les caractères ethniques qui ne peuvent s'acquérir qu'avec le sang, et les institutions — langue, religion, culture — qui sont les biens éminemment transmissibles, qui se prêtent et qui s'échangent. Nous voyons, en jetant un coup d'œil sur une carte linguistique de l'Europe actuelle, que sous l'uniformité d'une même langue se dissimulent des races fort mêlées (2). » Un anthropologiste ne parlerait pas autrement, et il faut souligner cette entente scientifique entre les deux disciplines. Cependant, il serait puéril pour nous, anthropologistes, de ne pas accorder aux faits linguistiques toute notre attention. Et les linguistes doivent avoir la même attitude vis-à-vis des faits anthropologiques.

(1) CCXCVIII, p. 98 ; XXX, p. 101 ; CXCVI.

(1) CLIV, p. 81. — (2) CCLXIV, p. 276.

CHAPITRE IV

LES RACES HUMAINES PRIMITIVES

Il ne sera pas question, dans ce volume, des hypothèses relatives à l'homme tertiaire. On sait que, jusqu'à ce jour, aucune découverte acceptée par tous (se rappeler, cependant, les trouvailles d'Ipswich) ne nous permet d'affirmer son existence dans cette période géologique. Il ne sera pas question, non plus, des discussions qui ont mis aux prises, parfois d'une façon assez vive, les anthropologistes de l'Amérique du Sud — principalement de la République Argentine — et ceux de l'Europe, au sujet des origines présumées pliocènes — et même plus anciennes encore — des autochtones américains. Nous ne quitterons guère le sol de l'Eurasie et de l'Eurafrique, car aussi bien c'est sur ce grand bloc continental, qu'à la fois les plus importantes pages de l'Histoire ont été écrites, et que les restes indiscutablement les plus antiques de l'homme ont été retrouvés.

Les populations actuelles de ces continents sont les descendants — il ne peut en être autrement — des populations qui occupèrent l'Europe, l'Asie et l'Afrique aux plus lointains moments de notre passé. Mais les types variés dont nous apercevons si nettement la présence ont-ils, tous, un arbre généalogique distinct ? Ou ne sont-ils que des branches ou des rameaux de quelque tronc primitif, mal connu dans son développement ultérieur ? Ces arbres généalogiques sont-ils encore enracinés sur les lieux mêmes où ils se développèrent pour la première fois ?

Certainement, nous le constatons à chaque page, les recher-

ches anthropologiques sont loin d'être aussi avancées qu'on pourrait le désirer. D'autre part, dans l'esprit de beaucoup d'intellectuels, elles ont, malheureusement, été subordonnées aux recherches linguistiques, lesquelles, on l'a vu, ont introduit d'abondantes notions inexactes au sujet des origines de l'homme. Toutefois, malgré ce double déficit, les ethnologues nous ont déjà montré ce fait important : à savoir que l'extrême diversité de types que nous croyons exister — elle nous fait parfois hésiter à aborder le problème des origines — peut se résumer dans une image moins complexe. Nous sommes, dans les domaines ethniques aussi, souvent trompés par des apparences. Les faits ethnographiques, linguistiques, historiques, nous ont fréquemment voilé, par des mirages décevants, les réalités anthropologiques. Il existe moins de races humaines — le mot *race* a été si généreusement employé ! — qu'au premier abord on pourrait le croire. L'Anthropologie ne peut pas encore indiquer leur nombre exact, parce que ses enquêtes ne sont ni assez abondantes, ni assez précises. Elle reconnaît volontiers ses insuffisantes conclusions. Les catalogues de races qui, jusqu'à cette heure, ont été dressés, doivent être considérés comme ayant souvent une valeur de convention ; comme ne représentant, en tous cas, qu'un état momentané de nos connaissances.

Les recherches d'anthropologie ethnogénique conduisent à un double résultat : établir les caractères morphologiques des populations vivantes disséminées à la surface de la terre, de façon à permettre de les grouper selon leurs affinités naturelles ; nous faire connaître les caractères des populations disparues — à toutes les périodes de l'Histoire — et l'Histoire, telle que nous l'entendons, commence avec la vie humaine. Lorsque ces deux connaissances seront assises sur des bases assez solides, il s'agira d'établir des filiations entre les races primitives et les races actuelles.

Nous appelons Hommes fossiles — ils appartiennent à plusieurs époques — ceux qui ont été les contemporains des espèces

animales éteintes, donc elles-mêmes fossiles, comme le Rhinocéros laineux, le Mammouth, l'Ours et le Lion des cavernes, le Cerf à grandes cornes, pour ne prendre ici que deux ou trois exemples, connus de tout le monde. Les Hommes fossiles que nous avons exhumés des terrains quaternaires sont donc les plus lointains ancêtres actuellement connus, des populations contemporaines. Nous pouvons placer leurs caractères morphologiques — leurs caractères de races — en face des mêmes caractères observés sur les populations vivantes, et chercher s'il existe entre ces groupes — même à une telle distance chronologique — des liens de parenté.

Le bilan des trouvailles relatives aux Hommes fossiles n'est pas encore bien considérable. Il s'est beaucoup accru dans ces dernières décades, mais il demeure encore très insuffisant, en regard de nos desiderata. Néanmoins, depuis quinze ans surtout, nous sommes en face de quelques faits singulièrement impressionnants.

LES HOMMES DU CHELLÉEN.

De la période chelléenne qui représente, dans l'état actuel de nos certitudes, le chapitre le plus ancien de notre histoire, nous ne possédons que quelques débris squelettiques. Et l'interprétation qui a été donnée de ces restes nous fait désirer vivement de nouvelles découvertes. Deux races humaines auraient vraisemblablement vécu, à ce moment-là, sur le sol de l'Europe : un *Homo Heidelbergensis*, dont nous pouvons imaginer les caractères extraordinairement frustes; et une autre race, appelée jusqu'à présent *Eoanthropus Dawsonii* (ou *Homo Dawsonii*) dont les caractères morphologiques du crâne semblent indiquer une race plus évoluée.

Mais quels minces documents ostéologiques ! De l'Homme de Heidelberg une mâchoire inférieure seulement a été trouvée, en 1907, près du petit village de Mauer, à 10 kilomètres au sud-est de Heidelberg, au-dessous d'une couche de löss et de graviers,

à 24 mètres de profondeur (1). La faune rencontrée dans le même horizon est particulièrement archaïque, si on l'envisage comme pléistocène. C'est pourquoi divers auteurs ont considéré la mâchoire de Mauer comme appartenant au Pliocène. Des paléontologistes français, Boule en particulier, rapprochant les couches de Mauer de celles du nord de la France, estiment que ce reste squelettique peut être attribué à la période chelléenne. Quoi qu'il en soit, la mâchoire de Mauer est peut-être aujourd'hui le plus vénérable des débris humains; mais il ne nous permet pas, à lui seul, de reconstituer avec exactitude le portrait complet de cet *Homo Heidelbergensis*. On a dit que la mâchoire de Mauer dosait assez exactement ses caractères pithécoïdes et ses caractères humains et qu'ainsi, nous aurions là comme une forme idéale, intermédiaire entre les Singes et l'Homme. Il paraît prudent de se réserver. Malgré toutes les lois de corrélation que nous avons saisies, il vaut mieux attendre, avant que de dresser sur pied cet ancêtre. Encore une fois, il devait être de construction singulièrement brutale; et si nous voulions tout de suite tenter d'établir la descendance de cette race primitive, c'est probablement vers le type de l'*Homo Neanderthalensis* qu'il faudrait jeter nos regards.

Le second représentant le plus antique de notre espèce figure parmi les documents fournis par le sol de l'Angleterre à la paléontologie humaine. C'est le crâne de Piltdown. Ces débris, tout aussi vénérables et, parce que plus complets, plus intéressants que la mâchoire de Mauer, sont arrivés à la connaissance des anthropologistes en 1912, par une communication à la Société géologique de Londres. Présentés par Ch. Dawson et Smith Woodward, ils firent, dans le monde savant, la sensation que l'on devine. Piltdown se trouve dans le cours de l'Ouse, au nord de Newhaven (Sussex). Des trouvailles successives de fragments osseux, dans une gravière, permirent de reconstituer, en premier lieu, à peu près un crâne. Une telle

(1) CCXXXVII; XXII.

restauration, difficile à accomplir, est toujours, par certains côtés, critiquable. Néanmoins, nous avons devant nous des éléments anatomiques suffisants pour nous représenter l'aspect morphologique de cet ancêtre lointain, son aspect céphalique au moins.

La stratigraphie des graviers ayant contenu ces restes humains, témoins d'une ancienne formation alluviale, antérieure au dernier creusement de la vallée de l'Ouse, les fossiles animaux renfermés dans cette couche, assignent au crâne de Piltdown une position chronologique à peu près semblable à celle de la mandibule de Mauer. Peut-être même est-il plus ancien? Peut-être aussi l'horizon de Piltdown est-il plus récent, seulement acheuléen?

La mâchoire incomplète, découverte à côté des débris crâniens, a été l'objet de vives controverses. Les uns l'attribuaient à la tête osseuse de l'*Eoanthropus*; les autres, complètement opposés à ce point de vue — et ils ont aussi d'excellentes raisons à invoquer — considèrent cette mandibule comme celle d'un Chimpanzé (1).

Si, déjà maintenant, nous devons envisager les destinées de ces deux races primitives, nous pourrions nous imaginer que la race de Heidelberg a pu donner naissance à la race du Neanderthal et la race de Piltdown au type à caractères progressifs que nous rencontrons dès l'Aurignacien. Cette dernière race — elle conduira certainement à créer l'un au moins des types dolichocéphales modernes, — nous l'appellerions, si nous étions monogéniste, d'un nom composé : race de Cro-Magnon-Laugerie-Chancelade. Nous nous expliquerons sur ces rapprochements nominaux qui paraissent dysharmoniques.

Si nous admettons que la lignée de Piltdown s'est continuée jusqu'à nous, pouvons-nous croire qu'il en est de même pour la lignée de l'Homme de Heidelberg-Neanderthal? La réponse est beaucoup plus difficile. Plusieurs anthropologistes admettent

(1) De plus en plus, semble-t-il, cette mandibule est considérée comme ayant pu appartenir à un homme.

que les caractères neanderthaloïdes, rencontrés parfois chez certains individus européens des périodes postérieures au Paléolithique, et même jusque dans les populations actuelles, doivent être envisagés comme des caractères ataviques de cette antique race. D'autres, à la tête desquels se place sans hésiter Marcellin Boule, considèrent que l'*Homo Neanderthalensis* s'est éteint à la fin de la période moustérienne (1).

Il est de fait que, jusqu'à aujourd'hui, les squelettes humains exhumés des couches de l'âge du Renne ne possèdent pas les caractères afférents au type Neanderthal. Si les représentants de cette race inférieure avaient continué à circuler sur le sol de l'Europe, pourquoi n'en voit-on aucun spécimen dans la galerie des Hommes du Paléolithique supérieur?

Le Pléistocène supérieur, ou âge du Renne, comprend les périodes : aurignacienne, solutréenne et magdalénienne. Devant les incertitudes stratigraphiques de certaines fouilles anciennes, il paraît plus sage — je ne suis pas seul de cet avis — de grouper les squelettes de ces trois périodes, et de présenter les races humaines de cette époque comme si aucune subdivision n'était intervenue dans la civilisation de cette portion du Paléolithique. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre des races humaines de ces moments-là. Les uns en comptent quatre : Cro-Magnon, Grimaldi, Laugerie, Chancelade. (Et il faut encore citer, pour mémoire au moins, le type créé par Klaatsch de l'*Homo Aurignacensis*, d'après un squelette trouvé à Combe-Capelle.) D'autres auteurs n'en comptent que trois et réunissent la race de Laugerie à celle de Chancelade. Il faut certainement accepter cette dernière définition.

LES HOMMES DU MOUSTIÉRIEN.

La race humaine du Pléistocène moyen ou race du Neanderthal — que nous avons considérée comme pouvant être la des-

(1) *XXII*, p. 242.

cendante de la race de Heidelberg — nous apparaît, au cours du Moustérien, avec des caractères morphologiques singulièrement homogènes : qu'il s'agisse de l'Homme de Gibraltar ou de ceux de la Chapelle-aux-Saints, de Spy et du Neanderthal. Devant cette relative abondance et cette homogénéité, nous nous demandons ce qu'ont pu devenir, pendant ce temps-là, les descendants de l'Homme de Piltdown, aux caractères plus rapprochés de ceux de l'*Homo sapiens*. Pourquoi n'avons-nous pas trouvé leurs restes ?

La civilisation moustérienne est-elle spécifiquement l'œuvre de l'*Homo Neanderthalensis* ? On pourrait le croire, en considérant les industries et les squelettes actuellement découverts, qui, dans toutes les stations : en Belgique, en Allemagne, en France, en Croatie, sont les mêmes.

Chacun connaît la belle monographie, publiée par M. Boule, de l'Homme fossile de la Chapelle-aux-Saints, à la suite de laquelle ce savant a synthétisé toutes les découvertes relatives au type humain de l'époque moustérienne. Après avoir rappelé les trouvailles provenant du même horizon, Boule a donné, de cette race particulière, une diagnose complète. Ceux qui la voudraient connaître dans ses détails la retrouveront dans son livre. Nous nous contenterons d'en résumer les traits principaux en rappelant que l'exceptionnelle brutalité morphologique de ce type humain avait, pendant longtemps, fait supposer que les restes découverts ne pouvaient être que pathologiques (1).

La tête de cet Homme fossile était puissamment charpentée. Le crâne est allongé et en même temps surbaissé (platybasie); sa région postérieure, au lieu de s'arrondir, est déprimée et saillante. Le front, fuyant, est pourvu d'énormes arcades orbitaires qui, par certains côtés, rappellent le crâne en visière du *Pithecanthropus erectus*. La face est considérable; elle se projette en avant, formant une sorte de museau, tandis que chez les crânes des Européens actuels, la face est presque entière-

(1) **XXIII** et **XXII**, p. 185.

ment placée sous le crâne. Des orbites énormes et arrondies, une profonde dépression séparant les os nasaux des os du front, une mâchoire inférieure robuste, l'absence du menton, complètent, comme autant de caractères inférieurs, l'aspect général de cette tête osseuse.

Ce qui, dès l'abord, frappe l'observateur le moins averti, c'est, lorsque le crâne est examiné de profil, la rupture de l'équilibre, auquel nous sommes habitués, entre la grandeur de la face et la grandeur du crâne. Les races les plus élevées peuvent être caractérisées, *grosso modo*, par la présence d'un grand crâne et d'une petite face. Une telle image doit se présenter tout naturellement à l'esprit, puisque, dans le complexe qu'est la tête, la face représente, en grande partie, les fonctions, inférieures, de la vie végétative; tandis que le crâne, logeant le cerveau, représente les fonctions, supérieures, de la vie de relation. Et cette image est bien l'expression d'une réalité évolutive : nous ne cessons pas, dans les races supérieures, de voir diminuer notre face, nos mâchoires et même nos dents, au fur et à mesure de notre ascension cérébrale.

Dans la race du Neanderthal, si la boîte crânienne est grande, la face est énorme. Et cette puissante face devait donner à l'Homme de l'époque moustérienne un aspect de bestialité qu'aucune race actuellement vivante, pas même les Australiens, ne peut approcher. D'ailleurs, le grand crâne de l'*Homo Neanderthalensis* ne renfermait pas un cerveau aux circonvolutions pressées, telles qu'en présentent les cerveaux des Européens d'aujourd'hui. Cette masse cérébrale était moins bien organisée que la nôtre. Peut-être est-ce la raison pour laquelle cette race moustérienne n'a pas survécu ? Elle s'est trouvée inapte devant les conditions nouvelles (?) imposées à l'existence des Hommes, vers la fin des temps moustériens, au commencement des temps aurignaciens.

Cette tête, exceptionnellement puissante, était portée sur un corps d'une robustesse également exceptionnelle, dont le sque-

lette avait conservé un assez grand nombre de souvenirs pithécoides. La colonne vertébrale était courte et massive et les vertèbres cervicales ressemblent, par plusieurs détails, à celles du chimpanzé. La courbure cervicale et la courbure lombaire paraissent avoir été moins prononcées que chez les Hommes actuels, à qui elles permettent, avec l'aide de divers organes, l'attitude bipède complète. La cavité thoracique était pourvue de côtes robustes. Les bras, massifs, devaient présenter une robustesse peu ordinaire. Peut-être l'extension totale de l'avant-bras n'était-elle pas possible? Cette race de Neanderthal devait avoir des jambes courtes, le fémur arqué, aux extrémités volumineuses. Le tibia était également court, avec une tête incurvée en arrière (rétroversion). La surface d'articulation, au genou, n'était donc pas horizontale, mais inclinée de haut en bas et d'avant en arrière. Une station réellement verticale de la cuisse et de la jambe étant dès lors impossible, les hommes de cette époque — ceux au moins de la race que nous décrivons — devaient avoir une attitude en demi-flexion.

La stature de l'*Homo Neanderthalensis* était inférieure à la stature des races humaines actuelles. La taille masculine devait osciller autour de 1^m,55. Quant à la taille féminine, elle semble présenter déjà la différencesexuelle de 9 à 12 centimètres — selon les groupes ethniques — que nous lui connaissons aujourd'hui.

Tout à l'heure, en parlant de la tête osseuse, nous avons dit que le crâne de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints était particulièrement volumineux, et que son cerveau représentait une masse considérable. Il ne faudrait pas croire qu'il en était ainsi chez tous les individus de ce groupe. On a estimé à environ 1 600 centimètres cubes la capacité du crâne de la Chapelle-aux-Saints; mais les autres représentants de cette race ont fourni des chiffres très inférieurs : 1 408 centimètres cubes chez le crâne du Neanderthal, 1 300 chez celui de Gibraltar, etc.

Cette race moustérienne porte, selon les auteurs, des étiquettes différentes : *Homo Neanderthalensis*, *Homo Spyen-*

sis, *Homo Moustériensis*, *Homo Krapinensis*, *Homo Breladensis*, etc. ; chaque descripteur ayant accolé le nom de la station qui lui avait livré le ou les squelettes humains, au nom du genre *Homo* : Homme du Neanderthal, Homme de Spy, du Moustier, etc. D'autres l'ont appelé *Homo primigenius* ou *Homo antiquus*, dénominations dangereuses, surtout la première. Qu'on se rappelle la malheureuse erreur relative à l'*Elephas primigenius* ! Nous pensons que tous les anthropologistes feraient bien de se rallier à l'opinion émise par Boule (qui aurait parfaitement pu donner, lui aussi, un nouveau nom spécifique à l'Homme de la Chapelle-aux-Saints) et attribuer à tous les types humains de ce groupe, si bien défini morphologiquement par cet auteur, l'étiquette commune de *Homo Neanderthalensis*.

LES HOMMES DU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR.

Il est évident que le déclin de la civilisation moustérienne, s'il coïncide nettement avec la disparition de la race de l'*Homo Neanderthalensis*, n'implique pas l'extinction de l'espèce humaine et, dès que commencent à s'élaborer les nouvelles civilisations, sa résurrection par une sorte de génération spontanée. Il y a quelques années, nous aurions été assez embarrassés pour interpréter la présence, dès les premières pages de l'âge du Renne, d'une race humaine tellement différente de celle du Neanderthal, qu'une filiation entre elles paraissait impossible — à moins de faire intervenir une inexplicable évolution. La découverte de Pildwon nous permet d'être aujourd'hui moins perplexes (ce n'est pas encore la pleine lumière). Elle nous autorise à imaginer qu'au début du Paléolithique, depuis au moins les temps chelléens, deux races humaines vivaient parallèlement sur le sol de l'Europe. La période moustérienne — nous l'avons dit — ne nous a pas fourni les représentants de cette race, d'une facture plus affinée, qui va s'épa-

nour dans le Paléolithique supérieur. N'est-il pas certain qu'un jour nous les rencontrerons?

La civilisation de cette période tripartite, qu'on a appelée l'âge du Renne, est très différente de celles des périodes précédentes. A côté d'un outillage en silex beaucoup plus compliqué — qui semble indiquer la nécessité de répondre à des besoins plus variés que précédemment — on trouve une utilisation intensive des défenses d'éléphants, des cornes et des os. Pointes de sagaies, lissoirs, harpons, aiguilles, etc., sont confectionnés avec ces matières, dont on n'avait guère tiré parti aux âges précédents. Puis, ce qui va différencier considérablement la civilisation nouvelle de l'ancienne, c'est le développement d'une expression encore inédite de la pensée humaine : les arts plastiques vont naître.

Ce sont d'abord, dans la période aurignacienne, des œuvres sculpturales et gravées d'une facture hésitante et grossière et, d'ailleurs, particulièrement rares. Puis, lorsque viendront les temps magdaléniens — peut-être la vie matérielle est-elle mieux assurée? — on assistera à une floraison d'art magnifique et, à certains égards, insurpassable. Elle se manifestera par toutes les techniques : sculpture, gravure, peinture, modelage. On sait la richesse et la variété des œuvres sur bois de renne, sur ivoire, sur os ou sur pierre, laissées dans les foyers magdaléniens de toute l'Europe. Chacun, aujourd'hui, connaît les impressionnantes fresques, d'une si large facture, peintes sur les parois des grottes d'Altamira, de Font de Gaume et d'ailleurs.

A quelle race appartenaient ces artisans ingénieux, ces incomparables artistes, dont la main était guidée par une si claire vision des formes synthétisées qu'elle ne s'est jamais embarrassée d'aucun détail? dont l'habileté était si extraordinaire, que leurs premiers traits, sans retouches, donnaient une image parfaite de l'animal, et de l'attitude de la vie? une image si sincère que nous n'avons presque jamais une hésitation,

quant à la qualité zoologique des espèces représentées?

Devrons-nous les compter, ces artistes, parmi les autochtones européens? Sont-ils, selon les vieilles doctrines linguistiques, des émigrants asiatiques arrivés par on ne sait encore quels vagues chemins, — routes faciles à discerner, seulement dans un cabinet de travail, sur le plan des atlas?

Ces hommes du Paléolithique supérieur, nous pouvons, sans crainte, les revendiquer comme les ancêtres de l'une au moins ou de deux de nos races actuelles. Si, devant la reconstitution de l'Homme du Neanderthal, nous éprouvons quelque répugnance à considérer ce type, à cause de sa bestialité, comme appartenant à notre lignée généalogique, cette répugnance ne se comprendrait pas devant l'*Homo sapiens* de la fin des temps quaternaires. Nous nous reconnaissons volontiers le descendant de cet homme dont l'attitude bipède est plus parfaite, dont le front, en façade, est plein de noblesse; dont la face ne présente plus le prognathisme qui donnait à l'*Homo Neanderthalensis* une expression si brutale. L'homme de Cro-Magnon et celui de Laugerie-Chancelade sont d'une architecture nettement évoluée.

Par rapport aux races humaines du Quaternaire ancien, ces nouvelles races sont « en l'air ». Nous pouvons supposer, toutefois, que l'une d'entre elles au moins se relie à la race de Piltdown, mais ce n'est là qu'une hypothèse. L'état actuel des découvertes ne nous autorise pas à nous avancer davantage. Rappelons-nous, au surplus, que Piltdown n'est représenté que par des débris craniens. Quant à leur descendance, nous la pouvons envisager avec moins d'incertitude; nous la voyons se prolonger jusqu'à nous et nous la retrouverons.

La stature n'est pas homogène dans ce groupe pléistocène. Une des races est de très haute taille, tandis que l'autre est d'une taille probablement inférieure à la moyenne.

Les squelettes de haute stature nous ont été livrés par les stations de Cro-Magnon (Dordogne) et des Baoussé-Roussé

(Italie). Le vieillard de Cro-Magnon devait avoir une taille très élevée (1^m,82). Ses compagnons étaient un peu moins grands (Hamy indique comme moyenne générale 1^m,78). Les cinq squelettes d'adultes mesurés par Verneau dans les Baoussé-Roussé échelonnent leur stature de 1^m,79 à 1^m,94 (moyenne 1^m,87). Ce sont là des chiffres extraordinaires.

Aucune population actuelle, en Europe, n'en présente de semblables, comme moyenne, puisque celle-ci dépassait 1^m,82. Aucune population de la terre entière d'ailleurs, puisque la plus haute stature moyenne est celle des Écossais du Galloway et peut-être celle des Pila-Pila (Afrique occidentale); et la moyenne de leur taille ne dépasse pas 1^m,79. Cette stature si extraordinairement élevée des hommes les plus grands de l'âge du Renne se maintiendra-t-elle sans changements dans nos tableaux anthropologiques ? Ou les découvertes nouvelles abaisseront-elles le chiffre aujourd'hui exprimé ? Il serait étrange que les trouvailles faites jusqu'à ce jour nous aient mis en présence seulement de types exceptionnels.

Quant à la race de stature moins élevée, elle est représentée par un certain nombre de squelettes dont les plus connus sont ceux de Laugerie (Dordogne) et de Chancelade (Dordogne). La taille de cette population était probablement inférieure à la taille moyenne des Européens actuels, puisqu'on ne peut guère lui attribuer jusqu'à présent plus de 1^m,62 à 1^m,63. Une telle différence d'avec la race de Cro-Magnon nous oblige à considérer chacune de ces races, pour le moment au moins, isolément. Leurs images, rapidement esquissées, peuvent être représentées comme suit :

Race de Cro-Magnon : Individus de très haute stature, de conformation musculaire puissante, possédant des fémurs arqués et à pilastres, des tibias aplatis latéralement (tibias platycnémiques). Le crâne est dolichocéphale; la face est courte et large; les orbites sont quadrangulaires; l'ouverture nasale est étroite et allongée (leptorrhinie); la mâchoire est robuste et le

menton proéminent. La face est prognathe, mais beaucoup moins que celle de l'*Homo Neanderthalensis*.

Race de Laugerie-Chancelade : Individus de petite stature, mais de conformation musculaire vigoureuse; fémurs puissants avec pilastres, tibias platycnémiques, avec légère rétroversion; grands pieds; membres supérieurs puissants et très allongés. Le crâne est dolichocéphale et la face, large et haute, constitue un type harmonique (que ne montre pas l'Homme de Cro-Magnon); les orbites sont grandes; le nez leptorrhinien; la mâchoire inférieure, puissante, présente un menton proéminent. La face n'est pas prognathe.

Ces deux races, solides, musclées, ne sont pas créées seulement pour la lutte brutale. Leur développement cérébral est remarquable. Dans leur crâne bien conformé, siège un cerveau de belle ordonnance. Elles possèdent tout ce qu'il faut pour vaincre, et se maintenir dans la Nature : la force au service de l'intelligence. Toutes les deux semblent, comme disait de Quatrefages en parlant de la race de Cro-Magnon, « avoir été faites à tous égards pour lutter contre les difficultés et les périls de la vie sauvage ».

A peine eut-on constaté l'existence de ces races fossiles, qu'on essaya de représenter lequel — ou lesquels — des groupes humains, actuellement vivants, pouvaient être considérés comme leurs descendants. Les Dolichocéphales de petite taille — race de Laugerie-Chancelade — ont été immédiatement rapprochés des Esquimaux. Certaines ressemblances dans les caractères morphologiques : dolichocéphalie et hypsicéphalie; face leptoprosopé; crête sagittale; faible stature; certaines comparaisons ethnographiques : les représentations artistiques en particulier, semblaient donner à cette recherche des espérances. Au moment de la fonte définitive des glaciers, les Magdaléniens auraient suivi les troupeaux de rennes dans leur marche vers le nord. Ainsi, pour cette race, le milieu climatique serait resté le même, et les rapports entre la faune (le renne principalement)

et l'Homme se seraient conservés. Les Esquimaux d'aujourd'hui, qui ont très peu évolué depuis la fin du Paléolithique supérieur, ont gardé un art qui rappelle beaucoup celui de leurs ancêtres (?) magdaléniens, et leur morphologie se serait conservée à peu près semblable à celle des aïeux quaternaires !

Dans son *Précis de Paléontologie humaine*, Hamy paraissait soutenir ce point de vue. Il écrivait en parlant des Esquimaux : « Par leurs mœurs et par leurs usages, aussi bien que par leur matériel industriel et artistique, les Hyperboréens actuels paraissent donc voisins des troglodytes quaternaires de notre pays. Nous avons déjà dit qu'ils ne s'éloignent pas beaucoup de ces derniers par leur anatomie. Ils continuent de nos jours, dans les régions circumpolaires, l'âge du renne de France, de Belgique et de Suisse, avec ses caractéristiques zoologiques, ethnographiques etc. (1). » Cette opinion, qu'Hamy a sans doute abandonnée, fut tour à tour acceptée et contestée. Aujourd'hui encore, si elle trouve parmi les anthropologistes américains des détracteurs résolus, elle rencontre un appui chez des anthropologistes anglais comme Sollas et Boyd-Dawkins, ou chez des anthropologistes français comme Hervé.

Il existe certainement des similitudes dans les caractères zoologiques et ethnographiques des Esquimaux et des Magdaléniens. Mais est-il absolument indispensable, pour les expliquer, d'invoquer une origine commune ? Aujourd'hui que la terre commence à être explorée, n'assistons-nous pas à de singuliers rapprochements, — ils ne sont autre chose que des apparences, — entre des populations géographiquement très éloignées ? Ne pouvons-nous pas admettre que ces caractères ainsi mis en parallèle ne sont que des caractères de convergence, à l'exclusion de toute filiation ? Je sais bien que des conclusions semblables à celles que j'exprime ici conduisent à admettre un polygénisme singulièrement étendu dans le monde ; mais n'est-

ce pas se mettre en face des réalités, en face de toutes les observations modernes, que d'accueillir objectivement — au moins pour le moment — une telle alternative !

S'il fallait croire que les Esquimaux sont les descendants des Laugériens-Chancelade, faudrait-il imaginer que tous les hommes de cette race quaternaire sont devenus des Hyperboréens ? Faudrait-il croire qu'au moment du retrait définitif des glaciers, tous les Magdaléniens, marchant comme un seul homme vers leurs destinées hyperboréennes, sont allés vers le nord ? Une telle hypothèse ne serait vraisemblable que si les individus de petite taille du Paléolithique supérieur n'avaient constitué qu'un faible groupe, obéissant à une volonté unique. Les découvertes palethnologiques ne sont pas encore assez nombreuses dans l'Europe orientale et septentrionale, non plus qu'en Asie, pour que nous puissions émettre à cet égard quelque conclusion positive que ce soit.

Pour ce qui me concerne, je croirais volontiers qu'une partie au moins des populations méditerranéennes peuvent réclamer comme ancêtres les Laugériens-Chancelade. Une pareille supposition, on le voit, conduirait à croire que les populations magdaléniennes, au lieu d'émigrer vers le nord, sont restées, après les changements géographiques et climatiques, sur les lieux mêmes où nous les avons précédemment trouvées.

Quelles ont été les destinées de la race de Cro-Magnon ?

Comme les Hommes de la race de Laugerie-Chancelade, ils n'ont probablement pas quitté, au Mésolithique, les cantons dans lesquels ils avaient séjourné depuis l'Aurignacien. Nous avons tous les droits de penser qu'une partie des populations que le Néolithique nous présentera appartiennent à cette lignée. Des anthropologistes de la valeur de Broca, de Quatrefages, de Hamy, de Collignon, de Verneau, n'ont pas craint de considérer certaines populations de la France, de l'Espagne, de l'Afrique, comme étant les descendants de cette race : le sud-ouest de la France, la Dordogne, les Landes et

(1) XCI, p. 366.

les territoires basques, seraient, en partie, peuplés par des hommes du type Cro-Magnon. Mais les meilleurs représentants de cette race, nous devrions les aller chercher de l'autre côté de la Méditerranée, dans l'Afrique septentrionale et sur les côtes océaniques du Nord-Ouest africain. D'un côté les Berbères, de l'autre les Guanches, sont apparus comme présentant le plus d'affinités morphologiques avec cette souche antique. Peut-être aussi de telles affinités pourraient-elles être recherchées chez certains représentants des populations du nord de l'Europe? L'association d'une haute stature et de la dolichocéphalie, sans leptoprosopie concomitante, nous conduirait à cette hypothèse. De bons esprits ont pensé que cette race nordique et une partie au moins de la race des Berbères n'étaient que deux branches du même tronc anthropologique, séparées dès les temps préhistoriques.

En résumé, lorsque se terminent les temps paléolithiques, nous constatons la présence, en Europe — la survivance pourrait-on dire, — de deux races (il sera question d'une troisième race dans un instant) : la race de Cro-Magnon de haute stature et la race de Laugerie-Chancelade de petite taille. Toutes deux sont dolichocéphales. L'une d'entre elles descend vraisemblablement de la race de Piltdown. Mais laquelle? La grandeur crânienne comparée, qui, dans d'autres circonstances, pourrait être utilisée, ici ne suffit pas. Il faut attendre de nouvelles trouvailles dans les foyers du Paléolithique inférieur. Des deux autres races qui ont vécu en même temps — ou qui ont précédé les deux races ci-dessus — l'une est considérée comme éteinte : l'*Homo Neanderthalensis*. Le rameau qui la figure, dans l'arbre généalogique, apparaît comme flétri dès la fin du Moustérien.

Nous n'avons pas encore parlé de la quatrième race qui n'a été que faiblement représentée, semble-t-il, sur le sol de l'Europe, et dont l'origine géographique semble devoir être cherchée de l'autre côté de la Méditerranée, sur les terres du

vieux bloc africain, si propice au développement de l'espèce humaine.

LA RACE DE GRIMALDI.

Le 3 juin 1901, le chanoine de Villeneuve, chargé par S.A.S. le prince de Monaco de fouiller systématiquement les grottes fameuses des Baoussé-Roussé, rencontra, dans l'une des excavations de ce petit massif calcaire, la Grotte des Enfants, deux squelettes extraordinaires. C'était à 8^m,50 de profondeur, dans un dépôt appartenant à la période moustérienne. Ces deux squelettes, placés dans une même sépulture, ont été décrits, comme des Négroïdes, par R. Verneau, professeur au Muséum de Paris. Il a donné au type humain auquel appartiennent ces deux représentants, le nom de race de Grimaldi (1). C'est sous ce vocable, ou sous le nom seul de Négroïdes, que ces squelettes sont connus des anthropologistes.

Dans quel horizon du Paléolithique faut-il les placer? Appartiennent-ils réellement à la période moustérienne, comme, au premier abord, semblerait le montrer le foyer dans lequel ils ont été trouvés? L'abbé de Villeneuve indique que les squelettes des Négroïdes étaient dans une fosse d'environ 0^m,75 de profondeur, creusée dans le dépôt moustérien, mais qu'en réalité ils appartiennent à une époque plus récente, celle qui vient immédiatement, dans la chronologie, au-dessus du Moustérien, c'est-à-dire à la civilisation aurignacienne. Nous devrions donc considérer les Négroïdes de Grimaldi comme des Aurignaciens ensevelis dans la terre moustérienne.

Grand fut l'étonnement des anthropologistes lorsque parut le premier mémoire de Verneau (2). Que signifiait, sur le sol européen, la présence de ces individus dont la morphologie

(1) La commune italienne, sur le territoire de laquelle se trouve le massif des Baoussé-Roussé, s'appelle Grimaldi.

(2) CCLXVI.

était si différente de celle des Hommes fossiles jusqu'alors découverts ? S'agissait-il de caractères exceptionnels ? d'une sorte d'anormalité morphologique ? Ou fallait-il poser le problème d'une race africaine qui aurait pénétré, à une date si formidablement reculée, sur le littoral européen ? Verneau restait prudemment dans l'expectative. Il concluait ainsi : « Un fait reste acquis ; c'est que, antérieurement à la race de Cro-Magnon (âge du Renne) et postérieurement à la race de Spy (*Homo Neanderthalensis*), un autre élément ethnique comptait des représentants dans nos régions et que cet élément offrait des caractères négroïdes. Si je suis parvenu à le démontrer, j'aurais atteint le but que je me proposais en écrivant cette petite note (1). » Des découvertes heureuses allaient bientôt éclaircir la question.

Quelques années auparavant, Piette et M. Salomon Reinach avaient décrit des statuettes en stéatite, rencontrées précisément dans la même région de Grimaldi, dans le même massif des Baoussé-Roussé. Elles ont été recueillies par Julien dans l'une des grottes : la Barma Grande. Cette collection est composée de cinq statuettes féminines, remarquables, entre autres choses, par le développement des seins et de la région fessière. Pour deux d'entre elles, particulièrement, il faut insister sur les caractères de stéatopygie qu'elles présentent. Or, la stéatopygie est un caractère africain. On avouera que cette rencontre, en un même lieu, de squelettes négroïdes et de statuettes stéatopyges, devenait un fait du plus haut intérêt. Mais l'intérêt, dans cette direction même, n'était pas épuisé.

Huit ans après la trouvaille des squelettes négroïdes, Szombathy publiait la photographie d'une figurine recueillie dans les foyers aurignaciens de Willendorf (Basse-Autriche), dans des couches de löss riches en foyers paléolithiques.

(1) CCLXVI. Les parenthèses dans la citation ne sont pas de Verneau. Je les ai mises pour éclairer plus facilement le lecteur qui n'est pas anthropologiste.

Cette statuette, sculptée dans un morceau de calcaire oolithique, a 0^m,11 de hauteur. Elle représente une femme nue dont la région sus-fessière est extraordinairement développée. Les seins énormes, le ventre proéminent, les cuisses adipeuses rappellent les caractères de même nature chez les vieilles femmes boshimanes. La chevelure est arrangée par petites touffes.

En 1912, le Dr Lalanne, dans le magnifique gisement de Laussel (Dordogne), rencontrait plusieurs bas-reliefs dont la valeur est immense pour la question qui nous occupe (1). Deux de ces bas-reliefs représentent des individus féminins ; l'autre est un jeune homme. Sans entrer dans des détails, inutiles ici, disons que les représentations féminines sont caractérisées par une stéatopygie très prononcée, des seins volumineux. Ces sculptures se rapprochent ainsi, par leur morphologie générale, de la femme de Willendorf et des figurines de Grimaldi. Le jeune homme est, au contraire, svelte, sans adiposité (2).

Il est impossible de ne pas mettre en parallèle ces figurations de Grimaldi, de Willendorf, de Laussel (3), et la découverte des squelettes négroïdes aux Baoussé-Roussé. Ces trouvailles s'éclairent les unes les autres. Elles se complètent et s'expliquent. Et rien qu'avec ces sortes de documents, nous arrivons à penser qu'au Paléolithique, — au moins durant le stade aurignacien, — il y eut, sur le sol de l'Europe, des représentants d'une population dont les caractères morphologiques ne peuvent appartenir qu'à une race stéatopyge. Le réalisme des statuettes et des bas-reliefs indique que les artistes qui les ont produits avaient de tels modèles sous leurs yeux. On n'invente pas des formes semblables ; et, surtout, on ne les invente pas sur plusieurs points de l'Europe à la fois, et avec une telle

(1) CXXXI, p. 129.

(2) Pendant que je lis les épreuves de ce chapitre, une nouvelle découverte de statuette stéatopyge est signalée par M. de Saint-Périer.

(3) Il en a été rencontré ailleurs à Brassempouy (Landes).

précision dans leurs caractères concomitants. Il faut ajouter encore ce renseignement d'ordre ethnique : la stéatopygie, là où elle existe, n'atteint que les femmes. Or, le jeune homme de Laussel n'est pas stéatopyge ! Et cette différence dans la représentation des sexes montre bien que ces œuvres sculpturales ne sont pas des produits de conventions mais sont les images, généralement fidèles, des types humains alors existants, que les sculpteurs ont copiées.

Plusieurs questions, dont l'importance pour l'Histoire primitive saute aux yeux, se posent alors. La première est la suivante : dans quelle région du monde trouve-t-on des populations à la fois négroïdes et stéatopyges ?

La réponse ne sera pas compliquée. Nous ne connaissons de tels individus qu'en Afrique. Faut-il conclure alors qu'à la période aurignacienne — au moins — l'Europe reçut une immigration d'Africains ? Mais il faudrait savoir si l'Afrique préhistorique a possédé une civilisation paléolithique qui pourrait, pour le même moment, être apparentée à la nôtre. Et discerner par quel chemin ont pu passer ces Africains, qui n'avaient pas encore inventé la navigation. La réponse à ces problèmes, qui touchent aux plus anciennes migrations humaines, n'aurait pu être, il y a quinze ans, envisagée. Aujourd'hui, nous avons en mains de quoi formuler des hypothèses qui nous apparaissent comme singulièrement prenantes.

Chaque jour davantage, l'Afrique apparaît comme ayant possédé l'ensemble de nos civilisations paléolithiques et néolithiques. Partout, sur l'immense continent, les trouvailles se sont multipliées, qui ont fourni, aux préhistoriens, un matériel comparatif abondant. Le Pléistocène ancien et moyen de l'Afrique a connu, comme en Europe, les formes lithiques chelléennes, acheuléennes et moustériennes (1). Et les outils

qui caractérisent chez nous les civilisations de l'âge du renne se retrouvent généralement en Afrique. Cependant il est impossible, à l'heure actuelle, d'établir un parallélisme chronologique indiscutable entre les deux continents.

La région méridionale de l'Afrique paraît avoir été un vaste foyer de civilisation paléolithique. Mais, par rapport à l'Eurafric, considérée dans son ensemble, est-il le plus ancien foyer ? On rencontre, de la colonie du Cap aux rivages méditerranéens, quelquefois en richesses inouïes, une longue traînée d'instruments de pierre de tous les âges lithiques.

Au Pléistocène les étendues, actuellement presque infranchissables, du Sahara ne présentaient pas une telle nudité, et n'étaient pas une telle barrière. Le climat africain était plus humide. La faune, reléguée dans le vaste triangle compris entre le Soudan et les montagnes de la Table, se répandait alors sur la surface entière du continent. Les habitants des régions qui s'appellent aujourd'hui le Maroc, l'Algérie, la Tunisie ont connu l'éléphant, le rhinocéros, la girafe.

Cette ressemblance — qui va quelquefois jusqu'à l'identité — entre les industries de la pierre en Afrique (1) et en Europe, peut-elle être invoquée comme un argument en faveur de l'unité, au Pléistocène, d'une race eurafricaine ? L'heure n'est pas encore venue de l'affirmer, mais les chances en faveur d'un tel rapprochement se précisent de jour en jour (2).

Quant au caractère exceptionnel de la stéatopygie, il est surtout marqué chez les Hottentots-Boshimans et, à un moindre degré, chez quelques groupes de l'Afrique orientale. Les Hottentots sont, en même temps, des hommes dont les cheveux présentent le curieux arrangement que les anthropologistes appellent « en grains de poivre ». La femme de

(1) Les stratigraphies paléolithiques en Afrique sont loin d'être connues. Peu de stations africaines se présentent en stratification.

(2) Nous pouvons encore argumenter à l'aide des gravures rupestres du nord de l'Afrique et aussi à l'aide des peintures relevées sur les parois des grottes dans l'Afrique du Sud.

(1) Voir en particulier les importantes trouvailles de Reygasse, CCXVII.

Willendorf, à la fois stéatopyge et à chevelure en grains de poivre, associe donc deux caractères qui sont propres aux Hottentots, et les sculpteurs aurignaciens, encore une fois, n'ont pu inventer un tel type, pourvu de ces deux caractères.

On sait que les Hottentots-Boshimans, aujourd'hui refoulés sur de petits territoires, occupaient jadis de grands espaces en Afrique. Leur aire géographique s'étendait, au moins, depuis le 15° jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ils peuplaient jadis les environs méridionaux du lac Nyassa. Refoulés, au nord, par les Bantous, au sud par les Blancs, écrasés par ces deux envahisseurs, ils n'existent plus, aujourd'hui, qu'à l'état de quelques familles, nomadisant dans le Namaqualand et la région du Kalahari. Les plus purs représentants de cette race primitive, dont l'extinction, hélas! ne saurait tarder, sont les Boshimans ou « gens de la brousse ». Les Hottentots se sont beaucoup plus mêlés à leurs voisins Bantous, dont ils ont acquis, par les métissages, plusieurs caractères morphologiques. N'oublions pas, enfin, que les Hottentots-Boshimans ont la peau jaune. Cette faible pigmentation pourrait expliquer — s'il y a lieu — le passage graduel du type jaune au type blanc dans les temps préhistoriques.

Si nous acceptons donc la parenté des Aurignaciens européens — ou d'une partie d'entre eux — avec les Aurignaciens africains — parenté basée sur les caractères morphologiques et ethnographiques, — il ne reste plus qu'à poser cette question : lequel des deux est l'ancêtre de l'autre?

Plusieurs raisons ont semblé militer en faveur d'une civilisation lithique plus ancienne en Afrique, entre autres celle-ci : une partie de la faune [holocène de l'Afrique du Nord est fossile tandis qu'elle ne l'est pas en Europe. Le *Bubalus antiquus*, si bien représenté par les Préhistoriques africains dans leurs gravures rupestres, est une espèce éteinte. Flamand a retrouvé, sur le même panneau, des images de *Bubalus*, et d'hommes maniant des haches en pierre polie.

Mais il reste le problème des communications entre les deux continents. On sait qu'au Pléistocène ancien l'Europe et l'Afrique formaient un bloc avec l'Asie. La Méditerranée était d'une étendue moins grande qu'aujourd'hui, puisque ses mers secondaires n'étaient pas encore formées. L'Homme a été contemporain de plusieurs des effondrements qui constituèrent la géographie actuelle dans l'Europe méridionale. Aucune barrière ne se serait opposée au passage des Africains des vieilles périodes paléolithiques. La route était continue, notamment par le large pont tuniso-sicilien (1).

Le centre de la civilisation aurignacienne de l'Afrique pourrait être cherché dans la région des grands lacs, un peu au nord de l'endroit où, dans les siècles derniers, habitaient encore les Hottentots-Boshimans. De là, cette civilisation aurait marché : d'un côté vers le sud de l'Afrique, où l'on trouve, dans certaines grottes, des peintures pariétales qui rappellent les nôtres; de l'autre, vers les rivages de la Méditerranée. L'outillage gétulien marquerait, comme les cailloux du Petit Poucet, les chemins des migrations dans les deux sens. L'Aurignacien européen et le Gétulien africain ne seraient ainsi que deux aspects géographiques d'une même culture. Les Négroïdes (et les Stéatopyges) de l'Europe représenteraient les types — les seuls actuellement retrouvés — des hordes africaines ayant passé, peut-être vers la fin du Quaternaire moyen, peut-être même avant, sur le sol de notre continent?

Évidemment, nous n'avons pas le droit de considérer le problème comme résolu. Mais on saisit l'importance que les

(1) On admettait volontiers que les ruptures continentales s'étaient effectuées avant la période aurignacienne. Peut-être ces interruptions de passage sont-elles plus récentes qu'on ne le supposait? Peut-être les Aurignaciens sont-ils simplement les descendants d'individus passés plus anciennement?

Le pont de Gibraltar s'était rompu au Pliocène. Peut-être s'est-il rétabli plus tard, momentanément?

trouvailles modernes nous permettent d'entrevoir pour expliquer nos origines. Il faut être sage. Il faut être réservé. Que notre impatience de saisir un nouvel anneau de la chaîne, qui relie le présent au passé, ne nous incite pas à créer trop vite des généalogies que nous serions obligés d'abandonner demain !

*
*
*

Nous avons vu disparaître (?), à la période moustiérienne, la race de Neanderthal. Quelle peut être la cause de cette extinction ? On a cru l'apercevoir, cette cause, dans la simplicité générale des circonvolutions cérébrales de cette race, où la part des centres d'association est insuffisamment développée, en regard des territoires sensitivo-moteurs. Ces centres d'association, où les sensations se concentrent et se transforment, ne sont guère apparents chez les mammifères inférieurs, tandis qu'ils se développent largement chez les Singes et atteignent leur maximum chez les Hommes.

Tous les manuels indiquent la part attribuée à la portion antérieure des lobes frontaux, dans les fonctions intellectuelles. Le développement graduel, par lentes évolutions, ou par mutations rapides, de ces lobes frontaux, peut être envisagé comme un des gains les plus heureux pour l'espèce humaine. C'est grâce à cette transformation, que cette dernière espèce a pu survivre, se développer, et devenir la maîtresse du monde organisé. La citation suivante de l'anthropologiste belge Houzé fait bien sentir l'importance de cette acquisition. « Dans la progression des hémisphères cérébraux à travers les époques géologiques, c'est le lobe frontal, siège des associations les plus compliquées et des combinaisons mentales les mieux appropriées, qui a grandi. Chez l'Homme, il a acquis une telle prééminence, qu'il a rendu inutiles les adaptations défensives (*Homo nudus et inermis*). Le lobe frontal est devenu l'arme la plus redoutable de l'attaque et de la défense. » *L'Homo Neanderthalensis*, dans

la lutte pour l'existence, était-il, cérébralement, insuffisamment outillé vis-à-vis des autres hommes ? Son extinction — est-ce là un fait absolument et définitivement démontré ? — est-elle due à une lutte inégale contre d'autres hommes plus hautement organisés, tels que ceux dont les périodes paléolithiques, postérieures au Moustiérien, nous montreront la présence ? Ou cette espèce avait-elle, comme d'autres espèces animales, aujourd'hui disparues, atteint la limite extrême de ses « possibilités vitales » ?

De même que des civilisations puissantes, après avoir connu de magnifiques périodes, auxquelles elles ne pouvaient pas survivre, ont à tout jamais disparu ; de même certaines races humaines, arrivées comme au terme naturel de leur carrière, devraient-elles s'éteindre par — ce sont là, bien entendu, des mots — une incapacité totale à se perpétuer ?... On comprend que nous nous contentions de poser des points d'interrogation. De telles discussions sortiraient du cadre qui nous a été tracé.

LES RACES HUMAINES DÈS LE MÉSOLITHIQUE.

Si les squelettes (encore en trop petit nombre), retrouvés dans les divers horizons paléolithiques, nous permettent de voir à peu près clair dans notre histoire ethnique de ces moments-là, les difficultés les plus grandes vont commencer dès que nous abordons les temps néolithiques. Les populations deviennent plus variées et plus abondantes en Europe — le seul continent au sujet duquel nous ayons, quant à ses peuplements successifs, quelques connaissances certaines. Les migrations réelles sont commencées, les races se mêlent, se superposent et s'enchevêtrent (1).

(1) L'impossibilité d'envisager le problème dans son ensemble, comme un problème œcuménique, nous oblige de renvoyer le lecteur aux divers chapitres où figurera l'examen des événements anthropologiques dont chacun des États a été le théâtre.

Un fait ethnique, d'une importance considérable, intervient, avant même le début du Néolithique, dans la période intermédiaire de l'Azilien : l'apparition d'une population brachycéphale ! Un tel type morphologique était, jusqu'alors, inconnu sur notre continent. D'où vient cette nouvelle race ? Les fouilles du Paléolithique, insuffisamment poursuivies, ne l'ont-elles pas encore montré ? Ou cet homme nouveau, réellement inconnu à l'Europe de l'âge de la pierre taillée, est-il venu d'un continent voisin ? L'Asie, en ce cas, se présente tout naturellement à notre pensée, à cause de son grand bloc brachycéphalique, et aussi à cause de sa proximité géographique.

Dans ses lignes principales, la civilisation néolithique est un ensemble très différent des civilisations paléolithiques. On a aussitôt imaginé que cette nouvelle civilisation avait été apportée par cette race brachycéphale et qu'elle était apparue à notre orient.

La chronologie comparative des temps préhistoriques et protohistoriques en Égypte, en Asie occidentale et en Europe, semble bien confirmer, comme venue de l'Est, cette double et profonde modification dans la race humaine et dans la manière de vivre.

Nous n'avons pas à rappeler ici les caractéristiques du Néolithique, non plus que celles de la curieuse et si importante période qui la précède, l'Azilien. Les lecteurs n'ont qu'à se reporter, pour en connaître les détails, au volume de M. de Morgan paru dans cette même œuvre : changements dans la climatique, dans l'état de la faune, dont plusieurs représentants s'éteignent, alors que d'autres émigrent soit vers les contrées septentrionales (Rennes, Gloutons, Lemmings), soit vers les hautes altitudes (Bouquetins, Chamois, Marmottes, etc.) ; profonde révolution économique, sociale, religieuse ; modifications ethniques. Ces transformations sont si considérables, que les anciens anthropologistes ne voyaient, pour les expliquer, d'autre hypothèse que celle d'une invasion. Il est vrai qu'à

l'époque de Broca, qui prononça sur ce sujet un fort beau discours, les travaux de Piette au sujet de l'Azilien n'avaient pas encore paru.

Déjà, avons-nous dit, avant le Néolithique même, à cette époque intermédiaire de l'Azilien, les antiques caractéristiques ethniques de l'Europe se modifient profondément. Aux types dolichocéphales, jusqu'alors les seuls habitants du Paléolithique, la station bavaroise d'Ofnet vient adjoindre des individus brachycéphales. Jusqu'à la découverte de cette station, en 1907-1908, on reportait la première apparition de la brachycéphalie à l'âge de la pierre polie. Sur vingt et un crânes mesurables (on en a retrouvé trente-trois dans la grotte d'Ofnet), huit sont brachycéphales, — et même d'une extrême brachycéphalie, dit le texte de Schliz (1), — cinq sont du type dolichocéphale, et huit mésaticéphales. On ne pouvait rêver pareil mélange !

C'est déjà, en raccourci, en miniature, une image anthropologique de ce que sera, dès cette heure, la population du continent européen. Un nouveau chapitre de l'histoire universelle est commencé. Et, pour ce coin du monde, il est écrit par une race, ou plutôt par des races différentes de celles qui, jusqu'alors, s'étaient succédé en Europe depuis le Chelléen. Et si nous disons des races, c'est que, non seulement les Brachycéphales et les Mésaticéphales d'Ofnet sont des faits nouveaux dans nos inventaires de l'Humanité, mais les Dolichocéphales mêmes de cette station paraissent différents des vieux Dolichocéphales du Paléolithique, aussi bien de ceux de Laugerie-Chancelade que de ceux de Cro-Magnon. En effet, les Dolichocéphales d'Ofnet associent à leur crâne allongé une face leptoprosope. Ils ne sont pas dysharmoniques. Malheureusement nous n'avons que la tête osseuse ; le reste du corps nous serait bien nécessaire pour une détermination définitive (2).

(1) CCXXXVI, p. 33. La description des crânes est à la page 241.

(2) Cette découverte d'Ofnet est, au point de vue des aventures européennes, d'une importance capitale qui n'a pas encore été soulignée. En effet, dès

Il est probable que, lorsque nous découvrirons des squelettes dans le très vieux Néolithique danois, antérieur même à celui des plus anciens kjökkenmöddings, comme les horizons fouillés à Maglemose et à Svaerdborg par exemple (1), nous les trouverons semblables à ceux d'Ofnet de type dolichocéphale, car ces derniers représentent, certainement, la plus vieille souche de la race qui, encore aujourd'hui, peuple principalement tous les États que bordent la Baltique et la mer du Nord. Dès le vrai Néolithique nous la rencontrons, cette race nordique, en tout cas dans la Scandinavie et le Danemark. Il y a bien, associés à elle, quelques représentants du type brachycéphale; mais, dans son ensemble, la population scandinave est déjà celle que nous montrent aujourd'hui nos analyses anthropologiques.

Il restera tout de même à expliquer la présence, dans le sud-ouest de l'Europe, à Mugem, au cours de cette période intermédiaire, des Brachycéphales de « type mongoloïde » qui y ont été rencontrés, mêlés à la population dolichocéphale. Existe-t-il une parenté entre ces antiques Portugais et ces antiques Bava-rois, vivant approximativement à la même époque? S'il y en a une, et si, d'autre part, les hommes d'Ofnet peuvent être apparentés aux Brachycéphales d'Asie, comment se représenter, à une telle distance de la Bavière, la trouvaille de Mugem? Alors le dernier mot ne serait-il pas dit à propos de la date d'apparition des premiers Brachycéphales en Europe?

En résumé, au moment où va se lever l'aurore du Mésolithique, nous ne rencontrons sur le sol de notre continent, —

qu'apparaîtront les premières pages de l'histoire écrite, nous verrons que l'Europe septentrionale et centrale est déjà sous la domination d'au moins deux des types rencontrés dans la station bavaoise : les Dolichocéphales appartenant à la race nordique; les Brachycéphales du type de l'*Homo Alpinus* (appellation discutée), lequel deviendra, pour les anthropologistes du milieu du XIX^e siècle, le représentant de la race celtique. Or, ces types seront tout simplement les descendants de ceux qui, ayant déjà mêlé leurs destinées à la fin du Magdalénien, ont établi la fameuse sépulture collective. Sur ce point, les trouvailles futures, sans doute, ne modifieront pas notre point de vue.

(1) CCXXIX; CXXII. (Il s'agit du plus ancien âge scandinave de la pierre.)

l'Europe seule est envisagée à cause de l'état actuel de nos découvertes, — que les ancêtres des populations actuelles dolichocéphales du type méditerranéen et les descendants du type de Cro-Magnon. Mais bientôt nous assistons à l'arrivée de deux autres races dont les destinées seront parmi les plus retentissantes de la terre.

La période « azilienne-tardenoisienne » nous apparaît donc — de même qu'en paléontologie les formes intermédiaires — comme un des moments du monde qui méritent, de la part des anthropologistes, la plus grande attention. C'est elle qui doit nous livrer les secrets de notre histoire, puisqu'elle voit apparaître, sur notre sol, les hommes nouveaux qui, transformant profondément la vieille civilisation, feront succéder au mode d'existence des chasseurs et des pêcheurs, celui des agriculteurs et des éleveurs d'animaux domestiques. Des soins que nous apporterons dans nos fouilles, nous pourrions déceler à la fois les détails précis de la vie sociale — au sens moderne du mot — de ces premiers sédentaires européens et découvrir peut-être leur origine ethnique.

Nous trouvons des représentants du type brachycéphale, en superposition très rapprochée du Paléolithique, sur divers points de l'Europe, mais nous ne savons pas encore comment ils sont parvenus là où nous les avons rencontrés. Les chemins qu'ils ont suivis doivent être jalonnés par leurs sépultures, puisque, toujours, les hommes ont eu soin de leurs morts, mais celles-ci, hélas, depuis la période azilienne, ont, en grande partie, disparu. Cependant toute chance n'est pas perdue de rattacher les fils, cassés par l'ignorance de nos devanciers. L'âge des métaux, plus encore que les périodes précédentes, nous montrera des mouvements de populations.

Beaucoup de voies, au travers de l'Europe, ont été tracées par les prédécesseurs néolithiques. Sur ces routes qui ont conduit, en particulier, les Brachycéphales de la pierre polie, et déjà les avants-gardes des Nordiques, à peu près partout dans

le continent; et sur d'autres chemins encore, qu'on découvre sans cesse, et qui ne sont pas toujours ceux qu'on pourrait imaginer, vont s'avancer les nouvelles civilisations. Nous connaissons de plus près ceux qui les apportèrent en examinant, à propos de chaque pays, les aventures ethnologiques qu'il a subies.

Chaque civilisation qui naît est-elle aux mains d'une race particulière? Rien n'est moins certain. Les pénétrations successives du cuivre, du bronze et du fer se sont faites par voies commerciales, et tel ou tel type humain n'en a pas été, semble-t-il, l'exclusif propagateur. Par contre, il paraît évident que, principalement à l'âge du fer, une expansion considérable de la race nordique a eu lieu, à peu près partout en Europe. A quelles influences déterminantes cette expansion a-t-elle obéi?...

Cette race prolifique et guerrière commencera aussitôt ses parcours aventureux qui l'amèneront bien loin de son lieu de départ. Elle apparaîtra à peu près partout, et, plus ou moins partout, laissera des traces de ses passages sous la forme de colonies, de variables densités. Plusieurs d'entre elles auront une destinée considérable.

Elle pénétrera par l'Espagne, jusque dans l'Afrique du Nord, et, par la Péninsule des Balkans, jusqu'en Asie Mineure. Peut-être retrouverons-nous ses traces beaucoup plus loin encore, jusque dans les montagnes qui bordent le Turkestan chinois septentrional?

Aujourd'hui le gros de ses contingents — ils sont dans certaines provinces presque homogènes — se groupent de la Manche occidentale au nord de la Scandinavie.

Nous arrivons ainsi au seuil des temps historiques.

DEUXIÈME PARTIE

LES RACES DE L'EUROPE

CHAPITRE PREMIER

ESSAI DE CLASSEMENT GÉNÉRAL

Nous ne savons encore exactement à quelle époque sont apparus les premiers Européens. Théoriquement, rien ne s'oppose à ce que ce soit dans l'ère tertiaire. L'Homme peut être géologiquement très ancien, avoir été porté par un rameau n'appartenant pas à la branche des Anthropoïdes et, déjà, au Miocène, avoir subi une évolution plus avancée que ceux-ci. Cet Hominien miocène a pu devenir un homme véritable au Pliocène. Mais ce ne sont là que des vues de l'esprit. Aucune trace quelconque d'Hominien n'a été trouvée dans le Miocène; aucun reste osseux dans le Pliocène.

Dans le Quaternaire ancien, les hommes apparaissent déjà nettement différenciés des souches ancestrales hypothétiques, possesseurs de tous leurs caractères particuliers spécifiques et nous renvoyons, pour ce qui concerne les races préhistoriques européennes, au chapitre où il a été question des hommes fossiles et de leurs successeurs. Il faut, cependant, rappeler que l'Europe est le continent qui, jusqu'à présent, a fourni les restes humains les plus anciens. Leur authenticité chronologique et leurs positions ethnologiques, après tant de discussions et de vérifications, peuvent être certifiées.

Les populations actuelles de l'Europe centrale et occidentale sont, en partie, les descendants de ces populations préhistoriques, comme, en partie aussi, elles sont les descendants des populations qui, plus tardivement, au cours de l'histoire, s'ébranlèrent des régions septentrionales et orientales du continent. Celles-là provenaient peut-être de l'Asie occidentale; quelques-unes sûrement.

Au premier abord, il semble que ces populations, arrivant ainsi les unes à la suite des autres, ont dû causer de profondes perturbations ethniques parmi les plus anciens occupants. Il ne faudrait pas exagérer ces troubles; il ne faudrait pas, non plus, les diminuer. Si nous prenons seulement le moment des grandes invasions, que voyons-nous? des hordes, de noms divers, qui se succèdent comme des avalanches au printemps; mais leurs origines ethniques sont-elles si diverses? Il y a les Germaniques et les Huns, deux races!

D'autres hommes, dans des passés plus lointains, avaient précédé ces invasions. Leurs aventures et leurs noms avaient été oubliés. Beaucoup sans doute appartenaient à la race nordique: une partie des Dolichocéphales néolithiques et de l'âge du bronze, en tout cas. Puisqu'il en est ainsi, les nouveaux venus, comme les envahisseurs qui firent trembler Rome, ne changèrent rien à la physionomie ethnique des pays dans lesquels s'étaient établis leurs prédécesseurs.

Ce problème des invasions doit encore être envisagé par un autre côté qui a son importance. Ces masses en mouvement qui, sans réserves, sont appelées germaniques, appartenaient-elles, sans contestation possible, à des races germaniques? On a répondu trop rapidement par l'affirmative à cette question et l'on a — les historiens surtout — cru trop vite que la linguistique, ou les récits des chroniqueurs, à eux seuls, devaient être utilisés pour cette affirmation. Je voudrais montrer, par un exemple, la qualité des erreurs qu'ainsi nous pouvons commettre. Les Alamans (*Alemanni*), cette confédération de peuples

« germaniques », qui, après avoir habité les deux rives du Rhin, finirent par s'établir dans l'Alsace, la Souabe et la Suisse, sont considérés, — bien téméraires ceux qui oseraient penser autrement — comme un type authentique des Germains. N'ont-ils pas donné leur nom à une grande partie de ceux-ci? Étudions ce cas.

Si les Alamans étaient réellement de race germanique, ils devraient posséder les caractéristiques morphologiques et descriptives bien connues de cette race: la haute stature, la dolichocéphalie, les yeux clairs, les cheveux blonds. Dans les trois pays qui viennent d'être indiqués, les populations, chez lesquelles circule le sang alamanique, doivent, si les Alamans sont des Germains de race, avoir conservé les traits physiques ci-dessus, et une rapide enquête anthropologique peut suffire pour le montrer. Nous allons l'entreprendre en la limitant à une région, à dessein fort restreinte, dans le massif des Alpes suisses: le Valais. Sur ces territoires, les mélanges, dans les temps modernes, ont été moins faciles qu'ailleurs, parce que les voies de communication étaient peu commodes. Pour simplifier, nous circonscrivons l'enquête aux seuls caractères du crâne; d'ailleurs cela suffira.

Les sépultures anciennes de la Germanie ont livré de nombreux squelettes, qui ont permis d'établir en toute certitude le type physique — en l'espèce craniologique — des anciens Germains. Ceux-ci sont d'une remarquable dolichocéphalie. Ce caractère s'est maintenu au sein des populations actuelles d'une partie du Reich (on le verra plus tard). Ces antiques groupes ont poussé des pointes dans certaines régions de l'Allemagne, dont les majorités humaines ne sont pas « germaniques », mais brunes et brachycéphales (type celtique de Broca). Par exemple, dans la Bavière du Nord, Ranke a trouvé une proportion assez imposante de ce type germanique: 21 p. 100. Des proportions également assez fortes se rencontrent dans le Wurtemberg (de Hölder), dans le grand-duché de Bade, etc.

Dans l'Allemagne du Sud, les populations actuelles de type germanique ont leurs ancêtres dans les sépultures dites tombeaux en rangées (*Reihengräber*) qui succèdent généralement aux tumuli du premier âge du fer. L'indice céphalique moyen de ces Germains est toujours d'un chiffre peu élevé : 71,3 (Ecker), 72 (de Hölder), etc. L'indice de hauteur-largeur varie de 95 à 109; l'indice de hauteur-longueur, de 69 à 78. Ces crânes sont, au surplus, leptorrhiniens et leptoprosopes (1).

Les peuples de race germanique qui auraient pu s'établir dans la vallée supérieure du Rhône — en dehors de quelques groupes hypothétiques — sont les Burgondes et, plus tard, les Alamans. Dès lors, quels sont les caractères morphologiques des Burgondes et des Alamans? Sont-ils, comme ils le doivent, apparentés au type Kymrique de Broca? Pour ce qui concerne les premiers de ces « Germaniques », la réponse est positive. Nous savons que, chez eux, dominant la dolichocéphalie et la haute stature. Les squelettes burgondes, étudiés jusqu'à présent, partout nous autorisent pleinement à les rattacher à ce groupe Nordique, Kymrique, Germanique (2).

Les mêmes conclusions sont impossibles pour ce qui concerne les Alamans.

Si nous admettons ce qu'enseignent les historiens, c'est-à-dire qu'une invasion alamanique a couvert le Valais oriental entre le IX^e et le XII^e siècle, cette invasion aurait dû donner son expression ethnique particulière à cette région géographique. Au surplus, nous savons qu'aucune autre colonisation importante n'a eu lieu depuis ce mouvement alamanique. Entre les XII^e et XIV^e siècles, quelques familles italiennes passèrent les cols, mais leur influence ethnique n'a pas été transformatrice. Ainsi donc, les caractères anthropologiques du groupe « Ger-

(1) XCV, p. 65.

(2) En France et en Suisse les sépultures burgondes ont toujours donné des types dolichocéphales.

manique » Alaman ont dû se perpétuer jusqu'à nos jours dans les populations valaisannes du centre et de l'est, avec de très faibles chances de croisements modificateurs.

Parmi les crânes renfermés dans les ossuaires de ce canton suisse, beaucoup datent de plusieurs centaines d'années — quelques-uns peuvent remonter au XII^e siècle. Ils représentent, infiniment mieux encore que les populations actuelles, le type ancestral. Ils ont bien plus de chances que les crânes contemporains de représenter la race, l'authentique physionomie ethnique, des populations de la fin du moyen âge — puisqu'ils sont bien plus rapprochés de cette époque. Or tous les ossuaires valaisans ont fourni une proportion considérable de crânes brachycéphales, et un très petit nombre de dolichocéphales. La conclusion qui s'impose est alors celle-ci : ou bien les Alamans appartiennent en réalité — anthropologiquement et linguistiquement — au groupe kymrique, germanique, et alors ils n'ont fait, dans la région considérée, qu'introduire leur langue, la faisant accepter par des populations appartenant à un tout autre type anthropologique (le type celtique de Broca). Ou bien les Alamans qui apportèrent dans le Valais leur langue germanique n'étaient pas une branche du grand tronc germanique — considéré du point de vue anthropologique — du groupe de l'*Homo Europæus*, à la taille élevée, au crâne dolichocéphale, à la face allongée. Ils en portaient simplement l'étiquette linguistique et politique.

Et dans cette hypothèse (elle nous paraît la plus vraisemblable), on pourrait imaginer que les Alamans (groupe celtique) venus primitivement on ne sait d'où, furent englobés, aux plus anciennes périodes de l'histoire, parmi les contingents de la race nordique. Aux premiers siècles de notre ère ils étaient mêlés à eux, parlaient la même langue, suivaient les mêmes destinées politiques. Arrivés dans les divers pays de l'Europe centrale, ils s'y sont fixés. Ils ont constitué un morceau de la vaste province brachycéphale — le reste étant formé par les

Brachycéphales préhistoriques de la période néolithique et de l'âge du bronze — dont les Bavarois, les Suisses alpins, les Tyroliens, les Italiens du Nord, une partie des Français, d'autres encore, font partie aujourd'hui.

Enfin, rien n'empêcherait de supposer que les Alamans n'aient été une portion même de ce grand groupe brachycéphale d'origine inconnue — on l'a dit ouralo-altaïque (?) — qui apparaît en Europe dès le Mésolithique. Ces Brachycéphales primitifs, comme on pourrait les appeler, n'auraient pas tous, au même moment, effectué une invasion qui les aurait portés dans le massif alpin. Une partie d'entre eux serait demeurée en dehors des régions que connaîtront plus tard les historiens romains. Bien des siècles après, une fraction de cette masse primitive, occupant les terres de la Germanie, aurait porté le nom d'Alamans.

Après le Mésolithique, à l'âge de la pierre polie, l'Europe possède, en nombres imposants, des populations brachycéphales. Nouvelles venues sous cet état, pour la partie occidentale de ce continent elles vivent côte à côte avec des populations dolichocéphales. Selon la proportion des types brachycéphales dans les sépultures de l'Europe centrale et occidentale, Hervé a tenté de retrouver le chemin suivi par ces Néolithiques à crâne arrondi. Venus de l'est, semble-t-il, par la vallée du Danube et les plaines de Hongrie, ils auraient atteint le massif alpin. Alors, ils se seraient divisés en deux masses, l'une passant au nord, l'autre au sud du massif. Le groupe septentrional peuplait la Suisse, l'Allemagne du Sud, notamment la Bavière; le groupe méridional s'installait dans le Tyrol, l'Italie du Nord, la France orientale (les Alpes, les Cévennes, le Massif central). De plus en plus il apparaît que c'est par les cols et non par les pays fluviaux, que ces Brachycéphales pénétraient dans les principales vallées alpines.

Faut-il admettre, ainsi qu'on l'a pensé — mais je ne voudrais

pas aider à construire le roman préhistorique! — que, s'étant d'abord cantonnés dans les massifs montagneux de l'Europe centrale, les Brachycéphales néolithiques s'abattirent ensuite, brutalement, sur les populations dolichocéphales de la France? Pourquoi imaginer de tels « cataclysmes »? Il est parfaitement possible que le passage en France s'effectua paisiblement, pacifiquement. Ces populations, dont la civilisation était si différente de celle des occupants de la France d'alors, furent peut-être accueillies favorablement, parce qu'elles apportaient dans la vie journalière des éléments nouveaux. Il est bien certain que, dès ce moment-là, on constate un singulier changement dans la physionomie ethnique du pays qui deviendra la Gaule, et certaines faces de cette transformation nous laissent songeurs.

Les Iles Britanniques paraissent être demeurées plus longtemps dans leur « splendide isolement ». Peuplée depuis la période chelléenne, l'Angleterre n'a pas cessé d'avoir des habitants dolichocéphales jusque vers l'âge du bronze. Les sépultures en tumuli allongés (*long barrows*), de la période néolithique, ne renferment que des types dolichocéphales. La série bien connue de Thurnam échelonne ses indices de 63 à 77. Ces Dolichocéphales néolithiques sont-ils les descendants des Dolichocéphales paléolithiques restés en place, ayant accepté la civilisation nouvelle? Ou font-ils partie de la bande des Dolichocéphales néolithiques européens?

Il semble que l'âge du bronze, en Angleterre, soit apporté par une population de type différent. Dans les *round barrows*, Thurnam trouve une très grande majorité de types brachycéphales (les indices s'échelonnent de 74 à 89). Et rien n'est intéressant comme de voir l'opposition des deux séries (1). Cette opposition ressemble à celle qui pourrait être obtenue en France en mettant en parallèle la série des crânes du

(1) CCLV, p. 385; X.

Paléolithique avec celle des crânes modernes du Plateau central.

Dans le cas de l'Angleterre, il apparaît bien que le nouveau chapitre d'histoire qui s'écrit à l'âge du bronze est l'œuvre d'une race particulière. Ici, le rapport entre la race et l'histoire peut être invoqué. Mais encore, pour en être sûr, faut-il attendre des précisions que ne manqueront pas d'apporter des fouilles plus nombreuses et plus exactes.

Ce qu'on peut retenir comme une certitude, des quelques observations ci-dessus, c'est qu'avant la période protohistorique, la carte anthropologique de l'Europe est déjà bariolée. Certaines régions ont conservé leurs Dolichocéphales primitifs; d'autres ont laissé passer quelques rares éléments brachycéphales (l'Espagne et le Portugal), et leurs voisins alignent, côte à côte, des contingents imposants des deux races; d'autres enfin montrent une image brachycéphalique seule, avec une très timide apparition d'avant-coureurs dolichocéphales. Le moment des invasions ethniques est vraiment commencé et les mélanges — et aussi les métissages — vont s'opérer très vite.

Pour un observateur superficiel, l'Europe apparaît comme une vaste Cosmopolis ethnique, dans laquelle il est impossible de distinguer, du point de vue qui nous occupe, quoi que ce soit. Une telle conception est inexacte. Sans doute, dans les agglomérations urbaines, il serait vain de vouloir discerner facilement des groupes ethniques. Mais n'y découvre-t-on pas assez facilement la présence de certains types individuels? Si nous mettions ensemble tous les Auvergnats séjournant à Paris ou tous les Scandinaves, ou tous les Anglais, ne constituerions-nous pas de petites masses humaines, dont les caractères physiques s'opposeraient nettement? Et cette discrimination, sans la prolonger cependant jusqu'aux exotiques, pourrait être portée plus loin que ces deux ou

trois groupes. Les « Parisiens » nés en Corse, de vieilles familles corses, ne sont-ils pas très différents des « Parisiens » nés en Normandie de vieilles familles normandes?

Naturellement, cette recomposition des groupes ethniques serait plus facile et plus démonstrative si, à la place de Paris, nous prenions la France entière. Certaines vallées alsaciennes ont montré un pourcentage de types brachycéphales tellement haut, que la qualité ethnique de ces vallées est manifestement précisée. La race, naturellement, n'y est pas restée complètement pure, mais elle a gardé la physionomie ancienne d'une manière assez nette, pour que nous puissions, sur une carte, mettre une couleur ou un signe la représentant. D'autres exemples sont faciles à trouver : le Massif central, la Corse : physionomies très différentes ; chacune d'elles a ses traits ethniques bien marqués.

Ailleurs qu'en France il est aisé de faire de telles constatations. Dans l'ancien empire allemand : le Brandebourg, dolichocéphale ; la Bavière, brachycéphale ; en Italie, le sud, dès la latitude de Rome, est complètement dolichocéphalisé ; le nord, voisin de la France, de la Suisse et du Tyrol, nettement brachycéphalisé.

Et si nous considérons ces trois États plutôt que d'autres régions européennes, c'est qu'ils sont parmi ceux qui paraissent les moins aptes à nous permettre de telles observations. En effet, ces territoires n'ont-ils pas été les champs de bataille de toujours? Les masses humaines, venues de tous les côtés, à toutes les époques, les ont traversés, s'y sont heurtées ou s'y sont pacifiquement établies.

A priori, ces régions paraîtraient donc contenir des éléments humains beaucoup plus mêlés qu'ailleurs. Si nous arrivons donc à trier parmi ces populations que nous savons mélangées, les races qui les ont successivement constituées, une pareille besogne sera beaucoup plus facile dans d'autres États

européens, ceux qui n'auront pas été soumis, principalement pour des raisons géographiques, à de pareilles invasions, à de pareilles causes d'impuretés ethniques (ex. : la Scandinavie).

L'analyse anthropologique de l'Europe a été commencée. Elle est loin, très loin, d'être achevée. De vastes enquêtes ont eu lieu en divers pays : la France, l'Italie, l'Espagne, la Scandinavie, etc. Mais ailleurs, ces enquêtes ont à peine débuté ; et même, sur d'immenses territoires, nous ne constatons aucune recherche.

Dans la carte représentant la répartition approximative des races de l'Europe dressée par Deniker (1), une grande partie de l'Europe centrale et occidentale est restée en blanc : presque toute la Russie, la Péninsule des Balkans, l'Allemagne septentrionale, etc.

Depuis vingt ans que cette carte a été publiée, de nombreux travaux ont été exécutés qui permettraient de mettre, aujourd'hui, un peu de couleur sur plusieurs régions. Mais, dans son ensemble, l'Europe est encore loin d'être connue, anthropologiquement. Ausurplus, qu'on n'imagine pas que, dans les endroits mêmes où la couleur — ou bien les hachures — montrent l'état de nos connaissances, celles-ci expriment définitivement un caractère. Loin de là, beaucoup d'enquêtes locales, qui fourniraient de précieux documents, sont encore à entreprendre ; beaucoup d'enquêtes anciennes sont à remanier. Néanmoins, nous avons déjà des idées générales — il ne faut pas demander davantage — au sujet des races qui peuplent l'Europe. Les travaux futurs modifieront peut-être quelques-unes de nos conceptions actuelles, dans les questions particulières surtout.

(1) LVII, p. 384.

Carte II. — Limites approximatives des langues en Europe.

(Carte Émile Chaux).

Mais n'est-ce pas le propre de la science que de défaire sans cesse pour accomplir un nouveau progrès !

Le manuel de Deniker étant dans toutes les mains, nous renverrons, pour tous les détails, à ce volume. Et dans le court exposé qui va suivre, c'est la classification de cet auteur que nous utiliserons.

Pour éviter toute interprétation émanant de considérations nationalistes, linguistiques, historiques, cette classification des Hommes est basée, rappelons-le, comme une classification zoologique, sur les seuls caractères physiques. A la suite de cette détermination, Deniker a ajouté les noms des régions dans lesquelles ces races sont les mieux représentées (exemples : race Nordique, race Dinarique, etc.).

Admettons que, jusqu'à présent, six races principales et quatre races secondaires ont été reconnues. Le tableau suivant les indique :

Deux races blondes	Dolichocéphales de grande taille (ex. : Scandinaves).
	Sous-brachycéphales de petite taille (exemple : Blancs Russiens).
Quatre races brunes	Dolichocéphales de petite taille (ex. : Portugais).
	Brachycéphales de petite taille (ex. : Auvergnats).
	Mésocéphales de grande taille (ex. : certains Espagnols côtiers).
	Brachycéphales de grande taille (ex. : Bosniaques).

Naturellement les populations dont les noms sont indiqués entre parenthèses ne seront pas toutes (on comprend bien pourquoi) constituées par des gens de la même race. Un tel phénomène n'est plus inhérent à l'Europe. Mais ces populations sont, *grosso modo*, assez représentatives de ces races. Il est très difficile de donner plus de précision. Évidemment, si beaucoup d'Espagnols côtiers appartiennent à la race brune, mésocéphale, de haute taille, par contre, une grande quantité d'Espagnols de l'intérieur font partie de la race brune, dolichocéphale, de petite taille, comme la plupart des Portugais, leurs voisins.

A quatre de ces six races principales, Deniker accole des races secondaires :

A. Une race Sud-Nordique, à la race blonde dolichocéphale de grande taille ;

B. Une race Vistulienne, à la race blonde sous-brachycéphale de petite taille ;

C. Une race Nord-Occidentale, à la race brune mésocéphale de grande taille ;

D. Une race Sub-Adriatique, à la race brune brachycéphale de grande taille.

Il est impossible de dire aujourd'hui ce que l'avenir fera de ces subdivisions. J'ai l'impression que, dans certains territoires, un regroupement des mêmes « documents humains » fournirait d'autres résultats. Je ne puis donner qu'une impression ; mais elle n'est pas énoncée à la légère, j'en ai pris conscience après avoir manié des milliers et des milliers de mensurations provenant de l'Europe orientale.

Jetons un rapide coup d'œil sur les races actuelles de l'Europe, telles que Deniker les entendait (1) :

I. Race blonde, dolichocéphale, de grande taille. Stature très élevée : moyenne 1^m,72 à 1^m,73 ; cheveux blonds, ondulés ; yeux généralement bleus ; peau claire ; face longue ; nez droit ; crâne dolichocéphale (indice 76 à 79).

On l'appelle aussi race Nordique, ou Germanique, ou Kymrique (Broca) ou encore, par détermination zoologique : *Homo Europæus*. L'appellation de Germanique, et mieux encore celle de Nordique, indique la répartition géographique de cette race. On la trouve dans la partie septentrionale de l'Europe, mais sans grande pénétration sur territoire russe. Elle habite tout entière au nord du 50° de latitude et ne dépasse pas, à l'orient — de chaque côté du golfe de Finlande, — le 30° de longitude est. Feront principalement partie de cette race des Scandinaves (2),

(1) LVII, p. 386.

(2) Nous ne disons pas : les Scandinaves, les Finlandais, etc..

des Finlandais, des Russes (ancien empire), des Allemands, des Danois, des Hollandais, des Anglais, des Belges et des Français du Nord (nous citons ces populations d'après les noms des États auxquels ils appartiennent); plus, en différents endroits, des « disséminés ».

A cette race principale, Deniker a rattaché une race secondaire, toujours blonde et de grande taille, mais dont le crâne est moins dolichocéphale (l'est-il moins réellement, ou est-ce un effet des moyennes?). Il l'a qualifiée : race Sub-Nordique. Elle semble différer de la précédente, en plus de la forme moins allongée du crâne, par des cheveux droits (au lieu d'être ondulés); par un nez souvent retroussé (au lieu d'être droit). Son domaine est aussi celui qui vient d'être décrit.

II. Race blonde, sous-brachycéphale, de petite taille. Stature : 1^m,63 à 1^m,64; cheveux d'un blond cendré ou de filasse, droits; yeux bleus ou gris; le crâne est modérément court (indice céphalique 82 à 83 sur le vivant).

Il est probable qu'une grande partie des Russes de l'ouest et du centre appartiennent à cette race. Parce qu'elle est distribuée, presque uniquement, dans l'est de l'Europe, Deniker l'a appelée Orientale. Peut-être cette race s'est-elle infiltrée le long de la Baltique parmi les représentants de la race Nordique? Deniker lui rattache une race secondaire, dont la taille serait un peu plus petite, et le crâne moins arrondi (race Vistulienne). Elle habiterait surtout la partie méridionale du domaine occupé par la race principale.

III. Race brune, dolichocéphale, de petite taille (ou Ibéro-Insulaire). Stature petite : 1^m,61 à 1^m,62; cheveux noirs; yeux très foncés; peau basanée; nez ordinairement droit. L'indice céphalique moyen est compris entre 73 et 76, sur le vivant. Son domaine géographique est la partie centrale et occidentale de la Méditerranée européenne, principalement l'Italie du Sud, les îles (Sicile, Sardaigne, Corse, les Baléares), la Péninsule ibérique. C'est l'*Homo meridionalis* de Lapouge.

Elle aurait pénétré dans quelques parties occidentales de la France. Ce type est aussi bien délimité que celui de la race Nordique. Tous ceux qui ont voyagé sur le littoral méditerranéen le connaissent parfaitement.

IV. Race brune, très brachycéphale, de petite taille. C'est l'ancienne race celtique des anthropologistes (le mot *celtique* est pris comme un terme conventionnel). Stature 1^m,63 à 1^m,64. Cheveux foncés, bruns ou noirs; yeux bruns. La brachycéphalie est marquée par un indice céphalique de 85 à 87, sur le vivant.

Les massifs de l'Europe centrale, une partie des Apennins (région septentrionale de l'Italie) et l'ouest de la France sont peuplés par des représentants de cette race, qui paraît composer des îlots, semés depuis le Massif central français jusqu'aux Carpathes orientales et dans la Bukovine. Peut-être les Roumains des montagnes appartiennent-ils à ce groupe ethnique? Nous en reparlerons à propos de la Péninsule des Balkans.

Dès maintenant, je puis dire une opinion au sujet de cette race. Je la crois descendante de celle qui apparut dès le Mésolithique, mais surtout au Néolithique, dans l'Europe centrale. Peut-être ses ancêtres ont-ils construit les habitations lacustres de la Suisse?

V. Race brune, mésocéphale, de grande taille (race littorale ou Atlanto-Méditerranéenne). Stature au-dessus de la moyenne (1^m,66). Cheveux très foncés; yeux bruns. Indice céphalique 79 à 80 sur le vivant, marquant la sous-dolichocéphalie et même la mésaticéphalie. Cette race semble surtout répandue sur les littoraux méditerranéens de l'Espagne, de la France et de l'Italie, mêlée en partie à la race Ibéro-Insulaire. On la retrouverait sur les côtes de l'Atlantique, au sud du golfe de Biscaye, et dans la partie océanique française comprise entre les embouchures de la Gironde et de la Loire. Mais elle est très insuffisamment connue. On pense qu'elle ne pénètre pas à plus de 250 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Peut-être faut-il rattacher à cette race principale une race secondaire, également de stature élevée, sous-dolichocéphale, à cheveux châtons, habitant dans certaines régions plus septentrionales de l'Atlantique, dans les Iles Britanniques, et dans la Belgique?

VI. Race brune, brachycéphale, de grande taille (Adriatique ou Dinarique). Celle-là, je la connais bien, car je l'ai étudiée sur une grande partie de son domaine proprement dit. Stature élevée (1^m,68 à 1^m,72, selon Deniker); cheveux bruns foncés ou noirs; yeux foncés; peau légèrement basanée (la couleur s'exagère par l'influence solaire); nez droit, quelquefois aquilin; indice céphalique très élevé (85 à 86), marquant une extrême brachycéphalie, équivalente à celle des hommes de la quatrième race (race Celtique).

Les représentants de cette sixième race composent une des plus belles populations de l'Europe (Albanais du nord, Monténégrins, Bosniaques, Herzégoviniens, nombreux Dalmates). Ils semblent avoir pénétré dans l'Italie du Nord, dans l'Europe centrale, en Suisse dans le canton des Grisons? peut-être en certaines parties du sud de la Russie? A moins que, venue d'ailleurs, elle ait marché en sens inverse et qu'elle se soit infiltrée le long de l'Adriatique orientale et de la mer Ionienne! Car cette race semble prolonger son habitat — je crois l'avoir montré (1) — sur tout le versant occidental de la Péninsule des Balkans jusqu'au cap Matapan. Au moment de la confection de sa carte, Deniker ne connaissait pas les résultats de mes recherches.

A cette sixième race principale se rattacherait, toujours d'après la même terminologie, une race secondaire, moins grande, et moins brachycéphale, avec une pigmentation moins accentuée. Sa stature serait, en moyenne, de 1^m,66 et son indice céphalique de 82 à 85. On l'appelle race Sub-Adriatique.

(1) CXCV, p. 564 et suiv.

Il est bien entendu, on ne risque rien à le répéter — qu'une telle répartition des Hommes habitant l'Europe ne représente qu'un état momentané de nos connaissances. D'autre part, les limites indiquées dans la carte sont particulièrement imprécises. Beaucoup d'entre elles ont été obtenues par extension. Enfin les cartes ne montrent que les caractères moyens des groupes ethniques. Or, ce ne sont pas là de bien grandes précisions. Néanmoins, quelque précaires que soient ces résultats, ils sont de nature à nous encourager. Ils nous ont montré que là où nous imaginions le chaos, il y avait un arrangement et il y avait peut-être possibilité d'une classification.

Je me permets de trouver que c'est enregistrer un grand progrès sur les connaissances de la génération précédente, que de pouvoir envisager l'existence de ces six races. Qu'elles subsistent telles quelles, que leur nombre augmente ou diminue, peu importe. Le fait acquis est celui-ci : Il y a, en Europe, des races humaines diverses ; elles sont assez différentes les unes des autres pour être l'objet d'un classement. En outre, et cette constatation peut être d'un intérêt considérable, elles sont groupées autrement que dans les limites politiques des États.

On constatera que certains pays ont, sur leur sol, moins de races que d'autres pays : par exemple, le Portugal, la Scandinavie, le Danemark. Ils ont été mieux protégés que leurs voisins contre les envahissements ethniques. Les Pyrénées semblent avoir été, au Néolithique, une barrière assez sérieuse aux pénétrations plus avant de certains groupes. Au nord de l'Europe, les représentants de la quatrième race n'ont pas atteint le Danemark, ni la Scandinavie ; comme dans la Méditerranée, — pourtant si proche de leur habitat principal, — ils n'ont pas atteint les îles.

Nous avons l'habitude de considérer les territoires européens dans leur répartition politique. Notre esprit est heureux de se cantonner dans les routines familières. C'est pourquoi, en allant

de l'ouest à l'est, nous jetterons un coup d'œil analytique sur chacun des États, en indiquant sommairement quelles ont été, au cours de l'Histoire, ses destinées ethniques et quelle est, dans ses lignes principales, sa physionomie anthropologique actuelle.

CHAPITRE II

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Si les relations préhistoriques entre l'Europe et l'Afrique sont bien telles que nous les avons supposées — et je crois qu'on le démontre chaque jour davantage, — le rôle de la péninsule Ibérique, dans l'histoire primitive de notre continent, s'affirmera comme ayant été considérable. Non pas que la Péninsule nous ait livré des choses aussi intéressantes que les statuettes stéatopyges de la France, de l'Italie, de l'Autriche, ou les squelettes négroïdes des Baoussé-Roussé. Mais que sont les fouilles, en Espagne et en Portugal — à peine esquissées dans ces dernières années, — à côté de celles pratiquées dans le sud-ouest de la France par exemple et seulement au midi d'une ligne qui irait de Lyon à la Rochelle? A cet égard, aucune comparaison ne peut être faite entre les deux régions. Dans trente ans, à voir ce qui s'entreprend aujourd'hui, le bagage scientifique de la péninsule Ibérique sera peut-être immense (1).

Ce qui est déjà certain, c'est que la péninsule Ibérique a connu les Hommes sur son territoire, dès les temps les plus anciens. Sans revenir aux silex prétendus tertiaires d'Otta (Portugal), que lors de leur découverte quelques préhistoriens

(1) On peut citer parmi les efforts les plus méritoires de ces dernières années ceux de la *Societat de estudios vascos* qui s'est donné pour mission l'étude de l'Espagne du Nord-Ouest. Aranzadi et ses collaborateurs ont déjà publié beaucoup de notes au sujet du Préhistorique et de l'Anthropologie de cette région. Parmi les dernières : *Exploracion de... dolmenes de la Sierra de Alaun-Borunda*, ou d'autres endroits. L'*Anthropologie physique* bénéficie des mêmes sympathies et des mêmes bonnes volontés. Et des hommes comme Bosh y Gimpera et ses collaborateurs lui vouent leurs jeunes forces. — Il faut citer, parmi les travailleurs, avec Aranzadi : don José M. de Barandiaran et don Enrique de Eguren. Ces publications sont datées de San Sebastian.

considérèrent comme taillés par les mains inhabiles de l'*Anthropopithecus Riberoii*, nous savons que la Péninsule a connu les civilisations du vieux Paléolithique. Le Portugal et l'Espagne ont fourni, tous deux, des coups de poing chelléens.

A ce sujet, on peut rappeler que l'Espagne a été l'un des premiers pays à signaler la présence, dans ses alluvions, du Chelléen. Dès 1850 déjà, on ramassait, dans les graviers du Manzanarès, des silex plus ou moins fragmentés. Mais, en 1862, Louis Lartet recueillait, dans les carrières de San Isidro, un coup de poing caractéristique, trouvé par un ouvrier. Cette découverte fit le bruit qu'on devine, parce qu'elle arrivait peu de temps après les grands débats relatifs aux silex français de Boucher de Perthes. Depuis, de nombreux autres outils de la même époque ont été ramassés sur le sol de l'Espagne (1).

La station de Torralba, fouillée par le marquis de Cerralbo (2), semble remonter plus haut encore dans la chronologie du Pléistocène.

Sur le versant de la Sierra Ministra, à 1112 mètres d'altitude (route du chemin de fer de Madrid à Saragosse), dans la cuvette d'un ancien lac qui s'était formé au pied de la pente, et où venaient s'abreuver les éléphants, les rhinocéros, les chevaux, les cerfs, les bœufs, un glissement de marnes a scellé, d'un cachet de deux mètres d'épaisseur, les dépôts qui s'y étaient constitués. Ceux-ci représentent une sorte de magma où se mêlent en abondance les os des espèces fossiles et les outils humains. Tout est en place. Pas un os, ni un outil, n'a été roulé. Les défenses d'éléphants sont particulièrement nombreuses, et quelques-unes sont particulièrement belles. Le découvreur en attribue une partie à l'*Elephas meridionalis*. Les autres os ont été déterminés comme appartenant au *Rhinoceros etruscus*, à l'*Elephas antiquus*, au cheval de Sténon. Ce serait, en admettant l'exactitude des déterminations, comme

(1) CLXVI, p. 80. — (2) XXXVII, p. 277.

si les derniers animaux du Pliocène s'étaient associés aux plus anciens animaux du Quaternaire. Quant à l'outillage, il est composé de deux sortes d'éléments, des cailloux utilisés et des outils véritables : ceux-ci sont très frustes. Leur matière est rarement de silex. Ils ont été fabriqués avec des calcaires très durs, des calcédoines, des quartzites. Le marquis de Cerralbo attribue à une période préchelléenne l'établissement de ces antiques chasseurs espagnols sur les flancs de la Sierra Ministra. D'autres auteurs ont un peu rajeuni cette époque.

Le Chelléen proprement dit est certainement très répandu dans la Péninsule. Mais il n'a été encore signalé que sporadiquement. Dans ces dernières années, les anthropologistes ibériques ont fait l'inventaire des découvertes anciennes ; et, pour ce qui concerne le Portugal, Joaquim Fontes a commencé une série de notes pour mettre au point l'importante question du préhistorique portugais.

La civilisation paléolithique du Portugal est, dans son ensemble, encore peu connue. Il y a quelques années, nous en étions principalement réduits, lorsque nous parlions des plus anciennes manifestations humaines dans l'ouest de la Péninsule, à évoquer les deux coups de poing chelléens cités par Cartailhac (1). Cependant, depuis cette indication, Cardoso avait signalé le résultat de ses recherches dans la vallée d'Alcantara, où il pensait avoir découvert des instruments paléolithiques d'une période transitoire acheuléenne, ou chelléomoustérienne ; et Frederico de Vasconcellos, quinze ans plus tôt, avait montré des quartzites grossièrement taillés, attribuables au Chelléen.

Aujourd'hui, de jeunes savants portugais se sont donné pour tâche — est-il une plus noble tâche ? — de ressusciter les premières pages de l'histoire de leur pays. Et nous avons vu paraître, tant sur l'archéologie préhistorique que sur l'anthro-

(1) XXXIV, p. 29.

pologie du Portugal, une série de mémoires fort intéressants. Les anciennes trouvailles de Carlos Ribeiro ont été examinées de nouveau et les objets paléolithiques découverts et rassemblés par Choffat, et que ce grand géologue n'avait jamais eu le temps de décrire, ont été l'objet de quelques monographies.

Aucun squelette humain, daté avec certitude du Paléolithique, n'a été jusqu'à présent découvert en Portugal (1), mais la période néolithique — encore trop peu connue, — qui a laissé des dépôts considérables en certains lieux, nous a livré des squelettes dont il faut dire quelques mots.

Les kjökkenmöddings du Portugal ont été reconnus, pour la première fois, en 1865, par F.-A. Pereira da Costa (2). Ils sont nombreux dans la vallée inférieure du Tage, en particulier aux environs de Lisbonne. Oliveira en a signalé dans la vallée du Mira (au nord du Tage), sur la rive droite de ce fleuve, notamment aux environs de Villa Nova de Milfontes. Carlos Ribeiro et Paula e Oliveira ont fouillé une partie de ces dépôts qui correspondent, dit Cartailhac, « comme ceux du Danemark et d'autres pays, à une civilisation spéciale plus sauvage, probablement plus ancienne que celle des stations et des sépultures néolithiques ».

Un de ces monticules portugais est devenu célèbre par les études dont il a été l'objet : celui dit de Mugem ou, plus expli-

(1) Il existe, au Musée géologique de Lisbonne, les débris d'un squelette trouvé au moment de l'ouverture d'une tranchée pour l'écoulement des eaux à Valle do Arceiro, près Villa Nova da Rainha, à une profondeur de 3^m,70. « A ce niveau, le sol est constitué par une sorte de limon de formation très ancienne, probablement quaternaire, selon M. Carlos Ribeiro. » Il s'agit d'un crâne très incomplet, d'une partie d'un maxillaire inférieur et de quelques fragments d'os longs. Mais ces débris n'étaient accompagnés d'aucun instrument permettant de les dater. L'indice céphalique de la voûte crânienne serait de 80,11. Celle-ci aurait des ressemblances avec le crâne de Furfooz. Voir Francisco de Paula e Oliveira, chapitre « Anthropologie », dans le volume de Cartailhac, cité ci-dessus. Voir les travaux de Joaquim Fontes dans le *Bulletin de la Société portugaise des sciences naturelles*, LXXII.

(2) CLXXXVII.

citement, le Cabeço d'Arruda, situé tout près du Tage, sur la rive gauche du fleuve, au bas de la marécageuse vallée de Mugem. C'est un tumulus, long d'environ 100 mètres, large de 60, élevé d'environ 7 mètres au-dessus du sol naturel, composé de sables pliocènes, émergeant de 5 mètres au-dessus du marais. C'est une masse imposante qui devait, autrefois, être plus considérable encore. Elle est composée d'une énorme quantité de coquilles, en général brisées, de vase desséchée, de sable. Dans ce dépôt, on rencontre des ossements de mammifères (*Bos*, *Cervus*, *Equus*, etc.), quelques oiseaux, quelques poissons. Ces ossements sont « isolés, fragmentés, parfois brûlés, non rongés, ce qui prouverait l'absence du chien domestique ». Il y a aussi des silex taillés, des cailloux brisés et brûlés, des cendres et des charbons, enfin des squelettes humains.

Les coquilles « sont presque toutes des *Lutraria compressa*. Il y aussi des *Tapes* et quelques petits *Cardium*, des *Ostrea*, *Buccinum*, *Nucula*, *Pecten* et *Solen*. Elles ne se trouvent plus vivantes que dans le limon des lits salés du Tage et du Sado, dans des endroits très éloignés de Mugem et à un niveau beaucoup plus bas ». « Il n'est pas admissible qu'un groupe d'hommes installés là ait été si loin chercher une maigre nourriture. Évidemment, de leur temps, le Tage était plus large et les eaux marines remontaient au moins jusqu'à Mugem. Cela nous reporte à une époque bien lointaine, probablement antérieure au dernier soulèvement du littoral portugais » (1).

Les silex taillés sont peu nombreux, de qualité médiocre, formés d'éclats minuscules, avec un bord rabattu, à pointe retouchée et très aiguë : pointes de traits ou barbelures de harpons, semblables à ces petits silex de formes géométriques étudiés par Ad. de Mortillet, et comme il en existe déjà dans

les dépôts magdaléniens (grotte de Serinya par exemple) ; quelques objets en os. Les couches inférieures intactes des monticules n'offrent pas trace de poterie ou de pierres polies ; seule la partie supérieure en renferme. C'est vers la base des dépôts, dont ils occupent à peu près la moitié en largeur, qu'ont été rencontrés les squelettes humains.

Le Cabeço d'Arruda en a fourni environ quatre-vingts, d'âges et de sexes différents. C'est une riche nécropole. Les corps, très rarement allongés, semblent avoir été placés dans la position accroupie. Les ossements retrouvés étaient dans leurs connexions naturelles. Aucun mobilier funéraire ne les accompagnait.

L'ancienneté de ces squelettes doit être reportée au plus ancien Néolithique, à en juger par la remarque de Cartailhac au sujet de la géophysique de la contrée. Si ces sépultures sont antérieures au dernier soulèvement du littoral portugais, cela nous ramène bien près du Pléistocène. Et dès lors, dit Hervé (1), « l'étude des squelettes de Mugem va sans doute nous permettre, vu la continuité plus que probable des populations d'une période à l'autre, de nous faire une idée de la dernière race quaternaire dans la péninsule Hispano-portugaise, où elle ne nous est connue jusqu'à présent que par son industrie ».

Les squelettes provenant des kjökkenmöddings de Mugem (ils sont rassemblés dans le Musée géologique de Lisbonne) (2), montrent deux types ethniques bien distincts : l'un est dolichocéphale, l'autre brachycéphale, ou sous-brachycéphale. Et, tout de suite, il faut souligner l'intérêt de cette première constatation. Nous savons déjà que les hommes du Paléolithique étaient des Dolichocéphales. Si, des deux types rencontrés à Mugem, les Brachycéphales devaient être considérés comme les plus anciens individus arrivés au bord du Tage, au début de la période des kjökkenmöddings, ce résultat modifierait

(1) XXXIV, p. 52 et 53.

(1) XCIV, p. 265. — (2) XXXIV, p. 320.

singulièrement nos conceptions au sujet de la succession des types ethniques en Europe.

Les crânes du type dolichocéphale sont semblables entre eux ; leurs variations individuelles sont très peu étendues. Ce sont des crânes épais, de faible capacité encéphalique. Les photographies qui ont été données par F. de Paula e Oliveira dans le livre de Cartailhac (1) montrent des morphologies harmoniques : crânes allongés et faces leptoprosopes, ouvertures nasales leptorrhiniennes. Les crânes mesurables appartenant à ce premier groupe ont donné des indices céphaliques s'échelonnant de 71,1 à 75,5 (indice moyen 73,8). La face est allongée, avons-nous dit, mais elle est prognathe.

Les os longs ont permis la reconstitution de la taille. Celle-ci aurait été comprise entre 1^m,56 et 1^m,57. Les femmes, naturellement plus petites, n'auraient guère eu qu'une taille de 1^m,44. Cette population était donc de très faible stature. Cependant, les kjökkenmöddings de Moita de Sebastiao ont donné des squelettes masculins à taille plus élevée : 1^m,63.

Cette race, de petite taille et dolichocéphale, présente encore ce caractère d'avoir le bras très court par rapport à l'avant-bras et d'avoir des fémurs à colonnes, ou pilastriques, et des tibias fréquemment platycnémiques.

A. de Quatrefages, au Congrès de Lisbonne (2), avait rapproché cette race de Mugem des squelettes paléolithiques connus à ce moment-là. Il constatait que si, par certains de leurs caractères, ces squelettes portugais se rapprochaient des Troglodytes de la Vézère, par d'autres caractères ils s'en éloignaient, notamment par la différence de la stature et par le fait que les crânes des Troglodytes sont dysharmoniques. Il proposait alors de constituer, pour eux, un groupement particulier : la race de Mugem.

Mais Hervé (3) s'est élevé contre cette conclusion. Pour lui,

(1) CLXXXVI, p. 291. — (2) Discussion, CLXXXVI.

(3) XCIV, p. 268.

la race de Mugem peut parfaitement être rapprochée de celle des Magdaléniens de Laugerie-Chancelade. Elle s'écarterait encore de ce type par ses fortes arcades sourcilières, son prognathisme, sa mésorrhinie. Mais ces caractères pourraient s'expliquer par la présence, côte à côte avec la race de Mugem, de populations descendant des occupants plus anciens néanderthaloïdes et d'un contact intime entre elles.

Le second type de cette période mésolithique est, avons-nous dit, brachycéphale. Un petit nombre de crânes de cette espèce ont été rencontrés, mais la présence de cette race est indubitable. Les indices céphaliques exacts sont difficiles à exprimer, parce que les crânes en question ont subi des déformations posthumes. Mais il est certain qu'il y avait, au Cabeço d'Arruda, des individus à brachycéphalie extrême et aussi des sous-brachycéphales. La face de ces individus est large, aplatie, très prognathe ; les os malaires, volumineux, sont projetés en avant. Le premier descripteur de ces squelettes (de Paula e Oliveira), frappé par ces caractères, a cru pouvoir écrire à leur sujet : « Je ferai remarquer que ce crâne globuleux, cette face large et prognathe rappellent les types craniens de quelques races du groupe mongolique. » Mais, pour l'heure, il ne faudrait pas s'aventurer dans une telle généalogie. Cette observation s'applique à un simple rapprochement morphologique.

Ainsi donc, ensevelis sous les amas coquilliers de Mugem, deux races parfaitement distinctes. Et, comme leurs représentants ont été enterrés côte à côte, il y a tout lieu de croire que ces deux races, vivant simultanément dans le sud du Portugal, ne se considéraient pas comme des ennemies.

Le type dolichocéphale est vraisemblablement le plus ancien des deux sur les territoires ibériques. Il est fort probable que ce type représente la race indigène, celle qui pourrait descendre des Dolichocéphales de petite stature de la période magdalénienne, tels que nous avons appris à les connaître

dans les sépultures paléolithiques de la Dordogne. Est-on bien sûr d'une telle filiation réalisée du nord au sud ? Les rapports humains entre l'Espagne, le Portugal et la France, durant les temps quaternaires, n'ont peut-être pas suivi les chemins que l'on croit. Les découvertes faites en Afrique, et certaines trouvailles en Europe, doivent nous inciter à la prudence. Tenons encore en bride notre imagination. Mais tout de même les sépultures de Mugem nous mettent en face d'un fait considérable pour l'histoire primitive des races européennes. Il faut en dire quelques mots encore.

Il nous semblait difficile, lorsqu'on étudie la succession chronologique de nos races européennes, de faire remonter, plus loin que le moment du vrai Néolithique, l'arrivée, dans l'Europe occidentale, des premiers émigrants brachycéphales. Ofnet, station mésolithique qui possède des Brachycéphales, est assez éloigné. Or, voici que, vers l'extrême limite de l'Europe occidentale, nous constatons, à une époque certainement très ancienne, la présence de populations à têtes arrondies ! Les kjökkenmöddings du Portugal sont considérés comme antérieurs aux kjökkenmöddings du Danemark (1). Le tranchet, si commun dans les dépôts coquilliers danois, ne s'y trouve pas, la poterie est absente dans les couches profondes, et le chien, le premier animal domestiqué par les tribus européennes septentrionales, manque à Mugem.

Si les dépôts portugais sont véritablement antérieurs à ceux des côtes du Nord européen, d'où sont venus les Brachycéphales qui y sont ensevelis ? Je ne veux pas édifier des théories prématurées. Mais il est impossible de ne pas faire remarquer que, de l'autre côté du détroit de Gibraltar, sur le sol de l'Afrique mineure, on a exhumé, des strates néolithiques, des crânes

(1) On verra cependant, au chapitre où il sera question du Danemark, que les savants de ce pays ont découvert des horizons préhistoriques qui peuvent être considérés comme plus anciens encore (tourbières de Maglemose, de Svaedborg).

également brachycéphales. Je sais bien que tout n'est pas encore très clair au sujet de ces Africains brachycéphales néolithiques (jusqu'à présent ils paraissent provenir des sépultures dolméniques) ; mais n'oublions pas le prognathisme des crânes de Mugem. Dans leur généralité, les Brachycéphales néolithiques de la Suisse, constructeurs probables des palafittes, ne présentent pas ce caractère et ils ont été trouvés sur un des chemins conduisant de l'habitat des Nordiques ou des Orientaux néolithiques vers le sud-ouest de l'Europe ! Alors avons-nous déjà le droit de conclure que nous sommes à Mugem devant les restes d'une migration africaine apportant, pour la première fois, sur le sol de l'Europe méridionale, des types brachycéphales ? Je ne le pense pas encore. Mais on voit qu'il faudra considérer très attentivement les découvertes de squelettes humains qui seront faites dans le vieux Néolithique de l'Afrique du Nord et dans celui de la péninsule Ibérique.

Les kjökkenmöddings de Mugem, suite naturelle du Magdalénien, nous conduiraient ainsi, sans transition aucune, à la période néolithique proprement dite.

Les hommes de l'âge de la pierre polie, dans la péninsule Ibérique, semblent avoir vécu principalement en plein air, — le climat le leur permettait, — construisant des cabanes que parfois ils réunirent en village. Ils occupèrent plus rarement, semble-t-il, les cavernes et les abris sous roche. Et, malgré qu'un grand nombre de cabanes ont disparu à cause de leur situation même mal protégée, les explorateurs scientifiques en rencontrent quelquefois. Dans le sud-est de l'Espagne, Henri et Louis Siret en ont signalé une assez grande quantité. C'étaient des habitations légèrement creusées dans le sol, circonscrites par des pierres, et au-dessus desquelles se dressaient des parois et un toit de branchages. Humbles maisons, comme les hommes de l'âge de la pierre polie en ont construit dans toute l'Europe, abritant une humble vie. Dans une cuvette de

quelques mètres, excavée dans le sol, nous retrouvons les cendres et les charbons et les simples mobiliers. Ces Néolithiques de l'Ibérie enterraient leurs morts dans les cavernes naturelles — elles sont nombreuses dans le Portugal, — dans les grottes artificielles, dans des monuments mégalithiques, des dolmens. Ces derniers sont appelés *antas* au Portugal, où Cartailhac en a signalé un grand nombre, et *arcas* en Espagne, où ils semblent relativement plus rares (1), quoique, dans les provinces du sud, dans l'Andalousie par exemple, ils soient abondants et, parfois, de dimensions considérables (allée couverte la Cueva de Mengal). Dans le sud-est de l'Espagne, les sépultures néolithiques ont été bien étudiées par MM. Siret. Elles ne sont pas d'un type uniforme. Dans des espaces polygonaux de 1^m,50 à 2^m,50 de diamètre, entourés de pierres posées de champ, on rencontre un ou plusieurs squelettes. D'autres fois, c'est un caveau rectangulaire, en dalles, long de 1^m,80, large de 1^m,50, profond de 0^m,60 ; sépultures en caissons comme on en trouve souvent en Europe pour la même période. Ces variétés dans le mode d'enterrer les morts ne doivent nullement conduire à supposer qu'elles représentent des expressions ethnographiques de races diverses. L'étude de ces monuments funéraires, dit Louis Siret, « montre que tous les systèmes de construction contemporains... des conditions locales faciles à invoquer ont seules déterminé le choix du procédé. Pris dans leur ensemble, ils révèlent une unité d'idée remarquable, et caractérisent une seule et même grande période ».

La qualité des mobiliers funéraires vient appuyer cette conclusion. Que ces objets aient été recueillis dans des grottes naturelles ou artificielles, ou dans des monuments mégalithiques,

(1) On croyait à l'absence presque complète de monuments mégalithiques dans le nord de l'Espagne et l'on avait divisé ce pays en deux zones : la zone dolménique à l'ouest, le long de l'Atlantique et au sud ; et le reste du pays. Mais voici que les jeunes écoles archéologiques espagnoles, on l'a vu, en découvrent chaque jour dans le Nord.

thiques, ils présentent une réelle uniformité. Mais, si ces mobiliers funéraires se ressemblent entre eux, ils diffèrent cependant des mobiliers du reste de l'Europe de la même époque, par quelques caractères personnels, et L. Siret avait pensé que la civilisation néolithique de l'Ibérie était venue de la partie orientale de la Méditerranée (1). On sait que beaucoup de préhistoriens appuient cette supposition.

Nous nous trouvons en face de cette question : l'industrie nouvelle a-t-elle été introduite par des négociants isolés qui, par l'apport de leur marchandise et leurs récits, modifièrent graduellement la civilisation jusqu'alors existante ; ou celle-ci fut-elle renversée par l'arrivée d'une masse humaine nouvelle, par une invasion ? Et la réponse ne peut venir que de l'étude des restes humains eux-mêmes.

Malheureusement, un très grand nombre de ceux-ci ont disparu. Peut-être plus qu'ailleurs on a, dans la Péninsule, saccagé les squelettes. Hervé donne à cet égard des renseignements lamentables (2). C'est par centaines que les restes des Néolithiques de l'Ibérie ont été dispersés. Néanmoins, avec ce qui a été sauvé de cet effroyable vandalisme, on peut essayer, tant bien que mal, de retrouver la physionomie ethnique des antiques populations de l'Espagne et du Portugal.

Dans ce dernier pays, le Néolithique montre, comme à Mugem, deux types : les Dolichocéphales et les Brachycéphales. Le type dolichocéphale représente encore la majorité, comme il la représentait dans la période mésolithique. Quelques détails sont nécessaires.

Les crânes brachycéphales (ils proviennent presque tous des grottes des environs du Tage) ont été décrits par de Paula e Oliveira comme ayant une ressemblance manifeste avec ceux de Mugem. Ils sont, dit-il, « remarquables surtout par leur élargissement bipariétal qui contraste avec l'étro-

(1) CCXLIII, p. 5 et 402. — (2) XCIV, p. 272.

tesse de leur région antérieure. On peut constater en tous le même caractère que Broca a signalé dans les Brachycéphales d'Orrouy (1) »... Et ce rapprochement a été souligné par les anthropologistes français. Quant au type dolichocéphale, il est bien resté le même que précédemment, mais il est affiné. Un plus grand développement encéphalique est manifeste; les bosses sourcilières se sont effacées; le prognathisme a diminué. Certaines influences morphologiques, qu'on pouvait attribuer à la race plus ancienne à type néanderthaloïde, ont disparu. Et, tandis que les anthropologistes avaient quelques scrupules à rapprocher les Dolichocéphales mésolithiques de Muguet des Dolichocéphales magdaléniens français, ancêtres des Dolichocéphales leptoprosopes et orthognathes de la période néolithique des Baumes-Chaudes, ce rapprochement, au Néolithique ibérique, leur apparaît comme évident.

Ainsi donc, à la période de la pierre polie, il y a, de chaque côté des Pyrénées, vivant côte à côte, deux types humains. La race dolichocéphale est la plus ancienne; elle peut remonter au moins à l'époque magdalénienne.

Cette double physionomie ethnique que le Portugal vient de nous montrer se trouve-t-elle en Espagne?

Ce pays nous a fourni, comme documents squelettiques, des restes beaucoup plus anciens que ceux trouvés chez son voisin de l'Ouest.

Le crâne dit de Gibraltar, extrait, en 1848, de la brèche ossifère de la grotte de Forbe's Quarry et décrit en 1864 par Busk, et par Huxley qui avait signalé la formesimienne de l'arcade dentaire, est considéré, aujourd'hui, comme datant du Pléistocène moyen. La faune, dont il est le contemporain, représente un faciès méridional de cette époque, et il possède avec elle le même état de fossilisation. Boule n'hésite pas à faire entrer le

(1) CLXXXVI.

crâne de Gibraltar dans la liste des crânes moustiériens du type de l'*Homo Neanderthalensis*, à qui, jadis, Busk l'avait justement comparé (1).

Durant le Paléolithique supérieur (l'âge du renne), le sol de l'Espagne est parcouru abondamment par les hommes. A l'âge du Magdalénien français, ils ont laissé dans les grottes, sur un grand nombre de parois et sur des rochers en plein air, des gravures et des peintures que les revues scientifiques et des ouvrages spéciaux nous ont fait connaître avec tous les détails désirables. A quelle race appartenaient ces admirables artistes qui peignirent le plafond d'Altamira (province de Santander), les étonnantes scènes de combat, d'une si vivante allure, dans la frise de Minateda, tant d'autres choses encore (2)? Il est bien difficile, aujourd'hui, de répondre à une telle question. Les squelettes humains de l'âge du renne, dont l'authenticité ne puisse être l'objet d'aucune controverse, sont encore à trouver en Espagne. Non pas qu'on ait signalé, de-ci de-là, quelques trouvailles (3); mais elles sont encore incertaines et insuffisantes.

Par comparaison avec ce qu'a montré l'ethnologie française au Magdalénien et au Néolithique, il est légitime de croire que les Magdaléniens espagnols appartenaient au même type dolichocéphale que les Magdaléniens français.

De l'âge de la pierre polie, nous avons quelques squelettes espagnols. Ce sont d'abord ceux provenant des grottes de Gibraltar, lesquelles servirent longtemps d'habitations et de sépultures. De nombreux débris humains furent extraits de ces grottes, dans les couches qui contenaient des mobiliers funéraires néolithiques. Busk les décrivit, puis Broca (4). Ce sont, en grande majorité, des crânes dolichocéphales, caractérisés par un renflement de la partie postérieure de l'occipital, ce qui leur a fait donner la qualification de crânes à

(1) XXI, p. 180. — (2) XXIII. — (3) CXCH, p. 278.

(4) XXIV, 1869, p. 146 et 148.

chignon. Le type des Baumes-Chaudes est de cette qualité morphologique. La face est orthognathe.

Les fémurs de cette population néolithique troglodytique présentent le pilastre dont nous avons déjà parlé, et les tibias sont platycnémiques.

Tous ces caractères squelettiques sont semblables à ceux que nous avons constatés chez la population dolichocéphale néolithique du Portugal. Il est permis de supposer qu'à cette période préhistorique, c'étaient des hommes de même race qui habitaient tout le sud de la Péninsule. Et, de même qu'au Portugal ces Dolichocéphales avaient, à côté d'eux, une minorité de Brachycéphales, de même à Gibraltar.

Ce n'est pas le lieu de rappeler toutes les découvertes de squelettes de l'âge de la pierre polie dans la péninsule Ibérique. Je dirai simplement que ce qui a été vu à Gibraltar s'observe, semble-t-il, sur toute l'étendue du pays. La dolichocéphalie des Néolithiques ibériques est, en général, très accentuée (indices fréquents : 72 à 74), et Verneau a insisté sur les nombreux traits que ces crânes possèdent rappelant ceux des crânes de la Vézère.

La similitude des populations, de chaque côté des Pyrénées, nous fait penser que les populations primitives néolithiques de l'Espagne et du Portugal sont les parents des populations françaises des mêmes périodes — avec la réserve, toutefois, que nous avons faite ci-dessus relativement aux Brachycéphales africains. Mais d'où sont venus les types néanderthaloïdes du Quaternaire moyen dont le crâne de Gibraltar est un représentant et dont les Dolichocéphales mésolithiques de Mugem semblent avoir conservé plusieurs souvenirs morphologiques ?

Pour qu'une filiation quelconque puisse être tentée, il est nécessaire de connaître, dans leur ensemble, les traits physiques de la population actuelle de la péninsule Ibérique.

Parmi les États européens qui ont établi des enquêtes ethnologiques, l'Espagne n'est pas restée à l'arrière-plan. Quand on pense à l'anthropologie somatique de la Péninsule, deux noms d'abord sont à évoquer et deux travaux de longue haleine. C'est, en les mettant dans l'ordre chronologique, Aranzadi et son étude de 494 crânes espagnols (1); puis Oloriz et son examen de 8368 Espagnols vivants (2). Grâce à eux, nous avons eu une bonne vue d'ensemble des caractères morphologiques des crânes de l'Espagne. Ces observations ont été plus tard considérablement étendues par A. de Hoyos Sainz qui a mis en œuvre une série de 3500 crânes espagnols (3). Peu de pays pourraient nous montrer de pareils essais de se connaître soi-même, et il faut vivement féliciter nos confrères de l'autre côté des Pyrénées d'un tel entrain. Le dernier mémoire de Hoyos confirme les indications relatives à la distribution géographique des types humains, esquissée par les travaux précédents.

Un premier renseignement se dégage de ces importantes recherches. L'Espagne, considérée dans son ensemble, est une contrée remarquablement dolichocéphale. C'est, parmi les États européens, une physionomie très nette (4). L'indice céphalique le plus fréquent chez les Espagnols est 77. Les trois cinquièmes de la population ont leur indice compris entre 75 et 79,9, et cela est une marque d'homogénéité que peu de groupes ethniques en Europe pourraient présenter.

Oloriz, en « combinant de dix façons différentes la réparti-

(1) VII.

(2) CLXXXII. Ces deux travaux ont été largement utilisés par Deniker dans son mémoire sur l'indice céphalique en Europe.

(3) CXIII, p. 447.

(4) Il existe quelques exceptions à cette dolichocéphalie générale, et même on trouve des foyers hyperbrachycéphales (dans la province d'Alicante par exemple).

tion de l'indice céphalique moyen, de l'indice le plus fréquent, et par provinces et par districts », a constitué onze régions géographiques correspondant, à peu près, aux provinces espagnoles. A l'exemple de Deniker (1), nous allons les utiliser, de façon à bien montrer la physionomie ethnique du royaume.

Le puissant promontoire de la Galice (moins, au nord, la province de Lugo), parcouru par de nombreuses chaînes de montagnes, constitue la région galaïque, dont les indices moyens, par provinces, s'échelonnent de 78,4 à 79 : territoires nettement sous-dolichocéphales.

Plus à l'est, le grand versant des monts Cantabres, tourné vers l'Atlantique (nord de la Galice, Asturie, littoral de la Vieille Castille), forme la région Cantabrique. Ici l'indice céphalique est légèrement plus élevé. Et, chose à retenir, c'est la portion de ce territoire, comprise entre la Galice et la province de Santander, qui possède les crânes les plus mésocéphaliques, comme si une influence, due à une population légèrement brachycéphale, était intervenue en cet endroit.

La région basque et navarraise, composée des trois provinces basques (Biscaye, Alava et Guipuzcoa) et de la Navarre, reprend une physionomie exactement semblable à celle de la région galaïque (indice moyen 78,8). La partie la moins dolichocéphale de cette région est la province d'Alava, tournée vers le bassin de l'Èbre, dont la ville de Vittoria est le centre urbain le plus important.

A l'opposé du promontoire galicien, sur la Méditerranée, la région catalane est légèrement plus dolichocéphale encore (indice 78,1). Il est intéressant de constater que les provinces littorales, malgré qu'elles purent être plus accessibles aux « étrangers », gardent leur caractère ethnique et que même celui-ci s'accroît en allant vers le sud, dans la province de Terragone, où le crâne reprend l'aspect le plus fréquent en Espagne (indice 77,6).

(1) LV, p. 19.

La vaste région de Léon et de la Vieille Castille, dominée de trois côtés par des chaînes de montagnes, et dont les eaux, drainées par le Douro, s'en vont à l'Atlantique, est aussi d'une très remarquable homogénéité. Et cependant, la route est largement ouverte vers l'extérieur. Les indices moyens s'échelonnent de 77,2 à 78,1. Ce dernier chiffre est apporté par Salamanca et Segovia, qui, toutes deux, sont au sud, au pied des Sierras, dont l'ossature forme cette arête presque transversale, qui frappe l'œil aussitôt, sur les cartes de l'Espagne.

La région aragonaise et la région valencienne montrent, toutes deux, surtout [la seconde, des individus encore mieux marqués de dolichocéphalie. L'indice céphalique le plus bas de toutes les zones espagnoles sera celui de la région valencienne, où Castellon et Alicante seront très nettement dolichocéphales. Tous les indices du canton aragonais sont de 77. Il n'y a que les fractions qui diffèrent.

La huitième région : Castillane inférieure, comprenant presque toute la Nouvelle Castille, l'Estramadure et le nord de la Murcie, change brusquement le caractère céphalique de ses habitants, en élevant, par rapport aux précédentes régions, de deux unités, leur indice. Et ce sont les territoires renfermant les villes de Madrid et de Tolède qui s'éloignent le plus de la dolichocéphalie habituelle du reste de l'Espagne. Serait-ce que Madrid renferme beaucoup « d'étrangers », mais Tolède ?...

La Haute-Andalousie constitue la neuvième région (provinces d'Almeria, Grenade, Jaen, Cordoue, Murcie), où les indices céphaliques sont tous exprimés par le chiffre 77 et une fraction ; excepté Murcie, qui est sous-dolichocéphale (78).

La dixième région : Basse-Andalousie, élève, dans toutes ses provinces, ses indices : 78,5 à Séville, 79,5 à Cadix ; toutes sont sous-dolichocéphales.

Quant aux îles Baléares, elles renferment aussi des Dolichocéphales. Ainsi donc, en récapitulant ces observations, on constate, en réalisant une image synthétique, que l'Espagne

tout entière ne renferme que des hommes à têtes allongées. Et si nous mettons à part une portion de la région cantabrique et le pays basque, nous nous apercevons, avec Deniker, qu'une ligne tirée de la Corogne à Murcie diviserait le royaume en deux parties : dolichocéphalie au nord-est, sous-dolichocéphalie au sud-ouest.

Oloriz, reprenant tous les indices qu'il avait calculés, les a disposés selon l'arrangement orographique. Il obtient alors un curieux résultat, dont nous donnons ici seulement la physiologie générale. Les habitants des bas pays sont beaucoup moins dolichocéphales que ceux des terres les plus élevées. Les plateaux, dès 1000 mètres d'altitude, connaissent des hommes dont les indices céphaliques sont les plus faibles (77,49). L'échelon géographique inférieur, compris entre 500 et 1000 mètres, possède des individus sous-dolichocéphales : 78,20. En se rapprochant du niveau de la mer, l'indice s'éloigne un peu plus de la dolichocéphalie (78,45).

Comment interpréter de telles constatations ? Ces changements sont-ils simplement le résultat arithmétique d'un arrangement différent des districts ? Est-ce que la taille augmente avec l'altitude en Espagne ? La diminution de la dolichocéphalie dans les régions les moins hautes serait-elle due à cette loi de corrélation anatomique qui fait que les plus grands sont en même temps les plus dolichocéphales ? (1).

Nous devons souligner, sur ce territoire espagnol, qui fut parcouru, au cours de l'histoire, par de nombreux envahisseurs, l'absence presque complète des Brachycéphales. Sauf en un point, — la côte galaïco-cantabrique, correspondant principalement à la deuxième région d'Oloriz, — l'Espagne ne possède aucun groupement important — ne disons pas aucun individu — atteint de brachycéphalie (2). Les groupements mésaticéphales les plus abondants sont dans le sud-sud-ouest de l'Espagne,

entre Cadix et Huelva, dans les territoires baignés par le bas Guadalquivir et le Rio Tinto. Il ne semble pas que les mines de cuivre de cette région puissent être invoquées, à cause de leurs nombreux ouvriers, comme une raison de cette modification ethnique, car Cadix a un indice un peu plus élevé que Huelva. Il est vrai que le district de Cadix renferme le port du même nom et que les agglomérations maritimes possèdent généralement des hommes de toutes qualités ethniques.

Un autre îlot mésocéphalique est situé à l'ouest de Barcelone, c'est celui de Lérida (district de Balaguer dans les avant-monts pyrénéens). On remarquera encore, sur des territoires considérables, l'uniformité de la morphologie crânienne : ainsi, tout l'Aragon, une partie de la Vieille Castille, et quelques régions avoisinantes (dix-sept groupes de districts) ont des indices qui ne varient guère que de 76,5 à 77,9.

Une étude générale de la taille a été faite par les mêmes auteurs (Oloriz, Aranzadi et Hoyos). La stature des Espagnols, relativement petite partout dans le royaume, ne montre cependant pas une uniformité sans nuances. Le chiffre de cette stature moyenne, emprunté à Oloriz, est de 1^m,635 ; celui de Hoyos et Aranzadi est encore plus faible.

Nulle part la taille ne s'élève au-dessus de la moyenne. Toutefois, elle présente, par-ci par-là, des régions avec quelques écarts, dans les deux sexes.

Si, à l'exemple de Deniker, nous tirons une ligne allant de Saint-Sébastien à la frontière portugaise (entre Badajoz et Huelva), nous avons, à l'ouest de cette séparation, les plus petites statures du royaume. La Galice, l'Asturie, le nord de Léon, presque toute la Vieille Castille appartiennent au groupe des très petites tailles. Celles-ci, dans leur généralité, sont inférieures à 1^m,63. Dans le sud de la province de Léon, la région de Salamanque relève la stature à 1^m,64. Un peu plus au nord, Burgos est même d'une plus haute taille : 1^m,65.

À l'orient de cette ligne, la zone côtière de la Catalogne et de

(1) CXC VII. — (2) Voir une note précédente, p. 129.

Valence montre les hommes les plus grands de l'Espagne : une taille allant jusqu'à 1^m,67. Les anciens anthropologistes auraient peut-être vu là une influence due à la proximité de la Méditerranée? Et cette stature plus élevée se prolonge, à maintes reprises, vers les cantons intérieurs.

Avons-nous ici une race différente de celle qui habite le reste de l'Espagne? Deniker le croyait fermement. Constatant que l'indice céphalique, chez ces populations, principalement côtières, était plus fortement dolichocéphalique que dans le reste de l'Espagne, il avait créé, en associant ces deux caractères principaux, la taille et la forme crânienne, la race Atlanto-Méditerranéenne. Dans le reste du royaume, habite la race Ibéro-Insulaire.

Les représentants de cette race Atlanto-Méditerranéenne ne se sont pas infiltrés profondément en Espagne et, déjà en Aragon et en Nouvelle Castille, en plein département des tailles les plus élevées, nous retrouvons les hommes à petites statures, tels que nous en montrent les départements de l'Ouest.

Certains faits exceptionnels, offerts par l'ethnologie espagnole, semblent pouvoir être expliqués par les historiens. L'influence des Arabo-Berbères qui ont occupé si longtemps le territoire du royaume, ne se retrouverait-elle pas quelque part? Huit siècles de domination n'auraient-ils laissé aucune trace ethnique? Il est bien difficile, aujourd'hui, de répondre avec quelque certitude à cette question, parce qu'une telle réponse nécessiterait des recherches précises qui n'ont pas encore été tentées. Toutefois, nous pouvons déjà remarquer que les territoires de Grenade et de Séville, où survécut pendant le plus longtemps l'influence « arabe », possèdent une des statures les plus élevées de l'Espagne. Faut-il conclure en faveur d'un souvenir racial de cette ancienne occupation?

On a cru également retrouver une influence berbère chez un groupe à taille un peu plus haute que celle des Espagnols en

général, les « Maragates », commerçants ambulants, établis sur les bords de la montagne de Léon. Ces hommes, hauts de 1^m,65 — donc plus grands que les autres Espagnols, — étudiés par Aragon (1) sont dolichocéphales comme leurs compatriotes des environs.

Les premiers habitants signalés par les auteurs anciens sont les Ibères et les Celtes, puis les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains. En 410, les invasions commencent. Elles amènent des Vandales, des Suèves, des Alains, des Visigoths surtout. Ceux-ci seront repoussés par les « Arabes », qui règneront en maîtres pendant bien des siècles; et ils ne conserveront guère que le petit royaume des Asturies.

Quels étaient les caractères anthropologiques des plus importants de ces envahisseurs? de ces Visigoths, ces Goths de l'Ouest, que l'on enseigne être venus de la Scandinavie? Il paraît évident que de deux choses l'une : ou bien nous devons retrouver, chez leurs descendants, la physionomie générale du type germanique auquel appartenaient les Goths, ou bien ces envahisseurs n'étaient Goths que de nom! Or, l'Espagne ne nous montre pas de populations ayant conservé le type germanique. Les races qui occupent le royaume sont dolichocéphales, il est vrai, mais petites, brunes, avec des yeux foncés. Il ne faut donc pas parler d'une influence anthropologique due aux Visigoths (2).

Alors, faut-il remonter à des populations historiques plus anciennes pour retrouver l'image ancestrale des habitants actuels de l'Espagne? Nous pensons qu'il est inutile de porter nos investigations du côté des Romains; pas davantage que du côté des Carthaginois, des Grecs ou des Phéniciens. Les Ibères, alors, devraient-ils être considérés comme la souche de ces hommes de petite taille, dolichocéphales et bruns? On a prétendu expliquer la faible stature des Espagnols du Nord par une

(1) IV, p. 321. — (2) Voir dans les Considérations générales.

influence celtique! Je ne sais ce qu'il faut penser d'une telle supposition. Elle me paraît erronée.

Mais, remontons plus loin dans le passé. Nous rencontrons les populations protohistoriques et préhistoriques dont nous avons parlé.

On se rappelle que les sépultures de Mugem dans le Portugal, et celles de divers lieux en Espagne, ont révélé des types humains de petite taille et dolichocéphales, qu'on a pu apparenter, par leurs caractères généraux, avec la race, plus ancienne, de Laugerie-Chancelade. Mais on a trouvé aussi des types brachycéphales. La population espagnole dérive-t-elle, pour sa plus grande masse, de ce type préhistorique dolichocéphale? Ou faut-il, abandonnant toute filiation paléolithique et néolithique, recourir aux peuplements « arabo-berbères »?

On sait, par les travaux de Chantre et de Bertholon, que les « Arabes », — ce complexe ethnique, — renferment des groupes de tailles diverses, les unes en tout cas assez petites, qui pourraient être rapprochés des Espagnols, et qu'ils sont aussi bruns et dolichocéphales. Mais leur dolichocéphalie est plus accentuée encore que celle des Espagnols. Toutefois, il faudrait savoir si cette forme crânienne, indiquée à l'aide des caractères moyens, ne se manifesterait pas sous une autre allure, lorsque nous pourrions en examiner, individus par individus, tous les représentants. *A priori*, il paraîtrait tout de même singulier que cette longue occupation « arabe » n'ait pas laissé une empreinte importante dans le pays. Il serait alors possible d'imaginer qu'au moment de l'invasion ou des invasions — car il y en eut plusieurs — les contingents « arabes » envahisseurs avaient été, par le fait d'un hasard, plus spécialement composés d'individus appartenant à des groupes ethniques de moins grande taille que leurs congénères!...

D'autre part, il est bien certain que le type humain qualifié de celtique par les anthropologistes — hommes de taille moyenne, très brachycéphales et bruns — n'a joué aucun rôle important

dans la composition de la nation espagnole. Peut-être quelques individus de ce type se sont-ils infiltrés dans le nord-ouest de l'Espagne?

Quant au Portugal, il se présente, ethnologiquement, dans les mêmes conditions que l'Espagne. La péninsule constitue un bloc dont les destinées historiques et ethniques ont été, dans leurs grandes lignes, les mêmes.

Les mêmes invasions ont recouvert le Portugal comme l'Espagne. Ne dit-on pas, à ce propos, que, de tous les envahisseurs du ^v^e siècle, seuls les Suèves seraient demeurés dans le Portugal? Mais les Suèves sont aussi des gens de race germanique. Alors, que faut-il penser d'une émigration de peuples germaniques, ayant les caractères anthropologiques parfaitement définis de ce groupe, occupant pendant plus de 200 ans un pays, et ne laissant, dans celui-ci, aucune trace de leur type physique?...

Peut-être les Suèves n'étaient-ils pas de race germanique?... Pas davantage alors que les Goths, les Vandales et les Alains! Là aussi, le problème devient angoissant. Les Suèves n'étaient-ils qu'un clan de nom et de langue germaniques, composé d'hommes n'appartenant pas à cette race même? Mais, dans ce cas, dans quels lieux auraient été puisées, pour former les grands contingents « germaniques », les populations de petite taille, si nettement dolichocéphales, dont la pigmentation de la peau, des yeux et des cheveux est si différente de celle des populations septentrionales? Nos regards alors — comme en Espagne — ne peuvent plus se tourner que vers deux groupes : vers les Préhistoriques et vers les « Arabes ».

Nous connaissons quelques restes des Préhistoriques portugais. Ils ont été analysés au début de ce chapitre, consacré à la préhistoire de la péninsule Ibérique. Et nous savons qu'ils peuvent être apparentés à la race de Laugerie-Chancelade. Une telle puissance de prolifération, qu'elle expliquerait, à elle

seule, les peuplements actuels, aurait-elle possédé leurs descendants? Pour l'ensemble du monde, il faut bien s'expliquer les augmentations des populations par le jeu très actif des naissances. Pourquoi la péninsule Ibérique ferait-elle exception? Les groupes humains primitifs ont été certainement composés, à leurs débuts, par des hordes peu nombreuses. Ce n'est pas à l'aide d'apports venus on ne sait d'où qu'ils se seraient augmentés.

Les documents anthropologiques concernant la population vivante du Portugal nous montrent le pays habité, presque partout, par des Dolichocéphales de faible stature. Les quelques centaines de crânes mesurés en divers points du Portugal ont fourni des indices céphaliques allant de 74,5 à 77,6. Ce dernier chiffre est donné par une série féminine (sa dolichocéphalie — dans les groupes dolichocéphales — est toujours moindre que celle des hommes).

La répartition géographique de la forme cranienne des Portugais montre que, si l'ensemble du Portugal est dolichocéphale, il y a cependant sur cet espace, à peu près uniforme, quelques détails à considérer. Ainsi, la région la plus dolichocéphale est celle de Traz os Montes (indice 74,5) et la moins dolichocéphale, celle du Minho (indice 78 sur le vivant également). Or ces deux provinces, toutes deux au nord du Douro, se touchent. La seconde est maritime, tandis que la première est incluse dans le prolongement des montagnes des Asturies. Une autre province à indice relativement élevé est celle de l'extrême Sud portugais, l'Algarve (indice 77,3).

Les régions montagneuses auraient-elles conservé, avec plus de sécurité, les types dolichocéphales initiaux? On pourrait le croire, en constatant qu'avec la province de Traz os Montes c'est la province de Beira Alta, également montagneuse, recevant les prolongements occidentaux de la Sierra de Gata et traversée par la Sierra Estrella, qui présente aussi l'indice le plus faible (74,6 sur le vivant).

La taille moyenne du Portugal doit être comprise aux environs immédiats de 1^m,640. Elle varie peu de province à province. Le minimum de la stature paraît avoir été rencontré dans la province du Minho, où nous avons trouvé en même temps le crâne le moins dolichocéphale. Fait à retenir, les villes de Coïmbre et de Lisbonne ont fourni une taille inférieure à celle de l'ensemble du pays. Cette observation serait de nature à dérouter nos conceptions relatives à l'influence urbaine sur l'augmentation de la stature.

Tout n'est pas facile à expliquer lorsqu'on examine la carte de la stature en Portugal. Certaines régions sortent brusquement de l'ensemble du pays en élevant assez nettement la taille de leurs habitants. Ainsi la région de Vizeu, au nord-ouest de la Sierra Estrella; ainsi le centre de la province d'Alemtejo, les deux districts d'Evora et de Beja. Dans la province de Beira Alta, le district de Vizeu semble posséder la taille la plus élevée de tout le Portugal (1^m,67). Or, de l'autre côté de la Sierra Estrella, le district de Guarda, toujours dans la même province, montre la petite stature de 1^m,64! Et nous pouvons faire une observation semblable pour ce qui touche à la province d'Alemtejo, où, à côté de deux districts de taille plus haute, se trouve, tout au nord, un district de faible taille.

Mon distingué confrère l'anthropologiste portugais M. Mendes Correa (1) ne semble pas croire que les Portugais d'aujourd'hui puissent être, dans leur ensemble, considérés comme les descendants des Préhistoriques de Mugem. Les survivances morphologiques qui existaient encore vers la fin du Néolithique, chez les habitants d'alors du Portugal, auraient décliné de plus en plus, au fur et à mesure qu'on se rapprochait de l'époque actuelle.

Quant aux historiens, après avoir lu les quelques indications ci-dessus, ils auront, il me semble, leur mot à dire. Peut-être

(1) CLVII.

donneront-ils des raisons pour expliquer les faits exceptionnels que nous avons constatés : la création des îlots ethniques que l'on croit avoir décelés en divers points de la Péninsule? Peut-être les constatations de l'Anthropologie ibérique leur fourniront-ils des arguments ou des suggestions?

La collaboration de l'Anthropologie et de l'Histoire apparaît nécessaire en Ibérie. Jusqu'alors, certains problèmes paraissaient insolubles parce que l'une des inconnues ne pouvait être exprimée d'aucune façon, par aucun signe. Il n'en est plus de même aujourd'hui.

CHAPITRE III

LA FRANCE

De tous les pays d'Europe — par conséquent de tous les pays du monde jusqu'à présent — c'est la France qui a fourni aux anthropologistes le plus grand nombre de restes squelettiques datant du Paléolithique; comme elle a fourni aux préhistoriens le plus grand nombre de stations humaines de la même période. Ses outillages des diverses subdivisions du Pléistocène sont répandus dans les vitrines de tous les musées de la terre. Les habitations paléolithiques foisonnent en France et elles sont loin, bien loin, d'être toutes connues.

C'est que le territoire français est dans une position singulièrement favorisée. Il l'a toujours été. Les extensions glaciaires ne l'ont que peu atteint.

A l'heure où le formidable glacier rissien submergeait l'Europe septentrionale, à l'heure où l'Angleterre n'était habitable qu'au sud de la Tamise, alors que la Suisse n'était qu'un inlandsis comparable à l'actuel Groënland, la France conservait libre de glaces une partie considérable de son sol. Et les animaux, repoussés de tous côtés par les offensives des fronts morainiques, se dirigeaient vers ces terres favorisées.

Les espèces quaternaires ont constitué des troupeaux immenses sur le sol français. Nous en avons la preuve sous des formes diverses — ne serait-ce que par le nombre extraordinaire de certains grands carnassiers. Jamais, peut-être, les hommes d'avant la culture des céréales n'ont eu à leur disposition de pareilles ressources alimentaires.

Faut-il évoquer, dans le post-glaciaire — et à titre d'exemple seulement, — les incompréhensibles accumulations de chevaux à Solutré ?

Si la plus vieille civilisation paléolithique (Chelléen et Acheuléen) est richement représentée en France, on n'a pas encore rencontré — je laisse de côté, bien entendu, la mâchoire de Moulin-Quignon — de restes squelettiques appartenant à ces époques reculées. C'est d'Allemagne (Mauer) et d'Angleterre (Piltdown) que sont venus ces importants documents, d'ailleurs clairs. Mais dès que nous arrivons au Moustérien, les squelettes se présentent avec une assez grande abondance, sur le sol français.

Dès 1859, on commence à recueillir des fragments humains : c'est la mandibule d'Arcy-sur-Cure (Yonne). Puis en 1883, c'est la découverte d'un fragment de mâchoire à Marcilly (Eure) ; en 1889, les débris de Gourdan et la mâchoire de Malarnaud (Ariège) ; en 1895, encore des mandibules à Isturitz (Basses-Pyrénées) et dans plusieurs grottes de l'Ariège (l'Estélas, Aubert) et de l'Aude (Sallelès-Cabardès). Dix ans plus tard, Favraud trouve, en Charente (au Petit Puy moyen), encore trois fragments de mâchoires humaines. En 1908, c'est la découverte capitale de la Chapelle-aux-Saints, par Bardon et J. et A. Bouyssonie. Le squelette, presque entièrement conservé, a fait l'objet d'une très belle monographie par Boule. En 1909, Hauser met au jour le squelette du Moustier et Capitan et Peyrony, la même année, exhument le premier des squelettes de la Ferrassie (Dordogne), et ils feront encore dans cette station de belles récoltes. En 1911, H. Martin recueille le squelette de la Quina, etc.

Ces découvertes s'étendent sur un territoire considérable, allant depuis les Basses-Pyrénées et l'Ariège jusqu'à l'Eure. C'est dire que les Moustériens s'étaient répartis sur le sol entier de la France.

Nous ne savons pas quelles ont été les destinées de ces Néanderthaliens. Certains anthropologistes ont indiqué, sur des crânes

appartenant à des périodes postérieures au Moustérien, à des périodes s'étendant même jusqu'à nos jours, des survivances plus ou moins considérables de caractères néanderthaloïdes. Mais Boule, qui s'est spécialisé dans l'étude de cette race, ne croit guère à de telles survivances. Pour lui, la race de Néanderthal s'est éteinte en Europe — disons plus exactement en France — avec la fin de la période moustérienne (1). Comment ? par migration lointaine ?... Comme nous ne retrouvons nulle part ses descendants, il faut envisager l'extinction de ce groupe. Mais, dans ces périodes reculées, les luttes pour les substitutions humaines n'avaient pas les mêmes raisons d'être qu'aujourd'hui. Alors, quelles auraient pu être les causes réelles de cette disparition ? On a répondu : manque de possibilités d'adaptation. Peut-être ? Mais desquelles ? Il faut reconnaître que des objections sérieuses peuvent être faites à cette dernière hypothèse.

D'ailleurs Boule reconnaît que des hybridations ont pu se produire ; que des infusions de sang néanderthaloïde dans d'autres groupes humains appartenant au rameau ou à l'un des rameaux de l'*Homo sapiens* ont pu avoir lieu. Mais puisque nous ne retrouvons aujourd'hui aucun descendant direct de l'homme de Néanderthal, cette infusion n'aurait été qu'accidentelle et sans lendemain.

Dans le Pléistocène supérieur, les races humaines sont très différentes. A ces individus, de construction anatomique brutale, qui taillaient leurs coups et leurs pointes à main sous le ciel moustérien, succèdent, dans l'âge du Renne, des types autrement affinés. Ce sont les races de Laugerie-Chancelade et Cro-Magnon, dont nous avons donné les caractéristiques principales. Les individus appartenant à ces races paraissent avoir été répandus sur toute la France. Et s'ils semblent s'être concentrés dans le sud-est (stations diverses) et le sud-est (Grimaldi, près la frontière française), les hasards de la chasse et des aventures

(1) **XXI**, p. 245.

les ont poussés beaucoup plus au nord (les Hoteaux, département de l'Ain). Et nous ne parlons ici, bien entendu, que des squelettes recueillis et non pas des industries signalées, — autrement plus répandues. Elles marquent, elles aussi, la présence de ces races, à peu près sur tout le territoire de l'ancienne Gaule.

Ainsi, lorsque vont se clore les temps quaternaires, les races humaines alors fixées sur le sol de la France peuvent se réclamer de multiples origines.

*
* *

La période néolithique a laissé de très nombreux restes squelettiques en France. Malheureusement, une grande quantité de ceux-ci ont été perdus, et les archéologues de la mauvaise époque — il y en a encore, hélas! — sont les auteurs de cette regrettable disparition. « Nous devrions posséder, disait Cartailhac (1), des cartes de la répartition et de la densité de toutes les races anciennes sur le sol français. Mais nous avons eu inutilement des milliers de sépultures. Les archéologues ont détruit, à eux seuls, plus d'ossements que les agents naturels et que les ouvriers des champs. On est vraiment stupéfait de trouver au Muséum, au Musée Broca, dans nos collections publiques et privées, une si faible quantité de pièces en bon état et de provenance sûre. »

Mais avant d'aborder l'étude des populations néolithiques, il est nécessaire de se demander quel a été le sort des populations françaises du Quaternaire supérieur. Je rappelle ici une hypothèse qui n'est plus guère en faveur aujourd'hui, à savoir la migration, vers le nord, des Magdaléniens, à la suite de la migration du renne. On s'est représenté qu'au moment où, par suite des changements de climat, le renne avait dû s'en aller vers

les régions septentrionales, dans les territoires qu'il occupe encore aujourd'hui, les chasseurs — qui ne pouvaient guère se passer de ce gibier — l'auraient suivi. Des groupes d'Hommes appartenant à la race de Laugerie-Chancelade auraient ainsi, en particulier, émigré vers le nord-ouest et passé en Amérique septentrionale, avant la rupture des communications terrestres entre ce continent et le nôtre. Les Esquimaux seraient, selon cette hypothèse, les descendants des Français de l'âge magdalénien. Ils ont « conservé le même crâne, le même corps trapu et large, les mêmes instruments de chasse, harpons et propulseurs, les mêmes mœurs douces et pacifiques, le sentiment artistique et l'indifférence pour les morts, qui caractérisaient les Magdaléniens français » (1).

Inutile d'ajouter que ce sont là de simples déductions de concordances morphologiques — d'ailleurs insuffisantes — et ethnographiques. Or, dans ce cas-là, comme dans beaucoup d'autres, concordance ne veut pas dire descendance. Il y a, entre l'ostéologie générale des Esquimaux et celle des Magdaléniens, des différences assez grandes. Et puis, il faudrait démontrer que le passage, exactement à ce moment-là, était possible entre l'Europe du nord-ouest et l'Amérique septentrionale.

Si l'émigration des troupeaux de rennes entraîna l'émigration de quelques hordes de chasseurs, il est probable, cependant, que beaucoup de ceux-ci demeurèrent sur place et continuèrent à habiter les grottes et les abris sous rochers. D'ailleurs, les rennes étant partis, il n'en demeurait pas moins, sur le territoire de la France, d'immenses troupeaux d'autres animaux sauvages. Nous en avons la preuve, lorsqu'au Mésolithique, le cerf remplace le renne dans l'alimentation des hommes, comme ses cornes remplacent celles du renne pour la confection des harpons.

La race de Laugerie-Chancelade se maintient donc sur le sol

(1) XXXV, p. 331.

(1) CLXV, p. 326.

français. Elle acceptera les modifications fondamentales qui vont survenir dans les faits de civilisation (passage du Paléolithique au Mésolithique et au Néolithique). Peut-être même en déterminera-t-elle? Cette race portera bientôt, dans notre terminologie, le nom de race de Baumes-Chaudes. Mais ce n'est là qu'un simple changement d'étiquette.

Les Baumes-Chaudes sont des grottes de la Lozère qui ont servi d'ossuaire à la période néolithique. Elles ont été découvertes par le Dr Prunières. Gabriel de Mortillet en a donné la description suivante : « Le Tarn lozérien coule dans des gorges étroites et profondes, dont les parois à pic s'élèvent à plusieurs centaines de mètres. C'est dans les parois d'une de ces gorges, près de Saint-Georges de Lévêjac, village situé sur le causse, que s'ouvrent les grottes, environ aux deux tiers de la hauteur de l'escarpement. Les deux principales, situées sur une terrasse, sont reliées par une espèce d'abri sous roche. Toutes les deux débutent par une salle claire et sèche avec rejets d'habitation. La grotte du nord, à 35 mètres environ de profondeur, se rétrécit, devient sombre et humide; aussi le sol se recouvre de stalagmites contenant de nombreux ossements humains. Ils sont si empâtés qu'il est difficile de les extraire. Prunières a pourtant pu constater que ces ossements, datés par des fragments de poterie, sont semblables à ceux fournis par la grotte du sud. Cette partie obscure et humide aboutit à un puits très profond.

« La grotte du sud contenait un ossuaire humain de 25 mètres de long sur une moyenne de 4 mètres de large et une épaisseur de 0^m,50. Les ossements de 300 sujets d'âges et de sexes divers étaient accumulés sans ordre dans cet espace. Les crânes seuls paraissaient avoir été groupés ou placés avec soin sur certains points » (1).

Lorsque le découvreur présenta, à la Société d'anthropologie de Paris, la première étude de cet ossuaire, il constatait

(1) CLXV, p. 313.

que, sur soixante crânes complets, il n'y avait pas un seul brachycéphale, pas même un mésaticéphale. Tous les individus, dont les squelettes avaient été entassés dans ces sépultures naturelles étaient du type dolichocéphale. On ne saurait réclamer plus grande pureté ethnique.

Hervé a donné, de cette race, la description suivante : « Dolichocéphalie occipitale; indice céphalique moyen, 72,6; région frontale assez médiocrement large; capacité crânienne grande; circonférence horizontale du crâne 543 millimètres chez les hommes et 533 chez les femmes; sutures peu compliquées; face remarquablement orthognathe; indice nasal moyen, 42,7; indice orbitaire moyen, 83,6; fémur à ligne âpre épaisse; tibias pour la plupart notablement aplatis; péronés cannelés à des degrés divers; cubitus à extrémité inférieure parfois incurvée. La longueur moyenne (0^m,423) de quinze fémurs des Baumes-Chaudes donne comme taille 1^m,61. »

Des trouvailles semblables à celles des Baumes-Chaudes, moins importantes cependant quant au nombre des crânes, ont été faites sur bien des points en France : dans la Lozère, l'Aveyron, dans les départements du Gard, de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, de l'Ariège. Dans ces grottes et ces dolmens, la race est restée, partout, quasiment pure. A peine, par-ci par-là, voit-on apparaître quelques troubles morphologiques, particulièrement sous les dolmens. Ces monuments, d'une époque plus tardive, montrent, plus fréquemment que les grottes sépulcrales, des types nouveaux, mésaticéphales généralement, quelquefois sous-brachycéphales. C'est la preuve que les populations appartenant à cette caractéristique ethnique commençaient à pénétrer sur le sol de la France. Mais il est cependant possible d'affirmer qu'une partie de ce pays, celle qui comprend les régions méridionales, en gros les territoires qui sont au sud du 46°, la partie orientale alpine exceptée, a possédé, jusqu'à la fin du Néolithique, — surtout jusqu'au milieu de cette période, — une physionomie anthropologique

presque uniforme. Cet état de pureté relative du type humain semble bien indiquer, par sa localisation géographique même, que ceux qui la possèdent sont les descendants des hommes du Paléolithique supérieur qui, eux aussi, habitaient surtout ce territoire méridional.

Plus au nord, nous atteignons, dans le département de Saône-et-Loire, le célèbre charnier préhistorique de Solutré. On a beaucoup discuté l'âge des squelettes qui en furent exhumés. De Ferry et Arcelin d'un côté, de Quatrefages et Hamy de l'autre, les acceptèrent comme représentant des hommes du Paléolithique. L'abbé Ducrost soutint toujours qu'ils ne pouvaient dater d'une époque antérieure à l'âge de la pierre polie. Broca, avec sa prudence coutumière, — c'est elle qui donne tant d'autorité à ses travaux, — pour ne pas compromettre la solution de la question archéologique, décrivit les crânes de Solutré sous le nom de « série préhistorique ». Dans cette station éponyme — c'est elle qui donne son nom à la période solutréenne — la race humaine n'est plus homogène. L'indice céphalique varie extraordinairement : de 68,3, extrême dolichocéphalie, à 88,2, extrême brachycéphalie. Quelle différence avec les séries recueillies dans le sud de la France ! Ici, la pénétration étrangère est flagrante. C'est la première invasion venue de l'Est (1).

Nulle part, sur le sol de l'ancienne Gaule, un pareil mélange n'avait encore eu lieu. Les Dolichocéphales ne sont plus que dans la proportion de 38,8 p. 100, alors que les Brachycéphales (et Sous-Brachycéphales) sont presque aussi nombreux : 33,3 p. 100. C'est bien une population mixte qui habitait à l'abri du roc de Solutré. Et cette population bigarrée n'était pas seulement composée de deux éléments vivant côte à côte ; elle s'était déjà considérablement métissée, si nous en jugeons par la proportion des Mésaticéphales (27 p. 100) mêlés aux deux types morphologiques principaux.

(1) Bien entendu les séries squelettiques de Solutré sont à examiner de nouveau et de très près.

Les Dolichocéphales de Solutré sont bien de la même race que les Dolichocéphales magdaléniens qui habitaient le sud de la France. Broca l'avait tout de suite constaté. L'étude des os des membres et du crâne tendent à faire établir, disait-il, « une certaine affinité entre la population de Solutré et la race dolichocéphale à laquelle appartenaient les populations troglodytiques du Périgord et de la Lozère ».

Aux confins orientaux de la France, le territoire de Belfort a montré, notamment dans la grotte de Cravanches, la survivance, dans une proportion considérable, de ce même type troglodytique ancien. Mais, à côté d'une série nettement dolichocéphale, deux crânes mésaticéphales apportent la preuve des croisements commençants.

Tous les préhistoriens — je voudrais dire aussi tous les historiens — connaissent les fouilles du baron de Baye dans la vallée du Petit-Morin (Marne) et les belles découvertes qu'il a faites dans de nombreuses grottes sépulcrales. Plus de mille inhumations ont été rencontrées et l'inventeur a pu réunir une admirable collection de squelettes humains. Broca en avait commencé l'étude, de Quatrefages également. Ces Néolithiques de la Champagne étaient composés de deux races, dans des proportions d'ailleurs assez différentes. Les Dolichocéphales représentent encore une majorité bien établie (50 p. 100) ; tandis que les Brachycéphales sont presque deux fois moins nombreux (27,3 p. 100). Mais la proportion des individus mésaticéphales (22,7 p. 100) montre que les mariages entre les deux races principales étaient depuis longtemps consommés (1). La race paléolithique dolichocéphale est, là aussi, survivante, comme elle l'était dans les stations de la même époque dont nous avons fait le rapide inventaire. Elle est caractérisée, non pas seulement

(1) Les pourcentages ci-dessus sont calculés d'après la série de Broca. Il faudrait probablement augmenter la proportion des Dolichocéphales. Deux crânes déposés au Muséum de Lyon sont dolichocéphales. Mais les faits constatés restent les mêmes. XXV, p. 28.

par la qualité des types craniens, mais aussi par celle des autres parties du squelette. De Quatrefages imaginait un assez grand nombre de races fossiles. Il retrouvait (1) dans la collection de Baye la plupart de celles-ci : cinq sur six ; la race de Cansadt seule manquant au rendez-vous. Mais on sait qu'aujourd'hui, on ne croit plus à la multiplicité des races fossiles, comme au temps de l'illustre auteur des *Crania ethnica*.

Ces mélanges ethniques, révélés principalement par les sépultures néolithiques de l'Est et de la Champagne, nous les retrouvons, dans des proportions variables, dans les départements de la Seine-et-Oise et Seine-et-Marne, et, plus loin encore, jusque dans la péninsule Bretonne. Les sépultures armoricaines de la période néolithique montrent une immense majorité de crânes dolichocéphales, « au milieu desquels quelques très rares mésaticéphales, quelques brachycéphales encore plus clairsemés, décèlent seuls un très léger mélange ».

Et ce qui vient d'être démontré pour quelques départements peut être étendu, sans doute, à toute la France. A la période néolithique, les descendants des Troglodytes magdaléniens constituaient encore la majorité de la population française. Même en certains endroits — les départements méridionaux — ils étaient la presque totalité des habitants.

Les analyses anthropologiques des âges suivants montreront des majorités de Brachycéphales dans des départements où, durant des milliers d'années, avaient vécu les seuls Dolichocéphales. De substitutions ethniques en substitutions ethniques, des territoires comme le Plateau central ou la Bretagne modifieront complètement la qualité de leurs races. Aujourd'hui, certains cantons devraient chercher attentivement, pour retrouver, parmi leurs habitants, les descendants des Troglodytes magdaléniens, ce substratum même des populations françaises, ce véritable fonds indigène.

(1) CCVI, p. 107.

Dans la littérature anthropologique, ce groupe ethnique, aujourd'hui très répandu en Europe, notamment dans ses parties centrales et occidentales, porte des noms divers. C'est la race Celtique de Broca (le terme de Celtique n'étant considéré que comme une convention ethnologique) ou Ligure ou Celto-Ligure ou Rhéto-Ligure, ou encore, pour quelques-uns, l'*Homo alpinus*. Pour la période néolithique, on la qualifie en France de race de Grenelle, ou même de race brachycéphale néolithique.

L'origine de ces Brachycéphales est inconnue. Nous avons toute raison de croire qu'ils sont venus d'Asie, probablement par les bords de la mer Noire et la vallée du Danube. Et malgré la répugnance instinctive qu'on peut éprouver à l'égard des mirages orientaux, je crois qu'il est difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'envisager une autre origine. Il faut, en l'occurrence, suivre la pensée du géographe Schrader lorsqu'il écrit : « C'est aujourd'hui un lieu commun de répéter que l'Europe est une simple péninsule asiatique, la plus délicate, la plus affinée, la mieux équilibrée, mais rien de plus. C'est de l'Asie que l'Europe est née.

« Quelle que soit l'origine ethnographique des populations de l'Europe, il est à peu près certain qu'une forte partie de ces populations s'est multipliée en Europe même, bien que toutes les probabilités géographiques nous conduisent à admettre qu'un afflux de populations asiatiques est venu les modifier à plusieurs reprises (1). »

Mais si ces Brachycéphales néolithiques sont réellement venus d'Asie, il n'est guère probable qu'ils aient jamais fait partie d'une race jaune. A leur arrivée sur les terres d'Europe, ils possédaient déjà les caractères que nous leur connaissons encore aujourd'hui, — là où les mélanges ont été les moins puissants. Naturellement on a cherché en Asie le lieu de formation de cette race. Héritiers de vieilles traditions, dominés par

(1) CCXXXVIII, p. 105.

des souvenirs classiques et par des apparences de déterminismes géographiques, nous les avons appelés d'un nom vague — pouvait-il en être autrement? — les Ouralo-Altaïques.

Devant ces irruptions successives, les Dolichocéphales de Baumes-Chaudes, abandonnant les territoires où leurs ancêtres avaient vécu pendant des milliers d'années, semblent se retirer vers l'ouest et le sud de la France, où nous retrouvons aujourd'hui leurs descendants? Le type Ibéro-Aquitain ne continue-t-il pas le type des Dolichocéphales néolithiques, lesquels, nous le savons, continuaient eux-mêmes les Dolichocéphales magdaléniens? N'avons-nous pas vu, dans la péninsule Hispanique, à Mugem, des représentants de cette même race? Cette hypothèse du refoulement a été acceptée par tous les anthropologistes français.

N'avons-nous pas constaté que les sépultures qui renferment les types les moins homogènes, que les pourcentages les plus faibles des Dolichocéphales de Baumes-Chaudes sont à l'est, dans la région alpine (Isère); au nord-est, dans les départements proches de l'Alsace-Lorraine et de la Belgique? C'est par ces deux régions que les courants brachycéphales sont arrivés en France.

La physionomie ethnique de la France, à l'âge du bronze, nous est beaucoup moins connue. Une des causes de cette méconnaissance relative provient de ce qu'à ce moment-là des idées religieuses nouvelles ont souvent conduit à brûler les morts. Ceux à qui, jusqu'alors, on avait donné, avec grand soin, des sépultures, parce que toutes les parties du corps devaient être intégralement préservées, seront maintenant, en application d'une philosophie nouvelle, réduits en poussière! Veut-on, par ce moyen, se préserver contre les esprits des morts, rôdant autour des vivants? Veut-on, par l'ustion, libérer l'âme des parties charnelles qui l'enveloppent?

On se représente, devant la modification de ces rites, les regrets des anthropologistes de ne plus trouver — durant tout

un espace de temps — un « matériel » scientifique aussi abondant que dans les périodes précédentes. La connaissance que nous aurons du peuplement de la France sera, dès lors, pour une certaine part, et jusqu'à une meilleure documentation, basée sur la comparaison avec les régions voisines et sur les constatations que nous permettront les populations « en place » aux périodes postérieures. Par ces moyens indirects, nous rattacherons le fil que le rite de l'incinération a sinon rompu, du moins, pour certains territoires, singulièrement aminci.

Non pas que nous manquions totalement de squelettes français provenant de l'âge du bronze (1); mais leur nombre est bien petit par rapport à celui de l'époque néolithique. Peut-être aussi cette pénurie provient-elle de ce que les archéologues, découvrant les sépultures à inhumation de l'âge du bronze, obnubilés par les objets de métal qu'ils recueillaient, ont-ils, plus encore que pour le Néolithique, délaissé les ossements humains!

Quel a été le cheminement du bronze au travers de la France? L'introduction de cette civilisation nouvelle correspond-elle à

(1) Sur la foi de quelques archéologues, beaucoup de gens croient encore, comme Alexandre Bertrand l'enseignait, que les sépultures de l'âge du bronze font défaut en Gaule (a). Pourtant, il suffirait d'ouvrir Déchelette, qui, avec clarté, a mis au point cette question, pour être convaincu du contraire (b). Pendant la première moitié de l'âge du bronze, l'inhumation demeura en usage dans toute l'Europe. En France, l'incinération ne prévaut qu'à l'âge du bronze IV. Toutefois n'oublions pas que l'Armorique fait exception — elle fait souvent exception dans l'histoire de la France; est-ce à cause de sa race? — Déjà les dolmens bretons de la fin du Néolithique recouvrent souvent des cendres humaines, en certains lieux même plus souvent qu'ils ne recouvrent des squelettes. Et l'on peut souligner ce fait ethnographique — d'une réelle importance pour l'histoire de la France: — alors que, dans l'ensemble de l'Europe et de l'Asie occidentale, le rite de l'inhumation continuait comme un usage courant, l'Armorique constituait un îlot, où des idées religieuses particularistes avaient imposé l'incinération. Et pour, en allant vers l'Est, retrouver dans l'espace une pareille imposition rituelle, il faut se laisser conduire jusqu'en Inde. Dans l'Asie antérieure, le Caucase, l'Arménie, la Perse, l'Anatolie, etc., l'incinération était rare.

(a) XV, p. 195. — (b) LI, p. 134 et suiv.

des modifications dans la physionomie ethnique de l'ancienne Gaule?

On saisit l'importance de cette question. Si l'introduction du bronze n'a été qu'une connaissance nouvelle, acquise de proche en proche, la mise en pratique d'un procédé dont les voisins vous communiquent la recette; si même cette introduction a eu lieu par un colportage au travers de tout le pays, les résultats ethniques seront très différents de ce qu'ils seraient, si l'invention nouvelle arrivait, portée par tout un peuple. Dans les deux premières alternatives, nous n'avons pas à envisager des stratifications ou des mélanges ethniques. De nos jours, l'introduction du télégraphe, du téléphone et de la lumière électrique dans les villages les plus reculés des Alpes suisses, n'a rien changé aux caractères anthropologiques des habitants chez qui s'introduisaient ces faits nouveaux de civilisation.

Les découvertes récentes et une utilisation plus rationnelle — surtout plus comparative — des documents recueillis modifient les idées qui nous ont été inculquées, au sujet des voies par lesquelles le cuivre et le bronze pénétrèrent dans les Gaules. Le bronze, de plus en plus, apparaît comme une découverte des Orientaux. Mais le lieu même où naquirent les premiers métallurgistes nous est encore inconnu. Mésopotamie? Vallée du Nil? Asie antérieure? Pour ce qui touche l'Europe, il apparaît que la région égéenne a été, sinon un centre de création, du moins, avec certitude, un point d'où diffusèrent vers l'ouest et le nord les produits nouveaux (1). Deux voies commerciales principales partirent de ce centre vers la France : les rives de la Méditerranée (Sicile et péninsule Ibérique) et celles de l'Atlantique; et la voie de la péninsule des Balkans, par le Danube. Ce dernier chemin conduira, au nord-est, jusqu'à la Baltique. La France occidentale fut atteinte par le premier courant, tandis que le second, après avoir pénétré en Suisse, passait dans la France orientale. Ce dernier courant a cheminé

(1) LXVI, p. 222.

plus rapidement que l'autre, semble-t-il. La Savoie et la Provence ont employé le cuivre plus vite que les Armoricains et l'Île-de-France.

Si ces hypothèses relatives à la pénétration des premiers métaux sur le sol de la France doivent être acceptées telles que nous les avons présentées, on doit conclure immédiatement que l'âge du bronze n'amènera pas de profondes modifications — du fait de la civilisation nouvelle — dans les caractères ethniques des Français d'alors. Et c'est bien en effet ce qui semble avoir eu lieu. Je dis *semble*, parce que nous avons vu que les documents relatifs à la « race » française d'alors sont, malheureusement, assez rares.

En Angleterre, au contraire, le changement ethnique s'opère principalement à ce moment-là. Est-ce l'insularité des îles Britanniques qui est cause de ce retard?

D'une statistique dressée par Salmon, et qu'on peut étendre jusqu'à plus ample informé à la France entière, il appert que, dans les sépultures néolithiques, il y avait encore 57,7 p. 100 de Dolichocéphales contre 22 p. 100 de Brachycéphales. Il est très probable que la dernière de ces proportions s'est sérieusement accrue à l'âge du bronze en même temps que, naturellement, la quantité des types mésaticéphales augmentait. Toutefois, à propos de ces formes intermédiaires, il faut remarquer que les Brachycéphales, en arrivant en France, étaient peut-être déjà plus ou moins métissés et que nous ne connaissons rien des endroits dans lesquels eurent lieu ces métissages anciens, ni des races qui les ont pratiqués.

Plusieurs ethnologues ont pensé que les arrivants étaient d'une race un peu différente de celle qui avait apporté la civilisation de la pierre polie. La constatation d'un crâne plus arrondi, d'une capacité cérébrale peut-être plus grande, les conduit à cette supposition. On a fait, de ces individus, des Néobrachycéphales. Je crois qu'il y a lieu de réserver encore notre jugement quant à cette croyance en une autre race.

Ainsi donc, au moment où l'Histoire va commencer à écrire ses annales, la population française montre une image ethnique hétérogène. Elle est composée : en premier lieu des descendants des Dolichocéphales paléolithiques et néolithiques (généalogies chelléenne-Cro-Magnon-Laugerie-Baumes-Chaude), puis des descendants des Dolichocéphales nordiques de haute stature, enfin des descendants des Brachycéphales (Proto et Néobrachycéphales ?) de l'âge de la pierre polie et de l'âge du bronze (1).

Quelle sera, dès cette époque, la participation respective des deux groupes ethniques principaux dans les destinées de la France ? L'influence de l'un et de l'autre sera-t-elle proportionnelle aux masses numériques que chacune d'elles met en présence ? Ou l'un des groupes ethniques l'emportera-t-il, à cause de ses qualités internes exceptionnelles ? Qui pourrait nous renseigner avec certitude sur ces points importants ?

On sait que certains sociologues ont cru pouvoir affirmer que le groupe dolichocéphale — les descendants des Dolichocéphales néolithiques d'origine nordique — était celui qui avait fait les plus grandes choses, alors que les pauvres Brachycéphales demeuraient humblement dans leur coin ! Cette hypothèse — elle a été singulièrement goûtée par les impérialistes de tous poils, particulièrement par les auteurs germaniques — a déjà été rapidement examinée dans l'Introduction générale. Il est inutile d'y revenir.

*
* *

Les temps historiques vont nous mettre en présence de faits ethnologiques variés, dont l'influence dans ses détails nous est, encore aujourd'hui, bien peu connue. Une succession de

(1) Ces derniers sont des individus de stature moyenne et ne peuvent pas être apparentés avec les Brachycéphales de haute taille tels qu'en montre la race Dinarique.

peuples, les uns venant du nord-est, de régions géographiques communes (ils portent des noms divers) ; les autres accourant de tous les points de l'horizon. La liste de ces peuples est considérable. Et même si nous éliminons les noms des tribus, pour ne conserver que ceux des grandes agglomérations, elle reste grande. Dans ce tableau, nous lisons entre autres les noms des Ibères, des Ligures, des Aquitains et des Basques, des Celtes, des Phéniciens et des Carthaginois, des Sarrasins. De ces premières masses, les Ibéro-Ligures et les Celtes sont principalement retenus par tous ceux qui se sont occupés des origines du peuple français.

Ensuite viendra la conquête romaine. Quelle a été son action ethnogénique ? Je la crois, pour ma part, quasiment nulle.

Mais un autre contingent — singulièrement remuant — apparaît à l'horizon. Il est composé par les races « germaniques » : Galates, Cimbres, Belges, Suèves, Alamans, Visigoths, Burgondes, Lombards, Franks, Saxons, Nordmanns (Normands). Dans des proportions diverses ces groupes interviendront dans la composition du peuple français. L'un d'entre eux, même, n'a-t-il pas donné son nom à la France ? C'est principalement à ces masses turbulentes que l'école de Gobineau fait appel pour expliquer les chapitres les plus glorieux de l'histoire européenne ; ici, de l'histoire française. Les autres groupes ethniques n'auraient pas, à ses yeux, joué un rôle comparable !

Peut-être quelques Alains ont-ils subsisté dans les environs de Valence et à l'est du Rhône ? dans la région d'Orléans et en Armorique ? Les déformations céphaliques, dites de la Sèvre nantaise, sont-elles attribuables aux Théiphales ? Quant aux Tsiganes qui ont pénétré un peu partout en France, à partir du ^{xv}^e siècle, ils sont trop méprisés pour avoir mêlé leur sang, d'une façon appréciable, à celui des Français.

Si la liste, plus ou moins complète, longue et bigarrée énumération, des populations — tribus et clans — qui ont pénétré

sur le sol français est troublante pour l'historien, elle laisse les anthropologistes assez calmes. Il ne faut pas oublier que beaucoup de ces noms ne représentent pas des équivalents raciaux. Plusieurs de ces populations ont une origine ethnique commune et, dès lors, des caractères morphologiques semblables. Plusieurs ont été puisées aux mêmes fonds que les Dolichocéphales néolithiques et les Brachycéphales de la même époque — venus tous deux du Nord-Est et de l'Est, — et à ces deux types, poursuivant leurs destinées dans l'âge du bronze. Il faut se garder de croire qu'il existait « quelque part », en Asie ou en Europe orientale, autant de centres d'apparitions (Agassiz les appelait des berceaux humains), desquels se seraient écoulés, comme des fleuves aux eaux pures — mais de qualités dissemblables les unes et les autres, — des courants ethniques : le fleuve ligure, le fleuve celte, le fleuve galate, le fleuve normand, etc. Plusieurs de ces courants, qui portent des noms différents, roulaient des flots anthropologiquement semblables.

Il est certain que beaucoup de Dolichocéphales et de Brachycéphales figurant dans les invasions historiques ont rejoint, sur le sol français, les descendants d'ancêtres communs. Ces hommes, issus de souches primitives identiques, se sont souvent traités en ennemis ; les uns, à de certains moments, furent les conquérants ; les autres, leurs victimes. Et les uns et les autres étaient trop éloignés de leurs origines premières pour avoir conservé le souvenir même de cette communauté raciale.

Si nous remontons un peu le cours de l'Histoire, il est inutile, je crois, de rechercher quelle est la part des premiers colons phéniciens et grecs dans la composition de la nation française. Ce n'étaient là que des marchands, des gens de passage, toujours en petit nombre. Il est hors de doute que cette influence a été nulle.

Quant aux Ligures, — il faudrait s'entendre sur la valeur

anthropologique que doit représenter ce terme, — il est possible qu'ils aient joué un rôle important dans l'ethnogénie de la France. On a beaucoup publié, jadis, au sujet du crâne ligure. Généralement on est d'accord pour le faire figurer dans le groupe brachycéphale dit celtique : Celto-Ligure, Rhétien, Rhéto-Ligure, etc. Ils seraient venus, ces Ligures, rejoindre les Brachycéphales néolithiques, qui représenteraient une de leurs avant-gardes, sur les territoires de la France.

Les Ibères auraient eu, peut-être, une influence puissante. On leur attribue, comme peuplement, une partie de la côte atlantique, la région basque. Ils se seraient étendus, des Pyrénées aux îles de la Méditerranée italienne, par tout le littoral du golfe du Lion. Aujourd'hui, dans les classifications anthropologiques, il existe une race Ibéro-Insulaire, le type de l'*Homo meridionalis*. Il est caractérisé, nous l'avons vu, par une petite stature et un crâne dolichocéphale. Les Portugais, les Espagnols les Français du Midi, les Italiens méridionaux, en font partie. Mais peut-on dire, sans sourcilier, que cette race est l'image de ce qu'étaient les Ibères cités par l'Histoire ? Si nous voulions rattacher ce groupe ethnique à ses origines préhistoriques, il semble que c'est vers les Dolichocéphales du type de Laugerie-Chancelade que le lien pourrait être cherché.

Quant aux Celtes, ils sont, pour les anthropologistes, ce que sont les Aryens, c'est-à-dire un simple terme convenu. Après des démêlés sans nombre, qui ont duré près de cinquante ans, et dont on pourra retrouver les traces dans les Bulletins des Sociétés anthropologiques de toute l'Europe, notamment dans ceux de la Société de Paris, on a fini par se mettre d'accord pour considérer le type celtique français — le type conçu par les anthropologistes — comme le type brachycéphale, celui qui habite le Plateau central, le Morvan, etc. On a bien fait de s'en tenir là, car rien n'est moins clair que les descriptions qui sont données des Celtes, par les auteurs de l'antiquité. Au

point de vue de leurs origines premières, les Celtes devraient être rapprochés des Ligures. Ils constitueraient les deux branches principales du tronc brachycéphale apparu à la période néolithique.

Pour beaucoup d'auteurs contemporains, Celtes et Galates ne font qu'un. Pour les anthropologistes, les Galates appartiennent au groupe Kymrique de grande taille, dolichocéphale et blond. Ces qualités descriptives nous sont indiquées par tous les auteurs anciens. Diodore de Sicile, Ammien Marcellin nous ont laissé, à cet égard, des portraits concordants. De même Tite-Live, pour ce qui concerne les Galates d'Italie et d'Asie mineure. N'est-ce pas Strabon qui a assimilé les hommes de race Gallique aux Germains, sous le rapport des caractères physiques? Les Galates et les autres peuples germaniques aux noms divers, qui ont envahi le sol français, appartenaient à la race des Dolichocéphales néolithiques de haute stature. Pas tous cependant : nous l'avons vu à propos des Alamans. La « race germanique » paraît avoir été, dans une partie au moins de sa masse, un agrégat ethnique.

Ainsi donc, les peuples qui ont participé le plus activement aux invasions peuvent se rattacher à trois groupes ethniques principaux qui, tous les trois, ont déjà des représentants en France dans les périodes préhistoriques. A la race brachycéphale néolithique appartiendraient les Ligures et les Celtes; à la race dolichocéphale de petite taille, dite de Laugerie-Chancelade, se rattacheraient les Ibéro-Insulaires (Ibères de l'histoire); à la race des Dolichocéphales néolithiques appartiendraient les Galates et la plupart des autres « Germaniques ». Mais il faut bien se représenter que cette vue générale n'est pas une certitude. Les études anthropologiques sur les populations françaises ne sont pas encore assez avancées — bien qu'elles le soient peut-être beaucoup plus que celles concernant les autres populations européennes, — pour que nous puissions imposer cette conviction.

*
* *

Et maintenant, quels sont les caractères anthropologiques actuels de la population française?

Neus venons de dire que la France est un des pays dont on connaît le mieux l'ethnologie.

C'est que les études anthropologiques sont, pour ainsi dire, une science française. Sous l'impulsion de Broca et de ses élèves, une masse considérable d'enquêtes ont été entreprises (1). Malheureusement, en ce moment-ci, on constate, dans ce pays, un abandon presque complet de ces recherches. Il est certain que, dans le désarroi social où nous vivons, des problèmes extrêmement importants pour l'avenir des races européennes doivent solliciter nos interventions scientifiques; telle l'étude des lignées héréditaires, telle l'étude des croisements ethniques, etc. Mais il n'en reste pas moins que les analyses anthropologiques d'un pays demeurent la base de toutes les études subséquentes, à quelque point de vue que ce soit. L'Eugénique sans bases anthropologiques travaillera certainement à tâtons.

Nous envisagerons en premier lieu la répartition sur le sol de la France des formes craniennes.

Nous constatons d'abord la présence, depuis le département de la Meurthe-et-Moselle jusqu'au département de la Haute-Garonne, d'une immense écharpe de Brachycéphales. Les Vosges, le Jura, un morceau des Alpes, le Plateau central français — pour demeurer dans les lignes générales de leur habitat — sont peuplés par des hommes de ce type. Une grande partie d'entre eux associent à ce crâne brachycéphale une stature peu élevée, des cheveux bruns et des yeux généralement foncés. C'est ce groupe humain qui est consi-

(1) XLVIII.

déré par les « Gobinistes » comme représentant la qualité la plus inférieure de la population française ! Vagues ilotes, vivant à côté des aristocrates populations dolichocéphales, d'origine « germanique », lesquelles auraient toujours été les instigatrices des plus brillantes périodes de l'histoire !

Pour les ethnologues modernes, cette race brachycéphale, brune, et de petite taille, est la race Cévenole ou Occidentale de Deniker, la race Celtique de Broca (ou Ligure ou Rhétienne ou Celto-Ligure, etc., dont nous parlions tout à l'heure). Abondante, travailleuse, économe, ennemie des risques, elle déborde en plusieurs points le territoire français, notamment vers la Suisse, le nord de l'Italie, dans la Belgique. Plus tard nous la retrouverons dans ces pays qui ont été, pendant le Préhistorique, les marches conduisant à la France ; ainsi que dans la Bavière, le Tyrol, etc. C'est le type de *l'Homo alpinus* de Lapouge.

Au nord et au sud (nous restons forcément dans les généralités) de cette grande masse brachycéphale, la France possède des types humains très différents.

Au nord, il y a d'abord, arrêtés à la base du promontoire de la Bretagne, et dans plusieurs cantons de celle-ci, des Brachycéphales de petite stature. Mais, dans cette grande étendue de territoire français, ce sont principalement des populations mésaticéphales qui dominent. Avec ce caractère cranien, les hommes de cette région ont une taille plus élevée que celles des Brachycéphales des provinces centrales. Ces indications morphologiques nous permettraient de croire que ces Français-là peuvent se réclamer d'une double origine. Ils seraient le résultat d'un croisement des Dolichocéphales de haute stature avec les Brachycéphales de petite taille. Ce qui semblerait confirmer cette hypothèse, c'est la présence, parmi eux, de nombreux individus à crânes dolichocéphales ou sous-dolichocéphales représentant vraisemblablement le reliquat des populations restées plus près du type initial.

Ces derniers sont-ils, particulièrement dans le nord-est de la

République, les descendants les moins modifiés des tribus gauloises ? C'est possible. Mais ce n'est pas certain, car, savons-nous vraiment si les invasions germaniques enregistrées par l'Histoire se sont accomplies à l'aide de contingents assez puissants pour peupler une grande région ? Quand on parle des Dolichocéphales français de stature élevée, il ne faut pas oublier les populations préhistoriques qui, à la période néolithique, présentaient ces deux caractères concomitants. Les historiens des invasions ont un peu trop fait litière des événements qui se sont passés dans des époques dont ils ne se souciaient pas. Je sais bien que ces Dolichocéphales néolithiques — nous l'avons déjà dit — ont pu être puisés aux mêmes sources que celles qui fourniront, plus tard, les peuplades germaniques. Les uns et les autres appartiendraient donc à la même race.

En demeurant toujours au nord de la grande bande brachycéphalique, nous trouvons, au sud de la Loire et à l'ouest du fleuve, dans la courbe qu'il dessine en coulant du sud au nord, des contingents sous-dolichocéphales et mésaticéphales.

Ainsi donc, au nord du grand massif des Brachycéphales, la France est habitée par des populations surtout dolichocéphales et métissées. Ce n'est là d'ailleurs, encore une fois, qu'une esquisse, une image simpliste, que des enquêtes anthropologiques détaillées modifieraient peut-être en maints endroits.

De l'autre côté de ce massif des Brachycéphales, nous trouvons une population mixte, dans laquelle prédominent les éléments mésaticéphales. Dans cette population plus ou moins métissée, ou plus ou moins mélangée — ce qui n'est pas la même chose, mais les moyennes ne nous permettent pas de discerner les détails — se rencontrent de nombreux représentants de la race dite Méditerranéenne. Nous connaissons ses caractéristiques générales : un crâne dolichocéphale, une taille légèrement au-dessous de la moyenne, des cheveux et des yeux foncés. On se rappellera combien ces Dolichocéphales sont différents de ceux qui habitent le nord de la France. Il y a,

entre cette population nordique et la population méditerranéenne, presque autant de différences qu'il y en a entre un cheval et un zèbre qui sont tous deux du genre *Equus*.

Peut-être existe-t-il aussi en France une certaine quantité de représentants de la race Dinarique ou Adriatique, ou, plutôt, de la race Sub-Adriatique de Deniker? On croit en avoir signalé au nord-est du bloc brachycéphale. Il serait possible qu'une partie du Jura soit peuplée par des hommes de cette race? Sur le versant suisse de la chaîne jurassique, dans le canton de Vaud, par exemple, on rencontre des populations de haute stature, brachycéphales et brunes, qui pourraient être apparentées à cette race Adriatique. La carte de Deniker mentionne des représentants de ce groupe ethnique tout le long du cours de la Loire.

Ce rapide exposé nous montre que la France est loin de posséder l'unité anthropologique. Elle est beaucoup mieux partagée sous le rapport de l'unité de langue, qu'elle possède à peu près. Les races qui habitent le territoire français sont beaucoup plus nombreuses que celles de la péninsule Ibérique précédemment étudiée.

Résumons : la population française est un complexe ethnique : autour d'un noyau paléolithique, qui n'était pas constitué lui-même par des éléments anatomiquement identiques, se sont agrégés successivement, dès le Néolithique, des types humains divers, venus de régions différentes. Toutefois, il ne faut pas croire que la multiplicité des groupes mentionnés par l'Histoire représente une même multiplicité de races. Si ces groupes étaient restés sévèrement cantonnés, on s'en apercevrait facilement. Mais les juxtapositions, les mélanges et les métissages ont augmenté l'apparence de la complexité.

Pour les ethnologues, la France se présente comme une synthèse de l'Europe : elle paraît contenir plus de types ethniques que l'Italie même.

Comment expliquer un tel afflux de races sur son territoire? Évidemment par les raisons géographiques d'une situation exceptionnellement favorable aux peuplements humains, et par les facilités de la pénétration, presque partout, notamment aux frontières orientales. Mais, tout de même, il ne faudrait pas se laisser dominer par cette constatation des communications aisées, car on sait que les Préhistoriques traversaient sans trop de soucis les cols alpins. Et par ailleurs, d'autres pays, relativement aussi bien favorisés, quant à la facilité des cheminement, n'ont pas connu de telles occupations humaines.

C'est peut-être à ces richesses anthropologiques que la France doit son génie multiforme. Chacune de ces races a apporté, dans le creuset commun, ses qualités personnelles ; car il apparaît bien qu'elles ne sont pas toutes des « valeurs humaines » identiques. Les proportions diverses de ces apports multiples pourraient peut-être servir à expliquer les variations de l'histoire française. Le Nord et le Midi n'ont pas toujours agi de la même façon ; la Bretagne n'a-t-elle pas été quelquefois une région dissidente?

Cette synthèse ethnique qui, par les éléments utilisés, semble unique — parce qu'elle apparaît sous une tout autre image que celle des États-Unis par exemple — donne à la France une place particulière dans l'ensemble des populations européennes.

CHAPITRE IV

L'ITALIE

Terre historique, terre de batailles où, comme dans le nord de la France, s'affrontèrent toutes les armées, l'Italie a vu passer, sur son territoire, les représentants de toutes les races européennes et aussi les Sarrasins. Assaillie de tous les côtés, par le continent et la mer, par ceux qui venaient d'Europe et par ceux qui venaient d'Afrique.

A première vue, il semblerait résulter, de ces assauts divers, des mélanges inextricables de populations, une incroyable bigarrure ethnique. Il n'en est rien cependant, tant il est vrai que le conquérant (quand il appartient à un autre type ethnique) ne donne que bien rarement ses caractères physiques aux peuples envahis. L'Italie nous montre ainsi la prudence avec laquelle nous devons envisager les influences, dues aux expéditions guerrières, dans les modifications morphologiques d'un peuple. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs, au cours de ce volume, que nous constatons de pareils faits.

De même que la péninsule Balkanique était autrefois soudée à l'Asie antérieure et constituait, par les territoires aujourd'hui effondrés sous l'Égée, une masse compacte, très différente du type géographique actuel, de même l'Italie lançait une large expansion continentale vers la terre d'Afrique, vers la Tunisie et la Tripolitaine. Alors l'Adriatique ne formait pas un golfe étendu comme aujourd'hui; ses rivages ne dépassaient pas, au septentrion, la région des Bouches de Cattaro. De l'autre côté de la Péninsule actuelle, les monts

liguriens rattachaient la Corse et la Sardaigne au grand corps italique, et ce large promontoire donnait, sur la carte, l'image d'un pendentif énorme suspendu à l'Europe méridionale. Les eaux du Pô et de l'Adige, vraisemblablement, écoulaient leurs limons dans un thalweg que bordaient au loin : à droite, les sommets des Apennins; à gauche, les arêtes dénudées des Alpes dinariques.

L'Italie n'a connu que fort peu les phénomènes glaciaires du Quaternaire. Sa situation géographique l'a laissée presque en dehors de ce formidable événement dont l'influence fut si grande sur la dispersion des flores, des faunes et des hommes. Au nord de son territoire actuel, là où l'invasion était la plus puissante, la grande barrière de l'inlandsis alpin dominait, de ses glaces et de ses moraines, toute la plaine du Pô. A l'ouest, à cause des massifs montagneux qui s'avancent vers la mer, elle ne laissait libre, pour le cheminement des Paléolithiques, qu'une mince bande du littoral méditerranéen. C'est là que passèrent les hommes des Baoussé-Roussé; c'est là que, plus tard, passera la Via Aurelia.

A l'ouest, par les confins des plaines lombardes et véniennes, les communications s'établissaient par les monts de l'Istrie — on sait que les massifs montagneux n'étaient pas des obstacles aux peuplements — et, par delà le Karst, on pouvait atteindre les plaines de la Save et du Danube. Ainsi l'Italie n'était nullement isolée du monde européen.

Quant à la longue arête de l'Apennin, elle n'avait que des glaciers locaux, sans grande importance, établis sur les sommets les plus élevés. Ils faisaient vis-à-vis à ceux qui s'étaient créés de l'autre côté de l'actuelle Tyrrhénienne, dans les vallées à plus hautes altitudes de la Corse.

Les Paléolithiques avaient ainsi, de quelque côté qu'ils vinssent, libre passage dans la Péninsule. Aussi les hommes, dès le Chelléen, ont-ils parcouru les terres favorisées de l'Italie; ils ont campé sur les bords en terrasses des cours

d'eau, où leurs outils, d'ailleurs assez rares, ont été retrouvés. Ils se sont établis dans les grottes et dans les abris sous rochers ; et plusieurs de ceux-ci sont devenus célèbres dans la science : le massif des Baoussé-Roussé en particulier.

A l'époque néolithique, puis à l'âge du bronze, la Péninsule apparaît comme largement habitée. Les stations lacustres de la Haute-Italie (lacs de Varèse, de Garde, Varano, etc.), et les terramares, par leur abondance relative et la richesse de leurs matériaux archéologiques, marquent l'état de densité de la population.

Jusqu'aux premières découvertes de squelettes humains dans les grottes des Baoussé-Roussé, l'Italie n'avait guère fourni de documents propres à nous renseigner sur la qualité des races humaines qui la peuplèrent primitivement. A l'époque héroïque de l'Anthropologie, on avait signalé les trouvailles, dans le sol italien, de débris osseux qui paraissaient faire croire à l'existence de l'homme tertiaire. Le squelette de Savone, exhumé des marnes pliocènes et qu'Issel a supposé contemporain de celles-ci ; le squelette de Castelnodolo, près Brescia, que Raggozoni, qui cherchait des fossiles, découvrit dans le Pliocène également, ne sont plus considérés aujourd'hui comme datant de cette époque reculée. Et, jusqu'aux strates appartenant à l'âge du Renne, aucun débris humain authentique ne nous permet de nous représenter les caractères morphologiques des Italiens du Paléolithique.

Les grottes des Baoussé-Roussé sont situées dans la commune de Vintimille, à une petite distance du territoire français. Elles sont creusées dans le calcaire nummulitique. Elles regardent la mer. La Via Aurelia passe à leur pied. Ces grottes sont connues depuis longtemps, et Horace Bénédict de Saussure les a visitées en 1786. C'est la région de l'Europe qui, jusqu'à présent, a fourni, sur un territoire très restreint, le plus grand nombre de squelettes complets, datant du Pléistocène. En 1872, Rivière y découvrit, pour la première fois,

des restes humains (la célèbre sépulture dite de l'Homme de Menton). En 1901, le prince Albert I^{er} de Monaco reprit les fouilles. Entre ces deux dates, les entrepreneurs des carrières de pierres à bâtir, qui exploitent le massif, avaient aussi fait plusieurs trouvailles. Aujourd'hui nous possédons seize squelettes paléolithiques provenant de ce petit canton archéologique. Il faut citer, parmi eux, les fameux Négroïdes décrits par Verneau. On trouvera tous les détails relatifs à ces découvertes dans le volume de Marcellin Boule, abondamment cité dans nos premiers chapitres, et auquel nous renvoyons le lecteur.

L'Italie, habitée depuis les débuts du Paléolithique, doit avoir fixé ses caractères anthropologiques généraux, au moins pour ce qui touche à la partie péninsulaire, dès l'âge du bronze. Il est possible, cependant, que les grandes invasions viendront, sur certains points du territoire, particulièrement atteints par ces migrations, modifier cet état primitif. Nous allons essayer de nous en rendre compte.

Grâce à de nombreuses enquêtes locales, les caractères anthropologiques des Italiens commencent à être connus. Nous pouvons nous représenter dans ses grands traits — mais dans ses grands traits seulement — la physionomie générale de l'Italie, car ici, comme ailleurs, les détails manquent encore sur beaucoup de points. Cependant la Péninsule est un des pays où les enquêtes ont été poussées le plus loin.

Parmi les savants qui ont principalement contribué à la connaissance anthropologique de l'Italie, il faut mettre hors de pair Ridolfo Livi, dont les beaux travaux resteront longtemps une mine précieuse de renseignements (1).

Lorsqu'on examine simultanément la carte de la taille et celle de l'indice céphalique, on voit que la Péninsule est divisée — c'est, bien entendu, une image schématique — en

(1) CXLIII, Part. I et II.

deux parties qui sont presque égales. La séparation se fait, approximativement, selon une ligne oblique, qui couperait la botte italienne à la hauteur d'Ancône et, de là, irait au moyen Tibre et à Rome. Le midi de l'Apennin toscan et les Monts Sibyllins semblent renfermer des individus brachycéphales et bruns, apparentés à la race Celtique, tandis que le sud de la Péninsule, la Corse et la Sardaigne, sont peuplés par des hommes appartenant à la race Ibéro-Insulaire.

La carte orographique de l'Italie n'est pas loin d'expliquer une bonne partie de la carte anthropologique de ce pays ; la géographie humaine semble ici trouver son compte. Les vastes plaines du Pô et de l'Adige ont arrêté, grâce à la fertilité de leur sol et à la facilité des communications qu'elles offraient, les habitants brachycéphales — probablement de deux races différentes — qui, après avoir peuplé les bases des Alpes Pennines, s'étendirent ensuite sur tous les territoires de l'Émilie.

Mais les contreforts septentrionaux des monts liguriens et toscans, à cause de leurs faibles altitudes, sont des barrières faciles à franchir. Après quoi, on trouve les vallées qui, par l'Arno et le Tibre, conduisent vers le littoral tyrrhénien. Et le long de la côte italienne, on passe partout. Ainsi, maîtres de la plaine, assurés des chemins vers les deux mers, retenus sous un ciel favorisé, moins ardent que le ciel méridional d'au delà de l'Ombrie, les Brachycéphales et Sous-brachycéphales italiens purent enclore assez nettement leur domaine géographique.

Et c'est dans cette portion de la Péninsule, limitée entre le haut Tibre et le Pô, que s'élaborèrent les destinées de la plus noble Italie. C'est là que, plus tard, Lucques et Florence, Pise et Bologne, Sienne et Pérouse, édifièrent leurs civilisations rayonnantes.

Ce ne sont pas les Dolichocéphales italiens, habitant le sud de la presqu'île, qui ont joué le rôle déterminant dans la

grandeur intellectuelle de l'Italie. Il y a, pour expliquer cette relative abstention, des raisons diverses, probablement indépendantes de la race. Et pour le surplus de l'histoire de l'Italie des derniers siècles, on peut demander aux Brachycéphales piémontais si, pour ce qui concerne la Péninsule, ce n'est pas dans leurs rangs que se développa principalement la valeur militaire et, plus tard, le souci constant de l'unité italienne ? Cavour et Garibaldi n'étaient-ils pas des Brachycéphales de l'Italie du Nord ?

A ce propos, il est dès maintenant nécessaire de remarquer — car nous avons l'air d'appuyer les arguments de Gobineau — qu'il ne semble guère y avoir de concordance entre la haute civilisation de l'Italie d'autrefois, et la présence, dans les lieux mêmes où cette civilisation jetait le plus vif éclat, de populations appartenant au type germanique, ainsi que le voudrait la pure doctrine. Le fait mériterait d'être étudié à fond, sans parti pris, et nous en reparlerons.

La stature moyenne des Italiens (1^m,64 environ) est à peu près celle de leurs voisins les Français. Et, de même que pour ceux-ci, la taille moyenne est obtenue à l'aide d'associations humaines hétérogènes. La Vénétie, par exemple, renferme des hommes dont la stature est élevée (1^m,66 au moins). Et comme toute cette région du Nord-Est italien est peuplée par des Brachycéphales aux pigmentations accusées, on peut admettre, dès maintenant, qu'il survit là, soit une influence de la race Dinarique, soit d'assez puissants contingents de cette race elle-même. On se rappelle que les Dalmates, les Bosniaques, les Herzégoviniens, les Monténégrins, les Albanais du Nord, en sont les meilleurs représentants.

Les régions de plus petites tailles sont la Basilicate (1^m,58 à 1^m,59) et la Sardaigne. Et pour cette île, c'est surtout la partie orientale qui est un foyer de très faibles statures. Pour retrouver en Europe — avec une certaine importance numérique — des groupements humains de taille aussi petite, il faut aller

dans le nord du continent, chez les Lapons, chez les Vogouls ou, à l'est de la Russie, chez certaines fractions des Tatars volgaïques. Mais qu'on n'aille pas s'imaginer que ces faibles statures établissent entre ces populations un lien quelconque de parenté !

Ces îlots italiens de très petite taille représentent un problème dans lequel j'imagine que l'Histoire a son mot à dire. Peut-être même est-ce elle seule qui le résoudra ? Je ne crois pas, en tout cas, qu'il y ait lieu de faire intervenir, pour expliquer d'aussi petites statures, une influence du milieu géographique ayant abaissé ou ralenti le développement de la taille moyenne d'un groupe ethnique considéré, dont l'origine est encore difficile à saisir. On sait que je ne suis guère partisan de ces influences mésologiques sur l'Homme.

Par ailleurs, il sera utile de constater qu'on ne retrouve pas, à deux pas de l'Italie méridionale, de l'autre côté de l'Adriatique, des lieux d'aussi faibles statures. Ce n'est pas de cet endroit que proviennent ces hommes de petite taille. Ce n'est pas, non plus, vers les colonies grecques, ayant essaimé dans le midi de l'Italie, qu'il faut orienter nos recherches : le résultat serait décevant. Nous avons déjà dit pourquoi.

Au surplus, et c'est maintenant surtout que le problème devient intéressant, les groupes humains de petite taille de la Basilicate et de la Sardaigne orientale ne doivent pas s'imaginer une commune origine. La qualité de leur indice céphalique est trop différent pour que nous le supposions un instant ; le premier est mésaticéphale, le second hyperdolichocéphale. Il ne semble pas que ce soit là une apparence de statistiques, le résultat de mélanges faussant les moyennes. Il est donc impossible d'envisager, dans un passé récent, une souche unique pour ces populations.

En examinant la Péninsule dans son ensemble, on constate que, d'une manière générale, la taille diminue lorsqu'on va du nord vers le sud. Dans la Haute-Italie, dans les terres allu-

viales que traverse le Pô, et dans les contreforts montagneux qui vont de l'Istrie à la frontière française, la stature diminue de l'est à l'ouest : les Vénitiens sont plus grands que les Piémontais.

Au sud de la ligne Ancône-Rome, la zone des petites tailles de l'Italie méridionale montre également un défaut d'uniformité : les hommes du littoral adriatique sont plus petits que les hommes du littoral méditerranéen. A ce propos, je signale immédiatement un phénomène intéressant que mes études en Albanie ont rendu palpable : les colonies albanaises de l'Italie du Sud arrivées dans ce pays, après les aventures de Scanderbeg, ne présentent pas les mêmes caractéristiques morphologiques et descriptives que la majorité des Albanais dans l'Albanie. C'est un problème que nous retrouverons en étudiant la péninsule des Balkans (1). Mais nous pouvons être bien certains, dès maintenant, que les colons albanais de petite taille de l'Italie, ne sont nullement des Albanais dégénérés par le changement des milieux géographiques.

Nous venons de citer deux îlots de petite taille. En voici maintenant deux de grande stature ; et celle-ci dépasse, notablement, la stature moyenne de l'Italie.

C'est d'abord l'îlot d'Udine, à l'extrême frontière nord-orientale, proche de l'Istrie. Il forme un prolongement méridional à l'écharpe de race Dinarique qui paraît traverser l'Europe, du Balkan occidental à la Belgique. C'est ensuite l'îlot de Lucques-Massa. Groupés dans les vallées du Monte-Cimone et dans les promontoires rocheux qui descendent vers l'Arno, ces hommes, les plus grands de l'Italie, ont étendu leur habitat en poussant des pointes le long du littoral : du côté de l'Apennin ligurien et du côté de l'Apennin toscan. Nous allons retrouver ces individus de hautes tailles en parlant de la forme du crâne des Italiens.

(1) CXCIV, p. 267.

L'indice céphalique moyen de l'Italie (d'après l'étude de 300 000 individus) est 81,7. Il indique la mésaticéphalie. Mais ce renseignement, donné tel quel, est pour nous presque indifférent : il n'éclaire rien. Qu'est-ce qu'un indice obtenu par l'addition de 300 000 caractères que nous savons déjà être des caractères disparates ? Il laisse cependant sous-entendre : ou bien un métissage extraordinaire entre les types extrêmes ; ou bien la présence, côte à côte, de deux types craniens dont la moyenne fournit cette image intermédiaire.

La réalité correspond à cette seconde hypothèse. Au sud de la ligne idéale Ancône-Rome, habitent des populations dolichocéphales, ou se rapprochant de ce type ; au nord de cette ligne, des populations brachycéphales. Et dès lors, grâce aux caractères de la stature, déjà connus, les races de l'Italie commencent à se préciser et il sera possible d'établir un rapport entre l'Histoire et l'Anthropologie.

L'indice céphalique des Piémontais est de 85,9, tandis que celui des Calabrais est 78,4. Les Vénitiens inscrivent, au tableau général des indices, le chiffre 85,2 et les Sardes 77,5. La masse dolichocéphale du sud présente même des indices encore plus bas que ceux-là. Dans le talon de la botte italienne, en Apulie, l'indice céphalique moyen n'atteint pas 77. Il en est de même dans le prolongement rocheux qui se termine à Reggio. Il semble que ces deux promontoires sont comme des culs-de-sac, dans lesquels se sont rassemblés les hommes à la fois les plus petits et les plus dolichocéphales de la Péninsule.

Ces quelques observations montrent combien l'indice céphalique moyen italien, si on devait l'utiliser tel quel, nous fournirait une image anthropologique inexacte de l'Italie ; et combien, du point de vue qui nous intéresse dans ce volume, il serait un document quasiment inutile.

Les régions méridionales ont été occupées, entre autres invasions, par les Visigoths et les Normands. Or, ce ne sont pas les caractères anatomiques de ces groupes qui sont exprimés par

les populations actuelles de ces provinces. Une telle observation pourrait être un exemple de plus à l'appui de ce que nous avons déjà dit maintes fois, à savoir que les conquérants ne donnent pas souvent aux pays conquis leurs empreintes ethniques (1).

Au nord de la ligne Ancône-Rome, on distingue également, sur le grand fond brachycéphalique, un îlot disparate. C'est la région de Lucques-Massa, signalée tout à l'heure, à propos de la taille italienne, comme ayant une stature dépassant celle de la moyenne de l'Italie septentrionale. Ce groupe de haute taille est dolichocéphale. Au surplus, il est, géographiquement, assez nettement circonscrit. Ce fait accentue encore l'intérêt que présente pour nous cette population. Les Lucquois ne prétendent-ils pas que leur ville fut fondée par les Lydiens ?... Les légendes de la Lydie ne disent-elles pas qu'une de leurs tribus, les Tyrhènes, émigrèrent en Italie ?... Imaginations, sans doute ! Il semble, à tout le moins, qu'une enquête sérieuse s'impose dans cette région. Peut-être ces Dolichocéphales de haute stature représentent-ils un reliquat des grandes invasions ? Ils mériteraient par cela même une étude approfondie.

En dehors de ce curieux cantonnement, le nord de l'Italie forme — en demeurant toujours dans les faits généraux — un bloc brachycéphalique. Tous les hommes de la Vénétie, puis ceux des deux rives du Pô et de l'Émilie constituent, considérés à ce point de vue, une masse anthropologique assez cohérente.

Les conclusions — rapides et toutes provisoires — qui découlent des faits ci-dessus, pourraient être exprimées de la façon suivante : le sol de l'Italie, recouvert à toutes les époques de l'histoire par des populations de noms divers, quelques-unes d'origines ethniques différentes (ces populations venaient se superposer aux races préhistoriques), est aujourd'hui foulé par les représentants de trois races principales :

(1) Voir dans les Considérations générales.

La race Adriatique ou Dinarique, grande, brachycéphale et brune, habite le nord-est. Pour arriver dans cette région, elle a (si son habitat légitime le plus ancien doit être indiqué dans la péninsule des Balkans), longé le Karst et s'est établie en premier lieu dans la région d'Udine et de Bellune. Puis, suivant les côtes, et traversant les bras de l'Adige et du Pô, elle s'est écoulée le long du littoral, gardant le contact avec la mer. Vers l'intérieur du pays, elle paraît s'être arrêtée au pied de toutes les chaînes de montagnes. Elle a fait halte devant la barrière de l'Apennin ligurien et toscan. Les golfes de Venise et de Trieste séparaient donc — jusqu'à la guerre — des hommes qui sont d'une commune origine ethnique.

La race Occidentale ou Cévenole, brune, brachycéphale, et de petite taille, s'est installée à l'ouest de ces Dinariques. Son domaine est limité au nord par les contreforts des montagnes suisses ; à l'ouest par les massifs des Alpes françaises ; au sud par l'Apennin ligurien. Mais ces représentants de l'*Homo alpinus* ne semblent pas constituer un bloc aussi homogène que leurs voisins de l'est. Il paraît fort probable que cette race est formée, en grande partie, par les descendants des populations de l'âge de la pierre polie et de l'âge du bronze, de celles qui édifièrent sur les lacs de la Suisse — en même temps que sur les lacs de la Haute-Italie — les habitations palafittiques.

La race Ibéro-Insulaire — *Homo meridionalis* de certains auteurs — est répandue dans le midi de l'Italie ; elle paraît être d'autant plus pure qu'on s'avance davantage vers les pays accidentés de la Basilicate et de la Calabre. Ce type ethnique de petite taille, aux cheveux foncés, au crâne dolichocéphale, peuple en même temps les îles italiennes.

A ces trois races principales, il faut ajouter le groupe si intéressant, encore énigmatique quant à ses origines, de l'Apennin ligurien et du littoral de la Riviera di Levante, caractérisé par sa haute stature et sa dolichocéphalie. Faut-il le rattacher, zoologiquement, à la race Atlanto-Méditerranéenne de Deni-

ker — qui, avec des interruptions, habite depuis le littoral français jusque vers l'embouchure du Tibre ? Y a-t-il là des survivances de types nordiques ? Pouvons-nous croire, historiquement, plutôt qu'à un reste d'hypothétiques Lydiens, à un reliquat des bandes germaniques de Radagaise ?

Ainsi la population de l'Italie, pas plus que les populations étudiées jusqu'à présent, ne peut rechercher ses origines ethniques dans un seul berceau humain.

Par-ci par-là, sur le sol de la Péninsule, subsistent des groupements allogènes, manifestant leur différence d'avec le corps principal par l'emploi d'une autre langue, tels les Vaudois du Piémont parlant français, les germanophones des provinces de Vérone et de Vicence, les Albanais, les Grecs, les Dalmatiens (Slaves) des Abruzzes. La grande guerre a augmenté les contingents de plusieurs de ces groupes linguistiques — et quelquefois anthropologiques — notamment dans le Tyrol. A quelles subdivisions anthropologiques appartiennent tous ces gens-là ?

J'ai déjà dit ce qu'il faut penser des Albanais de l'Italie, qui ne ressemblent que de loin, par leurs caractères physiques, à la majorité des Albanais de l'Albanie.

Quant aux Slaves des Abruzzes, qui reconnaissent pour ancêtres les Dalmates venus de l'autre côté de l'Adriatique, je crois qu'il serait difficile d'imaginer que ce sont véritablement des hommes de « race » Yougo-Slave. Ils sont loin, bien loin de présenter les caractères de la race Dinarique à laquelle il faudrait alors les apparenter.

Les habitants des grandes îles italiennes de la Méditerranée, la Sardaigne et la Sicile, — qui sont des lieux très anciennement peuplés, — appartiennent, dans leur généralité, à la race Ibéro-Insulaire, avec des degrés de pureté variables. Les nombreuses invasions dont ces régions ont été le théâtre peuvent avoir joué un rôle dans une modification moderne du type initial. Mais il est impossible de se rendre compte sous quelles directions ethniques — ni dans quelles mesures, — ces modifi-

cations se sont réalisées. Lorsqu'on circule dans les rues de Palerme, il y a des gens qui nous affirment reconnaître, parmi les passants, les représentants de toutes les races ayant abordé la Sicile. Laissons-les à leur amusement.

CHAPITRE V

LA SUISSE

Lorsqu'on discute des questions ethnologiques, un coup d'œil sur la carte d'Europe nous inviterait à croire que la Suisse, à cause de sa position centrale, doit présenter, sur son sol, les échantillons de toutes les races européennes. N'a-t-on pas dit qu'elle était à cet égard aussi la plaque tournante de l'Europe ?

Et cependant rien n'est moins exact. C'est qu'il n'y a pas que la position géographique d'un pays pour attirer et retenir les hommes ; il y a les conditions internes mêmes de ce pays ; les difficultés ou les facilités de l'habitation. Il ne suffit pas de pénétrer quelque part ; il faut encore pouvoir y rester.

L'architecture générale de la Suisse présente, aux hommes qui l'habitent, les trois régions principales, devenues classiques dans les manuels : le Jura, le Plateau et les Alpes. Le massif alpin contiendra naturellement les races les moins mélangées, d'abord parce que la vie, dans ces territoires, est assez dure et que beaucoup d'individus, ne la trouvant pas agréable, après avoir abordé le massif s'en sont aussitôt éloignés. C'est aussi que beaucoup de vallées sont des culs-de-sac ne communiquant pas avec l'extérieur ; les races qui s'y sont engagées et qui ont pu y vivre, y sont toujours demeurées. C'est qu'enfin, sur ces terres pauvres, les premiers habitants, une fois installés, en accaparèrent aussitôt toute l'économie et qu'il n'y eut, dès lors, aucune place pour les nouveaux arrivants.

Pendant la presque totalité du Paléolithique, la Suisse était quasiment inabordable. Les glaciers recouvraient une grande partie de son étendue. Sur cet inlandsis qui, des massifs

centraux, se répandait dans toutes les directions, quelques groupes de chasseurs ont poursuivi le gibier, notamment l'ours des cavernes. La station moustérienne du Wildkirchli (massif du Sântis) est la plus élevée de toute l'Europe, mais elle n'a été probablement qu'une halte. Il en est de même, semble-t-il, de la station de Cotencher, dans le Jura de Neuchâtel.

Durant la période postglaciaire, alors que les masses de glaces fondaient graduellement, la périphérie septentrionale et occidentale de la Suisse a été occupée par plusieurs stations magdaléniennes et aziliennes.

Aucun reste squelettique, datant du Paléolithique, n'a été retrouvé en Suisse, sauf quelques petits débris sans intérêt. Mais on peut imaginer que les chasseurs moustériens, parcourant l'Helvétie préhistorique, et les chasseurs magdaléniens s'y établissant plus tard, appartenaient aux mêmes races que celles qui, au même moment, nomadisaient dans les régions voisines, notamment en France.

A la période néolithique la Suisse est abondamment peuplée. Comme dans les autres pays, les Néolithiques occuperont les cavernes, et, surtout, ils s'établiront sur les lacs.

Les Palafittes suisses ont rendu à la science des services qu'on ne saurait trop estimer. Grâce aux découvertes faites dans un grand nombre de lacs et de tourbières de la Suisse, la civilisation de l'âge de la pierre polie s'est réellement éclairée. C'est que la conservation des objets de cette époque a été assurée à la fois par la carbonisation (les stations lacustres ont disparu par des incendies), et par leur dépôt au sein de la masse tourbeuse imputrescible qui compose le « fumier lacustre ».

Dans tous les lacs suisses dont les rivages étaient à faible pente, les Lacustres ont établi leurs maisons sur pilotis. Des centaines de mille pieux ont été enfoncés dans la vase pour supporter les petites maisons basses où, pendant plusieurs dizaines de siècles, — avec des facies locaux — la civilisation

de l'Europe centrale, jusqu'à la fin de l'âge du bronze, allait évoluer.

Les squelettes néolithiques en Suisse ne sont pas encore très abondants. Pourtant la liste augmente chaque année. On les trouve dans des tombeaux (souvent repliés, dans des caissons de pierre); mais on en rencontre également dans les vases des lacs, au milieu des débris palafittiques, entre les pilotis.

L'analyse de tous ces crânes semble démontrer qu'à la période néolithique, et pour la première fois peut-être, la Suisse a vu arriver sur son sol des bandes de Brachycéphales. Ils franchirent très probablement les cols alpins de l'est et du sud — surtout de l'est — pour parvenir jusqu'au Plateau. Il apparaît bien que ce sont ces Brachycéphales qui construisirent les habitations lacustres, manifestation matérielle jusqu'alors inconnue dans le monde occidental. Ils apportèrent avec eux la culture des céréales et les animaux domestiques (chien, bœuf, mouton, chèvre, cochon, — le cheval ne sera domestiqué qu'à l'âge du bronze); ils instituèrent la navigation. On peut dire qu'ils apportèrent la plus grande des révolutions sociales.

Les restes squelettiques retrouvés dans les habitations lacustres nous permettent d'imaginer comme suit la succession des événements humains qui s'accomplirent alors.

Dans un pays qui paraît avoir été timidement habité par quelques Paléolithiques — si timidement, que nous n'en possédons quasiment aucun souvenir anatomique — un flot brachycéphale — d'origine probablement asiatique — le même que nous avons connu en étudiant la France — se répand largement. Il gagne à peu près tout le pays; mais ses plus forts contingents se concentrent sur les lacs. Et c'est parmi les débris venus des esplanades palafittiques que nous retrouverons surtout leurs restes.

Que deviennent alors, devant ce flot d'envahisseurs, les descendants des Dolichocéphales paléolithiques qui, même sous la forme de très petits contingents de chasseurs, devaient

continuer à parcourir la Suisse? Ont-ils reculé vers l'ouest? Se sont-ils mêlés aux envahisseurs? Ce qui semble résulter de nos trouvailles c'est que, vers le milieu de la période néolithique, des Dolichocéphales nouveaux sont venus se mêler aux Lacustres brachycéphales. Quelle est leur provenance? Appartiennent-ils aux avant-gardes des Nordiques dolichocéphales, de ceux qui envahirent la France à peu près à la même époque? Ou peuvent-ils réclamer pour ancêtres, également comme en France, les Paléolithiques magdaléniens du type Laugerie-Chancelade? Nous n'avons pas encore les moyens d'en rien savoir.

Au moment où l'âge du bronze va succéder à l'âge de la pierre polie, les Dolichocéphales paraissent encore plus nombreux. Est-ce le résultat d'une nouvelle migration? Ceux-là, les Dolichocéphales de deuxième arrivée, semblent appartenir à la race qui, en France, domine dans les sépultures dolméniques. Hamy les appela Dolichocéphales néolithiques. On leur attribua une origine septentrionale et on les homologua, comme types, à ceux des sépultures en rangées (*Reihengräber*) allemandes.

Vers la fin de l'âge du bronze, les Néobrachycéphales (voir le paragraphe consacré à la France) paraissent devenir prépondérants. Ils ont un indice céphalique plus élevé et une capacité crânienne plus grande que leurs prédécesseurs. Dans la nomenclature de His et Rüttimeyer, cette race serait représentée par le type dit de Disentis (1).

J'ai cependant fait observer, à diverses reprises, que nous n'avions pas le droit de considérer une telle synthèse (2) comme définitive. J'ai souligné ce fait que les documents humains provenant des stations lacustres n'ont pas été, jusqu'à présent, recueillis en stratigraphie (3). Cette succession a été établie d'après les découvertes faites dans des

(1) CI. — (2) XCVI, p. 137. — (3) CXCHII.

stations d'époques diverses; et on a pensé qu'ainsi cette vue dans l'espace pouvait être transposée en une vue assez exacte dans le temps. Je reconnais toute la justesse de cette observation. Et pourtant! Quand on a soi-même pratiqué beaucoup de fouilles, on reste sceptique au sujet d'un tel procédé; et l'on pense qu'une démonstration, basée sur un examen stratigraphique serré, mériterait plus de crédit!

Or, peu de jours avant le moment où j'écris ces lignes, on a trouvé, dans la station néolithique exondée d'Auvernier (lac de Neuchâtel), dans la couche contenant le plus vieux néolithique palafittique, un crâne « en place » dans un niveau bien délimité. Or, ce crâne, que la théorie voudrait brachycéphale, est dolichocéphale! Est-ce une première fissure dans la construction ethnogénique dont il vient d'être parlé? Je ne sais. Mais il me paraît nécessaire de signaler ici cette découverte à cause même du succès, assez justifié d'ailleurs, fait à la synthèse exposée ci-dessus (1). Quoi qu'il en soit, ce sont les Brachycéphales de la période néolithique et de l'âge du bronze qui ont donné à la majorité de la population suisse actuelle son expression ethnique.

A l'âge du fer, les Dolichocéphales sont encore très abondants en Suisse; de nouveaux contingents de ce type, certainement, sont arrivés. Nous ne pouvons pas exactement nous rendre compte du pourcentage qu'ils représentent dans la population d'alors. Sur le Plateau, ils semblent prépondérants. Quelques grands cimetières de cette région et de cette époque — comme celui de Münsingen par exemple — renferment presque exclusivement ce type humain, avec, à côté d'eux, des individus mésaticéphales.

A l'aurore des périodes préhistoriques, la Suisse est habitée par une population mixte: dans le massif alpin, les Brachycéphales — qui semblent sérieusement groupés; — sur le Plateau, de forts contingents de Dolichocéphales.

(1) CXCHII.

Avant d'aller plus loin, il faut dire quelques mots d'un groupe humain dont l'influence ne sera pas considérable dans l'ethnogénie de la Suisse, mais qui tout de même, ne saurait être passé sous silence. Nous voulons parler des Pygmées.

La Suisse de la période néolithique a connu, disséminée en plusieurs points de son territoire, une population de très petite taille. Il ne s'agit pas là d'individus ayant subi une dégénérescence au cours de leur développement. Ce sont des personnages normaux. Cette race particulière a, d'ailleurs, été signalée dans d'autres pays.

Les découvertes de squelettes de pygmées ont eu lieu dans plusieurs cantons : à Géronde (Valais), à Mooseedorf (Berne), au Schweizersbild et au Dachsenbühl (Schaffhouse) ; à Chamblandes (Vaud). Dans ces sépultures, les squelettes appartiennent aux deux sexes. Leur nombre n'est pas encore assez grand pour que nous possédions des moyennes de tailles acceptables.

On a rencontré des statures très faibles (il s'agit d'adultes) : par exemple 1^m,33, chez une femme des marais de l'Ergolz, (Bâle-Campagne). Dans la station du Schweizersbild (la partie de cette station qui appartient à la période néolithique), Kollmann a trouvé une moyenne de 1^m,424 (la plus petite taille était 1^m,35 ; la plus grande 1^m,50) chez trois adultes. A Chamblandes, Schenk a obtenu, par reconstitution, une taille de 1^m,356 (taille minimum) chez une femme adulte, etc.

Comment ces Pygmées se trouvent-ils en Suisse, à ce moment-là ? De quels lieux peuvent-ils provenir ? En 1894, Studer et Bannwarth ont considéré les Pygmées mésocéphales de Chamblandes comme arrivés des bords de la Méditerranée. Ils se basaient, pour cette affirmation, sur des débris de coquilles marines trouvés avec les squelettes et ayant servi d'ornement. Mais cette origine, très discutable sous cette forme élémentaire, a été immédiatement controversée.

La présence de Pygmées en Europe, à l'époque néolithique,

soulève des problèmes considérables. L'origine même des populations européennes y est intéressée. On se rappelle, en effet, qu'il a été question, dans l'introduction de ce volume, d'un peuplement probable, au Pléistocène moyen, de l'Europe par l'Afrique. Or, s'il est vrai que des Pygmées existent ailleurs qu'en Afrique, ce continent, néanmoins, en contient d'importants contingents. L'arrivée en Europe, aux temps aurignaciens, d'individus stéatopyges et de petites statures est quasiment reconnue. Nous ne voulons pas faire d'hypothèses trop aventurées, mais nous ne pouvons pas, non plus, ne pas rappeler cette aventure, dans laquelle nous pourrions, par comparaison, chercher une explication.

Au surplus, des squelettes à caractères négroïdes plus ou moins accentués, appartenant à des époques diverses, ont été trouvés en plusieurs points, en Europe. On se rappelle la découverte célèbre des Baoussé-Roussé (race dite de Grimaldi) décrite par Verneau (1).

En 1903, Hervé signala deux crânes à caractères négroïdes (2).

L'un appartient à la période néolithique et provient du dolmen de la Pointe de Conguel (Bretagne) ; l'autre, de la période gauloise probablement, a été trouvé dans l'ilot Toul-Bras (Bretagne). En Suisse, Schenk (3) a rencontré de tels crânes à aspects négroïdes dans les sépultures néolithiques de Chamblandes. Par leur squelette facial, la forme de leur bassin, les proportions des os des membres, ces individus sont à rapprocher des hommes de la race de Grimaldi. J'ai, à mon tour, signalé, dans la vallée du Rhône valaisan, pour des périodes bien postérieures, des crânes avec des caractères négroïdes plus ou moins accusés (4).

Les documents anthropologiques concernant la période his-

(1) CCLXVI, p. 561 — (2) XCVII. — (3) CCXXXIII.

(4) Je sais bien que ces caractères particuliers pourraient être interprétés autrement que par une survivance.

torique et contemporaine sont encore assez clairsemés. Une enquête générale s'impose, qui nous mettra définitivement en face des caractères ethniques des Suisses. Nous l'avons réclamée depuis longtemps. Elle devrait porter à la fois sur tous les restes humains déposés dans les collections et dans les ossuaires, et sur la population vivante, étudiée de près, régionalement. Tant d'hypothèses — probablement sans fondements — ont été émises au sujet de certains groupes, dont les caractéristiques ethnographiques étaient plus ou moins exceptionnelles ! Le canton du Valais a été spécialement l'objet de ces suppositions : peuplement par les Huns dans le Val d'Anniviers ; par les Sarrasins dans diverses vallées, notamment celle de Saas ; peuplement par les Suèves, etc. Il serait grand temps que nous sachions à quoi nous en tenir. Une enquête anthropologique, dans les limites de ces prétendues circonscriptions historiques, serait — toutes restrictions que sont les circonscriptions — bien désirable.

La répartition exacte en Suisse des seules formes céphaliques nous est encore inconnue. En 1867, His et Rüttimeyer (*Crania Helvetica*), après avoir étudié 100 crânes des « temps historiques » et environ 150 crânes modernes, avaient établi pour la Suisse quatre types craniens : le type de Sion (des temps préromains) ; le type de Hochberg (des temps romains au ^v^e siècle après J.-C.) ; le type de Bel-Air (de l'époque burgonde et alémane, du ^v^e au ^{ix}^e siècle) ; le type de Disentis (du moyen âge et des temps actuels). L'indice moyen du premier est 77,2 ; celui du second 70,2 ; celui du troisième 73,8 ; celui du quatrième 86,5. On saisit tout de suite les conclusions historiques qui pourraient découler d'une telle succession de types : des Sous-Dolichocéphales habitaient la Suisse avant l'arrivée des Romains ; cette population fut submergée par les invasions des Barbares, — qui devaient appartenir aux races germaniques si nous en jugeons par leur indice céphalique particulièrement faible. Mais, à partir du ^{ix}^e siècle, toute cette

population dolichocéphale se serait effacée devant les Brachycéphales du type de Disentis.

J'ai hâte de dire que tel n'est pas le tableau que nous dressons aujourd'hui des aventures ethnogéniques en Suisse. De nombreuses découvertes sont venues modifier les conceptions de His et Rüttimeyer, notamment toutes celles qui ont trait aux périodes préhistoriques. Il est impossible d'admettre, par exemple, que les temps « préromains » n'aient pas connu en Suisse des descendants des Brachycéphales lacustres.

La période burgonde et alémanique nous a fourni les plus importants documents ostéologiques. Pour ce moment-là, nous pouvons croire à la répartition suivante approximative des éléments ethniques : Dolichocéphales, 40 p. 100 ; Mésaticéphales, 28 p. 100 ; Brachycéphales, 32 p. 100. Le nombre relativement élevé des Dolichocéphales indiquerait nettement, pour cette époque, l'influence kymrique. Les régions suisses, historiquement burgondes, sembleraient avoir conservé, en partie, ce type. D'autre part, comment s'est accomplie, sur des territoires nettement brachycéphales aujourd'hui, la majorisation, par les hommes de cette dernière race, des anciens éléments dolichocéphales ?

Pour l'ensemble de la Suisse, on peut croire que la brachycéphalie diminue graduellement lorsqu'on marche de l'est vers l'occident. Les Grisons sont très nettement brachycéphales. Il en est de même de la Suisse centrale et du Valais. Dans le canton de Vaud, la brachycéphalie diminue ; à Genève, elle est la moins bien représentée. C'est ainsi que, dans ce canton, j'ai trouvé un indice de 80,6 seulement sur la population vivante. En outre, on croit constater qu'entre le moyen âge et l'époque actuelle, la dolichocéphalie a augmenté légèrement en suivant probablement le même chemin.

Ces variations s'expliquent pour ce qui concerne les grandes villes et le Plateau, où les mélanges sont aisément réalisables. Mais il est difficile d'admettre que les variations dans le passé

ne sont pas dues à des phénomènes historiques. Il y a là d'intéressants problèmes à élucider.

Parmi les hypothèses ethnico-historiques que la Suisse soulève, j'en signalerai une à titre d'exemple : le canton du Valais, que j'ai soigneusement étudié sur toute son étendue et dans toutes ses vallées, est une des régions les plus nettement brachycéphales de l'Europe. Une seule partie de ce territoire voit cesser ce caractère de pureté relative : c'est un îlot, compris, à peu près, entre les petites villes de Sion et de Sierre. Cet îlot Sion-Sierre contient une population, dont le pourcentage des types à crânes arrondis est le plus faible de tout le canton. Or, les ossuaires, conservés dans cette circonscription, et dont certains crânes datent du moyen âge, montrent une proportion remarquable de crânes allongés. Et si nous remontons plus haut encore dans le passé, nous voyons que les sépultures de l'âge du fer ont fourni des crânes dolichocéphales.

On peut donc admettre qu'une population dolichocéphale, du type Kymrique, a pénétré dans le Valais pendant les temps protohistoriques, et qu'elle n'en est plus sortie. Ses descendants historiques ont maintenu l'existence du type originel. Aujourd'hui encore, malgré les mélanges, forcément beaucoup plus faciles qu'autrefois, ce type originel a, en partie, subsisté. Durant le moyen âge l'histoire du Valais a été extrêmement mouvementée. Et plusieurs hommes (le cardinal Matthieu Schinner par exemple) ont joué un rôle considérable dans l'Histoire universelle. Il serait intéressant de savoir par qui, ethniquement, ces aventures ont été suggérées et conduites.

Encore une fois une étude d'ensemble de la Suisse s'impose. Ses conclusions éclaireraient peut-être beaucoup de points obscurs de l'anthropologie protohistorique et historique européenne. Et je profite de l'occasion qui m'est offerte, pour attirer l'attention de mes confrères de la Suisse orientale sur la question de savoir (cela est d'un indéniable intérêt général) si la race adriatique a pénétré dans les Grisons. Existe-t-elle,

oui ou non, dans certaines vallées de ce canton ? Un de mes élèves a entrepris cette étude ; elle n'est pas terminée. Tous les pays qui entourent la Suisse attendent de cet État qu'il pousse à fond ses recherches anthropologiques.

Un dernier point : nous avons dit que la Suisse, dès la période néolithique, avait été peuplée par des hommes venus de l'Est. Ce chemin des émigrations paraît avoir été le même à l'âge du bronze. Sur plusieurs cols alpins, on a trouvé des objets datant de ces deux époques, notamment de la dernière. A cet égard, il faut rappeler qu'aux périodes préhistoriques, les Alpes n'apparaissaient pas, aux hommes qui les abordaient, comme des lieux inaccessibles ou redoutables. Elles le deviendront plus tard ; on peut même dire, en exagérant un peu, que, depuis les temps historiques jusqu'à Horace Bénédict de Saussure, les Alpes seront, en dehors des cols, les « terres inconnues » de l'Europe centrale.

Le mystère qui les enveloppait a certainement contribué, durant tout le moyen âge, à les préserver des mélanges ethniques. Lorsqu'on voit dans certaines régions, — le Valais par exemple, — la proportion d'un type physique atteindre le 90 p. 100 de la série entière, on serait bien embarrassé, comme explication, si l'on ne croyait pas à cette préservation.

Dans les vallées reculées, par suite de cet isolement même, plusieurs autres problèmes anthropologiques se sont élaborés. Il en est un, celui des mariages consanguins, qui mériterait d'être abordé, car son importance sociale a été maintes fois envisagée et âprement discutée. Mais la place nous est comptée. D'ailleurs ce problème nous sortirait un peu de notre cadre.

CHAPITRE VI

L'ALLEMAGNE

L'Allemagne, où cependant le nombre des anthropologistes de valeur est grand, où des travaux de première importance ont été publiés, n'est pas connue, comme elle devrait l'être, dans les détails de ses caractéristiques ethniques.

Il y a déjà bien des années pourtant, une Commission avait été nommée, aux fins d'entreprendre une vaste enquête anthropologique dans tout l'Empire allemand. Par-ci, par-là, nous retrouvons, dans des écrits isolés, quelques traces de cette analyse. On a prétendu que si de plus amples publications n'ont pas eu lieu, si l'Allemagne n'a pas fait paraître ses cartes anthropologiques, c'est par suite d'un veto du dernier empereur (??), qui ne voulait pas laisser voir que l'Empire n'était pas une unité anthropologique!

Mais laissons ce qui est peut-être la légende...

A eux seuls, les faits historiques nous permettent de supposer que l'Allemagne ne peut être peuplée, sur toute sa surface, par des hommes d'une seule race. Sans aller trop loin dans le passé, les conquêtes du XIX^e siècle n'ont-elles pas ajouté à l'Empire des portions d'États voisins qui, de prime abord, ne paraissent guère appartenir à la même souche que les Allemands eux-mêmes : Lorrains de France, Polonais, Danois du Schleswig!

Dans les temps anciens, des agrégations de toutes sortes ont eu lieu — au moment des invasions par exemple — dont nous ne savons pas quelles ont été les suites ethnogéniques. Successivement en un même endroit, sont apparus des groupes humains dont nous ne savons guère plus que les noms. Étaient-ils de

même origine anthropologique que les précédents? Et leurs successeurs furent-ils différents? Les noms sous lesquels ils étaient signalés et que les chroniqueurs nous ont transmis, étaient-ils seulement des appellations distinctives, comme celles des compagnies d'un même régiment? ou représentaient-ils quelque chose de plus, le souvenir d'une autre souche?

Le territoire de l'Allemagne, celui de l'ouest et du sud, en tout cas, a été, depuis une période très ancienne, habité par les Hommes.

Au sud-est d'Heidelberg, dans un cours primitif du Neckar, la carrière de Mauer a livré un des plus antiques débris humains qui soient au monde. Nous en avons déjà parlé dans les premières pages de cet ouvrage. La mâchoire inférieure découverte en cet endroit est, malheureusement, le seul organe retrouvé de cette race peu évoluée, dite de l'*Homo Heidelbergensis*, dont vraisemblablement descendra, au Moustérien, l'homme du Neanderthal, rencontré également sur le sol de l'Allemagne. Dans la Saxe, les stations de Taubach et d'Ehringsdorf, près de Weimar, datent aussi du Chelléen, comme la mâchoire de Mauer.

Le midi de l'Allemagne et l'ouest n'ont pas cessé d'être parcourus, durant toutes les phases du Paléolithique. Et, dans les trente dernières années, les musées allemands se sont enrichis de nombreuses trouvailles, faites un peu partout, par delà les limites des anciens glaciers scandinaves. Dernièrement encore, près de Bonn, des sépultures de l'âge du renne étaient révélées dans les terrains magdaléniens d'Obercassel, d'où l'on exhumait deux squelettes (un homme et une femme), teints en rouge, dans un bon état de conservation. Tous deux sont nettement dolichocéphales, comme tous les Européens de cette période.

La station d'Ofnet, dans la Bavière, a montré qu'à la période mésolithique, par l'adjonction d'un type brachycéphale, il y avait déjà, sur le sol de l'Allemagne méridionale, les représentants d'au moins deux races humaines, très divergentes.

Les débris squelettiques deviennent abondants dès la période néolithique. L'Allemagne est peuplée alors, principalement, par des Dolichocéphales, et pendant, semble-t-il, tout le protohistorique et les premiers siècles de notre ère, ceux-ci se maintiendront avec une grande cohésion, principalement dans les régions septentrionales. Les tombeaux en rangées (*Reihengräber*) qui datent surtout (il en est de beaucoup plus anciens) du IV^e au VIII^e siècle, renferment des individus de grandes tailles, aux crânes allongés. Aujourd'hui ces types dolichocéphales abondent encore en Allemagne, particulièrement dans les territoires nordiques.

Nous avons vu que dans la curieuse sépulture d'Ofnet les Brachycéphales apparaissent. Rien d'étonnant, dès lors, que dans tout le cours de la période néolithique, on trouve leurs représentants, associés aux types dolichocéphales; ce phénomène est d'ailleurs commun au reste de l'Europe de ce moment-là. Mais ces Brachycéphales n'arrivent pas d'abord en grandes masses. De toutes les statistiques faites en Allemagne, il ressort qu'à l'âge de la pierre polie les types dolichocéphales sont les plus abondamment représentés.

A l'âge du bronze, les Dolichocéphales forment encore une réelle majorité et leur type physique semble revêtir, dans la plupart des lieux, une homogénéité remarquable.

À l'âge du fer, à la période de Hallstatt, la population est beaucoup plus dolichocéphale encore qu'à l'âge suivant, dit de la Tène.

Ainsi, lorsque nous abordons le seuil des temps historiques, nous voyons que l'Allemagne a possédé les représentants de plusieurs races; l'une d'entre elles, depuis le Néolithique, a la prépondérance: c'est le type dolichocéphale de haute stature, celui des tombeaux en rangées, celui qui a été appelé par quelques auteurs *Homo Nordicus* (c'est le type Kymrique de Broca).

Il y a quelques années, Schliz a essayé de synthétiser (1),

(1) CCXXXV, p. 202 et suiv.

en quelques tableaux, les successives physionomies ethniques de l'Allemagne; et, dans des phototypies fort bien venues, il a groupé, pour chaque époque, les types humains qui s'y étaient rencontrés. Un tel travail, naturellement, n'a qu'une valeur très relative pour qui veut aller plus profond; mais il donne, cependant, une assez bonne idée des événements ethnologiques survenus au cours des âges préhistoriques et protohistoriques.

Dans le grand public, en vertu d'une sorte de mirage psychologique, on se fait, du type allemand, une image particulière. Elle est, en gros, celle d'un homme de haute stature, aux yeux clairs, au teint rose, aux cheveux blonds, et dont le crâne est allongé. C'est le grand Dolichocéphale blond, mis à la mode par les Gobinistes, et à qui étaient dévolues, de par sa race même, de si nobles destinées!

De tels caractères morphologiques sont abondamment exprimés par les régions septentrionales du pays. Mais il existe aussi des millions et des millions d'Allemands qui n'appartiennent nullement à un tel type. Il suffirait, pour en être convaincu, pour saisir l'hétérogénéité raciale de l'Allemagne, de traverser celle-ci de la frontière suisse à Stettin ou à Dantzig par exemple. Le passage à travers le Wurtemberg et la Bavière, l'arrivée dans la Poméranie ou la Prusse orientale, nous mettraient en contact avec au moins deux types ethniques principaux, très différents l'un de l'autre: le Brachycéphale brun et le Dolichocéphale blond. Il suffirait encore de se promener dans les rues d'une grande ville comme Berlin, microcosme anthropologique du Reich tout entier, pour avoir une vision de même nature. L'Allemagne est peuplée par des gens appartenant en partie à la race germanique des ethnologues, en partie par des gens appartenant à d'autres races. Nous allons faire leur connaissance.

D'un autre côté, nous savons que la race germanique — la race nordique — est bien loin d'être contenue dans les fron-

tières politiques du Reich. Elle déborde l'ancien Empire de toutes parts, et s'est infiltrée, par bandes, et à diverses époques, dans bien des régions, fort loin de cette enceinte. Les invasions des Barbares en ont laissé des reliquats un peu partout en Europe et même en Asie. Nous en retrouverons quelques-uns plus tard.

Les contrées de l'Europe, situées au nord du Danube, ont été très imparfaitement connues du monde gréco-romain. Les anciens géographes croyaient même que la plupart des territoires septentrionaux de notre continent étaient quasiment désertiques. Ne donnaient-ils pas ce curieux prétexte pour expliquer leur ignorance : « les Thraces assurent que les pays au delà de l'Ister sont remplis par des abeilles qui empêchent de pénétrer plus avant » (Hérodote). Plusieurs siècles après Hérodote, les connaissances géographiques, pour ce qui touche à la Germanie, ne sont pas plus avancées. C'est pourquoi on a pu, justement, dire que les Germains sont entrés très tard dans l'Histoire.

Cependant, le chemin de l'ambre, arrivant de la Baltique (il n'est pas venu seulement de là, comme on le croit communément), était trouvé depuis bien longtemps, et les civilisations protohistoriques — au moins — avaient largement mis en communication, par l'entremise des intermédiaires commerciaux, les peuples du nord et du midi. Il paraît donc étrange que les écrivains de l'époque gréco-romaine aient été si mal renseignés.

S'ils connaissent imparfaitement la Germanie, les auteurs anciens ont tout de même donné des descriptions des Germains. Hérodote lui-même signale les Budins de la Caspienne, aux cheveux rutilants, aux yeux bleus. Au II^e siècle, le roi de Macédoine Persée prend à sa solde 10 000 Barbares qui, « d'après Polybe, Tite-Live et Plutarque, étaient des Galates et des Bastarnes, des Gètes d'après Appien, en tout cas des Germains » (1).

(1) **XCIV**, p. 65.

Et si l'histoire peut constater — avec hésitation — la présence des Gaulois en Italie, en 222, sous le nom de Gésates ; elle marque, avec certitude, de 113 à 101, comme germanique, la grande invasion des Cimbres et des Teutons. Des Cimbres, que Plutarque dit avoir été regardés « comme de race germanique à cause des grandes proportions de leur corps et de la couleur bleue de leurs yeux » ; des Cimbres, qui ne différaient en rien des Galates ; ce que, plus tard, César constatera, de son côté. Le général romain souligne que les Belges sont des Germains attirés de l'autre côté du Rhin par la fertilité des terres. Et ne cite-t-il pas, à ce propos, plusieurs tribus germaniques établies dans le Limbourg, le Luxembourg, la Belgique méridionale actuelle ? Les Suèves d'Arioviste, qu'également César combattit, étaient un groupe germanique, au moins de nom ! D'autres encore.

A ce moment, les Germains ont un degré de civilisation qui paraît assez inférieur à celui de leurs voisins du midi. S'ils n'ont pas laissé pénétrer chez eux aussi rapidement que d'autres populations la culture gréco-romaine, il faut, du point de vue ethnographique, leur en être reconnaissant : nous pouvons mieux saisir ce qu'il y avait de personnel, de singulier, d'autochtone, dans la civilisation germanique d'alors, telle qu'elle nous est révélée par les sépultures. Au surplus, il faut, quoi qu'on en ait dit, leur être reconnaissant encore — je parle ici pour ceux qui pensent que « la liberté est le premier des biens » — d'avoir si vaillamment lutté pour conserver leur liberté. L'impérialisme romain, assoiffé de conquêtes (il s'y épuisera d'ailleurs), — que certains Allemands, aux XIX^e et XX^e siècles, plongés comme personne dans un classicisme intégral, essayeront de faire revivre, — n'est pas une si belle attitude morale et... politique, que nous devons l'admirer !

Les historiens ont-ils exactement pénétré les raisons qui conduisirent la séparation linguistique de ces deux branches capitales du grand tronc racial kymrique ; la branche germa-

nique et la branche galatique? On pourrait dater de ce moment-là les divergences qui se manifesteront presque constamment, au travers de l'histoire européenne, entre les Gaulois et les Germains. Il est bien entendu qu'ici, Gaulois n'est pas le synonyme de Français : ceux-ci étant composés de plusieurs autres races. Mais il ne peut être contesté qu'une assez grande quantité de Français d'aujourd'hui, dans le nord et dans l'est surtout, sont les descendants authentiques, — tout comme un assez grand nombre de Belges, de Suisses, etc. — de ceux qui créèrent cette scission dans le groupe kymrique. La consanguinité ethnique de ces divers contingents, nous la retrouvons, par delà les mœurs et la langue, et nos recherches viennent confirmer, sur ce point, les récits des historiens de l'antiquité.

Il est un point, cependant, sur lequel on ne saurait trop insister : les groupes qui accomplissaient les invasions, ou les peuples établis à ce moment-là sur la rive gauche du Rhin, représentaient-ils des éléments humains provenant tous de la même race? Les historiens ont décrit la constitution physique des Germains, leur taille haute, leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus ; c'est entendu. Se sont-ils copiés les uns les autres?... Je n'en sais rien, mais le fait est là. Toutefois, n'étaient-ils pas frappés, ces chroniqueurs, — eux qui étaient vraisemblablement des bruns, de taille moyenne, — par les caractères, extrêmement différents des leurs, que présentaient les vrais Kymris? Et n'ont-ils pas, obnubilés qu'ils étaient par ces très grandes différences, omis de nous dire si, dans les rangs des peuples germaniques, décrits si complaisamment, il y avait des hommes d'autres races que ceux qu'ils ont dépeints?

Il y a bien des raisons de croire que les envahisseurs, qu'attiraient les pays fertiles de l'ouest et du sud, n'étaient pas composés uniquement de ces individus de haute taille, à la chevelure blonde et aux yeux bleus. N'oublions pas Ofnet. N'oublions pas que nous constatons, dès le Mésolithique, sur le

territoire de l'Allemagne actuelle, les représentants de plusieurs groupes ethniques.

Pour quelles raisons les Brachycéphales du type bavarois, par exemple, n'auraient-ils pas participé en masses plus ou moins grandes aux invasions, mêlés aux rangs des autres « Germains », contribuant à leurs succès, en réclamant les bénéfices? Cette collaboration expliquerait bien des faits ethnologiques.

Depuis le Préhistorique, beaucoup de Germains ont essaimé, à diverses époques, en dehors de l'ancienne Germanie. En Gaule, les Burgondes et les Francs ont été de véritables colons; l'influence burgonde est manifeste en France, en bien des endroits.

Quels sont les documents qui nous permettent d'établir une relation entre les habitants de l'ancienne Germanie — déjà d'une Germanie préhistorique — et les Allemands actuels? Qui nous autoriserait à affirmer que les Allemands sont des Germains de race (nous savons qu'ils ne le sont pas tous d'ailleurs)?

Nous avons les témoignages des textes, les descriptions laissées par ceux qui ont vu les bandes d'invasions, ou qui ont lutté, en Germanie même, avec les troupes de Rome. Puis nous avons, documents de valeur beaucoup plus démonstrative, le contenu des sépultures anciennes. Il nous est facile de reconstituer la physionomie ethnique des anciens Germains; et nous pouvons la comparer à celle des habitants actuels de la Germanie.

La description donnée par Tacite doit-elle être considérée comme la synthèse de toutes les observations faites à son époque et aussi avant lui? La diagnose, toujours, reste la même : haute stature cheveux roux, yeux bleus... et féroces (ce dernier qualificatif s'adresse sans doute à l'ennemi!).

Les auteurs romains ont signalé aussi la puberté tardive des Germains, ce qui est bien une particularité ethnique du groupe

kymrique. Il y a un assez fort contraste, à cet égard, entre les jeunes filles de l'Allemagne du nord et les jeunes filles de la France centrale et occidentale. Si les statistiques que nous possédons sont exactes, il peut y avoir, entre elles, une différence de plus d'une année. N'a-t-on pas constaté en France que les jeunes filles de haute stature, aux yeux bleus, ont une puberté plus tardive? J'ai, devant moi, des enquêtes dont les résultats varient de quatorze ans trois mois et demi (sud-est de la France), à seize ans un mois (dans le Hanovre). Toutes ces indications sont concordantes.

Dans les lieux que les historiens anciens assignèrent aux tribus germaniques, la population actuelle présente, presque partout — dans une majorité qui varie, naturellement, avec les phénomènes sociaux, économiques et politiques qui s'y déroulèrent, — des types qui rappellent les descriptions des auteurs classiques. La haute stature, le teint blond des cheveux, les yeux clairs, se retrouvent fidèlement. Tacite dirait : Ce sont eux ! Je les reconnais ! Les anthropologistes modernes ont ajouté à cette caractéristique la dolichocéphalie, qu'ignoraient les écrivains de Rome. Il semble même, aux dires de Hölder, que la pigmentation est d'autant plus faible que la dolichocéphalie est prononcée.

Cette nappe kymrique, qui couvrait tout le nord de l'Allemagne, et qui s'écoulait surtout vers l'ouest, a laissé des traînées en pleins pays allemands, de race non germanique, comme la Bavière. Au nord de cet État, là où vivaient les tribus Hermondures, au milieu des populations brachycéphales et brunes actuelles, on trouve jusqu'à 20 p. 100 au moins de types germaniques, survivances sans doute, des périodes d'invasion. Et partout en Allemagne, on constate que les hommes de grande taille associent à ce caractère morphologique des indices céphaliques de faible valeur, des yeux clairs, des cheveux blonds.

Nous avons, dans les premières pages de ce chapitre, indi-

qué sommairement la succession des types ethniques en Allemagne. Il y a lieu d'apporter maintenant quelques précisions et de citer quelques chiffres. Nous ferons surtout appel aux squelettes trouvés dans les tombeaux en rangées, parce que ces cimetières, parfois très vastes, ont fourni un riche matériel ostéologique; qu'ils représentent, dans le temps, une longue durée de siècles, puisqu'ils s'échelonnent de l'âge du fer (on a même affirmé qu'un certain nombre d'entre eux remonteraient jusqu'au Néolithique) à l'introduction du christianisme, et qu'enfin, dans l'espace, on en trouve un peu partout dans le Reich, à l'est, à l'ouest et au sud.

Les conclusions à leur sujet, qu'elles soient signées d'Ecker ou de von Hölder, de Virchow ou de Kollmann, sont, dans leurs généralités, identiques. Les crânes des Reihengräber (nous établissons une synthèse) sont dolichocéphales, quelquefois même d'une dolichocéphalie très prononcée, puisque les indices moyens de Ecker et de Hölder sont, respectivement, de 71,3 et 72. A cette dolichocéphalie, s'ajoute une remarquable hauteur de la voûte. Une face longue et relativement étroite accompagne ce crâne allongé. A cause de ces deux caractères associés, l'anthropologiste bâlois Kollmann les a qualifiés de dolichocéphales leptoprosopes. L'ouverture nasale est étroite, la cavité orbitaire plutôt basse.

Dans les régions de l'Allemagne qui sont aujourd'hui caractérisées par leur brachycéphalie, les champs funéraires en rangées montrent des proportions relativement élevées de Dolichocéphales. Il y eut donc en ces endroits des superpositions ethniques. Dans la Bavière, par exemple, pays de crânes arrondis, on voit encore les Dolichocéphales dominer, et donner des quantités dépassant 30 p. 100; alors qu'à la même époque les Brachycéphales ne montrent guère que la moitié de ce chiffre. La présence de près de 50 p. 100 de Mésaticéphales semble bien marquer, dans cette région, un moment où le mélange des populations s'est déjà fortement opéré. A l'occi-

dent, dans le Wurtemberg, les tombeaux en rangées ne renferment, parmi les plus anciens d'entre eux, qu'une proportion de 2 p. 100 de Brachycéphales. Et ce n'est que tardivement, par suite d'un contact toujours plus intime avec les populations du sud-est, que la quantité des Brachycéphales augmente. Ainsi, de par la forme de sa tête osseuse, l'Allemagne primitive, aussi bien au sud qu'au nord, appartient nettement à la race Nordique.

Lui appartient-elle aussi par ses autres caractères morphologiques?

Nous n'avons pas encore assez de documents concernant la taille des populations préhistoriques et du haut moyen âge. Von Hölder assigne aux Dolichocéphales des Reihengräber une moyenne de 1^m,86 (taille des femmes, 1^m,69). Mais ces chiffres paraissent extrêmement élevés. En employant la méthode de Manouvrier, Lehmann-Nitsche, utilisant, il est vrai, des documents provenant de la Bavière méridionale, trouve une taille moyenne moins haute, 1^m,683; cependant de 3 centimètres supérieure à la moyenne européenne.

Mais je ferai remarquer, pour tenter d'expliquer un chiffre si différent de celui exprimé par von Hölder, que les tombeaux en rangées d'Allach (circonscription de Munich), dont les squelettes ont servi aux observations de Lehmann-Nitsche, renferment 18 p. 100 d'individus brachycéphaliques et 48,5 p. 100 de Mésocéphales. De tels individus sont de moins haute stature que les Dolichocéphales.

Les populations actuelles de l'Allemagne ont-elles conservé la physionomie que nous venons de relever, ou l'ont-elles remplacée par une autre, et laquelle? Pour le savoir, nous n'avons qu'un moyen : nous adresser aux enquêtes anthropologiques modernes (1).

Nous avons déjà dit la pauvreté relative de leurs résultats —

(1) CCXL, n. 9.

nous entendons de leurs résultats publiés. Toutefois, nous pouvons avoir une vue d'ensemble du pays, notamment de ses parties méridionales, et faire les comparaisons qui s'imposent avec les populations anciennes.

Dans l'Allemagne du Nord, la taille est certainement élevée. Elle doit, comme moyenne, dépasser 1^m,69. Meisner (1), dans son enquête sur le Schleswig et les pays voisins — il a délaissé toutes les statures inférieures à 1^m,55 et supérieures à 1^m,85, — obtient une stature moyenne de 1^m,692. Ce chiffre aurait été sans doute dépassé, si l'auteur en question avait fait entrer dans ses statistiques les hommes dépassant 1^m,85 qui, on le sait, doivent être assez nombreux dans un groupe de hautes statures.

Avec le Schleswig-Holstein, Meisner a groupé quelques petits territoires appartenant au Hanovre, à l'Oldenbourg et les villes libres de Hambourg, Lübeck et Brême, avec le territoire adjacent. Il a constaté que la population du Holstein est moins grande que celle du Schleswig, ce qui, au premier abord, semblerait pouvoir s'expliquer par la présence, dans la seconde région, des villes populeuses, toutes voisines, de Hambourg-Altona et Lübeck et de l'influence élevatrice des grandes cités parfaitement marquée par Lübeck et Brême. Mais quand nous constatons que la ville et le district de Hambourg, où la population urbaine représente plus de 90 p. 100 de la population totale, montre une taille inférieure, nous demeurons perplexes. Faut-il faire intervenir ici la qualité maritime de cette ville (moindre stabilité de sa collectivité humaine que dans les cités continentales)? Mais est-on bien sûr de cette moindre stabilité? Et alors les deux cas positifs de Lübeck et de Brême?

On voit que rien que ce facteur morphologique : la taille, nous met en face de problèmes difficiles que des enquêtes démographiques plus poussées, que toutes les observations de l'histoire régionale, nous aideraient à élucider.

(1) CLV, p. 235.

Au sujet de ces problèmes difficiles, il faut encore indiquer un résultat de l'enquête de Meisner (1). Dans le pédicule du Schleswig-Holstein, il a constaté que la taille est plus élevée dans les îles que sur les côtes; sur les côtes que dans l'intérieur, et plus élevée aussi sur les côtes occidentales que sur celles de l'est. Les Frisons des îles et de la côte occidentale seraient ainsi plus grands que les Danois de l'intérieur. Mais les Danois sont aussi de haute taille. Y a-t-il alors, parmi ces terriens, sous le nom de Danois, d'anciennes infiltrations d'une autre race, d'anciennes colonisations dont on aurait perdu le souvenir? La chose paraît tout à fait probable quand on constate encore le fait suivant: pour Meisner, les «grands» du Schleswig-Holstein sont en même temps blonds; ils ont la face longue (leptoprosopie de la race germanique), le nez étroit; tandis que les «petits» sont plutôt bruns, avec une face large, et un nez relativement court et large.

La race brune, brachycéphale, de taille moyenne, telle qu'on la trouve dans l'Allemagne du sud, et en tant d'autres régions en Europe, aurait-elle poussé une avant-garde jusque-là, — ou laissé une relique, — dans cet espèce de cul-de-sac géographique, au cours d'un passage ancien? N'est-ce pas le moment de s'adresser aux historiens?

Nous pouvons nous représenter — l'extension est peut-être abusive, puisque nos renseignements ne s'étendent pas partout — que tout le nord de l'Allemagne présente, pour ce qui concerne la stature, les caractéristiques générales relevées à propos du Schleswig-Holstein. Il y a, cela va sans dire, des exceptions par-ci par-là, — dans le cours de l'Elbe, en particulier, semble-t-il. Plusieurs milliers de recrues du grand-duché de Mecklenbourg (2) — ils n'avaient pas terminé leur croissance — ont fourni à la statistique 1^m,68 comme moyenne.

Il semble qu'en allant vers l'est la stature diminue. On pour-

(1) CLV, p. 101. — (2) CLVI, p. 317.

rait invoquer, pour expliquer ce phénomène, le voisinage des Polonais qui sont notablement moins grands que les hommes de la race germanique. Au contraire, le Hanovre et l'Oldenbourg possèdent peut-être les plus hautes statures de l'Allemagne du Nord.

On a encore fait cette remarque, qui viendrait en confirmation des faits historiques: les provinces maritimes ont des hommes plus grands que l'intérieur du pays. Nous saisissons ici une influence scandinave manifeste: race nordique restée plus pure. Quant au cours de l'Elbe, il a toujours été un chemin pour les groupes ethniques, qui ont remonté ou descendu cette vallée ouverte, guidés par le fleuve. Nous retrouverons, plus tard, des souvenirs de ces passages.

Le reste de l'Allemagne va nous mettre en face de problèmes morphologiques, dont l'interprétation ne pourra être fournie que par l'Histoire. On peut dire qu'à cet égard le pays présentement étudié est plein d'enseignements.

Constatons d'abord qu'à l'ouest, dans la région rhénane, dont Koblenz pourrait être le centre, la taille, légèrement au-dessus de la moyenne européenne (1^m,666), n'atteint pas les chiffres que montraient les diverses régions de l'Allemagne septentrionale. Mais, avançons-nous vers la Thuringe et le royaume de Saxe. Dans l'ancienne principauté de Schwarzbourg-Sondershausen la stature moyenne doit être comprise aux environs de 1^m,68. Un peu plus au sud, dans les territoires qui rayonnent autour d'Erfurt, peut-être est-elle un peu moins haute? Nous franchissons les Monts de Thuringe: la Saxe-Meiningen diminue encore la stature de ses habitants: 1^m,66. Cette diminution graduelle, qu'on observe en allant du nord au sud, nous l'observons aussi, dans l'état actuel de nos connaissances, en allant de l'ouest à l'est.

Quelle interprétation donner à ces observations? Si l'on questionnait les sociologues, avant que de leur indiquer aucun chiffre, sur ce qu'ils pensent de ce problème ils nous diraient

que la Thuringe — où les conditions économiques sont assez misérables — doit être la région des plus petites statures. Or, justement, il n'en est pas ainsi. D'autres régions, beaucoup plus favorisées économiquement, ont une taille plus petite même qu'en Thuringe.

Si l'on interrogeait un adepte de la théorie de l'influence des milieux, il essaierait d'établir des relations entre les parties occidentales, plus montagneuses, et les parties orientales, d'altitudes plus basses. Mais il serait facile de lui montrer que, lui aussi, n'est pas dans la vérité. Et cette observation nous amène, une fois de plus, à protester contre les affirmations trop facilement exprimées par ces deux sortes de disciplines, lorsqu'elles constatent, dans un pays donné, des variations de la stature. Il serait hautement à désirer que l'une et l'autre accomplissent quelques stages chez les anthropologistes. Plus habitués à manier de tels documents, ils fourniraient de meilleurs essais d'interprétation.

En allant plus à l'est encore, l'ancien royaume de Saxe (1) montre une des tailles moyennes les moins élevées de l'Allemagne. Les Saxons de cette partie du Reich atteignent-ils partout la moyenne européenne? Il y aurait lieu d'en douter, lorsqu'on voit le cercle de Bautzen et celui de Zwickau arriver avec peine à 1^m,64 et même rester en deçà de ce chiffre. On a voulu incriminer, dans ces régions industrielles, le travail dans les mines et dans les fabriques. Je ne pense pas qu'une telle raison soit valable. Pour tenter une explication acceptable, il est plus légitime de faire appel aux influences ethniques, indéniables, dues aux Wendes d'autrefois, et aux Polonais d'aujourd'hui, infiltrés à travers la Silésie. Une partie des uns et des autres auraient été germanisés; une autre partie aurait apporté leurs qualités morphologiques particulières dans les métissages. Les grandes villes comme Leipzig et Dresde ont, comme

(1) **LIII**, p. 76.

d'habitude les agglomérations urbaines, une taille plus haute que la taille moyenne des pays environnants.

Cependant, il existe, dans l'ensemble de la Saxe, des régions de stature plus élevée. Nous en avons la certitude en consultant les travaux de Mackeprang (1) qui, à l'aide de plus de 100 000 soldats, trouve une taille moyenne de 1^m,655.

La physionomie que vient de nous montrer la Saxe orientale, nous la retrouverions, accentuée encore dans le sens d'une diminution de la taille, en allant toujours plus à l'est, dans la Silésie et dans les anciens territoires allemands de la Warthe et de la Vistule, rétrocédés aux Polonais après la grande guerre. L'influence polonaise, de petite stature, se fait sentir partout, y compris même les territoires de la Prusse occidentale et de la Prusse orientale. Si le nord de ces dernières provinces est habité par des hommes appartenant à la race Nordique, l'intérieur renferme de nombreux individus de race polonaise qui abaissent aussitôt la taille moyenne.

Abordons maintenant les trois États du Sud : l'ancien grand-duché de Bade, le Wurtemberg et la Bavière.

Quand on examine, en gros, l'ancien duché de Bade (2), on s'aperçoit que le sud du pays renferme des tailles notablement plus petites que les régions du nord et du nord-est. Pour l'ensemble, on peut rester dans la vérité en indiquant 1^m,66 comme la stature des Badois. Mais si l'on coupait ce pays à la hauteur de la ville de Lahr, on s'apercevrait que les hommes qui habitent au nord de cette ligne sont plus grands que leurs congénères qui demeurent au sud. Une influence kymrique se manifeste sur presque toute la longueur du Rhin allemand, dès la hauteur de Strasbourg. Certes, les bords du fleuve ne sont pas peuplés, exclusivement, par des individus de cette race, mais celle-ci y a laissé de son sang en assez grande quantité

(1) **LIII**, p. 80 et 293. — (2) **I**, p. 80.

pour que le souvenir morphologique des vrais Germains soit encore vivant.

Je crois que les traits principaux ci-dessus peuvent être reportés sur le Wurtemberg dont la taille moyenne doit être comprise également aux environs de 1^m,66. Entre ces deux États, se prolongeant surtout dans l'ancien grand-duché de Bade, la Forêt Noire développe ses chaînons peu élevés (le Feldberg a 1493 mètres). C'est, pour les deux pays considérés, la zone des tailles les moins grandes (atteignent-elles une moyenne de 1 m. 65?). Pour quelles raisons ce massif, où vraiment il n'y a pas lieu de chercher des influences dues aux milieux physiques, abriterait-il les hommes les plus petits? Faut-il croire à un ancien refuge choisi par des populations de type brachycéphale « celtique » lesquelles sont de plus petite stature que les Dolichocéphales nordiques? Il serait audacieux de l'affirmer.

Quant aux Bavarois, leur taille moyenne ne doit guère dépasser 1^m,65 (la moyenne européenne). Mais, envisagé de cette façon, ce renseignement n'aurait guère de signification. La subdivision de la Bavière selon les districts, si elle n'est encore qu'un moyen un peu sommaire, nous conduit cependant à des constatations intéressantes pour l'Histoire. Dans l'ancien royaume du roi Louis, on aperçoit deux cantons de plus haute stature : le nord et le sud du pays. Les régions baignées par le Danube renferment les hommes les moins grands, et c'est chez elles aussi que la proportion des petites tailles est la plus considérable. Frappé par ces faits généraux, l'anthropologiste bavarois Ranke (1) les attribuait volontiers aux diverses conditions d'existence, parce que, disait-il, « dans ces régions montagneuses je vois les différents groupes (nous n'ajoutons pas ethniques) Souabe, Alaman, Bavarois, présenter les mêmes proportions de hautes statures, et que, dans les

(1) CCXI, p. 1.

plaines du Danube, ces mêmes groupes montrent aussi le maximum d'individus de petite taille ». C'est que Ranke était encore dominé par la notion linguistique ; que, pour lui, les trois étiquettes ci-dessus représentaient trois groupes ethniques!

Nous envisagerions volontiers une autre hypothèse : du nord de la Bavière, par delà la forêt de Thuringe, nous avons vu pénétrer des représentants nombreux de la race germanique. Et nous connaissons, au cours de toute l'Histoire, le pouvoir d'expansion de cette race. Les faibles hauteurs qui dominant, au nord, le cours du Main, ne pouvaient être un obstacle à son rayonnement.

Pour ce qui concerne la Bavière méridionale, nous nous reportons à la carte publiée par Deniker (1) de la répartition des tailles moyennes en Europe. Nous voyons partir, de la péninsule des Balkans, où elle possède ses plus forts contingents, des pointes de la race Dinarique vers le nord-ouest. Une telle pénétration, dans cette direction, de ces Brachycéphales de haute stature, nous l'avons déjà vue dans l'Italie septentrionale, dans la Vénétie, et nous croyons l'avoir saisie en Suisse dans les Grisons. Les passages du Tyrol semblent avoir été traversés par les Préhistoriques. La vallée de l'Inn aurait servi de lieu de bifurcation pour ceux qui, à l'ouest, entraient en Suisse ; pour ceux qui, au nord, pénétraient dans la Bavière.

Ainsi le problème ethnique bavarois, considéré au point de vue historique, devient un des plus intéressants qui soient. Nous ne pouvons pas encore le saisir dans son entier, parce que les enquêtes ethnologiques sont encore trop insuffisantes ; mais déjà nous pouvons en imaginer les grandes lignes.

En résumé, en ne considérant que la stature de ses habitants, l'Allemagne se présente sous un aspect hétérogène. Ce pays possède au moins deux races principales. La race germanique est loin d'occuper, à elle seule, le territoire du Reich. Si le

(1) LIII, p. 83.

nord de l'Allemagne, surtout le nord maritime, peut être, à juste titre, considéré comme le domaine des Kymriques, il n'en est pas de même des régions du sud et il n'en est pas de même, non plus, des régions centrales où la race germanique s'est seulement infiltrée.

Il semble que deux courants humains ont occupé parallèlement l'Allemagne actuelle : au nord celui que nous avons dit ; au sud le courant brachycéphalique de taille moyenne. Au milieu, une forte pointe polonaise (sous-race Vistulienne) s'est avancée, au moins jusqu'au centre du royaume de Saxe. Entre ces courants principaux il y eut, sans doute, des contre-courants, des brassages et des remous. Les tribus de race germanique qui, à l'époque de César, bordaient le Rhin, ont laissé en cet endroit des descendants très nombreux.

Mais ce sont là seulement quelques grandes touches d'une fresque immense. Il nous faut aller chercher d'autres documents.

Nous avons vu que, dans son passé le plus lointain, l'Allemagne était peuplée par des hommes dolichocéphales. Nous avons vu les tombeaux des Reihengräber renfermer presque exclusivement ce type humain. Il faut savoir maintenant si partout la population vivante de l'Allemagne continue à posséder cette morphologie crânienne ou si d'autres races se sont superposées à l'ancienne. En cas d'affirmative, en quels endroits et comment ces changements ont-ils été opérés ? et quelle a été leur étendue ?

Nous reprendrons la description céphalique de l'Allemagne dans le même ordre géographique que celui utilisé pour l'étude de la taille.

L'Allemagne septentrionale est le domaine des têtes allongées. A peu près partout où les compas ont été utilisés, ils ont permis de constater ce caractère. Certes, celui-ci est beaucoup moins net qu'au temps où la Germanie enterrait ses morts dans les champs funéraires en rangées. Des mélanges ethniques

sont survenus depuis cette époque, qui ont élevé la valeur de l'indice céphalique. Celui-ci est d'environ 79. Mais la dolichocéphalie, ou la sous-dolichocéphalie moyenne, des habitants ne fait aucun doute ; pas davantage que la couleur claire de leurs yeux et de leurs cheveux. De la Frise à la Prusse orientale, les hommes montrent, dans leur majorité, ou des crânes allongés ou, par les formes sous-dolichocéphales, le souvenir très vivant de ceux-ci. Dans le Schleswig-Holstein, la proportion des Brachycéphales ne paraît pas dépasser le quart des individus ; et cependant, il y a lieu de croire, en de tels endroits, à de plus faciles mélanges ethniques qu'ailleurs (1). Plus on s'approche du Danemark, plus la proportion des Dolichocéphales augmente. Le Schleswig est nettement plus dolichocéphale que le Holstein. L'influence danoise se maintenait donc dans cette province, justement retournée à ses anciens maîtres.

En poursuivant notre enquête plus à l'est, nous trouvons, dans l'Allemagne orientale, les mêmes caractéristiques générales. L'indice céphalique 79 semble aussi le plus fréquent comme moyenne (2). Et la forme crânienne s'associe à la stature pour assurer une certaine homogénéité aux populations du littoral marin.

Une esquisse — nos connaissances actuelles ne nous permettent pas de faire davantage — de l'Allemagne centrale (3) va nous mettre en face de faits intéressants. La région rhénane, où l'étude de la taille nous avait montré un mélange certain des races, avec survivance assez importante du type kymrique, nous fait voir un indice céphalique où l'influence des Brachycéphales est tout de même manifeste. Elle le sera moins cependant que dans le Nassau et l'ancien Grand-Duché de Hesse où nous atteignons des indices de brachycéphalie (84). Les États saxons méritent aussi de nous arrêter un instant. Dans les anciens duchés de Saxe-Cobourg et de Saxe-Meiningen-

(1) LV, p. 52.

(2) CXLII, p. 188, et 1878, p. 1. — (3) LV, p. 52.

gen, les indices céphaliques sont également brachycéphales (84). Mais la forme arrondie du crâne s'atténue immédiatement, lorsque nous passons la forêt de Thuringe et que nous pénétrons dans les anciens duchés de Saxe-Gotha (indice 82) et de Saxe-Weimar (indice 81,5). Nous avons déjà fait une remarque de même nature, lorsque nous avons cherché à connaître les caractères de la stature : cette chaîne de faibles hauteurs, si elle ne sépare pas réellement deux groupes ethniques, a néanmoins servi plus ou moins à les cantonner. Au sud de la forêt de Thuringe, les hommes sont plus petits et plus brachycéphales qu'au nord, où l'influence germanique est en partie demeurée.

En allant plus à l'orient, l'ancien royaume de Saxe apparaît — mais nos connaissances sont encore très incertaines — comme une région sous-brachycéphale. Ici nous pourrions écrire, à propos de la forme du crâne, les mêmes observations que celles faites à propos de la taille, et relatives à l'influence « slave » de la sous-race Vistulienne.

L'Allemagne méridionale (les trois États de Bade, Wurtemberg et Bavière) montrent des indices céphaliques très différents de ceux exprimés par les régions septentrionales du Reich. De 79 qu'il était dans les pays limitrophes de la Baltique et de la mer du Nord, il saute à 84, 85, et même à 87, 5, dans certains ossuaires de la Haute-Bavière. On ne saurait mieux montrer la disparité qui existe entre les Allemands du Nord et les Allemands du Sud et l'on comprend, devant de telles constatations, combien ceux qui voulaient faire croire à l'unité ethnique de l'Empire avaient raison de redouter la publication des cartes anthropologiques.

Dans l'ancien grand-duché de Bade (1), les indices céphaliques, exprimés par régions, vont de la sous-brachycéphalie (83), à la brachycéphalie la plus nette 85,5 (zone de la Forêt Noire).

(1) I.

En résumant les nombreuses indications fournies par Ammon, ses prédécesseurs et ses successeurs (1), on peut dire que, dans son ensemble, le pays badois est sous-brachycéphale, mais avec des ilots nettement brachycéphales, notamment dans le centre et le sud montagneux. Et même le district de Wolfach, à l'est de Lahr et d'Offenbourg, est hyperbrachycéphale (indice 86). Lorsqu'on descend les pentes de la Forêt Noire et qu'on s'avance dans la direction du Neckar, c'est-à-dire vers les frontières de la Hesse, la valeur des indices diminue. C'est ainsi que la région de Karlsruhe montre un indice de 83,3; celle de Heidelberg, de 83,1; celle de Mannheim, de 82 environ. C'est que nous nous rapprochons, graduellement, des territoires habités en majorité par des individus de race germanique.

Dans le Wurtemberg, l'indice céphalique moyen est un peu moins élevé que celui de l'ancien grand-duché de Bade, puisqu'il doit être compris entre 82 et 83. La chaîne de la Rauhe Alb, qui traverse, en diagonale, le Wurtemberg, limite au nord une zone où les crânes de types allongés sont beaucoup plus abondants qu'au sud. Ce n'est pas la dolichocéphalie ou la sous-dolichocéphalie du véritable type germanique. Mais la mésaticéphalie, abondante dans les différents cercles de cette région, montre que la race germanique a laissé quelques souvenirs de sa présence. Dans le sud, au contraire, que ce soit dans les prolongements orientaux de la Forêt Noire ou proche de la frontière suisse, les types brachycéphales sont de beaucoup les plus abondants.

Quant à la Bavière, elle est nettement brachycéphale. C'est une belle nappe de brachycéphalie qui s'étend sur la presque totalité du pays, au nord et au sud. A l'égard de sa morphologie crânienne, la Bavière fait bande à part, si l'on peut dire, dans l'Allemagne. Si Ranke (2) a vu juste, cet État représenterait, dans le midi du Reich, un bloc ethnique aussi précis que cer-

(1) LV, p. 55. — (2) CCX.

tains cercles du nord de l'Allemagne pour le type dolichocéphale. Il faut ajouter, comme un surplus de caractère de différenciation, que, chez les Bavarois, le nombre des bruns est compris, au minimum, entre le 17 et le 30 p. 100.

Dans le centre de la Bavière les terres qui s'inclinent vers le fleuve, de chaque côté du Danube, ne renferment pas des hommes aux crânes pareillement courts. Il semble que nous puissions incriminer le facile passage qu'est cette vallée, pour expliquer l'atténuation d'une morphologie, commune au reste du pays. S'il n'y a pas lieu de considérer toutes les vallées fluviales comme des chemins empruntés par les migrations, il ne faut pas, cependant, refuser à certaines d'entre elles le caractère d'avoir servi à de tels cheminements.

Le lecteur qui aura traversé cette nomenclature, dont nous avons cherché à voiler l'aridité; qui aura suivi sur la carte les répartitions ethniques que nous avons tenté d'apercevoir, peut conclure de lui-même. Il peut se représenter la physionomie ethnique de l'Allemagne dans le passé et dans le présent.

Il aura vu que l'Allemagne actuelle, pas plus que la plupart des États européens, ne peut se targuer de contenir, à l'intérieur de ses frontières, une race pure. Sur son sol, nous avons d'abord décelé au moins deux races principales; elles ont été définies en cours de route et nous n'avons pas à rappeler leurs caractères morphologiques.

En envisageant le problème dans ses grandes lignes, voici ce qui s'impose à notre regard: la population de l'Allemagne septentrionale doit être rattachée aux autres populations septentrionales de l'Europe, répandues des îles Britanniques à la Finlande. Avec elles, l'Allemagne du Nord constitue cette masse, certainement très cohérente — autant que peut l'être de nos jours une race européenne — que nous appelons la race Nordique, celle que Ripley dénommait la race Teutonique, Broca la race Kymrique. On sait qu'Ammon, Lapouge et autres ont fait, de cette catégorie d'individus, le type de l'*Homo Europæus*.

Ces hommes parlent le bas-allemand (*platt-deutsch, nieder-deutsch*).

Quant à l'Allemagne du Sud, elle est peuplée par un tout autre type. A une taille modérée, cette race associe un crâne dans certains cas très nettement brachycéphale (la Bavière); dans d'autres, sous-brachycéphale (Wurtemberg, Bade), et des cheveux qui, dans une proportion assez forte, sont bruns ou châains.

A quelles races, aujourd'hui plus ou moins déterminées, attribuer ces populations de l'Allemagne méridionale? Ce n'est pas facile à dire. Il est très probable que nous pouvons rattacher les Bavarois — ceux d'entre eux, principalement, qui habitent au sud de la Bavière et aussi au nord de la vallée du Danube — à la race Cévenole ou Occidentale. A l'ouest de cette masse, assez bien définie, la région montagneuse du Wurtemberg et de l'ancien grand-duché de Bade — la zone frontière de la Forêt Noire — paraît aussi peuplée par des gens appartenant à la même race. Les autres habitants de l'Allemagne du Sud — les Nordiques exceptés — pourraient être englobés dans une race secondaire, sous-brachycéphale, de taille moyenne, aux cheveux châains, que Deniker, faute de mieux, a créée à la suite de ses races principales.

En outre, dans les terres situées à l'est de l'Allemagne centrale, il existe de très nombreux représentants de la race secondaire Vistulienne, à laquelle appartiennent une grande partie des Polonais. Enfin, il n'est pas téméraire d'ajouter que des avant-gardes de la race Dinarique ont pénétré dans l'Allemagne du Sud.

Mais s'il nous est possible d'établir cette discrimination raciale, que l'avenir modifiera peut-être, il nous est, par contre, impossible de supputer la valeur numérique de chaque race. Aucune statistique ne nous permet une telle adjonction.

CHAPITRE VII

LA BELGIQUE

Au moment où la plus considérable des extensions glaciaires recouvrait l'Europe du Nord, interdisant toute installation humaine dans ces régions, la Belgique, presque entière, avantageée comme alors une grande partie de la France, restait en dehors du phénomène géologique. L'inlandsis scandinave arrêta ses glaces et ses alluvions massives à peu près à la frontière qui sépare actuellement la Belgique de la Hollande. Le cailloutis glaciaire se termine à la hauteur d'Anvers. Au sud de cette limite, les riches territoires qui ont fait de la Belgique une des terres les plus peuplées du monde, étaient habitables.

Les Paléolithiques se sont installés aussi bien en Belgique qu'en France. Des chasseurs de la race de l'*Homo Neanderthalensis* ont parcouru les vallées belges et se sont établis dans les grottes et sous les surplombs des abris rocheux. Ils ont laissé des restes abondants de leur industrie et quelques-uns de leurs squelettes. La Belgique a même fourni à la science plusieurs des restes humains les plus célèbres : la mâchoire de la Naulette, les débris de Spy, qui ont alimenté pendant longtemps les discussions anthropologiques.

Il est certain que les destinées humaines de la Belgique paléolithique ont été les mêmes (il y a quelques réserves à faire) que celles de la France. Les chasseurs de Spy, qui, dans la province de Namur, ont donné la sépulture à leurs morts, appartenaient peut-être aux mêmes hordes que celles qui nomadisèrent alors sur le sol français. Ils étaient, dans tous les cas, de la même race. Du Paléolithique supérieur, nous ne possédons pas, provenant de la Belgique, des restes humains bien certains.

Mais les découvertes faites sur le territoire de la Gaule d'un côté et les trouvailles récentes d'Ober-Cassel près de Bonn (rive droite du Rhin), s'associant aux trouvailles archéologiques faites en Belgique même, nous permettent de croire que nous trouverons un jour, dans ce dernier pays, des chasseurs de l'âge du Renne. Il serait extraordinaire, qu'ayant parcouru la France et l'Allemagne occidentale — à petite distance du territoire de la Belgique — les hommes du Paléolithique supérieur n'aient pas inhumé quelques-uns des leurs sur le territoire de ce dernier pays.

Ainsi donc, pour ce qui touche à son plus lointain passé, la Belgique se présente, au point de vue de ses destinées raciales, comme un prolongement de la France. Chez ces deux voisins, les mêmes phénomènes ethnologiques se déroulèrent.

Lorsque les terres du Nord qui devait s'affaisser à la fin de la période glaciaire eurent achevé de s'enfoncer sous les flots, le climat se modifia graduellement, peut-être un peu plus vite dans les régions maritimes que dans les régions intérieures du continent. Ce fut le début géophysique de la période néolithique. La civilisation nouvelle, introduisant les instruments en pierre polie, paraît avoir pénétré en Belgique par la voie commerciale et non par une sorte d'invasion guerrière. Les successeurs des Dolichocéphales paléolithiques acceptèrent les modifications sociales qui leur étaient apportées, sans que ceux qui les détenaient intervinssent en personne. Puis, les nouveaux civilisateurs arrivèrent à leur tour. Les séries de crânes belges, datant des débuts du Néolithique, semblent nous persuader de tels événements. Plusieurs d'entre elles ont été parfaitement étudiées, notamment par J. Fraipont (1) et Houzé.

Par quels endroits les Brachycéphales néolithiques ont-ils pénétré dans la Belgique ?

Il est fort vraisemblable — nous reprenons ici les hypothèses

(1) LXXIII, p. 311.

de G. Hervé — que cette race, probablement asiatique, a remonté la vallée du Danube. Son contingent septentrional, qui devait donner à la Bavière sa caractéristique ethnique, continuait son chemin au nord du massif alpin. Ce groupe a-t-il passé le Rhin dans les plaines qui sont au septentrion de la Wester Wald et des Sieben Gebirge, dans un lieu où les sépultures d'Ober-Cassel marquent une étape humaine plus ancienne ? Ou la bande a-t-elle franchi les cols, passé le Rhin dans les environs de son cours supérieur ? De cette rive gauche, le cheminement des hommes vers la Belgique aurait été plus facile. Rien ne nous permet de choisir une voie plutôt que l'autre.

Les auteurs belges admettent que la pénétration, dans leur pays, des Brachycéphales néolithiques s'est accomplie par le cours de la Meuse, donc par la voie suisse et française. Sur ce point, Houzé était très catégorique. Et comme on avait supposé que la Belgique, à un moment donné, avait pu devenir un centre de brachycéphalie d'où des bandes seraient parties, dans des directions diverses, il disait : « Le sol de la Belgique est un point d'arrivée et non un point de départ. Il a servi de route de passage à un grand nombre d'invasions historiques, mais jamais son territoire exigu n'a permis à aucun peuple de constituer un centre assez puissant pour envahir les contrées voisines (1). »

Fait intéressant qui mérite également de nous retenir : de même qu'un grand nombre de palafitteurs néolithiques s'étaient installés sur la plupart des lacs suisses, italiens et français, quelques-uns de ces constructeurs s'étaient établis dans la Basse-Belgique.

Toutes les phases de la préhistoire qui ont suivi le Néolithique se trouvent abondamment représentées en Belgique, et les collections rassemblées dans les musées de ce pays sont parmi les plus riches qui soient.

(1) *CIX*, p. 97.

Les archéologues belges pensent que l'introduction des métaux ne s'est pas faite de la même manière pour le bronze et pour le fer. Tandis que l'âge du bronze apparaît comme le résultat d'une importation commerciale — événement semblable à celui de la période néolithique, — l'âge du fer est inauguré à la suite d'une conquête. Des envahisseurs guerriers apportèrent, prélude des invasions germaniques, la nouvelle civilisation.

A l'époque des invasions historiques, les Belges — souvent cités comme de vaillants soldats par les auteurs anciens : César n'a-t-il pas prononcé à leur égard des éloges particuliers ? — semblent avoir suivi les Galates lorsque ceux-ci s'avancèrent vers la France. Ils s'installèrent même très en avant dans l'ancienne Gaule, soit sous leur propre nom, soit sous les noms de tribus apparentées. Il existe là-dessus toute une littérature, dont le dépouillement ne nous concerne pas.

Avant que de rien dire des conditions anthropologiques de la Belgique historique, constatons que, sur le territoire de la Belgique actuelle, les Belges conquérants ne s'établirent pas en très grand nombre. Les récits laissés par les annalistes, s'ils peuvent avoir quelque crédit, nous en donnent la preuve. Dion Cassius écrit que les Belges, voisins du Rhin, étaient de « races mêlées » et Ptolémée, lorsqu'il parle de la Gaule Belgique, a l'air de sous-entendre la présence d'une mixture anthropologique dans le pays considéré, puisqu'il l'appelle Celto-Galatie-Belgique.

Pour les auteurs anciens, ces termes étaient des dénominations politiques. Tout ce que nous savons des Belges (1) de cette époque, ceux dont les noms de tribus ont été conservés : Ménapiens, Nerviens, Tongres, etc., nous les fait considérer comme des hommes de race germanique. Ils étaient de grande taille, avaient la peau remarquablement blanche, les cheveux blonds ou roux, et les yeux bleus.

(1) On trouvera à leur sujet de nombreuses discussions dans les *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Bruxelles*.

Les fouilles pratiquées, soit dans les provinces flamandes, soit dans les provinces wallonnes de la Belgique, nous ont montré les caractères physiques des envahisseurs. Les cimetières francs étudiés à plusieurs reprises par Houzé ont permis à ce très regretté anthropologiste de reconstituer la taille et d'indiquer les caractères craniens de ces anciens Germains; la stature toujours très élevée, les indices céphaliques généralement dolichocéphales. Houzé a même fait à propos de cet indice cette importante remarque (1): les Francs des premières invasions sont plus dolichocéphales que leurs successeurs immédiats atteints par les métissages, par suite de leurs mélanges avec les Brachycéphales de l'âge de la pierre polie. Les Francs sont leptorrhiniens. Houzé avait proposé, afin d'éviter les stériles discussions entre les historiens et les anthropologistes, de donner à ce type une détermination géographique et de l'appeler type de Hallstatt, pour rappeler la station de ce nom où furent trouvés tant de tombes renfermant des individus identiques à ceux étudiés en Belgique (2).

Dans quelle mesure cette race germanique s'est-elle conservée dans la Belgique d'aujourd'hui? Nous le verrons tout à l'heure. Mais dès maintenant nous pouvons nous représenter qu'elle n'a pu faire disparaître les populations héritières des Dolichocéphales du Quaternaire et des Brachycéphales de l'âge de la pierre polie qu'elle trouva sur le sol belge. L'intérêt primordial d'un peuple guerrier n'est-il pas de conserver la population sédentaire chez laquelle il vient s'établir? et de s'entendre si possible avec elle? Autrement, comment lui-même vivrait-il? A ces époques lointaines le pillage ne devait pas fournir beaucoup de biens à l'envahisseur. Il paraît donc évident que, sans rien savoir encore des caractéristiques anthropologiques de la Belgique, nous devons retrouver, en certaine abondance dans ce pays, avec des variations quantitatives plus ou moins étendues

(1) *CVIII*, p. 28. — (2) *CV*, p. 15.

selon les lieux, des descendants des Brachycéphales néolithiques.

On sait que la Belgique est divisée, linguistiquement, en deux zones principales : les provinces septentrionales parlent le flamand, les provinces méridionales, le wallon.

Nous allons constater ici, au contraire de ce qui existe presque partout, lorsqu'on essaie de mettre la race dans le cadre de la langue, un certain rapport entre ces deux faits. La zone flamande est plus dolichocéphale que la zone wallonne. Il y a, en même temps, une proportion plus grande de Dolichocéphales (il ne s'agit plus d'un caractère moyen) dans toute la zone flamande.

En ne considérant que les valeurs des indices céphaliques moyens, la différence est même très nette. J'ai sous les yeux les chiffres de deux séries, non pas très importantes numériquement, mais suffisamment indicatrices cependant : l'indice céphalique des Flamands (il y a là des hommes provenant de diverses provinces flamandises) est de 78,8; celui des Wallons, 83,3. Selon la nomenclature, le premier marque la sous-dolichocéphalie; le second, la sous-brachycéphalie. Évidemment ce ne sont pas là des caractères très tranchés comme pourraient en montrer les populations de races pures, mais ce sont tout de même de précieuses indications. Les mélanges se sont effectués dans les deux sens. Les Brachycéphales de langue latine ont atténué les caractères des Dolichocéphales germains et réciproquement; mais les couleurs ethniques primitives se retrouvent dans chacun de ces groupes. Ajoutons à ces caractères de l'indice céphalique cette observation importante : les populations blondes sont plus abondantes dans la zone flamande et les populations brunes dans la zone wallonne.

Je ne saurais mieux faire, pour montrer cette qualité des types physiques en Belgique, que de reprendre ici une citation de Houzé : « Les Flamands issus des Germains sont blonds, ont

les yeux bleus, une protubérance occipitale très accentuée, une face allongée; ils sont sous-dolichocéphales dans les provinces les plus germanisées, comme le Limbourg, la province d'Anvers et le nord du Brabant; ils sont mésaticéphales dans les deux Flandres à cause de la fusion avec l'élément celtique; cette mésaticéphalie correspond à une proportion plus grande de bruns que dans les autres parties flamandes.

« Les Wallons, descendants des Celtes, ont les cheveux foncés comme les yeux, une protubérance occipitale presque nulle, des crêtes sourcilières développées, une face large qui s'harmonise avec la sous-brachycéphalie qui les distingue nettement des Flamands. Ils sont restés sous-brachycéphales dans les parties montagneuses, dans les Ardennes, et dans le sud du Brabant; ils sont devenus mésaticéphales dans la province de Liège, la première heurtée par toutes les invasions germaniques, dans la province de Namur où la Meuse a toujours excité la convoitise des envahisseurs, et dans le Hainaut que le courant des Dolichocéphales a toujours traversé pour se répandre vers le Midi (1). »

Ce sont là des images générales qu'il nous faudra revoir de plus près.

Dans le sud-est du pays belge, le massif brachycéphale français se prolonge très nettement. Un coup d'œil sur la carte de l'indice céphalique dressée par Deniker (2) suffit pour s'en convaincre. Les monts de l'Argonne et le plateau lorrain sont des régions peuplées de Brachycéphales. Elles se prolongent, avec des caractères plus ou moins intacts, vers les forêts des Ardennes. Au pied des montagnes de Lorraine, le grand-duché du Luxembourg est un compartiment géographique habité par des hommes à tête courte et large. Le couloir de la Meuse, qui durant la période de la pierre polie aurait servi de chemin aux Brachycéphales pour s'avancer vers le nord-ouest, est resté,

(1) CX, p. 20; CXII, p. 297. — (2) LV, p. 371.

pour les descendants de ceux-ci, la voie d'écoulement aux périodes protohistoriques et historiques. Des gens de même race seraient venus s'ajouter aux plus anciennes générations. A moins, toutefois, qu'on suppose au flot néolithique une puissance numérique dépassant celle qu'on peut soupçonner au premier abord. La Belgique, alors, se serait maintenue, dans cette région, depuis ces temps anciens, dans une sorte de *statu quo* ethnique, accroissant sa population par le seul jeu d'une forte natalité.

Les collines de l'Artois n'ont pas facilité, comme les régions du sud-est, le cantonnement des Brachycéphales. Entre les Ardennes et la mer le passage est facile. Aussi la population de cette partie du pays présente-t-elle un autre type : elle est mésaticéphale, c'est-à-dire qu'elle est le résultat d'un métissage. Et cette caractéristique se prolonge au sud, jusqu'au delà de la Somme, jusqu'à la Marne. Ces territoires-limites, où tant de flots humains se sont brassés au cours des âges — nous sommes là sur les routes éternelles des migrations européennes, — reflètent ethniquement les événements historiques dont ils ont été le théâtre. C'est là que les descendants des Brachycéphales néolithiques se sont, sans cesse, trouvés en contact avec les émigrants dolichocéphales qui venaient du nord et de l'est. Leurs successeurs ont continué à monter cette « garde du Rhin ».

Cette répartition, à grandes touches, basée sur les renseignements donnés par l'indice céphalique, ne se retrouve pas tout à fait la même lorsqu'on utilise la stature comme élément de démonstration (1). Cependant, malgré qu'en certains points on constate des variations, les faits généraux sont confirmés.

Sauf en un endroit, situé au nord de Valenciennes, dans l'extrême prolongement des collines ardennaises, où la stature est petite, la taille des Belges appartient à ce que la nomenclature anthropologique appelle la taille moyenne. Dans son

(1) LIII, p. 46.

ensemble, elle est plus élevée d'un centimètre environ que celle des Français (influence flamande), et plus faible d'un centimètre également que celle des Hollandais (influence wallonne). Il y a là comme une confirmation, pour l'ensemble de la population belge, de ce qui vient d'être dit au sujet des territoires-limités entre les deux races principales européennes. Par leur stature, les Belges, dans leur ensemble, ne sont déjà plus des Septentrionaux; mais ils ne sont pas encore semblables à leurs voisins les Français. Ils participent encore, soit comme population mélangée, soit comme métis, aux caractères des deux races qui les ont créés.

C'est dans de tels territoires-limites qu'une discrimination précise de tous les éléments humains serait utile. Elle arriverait certainement à retrouver les types primitifs et à recomposer les traits des races initiales.

La division linguistique de la Belgique marque, pour la stature humaine, la même caractéristique que celle relevée à propos de l'indice céphalique.

La zone flamande renferme des hommes de plus haute taille que la zone wallonne. La stature des premiers est, en moyenne, de 1^m,661; celle des seconds de 1^m,648. En outre, la proportion des individus de très grande taille est plus élevée dans la zone flamande. Il est donc permis de nous représenter qu'un certain nombre d'individus de la zone wallonne ont passé chez les voisins du nord et ont, de ce fait, diminué la taille moyenne de ces derniers. Ici encore, la discrimination dont nous parlions tout à l'heure rétablirait les faits sous leur véritable jour.

Les auteurs belges ont constaté cet affaiblissement de la teinte ethnique représentant la race germanique, dans les provinces flamandes. Le Limbourg renferme les populations de plus haute taille de toute la Belgique. En allant de cette province vers l'ouest, on constate que la taille diminue : « du Limbourg à la Flandre occidentale, les Germains ont perdu en

influence ethnique ce qu'ils ont gagné en étendue de territoire » (1).

La carte qui montre l'état actuel de la stature en Belgique est extrêmement démonstrative. On y voit que, si la plus haute stature est celle du Limbourg (1^m,666), la plus basse est celle du Hainaut (1^m,640), province dans laquelle nous pouvons marquer l'influence du peuple français voisin.

Dans cette carte, la province du Brabant montre bien la rencontre des deux races en présence. La taille, plus élevée que celle des pays wallons, est toutefois plus faible que celle des pays flamands. C'est que, dans cette zone mixte, deux arrondissements sont flamands, un seul wallon.

Le fait que les Brachycéphales belges sont de stature plus élevée que les Brachycéphales français pourrait s'expliquer de la même façon. Il est évident que la population belge, qui est caractérisée par la forme arrondie de son crâne, est de même origine — puisque ses autres caractères sont concomitants — que la population française brachycéphale. Sa plus haute stature moyenne semble due à l'infiltration des populations d'origine germanique que nous appelons aujourd'hui flamandes. Car je ne pense pas qu'il y ait lieu de faire intervenir, pour expliquer cette stature plus élevée des Brachycéphales belges, l'arrivée, dans ce pays, d'émigrants appartenant à la race Adriatique.

Ces Brachycéphales plus grands et ces Dolichocéphales, dont la stature est moins élevée qu'on pourrait le supposer *a priori*, paraissent marquer avec netteté ces mélanges ethniques. A voir la qualité de ces variations, il semble aussi que les Brachycéphales néolithiques et leurs descendants devaient composer, avant l'arrivée des Germains, une masse assez cohérente.

C'est également ce que pensait Houzé lorsqu'il écrivait les lignes suivantes : « La Belgique prégermanique était habitée

(1) CXI, p. 278.

par les descendants des races de Néanderthal, de Cro-Magnon, et de Furfooz. L'élément brachycéphale devait prédominer, car, malgré leurs invasions successives, les Germains grands et dolichocéphales ont été plutôt absorbés. Leur influence s'est fait surtout sentir dans la basse Belgique, dans la zone flamande. La moyenne et la haute Belgique, quoique fort imprégnées de sang germanique, ont pu mieux résister aux immigrants.

« Les proportions des divers groupes de taille changeront d'année en année, par suite du mélange de plus en plus intime de nos populations, qui sont divisées par la langue, l'indice céphalique, la couleur des yeux et des cheveux, la stature et d'autres caractères physiques et moraux que nous avons déjà signalés. »

Nous avons parlé tout à l'heure de la race Adriatique — ou Sub-Adriatique — dont on a cru démontrer la présence dans quelques parties de la Belgique. Je me demande, en passant, si cette race secondaire de Deniker n'est pas une apparence? N'est-elle pas le produit de l'erreur que nous commettons en utilisant trop largement les caractères moyens? Je sais bien que rien n'empêche que la race Adriatique se soit infiltrée, depuis la région dinarique, par la Croatie, la Carinthie, l'Allemagne du Sud, jusque dans la Lorraine et la Belgique; mais je pense que cette pénétration n'est pas encore complètement démontrée. Puis, savons-nous dans quelles conditions la race Adriatique a été cantonnée dans les lieux où nous la trouvons la plus homogène, la mieux rassemblée? D'où venait-elle primitivement? Du nord ou de l'est?

Dans l'état de nos connaissances, le peuple belge actuel nous apparaît composé, principalement, par deux races : dans la partie septentrionale du pays, la race Nordique (ou Germanique) s'est installée; dans le sud du pays, la race Celtique. Elles ne sont pures ni l'une ni l'autre. Habitant des territoires où les communications sont faciles, elles se sont aisément pénétrées. Les résultats principaux de ces juxtapositions et de ces croise-

ments ont été : pour l'une, la diminution de la taille et l'atténuation de la dolichocéphalie; pour l'autre, une légère augmentation de la stature et une diminution de la brachycéphalie.

Peut-être existe-t-il aussi, notamment dans les cantons du sud-est de la Belgique, des représentants atténués de la race Adriatique?

Les opinions politiques ont été souvent fort divergentes, en Belgique, entre les Wallons et les Flamands. Pendant la grande guerre — et même après — ces divergences ont pris, parfois, des allures séparatrices.

Est-ce à dire qu'il faut voir là des influences raciales? quelque chose comme un impératif ethnique? Je pense plutôt que l'histoire des derniers siècles expliquerait à elle seule les différences de ces « états d'âme ».

Mais on pourrait me rétorquer qu'il faudrait aussi expliquer pourquoi certains peuples acceptent, ou n'acceptent pas, certaines destinées primaires, desquelles découle tout leur avenir. J'avoue mon embarras à répondre autrement que par des mots.

CHAPITRE VIII

LES ILES BRITANNIQUES

La Grande-Bretagne et l'Irlande n'ont pas toujours été dans leur «splendide isolement». Au Quaternaire ancien, au moment où l'Europe cherchait son équilibre géologique, une terre faisait communiquer le sud de l'Angleterre avec le nord de la France. Sur la largeur de cet isthme, les auteurs ne sont pas d'accord. Pour les uns, le passage entre les deux pays était relativement étroit, limité à l'est et à l'ouest par des golfes resserrés. Pour les autres, il était continu : à l'est jusqu'au delà des Pays-Bas; à l'ouest jusqu'à la Bretagne française. C'étaient là des terres basses, dans le thalweg desquelles s'écoulaient : vers le nord-est, les eaux de la Tamise et du Rhin actuels; vers l'ouest, les eaux de la Seine. L'image géographique de ces lieux était donc bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Le canal de Saint-Georges formait alors un vaste lac, étroit et découpé, comme un fjord, étalant ses eaux vers le sud-est; et l'Irlande prenait contact avec la Grande-Bretagne par la portion septentrionale de son territoire qui se soudait à l'Écosse. Des effondrements successifs ont créé la géographie actuelle (1).

L'Angleterre méridionale est un sol habité depuis des temps très anciens. Un des débris humains les plus antiques qui soient (le crâne de Piltdown) a été trouvé sur son territoire. Longtemps les glaciers écosseis — l'Écosse n'a plus aujourd'hui un seul fleuve de glace — recouvrirent d'un manteau continu toutes les Iles Britanniques, ne laissant libres que les régions

(1) LXXVIII, p. 316 et carte.

situées au sud de la Tamise et de l'embouchure de la Severn. Un peu au nord de cette ligne, cependant, les sommets des montagnes Pennines, avec un promontoire marin à l'est, émergeaient, comme des îles perdues dans l'immensité de l'inlandsis.

Les territoires privilégiés du sud étaient habitables. Au pied de la barrière de glace, les Elephas, et tout le cortège des mammifères quaternaires, cherchaient pâture. Les chasseurs paléolithiques les ont poursuivis; ils nous ont laissé leurs instruments.

D'où venaient ces Paléolithiques? Peut-être de la France? En tout cas des régions qui, à ce moment-là, étaient jointes à l'Angleterre méridionale.

Mais l'Angleterre semble avoir été habitée plus anciennement encore. Au moment où j'écris ces lignes, les revues spéciales signalent de nouveau et commentent les découvertes de Red Moir dans les terrains pliocènes des environs d'Ipswich (1). De plus en plus, il apparaît comme certain que les outils rencontrés dans le Red Crag du Pliocène supérieur ont été intentionnellement travaillés. Ainsi, de par ces trouvailles, la question de l'homme tertiaire se pose de nouveau avec ardeur. Si elle se résoud par l'affirmative quant aux objets, nous restons peut-être encore longtemps avant de connaître, dans ses restes mêmes, l'artisan qui les a fabriqués. Qui sait cependant? Le hasard est un si galant ouvrier! D'ailleurs, il n'y a pas longtemps que nous possédons quelques débris squelettiques de l'Homme chelléen, et nous avons plus de chances que nos prédécesseurs de faire des découvertes rapides.

Au fur et à mesure que, le climat s'adoucissant, les glaciers disparurent, les hommes s'avancèrent sur les terres libérées. L'Angleterre, dès le Quaternaire, se peuple donc graduellement du sud vers le nord. Elle vit s'épanouir des civilisations identiques à celles qui florissaient sur le continent voisin — la

(1) CLXI.

France — libre de glaces. Les Chelléens y taillèrent leurs coups de poing et les Moustériens leurs coupoirs et leurs pointes. Et, aussi bien dans les alluvions que dans les cavernes, on retrouve des restes de cette industrie. La généalogie industrielle des Anglais s'est stratifiée de la même manière que celle des Continentaux pour les mêmes périodes.

D'ailleurs les crânes trouvés en Angleterre (celui de Piltdown devant être considéré à part) ont les mêmes qualités ethniques que les crânes trouvés sur les parties voisines du continent. Ils représentaient aussi bien le type inférieur, de construction brutale (type de l'*Homo Neanderthalensis*) que le type plus évolué et plus noble (type de Laugerie-Chancelade).

Si le squelette d'Ipswich avait été maintenu dans la science comme une découverte dont l'origine stratigraphique est certaine, l'Angleterre aurait possédé les plus antiques débris humains de l'Europe. Mais on sait que son découvreur, Red Moir, a loyalement reconnu qu'il s'était trompé, quant à la date à attribuer à ce squelette dans la chronologie générale (1).

Mais l'Angleterre n'en fournit pas moins à l'Anthropologie l'un des restes humains les plus anciens et les plus précieux qui soient pour notre histoire : le crâne de Piltdown dont il a déjà été question et dont on connaît l'importance philosophique. Un certain nombre d'auteurs considèrent encore, comme appartenant au Chelléen, le crâne de Galley-Hill, trouvé en 1888, au milieu des graviers pléistocènes de Northfleet dans le Kent (2). Si cette découverte devait être authentiquée quant à sa chronologie, ce serait la preuve que le type de l'*Homo sapiens* remonterait à une époque fort reculée. D'ailleurs n'est-ce pas ce que nous montrent les restes de l'*Eoanthropus Dawsonii*? Mais le doute plane encore trop sur les pièces de Galley-Hill, pour que nous les considérions ici comme une démonstration.

(1) CLXI, p. 194.

(2) CXXIII, p. 178 (un chapitre est consacré à cette découverte) et p. 143.

Boule, qui a vu le crâne déposé au British Museum, a vivement réservé son opinion (1).

Les débris humains appartenant à la race moustérienne sont, jusqu'à présent, rares en Angleterre. En 1884, on trouva, dans une poche d'argile de la craie de Bury Saint-Edmunds (Suffolk) quelques fragments de mâchoires et de crânes « dans un état de conservation à peine suffisant pour permettre de les rattacher au type de Neanderthal ».

En 1911, R.-R. Marett, dans la grotte de Sainte-Brelade (île de Jersey), découvrit quelques molaires humaines en connexion avec des ossements de *Rhinocéros tichorkinus* et des outils moustériens (2).

Les restes humains appartenant aux périodes plus récentes du Paléolithique sont également fort rares en Angleterre. C'est pourtant de ce pays que date la plus ancienne découverte de squelette pléistocène (en exceptant le crâne de Cannstadt — dont la position chronologique est douteuse, — rencontré dans le Wurtemberg) : la fameuse dame rouge (*Red Lady of Paviland*) exhumée en 1823 par Buckland de la caverne de Paviland (Pays de Galles) et déposé au Musée d'Oxford. La qualification qui lui a été donnée provient de ce que les os étaient colorés en rouge par de l'oxyde de fer. Le squelette date de la période aurignacienne et présente les caractères de la race de Cro-Magnon (3).

Jusqu'à ce jour, les trouvailles faites en Angleterre n'apportent aucun trouble à ce que la France a montré, comme types humains, et comme généalogie paléolithique.

Si, jusqu'à la fin du Pléistocène, les générations humaines se succèdent, dans les Iles Britanniques, avec le même ordre de civilisation et les mêmes types ethniques que sur le continent, l'Angleterre va cependant, pour un temps, s'isoler du reste de l'Europe. Au moment où la civilisation de la pierre polie appa-

(1) XXI, p. 181. — (2) CLI et CXXIII, p. 33.

(3) CCXLVI, p. 1 ; CXXIII, p. 47 ; XXI, p. 261.

raît, le peuple anglais d'alors, dont le type est dolichocéphale, — tel à la même époque, le peuple de France, ne sera pas envahi, comme ce dernier, par les Brachycéphales. La mer, qui à cette époque-là sépare, depuis longtemps déjà, les deux parties du continent, préservera momentanément les Iles Britanniques de cette invasion. Les Anglais d'alors acceptent la civilisation nouvelle, mais le civilisateur reste à la porte, où il n'entre, si l'on peut dire, qu'au compte-gouttes.

Nous avons vu que dans les *long barrows* — tumuli allongés — les squelettes avaient des crânes dolichocéphales et des faces leptoprosopes. Ils appartiennent à ce groupe des Dolichocéphales néolithiques dont il a été parlé dans le chapitre consacré à la France. C'est seulement lorsque survient l'âge du bronze que l'Angleterre possède, en quantité notable, ses Brachycéphales.

Les *round barrows* — tumuli arrondis — renferment des squelettes très différents de ceux contenus dans les tumuli allongés. Voici une démonstration empruntée à Thurnam (1) : soixante-cinq squelettes trouvés dans les tumuli allongés ont tous fourni des indices céphaliques relativement très faibles (de 63 à 77), dont la moyenne est 71. Ce dernier chiffre marque une dolichocéphalie particulièrement accentuée. Au contraire, septante crânes exhumés des tumuli arrondis n'ont donné aucun indice inférieur à 74 ; les plus brachycéphales atteignent 89. L'indice céphalique moyen de cette dernière série est 81. En plaçant ces deux groupes l'un à côté de l'autre, sous la forme de deux colonnes, on voit que les chiffres du second commencent à l'endroit où se terminent ceux du premier. On a l'image d'une véritable succession d'éléments étrangers. Et si la série des *round barrows* renferme une certaine quantité de squelettes dolichocéphales, l'explication en est toute simple : les Brachycéphales, arrivés sur le sol de l'Angleterre, n'ont pas exterminé

(1) CCLV, p. 385.

la population qui les précédait (peut-être d'ailleurs venaient-ils pacifiquement). Ils n'avaient aucun intérêt à une telle extermination ; ils se sont simplement mêlés à l'ancienne population. Et les tombeaux de l'âge du bronze donnent, pour la première fois, l'image du groupe anthropologiquement composite — avec prédominance des Dolichocéphales — que deviendra, dès ce moment, le peuple anglais. D'ailleurs ces Brachycéphales ne constitueront, à aucun moment de l'histoire, et nulle part dans les Iles Britanniques, une puissance numérique assez grande pour pouvoir s'imposer ethniquement. Aujourd'hui encore, la physionomie ethnique de l'Angleterre, considérée dans son ensemble, est nettement dolichocéphalique.

Pendant la grande guerre, les journalistes de l'Europe occidentale qui ont parcouru le front anglais, ont tous rapporté l'impression qu'avait faite sur eux le physique des soldats, leur taille généralement élevée, leur air de santé. Sans être anthropologistes, ils sentaient qu'ils avaient devant eux une race particulière, ayant des traits spéciaux : stature, pigmentation, etc. C'est bien la preuve qu'aujourd'hui encore certaines régions ont été, ethniquement, moins contaminées que d'autres.

Quelles sont les caractéristiques anthropologiques actuelles des habitants des Iles Britanniques ?

Assez bien étudiée par toute une pléiade d'anthropologistes, dont les premiers travaux datent de loin (il faut rappeler ici la mémoire de Beddoe), l'Angleterre nous permet de saisir, assez bien, dans ses grandes lignes, la physionomie ethnique de sa population.

Un premier fait : à ne considérer que les ensembles, à voir d'un coup d'œil le pays tout entier, il apparaît — à cause de leur haute taille, de leur dolichocéphalie et de leurs cheveux blonds

— que les Anglais doivent être classés dans la race Nordique (ou Germanique). Mais il n'y a pas un accord ethnique parfait dans toute l'étendue du Royaume Uni et les caractères ci-dessus ne sont pas toujours concomitants, ce qui, racialement, serait nécessaire pour une exacte diagnose du type.

Dans sa carte de l'indice céphalique, Ripley (1) ne mentionne aucun indice — il s'agit d'indices moyens — au-dessus de 80,4 (dans l'ouest de l'Irlande); et le chiffre le plus bas (76 et fractions) se rencontre aussi bien en Irlande qu'en Écosse et en Angleterre. Dans la carte publiée par Deniker (2), une grande partie des Iles Britanniques reste en blanc. Les territoires colorés le sont tous (Écosse, Angleterre, pays de Galles, Irlande) par les teintes de la dolichocéphalie et de la sous-dolichocéphalie. Un petit territoire, à l'ouest de l'Irlande, demeure à l'écart. Il est dans la presqu'île que dominent les monts de Mayo, dans une région de langue gaélique où le pourcentage des cheveux foncés est particulièrement élevé.

En relisant les travaux de Beddoe, et en examinant les cartes de Ripley et de Deniker, on sent l'intense nécessité — pour connaître l'anthropologie descriptive des Iles Britanniques — des enquêtes régionales, qu'à propos de tous les pays nous ne cessons de réclamer. Quand on voit, par exemple, la répartition de la couleur des cheveux, mise en parallèle avec la répartition des indices dolichocéphales et la stature, on demeure étonné de certaines rencontres. Et les cartes anthropologiques, qui ne sont quelquefois basées que sur deux ou trois milliers d'observations, sont réellement insuffisantes. Souvent même, pour les écrivains qui ne possèdent pas les éléments nécessaires à la critique de tels documents, elles sont causes de graves erreurs.

Les régions blondes des Iles Britanniques sont surtout à l'est et au nord de l'Angleterre; puis au sud et au nord de l'Écosse.

(1) CCXX, p. 300. — (2) LV

Mais entre ces deux dernières zones blondes, on constate, dans l'Argyl et l'Inverness, des cantons riches en individus ayant les cheveux foncés, tandis que l'Angleterre proprement dite, ne montre une telle puissance des bruns que dans le Comté des Cornouailles. L'Irlande a peu d'individus blonds, semble-t-il, et l'on peut être étonné, pour diverses raisons, de trouver que l'Ulster renferme une telle proportion d'individus à cheveux foncés. On ne s'y attendrait pas, sachant qu'il y a là beaucoup d'Anglais immigrés. Et l'on est, en même temps, surpris de constater que le dit Comté, relativement si riche en pigmentation, semble renfermer une population d'assez haute stature. Je crois qu'ici encore nous sommes en face d'une discrimination insuffisante des éléments en cause et nous risquerions, en voulant aller plus profond, d'émettre des conclusions prématurées. Sommes-nous devant les résultats d'un métissage réel, où l'un des géniteurs aurait donné la haute stature et la dolichocéphalie, et l'autre des cheveux foncés?

La taille humaine, pour l'ensemble des Iles Britanniques, mériterait, elle aussi, d'être étudiée avec plus de détails qu'elle ne l'a été, canton après canton. Elle nous révélerait sûrement, au sujet des anciennes populations fixées en Albion depuis les temps protohistoriques, des faits intéressants. Certaines régions sont habitées par des hommes dont la stature moyenne présente, sur des espaces relativement peu étendus, des différences assez notables: elles pourraient sous-entendre des qualités ethniques originellement différentes. N'oublions pas l'arrivée, avec l'introduction du bronze, au moins, de types brachycéphales. Que sont-ils devenus dans l'ensemble de la population des Iles Britanniques? Sont-ils restés groupés en certains endroits? Ont-ils mêlé leur sang à celui des autres types?

Tels que nous les possédons, toutefois, les documents relatifs à la stature anglaise fournissent déjà des renseignements d'un vif intérêt.

Un premier point d'abord. L'Écosse paraît être le pays qui, de la terre entière, possède les hommes de plus haute taille. Les Highlanders — surtout un de leurs groupes — sont les individus les plus grands qui soient. Ils dépassent les Patagons, qui ont figuré longtemps en tête des listes anthropologiques. Ils sont plus grands que les plus grands hommes de l'Afrique (les Peuhls probablement)(1) et de l'Amérique du Nord (probablement les Cheyennes et les Mohacs); plus grands que tous les Polynésiens.

D'ailleurs presque toute l'Écosse renferme des hommes de haute stature. La moyenne de leur taille dépasse 1^m,72. En Europe, pour retrouver de tels chiffres, il faut s'adresser aux LIVES de la Courlande et aux habitants européens de la Norvège. En un endroit même, la taille des Écossais atteint 1^m,78. C'est dans le sud-ouest, dans le district de Galloway. De cette région, la stature s'abaisse régulièrement en allant vers le nord. Elle s'abaisse brusquement à l'ouest, Lanark (1^m,73); et cette observation est intéressante parce que, de l'autre côté du bras marin, l'Irlande est un foyer de tailles moins élevées. Son influence aurait pu être sensible sur le versant occidental de l'Écosse. Et une telle modification, venue d'une telle source, indiquerait des passages humains d'Irlande en Écosse, à des dates encore indéterminées, qu'il faudrait rechercher.

Mais, quoique de moindre grandeur sur ces territoires occidentaux, la stature des Écossais n'en demeure pas moins excessivement élevée, si nous la comparons à la moyenne universelle. Ces hommes de grande taille furent toujours de redoutables soldats : les Romains ne purent pénétrer dans leurs cantons montagneux.

Quelle peut être la cause de cette si haute stature? C'est

(1) Des observations récentes faites sur des populations dahoméennes semblent indiquer la présence, dans l'Afrique occidentale, d'individus de taille particulièrement élevée : la moyenne des Pila-Pila (un petit groupe qui, peut-être, a été sélectionné) mesurés par de Gironcourt égale 1^m,87. CCLXVII, p. 533.

devant une telle observation que les partisans de l'exclusive influence des milieux doivent se trouver embarrassés.

Dans l'Angleterre proprement dite, on constate, en allant du nord au sud, une diminution de la taille (influence, dans le nord, de la haute stature des Écossais, notamment de ceux, proches voisins, des monts de Galloway). Sur la côte orientale, la taille reste très haute ainsi que dans la presqu'île des Cornouailles. Et, pour ce dernier canton, la superposition des cartes de la stature à celles de la coloration des yeux et des cheveux, en vue de grouper les caractères d'une diagnose ethnique, nous laisse aussi songeurs.

Au centre de l'Angleterre, les hommes n'ont plus, comme moyenne, que 1^m,68 de hauteur. Ce chiffre est petit par rapport à celui des Écossais; mais il est un chiffre élevé par rapport au reste de l'Europe. Au surplus, il appelle quelques observations. Nous sommes là dans les centres industriels les plus importants de l'Angleterre, dans les lieux où s'accumulent les villes de travail les plus populeuses. Or, on le sait déjà d'après les pages qui précèdent, dans les centres urbains, la taille est, presque partout, plus élevée que dans les régions rurales avoisinantes. Les villes anglaises feraient-elles exception à cette règle? Dans ses enquêtes, Beddoe avait constaté que la stature des ouvriers d'industrie, en Angleterre, paraissait plus petite que celle des paysans. Mais je l'ai déjà dit, plus nous avançons dans nos enquêtes anthropologiques, plus nous constatons la réalité de l'augmentation de la taille dans les grands centres urbains.

Alors que faut-il penser de la moins grande taille du sud et du centre de l'Angleterre? Serait-elle due, en partie au moins, à un facteur ethnique qui n'a pas encore été décelé? La question reste ouverte. Elle reste d'autant plus ouverte, que l'influence ethnique des groupes humains dont nous connaissons les arrivées historiques dans les Iles Britanniques semble, en bien des endroits, nettement subsister.

D'une manière générale, les zones des hautes statures corres-

pondent aux lieux où s'installèrent autrefois des Scandinaves. Là où les Angles et les Saxons prirent pied, la taille moins haute des populations actuelles (l'est-elle réellement ou est-ce une apparence due aux moyennes?) permet de supposer que ces envahisseurs étaient moins grands. D'une manière générale également, les lieux à noms celtiques renferment des populations de stature moins élevée (1).

Mais, encore une fois, tous ces faits demandent confirmation par des enquêtes plus subtiles encore que celles dont nous utilisons les résultats, aussi poussées que celles réclamées jadis par Houzé pour la Belgique, alors qu'il proposait les analyses commune par commune.

Le pays de Galles est habité par des hommes plus petits que ceux qui peuplent le reste des Iles Britanniques. Ces hommes ne se réclament-ils pas d'une autre origine, et ne parlent-ils pas une autre langue? Toutefois restons encore sceptiques au sujet de ce rapprochement. L'accord est trop facile! Le pays de Galles aurait-il depuis toujours fait bande à part, d'une manière aussi absolue, qu'il n'aurait jamais été entamé, ethniquement?

Quant à l'Irlande, elle se comporte, au point de vue de la stature de ceux qui l'habitent, un peu comme l'Angleterre. Les littoraux sont presque tous peuplés par des gens de haute taille, tandis qu'à l'intérieur on trouve des individus de taille moins

(1) L'influence des Bretons devrait être aussi envisagée. On croit que les premiers Bretons arrivèrent en Angleterre à la période de Hallstatt (autrefois, on fixait cette arrivée entre 500 et 300, au cours de la première période de la Tène). La nouvelle hypothèse est basée sur la trouvaille de poteries plus anciennes venues des pays celtiques ou celtisés et trouvées, pour la première fois, à Hengistbury Head à l'ouest de Southampton (*Report of the Society of Antiquaries of London*, n° III, 1915). Cette céramique (vasés carénés ou globulaires rappelant ceux des tumuli pyrénéens datant de la fin du Hallstattien) continue la céramique de l'âge du bronze de la Bavière et représenterait l'arrivée, en Aquitaine, des Celtes venus de cette région (CXV, p. 268). Ne peut-on pas supposer que ces importateurs de poteries celtiques étaient arrivés plus tôt encore en Angleterre; et ne pourrait-on pas leur attribuer la brachycéphalie des *round barrows*? Je pose simplement la question.

élevée. Un fait, indiqué par Taylor, mérite d'être relaté (1): les régions côtières à très grande stature sont justement celles où l'on retrouve la trace de noms de lieux scandinaves. Ce serait donc, pour l'Irlande, une observation de même nature que celle faite au sujet de l'Angleterre proprement dite: persistance des populations venues autrefois de la Norvège.

A propos de l'Irlande, il y a encore un petit fait qui ne peut être passé sous silence. Le lieu où, jusqu'à présent, les anthropologistes ont signalé la plus petite stature est précisément celui où, à propos de l'indice céphalique, nous avons mentionné la présence d'individus à crânes brachycéphaliques: la presqu'île occidentale que dominant les monts de Mayo. Cette région pourrait nous servir à démontrer: à la fois la réalité de nos conceptions quant à l'hérédité des caractères morphologiques, et la nécessité de préciser nos enquêtes; d'arriver partout aux analyses régionales. Ce petit canton, tourné vers l'Atlantique, possède à la fois la stature la plus basse des Iles Britanniques, les crânes les plus rapprochés, par leurs caractères moyens, de la brachycéphalie. Et, par surcroît, les hommes de cette région présentent, en abondance, des cheveux foncés. Ce fait de géographie ethnologique, cette relique probable d'un groupe oublié, doit être signalé aux historiens et aux linguistes.

Si nous résumons ce que nous montre la répartition de l'indice céphalique, en considérant seulement les quatre divisions politiques des Iles Britanniques, nous constatons une remarquable uniformité de l'indice moyen. Envisagés de cette façon, l'Angleterre, l'Écosse, le pays de Galles, l'Irlande sont peuplés par des Dolichocéphales ou des Sous-Dolichocéphales. Ce sont les Écossais qui paraissent avoir le crâne le plus allongé (indice 77,8) et les Gallois qui l'ont le moins (indice 78,8). Mais ces masses géographiques auxquelles nous appliquons ces indices moyens ne sont, nous le savons, qu'une apparence.

(1) LIII, p. 60.

Les auteurs anglais ont montré, dernièrement, la présence de nombreux Brachycéphales en Irlande, et, chose beaucoup plus intéressante parce qu'on s'y attendait moins, de Mésaticéphales et de Sous-Brachycéphales en divers points de l'Écosse septentrionale et en Angleterre.

Évidemment, les Britanniques, malgré leur isolement par la mer, ne représentent pas — ou ne représentent plus — une race pure. Les événements historiques, d'ailleurs, vus à la lumière de l'Anthropologie, nous permettaient de le supposer. Il suffit de se rappeler les caractéristiques des races dolichocéphales de l'âge de la pierre taillée et de la pierre polie, de se souvenir des populations brachycéphales qui leur ont succédé à l'âge du bronze et vraisemblablement à l'âge du fer. Les unes et les autres ont laissé des descendants. Certains de ceux-ci, cantonnés dans des limites géographiques qui ne facilitaient pas les mélanges, ont pu conserver les caractères ancestraux; les autres sont métissés. On remarquera toutefois que les uns et les autres sont des individus presque toujours de haute stature. Ce caractère a survécu aux mélanges ethniques, il les a dominés. C'est un fait que les ethnologues et les eugénistes devront souligner.

Les Iles Britanniques, à cause même de leur insularité, posent aux anthropologistes quelques problèmes où les historiens trouveraient peut-être des arguments. N'affirme-t-on pas qu'avant l'arrivée de César en Angleterre, on ne sait rien de précis au sujet des populations qui habitaient les Iles? On nous dit que, dans l'Irlande, avaient vécu des Celtes et des Gaëls, des Ibères, et qu'une des tribus irlandaises d'alors, les Scots, envahit la Calédonie! Ne donnèrent-ils pas leur nom à l'Écosse? Mais qui étaient ces Scots? D'où venaient-ils avant de s'être fixés en Irlande? N'étaient-ils pas les descendants des Scandinaves, ces hardis navigateurs qui abordèrent, à maintes époques, les Iles Britanniques? (1).

(1) On a dit tout à l'heure, qu'en Irlande, les régions côtières qui ont des

Nous venons de constater, ci-dessus, combien la taille des Écossais est grande. Au surplus, ce peuple est, en majorité, dolichocéphale. Les habitants primitifs de l'Irlande possédaient-ils ces mêmes caractères? Mais ces caractères morphologiques ne semblent pas cadrer avec ceux que nous imaginons devoir représenter les Celtes, les Gaëls, les Ibères! L'Irlande était donc déjà un complexe ethnique! Comment s'était-il constitué? Alors, de deux choses l'une: les Scots, parvenant en Écosse, ont trouvé des populations qui présentaient les caractères que possèdent encore les Écossais et ils ne les ont aucunement modifiés; — ou les Scots étaient de même « couleur ethnique » que les Calédoniens qu'ils envahissaient! On peut encore faire cette supposition: les Scots étaient d'une autre race que les Calédoniens, mais alors ils ont été quasiment absorbés!...

Quant aux Angles, Pictes, Saxons, Danois, Normands, dont les invasions se succédèrent dans les Iles Britanniques, ils paraissent avoir appartenu, tous, à la race Germanique. Les Iles Britanniques auraient donc connu deux fonds principaux dolichocéphales: les Préhistoriques — jusqu'au Néolithique compris — et les envahisseurs Kymriques. Le fonds brachycéphale de l'âge du bronze que l'on constate en Europe continentale, notamment dans les habitations lacustres de la Suisse, pourrait être celui qui aurait fourni les races brachycéphales britanniques; il serait l'origine première des métissés. Peut-être faut-il, selon des idées toutes nouvelles, le considérer comme une avant-garde des Bretons du Hallstattien?

Par une proposition inverse, les Iles Britanniques nous renseignent sur les caractères anthropologiques des populations ci-dessus: Angles, Pictes, etc., au sujet desquelles nous ne savons rien de certain. A voir la physionomie ethnique actuelle des Iles Britanniques, il paraît très probable que ces populations appartenaient à la race des Dolichocéphales de haute stature,

hommes de haute stature présentent (Taylor) des traces de noms de lieux scandinaves.

à la carnation claire. Ils étaient des groupes de Nordiques. Une description des Anglais actuels pourrait servir pour une description morphologique de ces anciens envahisseurs, dont les caractères ne nous sont connus que par des récits, dont la moindre vertu n'est pas plus la précision que l'authenticité. Les Angles, peuples de l'ancienne Germanie, au contraire de plusieurs autres tribus de cette contrée, appartenaient réellement à la race qui porte ce nom.

CHAPITRE IX

LA HOLLANDE

Les Pays-Bas, comme dès au nord de la Tamise les Iles Britanniques, comme aussi les autres pays nordiques, ne peuvent apporter de documents à la plus vieille archéologie européenne. Il suffit, pour être convaincu de cette impossibilité, de se rappeler les grandes extensions glaciaires qui recouvrirent l'Europe septentrionale, jusqu'à peu près à la hauteur d'Anvers. Les lieux qui auraient pu être les plus favorisés pour une occupation humaine, étaient ceux du Limbourg hollandais, les reliefs qui dominent ce pays, dès Maëstricht, dont les Néolithiques exploiteront les riches carrières de silex et où le Campignien laissera de si abondants souvenirs. A la liste des squelettes préhistoriques, établie par les fouilles européennes, la Hollande n'apportera pas les documents que sa voisine, la Belgique, mieux favorisée à cet égard, a fournis à la Paléontologie humaine. Mais l'Anthropologie moderne de la Hollande nous apportera des renseignements bien intéressants.

Il y a quelques années, on englobait la Hollande tout entière dans le groupe nordique. La langue que parlent ses habitants aidait certainement à concevoir cet arrangement particulier. On rassemblait les hommes des Pays-Bas avec les Allemands de l'ouest, pour prolonger, arbitrairement on va le voir, sur le bloc continental, l'habitat des grands Dolichocéphales blonds.

Aujourd'hui, nous pensons un peu autrement. Et si beaucoup de Hollandais appartiennent, en toute certitude, à la race nordique, ils ont, à côté d'eux, sur le territoire de la même patrie,

une assez forte proportion de leurs concitoyens qui, par leurs caractères physiques, ne leur ressemblent nullement. Une grande partie du Sud-Ouest hollandais est peuplée par des Brachycéphales, très fréquemment bruns. Ces Brachycéphales, occupant une portion du sol hollandais, ne sont pas des immigrants d'hier. Déjà dans les tumuli de la Zélande (île du Sud-Beveland), Sasse, il y a cinquante ans, distinguait des crânes ultrabrachycéphales, avec un indice céphalique de 85,6. D'ailleurs, dans tout ce pays du Sud-Ouest, où les inondations ont été si fréquentes et si destructives, et où le travail humain de défense est une si grande merveille, les villes englouties dont on a pu retrouver les cimetières, notamment plusieurs cités submergées au XVI^e siècle, ont aussi, nous allons le constater, livré de très nombreux et de très nets Brachycéphales. Il est donc certain que lorsque les Romains connurent pour la première fois les Bataves, — pour le moment nous donnons ce terme à tous les Hollandais, — ceux-ci n'étaient pas seulement ces hommes de haute stature, aux yeux bleus, qui étonnèrent si fort les légions. Il y avait déjà, avec eux, dans des quantités impossibles à imaginer par nos statistiques modernes, des hommes de la race Celtique, des Brachycéphales aux yeux et aux cheveux bruns.

Pour ceux qui s'intéressent non seulement aux événements, mais à leurs causes ; pour ceux qui cherchent à enchaîner les Hommes eux-mêmes aux faits historiques, il serait du plus haut intérêt de savoir lequel des deux groupes humains a précédé l'autre sur le sol de la Hollande. Les anthropologistes de ce pays ne sont pas d'accord sur ce point, et deux camps d'ethnologues ont affirmé, avec la même autorité, l'antériorité du groupe dont ils étaient les défenseurs.

Cette question d'histoire se résoudra d'elle-même, lorsque des découvertes plus nombreuses d'antiques sépultures auront eu lieu, et leur description faite avec les méthodes nécessaires. Mais, encore une fois, sauf dans le Limbourg hollandais, il y a

peu de chance de rencontrer des restes humains antérieurs au Mésolithique.

Il faut liquider tout de suite une controverse : la question de la survivance du type néanderthaloïde dans la région du Zuyderzee. On sait que parmi les crânes frisons dolichocéphales, on a rencontré une forme qui, par sa platycéphalie relative, ses arcades sourcilières proéminentes, son front surbaissé, rappelait — d'assez loin toutefois — le type classique de la race de Neanderthal. Ce *Batavus genuinus*, de Blumenbach, étudié par Huxley, signalé par de Quatrefages et Hamy dans leurs *Crania ethnica*, ne doit pas nous retenir longtemps. Il s'agit, en l'espèce, de caractères exceptionnels, plus ou moins démesurés dans un sens ou dans l'autre, comme on en trouve dans toutes les séries craniologiques. Ce serait s'exagérer son importance que de considérer ce type comme la persistance, en un coin de la Hollande, du vieux type humain moustiérien (1).

Examinons rapidement l'inventaire anthropologique de la Hollande. Dans leur généralité, les hommes des Pays-Bas sont d'une taille notablement au dessus de la moyenne (1^m,675 à 1^m,68). Mais une telle indication ne nous donnerait aucune idée, au sujet de l'homogénéité ou de la non-homogénéité, de la race hollandaise. Elle voilerait même complètement les réalités ethniques de ce pays. Elle fausserait l'image synthétique que nous devons construire. Rien qu'en examinant les cas individuels, nous constatons qu'un tiers environ des habitants dépassent 1^m,70 ; ce qui nous mène à croire qu'il doit y avoir une certaine quantité de Hollandais de petites et de moyennes tailles. Mais ceux-ci sont-ils éparpillés dans la masse même de la population ? ou occupent-ils des territoires particuliers ?

(1) Je rappelle cependant que Virchow avait donné à quelques crânes provenant des îles d'Urk et de Marken, dans le Zuyderzee, une signification généalogique, en considérant les Frisons les plus anciens comme appartenant, non au type germanique, mais à une forme beaucoup plus primitive, néanderthaloïde !

La répartition provinciale des statures peut déjà nous éclairer. En effet, même lorsqu'elle a été simplement indiquée par le procédé insuffisant des moyennes, nous voyons que la taille augmente en allant du sud vers le nord. D'une manière générale, les Hollandais les plus proches de la Belgique sont moins grands que leurs concitoyens des provinces septentrionales. C'est ainsi que le Nord-Brabant a des hommes beaucoup moins grands (1^m,65) que ceux de la Frise (1^m,69). Il ne serait pas nécessaire d'aller plus loin pour saisir la dualité ethnique de la Hollande. Les trois provinces méridionales des Pays-Bas : Zélande, Nord-Brabant et Limbourg, montrent les trois plus petites tailles de tout le royaume. Mais le Limbourg, contigu à l'Allemagne, renferme une grande proportion d'individus appartenant à la race Germanique. Des trois provinces ci-dessus, il possède la taille la moins basse (1^m,668).

Ainsi, ce seul élément de discrimination raciale, la stature, nous permet d'affirmer que la Hollande ne contient pas une race pure, mais que deux races, au moins, se sont rencontrées sur son territoire. Ce phénomène a déjà été observé en Belgique, mais il y était beaucoup plus apparent parce qu'il était encore marqué par des séparations linguistiques.

A l'exemple de Bolk (1), nous pouvons tout de suite appeler ces deux races : l'une Kymrique, l'autre Celtique. A quelle époque se sont-elles respectivement établies ? Dans quelles conditions se sont-elles rencontrées ? Quelles sont, parmi les tribus dont les noms ont été conservés par les Romains, celles qui appartenaient à l'une et à l'autre de ces deux races ?

Ce dernier point, dont la solution aurait quelque intérêt pour les historiens, ne serait pas insoluble, si les tribus signalées par les chroniqueurs de Rome sont restées en place. En effet, les études anthropologiques sont assez avancées en Hollande (cela ne veut pas dire qu'elles sont achevées, loin de là), pour

(1) **XVIII.**

que nous puissions superposer la carte des caractères anthropologiques des populations actuelles à la carte de la répartition des tribus anciennes, à l'époque de César.

La seule indication de la taille nous permet de trouver le point de contact des deux races principales. C'est dans la zone-limite qui s'étend au nord-ouest de la Belgique, au sud-ouest de la Hollande, dans les territoires qui s'appellent aujourd'hui, pour la Belgique : les provinces d'Anvers et des Flandres ; pour la Hollande : les provinces du Nord-Brabant et la Zélande.

Cette dernière circonscription, en ce moment encore, nous donne l'image très vivante de cet affrontement des races. Tout son occident est habité par des hommes notablement plus grands (1^m,678) qu'à son orient (1^m,654). La zone vraiment maritime semble — la preuve en sera faite plus tard — renfermer des hommes de la race Kymrique : littoraux occupés par les pirates scandinaves ? La zone continentale qui, sur la carte, paraît comme une simple dépendance géographique de la Belgique, celle qui possède la petite ville d'Axel, montre même une stature remarquablement faible (1^m,625), la moins haute — la moyenne n'est pas obtenue par des nombres suffisants — des tailles de toute la Hollande. Nous verrons, plus tard, si les autres caractères morphologiques s'associent à la stature pour marquer l'existence, en cet endroit, d'un groupe ethnique spécial.

L'île de Walcheren paraît comme la miniature ethnique, synthétique, des deux races en présence. Sa partie occidentale renferme des hommes de hautes statures, dépassant de beaucoup la moyenne hollandaise (race Kymrique). Sa partie orientale, au contraire, est habitée par des individus qui sont les plus petits du royaume (race Celtique). Leur taille est celle des habitants de la Zélande continentale.

L'indice céphalique et la pigmentation des Hollandais, dans leur ensemble, apporteront une éclatante démonstration au fait général qui vient d'être constaté : à savoir la présence des

deux races principales, bien nettement constatée sur le sol méridional des Pays-Bas.

Tout le nord de ce pays, toutes les terres qui sont bordées par le Zuyderzee, ont des habitants dont les crânes sont beaucoup plus allongés que ceux des hommes vivant au sud de la Hollande. Toutefois les provinces septentrionales ne montrent pas une dolichocéphalie aussi nette que celle des Scandinaves : Norvégiens du nord et Suédois. Leurs indices moyens sont un peu plus élevés que chez ces derniers. Mélanges avec la race Celtique?... Mais les ensembles, toujours, sont au moins sous-dolichocéphales. C'est ainsi que la Frise a un indice moyen de 79,7 ; la province de Groningen, 79,8 ; la Hollande méridionale, 79 ; le Gelderland, 79. Le Brabant septentrional lui-même doit avoir un indice de 79. Ce sont là, partout, des signalements de sous-dolichocéphalie. La Hollande du Nord (province) semble mésocéphale. Elle doit vraisemblablement ce caractère à la ville d'Amsterdam, qui groupe les représentants des deux races principales et dont l'indice céphalique (le sud-ouest du royaume mis à part) est le plus élevé : 80,7.

A propos de la dolichocéphalie (ou sous-dolichocéphalie) générale du nord de la Hollande, il faut faire encore cette remarque : les crânes exhumés des antiques tumuli, étudiés par Sasse ou par Folmer, ont montré des indices bien plus dolichocéphaliques que ceux d'aujourd'hui (1). On peut croire qu'au cours de son histoire, la Hollande s'est brachycéphalisée. Cette constatation ne préjuge en rien, bien entendu, la question de savoir laquelle des deux races a la priorité d'habitation dans le royaume.

Deux mots relativement à la pigmentation des Hollandais.

La couleur des yeux a été l'objet de la plus longue et de la plus minutieuse enquête. Celle-ci, entreprise par Bolk, a porté sur près de 500 000 individus. Pour tenter d'éliminer les

facteurs ethniques étrangers, les Juifs n'ont pas été compris dans cette analyse (1).

Il est impossible d'entrer ici dans tous les détails. Mais la carte qu'a dressée Bolk (2) fait, de son côté, éclater la certitude des deux groupes humains principaux : au nord celui dont les yeux sont clairs, au sud celui dont les yeux sont foncés.

Maintenant nous pouvons associer les yeux clairs à la dolichocéphalie et à la haute stature, pour affirmer l'existence du type germanique dans les provinces septentrionales, et nous avons bien des chances, pour ce qui concerne les régions méridionales, de trouver de pareilles associations de caractères — naturellement différents — pour déceler la race Celtique. Il faut cependant, pour être précis, faire une observation à propos de la carte de Bolk. Son enquête, tout importante qu'elle soit, n'est pas à l'abri de la critique. Elle a été, en effet, entreprise dans les écoles, et nous savons la variation que subit la pigmentation au cours de la vie. Heureusement que les grands nombres utilisés par l'auteur hollandais donnent à ses conclusions de sérieuses chances d'exactitude. Mais, tout de même, il faudra voir !

Les voyageurs et les écrivains, qui avaient constaté l'abondance relative des yeux et des cheveux bruns dans le midi de la Hollande, avaient, sans plus, attribué cette richesse pigmentaire à une influence espagnole, datant de l'époque dès après Charles-Quint. A juste raison, les Hollandais ont protesté contre une telle interprétation. Les enquêtes anthropologiques modernes leur ont donné des raisons plus démonstratives encore de ne pas croire à de telles immixtions, trop faciles à inventer de par les seuls faits historiques. La couleur brune des cheveux et des yeux, dans les provinces méridionales de la Hollande, est d'une période plus ancienne que la

(1) Ils n'auraient pas changé grand'chose à cette enquête.

(2) **XVIII**, p. 579.

(1) **CCXXX** ; **LXXI** ; **LV**, p. 39 ; **CLIII**, p. 5.

période espagnole. On peut, sans grande chance de se tromper, la considérer comme préhistorique, comme datant déjà, ainsi qu'en Belgique, des invasions néolithiques (1).

Il faut maintenant considérer à part le Sud-Ouest néerlandais, ce lieu où, nous le savons déjà, nous saisissons, mieux qu'ailleurs, la rencontre des deux principales races de l'Europe occidentale. Il y a, dans ce petit espace, des faits qui sont de nature à encourager nos recherches, des résultats qui doivent inspirer confiance dans les entreprises anthropologiques.

Depuis longtemps, avons-nous dit, l'anthropologiste hollandais Sasse, décrivant des crânes trouvés dans d'antiques tumuli, à Nieuwland (île du Sud-Beveland), avait fait connaître leur extrême brachycéphalie : 85,6. S'agissait-il, en l'occurrence, d'un événement exceptionnel ? d'un îlot complètement isolé dans un monde ethnique différent ; isolé aussi bien dans le temps que dans l'espace ?

On sait que tout le Sud-Ouest hollandais n'est qu'une terre gagnée sur la mer. Dans ce delta du Rhin et de l'Escaut, les alluvions, jouets des fleuves et de la mer, sont d'une incroyable instabilité. Et les cantons contenus dans ces embouchures divagantes n'ont été créés que par un prodige de courage, de constance dans l'adversité, de travail acharné. On a dit que l'Égypte est un présent du Nil, la Hollande un présent du Rhin. La comparaison est inexacte. Dans les Pays-Bas, l'effort humain est seul en jeu. Certaines parties de la Hollande sont le résultat de la plus grande défense qui soit au monde contre les éléments. Et malgré leurs gigantesques travaux, malgré leurs digues, les Hollandais ont été souvent vaincus par l'Océan. Au cours des cinq derniers siècles, bien des villes ont été englouties.

Nous retrouvons parfois le contenu de leurs cimetières que le flot rejette ; et nous pouvons ainsi savoir qu'elles étaient les

(1) Il faudrait pouvoir y associer, en surplus, la dolichocéphalie des Espagnols, leur stature, etc.

anciennes populations de la Zélande. Les crânes provenant de la ville de Saaftingen, submergée en 1540, étaient d'une extrême brachycéphalie (indice céphalique : 86,8) ; ceux du cimetière de Colynsplaet, davantage encore (88,2). L'observation de Sasse n'était donc pas un fait unique. Il s'élargissait dans l'espace et se continuait, avec une parfaite netteté, dans le temps. Toutefois, les squelettes ramenés par la vague, de la ville de Reymerswaal, engloutie en 1631, étaient beaucoup moins brachycéphales (82,4). Nous sommes sur une limite de l'îlot ethnique.

Sur la côte septentrionale de l'île de Walcheren, la ville de Dombourg a été l'objet d'une étude particulière. L'emplacement de son cimetière était appelé, dans les anciennes cartes, Woonplaats der Gothen, malgré que, dit-on, les Goths n'aient jamais habité l'île. Des crânes provenant de ce cimetière furent autrefois attribués aux Normands, qui, jadis, faisaient de fréquentes incursions dans ces parages ; mais rien ne prouve que de telles attributions aient été justifiées. Elles étaient basées uniquement sur les différences que l'on constate, et qu'il fallait naturellement essayer d'expliquer, entre les types trouvés dans ce champ de morts et les populations actuelles. Les crânes du vieux Dombourg sont en majorité dolichocéphales. Les tableaux contenant les mensurations faites par de Man et Sasse n'indiquent que 12 p. 100 de sous-brachycéphales.

On a dit que le nom de Zélande signifie *hat Zeeuwen land*, le pays des Suèves. Mais à quelle époque ces Suèves, qui pendant longtemps commirent des invasions, remplacèrent-ils les Ménapiens qui occupaient l'embouchure des fleuves à l'époque de César ? Saint Éloi, qui convertit les Suèves au ^{vi}e siècle, ne fait plus mention des Ménapiens qui, « immédiatement après les habitants, sont désignés, en latin, sous le nom de *Zeelandi*. Mais sont-ce les mêmes Suèves que ceux qui, d'après Tacite, pillèrent les Usipii venant des Îles Britanniques en l'an 83 ? Sont-

ce ceux qui, déjà sous Auguste, s'étaient installés sur la rive gauche du Rhin ou ceux qui, au temps d'Honorius (395-423), vinrent s'établir dans ces parages, du consentement des habitants, après avoir été chassés de leur pays par les Ostrogoths? Ces derniers furent attaqués au ^v^e siècle par les Frisons, mais ils restèrent en Zélande jusqu'en 881, où ils furent presque détruits par le Danois Godfried » (1).

En s'autorisant surtout des caractères céphaliques révélés par les squelettes rencontrés à Dombourg, de Man concluait que cet antique cimetière « renfermait les corps des anciens Suèves, des Anglo-Saxons, des Normands et des Zélandais, jusqu'en 920 ; que la population qui habita ensuite Walcheren conserva longtemps le type dolichocéphale », mais que, graduellement, des Brachycéphales, venus probablement de la Hollande méridionale, du Brabant septentrional, modifièrent le type primitif (2). Pour cet auteur, les populations brachycéphales actuelles ne seraient pas en place. Elles représenteraient des émigrants installés principalement à partir du ^x^e siècle.

En groupant chronologiquement les anciens cimetières, de Man constate que plus les champs mortuaires sont anciens, plus ils renferment une proportion élevée de types dolichocéphales. Ainsi le vieux Dombourg, dont il a été parlé, contient 70 p. 100 de crânes dont l'indice céphalique est inférieur à 76. Le cimetière de Gœs, antérieur au ^{xv}^e siècle, en possède 62 p. 100 ; celui de Bagijhof, 59 p. 100 (les dates d'inhumations, dans ce dernier, peuvent aller de 1271 à 1723) ; celui de la porte de Flessingue, utilisé de 1600 à 1812, ne renferme plus que 33 p. 100 de types dolichocéphales.

L'anthropologiste belge V. Jacques pense exactement le contraire de Man quant à l'origine première des Zélandais. Il croit que les Brachycéphales représentaient l'élément humain primitif. Pour lui, les preuves ethniques s'accordent avec les

(1) CXX, p. 144. — (2) CXLVII.

preuves historiques, pour permettre de conclure que « la population qui habitait les îles après l'époque des invasions des Saxons, des Frisons et des Normands, est celle qui a continué à garder et qui garde encore aujourd'hui des traces de la brachycéphalie primitive » (1). Il constate que les populations voisines actuelles ont toutes un indice céphalique beaucoup moins élevé que celui des populations anciennes ; et alors il faut bien admettre que les Brachycéphales de la Zélande sont restés cantonnés, depuis des temps très reculés, là où nous les rencontrons encore aujourd'hui.

Je serais bien près d'accepter, sans autre, surtout après ce que nous nous avons constaté en Belgique, l'hypothèse de Jacques.

A l'époque de César, la Hollande est connue sous le nom d'île des Bataves. Et l'empereur fait, avec ce peuple, un traité pour conquérir la Gaule Belgique. Deux autres peuples apparaissent encore, comme groupements importants, susceptibles de retenir l'attention des historiens : les Frisons, dont le nom remplacera celui des Bataves, et les Bructères. Ces derniers occupaient les bords de l'Ems, ayant les Frisons au nord, les Bataves à l'ouest, les Usipii au sud. Il paraît à peu près certain que ces tribus étaient composées par des hommes appartenant à la race Kymrique. L'Histoire, qui les considère comme apparentés aux bandes germaniques, est ici d'accord avec l'Ethnologie.

Si l'on me demandait ce que je pense des Brachycéphales du Sud-Ouest hollandais, je renverrais le lecteur au chapitre de ce volume consacré à l'Anthropologie de l'Allemagne. On se rappelle que, depuis le Mésolithique, marqué par les sépultures collectives d'Ofnet, nous connaissons, dans ce pays, des habitants à têtes arrondies. Ces Brachycéphales occupent encore une grande partie du sud et du centre de l'Allemagne.

(1) CXX, p. 149.

Ils ont passé le Rhin en grands nombres, à diverses époques.

Il est possible que nous trouvions, dans la Zélande, un reliquat de cette race ayant séjourné à l'ouest du Rhin et que des mouvements d'invasions, venus de l'Est, ont pu pousser entre le Rhin et l'Escaut, dans les territoires du Brabant. Au milieu des cours d'eau et des marécages immenses, ils ont édifié ces monticules de terre, les *terpen*, pour se garantir contre les débordements des fleuves et les attaques de la mer. Ces barbares intrépides, dont les descendants vivaient, au dire des historiens latins, sur des « terres flottantes », seraient devenus ces formidables lutteurs qui, contre les forces associées de l'océan et des fleuves, créèrent magnifiquement la Hollande maritime du sud-ouest. Peut-être aussi que ces Brachycéphales préhistoriques, comme une partie des anciens Belges, choisissant les régions les plus méridionales du Rhin, pour le franchir, empruntèrent-ils ensuite le couloir de la Meuse?

L'Anthropologie des Pays-Bas est loin d'avoir dit son dernier mot. Un seul exemple pour finir : Bolk a signalé, dans les provinces de la Frise et de la Drenthe, dans la partie septentrionale de la Hollande du nord, un type blond très bien conservé, qu'il ne rattache pas à la race Nordique. Ces blonds ont des yeux bleus, mais ils ont une stature plus petite que celle qui caractérise l'*Homo Europæus*, et leur crâne tend vers la brachycéphalie. En outre, leur face est large et courte. Que faut-il penser de ce type?

Il y a encore de beaux jours pour nos collègues hollandais qui voudront connaître, dans tous leurs détails, les éléments ethniques de leur pays.

CHAPITRE X

LES PAYS SCANDINAVES

Dans le Nord européen, la civilisation est beaucoup moins ancienne que dans le centre et le sud du continent. On sait la raison de cette différence : les glaciers écossais et scandinaves, réunis, poussèrent en avant de telles extensions, qu'une grande partie de l'Europe septentrionale fut submergée.

On avait l'habitude, jusqu'à ces derniers temps, de faire dater les premières pages de l'histoire des peuples scandinaves à l'époque des *kjökkenmöddings* (âge de la pierre polie) (1). Depuis quelques années on s'est aperçu, à la suite de découvertes précises, qu'il faut remonter un peu plus loin vers le passé.

Déjà en 1900, au Danemark, les trouvailles de Mullerup, dans l'ensemble tourbeux, aujourd'hui bien connu, de Maglemose, — ouest de l'île de Seeland, — avaient montré à Sarauw (2) qu'on pouvait, dans le Préhistorique scandinave, aller plus en arrière encore que l'époque des amas de coquilles ; et cela en vertu d'une double constatation, fournie par la stratigraphie et par la qualité des objets recueillis. Tout dernièrement, des fouilles dans la tourbière de Svaerdborg ont confirmé cette manière de voir. Ainsi une nouvelle page d'histoire ancienne est ajoutée au vieux passé des Nordiques. On qualifie cette période : « le plus ancien âge de la pierre », en sous-entendant que cette expression concerne les seuls pays scandinaves (3).

(1) SOPHUS MÜLLER, *Nordische Altertumskunde*, est suffisant, pour les généralités, CLXVII.

(2) CCXXIX. — (3) CXXII.

C'est sous des assises peu profondes de tourbe que les archéologues danois font leurs trouvailles, à la lisière même d'une couche de vase, placée immédiatement au-dessous des dépôts tourbeux. L'horizon archéologique est de faible épaisseur. Il est très riche en silex et renferme, en grand nombre, des restes d'animaux.

Ces accumulations préhistoriques paraissent d'étendues considérables ; mais on ne peut, jusqu'à présent, imaginer un état sédentaire des habitants : on n'a pu déceler, nulle part, des demeures fixes. Ces hommes étaient-ils seulement des chasseurs qui séjournaient, momentanément, sur des territoires riches en gibier ?

Des débris osseux d'animaux, recueillis en grande quantité — ils indiqueraient une longue série d'occupations — ont permis de reconstituer la faune de cette époque. Son inventaire contient les espèces rencontrées habituellement à l'âge de la pierre polie. Les archéologues danois ont souligné l'abondance, dans ces dépôts, de l'élan, de l'auroch et du castor. Le chien est déjà un animal domestiqué. Cette découverte fait remonter un peu plus loin qu'on ne le croyait la première domestication des animaux.

Il faut noter un trait de la plus ancienne civilisation scandinave : l'exceptionnelle abondance des outils en bois de cerf et en os. Et, à ce propos, je cite Friis Johansen : « Les outils en bois de cerf et en os sont, dans cette période, plus nombreux et plus variés que dans aucune autre portion ultérieure de notre préhistoire. Aucun trait ne contribue davantage à donner à la plus ancienne section de notre civilisation préhistorique un caractère spécial qui frappe à première vue (1). »

D'où venaient ces populations dont l'outillage en os et en corne était déjà si riche de formes variées : haches d'aspects divers et d'emmanchements différents, marteaux et massues,

(1) CXXII, p. 289.

pioches ou hoyaux, pointes de sagaies, lisses ou avec barbelures, etc. ? De quels lieux arrivaient-ils ? Quelle est l'origine ethnique de ces hommes, qui paraissent n'avoir pas connu la poterie ; et quel était leur type physique ?

Malheureusement les restes humains provenant de cet horizon archéologique sont, pour l'heure, quasiment inexistantes.

Avec cette population primitive, c'est tout le problème, qui se pose, du peuplement de la Scandinavie et, peut-être aussi, des terres baltiques situées plus à l'est. Sans doute l'occupation par les hommes de la presqu'île danoise s'est faite du sud au nord. Elle a probablement été accomplie par la race dolichocéphale de haute stature qui, aujourd'hui encore, peuple les pays scandinaves. Nous le saurons mieux par les périodes qui succèdent immédiatement à ce plus ancien âge de la pierre.

Le Danemark a connu aussi un âge du renne. Mais il n'est pas synchronique avec celui de l'Europe occidentale. Dans le nord, l'horizon archéologique contenant des restes de ce ruminant est plus récent. Dans leurs migrations vers le nord, après la fonte définitive des glaciers quaternaires, les troupeaux de rennes se sont arrêtés longtemps au milieu des prairies et des bois danois et, sur ces territoires, les hommes les ont certainement chassés. Les archéologues du Danemark admettent ainsi, malgré que la démonstration n'en a pas été définitivement faite, l'existence, sur le sol de leur pays, d'un âge plus ancien encore que celui dont il a été question tout à l'heure. « On peut considérer maintenant comme un fait acquis, dit Johansen (1), que notre plus ancien âge de la pierre n'est pas inauguré par la civilisation de Svaerdborg-Mullerup. » En effet, n'a-t-on pas trouvé, en 1904, dans les environs de Viborg, l'extrémité supérieure, coupée, d'une corne de renne ? Et cette trouvaille ne s'ajoutait-elle pas aux découvertes de trois pioches,

(1) CXXII, p. 347.

en bois de renne également, provenant de Vejleby (district de Horn en Seeland), de Norre Lyngby (Vendsyssel) et du canal d'Odensée?

Ce stade ancien de civilisation paraît encore en l'air. On ne peut, aujourd'hui, ni le rattacher à la civilisation magdalénienne de l'Europe occidentale, ni le rapprocher intimement de la civilisation du « plus ancien âge de la pierre » danois. S'il apparaît encore comme sporadique dans le Danemark, il est tout de même déjà lié dans l'espace, avec des trouvailles similaires dans le Brandebourg. Quant à la civilisation qui lui est postérieure (celle de Svaerdborg-Mullerup), on peut, selon Sarauw, la suivre, avec des variantes, par l'Allemagne du nord et la Belgique, jusque dans la France du Nord, d'où elle est peut-être partie à la fin du Paléolithique. De l'Allemagne septentrionale, elle a diffusé jusque dans la Russie.

S'il est impossible de savoir, pour le moment, le lieu de naissance de cette civilisation (c'est probablement l'Europe occidentale), il paraît certain qu'elle s'est introduite dans le Danemark, venant du sud, à une époque où le Seeland faisait encore partie du continent germanique. Du Seeland elle aurait envoyé des ramifications dans toutes les directions du Danemark et jusque dans la Suède centrale et la Norvège méridionale.

Quand on essaie de placer, dans le temps, la civilisation de Svaerdborg-Mullerup, c'est, au dire des archéologues scandinaves, le plan chronologique occupé par l'Azilien de l'Europe occidentale, qui, pour elle, paraît le plus admissible. Cette civilisation n'était pas l'apanage exclusif des trois pays, puisqu'elle s'est étendue sur le littoral de la Baltique, se prolongeant même jusqu'en Esthonie.

Sophus Müller a pu dire qu'on ne trouvait, chez les Scandinaves de l'époque de la pierre, « ni invention, ni force créatrice ». Cette affirmation paraît injuste vis-à-vis de ces tailleurs de silex qui, traitant la pierre, ont été de si admirables

ouvriers. Le même auteur, parlant des éléments transmis, par le Midi européen, aux régions septentrionales, ne dit-il pas lui-même que le terme d'*imitation* ne serait pas le mot exact pour caractériser les rapports de cette civilisation nordique avec celle des pays du Sud? Il vaudrait mieux parler « d'adoption, d'assimilation, de participation. L'apport étranger a été complètement absorbé et si bien nationalisé, qu'il est souvent difficile de déterminer la provenance et de marquer l'itinéraire suivi » (1).

La « nationalisation » d'une invention ne contient-elle pas une certaine part « d'invention et de force créatrice »? Avec des matières difficiles à travailler — le silex et les roches dures — pour la confection des haches, les Scandinaves ont fait de véritables merveilles, imitant, il est vrai, dans leurs formes, les objets de même sorte qui leur venaient du Midi.

Cette habileté technique, accompagnant un remarquable sens décoratif, seront plus développés encore à l'âge du bronze, où ils prendront même une magnifique ampleur. Et, sans entrer dans la question des origines et des filiations, qui a été traitée par les auteurs scandinaves et autres, il faut reconnaître, comme un « phénomène mystérieux », la richesse exceptionnelle — envisagée à plusieurs points de vue — de l'âge du bronze scandinave. On a, bien entendu, proposé, pour éclairer ce mystère, plusieurs explications, géographiques, économiques. On a une certaine peine à comprendre les premières. Les deuxièmes, marquées par une abondante exploitation de l'ambre des côtes jutlandaises, et l'exportation de cette précieuse résine vers les pays méridionaux, aurait une bien plus grande valeur : les œuvres d'art ne sont-elles pas, partout et presque toujours, fonction de la richesse? Mais pourquoi, ici encore, faire intervenir une théorie des superpositions ethniques — comme une simple atténuation de la théorie des cata-

(1) CLXVII, p. 65.

clysmes : le remplacement des populations primitives par d'autres populations ?

Une telle supposition paraît d'autant moins légitime, si l'on se rappelle l'important chapitre de civilisation représenté par le bel âge nordique de la pierre. Alors, avec chaque culture nouvelle, il faudrait admettre l'arrivée d'un peuple nouveau ? C'est insensé ! J'ai vu introduire, dans une oasis du Sud tunisien, les objets en fer-blanc qui servent à la vie journalière de nos populations européennes les moins fortunées ; ils venaient, hélas ! remplacer les beaux objets indigènes que, précieusement, les musées d'ethnographie, aujourd'hui, essaient de recueillir. Je puis assurer que cette transformation d'un mobilier, utilisé tous les jours, n'a pas été accompagnée d'une transformation anthropologique.

Est-ce que les comptoirs européens, établis partout en Afrique, et qui sont en train de transformer si complètement les caractères ethnographiques de ce continent, envoient, en même temps que leurs marchandises, des « vagues ethniques », qui submergent le pays Noir ?

Nous verrons bien d'ailleurs, pour ce qui touche à la Scandinavie, qu'il n'y a pas lieu de faire appel à de telles hypothèses, à des superpositions ethniques, ainsi que l'imaginait Sophus Müller : les races humaines ne se sont pas succédé dans la Scandinavie comme le croyait trop facilement l'éminent archéologue.

D'ailleurs, du point de vue du seul raisonnement archéologique, n'y aurait-il pas quelque chose de bizarre à admettre de semblables idées ? N'a-t-on pas comparé la médiocrité de l'âge du bronze dans l'Europe occidentale « avec la plénitude et la richesse décorative de la même civilisation scandinave » ? et cette simple constatation ne détruit-elle pas les suppositions de remplacements ethniques envisagées ci-dessus ? Pourquoi le groupe humain qui aurait été médiocre artisan et pauvre artiste, lorsqu'il était cantonné au midi d'un certain degré de

latitude, aurait-il subitement fourni, en s'avancant vers le Nord, les admirables ouvriers qu'ont été les Scandinaves ?

D'ailleurs l'étude anthropologique des restes humains recueillis dans les pays nordiques, et datés depuis l'âge de la pierre jusqu'au protohistorique, éclaircira définitivement cette controverse ; nous allons bientôt l'aborder.

Mais, déjà maintenant, il y a lieu de faire une double remarque. C'est, en premier lieu, que les trois pays scandinaves, y compris les îles danoises, ont laissé, de l'âge du bronze, des collections d'objets semblables, — pureté des formes et beauté des décorations y comprises, — et que cette image archéologique doit être agrandie, de manière à y introduire une bonne partie, au moins, de l'Allemagne du Nord. C'est, en second lieu, que toute cette circonscription géographique ainsi délimitée appartient à un même groupe humain.

Or, la physionomie ethnique actuelle de cet ensemble paraît n'être qu'un simple état de continuité ; à l'âge de la pierre et à l'âge du bronze, elle était déjà ce qu'elle est. Le même visage anthropologique se perpétue. Les artistes de l'âge du bronze scandinave étaient les descendants des incomparables tailleurs de silex qui les avaient précédés, et leurs descendants à eux accepteront successivement, de génération en génération, la civilisation de l'âge du fer et celles qui suivront. Car, si « l'on est tout près d'éprouver un sentiment de tristesse, quand on voit l'influence méridionale interrompre brusquement la belle évolution indépendante des pays scandinaves, en y introduisant la civilisation celtique du fer », il ne faudra pas croire, encore une fois, que c'est une vague ethnique qui est venue submerger l'ancienne civilisation. Il s'agit d'un phénomène sociologique dont les autochtones seront à la fois les témoins et les acteurs. J'ai même l'impression — nos connaissances ne sont pas encore assez précisées pour permettre de rien affirmer — que peu de régions en Europe pourraient présenter une pareille continuité ethnique

dans le temps et sur les mêmes lieux. Mais n'anticipons pas.

Cette unité ethnique, Sophus Müller semble la reconnaître implicitement d'ailleurs lorsqu'il écrit, à propos de l'âge du bronze : « La culture particulière du Nord scandinave fut apportée et maintenue par une nationalité spéciale, ou, tout au moins, par des groupes de populations apparentés de très près. » Il n'y a que le mot « apportée » sur lequel nous ne soyons pas d'accord.

La succession des retards archéologiques, si bien constatée, pour toutes les époques, en Scandinavie, ne serait-elle pas, elle aussi, une preuve en faveur de l'immutabilité ethnique de ces pays du Nord ? Enfin ce dernier mot : après la victoire d'Alésia qui ouvrit l'Europe septentrionale aux Romains, vit-on se transformer la qualité morphologique des populations scandinaves ? La civilisation romaine pénétra, par la voie commerciale, jusqu'en Suède centrale et en Norvège méridionale, sans apporter de troubles dans la race humaine de ces pays.

Les collections anthropologiques des pays scandinaves renferment, pour représenter les temps anciens, d'importants documents. Ils proviennent de l'âge de la pierre, de l'âge du bronze et aussi de l'âge du fer. La connaissance la plus complète de ces restes humains est certainement celle que nous devons à G. Retzius, depuis la publication du bel ouvrage (1) qu'il a consacré aux crânes suédois. Cette étude peut servir de tableau synthétique pour représenter l'état ethnique des pays scandinaves, au cours des trois civilisations indiquées ci-dessus. Ce sera la meilleure base de comparaison avec la population vivante.

L'inventaire des formes craniennes a donné, pour chacune de ces périodes, les résultats suivants, qui peuvent être sans inconvénient étendus à l'ensemble des trois pays nordiques.

A l'âge de la pierre, la population est très franchement de

(1) CCXV.

caractère dolichocéphalique. En additionnant les Dolichocéphales et les Sous-Dolichocéphales, nous atteignons une proportion d'environ 67 p. 100. Par contre, les types brachycéphales sont rares (6 p. 100). La population de cette époque est déjà métissée (26 p. 100 de types mésaticéphales). En surplus, les Dolichocéphales de l'âge de la pierre scandinave sont, en majorité, des leptoprosopes.

A l'âge du bronze, la masse dolichocéphale augmente ses effectifs jusqu'à compter 75 p. 100 de représentants. A l'âge du fer, elle en comptera plus de 87 p. 100. Quelques Sous-Brachycéphales existent à côté d'eux : 10 p. 100 à l'âge du bronze et 12 p. 100 à l'âge du fer. Et tous ces crânes sont aussi en majorité leptoprosopes.

La conclusion générale qu'imposent ces inventaires, n'est-ce pas, d'abord, la présence indubitable d'une population dolichocéphale sur les territoires scandinaves les plus anciennement habités ? Les hommes qui taillèrent les beaux poignards de silex appartenaient à la race dont les crânes sont allongés. N'est-ce pas, ensuite, que ce type ethnique se maintient et s'augmente, naturellement, durant les époques qui suivirent, jusqu'à l'aurore des temps historiques ? Et cette constatation n'est-elle pas en flagrante opposition avec les théories archéologiques qui voudraient, qu'à chaque civilisation nouvelle apparue en Scandinavie, il y eût remplacement de la population précédente (mais que serait-elle devenue ?...) par celle qui apportait la culture la plus récente ?

La physionomie ethnique de la Scandinavie n'a guère changé durant ces longues périodes préhistoriques, sinon qu'elle paraît avoir été, à chaque étape, un peu plus teintée de dolichocéphalie. Qu'on se le rappelle, cette physionomie n'est pas très différente de celle qui nous est montrée, pour les mêmes périodes, par d'autres pays européens.

Nous constatons, comme en France, par exemple, la présence simultanée, à l'âge de la pierre, des Brachycéphales et

des Dolichocéphales. Mais, tandis qu'au fur et à mesure que les événements se déroulaient, des majorités brachycéphales s'imposaient en certains endroits de l'Europe centrale et occidentale, des transformations ethniques profondes, susceptibles d'expliquer bien des modifications sociales, bien des revirements politiques, ne paraissent pas avoir eu lieu en Scandinavie.

Les Dolichocéphales néolithiques d'origine septentrionales, comme les appelait Hamy, après avoir peuplé le Jutland et les îles (celles-ci n'étant peut-être alors que des prolongements continentaux), se sont avancés dans la Scandinavie méridionale : la carte que Montelius a dressée des tombeaux de l'âge de la pierre en Suède, — leur abondance relative selon les lieux, — peut servir, à l'égard de ce mouvement, de démonstration. Installés dans la Scandinavie, ces Dolichocéphales n'en sont plus jamais sortis.

Que nous montre, aujourd'hui, l'étude anthropologique des Scandinaves?

Un premier point : les hommes des trois États nordiques appartiennent à la catégorie des hautes statures — un peu moins grande dans le Danemark que dans la Suède et la Norvège. Et cette observation marquerait déjà l'isolement plus réel de la Scandinavie proprement dite, chez qui tout de même les infiltrations humaines ont été moins faciles qu'au Danemark. Au surplus, elle confirmerait les idées que nous avons émises, à l'encontre de certains archéologues, au sujet de la pureté relative de la race nordique scandinave.

Dans le Danemark, où d'assez nombreuses enquêtes ont été faites (1) et où le mouvement bien déclenché continue, la taille moyenne doit dépasser 1^m,69. Dans l'ensemble du pays, les variations sont assez faibles. Le Jutland renferme des hommes plus grands que ceux des îles, exception pour l'île Bornholm qui, topographiquement, se trouve dans les eaux suédoises

et dont le peuplement a été peut-être plus spécifiquement suédois. Les îles montrent une stature d'environ 1^m,68.

Le Jutland nous présente un phénomène, déjà constaté dans le Schleswig-Holstein, à savoir que les habitants des côtes occidentales sont un peu plus grands que ceux de la côte orientale. Nous savons qu'il ne peut s'agir là d'une influence mésologique, mais que ce sont certainement des faits historiques qu'il faut invoquer. C'est la ville de Copenhague qui possède la plus haute stature (1^m,699) de tout le royaume.

Quant à la Suède, depuis une cinquantaine d'années, elle aligne ses statistiques relatives à la stature. En 1902, G. Retzius, avec la collaboration de Fürst, a exposé en un beau volume (1) des résultats qui peuvent être considérés comme définitifs. Un grand nombre de cartes, de graphiques et de tableaux nous renseignent exactement sur la répartition géographique de la stature, de la pigmentation, de l'indice céphalique, etc. C'est un ouvrage capital pour qui veut se renseigner sur la physionomie ethnique de la Suède. La stature moyenne de ce pays dépasse légèrement 1^m,71. Et s'il fallait faire la preuve que la haute stature des Suédois n'est pas une apparence arithmétique, ne la trouverions-nous pas dans ce seul fait, qu'il y a plus de 60 p. 100 d'individus dont la taille dépasse 1^m,70? Qu'on s'adresse à n'importe quelle région du royaume suédois, on y retrouve toujours des hommes de haute stature. Peu de pays présentent une pareille uniformité dans l'espace, preuve nouvelle à l'appui de tout ce que nous avons dit, relativement à l'unité raciale de la Scandinavie, à toutes les époques de l'histoire. Une seule province montre une stature au-dessous de 1^m,70, c'est, tout au nord, le Lapland, où il est probable qu'un peu de sang lapon (hommes de petites tailles) est intervenu et, peut-être aussi, un peu plus de sang finnois que dans les autres provinces.

(1) CXLVI; LIII, p. 72.

(1) CCXVI.

Deux ou trois régions, en Suède, ont des hommes particulièrement grands : les provinces de Hälsingland et de Härjedalen, dans la partie moyenne du royaume ; un petit territoire côtier à l'ouest du lac Vener, et l'île de Gotland. Tous dépassent le chiffre 1^m,72. Les milieux physiques ne sont pour rien dans cette répartition de la stature. On trouve de très hautes tailles aussi bien au bord de la mer que dans les zones comprises entre 500 et 1 000 mètres. Le facteur « race » est seul en jeu et il est inutile de tenter des explications compliquées ; la petite taille du Lappland est une preuve encore de ce que nous avançons.

Cette seule indication nous permet bien de supposer que la population qui, pour la première fois, pénétra en Scandinavie était une population de haute stature et que, depuis, elle y est toujours demeurée.

Les Norvégiens sont aussi des hommes de haute taille. La moyenne générale, comme en Suède, doit dépasser 1^m,71. Et comme en Suède, la seule diminution que nous observons, dans l'espace, concerne le territoire septentrional de Finmark, peuplé en partie par des Lapons, des Finnois et leurs métis. Ici, la taille (1^m,67 à 1^m,68) est encore plus petite que dans le Lappland. En dehors de ce point, partout la taille norvégienne est élevée ; particulièrement dans le nord et dans le sud-ouest où la moyenne doit être, sans doute, 1^m,72, tandis qu'elle est moins haute dans les préfectures du sud. Peut-être les îles Lofoden sont-elles peuplées par les hommes les plus grands de la Norvège et même de tout le Nord européen ?

Quelques curieuses observations ont été faites au sujet de la stature des Norvégiens. On s'est demandé si les territoires côtiers, ou ceux qui sont exclusivement terriens, ou encore les intermédiaires, montraient des différences dans la taille des hommes qui les habitent. Voici la réponse, tout approximative d'ailleurs — et nous dirons plus tard pourquoi elle n'est pas davantage — que les statistiques, établies dans ce sens, ont

donnée. Les marins et les habitants des littoraux sont un peu moins grands que les terriens. Les hommes les plus grands sont ceux qui bordent les fjords, qui occupent les régions intermédiaires entre les rivages océaniques et l'intérieur véritable.

Je ne vois pas quelle interprétation pourrait être suggérée, pour le moment, par de telles constatations. Qu'on n'aille pas, surtout, laisser courir son imagination et croire qu'il ne peut y avoir aucune autre raison que des raisons mésologiques !

Dans cette péninsule, isolée géographiquement, mieux protégée par les difficultés de ses abords que la plupart des pays européens, peut-on déceler, avec toute certitude, des influences étrangères ?

Pour le savoir, il n'y a qu'un moyen : répartir le résultat des diverses enquêtes anthropologiques selon de petites circonscriptions... C'est ce qu'a tenté Arbo (1), d'abord pour la stature, à l'aide de plus de 100 000 recrues de vingt-deux ans, examinées dans l'espace norvégien, avec beaucoup de soins. Cette méthode précise fait sentir immédiatement ses effets. Tout d'abord deux îlots de très grandes tailles apparaissent : l'un dans le nord, à peu près à la hauteur du district Nord-Trondhjem ; l'autre au sud, dans cette région tourmentée dont les basses vallées sont remplies par les eaux du Hardenger-fjord. Et cet îlot se prolonge vers le midi, sans aborder réellement les côtes, jusque dans le voisinage de Kristiansand.

Mais si nous suivons les littoraux occidentaux, dès un peu au sud du fjord de Trondhjem les enquêtes ne signaleront plus que des individus moins grands ; et ceux-là, nous ne cesserons de les rencontrer jusqu'à la frontière méridionale.

Il apparaît donc bien, sans donner plus de détails, que l'unité raciale de la Norvège est, de place en place, interrompue.

(1) VII. Tous les travaux d'Arbo ont paru en langue scandinave. Quelques-uns contiennent des résumés en allemand ou en français. Celui qui nous intéresse ici a paru, en 1900, dans la revue norvégienne *Ymer* (Stokholm), avec un résumé en français sous ce titre : « Y a-t-il eu des immigrations successives dans la péninsule Scandinave ? »

Nous ne sommes pas encore à même de saisir exactement la signification de ces faits exceptionnels, leur cause véritable. Nous les constatons, c'est déjà quelque chose, puisque nous permettons ainsi à d'autres disciplines de se substituer à la nôtre et d'aller plus loin ! Des colonies finnoises ont été signalées dans l'occident de la Norvège. Serait-ce que ces colonies étaient composées par des hommes dont le nom était d'accord avec la qualité ethnique ?

Ainsi, le seul examen des statures scandinaves présente à nos recherches plusieurs points d'interrogation. En sera-t-il de même des enquêtes relatives aux formes craniennes ?

Tout ce que nous savons, à cet égard, du Danemark, nous le montre peuplé en majorité par des Dolichocéphales. Mais il n'y a pas une homogénéité parfaite dans tout le pays. Les îles paraissent, en certains points, d'une dolichocéphalie moins accusée que le Jutland. Il en est de même du Schleswig, où la diminution de la dolichocéphalie s'accuserait encore davantage. En cet endroit, on est plus près des groupes humains, à têtes arrondies, qui ont peuplé l'Allemagne centrale, dès la période de la pierre polie. Leurs descendants, mêlés aux Dolichocéphales, n'ont pas cependant effacé complètement leurs caractères d'autrefois.

On peut dire que la Suède est, maintenant, assez bien connue, quant à ses caractéristiques anthropologiques ; — nous l'avons déjà constaté en parlant de la taille. C'est que la patrie d'Anders Retzius se devait à elle-même de montrer l'importance de telles recherches, et de les étendre le plus loin possible. L'un des premiers en Europe, l'État suédois institua de grandes enquêtes anthropologiques, et nous pouvons, aujourd'hui, montrer des cartes où les signalements ethniques de chaque province sont exposés, avec de grandes chances d'être définitifs. Ils nous apportent d'intéressants renseignements.

Revenons au beau travail de Gustave Retzius et de Fürst.

Considérée dans son ensemble, la Suède est dolichocéphale. Ses indices céphaliques, groupés par provinces, varient très peu : de 74,8 dans le Södermanland (au midi du lac Mälär), à 77 5 dans le Lappland, où nous saisissons immédiatement l'influence brachycéphalique des Lapons. La région moyenne du pays, qui s'étend au sud des territoires des grands lacs, et jusqu'au delà du 64°, au nord, forme un bloc dolichocéphale presque continu, n'arrivant jamais à dépasser l'indice céphalique 76. Il n'y a guère que le district Uppland, au nord de Stockholm, et celui, plus septentrional encore, de Halsingland, qui rompent cette homogénéité par des indices un peu moins dolichocéphaliques. Au nord et au sud de ce bloc, presque compact, les crânes sont, au fur et à mesure qu'on s'éloigne, de moins en moins allongés. Pour la partie septentrionale de la Suède, l'explication de ces changements est aisée à percevoir. D'un côté les Lapons, très brachycéphales ; de l'autre les Finnois occidentaux, en général mésocéphales, ont apporté leurs influences respectives.

Mais il est difficile de se représenter la raison pour laquelle les indices semblent augmenter de valeur, à mesure qu'on s'avance vers la Scanie. Cette province, en face du Seeland danois, a un indice céphalique (77) presque aussi élevé que celui du Lappland. Il ne peut y avoir, semble-t-il, qu'une seule explication. Nous savons que les hommes du Danemark sont moins dolichocéphales que ceux de la Suède ; et qu'ils le sont moins encore dans le Seeland que dans le Jutland. La même influence, conduisant à une atténuation de la dolichocéphalie, s'est fait sentir de chaque côté du Sund. Elle a passé de l'île sur le continent. Mais ce n'est pas une action qui peut être localisée à ces deux endroits voisins. Elle est plus lointaine. Elle s'est réalisée de proche en proche, venant du sud. Nous croyons saisir le chemin qu'elle a parcouru, mais nous manquons encore de détails pour préciser les origines ethniques de ceux qui ont marché sur cette route. Peut-être

était-ce un contingent oriental de ces Brachycéphales qui allèrent, à l'âge du bronze, peupler les Iles Britanniques?

Considérée dans son ensemble, la Norvège est également un pays dolichocéphale. Mais on ne peut représenter cette caractérisation par une teinte uniforme. Et l'indice céphalique nous montrera des localisations comme en a déjà montré la stature. Si nous devons envisager la totalité de la population norvégienne, il faudrait la considérer comme étant sous-dolichocéphale. Mais, sur ce fond commun, se détachent des teintes de véritable dolichocéphalie, disposées parallèlement du nord au sud, et que Deniker a pu dessiner sur sa carte, laquelle peut encore être examinée avec fruit, malgré quelques enquêtes postérieures d'Arbo, le grand descripteur de la Norvège.

Ces teintes dolichocéphales font trois trainées. La plus centrale, située « plus près de la Suède que de la Norvège, s'étend depuis Trondhjem au nord, jusqu'à Kragerö sur la côte sud-est ». Elle comprend, du nord au sud, « le district de Trondhjem, le haut Guldbrandalen avec le val de Lom; la haute vallée de Valdres (dolichocéphalie peu prononcée); le district de Krodsherred, avec les vallées de Sigdal et de Numedal, assez élevées; enfin les districts de Landerer et de Skien, par lesquels les dolichocéphales arrivent en un seul et unique point de la côte norvégienne, entre le Skienfjord et la ville de Kragerö » (1). Quelques îlots dolichocéphaliques, situés dans la province de Telemarken, unissent cette teinte dolichocéphale centrale à une autre, située plus à l'ouest, et composée par le pays avoisinant le Hardangerfjord (60° latitude nord) au nord; le district de Bykle (haute vallée de l'Otter) au centre; par l'îlot Exen Grinden entre les hautes vallées du Kwinn et du Mandal au sud. Quant à la trainée orientale, elle est formée par la vallée moyenne et inférieure

(1) LV, p. 48.

d'Oesterdalen, par le district de Solor et par l'îlot de Tydalen (au sud-est de Trondhjem) plus au nord.

Un des résultats les plus intéressants, révélés par les plus modernes enquêtes en Norvège, c'est la présence, dans ce pays considéré comme dolichocéphale, de régions où les Mésaticéphales et même certains Brachycéphales sont loin d'être des exceptions. Ainsi, dans les territoires de la côte sud-ouest, dont Stavanger est le chef-lieu, le nombre des habitants à crânes assez arrondis pour montrer des indices de 82 et au-dessus s'élève à 48 p. 100. J'ai hâte d'ajouter que c'est là un chiffre exceptionnel; et qu'aussitôt en allant vers le sud-est et vers l'est, la proportion de ces types à crânes relativement brachycéphales diminue. Les deux districts côtiers de Lister-et-Mandal et de Nadenæs n'en ont plus, respectivement, que 24 p. 100 et 16 p. 100 et, dans le district de Bratsberg, plus au nord-est, cette quantité tombe à 12 p. 100.

Le fait général — il faut l'enregistrer avec soin — qui découle de toutes ces recherches, c'est qu'il existe, particulièrement en certains points des côtes, des populations n'appartenant pas à la masse ethnique principale qui peuple la Norvège (grands Dolichocéphales blonds). Les hommes, dont les crânes tendent plus ou moins vers la brachycéphalie, sont aussi de grande taille. On a cru, à cause de cette association de caractères, qu'il était possible de les rattacher, parmi les populations vivantes de l'Europe, aux représentants de la race Adriatique!

Peut-être, en ne considérant que le passé norvégien, avons-nous affaire aux descendants des populations brachycéphales qui, à l'âge du bronze, peuplèrent une partie des pays septentrionaux? Nous avons vu que, dans le Danemark et dans la Suède, ce groupe ethnique semble être, à cette date, réellement apparu. Leurs descendants sont disséminés principalement sur les côtes méridionales de la Scandinavie.

Ces Brachycéphales de haute stature paraissent avoir été également des navigateurs intrépides. Tout à fait au large de

la Norvège, au nord de l'Écosse, sur la route de l'Islande, nous en retrouvons des groupes dans les îles Färöer. Il est certain que, parmi les pêcheurs de ce petit archipel, et parmi ceux qui récoltent les duvets des eiders, il y a des descendants de cette race.

C'est principalement dans l'île méridionale qu'on les rencontre. Signalés autrefois par Arbo, ces Brachycéphales (et ces Mésocéphales) ont été reconnus, avec les détails nécessaires, par Jorgensson. Il a montré que les deux formes craniennes ci-dessus comprennent presque la moitié des indices examinés. Annendale, portant ses investigations dans l'île moyenne, y a rencontré une forte proportion de types mésocéphales.

Ces îles ont été découvertes au IX^e siècle par les Norvégiens. Il est donc certain que ceux qui les peuplèrent — peut-être aussi ceux qui les découvrirent — appartenaient au groupe sud-occidental de ce pays, que nous avons suffisamment signalé pour n'avoir pas à y revenir. Peut-être est-ce un groupe de tels navigateurs qui découvrit les côtes septentrionales de l'Amérique?

Un observateur, embrassant l'espace qui s'étend au nord du 57°, et cherchant à connaître les hommes qui l'habitent, y constate un fait dont l'intérêt n'échappera à personne. Les enquêtes récentes ont montré que les deux territoires se faisant face de chaque côté de la partie septentrionale de la mer du Nord : la côte sud-ouest de la Norvège et la côte nord-est de l'Écosse, apparaissent peuplés par des hommes d'une même race. Leur quantité, relativement au reste de la population, n'est pas exactement délimitée. Mais il est certain que ces hommes représentent un pourcentage imposant de la masse totale. Une même physionomie ethnique est révélée, au nord de 60°, par les Shetland et les Färöer (1).

(1) LXXXVI ; LIII, p. 61.

Sur la grande agglomération dolichocéphale qui borde presque complètement la mer du Nord, ces hommes, que Gray considère comme appartenant à la race Dinarique, apportent une étrange exception. S'ils appartiennent réellement à ce beau groupe humain, dont le siège principal est aujourd'hui la côte orientale de la mer Adriatique, il faudra savoir comment s'est effectué le fractionnement que nous constatons aujourd'hui. Et la question se pose aussitôt de savoir quel était l'habitat initial de cette race. Parmi les Brachycéphales que nous voyons surgir à l'âge de la pierre polie, a-t-elle déjà des représentants?...

Nous sommes encore trop ignorants au sujet des caractères anthropologiques des populations les plus anciennes de la péninsule des Balkans, pour tenter de nous représenter et la date et le lieu précis d'apparition de ces Brachycéphales de grande taille. Si nous devons considérer un jour que, là où nous les trouvons, ils sont chez eux ; qu'ils sont, en toute certitude, les autochtones de leur habitat actuel, nous n'aurons pas achevé notre tâche. Il faudra chercher à se représenter comment ils sont parvenus dans le Nord-Ouest européen.

Il semble bien que nos recherches modernes permettent de suivre une traînée de ces Dinariques, par la Vénétie, jusque dans l'Europe centrale. Et nous avons signalé plusieurs fois cette infiltration. Peut-être avons-nous retrouvé leur chemin, à l'âge du bronze, au travers de l'Allemagne et du Schleswig, jusqu'en Suède et en Norvège?...

Une autre bande aurait-elle, au même moment, passé le détroit de Calais et peuplé les Îles Britanniques?... De proche en proche, elle aurait alors gagné le nord-est de l'Écosse. Ou cette dernière région a-t-elle été colonisée par de très anciens navigateurs venus des côtes norvégiennes?...

Nous abordons là un des chapitres mystérieux de l'Histoire européenne. Mais, il y a vingt ans, ce chapitre était autrement plus rempli de ténèbres. Grâce à l'Anthropologie, nous avançons

dans celles-ci ; en tâtonnant, il est vrai, nous arrêtant à chaque pas, mais nous avançons tout de même.

Un dernier point, qui me paraît d'importance : quelles étaient, à l'âge du bronze, les qualités ethniques, morphologiques, de la population de l'Écosse du Nord-Ouest ?

CHAPITRE XI

LES SLAVES DE L'ANCIENNE RUSSIE

Depuis la grande guerre, la Russie d'autrefois est bien diminuée : la Finlande, les Etats baltes, la Pologne sont aujourd'hui constitués en autant d'États autonomes ; l'Ukraine, la Crimée, les Républiques du Caucase se sont également séparées. Et si leur autonomie de fait n'existe plus depuis le régime soviétique, elle n'est, sans doute, que momentanément supprimée.

La politique russe, si formidablement tentaculaire dans les deux derniers siècles — la Russie fut un des agents les plus actifs dans les déclenchements des guerres européennes — a successivement conquis, à l'ancien empire des tsars, une étendue considérable dans laquelle il y a des terres prodigieusement fertiles, très habitées, et des steppes stériles, des montagnes qui sont les plus hautes de l'Europe et des dépressions qui sont au-dessous du niveau de la mer. A cette diversité des conditions physiques correspond une diversité ethnique non moins grande. Les Asiatiques et les Européens se coudoient, sur le sol de l'ancienne Russie, dans une fraternité anthropologique que, naturellement, on ne voit nulle part ailleurs, sauf dans certaines parties de la péninsule des Balkans. Et parmi les peuples policés de l'Europe, où l'état sédentaire règne normalement, la Russie reste le pays où les formes antiques de la nomadisation sans entraves, à peu près telles qu'elles existaient aux temps préhistoriques, sont encore possibles. Des troupeaux considérables sillonnent les steppes du sud, conduits par des pasteurs de race mongolique, tandis qu'au nord, les Lapons

(race particulière) et les Samoyèdes (Ougriens ?) parcourent, avec leurs rennes, dans un rythme saisonnier, les plaines de la Toundra.

Politiquement, jusqu'à la révolution et à l'établissement des nouveaux États, ces peuples divers et différents : Russes, Polonais, Lithuaniens, Finnois divers, Turcs, Tatars, Kirghizes, Lapons, Samoyèdes — et tous les autres, — les cartes du Caucase sont les plus bigarrées qui soient — étaient considérés comme des Russes. Mais seuls, quelques éléments — numériquement importants il est vrai — de cette mosaïque ethnique sont des « Slaves ».

La plupart de ces peuples ayant participé à l'Histoire sous le nom de Russes, une discrimination de leurs influences personnelles dans les mouvements politiques de l'Eurasie paraît singulièrement difficile. Elle est peut-être impossible. Qui pourrait dire, en effet, que telles et telles aventures, déterminantes dans l'histoire moscovite, sont le fait exclusif de telles ou telles races ? Aussi donc, serons-nous d'abord forcés de considérer l'ancienne Russie dans son ensemble. Cela fait, nous donnerons, de quelques-uns des États nouveaux, une petite description anthropologique.

Les géographes, dans le but unique de la commodité, ont classé les peuples slaves en trois groupes : occidental, méridional et oriental. Ce sont là, bien entendu, seulement des groupements linguistiques. Le groupe slave occidental comprend principalement les Polonais — des trois anciennes Polognes — les Tchèques de la Bohême, les Slovaques de la Moravie et de quelques parties de la Hongrie.

Le groupe méridional est, anthropologiquement, le plus hétérogène. Il est composé, de l'ouest à l'est, par les Slovènes (Carniole, Istrie), les Serbo-Croates de la Dalmatie, de la Bosnie-Herzégovine, de la Serbie, et, parmi les derniers des slavisés, par les Bulgares.

Le groupe oriental forme la masse russe proprement

dite. En font partie les Blancs-Russiens ou Bielorousses (ils vivent dans les bassins supérieurs de la Dvina, de la Vistule et du Dniepr) ; les Petits-Russiens ou Malorousses (habitants de l'ancienne marche ukrainienne ; ceux de l'ouest sont les Ruthènes) ; enfin les Grands-Russiens ou Velikorousses.

L'immense glacier quaternaire ayant envahi la plus grande partie de la Russie, nous avons peu de chance de retrouver sur les territoires occupés par l'inlandsis des traces importantes des populations préhistoriques les plus anciennes.

Cependant, sur les bords méridionaux du glacier, là où venaient mourir les dernières moraines, les hommes de la période de la pierre taillée se sont avancés. Sur ces terres instables, ils ont chassé les mammouths et les rennes. A partir de 1871, quelques découvertes sont annoncées. Elles appartiennent toutes à la même région, qui s'étend de la haute Vistule au Dniepr, à peu près à la latitude de Kiew, c'est-à-dire à la limite de la grande extension. On a signalé une station moustérienne, au-dessus de laquelle il existe un gisement magdalénien, à Wierzebow, dans l'ancienne Pologne russe. Dans la même Pologne russe, et dans l'Ukraine, des établissements allant de l'acheuléen au magdalénien ont été également découverts : grotte de Dupice, district d'Olkusz (1) ; cavernes de la région d'Oicow, près de Cracovie ; grotte Maszyka près du village de Maszyce ; Kiew, etc. Un parallélisme de ces stations avec celles de l'Europe occidentale, conduisant à une conclusion précise quant aux dates certaines des civilisations en présence, est difficile, car les éléments du Magdalénien occidental manquent dans ces stations de l'ancienne Russie. Toutefois ces dernières nous permettent d'affirmer l'existence de l'homme paléolithique sur les confins

(1) CXXIX, t. I, n° 6.

des terres libres de glaces. Mais si nous avons retrouvé les restes d'industrie et d'art, nous ne savons rien malheureusement du type physique de ces antiques habitants de la Russie méridionale et de la Pologne; aucun squelette humain n'accompagnait ces restes industriels.

Les Néolithiques sont bien mieux connus. Parmi les nombreux tumuli qui jalonnent les territoires méridionaux de l'ancien empire moscovite, beaucoup ont été parfaitement fouillés; plusieurs cavernes — dans la haute Vistule notamment — ont été étudiées, et nous possédons, sur la vie préhistorique de ces régions et de ces moments, des documents précieux.

Il semble qu'une même civilisation — ses similitudes sont caractérisées, entre autres choses, par les statuettes à tête de chouette — évoluait, au même moment, sur les terres basses de l'ancienne Russie et sur tout le pourtour de la mer Noire et de l'Égée. Mais (comme pour le Magdalénien) il n'est pas encore possible, semble-t-il, de paralléliser chronologiquement le Néolithique russe avec le Néolithique de l'Ouest européen. L'âge de la pierre polie s'est probablement prolongé plus longtemps en Russie (1). Ce n'est d'ailleurs pas la place de discuter ces questions. Mais il est nécessaire de souligner leur intérêt pour l'Histoire. Mêmes observations pour ce qui concerne l'âge du Bronze.

Ces Néolithiques orientaux — ceux du moins des kourganes russes — paraissent avoir été des Dolichocéphales de haute stature. Mais ils ne devaient pas former une race pure.

A plusieurs reprises Zaborowski a fait participer les lecteurs de langue française aux résultats des observations anthropologiques faites par nos collègues slaves. C'est à lui, principalement, que nous devons de connaître, dans leurs détails, les recherches de Talko-Hryniewicz sur la craniologie préhisto-

(1) LI, p. 197; CCL; CII; CCLXXI, p. 478; CCLXXI bis.

rique et protohistorique de la région que baigne le cours inférieur du Dniepr. Ce territoire, à peu près au centre de l'ancienne Russie méridionale, nous donnera, vraisemblablement, une image assez fidèle de ce que devait être, dans son aspect général, la physionomie anthropologique de cette contrée.

La stature de ces antiques populations russiennes devait être élevée (61 p. 100 de ces gens des kourganes avaient 1^m,70 et au-dessus). Par cela même ils se différencient des populations actuelles. Les crânes ont donné 30 p. 100 de Brachycéphales. Le surplus échelonne les indices de 64 à 75. Zaborowski considère que les Dolichocéphales représentent la population la plus ancienne, celle de l'âge de la pierre. L'existence des Brachycéphales coïnciderait avec l'introduction des métaux et d'objets d'une industrie étrangère. En résumé, les Néolithiques de l'ancienne Russie méridionale auraient été, en majorité, des Dolichocéphales de taille élevée.

Il faut remarquer l'intérêt de cette constatation, en se rappelant que, dans l'Europe occidentale (voir le chapitre consacré à la France), nous avons rencontré, dans le Néolithique également, des Dolichocéphales de grande stature (les « Dolichocéphales néolithiques d'origine septentrionale » de Hamy, G. Hervé, etc.). Il n'est pas dans notre pensée d'imaginer aussitôt que les uns et les autres ont été puisés aux mêmes fonds ethniques; nous n'avons pas, pour une telle hypothèse, des éléments de comparaison assez détaillés et assez certains. Mais il est hors de doute que nous devons ne pas perdre le souvenir de cette population orientale, lorsque nous voudrions chercher à démêler l'origine et la parenté des Néolithiques dolichocéphales de l'Europe de l'Ouest.

A côté de ces restes humains provenant des kourganes néolithiques, Talko-Hryniewicz a étudié les squelettes renfermés dans les tumuli scythes. Ceux-ci dans la plupart des cas se distinguent des plus anciens tertres par leurs dimen-

sions plus grandes (ils ont 7 à 8 mètres de haut); par leur type constructif; ils recouvrent des chambres en bois et, parfois, des catacombes; par l'aspect des squelettes qui ne sont jamais recouverts de poudre colorante et n'ont jamais les jambes repliées comme ceux des kourganes anciens. Ces tumuli se distinguent aussi par la richesse, quelquefois imposante, de leur mobilier funéraire. Ils renferment souvent des produits de la civilisation supérieure de la Grèce à côté de la barbare industrie indigène.

Les crânes provenant de ces kourganes scythiques semblent présenter toutes les formes, depuis les Dolichocéphales à indices très bas, jusqu'aux Hyperbrachycéphales.

* * *

On a émis, au sujet de l'origine des Slaves, les idées les plus contradictoires. Les uns, pour qui le mirage oriental est préférable aux faits, considèrent, naturellement, ce peuple comme venu d'Asie. Les autres soutiennent que les Slaves véritables sont les individus grands, blonds, dolichocéphales, et qu'ainsi ils appartiennent à la « race germanique ». D'autres encore ont cherché à établir une parenté entre les Slaves et les Celtes anthropologiques, et ont créé, à l'aide de rapprochements insuffisants, un groupe Celto-Slave. Les uns les font originairement venir de l'est de la Caspienne, les autres du Danube inférieur... C'est ici la place de rappeler les considérations émises par Niederle. Pour cet auteur (1), les ancêtres des peuples aryens actuels — la plupart d'entre eux — habitaient, durant l'époque néolithique, le pays qui s'étend entre la Baltique et l'ancienne mer Aralo-Caspienne. Ils parlaient la même langue, et leur masse principale constituait un ensemble anthropologique homogène. A la fin du Néolithique, sous la pression des envahisseurs

(1) CLXXV. C. R. par Volkow, dans *Bull. Soc. d'Anthrop.*, Paris, 1897, p. 142.

ougro-finnois, les tribus aryennes, qui se distinguaient déjà les unes des autres, se séparèrent. Quelques-unes restèrent sur place, dans « le centre de la dolichocéphalie » et de la dépigmentation, quelque part non loin de la Baltique. Dans ce centre, se groupèrent les Aryens qui parurent plus tard sous le nom de Gaulois, Germains, etc. Vers la fin du premier millénaire avant notre ère, ces groupes se disloquèrent; les Germains se dirigèrent vers l'Elbe. Après eux, les Slaves, qui étaient restés jusqu'alors entre les Carpathes et le Don supérieur, « se mirent en mouvement vers l'Europe centrale, au sud et enfin vers l'est ».

Ces conclusions, Niederle en avait d'abord recherché les éléments dans la linguistique, puis dans les caractères morphologiques. Il avait, sur ce dernier point, constaté que les Slaves ne constituent aucune unité anthropologique et qu'ils diffèrent les uns des autres souvent beaucoup plus que de leurs voisins. La brachycéphalie était, aux yeux de Niederle, le trait commun des Slaves actuels, mais cette brachycéphalie, très prononcée, dit-il, chez les Slaves occidentaux et méridionaux, est beaucoup moins nette en Pologne, en Russie blanche, en Grande Russie. Et ces pays — les deux premiers en particulier — représentent d'autre part le maximum de la coloration blonde.

Pour Niederle, les vrais Slaves ne sont plus en place. Les séries craniennes étudiées en Bohême et en Moravie sont, selon l'auteur tchèque, très démonstratives à cet égard. Dans les anciennes sépultures la proportion des Brachycéphales ne représente encore que le 25 p. 100 environ. C'est plus net en Pologne où, dans la nécropole de Slaboszewo, datant du XII^e siècle, il n'y avait pas un seul individu brachycéphale. Dans le pays des anciens Slaves de Laba (Elbe), Lissauer n'avait rencontré que 13 p. 100 de squelettes brachycéphales. Et malgré que plusieurs auteurs russes (Bogdanov, Ikov, etc.) aient constaté, dans les vieux cimetières de Kiew, de Tchernikov, etc., de fortes proportions d'individus à crânes arrondis, Niederle

pouvait conclure que, dans les pays slaves, les formes céphaliques de l'antiquité étaient toutes différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. On voit les arguments politiques que les extrémistes pourraient retirer de ces constatations.

Les conclusions générales de Niederle pourraient se résumer ainsi : A la période néolithique, « les ancêtres des peuples aryens actuels habitaient, pour la plupart, le vaste pays entre la mer Baltique et l'ancienne mer Aralo-Caspienne, au nord-est des Brachycéphales de l'Europe centrale. Ils parlaient la même langue et présentaient, au moins dans leur noyau, un ensemble anthropologique homogène. Plus tard, sous la pression des envahisseurs ougro-finnois, les tribus aryennes qui, à la fin du Néolithique, se distinguaient déjà par leur idiome, ont commencé à se séparer ; les tribus occidentales pénétrèrent jusqu'à la France et l'Espagne, les tribus centrales se dirigèrent au sud vers les Balkans et l'Italie et même dans l'Asie Mineure d'où ils ont pénétré dans l'Iran et dans le Pendjab » (1).

Tout cela est bien vague. Ne semble-t-il pas que c'est faire intervenir, sans preuves, des influences au sujet desquelles nous sommes bien mal renseignés ? Les théories de Niederle peuvent apparaître séduisantes pour ceux qui n'ont pas le souci de rechercher dans leur texture physique même, les origines d'une population. Imaginer que les races scandinaves et germaniques d'un côté, et les races slaves (brachycéphales) de l'autre, aient pu constituer, jadis, une masse anthropologiquement unique — peuples aryens aralo-baltiques, — cela paraît inacceptable à l'entendement d'un ethnologue. Et remarquons que, dans une telle hypothèse, on ne tient pas compte des populations antérieures au Néolithique occupant tous les territoires méridionaux des Slaves actuels ! La brachycéphalisation des Slaves de l'Ukraine, par le contact avec une population turque, ainsi que le veut Niederle, est-elle acceptable ? Et — si

(1) CCLXIII.

nous devons croire à cette modification morphologique — ne faudrait-il pas dire tatare plutôt que turque ?

Sans doute le problème des origines slaves est extraordinairement complexe. Et l'immense étendue des terres dans lesquelles ce problème est contenu n'est pas un facteur capable de faciliter la besogne. De nombreuses enquêtes ont déjà été tentées : sur les caractères des squelettes antiques ; sur les caractères morphologiques de la population vivante ; mais ce sont là des miettes dispersées sur la table scientifique de l'antique empire. Une belle émulation s'emparait des savants russes, qui paraissaient vouloir connaître dans leurs détails, dans le temps et dans l'espace, les éléments ethniques de leur pays, et nous pouvions être pleins d'espoir. La grande guerre a tout arrêté. C'est seulement lorsque nous aurons la connaissance précise de chacune des stratifications humaines qui se sont déposées, au cours des siècles, dans les actuels pays slaves que nous pourrions songer à établir une histoire à base anthropologique et tenter des filiations.

Les slavistes enseignent, en général, que le peuple slave primitif doit avoir eu son berceau entre l'Oder et le Dniepr, dans cette région de fleuves et de marais qui, du nord des monts carpathiques, s'étend jusqu'à la Duna et à la mer Baltique. Ce noyau ethnique, par désagréations successives, aurait envoyé, principalement vers le nord et vers l'est, des contingents qui créèrent les subdivisions que nous reconnaissons aujourd'hui. Au XII^e siècle, la chronique de Nestor signale cette variété des tribus constituant la collectivité des Russes (*Rous*).

Ce cantonnement géographique primitif, accepté par divers auteurs, Haddon le considère comme acquis. Dans sa carte des migrations historiques en Europe (A.-C. Haddon, *The Wandering of Peoples*), on voit les Slaves partir de la contrée indiquée ci-dessus et se répandre au loin. On suit leur marche à l'aide de flèches ; mais on ne nous dit pas comment les Slaves se sont trouvés rassemblés sur ce coin de l'Europe cen-

trale. Avaient-ils toujours habité là ? Arrivaient-ils d'Asie ? En un mot, quelle est leur origine ? Quoi qu'il en soit, ces Slaves du groupe initial, venus on ne sait d'où, ne restèrent pas stationnés dans leur territoire de l'ouest. Ils envoyèrent de tous côtés des colons : au nord, vers les golfes de la Baltique et les environs du lac Ilmen ; à l'est, dans la région de l'Oka et de la Volga. D'un côté ils se heurtaient aux Finnois ; de l'autre à des Asiates de diverses physionomies ethniques, au sujet desquels, malheureusement, nous sommes particulièrement mal renseignés.

Au moment où les Goths fondèrent leur empire, il est surtout question, dans la Russie méridionale, des Sarmates. De ceux-là, on a, historiquement, beaucoup parlé, et cependant, que savons-nous de leurs origines ethniques ?... Et nous ne savons guère mieux quels étaient les caractères anthropologiques des Huns qui, au IV^e siècle, renversèrent la puissance gothique ; ni ceux, d'ailleurs, des Bulgares qui, cent ans plus tard, leur succédèrent (1).

Pendant ces invasions, les Russes (nous donnons ce terme générique aux Slaves de l'Ouest) paraissent avoir poussé des pointes du côté du sud-est, vers les cours inférieurs du Dniepr et du Don. Il est même admis qu'au VII^e siècle les Khazares entraînent avec eux une certaine quantité de ces Slaves qui franchirent le Pruth et le Danube. Ils retrouvèrent de l'autre côté des Balkans les descendants d'émigrants de même origine que la leur, partis plusieurs générations avant eux.

Les colonisations russes vers le sud, pendant l'époque de la Khazarie, paraissent d'autant plus plausibles que cet empire dura deux siècles et qu'il eut des relations politiques très intimes avec l'empire grec qui abritait lui-même d'autres Slaves.

(1) Ces Bulgares-là n'étaient pas les Slavisés habitant aujourd'hui la péninsule des Balkans, mais les précurseurs politiques de ceux qui furent conduits par Asparuch.

Le groupe ukrainien a-t-il vraiment été un si grand colonisateur ? Naguère le docteur Velytchko et la Société « Prosvita », de Lemberg, publiaient des cartes ethnographiques de la région ruthéno-ukrainienne (1), desquelles il résultait que cette dernière aurait occupé un domaine géographique immense et aurait compté plus de 20 millions d'habitants. Et cette grande zone que s'attribuèrent les Ukrainiens, ils la considèrent comme étant existante à leur profit, dès le IX^e siècle au moins. Avant cette époque même, disent-ils, Kiew était déjà le centre ethnographique et politique d'une fédération de tribus connue sous le nom de Russie.

La Russie, telle qu'elle était à l'époque de la grande guerre, se serait graduellement substituée à cette primitive Russie, et les Ukrainiens donnent à ce sujet l'explication suivante :

Vers le XIII^e siècle, la colonisation slave dans les bassins de l'Oka et de la Volga, — peuplés à cette époque par des groupes divers, notamment par des tribus finnoises, — a donné naissance à une « race » nouvelle qui, étant subordonnée aux princes russes, a pris aussi le nom de Russes. Mais ses caractères ethniques et ethnographiques étaient tout différents de ceux qu'on trouvait dans la Russie ukrainienne.

L'étiquette ne correspondait pas à la marchandise. Cette « race » nouvelle, ayant élargi son territoire, constitua, vers le milieu du XIII^e siècle, un État sous la souveraineté du khan des Tartares. Cet État qui s'appelait Russie, mais qui était connu, en Europe occidentale, surtout sous le nom de Moscovie, se transforma plus tard en Empire russe. Mais la Russie méridionale ne fait partie de cet empire que depuis 1654. Annexé, après la chute de la domination tartare, au duché de Lithuanie,

(1) CCLXIII.

ce pays, qui avait déjà commencé à porter le nom d'Ukraine (Oukraïna), était devenu, à la fin du xiv^e siècle, une province, plus ou moins autonome, du royaume de Pologne, et restait ainsi dans la sphère de la civilisation européenne. Mais les tendances perpétuelles des Polonais de convertir l'Ukraine au catholicisme, et d'asservir la masse de la population, avaient causé une série d'agitations et, enfin, une révolution même, qui arracha de la Pologne ce vaste territoire. L'Ukraine affranchie se mit, en 1654, sous le protectorat des tsars moscovites, à la condition, pour ceux-ci, de respecter son autonomie dans toute son intégrité. Mais bientôt l'Ukraine se vit dépouillée de toute indépendance politique et annexée, sous le nom de *Petite Russie*, à l'Empire russe. Une partie cependant de l'ancienne Russie kiévienne, la Galicie orientale, resta à part. Elle fut agrégée à l'Empire austro-hongrois.

Ainsi les Ukrainiens déniaient aux autres Russes le droit de se considérer comme appartenant à la « race slave ». Il n'est pas besoin de pénétrer bien profondément dans l'examen des races de l'ancienne Russie, pour s'apercevoir que leur étude anthropologique — elle devrait être absolument objective — a été continuellement troublée par des interventions politiques. Venues de tous les côtés, celles-ci ont faussé l'entendement, ont maquillé les faits. Chaque voisin de l'Ukraine tirait, de son côté, le peuple de ce pays. Les Hongrois, dans leurs statistiques, comptaient les Ruthènes carpathiques parmi les Magyars ; les Polonais affirmaient que les Ukrainiens n'étaient qu'une fraction du groupe polonais ; et l'on invoquait, comme preuve, sans barguigner, l'ethnographie. Quant au monde officiel de la Russie, il ne reconnaissait pas l'existence ethnique de l'Ukraine. Dans les cartes ethnographiques de l'ancien empire, une même couleur avec une alarmante simplicité réunit tous les éléments ethniques. Certains de ces slavophiles à outrance, capables de violenter avec un tel sans-gêne les caractères anthropologiques, doivent se sentir aujourd'hui dans une singulière position.

N'ont-ils pas collaboré, par une politique des intérêts volontairement colorée de raisons ethniques, au déclenchement des plus grands malheurs que l'Europe ait jamais connus ! La plupart des guerres balkaniques — préludes de plus grandes guerres — débutèrent avec ce prétexte hypocrite de grouper les « frères disséminés ».

Les Chancelleries avaient même trouvé des ruses incroyables pour embrouiller les questions, pour les rendre incompréhensibles au vulgaire. Th. Volkow racontait que, dans la liste officielle des langues admises pour les relations télégraphiques internationales, la langue ukrainienne ne figurait pas, parce que la Russie ne voulait point la reconnaître. Mais elle apparaissait tout de même sous deux autres noms : petite-russienne (source russe), et ruthène (source autrichienne). C'était un procédé comme un autre pour, grâce à ce maquillage, faire oublier au monde l'existence de l'Ukraine.

Les patriotes ukrainiens ont toujours protesté contre de telles assimilations ethniques. Ils ont montré que leurs caractères linguistiques, ethnographiques, morphologiques, leur donnaient, dans les lieux qu'ils habitent, une « présence réelle », impossible à nier.

Il semble bien qu'au point de vue des caractères anthropologiques, — les seuls qui doivent être envisagés ici, — les auteurs ukrainiens aient eu raison de considérer leur pays comme peuplé par une race différente — et plus homogène — que celles des voisins conquérants. Hamy — il n'avait pas d'intérêt politique — avait déjà distingué les Ukrainiens, avec les Serbo-Croates, les Slovènes, les Slovaques, les Tchèques, d'avec les autres Slaves du Nord-Est : Wendes, Polonais, Grands-Russiens et Blancs-Russes. Tous les travaux parus jusqu'à présent assignent aux Slaves de l'Ukraine une plus haute stature, une brachycéphalie plus prononcée, un plus fort pourcentage de cheveux foncés. Mais il est impossible de suivre

Hamy jusqu'au bout dans l'« association slave » qu'il établit. Il est certain, par exemple, que les Serbo-Croates sont — en particulier — plus grands que les autres « Slaves » à côté de qui on les aligne. D'ailleurs, ces Serbo-Croates, nous les reverrons dans un instant.

Les tableaux dans lesquels figurent les indices céphaliques des divers groupes de Ruthènes et d'Ukrainiens montrent une brachycéphalie modérée de ces peuples. Il est rare de trouver des chiffres supérieurs à 84 (observations sur le vivant). Mais il est certain que les têtes courtes et larges sont bien les plus nombreuses. Il suffit de voir, à défaut d'une sériation précise, le pourcentage des indices au delà de 80. Il dépasse presque toujours 70 p. 100, arrive plusieurs fois à 87 p. 100. C'est la région de Poltava qui donne la plus faible proportion de types brachycéphales ; et ce sont, d'autre part, les Ukrainiens de Kharkov et les Ruthènes Houtzoules (Ruthènes des montagnes carpathiques) qui en montrent le plus. Les Podoliens du sud de la Podolie sont des Mésaticéphales (indice 80,6). Ce sont les régions montagneuses qui, partout, semblent avoir le mieux conservé la brachycéphalie.

Ces différences morphologiques constatées chez les montagnards et chez les gens des plaines, nous allons les retrouver en examinant la stature.

Les Ruthènes de Galicie sont généralement de petite taille (1^m,64 environ). Mais les travaux de Kopernicki et de Volkow ont montré que, dans les zones montagneuses de ce pays, la taille dépasse presque de deux centimètres (1^m 658) la stature moyenne. Les Houtzoules sont même des hommes grands ; aussi bien ceux de Galicie (1^m,689) que ceux de Bukovine (1^m,695) et de Hongrie (1^m,699). Les lecteurs qui sont encore tentés de croire à une action diminuante de la taille, par suite de la vie montagnarde, trouveront ici des documents opposés à leurs croyances.

Les Ukrainiens, dans leur ensemble, ont une taille supé-

rieure à la taille moyenne européenne. Elle doit être comprise aux environs de 1^m,66 avec de minimes variations géographiques. Et Deniker, dans son analyse de la stature en Russie, accepte ce chiffre comme moyenne générale des Petits-Russiens.

La couleur des yeux et des cheveux n'a pas été l'objet d'enquêtes aussi considérables que la stature. Mais il semble que les cheveux bruns sont dominants chez les peuples ukrainiens et ruthènes. Les résultats donnés par Velytchko indiquent de faibles pourcentages de cheveux blonds (maximum des séries que j'ai sous les yeux : 19 p. 100). Les Houtzoules de la Galicie et de la Bukovine ont montré à Volkow les caractéristiques suivantes : 85 p. 100 de cheveux bruns, 58 p. 100 d'yeux foncés. Les plus grandes quantités de cheveux et d'yeux clairs sont respectivement 16,7 p. 100 et 13,3 p. 100.

Si, selon certaines doctrines, il fallait admettre que les Ukrainiens et les Ruthènes représentent les véritables « Slaves », la diagnose anthropologique de ceux-ci serait donc la brachycéphalie — peu accentuée, — une taille probablement au-dessus de la moyenne et une pigmentation foncée (1).

* *

Le groupe slave occidental comprend principalement les Polonais (2).

Longtemps avant la grande guerre, la concentration des forces intellectuelles, en vue d'une renaissance polonaise, n'avait pas été seulement dans le sens historique et littéraire. Les hommes de science, en Pologne (ceux qui pouvaient le faire grâce à la nature même de leurs investigations), ont aussi donné à leurs travaux une direction nationale. On a recherché,

(1) Sans y trop insister, rappelons que les caractères morphologiques des squelettes préhistoriques montraient une prédominance de types dolichocéphales de haute stature.

(2) CCLXXII, p. 289 ; CCLXIII ; LIII, p. 101 ; L, p. 48.

dans les antiques sépultures, quelles avaient été les civilisations successives qui s'étaient déroulées sur le sol de la Pologne, et quels en avaient été les initiateurs et les continuateurs. On a tenté de les relier les unes aux autres, pour assurer à la nation polonaise une persistance ethnique dont l'attache commençait le plus loin possible, aux temps préhistoriques. Les Polonais savent que leur patrie est une très ancienne patrie et leur race une très ancienne race.

En ce moment même, une belle émulation anime les anthropologistes et les archéologues polonais, et leurs découvertes se succèdent rapidement (1).

Lorsque, franchissant les siècles, et laissant de côté les Préhistoriques, dont l'analyse ethnologique serait trop longue, nous abordons la Chronique de Nestor, nous trouvons les noms de plusieurs tribus polonaises établies dans la Pologne actuelle et dans la Poméranie, et que domineront bientôt les Polianes. A la fin du ^x^e siècle, l'unification politique paraît achevée. Cette concentration, née de la nécessité de lutter contre les Germains de l'Ouest, ne se poursuivra pas jusqu'à la constitution d'une puissance victorieuse. La pression germanique deviendra toujours plus forte, et, de l'autre côté, pour le grand malheur de la Pologne, l'invasion tatare menaçante accapara toutes les énergies.

La nation polonaise parut prête à sombrer. Elle ne perdit pas courage cependant. Ayant perdu ses territoires de l'Ouest, gagnés par les Allemands, elle se rassembla en arrière du Pripet et, cherchant un débouché, s'écoula vers le nord et le sud-est. Les polonisants affirment que cette colonisation polonaise eut de réels succès, qu'à un moment même elle faillit englober une partie de la Russie, mais elle fut absorbée par les Moscovites.

(1) La revue archéologique *Wiadomości Archeologiczne* (Bulletin archéologique polonais), de Varsovie, est en pleine activité.

Il existe un assez grand nombre de travaux concernant l'anthropologie des Polonais. Les groupes les plus étudiés sont ceux qui habitaient, jusqu'à la grande guerre, sur les territoires de l'ancienne Russie et de l'ancienne Autriche-Hongrie. Des Polonais de la Prusse nous n'avons que de bien minimes documents. Les quelques crânes de Kachoubes, examinés jadis par Lissauer, étaient, en général, mésocéphales. La région de Dantzig, de laquelle provenaient ces crânes, appartiendrait ainsi à cette grande zone ethnique, sans caractères bien nets, qui s'étend entre l'ancienne Russie et l'Allemagne.

Les Polonais de l'ancienne Russie, mieux connus, ont, partout, montré des moyennes de mésaticéphalie et de sous-brachycéphalie. Il semble que la première de ces formes craniennes puisse être considérée comme la « forme polonaise », car, dans les régions de la périphérie orientale, la brachycéphalie paraît devenir de plus en plus abondante et de mieux en mieux précisée. La partie septentrionale de l'ancienne Pologne, comprise entre le Niémen et la Vistule, est peuplée par des hommes à crânes moins arrondis que dans les autres parties des pays polonais. Les Mazoures et les Podlasiens ont des indices céphaliques moyens, dont les plus faibles sont mésaticéphales (81,8, provinces de Souvalki, de Grodno) et les plus élevés, sous-brachycéphales (82,2 dans le district de Chtchoutchin, dans le nord de la province de Lomja). C'est à l'ouest de la Vistule que les crânes polonais sont les plus rapprochés de la dolichocéphalie. Plusieurs centaines d'ouvriers principalement originaires de la province de Varsovie, mesurés par Elkind, ont montré une forme cranienne à la limite de la sous-dolichocéphalie (80,9). Faudrait-il faire intervenir ici une influence allemande ? Il est possible que, dans le passé, un certain nombre d'individus de race germanique aient donné de leur sang à ces voisins ?

Une étude récente de Stanislas Lencewicz (1), sur la région

(1) *CXLI*, p. 565 et 603.

de Kielce, fait monter l'indice céphalique de ces Polonais de la haute Vistule à 82,4 (84,4 dans la série féminine). Le pourcentage le plus élevé des indices, dans les deux sexes, est entre 80 et 84. Talko-Hryniewicz avait donné, autrefois, un indice moyen beaucoup plus faible. Lencewicz constate que les caractères de brachycéphalie diminuent en allant du sud au nord : ils passent de 84, dans l'arrondissement de Stopnica, à 81,6, dans l'arrondissement de Opoczno. La plupart de ces Polonais de Kielce ont la face courte et large, surtout les femmes. La proportion des leptoprosopes atteint 46 p. 100 chez les hommes. Et l'indice nasal montre des individus leptorrhiniens et des individus mésorrhiniens en nombre presque égal. L'auteur polonais signale, pour la première fois, dit-il, la présence sur ces territoires de représentants semblables à l'*Homo alpinus*, brachycéphale et brun. Ils sont dans la proportion d'environ 10 p. 100. Dans ce coin de Pologne, les individus à cheveux foncés sont très nombreux, 85 p. 100 environ ; mais les yeux foncés sont relativement rares, 11,7 p. 100 seulement. En somme, les Polonais dont il est question dans ce travail sont surtout des Sous-Brachycéphales aux yeux clairs et aux cheveux foncés.

On a fait, à propos des Polonais de l'ancienne Russie, une remarque — signalée aussi ailleurs — qui peut avoir un intérêt historique et dans laquelle les doctrines des sélections sociales trouveraient un appui. La noblesse polonaise semble posséder une brachycéphalie plus accentuée que les paysans, et, aussi, en général, que les autres habitants.

L'observation a été notée par Olechnowicz (1) dans ses études sur les Polonais du « gouvernement » de Lublin et sur les Mazoures. Et la différence entre les indices moyens est assez tranchée pour que cette remarque vaille d'être reprise, et

(1) Les travaux de W. Olechnowicz ont paru entre 1896 et 1897 dans le *Recueil des documents pour l'Anthropologie*, publié par l'Académie des sciences de Cracovie, t. XVII et t. XVIII. Ils ont été analysés par Deniker, CLXXX.

examinée de près. Il ne faudrait pas conclure, *a priori*, que la noblesse représente une race plus pure que les paysans. C'est presque toujours le contraire qui est vrai.

Les Polonais de la Galicie sont mieux connus que ceux de l'ancienne Pologne russe. Retzius jadis, puis Weissbach, avaient publié des études de crânes polonais provenant de l'ancienne Autriche. Mais c'étaient là des recherches restreintes. Ce sont les travaux de Majer et Kopernicki, portant sur un grand nombre d'observations, qui, le mieux, nous permettent de nous orienter. Les crânes les plus arrondis sont ceux des montagnards du Tatra (indice 85,3). D'une façon générale d'ailleurs, les montagnards polonais de la Galicie sont plus brachycéphales que leurs compatriotes des avant-monts et que, surtout, ceux des plaines. Lorsqu'on compose deux groupes selon les deux milieux géographiques principaux, on trouve les moyennes suivantes : pour les montagnards, 84,2 ; pour les gens des plaines, 82,5.

Cette brachycéphalie plus accentuée des montagnards est surtout manifeste pour les Podhaliens des massifs les plus élevés. Déjà en 1881 Lebon, dans son voyage aux monts Tatra, l'avait soulignée. Et même, en l'accentuant, car il attribuait un indice de 85,8 à ces Polonais des hautes régions (1).

Ainsi donc, dans leur ensemble, les Polonais sont des individus légèrement brachycéphales, même plutôt mésaticéphales.

L'étude de la stature nous aidera-t-elle à fixer plus nettement ce type humain ?

Si, sous ce rapport, les Polonais agrégés avant 1918 dans le royaume de Prusse sont aussi fort mal connus, il n'en est pas de même des Polonais de l'ancienne Russie et de la Galicie. Les « incorporés » dans les armées russes et autrichiennes nous ont fourni beaucoup de documents.

La première caractérisation ethnique qui en découle, c'est,

(1) LEBON, De Moscou aux monts Tatra ; étude sur la formation actuelle d'une race (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, Paris, 1881, p. 97).

pour l'ensemble des recrues polonaises, une très petite stature. Environ 200 000 hommes ont donné une taille moyenne dépassant à peine 1^m,62. Dans un travail de premier ordre, publié en 1889, sur la distribution de la taille en Russie, Anoutchine signalait, dans les variations de province à province, que le minimum de la taille (1^m,62), pour l'empire russe d'alors, se trouvait dans la province de Piotrokov (Pologne). Et si, au cours de cette distribution géographique, l'on constate que, dans la partie orientale des territoires polonais, la stature est plus élevée que dans les territoires occidentaux, la statistique démographique nous en donne aussitôt la raison : ces territoires de l'Est ne renferment que de 20 à 60 p. 100 de Polonais véritables, tandis que la partie occidentale en apportait, aux contingents militaires, de 75 à 95 p. 100.

J'emprunte à Deniker (1), qui a fait une analyse soignée du travail d'Anoutchine, quelques observations générales. Si, après avoir constaté que les Polonais, dans leur ensemble, sont des hommes de petite taille, nous examinons quelques-uns de leurs groupes principaux, nous avons la possibilité de saisir, d'une part, la caractéristique de la race polonaise de très faible stature; d'autre part, les influences très nettes, imposées par les voisins de ce groupe ethnique, dans le sens d'une augmentation de la taille. La stature diminue bien en allant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire au fur et à mesure qu'on s'éloigne des Russiens. Mais cette diminution n'est pas régulière; elle présente, par-ci, par-là, des à-coups. C'est le sud de l'ancienne Pologne russe qui renferme les plus petites statures.

Dans la boucle que fait la Vistule, au nord de l'ancienne frontière russo-autrichienne, dans la région des collines qui iront culminer au Lysa Gora, nous rencontrons le minimum de taille (1^m,61) de toute la Pologne. Dans le nord, les Mazoures nous donnent un autre très bas chiffre (1^m,61

(1) II ; LIII, p. 99.

à 1^m,62). Ces très petites statures, mesurées sur des conscrits, ne sont pas dues à un retard accentué de croissance. La population adulte des mêmes territoires les présente également. C'est ainsi que, dans le district d'Opatow, à l'est des Lysa Gora, Olechnowicz, après avoir mesuré toute une série d'habitants adultes (leur âge moyen était de trente-deux ans), trouve une taille de 1^m,61.

En constatant la différence de stature existant entre la petite noblesse et les paysans, quelques auteurs ont cru qu'on était en face des souvenirs persistants de deux races : d'une race conquérante (la plus grande) et d'une race vaincue. Mais quelle était la race conquérante? Les Gobinistes auraient là, semble-t-il, matière à dissertation!

Les provinces du nord-ouest, celles qu'arrose le Niémen, les territoires que dominent les villes de Grodno, Vilna, Kovno, ont une taille supérieure à celle des autres Polonais; et très nettement supérieure, puisqu'elle la dépasse de deux centimètres. Ce phénomène, à n'en pas douter, est dû à la présence, aux frontières, de représentants de la race lithuanienne. On sait qu'à partir de cette région, nous allons rencontrer, en allant vers le nord, la zone des hautes statures que connaissent les deux bords de la Baltique, surtout la rive occidentale. Il est donc probable que les provinces (polonaises) dont il est maintenant question sont peuplées par une certaine proportion d'individus appartenant à cette race. Peut-être aussi y a-t-il eu, comme à toutes les lisières politiques, des mélanges par les mariages qui auraient élevé la stature moyenne. Ce petit fait pourrait servir encore à démontrer que l'ancien cantonnement des races — il est difficile de préciser sa date — n'a pas encore subi d'assez profondes dislocations pour que nous n'en retrouvions, en maints endroits, les limites.

Les Polonais de la Galicie semblent avoir une taille plus haute que les Polonais de l'ancienne Russie. Mais cette remarque ne s'applique pas, comme nous allons le voir, à l'en-

semble de l'ancienne province autrichienne. Au préalable, il faut faire une observation dont l'importance peut être grande : le rythme d'accroissement se poursuit, semble-t-il, assez tardivement chez les Polonais galiciens (1). Voici la succession des statures moyennes, selon les âges considérés : à 20 ans 1^m,609; à 21 ans 1^m,612; à 22 ans 1^m,625; à 25 ans 1^m,643. Ce dernier chiffre doit représenter la taille des Polonais galiciens, car il est le même que celui relevé par Majer sur la population civile adulte.

Lorsqu'on examine la taille de la population polonaise de la Galicie, une première constatation s'impose : les hommes les plus petits habitent les territoires orientaux. Il ne s'agit pas ici d'un fait relevé seulement à l'aide des moyennes. Le nombre des grandes tailles est moins considérable dans les anciens districts militaires de l'Est que dans ceux de l'Ouest. Et, vérification par un autre côté : le nombre des ajournés par insuffisance de taille est plus grand chez les hommes de l'Est.

Autre constatation intéressante : les montagnards polonais de la Galicie — comme les montagnards ukrainiens — sont plus grands que leurs compatriotes des plaines.

Ainsi donc, l'enquête anthropologique révèle un double phénomène qui peut être intéressant pour l'Histoire : diminution de la taille en allant de l'orient vers l'occident, et diminution de la taille en allant du sud au nord. Les Podhalanes du Tatra ont une taille de 1^m,65 et les habitants des Beskides occidentales également; ceux des Beskides orientales sont légèrement plus petits (1^m,648).

Mais dès que, de ce massif, nous avançons dans la direction de la Vistule, aux approches de Cracovie — sauf dans les avant-monts, — la taille s'abaisse à 1^m,625. Toutefois, dans ces territoires, des enquêtes locales plus serrées encore s'imposent. D'une manière générale, les Polonais montagnards sont les plus grands Polonais.

(1) CXXVIII.

Et maintenant, rappelons-nous ce que les enquêtes relatives à l'indice céphalique nous ont montré. Ces mêmes montagnards sont les plus brachycéphales de tous les Polonais : l'indice céphalique s'abaisse immédiatement dès que nous pénétrons dans les plaines : taille moyenne — équivalente à la moyenne européenne — et brachycéphalie, telle est donc la caractéristique morphologique générale des Polonais de la Haute-Galicie.

Le reste de la Pologne est composé par des hommes de petite taille — et même de très petite taille — dont le crâne est, le plus souvent, mésaticéphale. Le peuple polonais ne constitue donc pas une race pure. C'est un complexe ethnique dans lequel — nous ne parlons pas de la Pologne soumise autrefois à la domination allemande — les éléments issus des races germaniques ne paraissent pas avoir joué de rôle efficient (1).

Deniker, dans ses essais de classification, faisait figurer la plupart des Polonais dans sa race secondaire Vistulienne et quelques-uns d'entre eux dans la race Orientale. Acceptons momentanément cette classification. Cependant, je ne crois pas que ce cadre soit appelé à durer toujours.

*
**

Les Blancs-Russiens (Biélorousses) occupent une partie des anciens territoires, dits polonais, du Pripet. On admet volontiers qu'ils sont, dans l'Ouest, fortement influencés, ethniquement, par les Polonais, tandis qu'au nord les Lithuaniens leur ont apporté quelques-uns de leurs caractères. Les linguistes affirment que c'est le groupe russe le moins pur; c'est aussi, statistiquement, le moins puissant.

La plupart des indices céphaliques moyens indiqués jusqu'à présent nous montrent une population sous-brachycéphale, quelquefois mésaticéphale. Dans la région du Niémen moyen, il existe même une proportion élevée de Dolichocéphales. Tan-

(1) L, p. 48.

dis qu'au sud, dans la région forestière et marécageuse du Pripet, la population montre un type tout différent : à un indice céphalique moyen d'environ 82, se substituent des indices de 84 et de 85, et la proportion des crânes allongés, tout de suite, devient beaucoup plus faible.

Au surplus, ces Biélorousses méridionaux sont plus grands que leurs congénères de la Blanche-Russie, lesquels sont déjà un peu plus grands que les Polonais, leurs voisins de l'ouest. Ils sont aussi beaucoup plus fréquemment blonds. Chez eux, la proportion des individus bruns est notablement plus petite que chez les autres Russiens.

Lequel des types, cantonnés là, doit être considéré comme le « vrai » type ? Les Brachycéphales ? ou les autres ?

Les enquêtes relatives à l'indice céphalique, sans être très abondantes, permettent d'avoir une vue d'ensemble des formes craniennes du pays. Elles révèlent, selon leur distribution géographique, quelques faits intéressants.

D'abord ce premier point : toutes les séries des Blancs-Russiens montrent — excepté les Biélorousses méridionaux — des caractères moyens de sous-brachycéphalie. Tous les chiffres que j'ai sous les yeux sont compris entre 81,1 et 82,9, et je mets en présence les documents de plusieurs auteurs. Si nous devions donc considérer tous les Blancs-Russiens en un seul bloc, leur physionomie ethnique serait facile à dessiner. Mais nous savons combien ces moyennes peuvent nous cacher les choses les plus importantes. En disséquant ces enquêtes, on trouve aussitôt chez les Biélorousses occidentaux, parmi ces Sous-Brachycéphales, un nombre imposant d'individus dolichocéphales, jusqu'à 36 p. 100 selon Talko-Hryniewicz, jusqu'à 43 p. 100 selon Yantchouk ! Et cependant la moyenne de ces Biélorousses occidentaux (provinces de Vilna, Grodno, Souvalki) est de 82 — un peu moins dans les séries féminines.

Les Biélorousses orientaux (provinces de Vitebsk et de Mohilev ; nord-ouest de la province de Tchernighov ; nord-

ouest de la province de Smolensk), que l'on croit mêlés de Vélikorousses, demeurent dans la physionomie générale des Slaves russiens, considérés dans leur ensemble.

Quant aux Biélorousses méridionaux, ou Poliechtchouki, répandus dans le sud de la province de Minsk et dans le nord de la Volhynie, sur ces territoires marécageux que drainent les affluents du Pripet, ils s'écartent assez brusquement de leurs compatriotes, à la fois par une forte augmentation de l'indice céphalique moyen, marquant, principalement chez les hommes, une nette brachycéphalie, et par une diminution très grande du pourcentage des types dolichocéphales.

Cette constatation a beaucoup frappé les anthropologistes. Et, dans la recherche des causes modificatrices, deux arguments ont été invoqués : influence des voisinages ethniques ; influence des milieux physiques.

Il paraît que les linguistes établissent des rapports de parenté entre ces Poliechtchouki des marais de Pinsk et les Ukrainiens. Mais les Petits-Russiens qui sont, géographiquement, les plus rapprochés, ne présentent pas, nous l'avons vu, les mêmes caractéristiques morphologiques que ces Biélorousses ; ils sont moins brachycéphales.

Serait-ce alors que les bas pays, fortement envahis de marécages et de forêts, pourraient être envisagés comme des laboratoires dans lesquels, grâce à ces influences physiques particulières, les crânes des habitants se façonneraient de telle manière qu'ils tendraient à la dolichocéphalie ? Il est certain que nous trouverions des auteurs pour soutenir de pareilles hypothèses !

Je crois que la première supposition est sur une meilleure voie. Il s'agit, selon toutes vraisemblances, d'un groupe initialement plus brachycéphale, mêlé, par les faits de l'Histoire, à des masses humaines issues d'une autre souche et que les circonstances ont fixé, en même temps que ces dernières, dans ce milieu particulier.

La stature des Biélorousses (probablement 1^m,64) est, comme moyenne, petite. Mais il semble que, selon les régions considérées, elle varie dans des limites assez étendues. Les provinces de Minsk et de Mohilev, où les Biélorousses représentent le 50 p. 100 et même le 90 p. 100 de la population, l'une appartenant aux Blancs-Russiens occidentaux, l'autre aux Blancs-Russiens orientaux, montrent des statures semblables (1^m,63). Et nous trouvons le même chiffre, si nous additionnons tous les districts renfermant ces deux sortes de Russiens.

Mais les Biélorousses méridionaux sont certainement plus grands. Dans la région de la Duna supérieure, le district de Disna accuse 1^m,669, quatre centimètres environ de plus que la moyenne des autres Blancs-Russiens. Les districts de l'Est, à l'orient de Mohilev, montrent des statures, à peu de chose près, semblables. Il est donc bien certain que plusieurs groupes de Biélorousses appartiennent à des catégories de stature élevée. On a parlé, naturellement, pour les districts du Nord, de mélanges avec les Lithuaniens qui sont des hommes dont la taille moyenne dépasse celle de l'Europe en général : modifications par suite de mariages ou émigrations de groupes entiers de plus haute stature ? Les auteurs ne se prononcent pas sur ces points délicats. Quant à une influence des Grands-Russiens sur les districts orientaux de la Russie blanche, elle ne pourrait se manifester par une augmentation de la taille : eux-mêmes ne l'ont pas assez élevée pour cela.

On rapprochera, avec intérêt, quelques-uns des faits ci-dessus, de ceux révélés par l'indice céphalique. Je croirais volontiers — ce n'est qu'une supposition — qu'une discrimination plus serrée des deux caractères associés nous conduirait à voir apparaître des infiltrations d'éléments humains venus de la Baltique. La dolichocéphalie que nous avons constatée — parfois avec une troublante abondance — n'est-elle pas en même temps le fait des hommes les plus grands ? Les enquêtes bloquées ne nous permettent pas d'en être convaincus. Deniker

attribue les Blancs-Russiens à sa race Orientale, blonde, sous-brachycéphale et de petite taille. Nous savons que beaucoup d'hommes appartenant au groupe ethnique présentement étudié auraient bien de la peine à se sentir les coudes dans le cadre de cette race. Attendons encore avant de les y placer.

*
*
*

Les Malorousses et les Blancs-Russiens ont moins souffert des poussées asiatiques que les Vélikorousses, leurs voisins du nord et de l'est, ceux dont nous allons nous occuper maintenant pour achever l'étude des « Slaves » de l'ancienne Russie. Ces Vélikorousses sont quelquefois appelés Khazares par les Ukrainiens. Cette épithète, qui doit être prise dans un sens péjoratif, rappelle le long séjour que firent ces Asiates sur le sol de la Russie. Les Vélikorousses seraient-ils, en partie, les descendants de ces Touraniens ?

Il faut dire tout de suite que, pour l'immense territoire occupé par les Vélikorousses, nos renseignements sont encore moins abondants que ceux concernant les deux autres groupes précédemment étudiés. Ils sont, de plus, éparpillés. Sept auteurs, dont j'ai les séries sous les yeux, ont examiné un assez grand nombre de crânes provenant de divers lieux de la Grande-Russie. Les indices moyens de ces séries varient peu — de 80,6 à 82. Ils représentent, ces deux chiffres, des caractères de sous-brachycéphalie. La moyenne la plus brachycéphalique est celle de Landzert et concerne des crânes masculins provenant des provinces de Moscou, Jaroslav, Tver et Novgorod. Dans ces diverses séries, les crânes dolichocéphales sont rares ; plusieurs séries même n'en montrent aucun. Celles qui en possèdent le plus en comptent 5 p. 100. Ces crânes ont donc bien appartenu à une race dont l'origine morphologique première devait être brachycéphalique. En regard de ces 5 p. 100 de dolichocéphales, on compte 60 p. 100 de crânes dont

les indices dépassent 80. Deniker avait souligné la constance des indices entre 81,1 et 82,9 comme « remarquable pour les têtes russes » (1). On avait pensé qu'un indice plus brachycéphale devait avoir caractérisé autrefois les Vélikorousses et l'on se basait, pour soutenir cette hypothèse, sur les observations faites par Talko-Hryniewicz (2) sur des Staroobriadtsi, Grands-Russiens schismatiques, exilés en Transbaïkalie depuis 1733, qui se sont maintenus purs de tout mélange, grâce à leur isolement. L'indice des schismatiques était 83,1. Mais ce groupe religieux est sorti d'un groupe ethnique dont les caractéristiques morphologiques sont fixées depuis un temps bien plus considérable que ces deux cents ans. D'autre part, son isolement n'est que relatif. Le prosélytisme peut faire entrer dans la secte, pourvu qu'ils en acceptent les dogmes — nous l'avons montré pour les eunuques Skoptzy, — des hommes de n'importe quel groupe ethnique.

Les enquêtes anthropologiques sur les Vélikorousses n'ont pas atteint tous les districts de l'ancienne Russie, et celles dont nous avons les résultats n'ont recueilli que des documents bien insuffisants. Nous sommes obligés de nous en contenter. Nous essayerons, en réunissant plusieurs gouvernements qui peuvent être rapprochés, de constituer quelques circonscriptions géographiques.

C'est, en premier lieu, la région du nord de la Grande-Russie comprenant, en gros (quelques districts restent en dehors), les gouvernements d'Arkhangel, d'Olonetz et de Vologda; ces territoires immenses, dont la partie centrale est parcourue par la Dwina, et dont le nord se continue par la toundra. C'est un sol où les habitants, mesurés par Tarenetsky, sont rares. Les indices céphaliques sont respectivement, dans l'ordre géographique ci-dessus : 81,7; 83,3; 83,3; soit un indice mésaticéphale et deux indices brachycéphales.

(1) LV p. 76. — (2) CXIV.

Au sud-ouest de cette grande région, nous groupons les quatre gouvernements de Saint-Pétersbourg, Novgorod, Tver et Pskof. Leurs indices céphaliques sont compris entre 83,1 et 84,2. Il est intéressant de constater que la partie du gouvernement de Saint-Pétersbourg, qui comprend la ville de ce nom, ne fait pas exception à la règle. Cependant, une série de cinquante femmes, mesurées dans le district de Tsarskoïe-Selo, par M^{me} Tarnowski, a fourni un indice relativement très faible : 79,5. L'explication de cette sous-dolichocéphalie, se présentant dans de telles conditions, ne serait peut-être pas bien difficile à trouver.

Dans le centre de l'ancien empire, les gouvernements de Kostroma, Jaroslavl et Vladimir ont donné, à Zograf et Tarenetski, des indices moyens allant de 81,5 à 84,2. Les indices les plus brachycéphales se sont rencontrés dans le district de Galitch, dans le cours supérieur de la Kostroma et dans celui de Kinechma, situé plus au sud, sur les bords de la Volga (85,2).

Les gouvernements de Moscou et de Riazan, qui sont mitoyens, sont moins brachycéphales. Dans le premier, Anoutchine a obtenu l'indice 82,7 et Vorobief, dans le second, 81,5. Entre la chaîne de l'Oural et la Volga, les gouvernements de Viatka et de Kazan sont tous les deux sous-brachycéphales.

En résumé, cette répartition par gouvernements montre une assez remarquable homogénéité de la forme cranienne des Vélikorousses. Il est vrai qu'il s'agit d'indices moyens; néanmoins, comme ils sont tous à peu près de même valeur, on peut admettre qu'une ordination par individus ne changerait pas grand'chose à la physionomie qui nous est ainsi présentée. Mais il faut tout de même exprimer cette réserve : les vingt séries environ, auxquelles ces renseignements sont empruntés, sont toutes insuffisantes numériquement.

En totalisant toutes les recherches, on peut dire que les

Vélikorousses sont, dans leur très grande majorité, des Sous-Brachycéphales ; mais des territoires immenses de la Grande-Russie restent encore anthropologiquement inexplorés.

Cette relative unité dans la morphologie crânienne des Vélikorousses se maintiendra-t-elle par l'étude de la stature ? On peut le croire à voir les cartes publiées, avec, cependant, la réserve d'une pénétration en écharpe (du golfe de Finlande à la courbe la plus occidentale du fleuve Oural) par un autre groupe ethnique.

D'une façon générale, la taille des Grands-Russiens est petite. Elle paraît pouvoir être représentée assez exactement par 1^m,64. Mais dans les provinces où habitent, côte à côte, un assez grand nombre de groupes ethniques, il est difficile de fournir un chiffre qui représente quelque valeur. En effet, les Permiaks, Votiaks et autres Ougriens de petite taille, d'un côté, les Finnois occidentaux de haute stature de l'autre, peuvent modifier la stature moyenne dans chaque sens. Les séries d'Anoutchine oscillent autour du chiffre qui vient d'être exprimé. Les 30 000 ouvriers des provinces centrales de la Russie, mesurés par Erismann, ont une taille de 1^m,651. Il en est de même de ceux examinés par Kolubakin (1^m,655) à Moscou. A cette occasion, il n'est pas inutile de remarquer que la stature des ouvriers de fabrique, dans une grande ville comme Moscou, est plus élevée que celle des populations environnantes. Cette observation, qui troublera certains *a priori*, doit être enregistrée par ceux qui s'occupent des sélections sociales.

Pour avoir des renseignements d'une plus réelle stabilité, il faut s'adresser aux provinces dans lesquelles la proportion des Grands-Russiens est la plus considérable (90 p. 100 environ). Mais, dans cet arrangement encore, nous trouvons des observations contradictoires. Dans les provinces centrales, les hommes paraissent petits. Toutefois, certains îlots de plus haute stature semblent indiquer la présence, à côté des Grands-Russiens, de représentants d'autres races. Dans la

province de Pskov, qui confine aux populations baltiques, la taille se relève brusquement pour atteindre même 1^m,67. Et la province de Novgorod, qui est au nord de la précédente, présente aussi, dans le bassin du lac Ilmen, une zone de haute taille, tandis que le reste de son territoire se trouve dans la région des petites statures.

L'histoire des invasions venues de l'Ouest nous renseigne sur les hautes tailles que nous venons de constater. Nous nous rappelons qu'au ix^e siècle les Variagues (Varègues), conduits par Rurik, se fixèrent au sud du lac de Lagoda et fondèrent l'empire russe. Ces Varègues étaient des Scandinaves qui habitaient les bords orientaux de la Baltique. Leurs ancêtres avaient, jadis, traversé cette mer, venant de la presqu'île que peuplaient les aventureux guerriers de haute stature, qui iront, bien loin de leur habitat primitif, jusqu'en Angleterre, jusqu'en France, propager leur influence ethnique.

Les colons novgorodiens, en se répandant en diverses régions de la Russie, créèrent ces îlots de haute taille que nous constatons sur les cartes. Ils parsemèrent de couleur différente la teinte, presque uniforme, représentant la stature de la Russie. Dans les provinces du Nord, comme celle d'Arkhangel, où les populations sont petites, on voit des îlots de haute stature constitués par les colons novgorodiens. On en retrouve dans la province de Vologda. Au xvi^e et au xvii^e siècle les colons novgorodiens, établis sur les bords de la mer Blanche et dans le bassin de la Dwina septentrionale, se portèrent vers le sud-est. Le souvenir de cet exode explique les hautes tailles que l'on constate dans la province de Perm, où elles dépassent, en plusieurs lieux, 1^m,67.

Et c'est une explication de même nature qui doit être invoquée, lorsque, franchissant les monts Oural, nous constatons en Sibérie des îlots de stature élevée. Le fonds même des premières colonisations sibériennes a été puisé dans les gouvernements de l'Est, notamment dans celui de Perm, et

nous savons pourquoi les hommes de cette région sont de plus haute taille, en général, que les autres Grands-Russiens.

Ainsi, dans de petits faits comme ceux-là, justificatifs quelquefois de grands événements, l'Anthropologie peut confirmer l'Histoire.

CHAPITRE XII

LES SLAVES QUI ÉTAIENT EN DEHORS DE L'ANCIENNE RUSSIE

Entre la grande masse des « Slaves » du Nord et les contingents relativement modestes des « Slaves » du Sud, il y a, séparant à jamais ces deux groupes linguistiques, le bloc roumano-hongrois-autrichien. Avant de savoir quoi que ce soit de l'histoire des migrations slaves et de constituer avec ces documents des hypothèses, — ces choses-là sont l'affaire des historiens, — la première question qui se pose est celle-ci : les Yougo-Slaves sont-ils apparentés, par d'autres caractères que ceux de la langue, avec les Slaves du Nord ? Slaves du Nord et Slaves du Sud appartiennent-ils à la même race ?

Avant d'aborder la Yougoslavie, il est nécessaire d'examiner les caractères des Slaves de la Bohême et de la Moravie et ceux des Slovènes qui sont comme l'avant-garde la plus occidentale des Slaves européens. Dans les Balkans, nous rencontrerons encore des groupes « slaves » : les Serbes, les Bosniaques-Herzégoviniens, les Monténégrins, les Bulgares. Ceux-là, nous les verrons plus tard, en examinant la Péninsule. La Russie impérialiste, à maintes reprises, a été heureuse de les trouver sur le chemin de Constantinople, puisqu'ils pouvaient servir à ses desseins de conquête. Ne les a-t-elle pas, pour le plus grand malheur de l'Europe, longuement et largement exploités ?

L'arrangement topographique de la Bohême semblait offrir aux peuples qui s'y installèrent pour la première fois, une sûre préservation, surtout vers l'ouest et vers le nord, à cause

du triple rempart de la forêt de Bohême, de l'Erz Gebirge et des Sudètes. Le quatrième côté du losange, celui qui regarde vers la Moravie et la Basse-Autriche, est loin d'opposer un pareil obstacle.

Et cependant, malgré ces avantages géographiques, la Bohême n'a pas connu l'unité ethnique. Peu de frontières naturelles, qui semblaient aussi bien prédestinées à une efficace protection, ont été plus violées que celles-là. Ce n'est pas toutefois que le défilé de l'Elbe ne puisse être considéré comme une route favorable aux invasions ; mais nous pouvons répéter ici une observation, déjà faite à propos de la Suisse, à savoir que les cols, même les cols élevés, ont été, à maintes reprises, des chemins préférés aux vallées fluviales. Dans la Bohême, sans cesse les Slaves furent envahis par les Allemands, établis de l'autre côté des monts.

Le pays des Slaves de l'ancienne Autriche a connu les civilisations paléolithiques, au moins dès l'avancement des glaciers rissiens. La station de Schipka en Moravie, dans le cours supérieur de l'Oder, dans ce couloir étroit que limitent au sud les Beskides ; la station de Podbaba, dans le löss, dans les environs immédiats de Prague, au nord-ouest, au coude de la Moldau ; celle de Brux, dans les avant-monts qui s'appuient au pied oriental de l'Erz Gebirge, ont, toutes les trois, fourni, non seulement des outillages, mais des restes humains, considérés comme moustériens. Il y a quelques années encore la grotte d'Ochos (Moravie) livra à Rzchak un fragment de mâchoire daté de la même époque.

Pour les périodes moins anciennes, Brünn, la capitale du pays, et Predmost près de la ville de Prerau (cours de la Becwa, affluent de la Morava) sont, en Moravie, des stations de l'âge du renne citées dans tous les manuels. Predmost est le fameux « champ de mammouths » que Steenstrup considéra autrefois comme une ancienne accumulation naturelle de cadavres, comme une sorte de cimetière d'éléphants, et dont

l'ivoire fut utilisé par les hommes quaternaires. Peu de stations peuvent être comparées à celle de Predmost au point de vue de leurs richesses en faunes et en instruments. Plusieurs fouilleurs y exhumèrent (1) des restes humains. Maska découvrit une sépulture avec quatre squelettes complets et les débris de six autres individus. La race humaine ensevelie dans cette colline lössique était de grande taille et dolichocéphale. Et l'âge exact de ces squelettes ne peut être mis en doute car, par-dessus la sépulture collective, la couche archéologique se continuait, intacte.

Dans le löss de Brünn, Makowsky trouva un squelette humain très richement paré ; plus de six cents morceaux de *Dentalium badense* l'accompagnaient. Le crâne était à un haut degré dolichocéphale. Ces ossements colorés en rouge furent l'objet de diverses controverses. A cause de cette coloration même, Virchow voulait rapporter cette sépulture à la période néolithique.

Ces territoires n'ont pas cessé d'être habités aux périodes qui ont suivi. Et si la Bohême et la Moravie ne semblent pas avoir été fortement peuplées durant les temps néolithiques, aux âges du bronze et du fer, au contraire, elles sont abondamment occupées par les hommes. Elles ont livré de nombreuses sépultures de l'âge du bronze avec squelettes accroupis ; et Pic (2), conservateur du musée de Prague, n'a-t-il pas appelé les populations bohémiennes septentrionales des premiers temps de l'âge du bronze, le peuple des squelettes accroupis ?

Existait-il, en Bohême, dans les premiers temps de l'âge du bronze, deux populations différentes, morphologiquement, comme elles différaient par leurs rites funéraires et leur industrie ? La Bohême de cette époque reculée donne-t-elle déjà une image ethnique semblable à celle d'aujourd'hui où deux peuples principalement, les Tchèques et les Allemands, se partagent son territoire ?

(1) CLXXIX bis. — (2) CLXXXIX, p. 413.

Cette préhistoire de la Bohême a été l'objet de très vives discussions. Celles-ci peuvent être concrétées par les noms de deux hommes : MM. Pic et Buchtela. Au sujet même du Néolithique, le premier de ces auteurs imaginait, entre la fin du Magdalénien et le début de l'âge du bronze, une sorte de hiatus que combattait très vivement Buchtela (1). Ce dernier affirmait que la Bohême avait connu une période néolithique pure, et une période de transition; et que le passage du Néolithique au Bronze s'était effectué sans secousses, par une progression naturelle, qui exclut l'hypothèse d'une invasion violente venue du nord. La civilisation du bronze, née dans les camps fortifiés qui, alors, servaient d'asiles aux commerçants et aux industriels, rayonna dans diverses directions, vers la Moravie, la Basse-Autriche et la Silésie; la vallée de l'Elbe lui servit de véhicule commercial vers la Baltique (2).

Une invasion silésienne, commerciale probablement, se serait manifestée dès la deuxième époque du bronze. Elle aurait pénétré par ce coin, que la Silésie enfonce dans la Bohême, à l'orient du cours de l'Elbe, le territoire de la

(1) **XXIX.**

(2) La certitude des relations commerciales qu'entretenaient les Bohémiens d'alors nous est donnée par la présence, dans les sépultures de l'âge du bronze, de coquilles marines, de morceaux d'ambre, ou de perles fabriquées avec cette matière. S'il y eut, à l'âge du bronze, en Bohême, des mouvements de populations venus de la périphérie, les lieux de départ de ces mouvements sont encore bien mal délimités. On a cru à ces pénétrations, en constatant les variations que présentent les coutumes funéraires. Alors, par exemple, qu'au moment de la plus ancienne époque du bronze, l'incinération est sporadique, cette coutume devient fréquente par la suite. Ce changement, M. Buchtela l'attribue à un peuple étranger. Mais est-ce bien nécessaire de toujours faire intervenir pour de tels changements de telles influences? Pourquoi certains groupes qui, pendant longtemps, n'incinéraient pas leurs morts n'auraient-ils pas à un moment donné imité des voisins qui suivaient cette coutume? Aujourd'hui même, faisons-nous autrement? Ne constatons-nous pas, en beaucoup d'endroits d'Europe, côte à côte, les deux rites de l'inhumation et de l'incinération, avec simplement des variations quantitatives selon les pays? La similitude et la contemporanéité certaines des coutumes n'impliquent pas obligatoirement des filiations.

Lausitz, et depuis lors les influences silésiennes se seraient continuées sans relâche.

La civilisation de la Tène aurait été introduite par les Boïens, vers 50 ans avant notre ère. Elle dura jusqu'à vers 100 ans après Jésus-Christ.

Sur toutes ces périodes, dont les éléments sociologiques sont assez obscurs, Niederle, dans son dernier volume, est à peu près muet (1). Il admet, sans rien préciser d'ailleurs, que le berceau des Tchèques et des Slovaques se trouverait plus au nord que l'habitat actuel de ces peuples. Serait-ce reconnaître l'influence ethnique de la région silésienne?

La date d'établissement des tribus éponymes, les Boïens, n'est pas la même pour tous les auteurs : les uns ont parlé de 400 ans avant Jésus-Christ. Ces Bojnii furent renforcés par « l'arrivée de Volces Tectosages qui, d'après César, s'ébranlèrent du sud de la Gaule vers la forêt hercynienne, marche en sens inverse de toutes les migrations, et dont la cause est inexplicable ». Serait-ce simplement que César a été mal informé? Au début de l'ère chrétienne, les Celtes Boïens auraient évacué la Bohême (2), peut-être sous la poussée des bandes germaniques?... Ces indications sont terriblement vagues.

Après avoir été — soi-disant — parcourue à plusieurs reprises par des bandes de Slaves, qui préludaient ainsi aux grandes invasions, la Bohême fut occupée au VI^e siècle, définitivement, par cette population. La plus célèbre des tribus slaves, celle des Tchèques, éclipsa les autres.

Quant aux « Slaves » de Moravie, leur pays est moins bien protégé naturellement que la Bohême; ils paraissent avoir eu

(1) **CLXXVI**, p. 99.

(2) V. p. 109. Les mémoires de Niederle et de Matiegka ont paru généralement en tchèque avec des résumés publiés dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Vienne* (**CLII**). La même *Revue anthropologique* de Vienne de 1892 contient un travail de L. Niederle sur des études craniologiques.

plus de peine à se fixer. Et leur indépendance ne semble avoir été assurée qu'au IX^e siècle.

L'étude anthropologique générale de la Bohême et de la Moravie a déjà été esquissée. Les recherches de Gregor, de Zuckerkandl, de Weissbach en Bohême, d'Obolensky en Moravie, avaient montré que les crânes de ces régions étaient, dans la plupart des cas, brachycéphales. Puis, sont venues les études plus étendues de Niederle et de Matiegka sur la population vivante et sur plus de 300 têtes osseuses provenant, en grande partie, des ossuaires de la Bohême orientale. Elles ont confirmé la brachycéphalie indiquée par les auteurs plus anciens. La Bohême orientale paraît particulièrement brachycéphale. Plusieurs centaines d'écoliers, mesurés dans diverses parties de cette région ont même fourni des indices moyens d'hyperbrachycéphalie.

Cette constatation, relative à la forme cranienne des Bohémiens, nous la retrouvons en Moravie, où la brachycéphalie paraît aussi bien représentée à l'est qu'à l'ouest (indices moyens allant de 85,3 à 86).

Néanmoins, il ne faudrait pas croire que tous les habitants de la Bohême et de la Moravie montrent, sans exception aucune, ce caractère morphologique. En certains endroits, nous saisissons une diminution assez forte de la brachycéphalie et nous savons aussi, par diverses enquêtes, — celles de Niederle en particulier, — que la pigmentation des yeux et des cheveux peut subir de grandes modifications.

L'influence germanique, que l'histoire révèle avoir été considérable dans l'ancienne Bohême, comme dans l'ancienne Moravie, pourrait-elle être, approximativement, calculée à l'aide des pourcentages d'yeux bleus associés aux cheveux blonds? Ces types clairs sont dans les proportions de 18,3 p. 100 en Bohême et de 15,9 p. 100 en Moravie. Mais, pour avoir une idée plus exacte de ce qui s'est passé, il serait nécessaire que des analyses locales soient faites avec soin, principalement

dans les territoires centraux de la Bohême, et méridionaux de la Moravie, restés ethniquement plus homogènes; ainsi que dans la ceinture germanisée, qui, à l'intérieur des chaînes de montagnes bordières, étreint de trois côtés ces deux pays. Par ces analyses, nous pourrions savoir si cette bordure germanique est composée de gens dont la langue seule crée l'apparement au grand groupe des Germains; ou si réellement, anthropologiquement, ils appartiennent à cette race.

Ce qu'il faudrait savoir pour d'utiles comparaisons, ce sont les caractères morphologiques des populations qui apportèrent successivement les civilisations de l'âge de la pierre polie, puis celles du bronze et des périodes protohistoriques. L'influence silésienne que certains archéologues signalent dès l'âge du bronze en Bohême est-elle introduite par des hommes appartenant, anthropologiquement, au groupe germanique?

La stature des Tchèques de Bohême et de Moravie nous est encore peu connue. Dans son livre, Niederle a utilisé le chiffre fourni par la petite série étudiée jadis par Weissbach (1^m,67) (1). Peut-être cette taille est-elle réellement celle des Tchèques? Nous avons des raisons de le penser. Peut-être, en Moravie, les hommes sont-ils légèrement moins grands (1^m,66)? Il semble — mais ce n'est pas plus sûr que cela — que la proportion des hommes de haute stature marque les districts renfermant les groupes les plus purs. Mais il faudrait encore savoir si cette caractéristique de la taille élevée est accompagnée de la brachycéphalie et de la pigmentation foncée, qui sont les signes de la race Dinarique. Ici, de nouveau, nous voyons le défaut des recherches anthropologiques qui n'ont eu en vue qu'un seul caractère : la forme cranienne, ou la stature, ou la pigmentation.

Quoi qu'il en soit, malgré la pénurie de nos documents, il paraît impossible de placer les Tchèques de la Bohême et de la

(1) CCLXXVII, précédé d'un autre mémoire sur les Serbo-Croates.

Moravie sur le même rang que les autres Slaves précédemment étudiés. Le groupe « slave » apparaît ainsi, de plus en plus, comme un groupe extrêmement disparate.

Les Slaves de la Lusace, entourés de tous côtés par la mer ethnique allemande, soumis, depuis des siècles, aux actions régulières — linguistiques, sociales, ethniques — de la marée germanique qui, chaque jour, les recouvre et les pénètre les Slaves de la Lusace ne sont guère plus, aujourd'hui, qu'une relique anthropologique (1). Semnons, Vénèdes, Sorabes, tribus primitives qui vous installèrent jadis sur ces territoires d'assez médiocres rendements, que reste-t-il de vous ? Mais, au fait, qui étiez-vous ? Et combien comptiez-vous d'adhérents, jusqu'au moment où Henri l'Oiseleur créa la marche des Sorabes ? « De la nation puissante des Slaves (elle paraît avoir été réellement très forte) qui ont vécu pendant des siècles sur l'Elbe moyen et inférieur, il ne reste plus qu'un débris insignifiant », dit Niederle (2). Mais la puissance de cette nation était exactement de quelle qualité ? Était-elle due à la valeur guerrière et dominatrice de quelques-uns ? ou à la masse même, la masse « slave » qui la composait ?

Luttes contre l'Empire germanique, luttes contre l'Église romaine, luttes contre eux-mêmes, voilà ce que nous montre l'histoire des Lusaciens. Et l'on admet qu'entre le XII^e et le XIV^e siècle, les Allemands acquérant graduellement la prépondérance, les Slaves ne « présentaient plus au XV^e siècle que quelques rares spécimens de la race ». Graduellement, en effet, — et une telle constatation est très douloureuse pour ceux qui voudraient la libre disposition de toutes les races — les Slaves parurent se retirer. Le petit îlot des Wendes, dans le Lünebourg, dans ces territoires peu peuplés qu'arrose l'Elbe

(1) Les slavophiles attribuent volontiers aux anciens Polabes — plutôt qu'aux Germains — les tombes à incinération rencontrées dans la Lusace. Toutefois certains auteurs reconnaissent que ce sont là de simples hypothèses.

(2) CLXXVI, p. 91.

— lequel fut la grande route slave — et que traverse la Jeetzel, n'est plus que le souvenir d'une grande époque. La langue slave elle-même y est morte, ainsi que le constata la mission envoyée par l'Académie des sciences de Cracovie.

Aujourd'hui cependant, de louables efforts convergent vers le maintien de cette petite unité ethnique (1) et l'Institut international d'Anthropologie, soucieux de connaître et de conserver les plus faibles groupes humains (sont-ils aussi bien protégés que les « réserves » végétales et animales ?), émettait dernièrement le vœu qu'une étude anthropologique de cet îlot — à qui les Allemands de Saxe avaient permis la conservation de la langue slave — soit faite avec tous les soins désirables (2).

Le nombre des Lusaciens semble régulièrement diminuer — par suite de la germanisation et aussi de l'émigration ; — « vers 1880-84, Muka avait, en voyageant de village en village, fixé le total des Serbes à 175 966. Il en comptait 72 000 en Basse-Lusace et 103 000 en Haute-Lusace. La statistique officielle de 1900 ne compte que 93 032 Serbes, parlant seulement le serbe » (3).

Lorsqu'on place devant soi les documents anthropologiques concernant ces îlots de Slaves occidentaux, on comprend le désir de l'Institut international de connaître les caractères morphologiques de cette relique. De deux ou trois pauvres séries de crânes, étudiées jusqu'à présent (Quatrefages et Hamy dans leurs *Crania ethnica* ne purent utiliser qu'un seul crâne appartenant au Muséum de Paris), il semble bien résulter que les Slaves de la Lusace, les Wendes, sont des Brachycéphales. Les quelques crânes mesurés par Virchow, près de Kottbus, le sont nettement ; les autres, examinés par Brœsike (crânes provenant de la Saxe, environs de Halle) et Spengel (Hanovre), montrent, comme moyennes, la sous-brachycé-

(1) CCLXII, p. 283 et 4.

(2) C. R. Institut international d'anthropologie, 1920, p. 248.

(3) CLXXVI, p. 96.

phalie. Deniker pense qu'il peut inscrire le chiffre 84,6 comme représentant, sur le vivant, l'indice céphalique de cette population.

Par ses caractères craniens, ce petit groupe de Slaves s'éloignerait de ceux de leur « race » qui sont les plus voisins, à l'est, les Polonais; mais il se rapprocherait des Tchèques. Peut-être pourrait-il être envisagé comme une avant-garde de ces derniers, laquelle aurait cheminé vers le nord, le long du cours de l'Elbe — ou encore comme une arrière-garde, restée dans le cours moyen de ce fleuve, alors que le gros des troupes, continuant sa marche vers le sud-est, franchissait l'Erz Gebirge?

*
* *

A l'est des Slaves de Bohême et de Moravie, la chaîne, d'allure chaotique, que le Tatra domine au nord — région qu'on était convenu d'appeler la Haute-Hongrie, massifs primitifs dont les précipitations vont, par de nombreux cours d'eau, alimenter le Danube — renferme la patrie principale des Slovaques.

Si l'on en croit des slavistes comme Niederle, ce peuple n'a pas toujours habité cette zone intérieure des Carpathes. Avec les Tchèques, les Slovaques auraient formé, « au début, une unité ethnique et linguistique avec quelques différenciations dialectales, unité qui occupait la région située au sud des monts Sudètes et des Carpathes. Mais ce domaine commun était divisé par les Carpathes en deux régions dont l'une avait son centre à l'ouest, l'autre à l'est. Ces conditions géographiques donnèrent naissance à deux organismes politiques. Le Danube, qui était leur lien naturel, tomba aux mains des Allemands. En 1631, les pays slovaques furent détachés de la Bohême et de la Moravie. Les rapports religieux et littéraires entre les deux groupes ne réussirent point à renouer les liens brisés » (1).

(1) CLXXVI, p. 131.

Dans leur pays même, les Slovaques se sont dissociés, puis regroupés, selon la nature même du sol qui les possède. Des tribus se sont constituées. « La plus respectable ou la plus authentique — car elle a conservé le plus intégralement l'idiome et les usages vieux-slaves — est celle des Hornyaks ou Montagnards, dans les massifs que percent les jeunes eaux de la Waag et de la Nyitra. Ce sont, autant qu'on le conjecture d'après la toponymie et les trouvailles des âges du bronze et du fer, sinon des autochtones, du moins les plus anciens colons des Carpathes centrales. Leur parler se rapproche du Tchèque primitif... (1). »

La Slovaquie, province ethnique, aurait environ 1 700 000 âmes (2). Ses ressortissants témoignent d'une réelle vitalité. En effet, d'une part les Slovaques ont assimilé une partie de leurs voisins immédiats les Allemands, cependant de civilisation plus haute; d'autre part, ils ont essaimé en maints endroits.

Si nous laissons de côté les grandes villes, où ils vivent en fortes colonies, comme Vienne et Budapest, nous retrouvons les Slovaques sous forme d'ilots, plus ou moins puissants, en Hongrie, non seulement dans les comitats de Gran et de Budapest, qui sont au débouché même de leurs vallées, mais dans les grandes plaines de la Theiss; en Slavonie, en Serbie; près de Semlin, et jusqu'en Bulgarie, à Mitropolie, près de Plewna. Malheureusement, les documents anthropologiques concernant ces dispersés sont d'une hyperbolique insuffisance, surtout pour d'aussi grandes disséminations. Et cela est bien dommage, car on voit, tout de suite, l'intérêt qu'il y aurait à savoir si tous ces ilots montrent les mêmes caractères morphologiques.

Niederle (3) a mesuré quelques crânes slovaques, notamment ceux provenant d'un ossuaire du XVIII^e siècle à Ticha près de

(1) V. p. 271. — (2) V. p. 272. — (3) CLXXVI, p. 135.

Frankenstadt, affecté à des « Valaques », groupe d'origine « purement slovaque auquel a été donné le nom des Valaques roumains qui, du XI^e au XII^e siècle, ont passé dans les Petites Karpathes et se sont assimilés aux indigènes ». Ces crânes sont brachycéphales (83,7). La même conclusion morphologique découlera de l'observation d'une faible série de crânes slovaques, mesurés par le même auteur (indice 84,9) à Allstadt près d'Ungarisch Hradisch, à l'ouest des Carpathes blanches, dans la vallée de la Morava.

Et cette caractéristique ethnique paraît bien être celle qu'on peut appliquer aux Slovaques en général, puisqu'un autre auteur, Weissbach, la retrouve en étudiant des crânes slovaques de la Hongrie nord-orientale et de la Moravie (indice 83,5).

Ces chiffres, comparés à ceux des autres « Slaves » étudiés jusqu'à présent, s'écartent de tous ceux fournis par les congénères linguistiques : Polonais, Ukrainiens, Russes divers. Par contre, ils se rapprochent des indices obtenus en examinant des séries de Tchèques et de Lusaciens. Établissent-ils, à eux seuls, une parenté des Slovaques avec ces derniers ? A regarder, sur la carte, la répartition de ces groupes, on pourrait le croire ! Lusaciens, Tchèques, Moraves, Slovaques représentent, sous des noms divers, et avec des différences dialectales, des tronçons d'un même corps ethnique. Les Slovaques sont, à l'est, la dernière partie de cette écharpe « slave » dont l'autre bout se trouve sur le chemin de l'Elbe inférieur.

J'ai protesté trop de fois, au cours de cet ouvrage, contre la valeur exagérée que l'on accorde, parfois, aux indices moyens, pour utiliser ceux-ci sans discernement. Ici, tout de même, nous ne pouvons pas ne pas constater que ce serait une bien curieuse chance que, de la Lusace à l'ancien front carpathique hongrois, ces indices ne représenteraient jamais que des apparences ! Nous rappelons leurs valeurs dans l'ordre géographique, du nord-ouest au sud-est : Lusaciens, 84,6 ; Tchèques,

environ 85 ; Moraves, 85,6 ; Slovaques, 84,6. Comparez-les, ces chiffres, à ceux des Polonais, proches voisins ! Et ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il y aurait une bien intéressante étude comparative à faire ? Jusqu'à ce qu'elle nous ait convaincus du contraire, nous pouvons croire que l'Anthropologie vient donner son appui aux conceptions historico-linguistiques, qui ont tenté d'affirmer que les hommes appartenant aux quatre groupes ci-dessus sont de la même race.

Le petit groupe des Slovènes qui a donné son nom au pays d'entre Drave et Save lequel, jusqu'au XVI^e siècle, porta leur nom, représente la fraction sud-ouest des Slaves méridionaux. C'est le dernier débris d'un contingent, jadis puissant, qui occupait, au commencement du moyen âge, les régions comprises entre le coude du Danube et la route Adriatique et qui pénétrait profondément dans les régions alpestres (1).

On ne sait à quelle époque ils arrivèrent dans ces territoires. Niederle, qui reste prudemment sur la réserve, pense que ces Slaves, dès les débuts de l'ère chrétienne, « auraient franchi le Danube et seraient apparus dans les régions du lac Balaton et de la Save ». Mais, ajoute-t-il, on manque de preuves sérieuses, historiques ou archéologiques. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'à la fin du VI^e siècle, on trouve ces hommes dans les terres qu'ils occupent aujourd'hui. Et si, en 551, Jordanès ne les connaît pas encore, cela ne prouve rien. Déjà en 595, les Bavares sont en lutte contre les Slaves de la Carinthie qui, en 600, menacent l'Italie.

Absorbés par les Slaves, puis envahis par les Bavares et les Francs, les Slovènes furent, petit à petit, germanisés par l'Église catholique. Aujourd'hui, leur territoire ethnique comprend, au dire de Niederle, la presque totalité de la Carniole, « le Nord de l'Istrie, Gorica, la région d'Udine dans le Frioul ; la partie sud-est de la Carinthie, la Styrie méridionale et une petite

(1) **CXXXVI**, p. 135 ; **V**, p. 298.

partie de l'est de la Hongrie (les deux comitats de Vas et Zalad) » (1). On pense que le total des Slovènes (y compris ceux, nombreux, émigrés en Amérique) peut être évalué 1 500 000. C'est un groupe qui s'accroît très peu.

Les documents anthropologiques, concernant cet ilot et ces disséminés, ont été fournis par Weissbach et Zuckerkandl. Ce dernier a publié une étude de 200 crânes slovènes provenant de la Carniole. Dans leur ensemble, ces crânes sont brachycéphales. Leur indice moyen, 83,5, n'est pas une apparence, car, dans le détail, on ne trouve que 0,8 p. 100 de types dolichocéphales, tandis que les brachycéphales sont dans la proportion de 80 p. 100. La série de Weissbach est beaucoup moins importante numériquement. Ses crânes proviennent également de la Carniole et de la Styrie méridionale (Steiermark). Ils présentent une proportion de dolichocéphales de 15 p. 100; j'ai de la peine à en expliquer l'origine. Et ces crânes dolichocéphales, malgré la présence de 75 p. 100 d'individus brachycéphales, font baisser l'indice céphalique moyen à 81,3.

Cette région montagneuse, dominant l'extrême Adriatique septentrionale, ne me paraît pas non plus renfermer de véritables « Slaves ». Je veux dire des Slaves dont les caractères morphologiques et descriptifs soient semblables à ceux de la majorité des Russiens. Et cette réserve est imposée encore par l'examen de la stature. En effet, la taille de ces Slovènes est beaucoup plus élevée que celle des autres Slaves. Il est probable qu'en moyenne elle atteint et dépasse 1^m,68, chiffre qui est bien supérieur à celui des Polonais et des Russiens en général.

Peut-être que les territoires de l'intérieur, habités par des Slovènes, renferment-ils les hommes les moins grands, tandis que l'Istrie et le Küstenland (province littorale) abritent, au contraire, les plus grands (1^m,69 ?). De l'autre côté de l'ancienne

(1) CLXXVI, p. 139.

frontière autrichienne, le Frioul italien possède de hautes statures, que Livi, d'ailleurs, a signalées; de même que Tappeiner, pour les régions plus au nord-ouest. Il paraît évident que ces populations côtières, et celles de la première zone au moins de l'hinterland, appartiennent à la race Adriatique, brachycéphale, brune et grande.

Les Slovènes de langue slave ne sont, vraisemblablement, que des slavisés. Nous n'avons pas encore assez de renseignements pour leur appliquer en bloc une étiquette. Mais il y a bien des chances pour qu'une forte proportion d'entre eux, au moins, puissent être rattachés à la race Adriatique.

A Trieste, comme à Venise, on a fréquemment l'occasion de rencontrer des représentants de cette belle race. Les voyageurs qui ne s'occupent pas seulement de leur Bædeker ou de leur Joanne, l'ont certainement remarqué.

Pour terminer l'étude des « Slaves », il resterait à examiner plusieurs groupes appartenant, comme les Slovènes, à la famille yougo-slave: les Croates et les Serbes, et enfin les Bulgares. Les Serbes et les Bulgares, nous les retrouverons dans la péninsule des Balkans. Disons vite quelques mots des Croates.

Avec les Serbes, ils ont constitué, jadis, un groupe unique, que les circonstances de l'Histoire ont divisé en deux nations. La différence des religions a ajouté sa profonde empreinte pour accentuer cette division. Et j'imagine qu'il faudra, au nouvel État, beaucoup de doigté, pour que les nuances dialectales, les couleurs diverses de la vie sociale, les conceptions religieuses divergentes, les souvenirs de passés distincts s'accordent, pour former ce tout harmonieux que doit être un État politique stable.

Constantin Porphyrogénète raconte, d'après les traditions, que c'est sous le règne d'Héraclius (vers 630-640) qu'eut lieu la grande émigration des Serbes et des Croates. Les slavistes modernes pensent autrement, et avancent d'un siècle, au moins,

ce mouvement de peuples. Partis, dit-on, à l'état d'un groupe unique, les différenciations géographiques des pays que, successivement, ils occupèrent finirent par créer deux nations. Est-on bien sûr de ce déterminisme géographique ? Il pourrait être invoqué, me semble-t-il, et encore ! pour la Croatie-Slavonie ; mais beaucoup moins pour la Bosnie, dont une grande partie du territoire tourne le dos à la mer, dirige toutes ses vallées vers l'Una et la Save, comme la Serbie le fait de son côté vers le Save et le Danube.

A première vue, en extension de ce que nous savons des Bosniaques et des Slovènes, les Croates — auxquels nous ajoutons les Dalmatiens — doivent appartenir à la race Dinarique, — au moins un grand nombre d'entre eux. Ces Slavisés seraient donc très éloignés, anthropologiquement, des Slaves du Nord. Ainsi nous pouvons déjà voir poindre la constitution d'une Yougo-Slavie à caractères ethniques assez nets pour qu'elle puisse être considérée complètement à part des autres groupes slaves.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que nous basons ces appréciations sur des documentations abondantes. Celles-ci font encore défaut. Toutefois les enquêtes entreprises en divers lieux par des savants de l'ancienne Autriche-Hongrie, quelques voyages rapides dans ces régions et quelques travaux personnels, nous font croire à la constitution de ce bloc — il ne sera pas sans éléments étrangers. Il viendra s'unir à l'autre bloc, formé de morceaux linguistiquement et politiquement divers, que borde l'Adriatique orientale et la mer Ionienne jusqu'au cap Matapan.

Les Croates de la Croatie, de la Slavonie, de l'Istrie, les Dalmatiens en général, ont des crânes brachycéphales. Leur indice céphalique peut certainement dépasser 85. Mais divers ports maritimes semblent donner, à leur arrière-pays immédiat, une couleur moins pure : tel Raguse, tel Zara, sur lesquels nous avons quelques renseignements, et où le crâne des

habitants est moins arrondi qu'ailleurs. Cette influence citadine — qui s'exagère du fait que la cité est maritime — est tellement réelle, que, même dans ces districts, l'indice de la ville est toujours inférieur à celui du district entier.

Le peuplement des nombreuses îles qui parsèment la côte paraît s'être effectué aussi par des gens de race Dinarique. Les grandes îles du Quarnero : Veglia, Cherzo, Lussin, ont une population très brachycéphale. Peut-être les autres grandes îles, au sud du chapelet, celles que dominant au loin les montagnes d'Herzégovine : Brazza, Lessina, renferment-elles des habitants moins purs ? Mais, à côté d'elles, Curzola retrouve une brachycéphalie accentuée. Et le district de Cattaro est une des régions les plus brachycéphales qui soient (indice 87,2).

Race Dinarique, avons-nous dit ! Et la forme cranienne, et aussi la pigmentation foncée, nous donneraient déjà raison. La stature des habitants vient-elle appuyer cette spécificité ?

Partout, mais principalement dans les régions tournées vers la mer, la taille est élevée. Pour l'ensemble de la Slavonie-Croatie, on peut l'évaluer à 1^m,695. Peut-être même au-dessus de ce chiffre, car les documents utilisés ont été principalement des mensurations de recrues militaires, n'ayant pas atteint leur taille définitive. Peut-être les habitants de la Slavonie sont-ils un peu plus grands que les Croates ?

Les districts de l'Istrie, de la Dalmatie, ont-ils aussi une stature plus petite (1^m,69) ? Dans cette discrimination, Fiume serait le canton de la moins haute taille. Les Dalmatiens, au contraire, sont les plus grands. Le territoire de ces derniers présente plusieurs faits intéressants, qu'il est impossible de ne pas relater en quelques mots.

Lorsqu'on parcourt du nord au sud la Dalmatie, quittant la Croatie méridionale pour aller vers le Monténégro, on constate que, pendant une partie du voyage, la stature des populations augmente sensiblement ; puis elle se fait de nouveau moins élevée. C'est ainsi que dans les districts de Zara et Sebe-

nico, la taille est de 1^m,692. Les hommes de Sinj et Spalato ont 1^m,707. Au pied de l'Herzégovine, en face des îles de Brazza et Lessina, le district de Makarska atteint le sommet des hautes tailles (1^m,737). Il est probable que, sur toute cette frontière herzégovinienne, la stature reste très élevée. Les districts de Vrgorac et de Narenta ont 1^m,727. Cette petite diminution est peut-être simplement le fait de moyennes obtenues avec des nombres inégaux ou insuffisants. Puis, nouvel abaissement de la taille dans les districts de Raguse (1^m,691) et de Cattaro (1^m,698). Dans ce territoire, l'influence des Monténégrins de très haute stature se fait immédiatement sentir. Les paysans, — évidemment de race monténegrine, — logés sur les points élevés, marquent, au tableau de la taille, 1^m,72. Les voyageurs qui ont traversé le Monténégro et l'Herzégovine se rappellent les très hautes tailles de cette population : elle frappe l'observateur dès l'abord. Il est certain que beaucoup d'habitants de ces deux pays sont descendus de leurs montagnes vers le littoral, et que ce sont eux qui influencèrent à ce point les statures moyennes de cette dernière région.

Dans les îles, la taille augmente aussi, d'une manière générale, en allant du nord vers le sud.

Ces quelques renseignements complémentaires nous montrent à quel point les Croates, Slavons et Dalmates sont loin de ressembler aux Slaves qui habitent de l'autre côté du bloc hongrois. Et nous avons, avec ces Yougo-Slaves, un bel exemple des erreurs anthropologiques auxquelles peut conduire une étiquette linguistique.

Nous ne pouvons pas encore savoir à quel fonds ethnique ont été puisés les Slaves du Sud. Mais nous pouvons affirmer, et sur ce point il ne peut y avoir d'erreurs, que ce n'est pas à celui qui, aujourd'hui, porte le nom de Russes — des diverses nuances — et de Polonais. Ils n'ont, entre eux, aucune communauté d'origine.

Comment ces hommes de race Adriatique ont-ils été slavisés ? Je n'en sais rien et ce n'est pas à moi à le rechercher. C'est affaire à l'Histoire. Mais je crois que la comparaison rapide qui vient d'être faite entre les Slaves du Nord et du Sud convaincra de la nécessité, lorsqu'on veut rechercher la vérité, d'associer, aux autres recherches, les enquêtes anthropologiques.

Malgré tous les efforts que pourraient faire les Chancelleries, il serait bien difficile aux Slaves du Nord, s'il leur plaisait de recommencer les guerres à prétextes ethniques, d'invoquer la fraternité du sang. L'image des « frères de race », qu'il faut délivrer du joug étranger (le Turc en sait quelque chose de cette formule), ne serait plus, aux yeux des gens informés, colorée qu'à l'aide d'allégations inexactes. Elle n'aurait pas une valeur plus grande que celle d'un « chiffon de papier ». Je sais bien qu'on peut déclencher des guerres avec, encore, moins d'arguments que cela !

CHAPITRE XIII

L'AUTRICHE

Amputée, par la grande guerre, au sud et au nord de ses anciennes possessions, l'Autriche actuelle ne tient plus sur la carte, comme la Hongrie d'ailleurs, qu'une petite place. Les plénipotentiaires l'ont plus ou moins ramenée à ses frontières linguistiques actuelles : le Vorarlberg et le Tyrol — dont on a sectionné la partie méridionale, — les deux Autriches, la Styrie et la Carinthie. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette terre, aux reliefs accidentés, est peuplée par les hommes. Les Paléolithiques l'ont parcourue en maints endroits et, sous les couches épaisses du löss, on retrouve, avec abondance, les restes de leur industrie et même de leur art : la station de Willendorf est devenue célèbre par la trouvaille, qu'on y a faite, de la Vénus en calcaire oolithique qui porte le même nom.

A la période néolithique, les territoires allemands de l'Autriche sont habités un peu partout ; et les lacs de Constance, de Mond, d'Atter (1) renferment encore des milliers de pilotis enfoncés sous leurs eaux par les hommes de la pierre polie. Pour des périodes plus tardives, il n'est pas un manuel qui ne mentionne les découvertes célèbres de Hallstatt, dans le Salzkammergut, la station qui a donné son nom à toute une période de l'âge du fer.

Lorsque les Romains, qui domineront momentanément le pays, seront repoussés par les Barbares, ceux-ci, en traversant l'Autriche pour courir, vers le sud et l'ouest, à des conquêtes encore plus favorables, refouleront, dans les nombreuses vallées

et sur les hauteurs, les descendants, restés en place, des nombreuses générations de Préhistoriques qui s'étaient succédé sur ces terres. Les Barbares, à leur tour, se mêleront-ils à ces anciens occupants ? Et si la réponse est positive, sera-ce dans de faibles ou dans de fortes proportions ? N'influenceront-ils pas davantage que ne l'ont fait les Romains la race primitive ? Pour le moment, il est difficile de répondre, avec quelque certitude, à ces questions.

Un groupe ethnique cependant parmi les envahisseurs historiques, celui des Slovènes, paraît avoir joué un rôle important : le rôle qui, ethniquement, peut être dévolu à des colons stables. Vers la fin du ^{vi}e siècle, poussés par les Avars, les Slovènes débouchèrent, assure-t-on, par les couloirs du bas Danube. Ils envahirent par la Drave, la Mur, l'Enns, toute la contrée, jusqu'au Tyrol. Puis, solidement installés dans les Alpes, ces Slovènes s'émancipèrent du joug avar, en 623, s'allièrent avec leurs congénères transdanubiens. Le monde german se sentant menacé s'ébranla (1). Les Bavares s'avancèrent, et bientôt Salzbourg devint le quartier général de la germanisation. Ce fut une organisation tripartite qui englobait la germanisation, la christianisation et la colonisation.

Après que Charlemagne fut intervenu pour annexer à l'Empire tout le territoire des Slovènes, la colonisation allemande, par l'intermédiaire de l'Église et des propriétaires fonciers, s'implanta largement. On appela, dit-on, des paysans germaniques, parmi lesquels les Bavares, naturellement, dominèrent. Ils avaient devant eux pour accomplir leur cheminement, à l'est, une large bande de territoire, ouvert de toutes parts, facile à traverser.

On a dit que les Autrichiens allemands étaient des Bavares transplantés et transformés. Les enquêtes anthropologiques sont-elles capables de nous renseigner à cet égard ? On le verra

(1) CLXVIII.

(1) V, p. 42 et suiv.

tout à l'heure. Il est un fait, révélé par l'Anthropologie, qu'on ne peut passer sous silence : les Allemands — les gens de langue allemande plutôt — ne se sont pas aventurés bien loin, en dehors du massif montagneux. En Hongrie, ils n'ont pas pénétré en masses compactes ; non plus qu'au sud vers les vallées italiennes de la Vénétie. Ils ont débordé le Danube sur sa rive gauche, mais ils se sont assez vite arrêtés contre les remparts slaves.

C'est en 1884 qu'en Autriche commencèrent les premières enquêtes anthropologiques. Elles portèrent, à ce moment-là, simultanément sur la couleur des yeux et des cheveux, et sur la forme du crâne. La première, de grande envergure quant au nombre des cas examinés, entreprise sur les enfants des écoles (1), ne doit être considérée qu'avec la plus extrême prudence. On sait, en effet, combien les couleurs des yeux et surtout des cheveux se modifient avec l'âge.

La deuxième analyse est une étude craniologique de Zuckerkandl sur les crânes allemands de localités diverses (2). A partir de ce moment, les recherches se succédèrent utilement pendant bien des années, notamment grâce à Weisbach (3). Aujourd'hui même, elles continuent (4) ; et il est vraisemblable que bientôt nous pourrions établir des cartes précises des caractères ethniques des Autrichiens. Mais, pour l'heure, nous sommes encore tenus à demeurer dans les généralités.

Il faut prendre garde à certaines publications anciennes, évidemment inexactes. On a dit, par exemple, qu'un premier trait spécifique, en Autriche, était la médiocrité de la taille, parmi les Autrichiens proprement dits ; et l'on citait, pour le démontrer, les statures : 1^m,60 à 1^m,69. La moyenne, qui serait légèrement inférieure à 1^m,65, correspondrait à peu près à la moyenne européenne. Mais, proposée de cette façon, cette conclusion est erronée. On le verra bientôt.

(1) CCXXXIV. — (2) CCXCIX.

(3) Pour Weisbach, voir LV, p. 58. — (4) CXXXXV.

On a dit aussi que les montagnards étaient de plus petite taille que les gens des plaines, et l'on est allé jusqu'à trouver, entre eux, une différence de 6 centimètres, ce qui est considérable. L'interprétation de cette différence a été, naturellement, dirigée par la doctrine des influences des milieux, dont nous avons dit ce qu'il faut en croire.

Tout de même, malgré ces erreurs de vision, les géographes et les publicistes de cette époque relèvent ce point intéressant, c'est que les Autrichiens allemands ne présentent pas les mêmes caractéristiques morphologiques et descriptives que les Germains du Nord de l'Europe, au type clair. Et cette distinction est capitale. Elle est d'une importance qui saute aux yeux des moins informés.

Ce sont, en effet, les études anthropologiques en Autriche, qui, pour la première fois, ont disloqué l'édifice linguistico-ethnique de la race germanique. Zuckerkandl, constatant la brachycéphalie évidente des Autrichiens, concluait à l'« ébranlement du dogme de la dolichocéphalie des Allemands » ! Cet ébranlement est allé, ensuite, jusqu'au patatras !... C'est qu'en effet, il y a Allemands et Allemands !... Ici, comme en Bavière par exemple, l'on peut facilement démontrer que la langue ne crée pas la race.

Dès le Néolithique, au moins, les différences ethniques sont évidentes entre les groupes dits germaniques.

Si nous considérons le bloc alpin, ressortissant à l'Autriche actuelle, nous constatons que, contrairement à certaines données, il renferme partout des hommes de haute stature. Nous en avons la preuve soit par les moyennes, soit à l'aide du pourcentage des grands individus. A ce propos, il est même intéressant de constater que, dans les montagnes du Tyrol, là où cesse la langue allemande, cesse, en même temps — nous parlons d'un fait général — la zone des hautes tailles. Le Tyrol allemand est habité par des hommes très grands ; mais la stature s'abaisse aussitôt dans le Tyrol italien. Il semble que,

dans cette région, il y ait un accord entre la langue et la race : les Tyroliens parlant italien étant rapprochés morphologiquement des habitants de l'Italie du Nord-Est. Les historiens n'ont-ils pas à faire leur profit de cette observation ? Lorsque les plénipotentiaires — ce sont généralement les plus ignorants des hommes, — en 1918, décidèrent les frontières nouvelles de l'Autriche, il ne savaient sans doute rien de ces faits, qu'une « politique des nationalités », basée — une fois n'est pas coutume — sur la race, aurait pu envisager.

Dans toutes les provinces de l'Autriche actuelle, la taille moyenne des habitants est plus élevée que la moyenne européenne. La Haute-Autriche a des hommes de 1^m,66; ceux des autres régions dépassent tous 1^m,67 et même (en Carinthie) 1^m,68. Nulle part nous ne constatons une moyenne aussi basse que celle (1^m,60) autrefois signalée en Autriche, nous ne savons comment.

On a fait cette intéressante constatation, qu'en Autriche allemande, la taille augmente de l'ouest à l'est, et du nord au sud. Ce n'est pas là une observation à négliger. Elle peut servir à expliquer bien des choses. Si nous en rapprochons ce que nous avons appris, relativement aux chemins suivis par les invasions, nous aurons peut-être à faire quelques déductions qui ne manqueraient pas d'éclairer, partiellement au moins, le passé. Et je voudrais dès maintenant remarquer qu'au sud-est, les Slovènes sont des hommes de haute stature, dont la taille est semblable à celle des Autrichiens allemands. Alors ces derniers seraient-ils simplement des Slovènes germanisés ?

Dans le cœur du massif alpin, dans les hautes vallées de l'Ems et de la Mur, en Styrie occidentale, et dans le coin sud-est du Salzbourg, on a signalé des hautes tailles; observation qui vient à l'encontre de ceux qui voudraient nous faire croire que les altitudes élevées sont défavorables à l'accroissement de la stature humaine. Peut-être y a-t-il là des reliquats slovènes, germanisés de langue.... Les historiens de l'Autriche affirment

qu'avant l'arrivée des Bayouvares, tous ces territoires étaient occupés par les Slovènes. Ce caractère morphologique peut-il être invoqué comme une démonstration ?

La morphologie crânienne des Autrichiens allemands semble montrer les mêmes caractères d'homogénéité que la stature. Soulignons, tout de suite, ce fait important. Dans son mémoire sur l'indice céphalique, Deniker, après avoir rassemblé tous les documents mis à sa disposition, dit ceci : « Les Allemands autrichiens offrent une uniformité remarquable dans la configuration de leur tête (1). » L'Autriche actuelle compose une zone, en moyenne sous-brachycéphale, où les indices se tiennent entre 82 et 83.

Et si, déjà maintenant, nous jetons un coup d'œil en arrière sur les périodes préhistoriques, nous constatons que l'image de la population de l'Autriche actuelle ne ressemble guère à l'ancienne. Les Néolithiques d'Autriche étaient des Dolichocéphales. Ceux-ci appartenaient très vraisemblablement à la race germanique telle que les Allemands l'ont rencontrée dans leurs anciens tombeaux en rangées. A l'âge du fer, à Hallstatt, au milieu des exploitations de sel qui enrichirent alors si généreusement les sauniers de cette époque, les populations sont encore dolichocéphales, et même d'une dolichocéphalie extrêmement prononcée. Houzé proposa de prendre ce type physique comme représentatif de la race à tête allongée du premier âge du fer et de l'appeler Hallstattien. Les changements, dans cette partie-là de l'Autriche, se seraient donc opérés, au plus tôt, dès la fin du Protohistorique.

Nous ne savons pas s'il est possible d'étendre, à tout le pays autrichien, ce qui s'est passé dans les monts de Dachstein; mais il est probable qu'à l'âge du fer encore, la majorité de la population autrichienne devait appartenir au type des crânes allongés.

(1) LV, p. 58.

En admettant provisoirement cette extension ethnique, il faudrait conclure que les Autrichiens d'aujourd'hui, au lieu d'établir, en une généalogie naturelle, leur filiation avec les Préhistoriques, doivent rechercher leurs origines parmi les peuples migrants, qui abordèrent, à maintes reprises, le massif alpin. Mais lesquels doivent être envisagés ? Nous devons justifier les parentés autrichiennes, en nous basant sur les résultats des enquêtes anthropologiques, entreprises du côté d'une population qui est, en même temps, de haute stature et brachycéphale (ou sous-brachycéphale).

Mais voyons d'abord comment se répartissent géographiquement les indices céphaliques — actuellement relevés — dans l'Autriche allemande.

Les plus anciens travaux, ceux de Zuckerkandl sur les crânes de Styrie et de Carinthie, ont donné les indices moyens 82,1 pour la première région ; 81,3 pour la seconde ; c'est-à-dire des signalements de sous-brachycéphalie. Mais lorsqu'on examine la répartition des diverses formes craniennes, on constate que les types brachycéphaliques représentent nettement les éléments majoritaires. Les indices relativement peu élevés sont le fait d'assez nombreux individus mésocéphales et de quelques Dolichocéphales. Ces derniers, dans les deux régions ci-dessus, sont, respectivement, dans les proportions suivantes : 4,2 p. 100 et 5,7 p. 100. Ce ne sont là que des reliques, des souvenirs, ou des minorités sans importance. Quant aux formes brachycéphaliques, elles sont respectivement de 76,4 p. 100 et de 65 p. 100, la Styrie se montrant ainsi plus brachycéphale que la Carinthie. En allant du nord au sud, la tête s'arrondit, en même temps, nous l'avons vu, que la taille s'élève. Ne nous approchons-nous pas du séjour de la race Adriatique ?...

Les recherches sur la population vivante ont montré des faits bien intéressants pour ceux qui cherchent à établir un lien entre la race et l'Histoire ; ou plus simplement même, pour ceux qui tentent de découvrir et d'isoler un groupe ethnique

parmi d'autres groupes humains. Nous avons dit que l'Autriche allemande constituait une zone sous-brachycéphale. Et nous savons, par des études antérieures, que l'Autriche est enveloppée de tous côtés par des hommes à tête arrondie. Que nous montre alors, à la périphérie autrichienne, la répartition de l'indice céphalique ?

Au nord de la Basse-Autriche, dans ce coin dominé à l'ouest par la forêt de Bohême, et, à l'est, par les hauteurs qui séparent la Bohême de la Moravie, les districts de Waidhofen et de Zwettl élèvent leur indice moyen, par suite d'une influence tchèque. En Styrie, dans le voisinage des Slovènes, brachycéphales, on remarque un phénomène identique.

Dans le même ordre d'observations, il faut encore constater ce fait intéressant : le district de Gmunden, dans lequel se trouve la station préhistorique de Hallstatt, possède un des indices céphaliques les plus faibles de l'Autriche allemande. Or, sa situation géographique le met en contact avec des zones nettement brachycéphales. Il semble donc difficile d'interpréter ce caractère autrement que comme l'intervention, dans les moyennes, des descendants des Dolichocéphales de l'âge du fer ? Une analyse détaillée de la population vivante de ce district serait particulièrement précieuse. D'ailleurs une telle enquête devrait être reprise dans le pays tout entier, et ses résultats répartis autrement que selon la méthode artificielle des districts. Quand on examine la coloration des yeux et des cheveux, on s'aperçoit (mais ces enquêtes devraient être, elles aussi, autrement envisagées), que les types bruns (aux yeux foncés) et les types blonds (aux yeux bleus ou gris), n'opposent pas, l'un à l'autre, des contingents très dissemblables. La Carinthie et la Haute-Autriche paraissent posséder plus de blonds que les autres régions, et, avec le Salzbourg, le moins de bruns. Ces derniers sont les plus nombreux en Basse-Autriche, puis en Styrie. Dans leur ensemble, les provinces ci-dessus montrent des majorités d'individus appartenant à ce que les

Allemands appellent *Mischtypen*, c'est-à-dire chez qui se révèle le mélange des pigmentations.

Si, en rassemblant tous les documents que nous possédons, nous essayons de rechercher les origines du peuple de l'Autriche allemande actuelle, nous devons constater, tout d'abord, que les Préhistoriques, — aussi bien ceux qui taillèrent l'image en pierre de la Vénus de Willendorf, que ceux qui exploitèrent avec tant de succès les salines de Hallstatt, — n'ont pas laissé beaucoup de descendants. Leur type, marqué de dolichocéphalie, ne survit guère en ce coin de terre qui, par la langue qu'il parle, et par l'histoire qu'il a vécue, semblerait, au premier abord, devoir présenter d'autres hommes que ceux que nous y trouvons. Mais la Linguistique et l'Histoire ne doivent pas nous imposer des idées *a priori*.

Alors que, dans d'autres parties de l'Europe, nous saisissons très nettement, dans les temps modernes, et sur les mêmes lieux, la continuité des générations, — celles-ci ayant gardé, dans la succession des civilisations, leur type physique initial, — nous ne retrouvons pas cette filiation en Autriche. Dans ce pays, nous l'avons déjà dit, des types nouveaux sont intervenus, pour composer la population actuelle.

Nous savons la date à laquelle nous pouvons placer, avec quelque certitude, leur influence : c'est après l'âge du fer. A moins de supposer que les sauniers de Hallstatt n'étaient eux-mêmes que des étrangers au pays, mineurs et marchands, venus des régions dolichocéphaliques du Nord européen ? Ce qui, après tout, serait encore possible ! C'est tout de même peu probable : les sépultures renfermant les mêmes types physiques sont trop nombreuses. Parmi les groupes envahisseurs, plus tardifs, de l'Autriche, dont l'histoire nous a indiqué les noms, il en est un qui a maintenu, dans les régions mêmes que nous étudions, ses imposants contingents ; nous parlons des Slaves méridionaux : Tchèques et Moraves au nord, Slovènes au sud. Et je ne suis pas loin de penser — ce que nous savons aujour-

d'hui nous pousse vraiment à le croire — que, des Sudètes au littoral adriatique, on pourrait rassembler la plupart des hommes répandus sur ces territoires et leur donner une étiquette commune. Au cours de l'Histoire déroulée depuis les premières invasions, cette race s'est disloquée. Une partie, aujourd'hui, parle un dialecte slave, une autre, un dialecte allemand.

Mais il est probable également, qu'à cette race, car c'en serait une, ainsi délimitée géographiquement, il faudrait ajouter une proportion, vraisemblablement assez élevée, de Bavarois du Sud-Est (1).

(1) L'ilot magyar — que nous allons maintenant étudier — est enserré, de presque tous les côtés, par une masse humaine à qui des caractéristiques linguistiques, sociales, etc., donnent une apparence hétérogène. Elle porte des noms divers. Un jour viendra, certainement, où nous pourrons définir cet ensemble comme ayant une origine ethnique commune.

CHAPITRE XIV

LA HONGRIE

La Hongrie, avant 1914, était autrement plus grande qu'aujourd'hui. Mutilée de tous les côtés par le traité de 1919, elle donne, dans l'Europe centrale, comme l'Autriche, son ancienne associée, l'image d'un très petit État. Elle a perdu toutes ses régions montagneuses des Tatra, des Beskides, des Alpes de Transylvanie. Elle n'est plus guère qu'une plaine : la vaste plaine magyare, l'Alföld. Et même, au sud-est, on en a sectionné un gros morceau au profit de la Yougo-Slavie et de la Roumanie.

Les statistiques actuelles donnent à la Hongrie une population d'un peu plus de 8 millions d'habitants.

Durant les temps historiques, et jusqu'au moment où les Magyars vinrent s'y installer, les plats terrains alluviaux que traversent le Danube et la Tisza avaient été le théâtre de flux et de reflux humains importants, comme il y en a toujours eu là où s'ouvrent de grandes plaines favorables aux troupeaux, utiles à l'agriculture.

Daces, Yaziges, Boïens, s'établissent à l'ouest de la Theiss puis entre cette rivière et le Danube, et poussent, sans cesse, des pointes vers l'occident. Ils se butent alors aux populations « germaniques » de l'Autriche et de la Styrie. Au sud, on trouve des Celtes, des Illyriens, des Scordisques.

Dans cette Pannonie sans cesse secouée par les invasions, les Romains essayeront de mettre de l'ordre. Ils n'y parviendront jamais. Au delà des Carpathes, les Daces accepteront la langue des conquérants et ils deviendront des Roumains. Mais

dans l'Alföld, plus près de Rome cependant, le même succès ne récompensera pas les vainqueurs. Les peuples de la Hongrie s'opposèrent irréductiblement à un tel changement.

Ensuite, arrivent les Goths, les Vandales, les Gépides, les Huns. Ces derniers semblent tout balayer devant eux, paraissent s'installer en maîtres. Mais anéantirent-ils les groupes ethniques — dont plusieurs sont peut-être de même origine — établis auparavant sur les mêmes terres ? Du vi^e au ix^e siècle, les Avars dominant le pays. La partie occidentale de leur empire, que les Francs détruisirent en 803, les *Terra Avarrorum*, *Terra Hunnorum*, dès lors, contiendra un peuple chrétien.

Au début du x^e siècle, venus, dit-on, des steppes sibériennes, les Magyars font des incursions jusqu'au cœur de l'Allemagne et en Italie. Ils y subissent des revers. Alors ils se rassemblent et se fixent dans la Hongrie actuelle.

On sait les débats qui ont mis aux prises Vambéry et Hunfalvy, relativement aux origines primitives des Magyars. Vambéry affirmait qu'ils étaient des Turco-Tatars ; Hunfalvy, des Finno-Ougriens. Les deux champions recherchaient leurs arguments respectifs, l'un dans l'histoire (Vambéry), l'autre dans la linguistique ; et tous les deux trouvaient, même chez l'adversaire, des documents à l'appui de leurs thèses. Il eût été, sans doute, intéressant, dans ce débat, de donner la parole aux anthropologistes !

Il est un fait certain, c'est que les Magyars ne se laissèrent pas slaviser comme leurs voisins, pas plus que les anciens occupants du sol ne s'étaient laissé romaniser. Ils opposèrent un rempart invincible à la transformation qui, alors, s'opérait autour d'eux. Ils constituèrent le bloc rigide que l'on sait. Et une civilisation de grande allure, il faut le reconnaître, fit penser, avant la guerre de 1914, que la Hongrie pouvait être appelée, dans l'empire des Habsbourg, à de considérables destinées.

Cette résistance des Magyars à l'absorption puisait ses forces

dans une très vivace conception raciale : ce sentiment ethnique était peut-être un peu confus ; mais il se traduisait par une conscience nationale nettement précisée. Ce cas mérite d'être soumis à l'attention des politico-psychologues qui feront bien, pour l'élucider, de s'adjoindre quelques ethnologistes.

Ce sentiment d'une nécessaire concentration ethnique, même à bases anthropologiques insuffisantes, les Magyars, qui en sentaient tout le prix, l'amplifièrent, au détriment de leurs voisins, en instaurant un esprit de centralisation opiniâtre.

Tous les allogènes, campés à la périphérie du bloc hongrois, furent appelés, par des actes successifs, notamment par la loi des nationalités de 1868, à s'agréger en une nation hongroise indivisible. La langue de cette nation devait être, naturellement, le magyar, rendu obligatoire (sauf pour les Croates) dans les publications gouvernementales, dans les chaires de l'Université, à la Diète, etc. (1) : il faut reconnaître, à la décharge des Magyars, qu'ils n'ont pas été les seuls en Europe à tenter, au mépris des différences de races et de conceptions sociologiques, de telles centralisations. Il reste à savoir si de semblables agrégations, pareillement hétérogènes au point de vue ethnique, ont chance de durer éternellement.

Dans l'ancienne Hongrie, les Magyars représentaient l'élément le plus prolifique, et aussi un des éléments qui émigrerait le moins. C'est pourquoi, par l'addition de ces deux qualités, les statistiques, sans cesse, apportaient dans l'ensemble de l'empire une augmentation du groupe magyar. Un exemple indiquera la valeur comparative de celui-ci, dans la Hongrie seule, telle qu'elle était en 1914.

Les statistiques de 1880 à 1890, qui peuvent servir de type, montrent que, tandis que les accroissements des Magyars étaient de 14,88, celui des Allemands n'était que de 6,35, celui des Valaques de 7,64, celui des Ruthènes de 7,52, celui des Serbo-

(1) V, p. 241.

Croates de 7,40. Et qu'on ne s'y méprenne pas : la prolificité ethnique des Magyars n'est pas une apparence. Ce que nous en savons ne découle pas d'une opération de statistique, qui, en composant un bloc avec des éléments humains divers, géographiquement rassemblés sous le non de Magyars, pourrait faire illusion ! En disséquant ces statistiques mêmes, G. Thirring a montré, en isolant des comitats à grandes majorités magyares, slovaques et roumaines, le degré respectif de chacune de ces prolificités. Sur 1 000 habitants, l'excédent des naissances était le suivant : comitats roumains, 4,69 ; comitats slovaques, 6,22 ; comitats magyars, 9,40. Pour la période de vingt années comprises entre 1870 et 1890, les excédents ressortent (dans l'ordre ci-dessus) à 9,10 ; 17,38 ; 20,22 (1). La démonstration est-elle assez évidente ?

La confiance nationaliste des Magyars — glorification d'une race qui se savait, en ce lieu, millénaire — était facile à observer avant la guerre, dans toute la Hongrie. Il suffisait de passer quelques heures dans le pays. J'en ai fait l'expérience à plusieurs reprises. Ce sentiment de la grandeur de leur lignage, et de son unité relative, sera, en toute certitude, car il a dû s'exacerber aujourd'hui, un levier puissant pour les dirigeants hongrois actuels. Ils puiseront, dans leurs malheurs, un regain d'énergie. Il est certain, pour tous ceux qui la connaissent, que la Hongrie se relèvera de ses ruines économiques.

Avant le démembrement ordonné par les traités, les Magyars, sur le sol de la Hongrie, se partageaient en deux groupes de très inégale importance : dans les monts de Transylvanie s'étaient cantonnés les Szekler ; dans les grandes plaines alluviales, les Hongrois. Les premiers sont actuellement en dehors des frontières politiques. Les seconds sont restés concentrés dans les plaines qu'ils ont toujours occupées. Eux-mêmes se divisent en plusieurs fractions : Koumanes,

(1) V, p. 249.

Yaziges, etc. (1), qui ne paraissent être, pour la plupart, autre chose que des souvenirs des tribus primitives, venues s'établir dans l'Alföld.

On a signalé des différences morphologiques séparant les habitants de la Grande Koumanie (entre le Maros et la Tisza) et de la Petite Koumanie (de l'autre côté de la Tisza) et des Yaziges (à l'orient de Buda-Pest, au pied des monts). Les premiers, considérés comme de plus haute stature, ayant le teint blanc; les seconds montrant des caractères tatars (n'y a-t-il pas là des imaginations littéraires?). Les derniers — ils sont également de haute taille — auraient été renommés pour leur physique, pour la beauté de leurs femmes. Que valent ces renseignements? Observations de voyageurs sentimentaux, notations de gens pressés, ou certitudes scientifiques?

Les diverses enquêtes anthropologiques, conduites en Hongrie, ont d'abord démontré ce fait général : les Magyars sont de petites statures. Les chiffres des recrutements militaires, publiés par le Bureau de statistique de Pest, et où les groupes ethniques de la Hongrie sont considérés isolément, le marquent déjà nettement. Les Magyars sont moins grands que les Valaques, moins grands que les Serbes, les Slovaques et les Allemands qui vivent à côté d'eux, qui étaient autrefois dominés par eux. Ils sont un peu plus grands que les Ruthènes. Je ne donne pas les chiffres représentant la stature de ces recrues militaires (2) parce que ces jeunes hommes, n'ayant pas encore achevé leur croissance, exprimeraient vraisemblablement une idée inexacte. Mais ces chiffres sont parfaitement comparables entre eux.

(1) Dans la région coupée de marécages, dont Debreczin est le centre, les Haïdoukes, campés dans la marche qui leur fut jadis octroyée pour les services rendus, se rappellent l'ancienne république démocratique fondée par leurs ancêtres. A l'ouest et au sud-ouest des Haïdoukes, les Yaziges et les Koumanes jouissaient aussi, autrefois, d'une presque entière autonomie. Au XVIII^e siècle, ils se secouèrent même de toutes charges envers l'État hongrois.

(2) Publiés par le Bureau de statistique de Pest. Voy. V, p. 259.

La taille moyenne des Magyars, en général, ne doit pas dépasser 1^m,64. Elle est donc inférieure à la moyenne européenne. Mais nous avons vu que les Magyars, par leur politique conquérante, avaient englobé un assez grand nombre d'étrangers, et nous venons de constater, qu'à l'exception des Ruthènes, tous les allogènes de la Hongrie sont plus grands que les Magyars eux-mêmes. Il ressort de cette observation qu'*a priori*, la taille de ceux-ci doit donc être assez faible, en tout cas, inférieure à la moyenne ci-dessus. Pour avoir une vue exacte de la stature, les anthropologistes hongrois ont examiné plus particulièrement les districts dans lesquels les Magyars sont presque les seuls habitants; là où, au moins, ils sont dans la proportion de 80 à 99 p. 100. Avec de telles majorités, les moyennes peuvent être considérées comme ethniquement stables.

Dans le bassin de la Tisza, les comitats ainsi peuplés presque exclusivement de Magyars montrent, partout, une petite taille, plus faible que la moyenne de la Hongrie. Dans ces comitats figurent les Haïdoukes et les Yaziges, les premiers, agriculteurs, très petits (1^m,61); les seconds, un peu plus grands (1^m,63), mais n'atteignant pas la moyenne du pays.

A l'ouest de Buda-Pest, les districts de Raab-Komorn, de chaque côté du Danube; puis, plus au midi, les comitats de Stuhlweissenbourg, Veszprin et Somogy, — tous à l'occident du fleuve, — montrent une stature quelquefois plus élevée que celle des Haïdoukes, allant de 1^m,626 à 1^m,639 et même à 1^m,646 dans la Raab (1). Nous saisissons, dans cette augmentation de la taille à l'occident du pays, le signe évident de l'influence « germanique » — ou slovène (voir ci-dessus) — de l'Autriche et de la Styrie.

Et la preuve qu'il y a bien là une manifestation étrangère,

(1) LIII, p. 117.

due à des colons de haute stature, magyarisés, nous la trouvons, rien qu'en allant constater la taille des Magyars habitant le coin sud-est de la Transylvanie. Dans les comitats de Csik, Udvarnely et Haromszek, peuplés de Szekely, où les statistiques indiquent une proportion de 84 à 90 p. 100 de ceux-ci, donc en plein pays de race magyare, la taille moyenne est de 1^m,62.

Ainsi, partout où les Magyars ont pu conserver leur pureté ethnique, nous trouvons des individus de petite taille. Et si certains comitats, de race relativement pure, montrent une augmentation, — assez faible d'ailleurs, — de la stature, c'est qu'ils renferment des agglomérations citadines importantes. L'influence urbaine sur l'allongement de la taille est manifeste en Hongrie, comme ailleurs. Elle modifie aussitôt les moyennes. Dans les régions urbaines du comitat de Buda-Pest, la stature monte à 1^m,646-1^m,656.

La brachycéphalie est l'apanage des Magyars. Toutes les séries de l'Alföld montrent des crânes arrondis. Il suffirait, pour en être convaincu, de parcourir les albums de photographies publiés par Janko (1). Les indices moyens doivent être compris aux environs de 84. Les Szekely de Transylvanie sont brachycéphales comme les autres Magyars. Peut-être la brachycéphalie est-elle, dans la Koumanie, encore plus accentuée qu'ailleurs. Ce phénomène s'expliquerait par la position géographique de ce groupe central, protégé de tous les côtés contre les infiltrations venues de la périphérie, par des bordures épaisses d'autres Magyars qui lui font comme un rempart ethnique.

La Hongrie actuelle représente certainement un État où l'homogénéité de la race s'associe aux caractères linguistiques. Ses frontières actuelles enserrent — et cela est une rareté en Europe — un groupe relativement pur.

(1) CXXI.

Que sont devenus les descendants des nombreux peuples que les historiens anciens ont signalés, envahissant les plaines hongroises, un peu avant l'ère chrétienne, et aussi après cette date? Il est probable, à voir les caractères morphologiques des habitants de la Hongrie, que parmi les peuples qui arrivaient de l'est, il y en avait plusieurs qui étaient puisés aux mêmes fonds ethniques que les Magyars eux-mêmes. Autrement nous aurions bien de la peine à comprendre l'unité anthropologique magyare que nous venons de constater. Ou bien ces peuples n'ont fait que passer dans l'Alföld!... On dit qu'en 1239, 40000 Koumanes, poussés par les envahisseurs mongols, étaient venus demander asile à Béla IV, roi de Hongrie, qui leur donna les terres que leurs descendants occupent encore aujourd'hui. Mais ces Koumanes n'étaient probablement qu'une fraction d'un plus grand groupe, lequel, à des époques antérieures, avait déjà fourni à la Hongrie des immigrants qui portaient d'autres noms.

On a dit aussi que les Koumanes étaient des Turcs. Je ne sais ce que vaut cette affirmation, envisagée selon d'autres points de vue que celui qui nous occupe ici. Anthropologiquement, elle paraît sans valeur; surtout si, sous le nom de « race » turque, on assemble devant nous des Osmanli comme pouvant représenter le mieux l'image de ce groupe ethnique (1).

Il me semble de plus en plus évident que les invasions avars et magyares, qui apparaissent comme, de beaucoup, les plus importantes, ne sont que deux détachements, sortis d'une masse unique; que deux émissaires, issus d'un même lac ethnique.

Du point de vue anthropologique, la Hongrie d'aujourd'hui est un problème simplifié. En 1914, en parlant d'elle, nous n'aurions pas pu conclure de la même manière. Il aurait fallu s'occuper des voisins du pourtour spécifiquement magyar, et

(1) Cette possibilité d'une origine turque pourrait être envisagée un peu autrement.

en dépouiller plusieurs des enveloppes de magyarisation, dont une politique de « centralisation ethnique », à chaque génération, les avait revêtus par l'intermédiaire de l'État, de l'Église, de l'École surtout. Pour atteindre des fins politiques — mais encore une fois les Magyars sont loin d'être les seuls en Europe, — on a mis sur le dos d'un grand nombre d'individus non magyars un manteau à la marque hongroise et on leur a dit : Voyez ! Vous êtes Hongrois ! On sait les protestations qui suivirent chacun de ces actes. Il est à souhaiter que les voisins de la Hongrie, à qui les traités de paix ont remis la garde de groupes magyars, ne deviennent pas, à leur tour, la cause de telles protestations.

Le sol de la Hongrie est peuplé depuis une très haute antiquité. Il a fourni des restes d'industrie paléolithique, notamment les régions des monts peu élevés qui sont à l'est du grand coude danubien ; et les musées locaux comme celui de Miskolcz, l'Institut géologique de Buda-Pest, etc., renferment des outillages qui remontent à l'acheuléen. Mais il nous est impossible, pour le moment, de nous représenter les types physiques des hommes qui abandonnèrent ces débris. La Hongrie a fourni également de très nombreux restes de civilisation de toutes les époques postérieures à l'âge de la pierre taillée (1).

On a toutes les raisons de supposer que les populations préhistoriques et protohistoriques ne pourraient réclamer les Magyars actuels comme leurs descendants. Dans la Hongrie, le problème des filiations est singulièrement simplifié : la généalogie, ici, est inscrite dans l'Histoire.

(1) CCXXIV ; XCVIII, p. 985, et Congrès de Genève, p. 355 ; CCXLI, p. 28.

On sait qu'à plusieurs reprises on a recueilli en Hongrie des crânes déformés du type macrocéphalique (déformation d'Hippocrate) : voir CXXXIX et CXL.

CHAPITRE XV

LA PÉNINSULE DES BALKANS

Le rôle de la péninsule des Balkans dans l'histoire contemporaine a été considérable. Depuis seulement la grande invasion turque, que de guerres ont ensanglanté ces territoires ! La Russie, désireuse, disait-elle, de libérer des frères de race, — en réalité convoitant le pourtour de la mer Noire et Constantinople, — souleva, à maintes reprises, les Orthodoxes de la Péninsule en les appelant au nom du slavisme, en leur donnant l'étiquette, usurpée, de Slaves. Graduellement, les Roumains, les Serbes, les Grecs, les Bulgares, en dernier lieu les Albains secouèrent la suzeraineté, puis la souveraineté turque.

L'Autriche-Hongrie, dont l'appétit allait jusqu'à vouloir s'annexer Salonique, s'arrangea également à démanteler l'ancien empire européen des Ottomans. Aujourd'hui la Turquie ne possède plus, de ses immenses territoires de jadis, que la Thrace orientale (elle n'avait conservé officiellement, en Europe, jusqu'à la paix de Lausanne, que l'hinterland de Constantinople) et c'est pourquoi nous étudierons l'anthropologie des Turcs-Osmanli dans les chapitres réservés à l'Asie.

A cause de notre pauvreté documentaire, je ne pourrai donner que peu de place aux États balkaniques. Peut-être qu'un jour, une nouvelle édition, utilisant les renseignements qui vont être obtenus dès aujourd'hui, pourra étendre bien davantage les chapitres ci-dessous.

*
* *

L'Anthropologie de la péninsule des Balkans est une des plus intéressantes qui soient. Les faits historiques qu'a connus ce

pays, à eux seuls, légitimeraient une étude détaillée de cette péninsule que traversèrent tant de peuples venus d'Europe et d'Asie.

Le Préhistorique des États balkaniques est encore quasiment inconnu. A peine a-t-on signalé — et est-on bien sûr des déterminations ? — l'existence d'un Paléolithique, nullement défini d'ailleurs. Aucune stratigraphie pléistocène quelconque n'a été établie jusqu'à présent. Et cependant, il est certain que l'âge de la pierre taillée a été connu des plus anciens péninsulaires, comme il était connu des habitants de l'ancienne Hongrie et de la Russie méridionale. La faune du Paléolithique se retrouve dans les Balkans ; il nous tarde de retrouver les chasseurs qui l'ont poursuivie.

La période néolithique a été révélée à peu près dans toute la Péninsule : en Bosnie, en Serbie, en Moldavie, en Grèce, etc. ; dernièrement en Albanie. Mais si les documents de la vie matérielle sont, pour cette époque, déjà abondants, les documents anthropologiques, hélas ! sont extrêmement rares. Nous n'aurons pas beaucoup de pages à leur consacrer lorsque nous dresserons le bilan ethnique de chaque État.

Il est impossible, en tout cas, de songer à établir quelle filiation durable que ce soit entre les populations actuelles et les populations préhistoriques de la Péninsule.

Jusqu'à ces dernières années, les cartes anthropologiques de la péninsule des Balkans montraient encore de vastes espaces complètement blancs. Et les parties coloriées ne l'étaient que par extension, et à l'aide de documents provisoires. Aujourd'hui nous sommes beaucoup mieux renseignés (1). Mais de grandes enquêtes, s'appuyant sur de nombreuses analyses locales, s'imposent encore partout.

De nombreuses populations — du moins des populations portant des noms divers — ont abordé à toutes les époques la Pénin-

(1) CXCIV, Introduction.

sule ; les unes venant d'Asie, les autres d'Europe. La vallée du Danube, chemin naturel, accessible presque partout, a établi le contact entre le monde asiatique et le monde européen. Les Brachycéphales néolithiques ont suivi cette route, la remontant jusqu'au massif alpin qu'ils franchirent et qu'ils contournèrent. Leurs traces ont été suivies plus tard, en partie par les Huns et les Ottomans, comme elles avaient été suivies aux âges du bronze et du fer par les marchands qui mettaient en communication l'Archipel et la Scandinavie. Les Barbares viendront, les uns de l'ouest, comme les Gaulois, les autres des étendues de la Scythie. A côté de ceux-là, beaucoup de noms sont encore prononcés par les historiens : Doriens, Thessaliens, Pélasges, Illyriens, Scythes, Thraces, Gètes, Daces, etc. Plusieurs de ces groupes nous sont déjà connus. Pour eux et pour les autres, nous ne savons pas lesquels sont de souche commune, lesquels sont d'une origine ethnique différente. Puis il y a les populations asiatiques modernes : Kurdes, Arméniens, Tatars, Tsiganes, etc. Dans la Péninsule, il y a pour les anthropologistes, comme on dit, du pain sur la planche.

I

LES ROUMAINS.

Depuis la grande guerre, les Roumains ont modifié l'axe de leur disposition géographique et l'ont placé plus au nord. Par l'adjonction de la Transylvanie, ils se sont éloignés des Balkans. Déjà ils étaient à la périphérie de la Péninsule. Il me semble que les géographes pourraient s'entendre pour cesser de comprendre la Roumanie parmi les États balkaniques.

Les phénomènes glaciaires n'ont été qu'exceptionnels en Roumanie. Seuls les sommets les plus élevés des Carpathes ont servi de condenseurs aux neiges éternelles. Les cavernes de cette chaîne de montagne doivent renfermer des restes humains du Paléolithique. Quelques tentatives de fouilles faites jadis

dans la haute Jalomitza m'en donnent l'assurance. Il serait hautement désirable que les savants roumains entreprennent des recherches dans cette direction.

A la période néolithique, la Roumanie est peuplée. Les squelettes de cette époque sont encore rares, mais quelques-uns ont été découverts à Cucuteni (Moldavie) qui ont montré qu'à ce moment la race roumaine était déjà composite.

En dehors de cette maigre indication nous ne savons rien, anthropologiquement, des populations qui ont occupé le sol de la Roumanie jusqu'à l'époque actuelle. Thraces, Gètes, Petchénègues, Koumanes, etc., vous qui habitez l'ancienne Roumanie, quels étaient vos caractères ethniques, que nous puissions vous apparenter à l'une ou à l'autre des races européennes?

La Roumanie actuelle comprend approximativement les territoires considérés par les Roumains comme peuplés par les hommes de leur race. Les résultats politiques de la guerre ont agrégé au corps principal les Roumains de l'ancienne périphérie septentrionale et orientale. Dans la Transylvanie, dans le Banat ou la Bessarabie, il y a, naturellement, une assez grande quantité d'allogènes. Mais il y a aussi des Roumains assez loin en dehors du royaume; notamment les Koutzo-Valaques (Macédo-Roumains, Valaques boiteux, etc.), groupés abondamment dans les massifs du Rhodope et du Pinde, et qu'on rencontre encore en d'autres endroits du Sud-Ouest balkanique, et le petit groupe des Roumains de l'Istrie.

La masse roumaine est essentiellement une masse paysanne. Elle est solide, travailleuse et prolifique. Elle tient en réserve les éléments créateurs de la bourgeoisie qui manque encore à la Roumanie. On a maintes fois salué le sens artistique de ces paysans qui savent si bien décorer leurs objets domestiques et leurs maisons, dont le costume est si seyant et, souvent, si magnifiquement brodé (1).

(1) CXXII bis.

Les premières études anthropologiques concernant les Roumains ont été faites en dehors du royaume: Weissbach avait étudié des Roumains soumis politiquement à la Hongrie, et Bassanovitch des Roumains immigrés dans la Bulgarie nord-orientale, au commencement du XIX^e siècle. Le premier examen avait donné un indice brachycéphale, le second dolichocéphale. Il y avait, devant ces conclusions contradictoires, de quoi rester perplexe. Obédénare, Roumain lui-même, avait présenté en 1874 à la Société d'anthropologie de Paris quelques crânes roumains; deux d'entre eux, considérés comme préhistoriques (?), étaient dolichocéphales.

A ces deux ou trois travaux, complètement insuffisants on le voit, se bornaient nos connaissances jusqu'en 1899, moment où j'ai commencé mes premières enquêtes anthropologiques en Roumanie.

J'ai publié sur les caractéristiques anthropologiques de ce pays une série de mémoires dans le *Bulletin de la Société des sciences* de Bucarest. Et j'ai encore par devers moi une quantité considérable de documents, de quoi, en particulier, essayer une répartition géographique des éléments morphologiques selon les districts. Malheureusement ces documents sont encore inédits. Mais, avec ce qui est connu, nous pouvons avoir une idée approximative de l'anthropologie du royaume latin d'Orient.

La stature moyenne des Roumains doit être à peu de chose près celle qui est considérée comme la moyenne européenne: 1^m,65. Les Roumains de Bukovine semblent être plus grands; ceux de Hongrie plus petits. Soixante mille Roumains du royaume ont donné comme taille moyenne 1^m,65.

Peut-être faut-il légèrement élever ce chiffre fourni par des soldats et le porter, puisque ces hommes pouvaient encore grandir, à 1^m,66.

Si la taille des Roumains est à peu près l'image de la moyenne européenne, la forme de leur crâne n'est pas loin de donner aussi une image semblable. J'ai sous les yeux un graphique de

l'indice céphalique représentant ce caractère chez 326 crânes. La quantité des types brachycéphales et des types dolichocéphales s'équilibre presque, avec une légère prédominance des formes brachycéphales. L'indice céphalique moyen des Roumains marque la sous-brachycéphalie.

Lorsqu'on essaie un classement selon les deux régions principales, la plaine et la zone montagneuse, on constate que cette dernière semble posséder une population plus brachycéphale que les parties basses du pays. Serait-ce que les hautes vallées carpathiques renferment encore aujourd'hui les habitants les plus rapprochés du type ethnique qu'on peut appeler le type roumain primitif? Rien ne nous guide vers une telle conclusion, sinon cette idée que les régions montagneuses, *a priori*, possèdent les populations les moins mélangées.

Les Roumains eux-mêmes confirment volontiers cette supposition. Lorsqu'ils parlent de leur histoire, ils sont d'accord pour imaginer qu'au moment des invasions, leurs ancêtres d'alors, réfugiés dans les hautes vallées et sur les montagnes, laissèrent passer les envahisseurs sans en incorporer à leur masse, sans se mêler à eux.

D'une étude comparative que j'ai tentée (elle est encore insuffisante) dans cette direction, il résulte que les Roumains des Carpathes, aussi bien ceux de la Transylvanie que ceux de la Roumanie proprement dite, sont plus brachycéphales que les autres.

L'indice céphalique moyen des Roumains en général est de 82,92. Il indique la sous-brachycéphalie. Une série de près de 200 Roumains de Transylvanie m'a donné un chiffre supérieur : 84,37, confirmant ce qui vient d'être dit ci-dessus au sujet des populations montagnardes.

Les Roumains sont, en moyenne, des leptorrhiniens, à proximité immédiate des mésorrhiniens. Ce sont des hommes dont le visage est relativement court et large. Peut-être ce caractère de chamæprosopie est-il plus encore l'apanage des

Roumains de la montagne que des Roumains de la plaine. Ces hommes de taille légèrement au-dessus de la moyenne et généralement sous-brachycéphales n'ont pour ainsi dire jamais de cheveux blonds. Je n'ai trouvé que 2,7 p. 100 de ceux-ci. Presque toujours les cheveux sont foncés : bruns, châtains, souvent noirs.

Les yeux bleus sont aussi rares (8,9 p. 100). Ce sont les iris bruns qui dominent largement la gamme des colorations.

Le nez des Roumains est généralement droit.

Ces quelques indications nous montrent qu'il ne faudrait pas, dans la recherche des origines premières des Roumains, invoquer une population de caractères nordiques : malgré leurs migrations, les Goths et autres Germaniques ne peuvent revendiquer, dans la population roumaine, leurs descendants.

Cette constatation est déjà d'une grande importance. Mais elle ne résoud pas le problème que nous posons. C'est évidemment une race de taille moyenne, en majorité brachycéphale et brune, qui doit avoir été la souche première des Roumains.

Quels étaient les caractères morphologiques des Daces et des Gètes que les Roumains considèrent comme leurs ancêtres, ceux qui résistèrent si vaillamment aux légions romaines? Étaient-ils, ces caractères, ceux-là mêmes qui viennent d'être signalés? Nous n'en savons absolument rien. Peut-être l'image du peuple roumain actuel est-elle l'image même de ces populations!

Dans tous les cas, il serait vain de rechercher une origine véritablement romaine aux types actuels de la Roumanie. Les armées de Rome, si elles ont vaincu les anciens Roumains, n'ont guère laissé que leur langue au peuple conquis.

A quelle race — ou quelles races? — appartenaient les légions qui envahirent la Dacie? A plusieurs, selon l'histoire. Combien y avait-il de Latins, de vrais Latins, originaires du Latium, dans les armées que Rome, à l'époque des guerres contre les Daces, conduisait à la conquête? Langue latine, administration

latine, voilà ce que les vainqueurs ont donné à la Roumanie. Ils ne lui ont pas donné beaucoup de leur sang.

Quelle belle étude anthropologique il y aurait à faire en Roumanie ! Après l'avoir entreprise au cours de plusieurs voyages, je n'ai pas encore renoncé à la poursuivre. Mais pourquoi nos amis roumains ne se mettent-ils pas eux-mêmes à la besogne ?

Qu'ils commencent par découvrir les plus anciennes filiations de leur race, celles qui débutent avec le Paléolithique.

A l'Université de Iassi, il existe quelques squelettes néolithiques découverts à Cucuteni. La population de cette époque, avons-nous dit, est déjà mélangée. Mais celle qui, sûrement, l'a précédée sur le sol roumain, quelle était sa physionomie ?

Cette jeune nation qui met tant de légitimes espoirs dans son avenir, qui a tant de ressources intellectuelles, ne peut laisser à l'abandon l'étude de ses origines et l'examen de son « état ethnique ».

II

LES SERBES.

Anthropologiquement, les Serbes sont encore plus mal connus que les Roumains (1).

Lorsque Deniker publia sa carte de l'indice céphalique en Europe, la Serbie était restée en blanc. On ne savait rien des formes céphaliques de cette population. C'est dire que les documentations concernant la Serbie sont des œuvres récentes.

Les Serbes et les Croates constituaient primitivement un groupe unique.

Assemblés « par delà le nord des Carpathes », ils parlaient la même langue. Les hasards des migrations les cantonnèrent dans des régions où certaines différences s'accrochèrent et d'autres se créèrent. L'un des groupes devint catholique,

(1) CXCV, p. 99.

l'autre orthodoxe. L'écriture des Croates se trace avec l'alphabet latin ; celle des Serbes, avec l'alphabet cyrillique.

Qui a voyagé dans le Proche-Orient ne met pas longtemps à saisir toute la force sociale de la religion. Parfois des « nationalités religieuses » ont été substituées à des nationalités politiques. Et les grandes puissances qui luttèrent contre la Turquie avaient bien senti tout le parti qu'elles pouvaient tirer de ces états d'âme. La Russie orthodoxe d'un côté, et elle le fit avec ampleur ; l'Autriche catholique de l'autre, plus modestement.

Rien n'était plus instructif, à cet égard, que ce qui se passait en Bosnie avant la guerre. L'Autriche catholique avait facilement agrégé les Croates de la même confession qu'elle. La résistance qu'on lui opposait pour un ralliement général venait surtout des Serbes orthodoxes. Pour avoir la majorité, le gouvernement de Vienne était obligé d'associer les Croates aux « Turcs » (en l'espèce, des Dinariques islamisés).

Constantin Porphyrogénète dit que l'émigration serbo-croate eut lieu au VII^e siècle, sous le règne d'Héraclius. Niederle la recule considérablement et place au V^e, ou au VI^e siècle, la marche des tribus serbes et croates vers le sud-est.

Les Serbes, nation vaillante, dont l'avenir pourrait être très grand, ont largement essaimé, surtout vers les terres qui sont au nord de la Serbie. Des groupes s'établirent même à différentes époques assez loin : jusque dans les environs de Pest ; jusque dans les régions du Dniepr inférieur. Des caractères anthropologiques de ceux-là, nous ne savons rien du tout.

La période néolithique a probablement été florissante en Serbie. Le Dr Miloje Vassits a décrit, il y a quelques années, les découvertes faites à Jablanica, où, sur une épaisseur de deux mètres, des débris de l'âge de la pierre polie, sans aucune immixtion de métal, sont accumulés. Cette station a livré des

statuettes en argile, dites à tête de chouette, semblables à celles de Cucuteni, de Butmir (Bosnie), etc.

Nous ne savons rien de précis au sujet des races qui peuplèrent la Serbie dans les temps préhistoriques et protohistoriques. Pour en discuter, nous serions obligés de procéder par analogie avec ce qui s'est passé : en Roumanie d'un côté, en Bosnie de l'autre.

Les Serbes actuels sont-ils le produit ethnogénique des invasions « slaves » ? Pour répondre, examinons leurs caractères anthropologiques.

La stature des Serbes est élevée. Elle dépasse probablement 1^m,70. C'est, dans nos connaissances actuelles, une des plus hautes de toute la Péninsule. Et ce caractère est à ne pas négliger, pour la recherche des origines de cette population. Mais le graphique de la taille montre qu'il existe aussi, à gauche de la moyenne, un grand nombre d'individus qui n'atteignent pas 1^m,65. Cette première discrimination semblerait indiquer que le peuple serbe est composé de deux types ethniques principaux.

L'indice céphalique moyen des Serbes (80,66) marque la mésaticéphalie. La répartition [des indices individuels montre une prédominance des Dolichocéphales (39,2 p. 100) avec apport, relativement considérable, des types intermédiaires (30,7 p. 100). Les formes brachycéphaliques n'atteignent pas ce chiffre (29,8 p. 100). Cette variation des formes craniennes vient s'ajouter à ce qui a été dit ci-dessus à propos de la taille, pour laisser croire que la population serbe est un mélange ethnique.

De l'autre côté de la Save, les Serbo-Croates sont beaucoup plus brachycéphales (indice 86, d'après Weissbach); les Serbes de Bosnie-Herzégovine également (indice 85,7). Pour trouver, dans les environs de la Serbie, des types dolichocéphales, il faut s'adresser au sud-est, à la Bulgarie, chez qui d'anciennes études en avaient signalé. Il est probable qu'une partie des

Serbes et une partie des Bulgares pourraient être rassemblés pour constituer un groupement ethnique particulier.

Les Serbes sont en moyenne des leptorrhiniens (mais les mésorrhiniens sont aussi abondamment représentés); leurs iris sont le plus souvent clairs (60 p. 100) et souvent même bleus (20 p. 100 environ). Et si les cheveux blonds sont, chez eux, presque une rareté (8 p. 100), il en est de même des cheveux noirs, encore moins fréquents (4 p. 100). Ce sont les couleurs intermédiaires qui dominent.

Le nez des Serbes est généralement droit. Mais on rencontre fréquemment, chez ce peuple, un [nez enfoncé à la racine et relevé à son extrémité.

A quelle race faut-il rattacher les Serbes? Sont-ils réellement des descendants des peuples barbares qui du IV^e au VI^e siècle envahirent les territoires qui sont au sud de la Save et du Danube? Continuent-ils sans discontinuité les peuples autochtones que les Romains rencontrèrent lorsqu'ils firent la conquête du pays? Jusqu'à l'âge du fer les populations primitives de l'Ouest balkanique — en l'espèce celles de la Bosnie-Herzégovine, la seule région étudiée à ce point de vue — étaient en grande majorité composées par des individus à crânes allongés. Or les Serbes sont très fréquemment dolichocéphales.

On voit la nécessité, pour pouvoir répondre à de telles questions, d'entreprendre des recherches détaillées dans le royaume des Serbes-Croates et Slovènes; je ne dis pas seulement dans l'ancien royaume de Serbie. Une meilleure connaissance des caractères anthropologiques des Croates et des Slovènes éclairerait certainement notre horizon.

Dans tous les cas je tiens à faire encore une observation :

Si nous devions considérer les Serbes comme les descendants des tribus slaves qui envahirent l'Empire d'Orient, nous posséderions alors une image de ce qu'étaient les bandes appelées par Héraclius; et c'est une importante documentation d'his-

toire qu'ainsi nous apporterions à l'étude des événements du Sud-Est européen.

Ces tribus slaves des Serbes provenaient-elles des mêmes fonds ethniques que les Slaves qui peuplent aujourd'hui la Russie, la Pologne, les régions que l'on considère comme les plus spécifiques des Slaves? Il n'y a qu'à se reporter, pour le savoir, pour être convaincu du contraire, aux chapitres consacrés aux populations slaves. Nous pouvons affirmer que les Serbes ne sont pas les « frères de race » de ces dernières.

La valeur de cette conclusion n'échappera à personne. Mais elle ne résout pas la question de l'origine première des Serbes.

Quant aux Croates, s'ils étaient cantonnés « par delà les Carpathes », en même temps que les Serbes, et s'ils s'ébranlèrent en même temps qu'eux, ils n'appartenaient certainement pas à la même race. Du moins, ce que nous savons aujourd'hui de leur anthropologie nous le démontre.

III

LES BOSNIAQUES-HERZÉGOVINIENS.

Les Bosniaques-Herzégoviniens, aujourd'hui agrégés au nouveau royaume de Serbie, sont parmi les mieux connus des peuples balkaniques. C'est que l'Autriche-Hongrie avait créé à Sarajevo un musée remarquable, dont le directeur et les conservateurs composaient une équipe scientifique de premier ordre.

Trois « peuples religieux » se partageaient, avant la guerre, la Bosnie-Herzégovine : les Catholiques-Croates, les Orthodoxes-Serbes, les Musulmans-Turcs. Mais ce n'étaient là que des étiquettes qui ne préjugeaient en rien le problème racial.

Lorsque les légions romaines abordèrent la Bosnie-Herzégovine (le premier combat eut lieu en 229 avant Jésus-Christ), ils la trouvèrent occupée par des descendants de populations fort anciennes datant au moins de l'âge de la pierre polie. La

civilisation néolithique montre de nombreux restes en Bosnie. Dans les faubourgs mêmes de Sarajevo, les Néolithiques s'étaient installés. L'âge du bronze a laissé également des restes importants. La plus grande nécropole connue de ces Pré-Illyriens est à Glasinac, à 26 kilomètres au nord-est de Sarajevo (1).

Les populations du Préhistorique bosniaque semblent avoir été d'un tout autre type que les populations actuelles. La nécropole de Glasinac a montré surtout des Dolichocéphales et des Mésaticéphales (76 p. 100 environ). Les Brachycéphales ne représentent que le quart du peuple bosniaque d'alors.

Quelle différence avec ce que nous voyons aujourd'hui!

La Bosnie-Herzégovine est habitée par des hommes de très haute stature. Ils ont une des plus hautes tailles de l'Europe (1^m,72). Ils sont en même temps très brachycéphales (indice 85,7) et bruns. Ils composent un des éléments les plus représentatifs de cette belle race Dinarique (ou Adriatique) que nous savons répandue depuis Trieste, au moins, jusqu'au cap Matapan.

Les antiques populations bosniaques étaient, morphologiquement, plus rapprochées des Serbes d'aujourd'hui que des Bosniaques actuels.

IV

LES MONTÉNÉGRINS (2).

C'est le peuple de la Péninsule au sujet duquel nous avons le moins de renseignements. Ce qu'on peut affirmer, c'est que les habitants du Monténégro appartiennent à la même race que les Bosniaques-Herzégoviniens. Au cours d'un rapide voyage dans le Monténégro, j'ai pu mesurer quelques-uns de ces individus. Très grands, très brachycéphales, leptorrhiens, bruns, le nez droit, les yeux fortement pigmentés, ils ont tous les caractères de la race Dinarique.

(1) CXCIV, p. 127. — (2) CXCIV, p. 133.

V

LES BULGARES.

La Bulgarie renferme des hommes d'origines diverses. Un seul coup d'œil sur les cartes de la stature et de l'indice céphalique suffit pour en être convaincu.

Comme les Serbes, les Bulgares ont joué dans l'histoire de l'Orient européen un rôle de tout premier plan. Et lorsqu'au milieu du ^{xv}^e siècle, Constantin, fils de Chichman, dernier tsar des Bulgares, mourait à Belgrade, c'était un astre rayonnant qui, pour plus de quatre siècles, sombrait dans la nuit. Qui étaient ces Bulgares dont l'empire avait été si florissant?

Certains auteurs les considèrent comme un rameau important du tronc turc. On le croit en particulier pour les Bulgares de la Volga qui, entre autres aventures, traversèrent le Danube en 679 sous la conduite d'Asparuch, et pénétrèrent dans la Dobroudja.

Mais avant l'arrivée d'Asparuch la péninsule des Balkans renferme déjà des masses bulgares importantes.

Entre le ⁱⁱⁱ^e et le ^{vi}^e siècle, parmi les bandes de Barbares qui franchirent le Danube, il y en avait une « d'origine finno-ouraliennne » qui sut fonder un État solide. Ces Bulgares auraient, d'abord, demeuré dans la Sarmatie asiatique, « c'est-à-dire, selon de Guignes, dans les plaines qui sont à l'occident du Volga, d'où a été formé, selon la plupart des écrivains, le nom de Bulgare ».

Mais toute cette histoire première est extrêmement obscure, surtout si on la sépare de la légende. Selon Kanitz (*La Bulgarie danubienne et les Balkans*, Paris, 1882), la première mention des Bulgares par les écrivains occidentaux date de 485. Dans la Péninsule, les Bulgares eurent de rapides succès militaires. En 559 ils menacent Constantinople. Ils occupèrent, à de certains moments, une grande partie des États balkaniques,

s'associant parfois avec les Serbes, ou luttant contre eux, contre les Croates, contre les Magyars. De vastes randonnées les amenèrent jusqu'aux sources de la Tisza.

Que restait-il, au bout de quelques siècles, des bandes bulgares primitives? Surtout après la constitution de grands États comme ceux que créèrent les tsars Siméon; ou Samuel, lequel s'instituait « empereur de tous les Slaves »; ou Joanice Asen II? Les incorporations des autres peuples balkaniques ont certainement amené des mélanges ethniques; jusqu'à l'heure où les Tatars imposeront à la fois leur domination et peut-être leur sang.

L'analyse anthropologique de la Bulgarie montre-t-elle des caractères d'unité; ou, au contraire, fait-elle apparaître les éléments hétérogènes dont la présence pourrait être expliquée par l'Histoire?

Jusqu'au jour où des enquêtes sérieuses ont été entreprises, les descriptions des caractères physiques des Bulgares sont singulièrement confuses. Reprenez, pour en être convaincu, les diagnoses données par Vivien de Saint-Martin en son *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*! Un peu plus tard, Obédénare reconnaissait trois types bulgares : 1^o les Bulgares-Tatars; 2^o les Bulgares à tête allongée; 3^o les Gaulois-Celtes, bulgarisés de langue.

Les Bulgares-Tatars devaient avoir le type mongoloïde. Les Bulgares à tête allongée étaient regardés comme les purs Bulgares. Quant aux Gaulois-Celtes de l'Orient, « ils étaient considérés comme les autochtones trouvés par les envahisseurs bulgares dans les Balkans ».

Laquelle de ces trois races est la race slave? se demande Obédénare. Les Tatars-Bulgares? Les Bulgares à tête allongée et au front insuffisamment développé? Ceux qui ressemblent en tous points aux Bretons et aux Roumains?...

En se posant toutes ces questions, Obédénare obéissait à des suggestions historiques et ethnographiques; et il est préférable

que de telles suppositions soient éliminées de notre horizon.

En 1904, la Bulgarie a été l'objet d'une belle enquête anthropologique. Un savant bulgare, Wateff, aidé d'un certain nombre de collaborateurs, amasse une quantité considérable de documents sur la morphologie de ses compatriotes. Avec les matériaux que d'autres auteurs avaient recueillis et ceux récoltés depuis lors, nous pouvons nous faire une idée générale de ce que sont les caractères anthropologiques des Bulgares.

La taille de ceux-ci (1^m,665) dépasse la moyenne européenne et le nombre des individus de haute stature est d'environ 65 p. 100.

Les Bulgares sont très fréquemment dolichocéphales. Les types brachycéphales ne représentent guère que le quart de la population. Ce groupe humain n'aurait donc reçu que faiblement du sang de ses voisins de l'ouest, ces Dinariques au crâne court et large que nous avons appris à connaître en examinant les Bosniaques-Herzégoviniens. Si la forme céphalique devait être seule envisagée, nous dirions qu'un certain nombre de Bulgares doivent être parents d'un certain nombre de Serbes. Mais nous savons que pour établir une parenté il faut encore d'autres caractères que celui-là.

Par leur indice nasal, les Bulgares sont des mésorrhiniens. Ce résultat est à retenir; car, de tous les groupes balkaniques, il n'y a que les Serbes et les Bulgares qui en ont montré de semblable.

Les yeux et les cheveux des Bulgares sont, dans la grande majorité des cas, fortement pigmentés. Les yeux gris sont communs (25 p. 100 environ), et les yeux bleus ne sont pas rares (12,5 p. 100). Mais, chose curieuse, ces yeux aux iris clairs n'appartiennent pas à des individus blonds! De tels types sont exceptionnels en Bulgarie.

Que conclure de toutes ces caractéristiques? Sinon que les Bulgares ne représentent pas une race pure. Ces hommes montrent-ils aujourd'hui la physionomie ethnique de ceux

qui, jadis, marchèrent sous la conduite d'Asparuch? Y a-t-il parmi eux des descendants des autochtones (appelons-les Thraces, pour leur donner un nom connu dans l'histoire et pour fixer un moment de celle-ci)? ou des Tatars qui, parmi les envahisseurs de la Péninsule, pourraient avoir joué un rôle dominateur dans la formation de la population bulgare? Il y a peut-être de tout cela dans le peuple bulgare, et d'autres éléments encore, ceux dont l'histoire ne s'est jamais occupée, les hommes qui, depuis le Néolithique au moins, se sont établis dans ce coin de terre: ces Dolichocéphales que Glasinac nous a révélés.

Pour terminer ce paragraphe, nous devons poser, pour ce qui concerne les Bulgares, la même question que celle posée à propos des Serbes. Ces Slaves de la péninsule des Balkans sont-ils, et dans quelle mesure, les parents ethniques des Slaves de la Russie? La réponse, à cette place, vient d'elle-même et elle est négative. Parents par la religion et par la langue, mais pas davantage. Naturellement nous opposons l'un à l'autre non des individus, mais des ensembles humains. En examinant les détails on trouverait peut-être des Bulgares qui sont des Slaves. Des groupes de Bulgares ont habité longtemps la Russie avant de venir s'établir dans les Balkans; et ils ont pu entraîner des « Slaves » dans leurs migrations. D'autre part ils ont pu laisser des reliquats de leurs groupes sur le sol russe.

J'ai, encore une fois, l'impression qu'il ne serait pas très difficile d'isoler du monde bulgare d'un côté, et du monde serbe de l'autre, une certaine quantité d'individus possédant des caractères communs. Nous avons constaté, à plusieurs reprises, des parentés morphologiques indéniables entre certaines parties de ces deux populations. Nous composerions ainsi un groupe relativement homogène. Celui-ci serait de grande taille, à tendances dolichocéphales, leptorrhinien, avec fréquemment des yeux clairs.

Mais quelle serait l'origine de ces gens-là? Pourraient-ils être apparentés aux populations préhistoriques de la Russie du Sud, celles qui édifièrent les kourganes des bords de la mer Noire? Elles étaient aussi dolichocéphales et de haute stature, ces populations, comme celles qui jadis habitaient la Bosnie, et leur présence dans la Russie méridionale dès l'âge de la pierre polie est un des problèmes anthropologiques les plus intéressants de l'heure actuelle; un de ceux dont on peut beaucoup attendre.

VI

LES ALBANAIS (1).

L'Albanie, telle qu'elle a été créée après la grande guerre, est loin de représenter l'ensemble des territoires peuplés d'Albanais. La Serbie et la Grèce possèdent — nous parlons surtout de leurs frontières — une grande quantité d'Albanais, et plusieurs de ces groupes n'acceptent qu'avec peine « le joug de l'étranger ». Il y a là des foyers d'irrégentisme créés par d'irresponsables plénipotentiaires; ils peuvent devenir, un jour, un danger pour l'Europe.

Les linguistes se sont vivement préoccupés de la langue albanaise, et ils ont cherché à lui trouver une filiation avec des langues européennes et asiatiques. Les anthropologistes n'ont pas à leur actif autant de recherches. Le plus ancien travail dans cette direction date de 1886. C'est une étude de Zampa sur quelques crânes albanais. Mais ce n'était là qu'une pincée de renseignements. Aujourd'hui les documents, sans être abondants, nous permettent déjà une vue d'ensemble sur cette population dont l'histoire est si attachante et qui a fourni, jadis, tant d'énergies à l'empire turc. Au cours de mes divers séjours dans la Péninsule, puis durant un voyage de deux mois

(1) CXCV, p. 267.

en Albanie, j'ai examiné un assez grand nombre d'Albanais de différentes régions.

Le préhistorique de l'Albanie, jusqu'à l'âge des métaux, était encore, en 1921, complètement inconnu. Cette année-là, j'ai eu la chance de découvrir, au bord du lac Presba, une station néolithique; c'est actuellement le seul document que nous possédions sur l'âge de la pierre dans ce pays. Il est vraisemblable que les recherches futures montreront que l'Albanie a été au moins aussi habitée, dans les temps les plus anciens, que sa propre voisine du nord, la Bosnie-Herzégovine. L'âge des métaux a laissé des nécropoles dans les environs de Scutari. Elles n'ont pas encore été suffisamment fouillées.

Aucun reste squelettique albanais, datant du Préhistorique ou du Protohistorique, n'est arrivé dans un ossuaire ou dans un laboratoire; et pour connaître quelque chose de l'anthropologie de ce pays, nous devons nous adresser à la population vivante.

Les Albanais sont en général des hommes de haute stature. J'ai trouvé un chiffre dépassant légèrement 1^m,67 en mesurant plus d'une centaine d'hommes. La proportion des hautes tailles dépasse 66 p. 100.

Ces hommes, de stature élevée, sont, en grande majorité, brachycéphales. Les Albanais que j'ai étudiés ont montré une proportion de près de 80 p. 100 d'individus dont le crâne est court et large. Les formes dolichocéphales n'atteignent pas 9 p. 100. Il est difficile de trouver une population dont les caractères craniens soient plus nets.

Par leur indice nasal, les Albanais sont, en majorité, des leptorrhiniens; mais les mésorrhiniens sont dans la proportion de 40 p. 100. Les cheveux et les yeux de cette population sont, en général, dans la gamme des pigmentations foncées. Les cheveux blonds sont exceptionnels (4 p. 100), mais les yeux bleus et gris ne sont pas rares. Et nous soulignons cette observation, le lecteur sait pourquoi.

Le fleuve Scoumbi, par la largeur de ses flots gris, sépare les Albanais en deux groupes : au nord, sont les Guègues ; au sud, les Toskes. Il existe entre ces deux groupes des différences dialectales. Une analyse anthropologique y révélerait-elle des différences ethniques ? J'ai tenté des comparaisons à cet effet, en utilisant surtout les caractères de la stature et de l'indice céphalique. J'ai trouvé que les Guègues sont un peu plus grands et un peu moins brachycéphales que les Toskes. La haute stature des Albanais du Nord pourrait être expliquée par le voisinage des Monténégrins et des Serbes du Sud-Ouest qui sont de très grandes tailles. Mais j'ai hâte d'ajouter que je ne considère pas ces observations comme définitives : les séries mises en parallèle sont trop insuffisantes pour cela.

Je ne sais pas si les linguistes se sont mis d'accord pour fixer l'origine de la langue albanaise. Mais je crois que les anthropologistes s'entendront assez facilement pour fixer la place qui revient à cette race. Il apparaît déjà maintenant, et malgré que les recherches soient tout à fait hors d'état de nous renseigner définitivement, que nous pourrions placer les Albanais dans un des cadres de la classification actuelle des races européennes (un grand nombre d'entre eux tout au moins lui appartiennent avec certitude) : dans celui de la race Dinarique.

Un jour, à Scutari, j'ai eu l'occasion de voir une assemblée de chefs de clans appartenant à l'Albanie du Nord. Le spectacle était d'une beauté anthropologique rare. Le costume mis à part, j'aurais pu me croire au Monténégro, ou en Bosnie, ou en certains territoires de la Dalmatie. J'avais sous les yeux de magnifiques échantillons de cette race Dinarique qui, vers le sud avec certaines atténuations dans l'un ou l'autre de ses caractères, prolonge son habitat jusqu'au midi de la Grèce.

Tous les Albanais (il en est de même pour tous les Monténégrins ou pour tous les Bosniaques ou tous les Dalmates), n'appartiennent pas exclusivement à cette race. On ne trouve,

dans l'histoire de leur pays, aucune raison pour qu'ils se soient conservés plus purs que leurs voisins. La race Dinarique est composée à l'aide d'une majorité de types semblables — les proportions en varient selon les lieux — mais, pas plus que les autres races européennes, elle n'a échappé aux mélanges. Il serait intéressant de savoir de quelle époque datent ceux-ci et comment ils sont survenus.

Dans le chapitre destiné à l'Italie, j'ai dit quelques mots des colonies albanaises du sud-est de la Péninsule. Je crois que l'origine historique de ces colonies n'est pas très claire. Certaines traditions veulent qu'elles soient composées avec des Toskes qui ont émigré ; d'autres affirment que ces colons sont des Guègues venus au moment où Scutari appartenait à la République de Venise !

Les études de l'anthropologiste italien Livi ont montré que les populations composant les colonies albanaises du Sud-Est italien sont de petites tailles et que leur crâne est généralement sous-dolichocéphale. Il y a trop de différences entre ces indications, et celles relevées, dans ce chapitre même, sur les Albanais, pour imaginer que ces colons sont de purs Albanais — pas plus Guègues que Toskes. De nouvelles enquêtes, conçues sur un autre type de divisions géographiques que celui utilisé par Livi, éclaireraient peut-être ce problème.

Il vaudrait la peine de savoir, en Albanie même, après une large analyse portant sur le pays tout entier, quelle est la proportion exacte des hommes de race Dinarique ; je la crois considérable.

VII

LES GRECS (1).

Ne serait-il pas d'un très grand intérêt pour les historiens, pour les philosophes, pour les artistes, pour tout le monde

(1) CXCIV, p. 233.

enfin, de savoir à quelle race appartenaient les admirables sculpteurs, les sages, les orateurs, les chefs militaires, les grands politiciens de la Grèce ancienne ?

Or, nous n'en savons rien. Nous ne pouvons faire que des suppositions, et de quelle valeur ? On peut se demander comment il est possible qu'une question aussi importante ait laissé nos devanciers indifférents. Lorsqu'on voit le parti que certains anthropo-sociologues voudraient tirer des caractères ethniques, il ne serait pas, tout de même, sans conséquences de savoir à quelle souche ont pu appartenir les Grecs de la grande époque. Il ne faut pas craindre de le répéter : cette impossibilité de savoir, la faute en est aux archéologues classiques. Une partie de leur éducation est à refaire.

On a dit, mais c'est une affirmation purement théorique, que les Pélasges étaient en majorité brachycéphales, tandis que les Grecs primitifs étaient dolichocéphales. Nous n'avons pas assez de documents pour une telle conclusion. D'ailleurs que sont les Pélasges ? Les quelques crânes de Grecs anciens, provenant principalement de l'Attique, montrent une majorité de crânes allongés ; mais il y a aussi, parmi eux, et non pas exceptionnellement, des types brachycéphales (11 p. 100).

Au surplus, la série cranienne utilisée pour cette indication est d'un minime intérêt : les éléments dont elle est composée n'ont pas été classés stratigraphiquement. Ce qui vaudrait, c'est de savoir, époques après époques, ce qu'ont été les physionomies anthropologiques de la Grèce.

Si réellement la Grèce ancienne était dolichocéphale, elle a bien changé aujourd'hui.

Lorsqu'on étudie les populations balkaniques, on s'aperçoit que les Grecs sont aussi parmi les moins connus. Voici ce qu'écrivait Deniker à leur sujet, en 1913, dans une communication à l'Institut français d'anthropologie : « Quant aux Grecs, on a trop peu de documents sur leur anthropologie. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en outre des deux éléments [Balka-

nique-ouest (1), et Balkanique-est (2)] il doit y en avoir parmi eux un troisième, petit, dolichocéphale et très noir, se rapportant à la race Ibéro-Insulaire, répandue dans la presque île Ibérique, dans le sud de l'Italie et dans les îles de la Méditerranée. » Depuis cette date j'ai apporté une certaine quantité de documents nouveaux et l'on verra tout à l'heure ce qu'il faut penser de l'affirmation ci-dessus.

Lorsqu'on examine : d'un côté, la petitesse territoriale de la Grèce et, de l'autre, l'étendue considérable des domaines où sont établis, en nombre dit-on, les Grecs, on se demande en quels endroits ont été pris tous ces Grecs *extra muros*. Aucun groupe, excepté les « Slaves », ne présente un tel essaimage. C'est que, simplement, il y a Grecs et Grecs, comme il y a Slaves et Slaves ! Beaucoup de populations autour de la mer Noire et de l'Égée, beaucoup de populations en Asie Mineure ou dans la Méditerranée moyenne ont été grécisées, sans avoir jamais possédé beaucoup de Grecs parmi elles, sans avoir dans leurs veines du sang grec. Il en a été des Grecs, grands colonisateurs, comme des Phéniciens ou des Romains.

Les Grecs paraissent être d'une taille moyenne, peut-être un peu supérieure à la moyenne européenne. Leur indice céphalique est sous-brachycéphale.

Mais la population grecque montre toutes les formes craniennes. Toutefois, les crânes brachycéphales sont les plus nombreux. J'en ai trouvé près de 49 p. 100, contre à peine 34 p. 100 de crânes dolichocéphales. En examinant le graphique des statures individuelles et celui de l'indice céphalique, on prend immédiatement conscience des variétés

(1) Type Dinarique.

(2) Taille moyenne : 1^m,65 à 1^m,67, suivant les régions ; pigmentation moins accentuée qu'à l'ouest ; indice céphalique très faible. Deniker ne connaissait pas alors tous les documents que j'ai apportés pour l'étude des peuples balkaniques. Son arrangement, juste pour l'ouest de la Péninsule, est beaucoup trop simpliste pour ce qui concerne l'est.

ethniques représentées en Grèce. Rien que ces deux caractères suffiraient à montrer l'hétérogénéité de ce groupe. Il renferme aussi bien des individus très petits que des individus très grands; des types hyperdolichocéphales et des types hyperbrachycéphales.

La presque île hellénique est coupée en deux, presque exactement, par le 20° degré de longitude est de Paris. Pour Deniker, les populations qui sont à l'ouest de cette ligne appartiendraient, dans leur généralité, au type adriatico-albanais, caractérisé par une taille élevée et un indice céphalique brachycéphale; tandis qu'à l'est du 20° degré de longitude, les Grecs de Thessalie « et peut-être une partie de ceux de l'Attique » feraient partie d'un tout autre type de tailles et d'indices céphaliques plus faibles.

Mais le 20° degré de longitude est de Paris passe notablement à l'orient de la chaîne maîtresse du Pinde; et je pense qu'il est préférable d'établir la séparation à l'aide de l'arête montagneuse, autrement plus utile pour une explication éventuelle des phénomènes constatés. Je rappelle que Deniker croyait que les Grecs de l'Est étaient fréquemment dolichocéphales.

Un essai de répartir les caractères morphologiques selon les provinces donne des résultats chaotiques et ne permet nullement d'accepter cette hypothèse.

A l'ouest de la Grèce, les îles Ioniennes paraissent, selon Stéphanos, renfermer une population brachycéphale ou sous-brachycéphale. Il en serait de même de la grande île Eubée, à l'est. Les crânes arrondis, dans ces deux régions, expliqueraient leur présence bien simplement. L'Albanie et l'Épire sont très proches des Ioniennes et nous savons que, sur les deux rives de l'Aspropotamos, les populations sont brachycéphales. Pour Eubée, la brachycéphalie des habitants s'explique aussi le plus naturellement du monde. Il suffit de se rappeler les émigrations albanaises au moment des luttes de Scander-

berg contre les Turcs. Ces colons étaient probablement de véritables Dinariques. Ils ont conservé leur langue et leur race. C'est un simple fait d'histoire.

Les Grecs ont habituellement le nez droit; mais le type fronto-nasal que les sculpteurs ont représenté n'est pas un caractère morphologique existant normalement; c'est une création esthétique. On trouve d'assez nombreux Grecs ayant des nez aquilins; ou des nez relevés à leur extrémité, et tels qu'on les rencontre abondamment chez les Slaves. Est-ce un souvenir d'une influence ethnique ancienne venue du Nord, à l'époque des invasions de l'empire byzantin? Le mélange des races s'avère encore par ce type physiologique si particulier.

Les yeux des Grecs sont généralement bruns; mais les yeux clairs chez eux ne sont pas rares. Par contre, les cheveux blonds sont exceptionnels. Personnellement, je n'en ai noté que 1,5 p. 100 environ. Ce sont les cheveux bruns foncés et noirs qui dominent. Je dois dire, à cet égard, que ce résumé de mes observations personnelles ne cadre pas complètement avec les résultats fournis par divers auteurs. C'est ainsi qu'Ornstein annonce avoir fréquemment trouvé, en Grèce, des individus aux yeux bleus ou gris, ou aux cheveux blonds. Stéphanos dit que l'on connaît des populations blondes dans la Grèce moderne; dans les villages voisins de l'Eurotas (Laconie); dans les villages montagneux de la Mantinée, ainsi qu'en Eubée, sur le mont Dirphrys. Pourquoi les Grecs ne nous renseignent-ils pas eux-mêmes sur ce point important? D'où peut venir cette population blonde aux yeux bleus ou gris? Est-ce un reliquat des bandes barbares venues du Nord, ce « réservoir des blonds aux yeux clairs »? Les deux auteurs ont négligé de nous indiquer les caractères concomitants à cette faible pigmentation des cheveux et des yeux. Les hommes qu'ils ont examinés étaient-ils petits ou grands? Dolichocéphales ou brachycéphales? L'histoire de la péninsule Balkanique aurait un grand intérêt à le savoir.

Pour l'heure, il est difficile de se représenter la Grèce anthropologique autrement que comme une sorte de cul-de-sac dans lequel se sont arrêtés les groupes ethniques qui ont envahi la Péninsule. La population grecque est comme une photographie composite des peuples balkaniques. Mais je reconnais tout ce qu'une telle image a d'insuffisant. Peut-être, un jour, arriverons-nous à trier les groupes qui composent les populations de la Grèce, et mettrons-nous chacune à sa vraie place ? Mais cette œuvre doit avoir pour base la connaissance de ce qu'a été la population primitive de la Grèce ; de la Grèce préhistorique d'abord, puis de la Grèce classique.

Et c'est pourquoi nous insistons auprès des Grecs eux-mêmes, pour qu'ils nous disent quels ont été les caractères morphologiques de leurs ancêtres les plus lointains.

Si vraiment l'on venait à démontrer que les Grecs les plus primitifs, disons, pour ne pas être trop difficile, les Grecs du Néolithique, appartenaient au même type ethnique que celui qui, au même moment, édifiait pour ses morts les kourganes de la Russie méridionale, ce serait déjà un immense apport scientifique. Je rappelle que la Bosnie-Herzégovine renferme, dans ses nécropoles, des types humains qui sont probablement apparentés à cette race encore énigmatique. De proche en proche, nous établirions sa distribution géographique, et nous saisirions peut-être ses origines. Qui sait alors les filiations que nous pourrions envisager avec les populations préhistoriques de l'Europe centrale et occidentale ? avec celles en particulier du Paléolithique ?

Qui sait encore si une filiation moins ancienne ne nous mènerait pas, de ces Dolichocéphales du Sud-Est européen, aux grands Dolichocéphales de l'Europe occidentale, de l'époque des dolmens ? Et alors que de problèmes surgiraient pour l'Histoire !

CHAPITRE XVI

LES ÉGÉENS

Quelles ont été les destinées ethniques des îles qui parsèment la mer Égée, à l'est et au sud de la Grèce, et dont l'une au moins fut l'objet d'une civilisation magnifique : la Crète ? Les hommes qui s'y établirent pour la première fois venaient-ils, par les Sporades méridionales, de l'Asie proche ou du continent européen ? Étaient-ce des navigateurs partis de plus loin encore, des rivages de la Phénicie ou des ports égyptiens ? En un mot, quelle est la race qui occupa ces îles en premier lieu ?

Je crois que jusqu'à ce jour on n'a pas rencontré sur le territoire de la Crète et dans les archipels qui l'avoisinent au nord des restes de la civilisation paléolithique. A cet égard, ces terres insulaires font corps avec le pourtour continental de la mer Égée, où les plus anciennes traces de culture humaine appartiennent jusqu'à présent à l'âge de la pierre polie. Mais le fait de trouver dans ces îles des restes abondants de civilisation néolithique ne nous inciterait-il pas à supposer que les régions continentales voisines ont dû connaître des civilisations plus anciennes : celles au moins du Paléolithique supérieur ? Le Néolithique, leur succédant, en une continuité naturelle, aurait ensuite passé dans les îles. Il serait bien difficile de croire que celles-ci, à l'âge de la pierre polie, auraient elles-mêmes créé de toutes pièces, comme par un phénomène de génération spontanée, cet état social particulier.

Nous sommes encore bien loin de nous représenter avec

certitude la suite des événements humains dans l'Égée. Il est certain que toutes les îles ne connurent pas, aux mêmes moments, les mêmes images de civilisation. Il est même plusieurs de ces terres fragmentées qui semblent être restées en dehors des influences néolithiques.

Un volume de cette collection a été consacré à la civilisation égéenne (1). Les lecteurs soucieux de documentation de cette sorte n'ont qu'à se reporter à cet ouvrage; ils y trouveront tous les renseignements qu'ils pourraient désirer.

De toutes les terres insulaires égéennes, une seule, la Crète, a fourni des documents squelettiques importants. Nos désirs les voudraient encore plus abondants, plus complets et plus représentatifs des événements dont cette île fut le théâtre. La Crète ayant connu diverses civilisations, nous pouvons nous demander si elles sont le fait d'un seul type ethnique ou de plusieurs. Et, dans ce dernier cas, tout événement social nouveau a-t-il pour corollaire les représentants d'une autre race?

Hélas! les diverses étapes de la civilisation crétoise ne nous ont pas donné, chacune d'elles, des éléments suffisants — je laisse de côté les documents iconographiques inutilisables — pour établir la physionomie ethnique de chacun de ces moments. Cependant tout n'est pas qu'obscurité dans le passé anthropologique de la Crète. Grâce aux travaux d'une série d'anthropologistes anglais, allemands américains, italiens, qui ont étudié d'assez belles séries — de crânes surtout (2), — nous pouvons imaginer quelques hypothèses au sujet des événements humains dans le sud de l'Égée. Nous les esquisserons à grands traits.

Ces documents anthropologiques appartiennent, en quantités variables, aux trois périodes du Minoen. De plus, nous avons,

(1) LXXXII bis.

(2) Consulter, en particulier : CXLV bis, qui contient aussi d'importantes observations sur la population vivante, postérieures à celles d'Hawes, plus complètes que celles-ci. Elles mériteraient, si nous avions la place pour cela, une étude détaillée.

pour les comparaisons, des recherches sur la population vivante.

Pour simplifier le travail et pour rester en contact étroit avec cette série de *l'Évolution de l'Humanité*, je renvoie le lecteur au chapitre où Glotz dit quelques mots du type physique des successifs habitants de la Crète; et, pour commencer, j'utiliserai le tableau qu'il a dressé (il présente quelques légères variations d'avec le mien) des pourcentages des formes craniennes — les sexes ont été mêlés — selon les diverses époques du Minoen ancien (A), moyen (B) et récent (C).

	Dolichocéphales	Mésaticéphales	Brachycéphales
A	55 %	35 %	10 %
B	66,6 %	25 %	7,7 %
C	12,5 %	50 %	37,5 %

En ne considérant que la première et la troisième colonne, il saute aux yeux que du Minoen ancien au Minoen récent, il s'est passé en Crète des événements humains d'une très grande importance. Entre le Minoen ancien et le Minoen moyen, les quelques différences que l'on constate dans ces pourcentages ethniques sont peut-être dues à des phénomènes de statistiques et, jusqu'à plus ample informé, il apparaît qu'une certaine cohésion ethnique existe en Crète au cours de ces deux périodes. Au Minoen récent cette physionomie change brusquement. Et comme il est impossible d'admettre que nous assistons à une transmutation morphologique de la population jusqu'alors existante, force nous est de croire qu'à cette date, il y eut une substitution ethnique.

Ce n'est pas là une petite aventure historique.

En arrêtant d'abord notre vue au Minoen récent, nous pouvons essayer de nous représenter les événements humains qui se sont déroulés en Crète au cours de la première histoire de cette île.

La Crète n'ayant pas connu la civilisation paléolithique, nous ne pouvons faire aucune hypothèse d'immédiate conti-

nuité au sujet des groupes humains qui, dans des environs peu éloignés, pourraient être considérés comme les ancêtres des populations néolithiques crétoises. Mais nous constatons que l'âge de la pierre polie, lorsqu'il inaugure (?) la vie humaine en Crète, est aux mains d'une population dolichocéphale. Celle-ci est loin d'être pure ; elle renferme beaucoup de types intermédiaires, mais elle montre un petit nombre seulement de Brachycéphales. Des images ethniques à peu près semblables nous ont été données par le Néolithique de la péninsule des Balkans, mais là-bas les documents anthropologiques sont encore moins importants. Je rappelle qu'en Europe centrale et occidentale les Brachycéphales n'apparaissent — pour la première fois dans la station d'Ofnet — qu'avec la période mésolithique. Il s'agirait d'établir la chronologie exacte de ce moment en Europe centrale par rapport au Néolithique d'Orient.

Les quelques os longs mesurés en Crète ont permis de reconstituer approximativement la stature des Crétois primitifs. Celle-ci était au-dessous de la moyenne européenne. Peut-être doit-on l'évaluer à 1^m,62 ? La faible taille et la dolichocéphalie caractérisent les populations de la Crète primitive comme elles caractérisent les populations actuelles d'une partie du bassin méditerranéen, notamment de l'Italie du Sud. On peut croire que ces dernières sont en place ; qu'elles sont les descendantes naturelles de celles qui occupaient déjà le pays dans les temps préhistoriques. Mais la Crète est assez éloignée de l'Italie. Comment, par quels moyens, avant le Néolithique ou à son début, un peuplement venu des terres italiennes se serait-il effectué ? Il faut chercher à s'orienter encore dans les régions voisines plus rapprochées que cette Péninsule même (1).

Dans la Grèce continentale les populations sont très mélangées : les unes brachycéphales, les autres dolichocéphales. Les moyennes de l'indice céphalique nous font passer de l'hyper-

(1) Il est bien entendu que nous n'éliminons pas les rapprochements avec l'Italie préhistorique.

brachycéphalie des Épirotes à la dolichocéphalie des Thessaliens. Nulle part, en Grèce, on ne trouve des indices céphaliques moyens de valeur aussi faible que dans l'Italie du Sud.

L'Asie Mineure nous est encore bien mal connue, mais nous savons tout de même que ses habitants sont en majorité brachycéphales, avec des quantités plus ou moins importantes de types dolichocéphales, notamment dans la Basse-Mésopotamie et en Syrie.

En Afrique, les Égyptiens actuels (Coptes et Fellahin) sont presque tous dolichocéphales, mais leur taille est plus élevée que ne semble l'avoir été celle des plus anciens Crétois.

La substitution de population révélée au Minoen récent nous inviterait, pour être comprise, à ne considérer, pour des comparaisons ethniques, que les restes des populations voisines de la même époque ou de moments peu différents. Mais la documentation alors fait quasiment défaut. Nous possédons quelques crânes de la Grèce ancienne, mais ce sont de bien maigres documents. Ils nous ont révélé, comme en Crète, une prédominance marquée du type dolichocéphale avec immixtion de quelques brachycéphales (11 p. 100 environ). Mais cette statistique est basée sur un petit nombre d'observations.

Les Phéniciens (voir le chapitre qui les concerne) étaient aussi des dolichocéphales et leur taille paraît avoir été peu élevée. Ces caractères morphologiques concomitants sont à considérer. Faut-il tenter d'établir une parenté entre les habitants de la Phénicie et les anciens Crétois ? Il est possible que les Phéniciens et les Crétois primitifs aient appartenu au même groupe originel. Il y aurait même plusieurs raisons pour le croire. La Crète serait-elle alors une étape première des Phéniciens vers l'Occident ?

Nous n'avons pas à nous préoccuper ici des variétés dans les états de civilisation des deux régions, ni des moments divers que ces états connurent. Nous constatons simplement que la Phénicie est, par les contingents humains qui l'habi-

taient, d'une bien plus grande ancienneté que la Crète, qu'elle a possédé les civilisations paléolithiques ; que chaque jour, sur son territoire, nous retrouvons des stations de ces époques lointaines. A ces anciennes périodes, la Crète paraît déserte. Pourquoi, au début du Néolithique, des groupes humains venus de Phénicie, pays de très vieille souche, n'auraient-ils pas découvert la grande île et n'y auraient-ils pas créé les débuts de la magnifique civilisation que l'on sait ? Un maigre état de culture peut subitement fleurir en se transportant dans un autre lieu, lorsqu'il est enveloppé d'une autre ambiance. Des milieux divers peuvent inciter, dans une même unité de temps, des hommes semblables à des pensées très différentes. J'aimerais avoir la place nécessaire pour développer et appuyer mon point de vue. Toutefois je reconnais qu'il m'est impossible d'apporter, pour ce qui concerne la Crète, aucune preuve péremptoire à l'appui de ma thèse. Je fournis simplement, dans un ordre chronologique favorable — et c'est déjà quelque chose, — des concordances morphologiques et un raisonnement. Les années qui vont venir nous diront ce que vaut celui-ci.

D'où proviennent les populations brachycéphales de la Crète préhistorique ? La réponse ici, non plus, n'est pas facile. Si nous pouvions disposer de nombreux squelettes plus ou moins complets (c'est-à-dire avec leurs crânes) de ce type humain, nous aurions quelques possibilités de chercher des lignées héréditaires dans les diverses régions de la Méditerranée orientale. Nous connaissons des brachycéphales un peu dans toutes les directions de l'Égée septentrionale, notamment dans l'Asie Mineure qui regarde la Grèce, et nous en connaissons aussi en Grèce occidentale et sur toute la longueur de la mer Adriatique qui fait face à l'Italie. Ces derniers sont les Dinariques dont, à maintes reprises, nous avons parlé ; ils possèdent des caractéristiques morphologiques très nettes. Quant aux Brachycéphales d'Asie, nous n'avons pas encore, à leur endroit,

assez de renseignements pour tenter quelque rapprochement que ce soit avec les Dinariques.

Pour ce qui est des temps préhistoriques, en ces régions voisines de la Crète, je rappelle que des types brachycéphales se sont aussi rencontrés dans les stations néolithiques de la péninsule des Balkans. Troie en a également montré. Tous ces Brachycéphales néolithiques méditerranéens sont-ils de la même famille ? Il serait bien intéressant de les grouper pour une étude d'ensemble qui fixerait leur appartenance.

Plus en arrière que les littoraux d'Asie, dans les montagnes qui donnent leurs eaux à l'Euphrate et au Tigre, dans le Caucase, en Perse, plus loin encore vers l'Est, nous rencontrons d'abondants groupes de Brachycéphales, bruns, de stature élevée, ou moyenne. Représentent-ils, dans leurs habitats actuels, des étapes de migrations préhistoriques qui se seraient avancées vers l'Occident ainsi que le voudrait le « mirage » que l'on sait ?

En Crète, les substitutions ethniques par les contingents des Brachycéphales se remarquent au Minoen récent. Si nous admettons une hypothèse telle que celle qui vient d'être envisagée, il faudrait croire que les déplacements en Asie auraient commencé au Néolithique, ou au début de l'âge du bronze, pour aboutir en Crète à la fin de cet âge, puisque nous voyons les Brachycéphales installés dans l'île à ce moment-là.

Glötz pense que la révolution qui devait mettre fin à l'âge du bronze et à la civilisation minoenne, cette invasion de guerriers à tête ronde, marque l'arrivée des Hellènes. Dussaud est de la même opinion, puisqu'il parle d'envahissements par les Achéens. C'est possible. Nous savons qu'aujourd'hui encore la Grèce possède de nombreux types brachycéphales sur son territoire et qu'elle les abritait sûrement déjà à l'âge du bronze. Mais n'empêche que j'aimerais bien savoir quelles sont les autres caractéristiques ethniques de ces envahisseurs, qui pourraient, si les Achéens sont venus de Thessalie comme on le croit, être des représentants de la race Dinarique.

A propos de ce changement si radical dans la morphologie des habitants de la Crète, à la fin de l'âge du bronze, ne doit-on pas faire remarquer à quel point les recherches anthropologiques peuvent être importantes pour l'Histoire? Avant que l'Anthropologie eût décelé les variétés humaines, on ne prêtait aucune attention aux « documents » que nous utilisons dans ce livre. Les squelettes que l'on exhumait au cours des fouilles étaient simplement des squelettes, et pas autre chose. On les abandonnait sur le bord des tranchées, ou on les brisait, ou on les ensevelissait à nouveau. Nul archéologue n'aurait imaginé que de tels ossements allaient fournir à la science des moyens d'explication parfois très étendus, éclairer bien des événements obscurs.

Aujourd'hui, selon les observations faites par Hawes qui a étudié plusieurs milliers d'individus, la majorité des habitants de l'île de Minos est composée par des Brachycéphales.

En résumé, la civilisation crétoise, instaurée par les Dolichocéphales qui lui apportèrent l'âge de la pierre polie, voit se succéder des générations de mêmes hommes jusque vers la fin de l'âge du bronze. Alors les Brachycéphales qui, jusque-là, n'étaient, parmi les autres, que des « disséminés », se substituèrent à eux. Ils acquirent la prépondérance et ils conservèrent leur influence numérique jusqu'à aujourd'hui. Nous avons émis quelques hypothèses au sujet des origines des uns et des autres. Le sort définitif de ces hypothèses nous sera prochainement indiqué (1).

(1) Faut-il rappeler, pour mémoire, que des statuettes stéatopyges féminines ont été rencontrées en divers points de l'Égée et notamment dans la Crète de l'époque néolithique? Faut-il faire intervenir, pour les expliquer, une interprétation ethnique? Les relations de la Crète avec l'Afrique sont indéniables. Cela nous entraînerait bien loin. Je rappelle qu'à l'âge du cuivre égéen le type stéatopyge disparaît. Changement de mode artistique ou changements dans la population? Sur les problèmes relatifs aux origines des populations méditerranéennes, consulter les ouvrages de Sergi.

TROISIÈME PARTIE

LES RACES DE L'ASIE

CHAPITRE PREMIER

REMARQUES GÉNÉRALES

Ceux de ma génération, lorsqu'ils pensaient aux origines de leur race, ont eu longtemps l'habitude — aujourd'hui même beaucoup l'ont conservée — de regarder sans hésiter vers l'Orient. Leurs yeux se portaient vers cette vaste région tourmentée; vers ce massif où s'inscrit le plateau du Pamir, dont les neiges vont alimenter, par les quatre directions, les quatre fleuves de l'Asie. Images de circulations continues; assurances de fertilités infinies; cheminements naturels par les vallées: routes permettant à la vie humaine, lorsqu'elle le désirera, de s'écouler aussi facilement que l'eau même!

Tableau enchanteur! Représentations accommodantes! Leur simplicité les rend particulièrement séduisantes!

Par l'Indus, on atteint sans peine le Pendjab et l'Océan: l'Océan qui ouvre sur l'infini ses horizons, et qui, pour guides sûrs, offre ses littoraux. Par le Syr et l'Amou Daria, on s'avance vers les steppes de la mer d'Aral et de la Caspienne, où les Kirghiz nomades montrent encore aujourd'hui, en physionomie réduite, comment peut s'accomplir une migration.

C'est de cette région, intellectuellement idyllique, que repoussés, dit-on, par le refroidissement du pays, les hypothétiques Indo-Européens se seraient répandus dans le monde

qu'ils habitent encore aujourd'hui. Hypothèse d'anthropologie monogéniste ; hypothèse de géographie humaine ; hypothèse linguistique, surtout !...

Cette vue de l'esprit, — scientifiquement ce n'était pas davantage, — cette création dans un cabinet de travail, cette affabulation, dont la paternité remonterait à Rhode (1), fut, dans le « monde cultivé », apportée, comme un évangile, principalement par un savant genevois, Adolphe Pictet (2), au moyen d'un livre retentissant. Par les *Origines indo-européennes et les Aryas primitifs*, il expose les commencements de notre race européenne, toute la vie primitive des ancêtres ! Appartenant à une famille de naturalistes, vivant dans un milieu où les sciences brillaient d'un vif éclat, Pictet donnait à son ouvrage un titre d'allure strictement scientifique, puisqu'il l'appelait « Essai de paléontologie linguistique » ; comme si la linguistique des plus lointains passés pouvait se représenter à nous avec la même certitude que les séries paléontologiques !

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler toutes les discussions qui suivirent, de raviver le souvenir de cette immense controverse, que Salomon Reinach a mise au point, dans un opuscule connu de tous les spécialistes (3). Je n'ai d'ailleurs aucune compétence pour intervenir, du point de vue linguistique-historique, dans un tel débat.

Du point de vue anthropologique, le seul qui soit en cause, le problème me paraît devoir être posé de la façon suivante : si, comme on le prétend, les Indo-Européens ont une origine commune, il faut que, partout où nous rencontrerons leurs descendants, ils montrent des caractères morphologiques semblables.

Nous ne discutons pas autrement lorsqu'il s'agit du genre *Elephas* ou de tel autre genre de Mammifères.

Si les Aryens représentent une seule race humaine, il suffi-

(1) CCXVIII. — (2) CXC. — (3) CCXIV.

rait d'étudier les Indous d'un côté et les familles européennes de l'autre, et tout aussitôt, en rapprochant les observations recueillies, nous constaterions des concordances absolues. On comprend, ne serait-ce que pour résoudre, une fois pour toutes, ce problème dualiste, à quel degré s'impose une étude anthropologique serrée de l'Asie méridionale et occidentale — au moins — et aussi de presque toutes les populations européennes. L'Asie est une terre depuis très longtemps offerte aux Hommes, et les hommes l'ont certainement peuplée depuis des périodes très lointaines. Il est possible même que nous y trouvions un jour notre berceau.

C'est le moment de rappeler, pour demeurer dans l'ordre chronologique, les heureuses trouvailles faites par le Dr Dubois, dans l'île de Java à Trinil, des restes du *Pithecanthropus*.

En 1890, ce savant effectuait des recherches paléontologiques dans la région centrale de l'île (province de Madioen), sur la rive gauche du Solo (ou Bengawan). Il y a là, entre les villages de Trinil et de Klitae, dans les flancs méridionaux des Kendengs, une grande abondance de fossiles, plantes et animaux. Ils sont enfermés dans des lits de tufs volcaniques amoncelés, d'origine fluviale, provenant des volcans voisins, notamment des Lawu-Kukusan. Presque toutes les espèces rencontrées sont différentes des espèces actuelles, et la physiologie générale de cette faune fossile rappelle celle des monts Siwalik. Ces animaux vivaient à Java, quand l'île était encore réunie au continent asiatique.

Les fouilles de Dubois durèrent plusieurs années. C'est en 1891, et en 1892, que les restes du *Pithecanthropus erectus* furent découverts. En premier lieu (septembre 1891), la troisième molaire supérieure droite ; en octobre de la même année, la célèbre calotte crânienne. Le fémur fut exhumé en août 1892 ;

d'autres débris furent encore rencontrés plus tard. Rares sont les anthropologistes européens qui ont eu la chance de tenir en mains ces restes vénérables, impressionnants par la beauté de leur fossilisation ; émouvants, surtout depuis que Dubois, ayant dégagé l'intérieur de la calotte cranienne du magma qui la remplissait, les empreintes des circonvolutions cérébrales sont apparues.

Aujourd'hui encore il n'y a pas une opinion commune au sujet de la position généalogique du *Pithecanthropus*, non plus que sur la position chronologique que doit définitivement occuper la strate dans laquelle il a été découvert. On comprend l'importance de ce dernier problème : si la couche à Pithécantrophe doit être rajeunie et reportée du Pliocène au Quaternaire, la place attribuée dans la généalogie humaine au fossile de Trinil change, il ne peut plus figurer dans la filiation directe de l'homme, puisque celui-ci existait déjà à cette période géologique.

Voici les conclusions que Dubois avait émises au sujet de l'interprétation généalogique des restes retrouvés : « Après toute critique, je persiste à penser que le *Pithecanthropus erectus* appartient en ligne directe à la généalogie de l'Homme, ou au moins ne peut s'éloigner beaucoup de cette ligne. Notre ancêtre en tout cas ne pouvait être bien différent, mais devait être très proche parent du *Pithecanthropus erectus*. » Boule a fait, au sujet de cette généalogie, une remarque extrêmement judicieuse. « Mais il faut préciser, dit-il, et c'est ici le cas de répéter que ressemblance ne veut pas toujours dire descendance. De ce que le Pithécantrophe réalise vraiment, par la somme, d'ailleurs assez faible, de ses caractères connus, un intermédiaire *morphologique* entre les grands singes et l'Homme, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il faut le considérer comme un intermédiaire *généalogique*. Et cette distinction n'est pas, comme on l'a prétendu, une question de mots. »

On sait que la calotte cranienne du Pithécantrophe, par

certaines de ses caractères morphologiques, mais surtout par sa capacité, est « vraiment intermédiaire à celle d'un singe comme le Chimpanzé, et à celle d'un homme de qualité vraiment inférieure comme l'Homme de Néanderthal ». Le cerveau, dont les caractères morphologiques ont été révélés par le moulage intracranien, conduit aux mêmes conclusions.

Le fémur retrouvé est complet. Il appartenait au côté gauche. Il est gracile et il représente, dans ses traits principaux, l'aspect d'un fémur féminin. La reconstitution de la taille donne 1^m,65 environ (les opinions varient entre 1^m,60 et 1^m,70). On l'a répété maintes fois : si ce fémur, dont toutes les caractéristiques sont humaines, avait été trouvé seul, on n'eût pas hésité à l'attribuer à un homme.

En face de toutes ces contradictions morphologiques, causées par les caractères discordants du crâne, du fémur et des dents, plusieurs naturalistes, et Boule avec eux, ont émis l'hypothèse que les restes du Pithécantrophe auraient pu appartenir à une forme géante de singe, se rattachant au groupe des Gibbons (1). Il représenterait ainsi « un ramuscule du rameau Gibbon plus évolué, plus spécialisé que les ramuscules voisins et qui se serait flétri de bonne heure, peut-être à cause de cette spécialisation même. Le Pithécantrophe n'appartiendrait donc pas à la lignée ancestrale du genre *Homo*. Les caractères plus ou moins « humains » de sa calotte cranienne et même de son fémur ne seraient que des caractères de convergence et non de filiation. Cette interprétation de la mémorable découverte de Java n'en diminue pas l'intérêt. Je serais tenté de dire, au contraire, qu'elle l'augmente, puisque la lignée humaine, tout en gardant encore son indépendance, nous paraît ainsi, morphologiquement, moins isolée qu'autrefois, des lignées voisines. Il est inutile,

(1) Voir **XXI**, p. 109. Toutefois on peut faire à cette hypothèse de sérieuses objections, basées, en particulier, sur les rapports d'accroissement de l'encéphale et de la taille. Il serait difficile d'admettre qu'un Gibbon géant, dont la taille pourrait être comprise entre 1^m,60 et 1^m,70, puisse être possesseur d'un cerveau de 870 grammes ! Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point.

dans un volume comme celui-ci, d'entrer dans plus de détails.

* * *

S'il fallait accepter les interprétations données par certains découvreurs à leurs trouvailles, nous devrions admettre que l'Asie continentale était déjà peuplée aux temps tertiaires. Théoriquement rien ne s'opposerait, nous le savons, à un tel peuplement. Noetling a signalé, dans des conglomérats pliocènes de Birmanie, des silex qu'il croit travaillés intentionnellement. Dans les alluvions de plusieurs cours d'eau de l'Indoustan, on a trouvé des outils de pierre taillée, accompagnant des débris d'animaux dont plusieurs remontent au Pliocène.

Les dépôts de latérites des Ghâts orientaux, qui renferment des outils de forme chelléenne, en quartzites et en latérites, sont considérés comme remontant au moins aux temps pléistocènes. D'autres horizons paléolithiques ont été signalés en bien des lieux de l'Asie, notamment en Syrie, où les outils chelléens, absolument semblables aux types européens, ont été retrouvés, en même temps que des types plus récents, moustériens, aurignaciens et magdaléniens, où Zumoffen a exhumé des débris humains considérés comme d'âge aurignacien. Dans l'île de Ceylan, Fritz et Paul Sarasin ont mis au jour, dans leurs fouilles, des instruments de facies paléolithiques, mais d'un âge indéterminé; et au nord des monts Sayan, dans les terrasses du haut Yénisséï, Savenkow d'abord, puis de Baye et Volkow, ont trouvé, en contact avec des restes de faunes analogues à celle de notre époque du mammoth, des instruments en quartzites, d'allure moustérienne et chelléenne. En 1896, Kouznetsof signalait, près de Tomsk, dans le löss, des outils paléolithiques, dans une couche à mammoths.

Pendant longtemps l'Asie orientale n'a pas livré de restes laissés par l'Homme pléistocène, et l'on a cru que les plus anciennes civilisations, dans cette région, dataient du Néolithique. Mais

Matsumoto a décrit récemment un sacrum humain provenant du löss chinois de Ho-Nan. Des hommes pléistocènes auraient donc habité la Chine, ce qui n'est pas pour nous étonner. Et, d'autre part, le Japon a livré, à plusieurs savants de ce pays, des restes d'outillages, d'aspect paléolithique. Ainsi, petit à petit, l'aurore se lève sur ces Préhistoriques d'Asie. Ce vieux continent, d'où sont issus une partie des Européens, se révèle à nous. Cette terre, pour plusieurs d'entre nous maternelle, dont le plus lointain passé est encore couvert de voiles épais, laisse de place en place transpercer la lumière. Il est probable que, lorsque des fouilles systématiques pourront être entreprises, elle nous montreront, sur toute l'étendue du continent, la présence des mêmes industries paléolithiques qu'en Europe. Alors l'Eurasie ne sera pas seulement qu'un bloc géographique!

Se présenteront-elles, ces industries, dans le même ordre de superpositions sur les deux continents? En ce moment même, une mission américaine pratique des fouilles dans l'Asie centrale (on sait les théories des Américains relatives au peuplement de leur continent par les Asiatiques). Attendons (1). Mais si nous avons la quasi-certitude que les populations quaternaires occupaient, à peu près dans toutes les directions, le sol de l'Asie, il faut reconnaître que nous ne savons rien des caractères physiques de ces populations.

Étaient-elles de grande taille ou de petite taille? Dolichocéphales ou brachycéphales? Il nous est impossible de tenter

(1) Certains auteurs (le Japonais Torii par exemple) pensent que de grandes parties de l'Asie n'ont pas connu la civilisation paléolithique.

Pour le Paléolithique de l'Asie, on pourra consulter utilement la bibliographie donnée par Deniker, dans les *Nouvelles géographies*, Paris 1892, et dans *les Races et Peuples de la Terre*, Paris 1900; puis pour l'âge de la pierre en Asie: XXXVI; CCC; CCLXXXIII; CLXXI; CXLIX; CCLXVIII. — La plus ancienne publication relative à la découverte d'un outillage préhistorique en Asie est celle de Louis Lartet (Note sur la découverte de silex taillés en Syrie, *Bull. Soc. géol. France*, 1865). Pour les autres: Torii (R. et K.), CCLVII. — P. et F. Sarasin, CCXXVIII. — Mitra, CLIX. — Surtout Boule qui a résumé la plupart des découvertes, XXI. Les anthropologistes américains et beaucoup de savants européens avec eux

d'établir un lien généalogique quelconque avec les races humaines des périodes plus récentes.

Le Néolithique asiatique est plus abondant. Il semble répandu un peu partout, et les objets qui le caractérisent sont, en gros, les mêmes que les nôtres. La Mésopotamie a révélé cette civilisation à J. de Morgan (1) comme la Mongolie orientale l'a révélée à Torii, comme les kjökkenmöddings du Japon et de la Mandchourie l'ont montrée aux investigateurs japonais. De la période néolithique, nous possédons quelques restes ostéologiques. Mais ils sont trop insuffisants pour autoriser n'importe quelles conclusions. Ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'âge de la pierre polie, l'Asie dans son ensemble paraît, comme l'Europe, au même moment, renfermer déjà plusieurs types anthropologiques. Les squelettes découverts au Tonkin par Mansuy sont de type dolichocéphale (à face relativement courte), avec des indices de 73 et 77; comme sont dolichocéphales aussi des crânes trouvés beaucoup plus au nord, dans la Sibérie méridionale. Cette constatation a une grande importance, si l'on songe que cette qualité morphologique est bien loin d'être celle des populations vivantes de l'Asie, sauf le Sud-Ouest (Indoustan, Iran, Arabie). L'âge du bronze est également richement représenté un peu partout. Sa présence en certains points de l'Asie pose pour nous des problèmes d'une énorme importance. L'histoire du peuplement primitif de l'Europe y est intéressée au premier chef; comme elle est intéressée à la comparaison entre eux des Néolithiques eurasiens. Ici l'Archéologie a

imaginé que les populations préhistoriques de l'Asie — notamment de l'Asie centrale et septentrionale — ont effectué, successivement, des migrations en Amérique. Dès le post-glaciaire, au moins, des groupes asiatiques auraient franchi le détroit de Behring et se seraient répandus dans l'Amérique du Nord. La Sibérie du Nord-Est aurait été, comme qui dirait, le réservoir momentané de ces émigrations qui, arrivant de plus loin, n'étaient là que sur un territoire de passage. Cette hypothèse ne manque pas de solidité; mais elle ne peut être seule envisagée pour expliquer les origines des races américaines. Le chef du service anthropologique américain, Hrdlička, s'est fait, au Congrès de Genève de 1912, le champion de cette hypothèse.

(1) CLXIII.

largement devancé l'Anthropologie (1). Nous autres, hélas! nous attendons encore la plupart de nos documents.

Maintenant, jetons un rapide coup d'œil sur les populations actuelles de l'Asie.

Si nous en jugeons par les quelques restes qui nous sont parvenus, ces populations ne sont pas partout les héritières anatomiques de celles qui occupaient les mêmes territoires aux périodes préhistoriques. Il faut surtout, dans les pages qui vont venir, ne pas se faire d'illusions. Nos connaissances anthropologiques de l'immense continent asiatique sont bien minces et bien fragiles, et tout à fait insuffisantes pour nous permettre quelles conclusions sérieuses que ce soient.

De très grands territoires n'ont jamais été abordés par les anthropologistes. Et là où ceux-ci ont travaillé, ils n'ont guère étudié que de petites « séries » : l'Indoustan, le Japon, plusieurs parties de l'Asie antérieure sont les pays les mieux connus. Mais si quelques milliers d'individus ont été examinés dans l'Indoustan et la Chine par exemple, se représente-t-on le faible pourcentage que cela donne en regard des centaines de millions d'hommes habitant ces pays? Et ces contingents énormes ne sont pas composés de races pures; ce qui rend le pourcentage bien plus faible encore. Donc, en parcourant ces pages, le lecteur devra toujours faire la restriction mentale qui est de rigueur devant toute œuvre en gestation.

Lorsqu'on songe aux formidables civilisations qui se sont déroulées sur le continent asiatique, une certaine mélancolie nous vient de ne pouvoir reconnaître quels groupes, actuellement vivants, pourraient se réclamer de tels ancêtres. Peut-être qu'une partie des Kurdes et des Arméniens, souvent frères de race, dont les uns sont redevenus des pasteurs nomades, doivent être envisagés comme les descendants des grandes civilisations de l'Asie occidentale.

L'examen rapide que nous allons faire des races de l'Asie

(1) LXVI.

laissera de côté un grand nombre de groupes ethniques, dont les actes n'ont jamais figuré dans l'histoire, du moins dans celle qui nous est connue. Les Samoyèdes, les Tougouz, les Ostiaks, les Tchouktchi ou les Kamtchadales, pour les régions septentrionales; et, pour les régions méridionales, beaucoup de peuples indo-chinois, sans compter les Négritos, les Andamans, etc., ne semblent pas avoir joué de rôles prépondérants dans les aventures historiques de l'Asie. Et malgré tout l'intérêt que, par ailleurs, peuvent présenter ces divers groupes humains, nous ne les signalerons même pas à l'attention du lecteur.

Les destinées des peuples qui furent les principaux animateurs de l'Histoire, en Asie, ont été extrêmement différentes. Des empires formidables, dont la domination paraissait éternelle, se sont effondrés; de jeunes nations que rien ne semblait prédestiner à de telles aventures sont entrées, avec une violence inouïe, dans l'orbite de l'Histoire. Qu'est devenue aujourd'hui, après avoir connu des succès fantastiques, la puissance des Mongols? A quelles causes attribuer ces avantages, puis ces revers? Serait-ce un exemple que chaque nation porte en son sein à la fois les causes de ses grandeurs et celles de sa décadence? La qualité zoologique des groupes humains peut-elle être invoquée comme une raison explicative, ainsi qu'on l'a cru si fortement dans le dernier quart du XIX^e siècle?

Lorsqu'on essaie de se rendre compte des caractères morphologiques des populations asiatiques, on s'aperçoit qu'aujourd'hui encore, comme aux temps préhistoriques, les Dolichocéphales et les Brachycéphales s'affrontent sur le vaste continent, d'ailleurs dans des proportions extrêmement différentes, et leurs groupements ne sont pas cantonnés dans des limites géographiques précises.

Les types dolichocéphales et sous-dolichocéphales, s'ils sont surtout abondants dans la péninsule Hindoue (où ils constituent presque un bloc compact, surtout les Dolichocéphales véritables), se rencontrent ailleurs en Asie, à de grandes distances

des pays sud-himalayens; par exemple parmi les Aïnou de Sakhaline ou de Yéso, parmi les Japonais et les Chinois; et même parmi les populations de l'Asie occidentale (Tatars, Persans, Turkmènes). Mais dans plusieurs de ces régions-là il paraît difficile, car la brachycéphalie y est la règle, d'accorder le titre d'autochtones à ces populations à crânes allongés (1).

Les Brachycéphales, eux, occupent une grande partie de l'ouest et du centre de l'Asie.

Au nord, les Samoyèdes et les Tougouz appartiennent à ce type, de même qu'au centre beaucoup de Chinois et d'habitants du Turkestan.

On a l'habitude de dire que l'Asie est la source de la brachycéphalie. Les recherches modernes ont montré que ce « grand réservoir » des Brachycéphales renfermait aussi des masses imposantes de Dolichocéphales!

Il est très difficile, aux yeux de quelqu'un qui n'est pas historien, d'établir des coupures fondées dans l'Histoire universelle. Quelles réactions peuvent avoir les événements d'un pays lointain sur l'histoire de tel ou tel autre pays, à tel ou tel moment? A première vue, par exemple, il semble qu'une influence directe de l'histoire de la Chine, sur les faits européens, ne puisse être envisagée? Et cependant en est-on bien sûr? Les grandes fouilles des Stein, des Pelliot, des von Lecoq, et les admirables découvertes auxquelles elles ont conduit, ne nous montrent-elles pas, au contraire, ces réactions allant de proche en proche, de la Chine au Turkestan et, par delà les steppes des Turkmènes et les montagnes de l'Iran, vers l'Asie Mineure et l'Arabie? D'un autre côté, dans le passé, les Arabes, les Tatars et les Turcs; dans le présent, les Japonais, ne sont-ils pas redevables d'une partie de leur civilisation

(1) Il faut constater tout de suite cette chose intéressante : les Indo-Chinois ont une morphologie crânienne très différente de leurs voisins les Indoustani : Annamites, Cambodgiens, Siamois, Birmans apparaissent, par ce seul caractère morphologique, comme d'une autre race que celle à laquelle s'apparentent les Indous.

à des peuples asiatiques dont l'histoire n'a jamais dépassé les limites de l'Asie? Je laisse à de plus compétents que moi le soin d'en décider! Mais on voudra bien comprendre les difficultés de celui qui est obligé, pour des raisons d'opportunité, d'opérer au choix. Celui-ci est toujours brutal, parce qu'il nécessite trop de simplifications. Il s'accorde mal avec les obligations scientifiques de la recherche des causes lointaines.

Ces réserves étant exprimées, il semble qu'en Asie l'attention peut surtout être attirée sur les races qui ont écrit l'histoire ancienne: les Perses, les Mèdes, les Assyro-Chaldéens, les Chinois, les Indous.

Puis sur celles qui écrivirent une histoire plus récente: les Arabes, les Tatars et les Turcs; enfin sur les Japonais.

Que l'on ne s'imagine pas que nous allons apporter au sujet de ces races beaucoup de renseignements. L'Anthropologie ne connaît que fort peu les caractères somatologiques des populations vivantes de l'Asie. Quant aux populations qui créèrent l'histoire ancienne, autant dire que nous ne savons quasiment rien. J'enrage, à la pensée que les archéologues qui exhumèrent, des sols millénaires de l'Asie occidentale, tant d'admirables monuments, aient été si peu préoccupés des restes humains qu'ils rencontraient! On ne protestera jamais assez contre ce vandalisme scientifique accompli par des hommes qui prétendent s'appeler des « hommes de science ».

A tout instant la question s'est posée de savoir à quelle race appartenaient ceux qui édifièrent Babylone et Ninive. A quel groupe ethnique appartenaient Sargoun ou Assurbanipal ou Cyrus? On peut penser que les Persans actuels, les Kurdes et les Arméniens, certains Turcs, sont les descendants, restés en place, des populations de ces antiques royaumes. Mais qui nous prouve que ces descendants sont toujours demeurés sur les terres où leurs ancêtres développèrent ces étonnantes civilisations?...

CHAPITRE II

LES TURCS OSMANLI

Depuis cinquante ans, les événements politiques ont singulièrement diminué le domaine européen des Turcs. Et la dernière guerre leur a imposé d'immenses sacrifices territoriaux en Asie.

N'oublions pas, tout d'abord, que de très grandes étendues, soumises aux Turcs, portant le nom générique de Turquie d'Europe ou de Turquie d'Asie, n'étaient pas peuplées par des Turcs et n'oublions pas non plus — exemples relevés maintes fois au cours de cet ouvrage — que beaucoup de « Turcs » — par exemple les Turcs de la Bosnie-Herzégovine — n'étaient que des islamisés, de souches ethniques diverses, revêtus d'une étiquette politique commune.

Qui dira l'origine précise des Turcs?

Il est entendu que nous parlons ici, surtout, des Turcs Osmanli, de ceux qui, avec les Turcomans de la Perse, du Turkestan russe ou afghan, des Aderbeidjani, ces « Iraniens turquisés du Caucase et de la Perse » (?) constituent le groupe turc occidental. Et nous laissons de côté — excepté les Tatars dont il sera question — les autres peuples parlant les différents dialectes turcs (1).

Nous disons: surtout les Turcs Osmanli, parce qu'il est très difficile, dans la situation actuelle des recherches anthropolo-

(1) La « race » turque a été l'objet d'un plus grand nombre de travaux que la « race » mongole. On en aura une idée, en comparant dans *les Races de l'Europe: l'indice céphalique*, par J. DENIKER, Paris 1899, la quantité respective des mémoires cités relatifs aux Turcs et aux Tatars.

giques, d'attribuer à tel ou tel peuple, englobé dans la puissance turque, une prédominance dans les états successifs de la dynamique sociale qui a créé l'histoire des Turcs.

Ces hommes, de races originellement diverses, dont la réunion compose le groupe turc occidental, sont restés (les Osmanli forment une très nette exception) presque tous des nomades : les Turcomans, les Yuruks, etc. Les voyageurs admettent volontiers que ces nomades représentent les types les plus purs de la race. Mais il ne faudrait pas se laisser suggestionner par cette idée romantique, que le nomade ne se mésallie nulle part. Les agriculteurs comme les Sartes — ou les Tatars — se sont laissé pénétrer plus facilement par les éléments étrangers : par les Mongols et les Tougouz, dans le groupe oriental ; par les Indo-Afghans, les Arabes, les Assyroïdes, dans le groupe occidental.

En réalité, malgré d'assez nombreux travaux, nous ne pouvons rien affirmer quant à la pureté de race des peuples turcs nomades.

Les comparaisons, entre les deux grands groupes sociaux, ne manqueraient pas d'intérêt. N'a-t-on pas affirmé que c'est à cause de leurs mélanges mêmes, que les Turcs Osmanli ont pu jouer le rôle que l'Histoire connaît, et constituer un organisme politique de longue durée, alors que les anciens empires, fondés par les autres groupes turcs — l'empire Tatar par exemple — s'effondraient rapidement ? Que faut-il penser de ce déterminisme de l'histoire turque ?

Si nous devons déduire les qualités ethniques des Turcs des événements qui poussèrent les invasions osmanli, il nous paraît hors de doute que ce peuple ne peut être autre chose qu'un amalgame anthropologique. Et cela deviendrait certain si nous admettons, comme un *a priori*, que le vainqueur, au fur et à mesure des faits de guerre, des avances en pays conquis, s'incorpore obligatoirement le vaincu.

On a dit que les Turcs d'Europe étaient très mélangés de

Dinariques, parce que la conquête ottomane avait incorporé, politiquement, à l'Empire, un grand nombre d'habitants de la péninsule Balkanique occidentale. N'oublions pas, toutefois, que l'Osmanli est musulman, et que là où les peuples conquis n'ont pas accepté la religion du vainqueur, il ne leur a guère été possible, puisqu'ils étaient des « rayas », des inférieurs, de s'allier au groupe turc. Je crois que l'on a beaucoup exagéré ces mélanges.

Les « Turcs » de Bosnie-Herzégovine, qui ne sont pas autre chose, dans leur très grande majorité, que des Dinariques islamisés, n'ont pas beaucoup essaimé. Ils n'ont participé que dans une très faible mesure aux mélanges ethniques. La plupart de ces « turquisés » ont pris l'étiquette des Osmanli, sont devenus Turcs, par intérêt économique ; en particulier, beaucoup de grands propriétaires terriens. Ils avaient tout avantage, pour rester possesseurs de leurs domaines, à prendre la religion du conquérant ; mais, encore une fois, ces Turquisés ont continué à se marier entre eux. Leur race n'a été que peu atténuée. Ils ont constitué, dans le grand ensemble turc, une cellule qui portait, pour nous qui les examinons à distance, le titre du groupe entier. Il ne s'agit pas là de ce qu'on appellerait, dans le langage de la chimie, une combinaison. Ce serait plutôt un mélange, c'est-à-dire une association de plusieurs corps ethniques, devenus indistincts, par des appellations politiques et religieuses.

On a déjà publié beaucoup d'arguments (je ne parle pas de mémoires anthropologiques) pour essayer d'établir l'origine des Turcs. Les « raisonnements » linguistiques et géographiques sont intervenus, et d'autres encore. On a dit que les Turcs étaient des Ouralo-Altaïques — ce qui n'a pas demandé une grande richesse d'imagination ; des Ougro-Finnois — ce qui ne veut pas dire grand'chose. On est allé jusqu'à les faire entrer dans un ensemble ethnique qui porterait le nom, plus vague encore, d'Ougro-Japonais !... Il me semble, à consulter

la littérature, que les linguistes d'un côté, les historiens de l'autre, se sont disputés longuement. Ont-ils, pour ce qui les concerne, résolu la question ? Ou l'ont-ils seulement compliquée ?...

Plusieurs populations, établies en Europe, ont été ainsi turquisées, à cause de la langue qu'elles parlaient : les Huns, les Bulgares volgaïques — mais, ont-elles, ces populations, jamais fait partie du grand tronc turc ? On a dit que les Scythes devaient être considérés comme des Turcs. C'est possible. Mais qui nous a montré de façon assez précise, assez scientifique, les caractères anthropologiques des Scythes, pour que nous puissions tenter un tel rapprochement ? Beaucoup de ces filiations nous paraissent par trop téméraires ! N'est-on pas trop porté à considérer les Turcs, parce que c'est le peuple le plus guerrier de ceux qui sont venus d'Asie, celui dont l'ordonnance politique a été la plus stable, comme une sorte d'*officina gentium* ? Il y a là, également, un mirage oriental.

Du point de vue anthropologique, il est certain que plusieurs de ces parentés supposées sont inacceptables. On vient de voir que les Huns ont été considérés comme des Turcs. Mais il y a, entre la description de Jornandès, et celle qu'on peut faire d'un Turc Osmanli, un abîme. Rien ne ressemble moins à un Turc qu'un des hommes d'Attila (1).

Le complexe ethnique, dont les éléments parlent les différents dialectes turcs, a-t-il réellement composé — groupe singulièrement bigarré quant à ses caractères physiques — les cohortes d'invasions turques ? Ou étaient-ce plus particulièrement — notamment celui qui en porte le nom — des groupes réellement turcs, — de race turque, — qui envahirent successivement l'occident de l'Asie, puis l'Europe ? Qui nous répondra ?

Les Turcs sont certainement une des belles races de l'Eurasie.

(1) On croit qu'Attila était Toungouz.

Dans la Péninsule des Balkans, où l'on rencontre de remarquables types humains, les Turcs sont loin d'être à l'arrière-plan. Et tout de suite, nous pouvons dire, nous qui avons vu beaucoup de Turcs, que très peu d'entre eux pourraient imaginer une origine rapprochée de celle des Mongols.

Il ne faut pas complètement perdre de vue que, par l'institution du harem, il a pu entrer une petite quantité de sang étranger dans les veines du peuple turc. Les femmes du Caucase non musulman (les Géorgiennes en particulier), les Grecques, les Arabes, mêmes les Nègresses, ont fait partie fréquemment du gynécée turc. Mais ces mélanges, certains, appellent aussi quelques explications. D'abord, cette introduction de sang étranger n'a guère affecté que la partie la plus riche de la population, celle qui pouvait se payer le luxe d'une polygamie plus ou moins étendue. Ce seraient donc quelques gouttes, dans un grand vase ; elles ne changeraient pas beaucoup la nature du liquide. On sait que les aristocraties sont les groupements sociaux qui ont toujours été les plus métissés. La noblesse, dans tous les pays, n'est guère une noblesse de race. Ensuite, il y en avait certainement un assez grand nombre, de ces Géorgiennes, de ces Grecques, de ces Arabes, qui pouvaient être considérées, tout en possédant d'autres qualificatifs, comme appartenant à la même race que les Turcs.

On a essayé d'esquisser le type physique de la race turque. Ce sont les individus appartenant au groupe central (comprenant surtout les Kirghiz, les Ouzbeks, les Sartes, les Tatars volgaïques), qui l'auraient, dit-on, le mieux conservé. Sa diagnose générale serait la suivante : taille au-dessus de la moyenne (1^m,67-1^m,68) ; tête hyperbrachycéphale (indice céphalique 86 à 87) ; face allongée, ovale ; yeux non mongoloïdes, mais souvent avec le pli externe de la paupière ; système pileux modérément développé ; pommettes larges ; lèvres épaisses ; nez droit, assez proéminent ; tendance à l'obésité (1).

(1) LVII, p. 439.

Les Kirghiz Kazaks paraissent être plus petits que les Sartes et surtout les Ousbegs; ces derniers semblent beaucoup moins brachycéphales que les Kara-Kirghiz.

Ce sont certainement les hommes du groupe turc occidental qui ont été les mieux étudiés. Et, jusqu'à ces dernières années, chose curieuse, les Turcs d'Asie avaient été l'objet de recherches plus attentives que les Turcs d'Europe. Les travaux de von Luschan, d'Elisseef, de Chantre (1) — pour citer les plus importants — représentaient des séries plus démonstratives pour les Turcs d'Asie, que celles de Weissbach et d'Ivanowsky pour les Turcs de Constantinople et de la Roumélie orientale; de Bassanovitch pour les Turcs de la Bulgarie nord-occidentale.

Les résultats publiés donnaient des conclusions contradictoires. On assigna même aux Turcs, entre autres caractéristiques, une taille si basse (1^m,62) qu'il était bien difficile, pour ceux qui connaissaient cette population, d'accepter de telles indications.

Je suis entré dans le débat, en 1911, par une première étude de 300 hommes que j'avais examinés dans la Péninsule des Balkans. Et j'imagine que l'avenir ne modifiera pas beaucoup les considérations ethnologiques qui vont suivre.

Au contraire de ce qui avait été dit par quelques observateurs, les Turcs sont des hommes de haute stature. Elisseef et Chantre l'avaient déjà fait savoir, pour ce qui concerne les Turcs d'Asie. Je puis confirmer sur ce point leurs conclusions. Dans la nomenclature, il faut placer les Turcs Osmanli parmi les hommes de haute taille (1^m,675 à 1^m,699) (2).

Les indices céphaliques moyens, obtenus après des mensura-

(1) XLIV; CXLIV. — Le travail d'Elisseef (en russe) a paru dans le *Bull. de la Soc. des sc. nat. de Moscou*, t. LXVIII et LXXI; LIV, p. 68.

(2) Il n'en reste pas moins qu'il y a une proportion assez considérable d'individus de faible stature. L'agrégat humain que sont les Turcs Osmanli se révèle déjà par ce seul caractère.

tions faites en Asie et en Europe, montraient aussi des résultats contradictoires. Les uns fournissaient un caractère de brachycéphalie très nette : Kizilbachi d'Anatolie (Chantre), indice 86,11; Baktachi de Syrie (von Luschan), 86,33; Turcs de Bulgarie occidentale (Bassanovitch), 84,6; les autres donnant des caractères de mésaticéphalie, ou même de dolichocéphalie, comme la série d'Ivanowsky (indice 75,4).

L'indice céphalique, comme la taille, marque l'hétérogénéité du groupe turc. La série que j'ai étudiée personnellement montre un caractère moyen de sous-brachycéphalie. Dans l'analyse des cas individuels, on constate que les types brachycéphales sont plus abondants que les types dolichocéphales, mais on constate aussi que ce ne sont pas ces deux formes extrêmes qui donnent la meilleure image de la qualité céphalique des Turcs. Ce sont les formes intermédiaires. Et il est probable que les anthropologistes futurs nous diront que la caractéristique craniologique des Osmanli — de ceux d'Europe tout au moins — est la mésaticéphalie.

Comment interpréter ce peu d'homogénéité?

Les Turcs d'Asie ont certainement moins métissé leurs contingents que les Turcs d'Europe. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Et ces Turcs d'Asie sont nettement brachycéphales. Est-il légitime de supposer que lorsqu'ils passèrent, pour la première fois, les détroits, leurs contingents n'étaient composés que par des individus de cette qualité? Ou avaient-ils entraîné avec eux des hommes appartenant à d'autres groupes ethniques? Parvenus de l'autre côté de la Marmara et de l'Égée, ils rencontrèrent une population qui, sous la dénomination généralisée de Grecs, n'était qu'un assemblage de groupes divers, en particulier ceux que, pour différentes causes, Byzance avait attirés dans son orbite. Ces masses, aux caractères ethniques variés, s'incorporèrent en partie dans le groupe qui conquérait la Péninsule. Ils n'y disparurent pas. Ils s'intercalèrent seulement dans les rangs des nouveaux venus. Et, pour

reprendre une terminologie de chimiste, ce fut, non pas une fusion, mais un amalgame.

A l'appui de ce qui vient d'être dit, on pourrait signaler, à titre d'exemple, l'indication donnée par Ivanowsky, dont il a déjà été question. Cet auteur, mesurant, dans la Roumélie orientale, des crânes de Turcs, leur trouve, comme indice céphalique moyen, 75,4. C'est là un caractère de dolichocéphalie. Cette série provient de Slivno. Or, en examinant la carte ethnologique de la Bulgarie, on s'aperçoit que cette localité est comprise dans la zone bulgare dolichocéphale. Les crânes turcs de Slivno n'étaient turcs que de nom !

Les Turcs ont généralement le nez droit et souvent même avec tendance à l'aquilinie. Les nez épatés, de même que les pommettes saillantes, qui pourraient rappeler les parentés mongoles, sont très rares.

Voici maintenant une observation, dont l'importance sera aussitôt soulignée par les gens avertis.

On a dit que l'Asie est un continent, où la pigmentation des yeux et des cheveux est toujours prononcée (je n'ai, par exemple, jamais trouvé d'yeux bleus chez les Kurdes (1) ; ils sont très rares chez les Lazes et chez les Arméniens). Or les Turcs Osmanli ont souvent les yeux gris ou bleus, et ont aussi, assez souvent, des cheveux clairs. Chez les hommes qu'il a examinés dans l'Asie antérieure, Chantre a constaté la présence de 20 p. 100 d'yeux et de 38 p. 100 de cheveux faiblement pigmentés. J'ai trouvé chez les Turcs d'Europe une quantité relativement plus grande encore d'yeux clairs. Deniker constate que ce n'est que dans les races blondes européennes (peut-être aussi dans les races turco-finnoises), qu'on constate des yeux clairs, bleus ou gris.

Sous le rapport de la pigmentation, les Turcs constitueraient donc, avec un certain nombre de Kurdes, etc., un groupe

(1) Von Luschan en a signalé.

humain particulier, parmi les autres hommes de l'Asie antérieure.

Dans une histoire turque qui célèbre les mérites du sultan Orkhan Ghazi, successeur d'Osman, je trouve, du conquérant, un portrait bien curieux : « Son extérieur répondait à la grandeur de sa renommée : sa taille était majestueuse, sa poitrine large, ses bras musculeux. Sa chevelure blonde, ses yeux bleus, son front élevé... » La description est-elle authentique ? ou l'historiographe a-t-il attribué à Orkhan les caractères physiques que, peut-être, l'on considérerait alors — parce que les plus rares — comme les plus remarquables ? Certains pangermanistes impénitents nous affirmeraient qu'Orkhan Ghazi ne pouvait être qu'un descendant des bandes Galates et qu'il représentait le type germanique le plus pur... Grand, blond, les yeux clairs ; il faudrait pouvoir ajouter dolichocéphale, et le portrait serait achevé !

Il est probable qu'il a existé, « quelque part », dans l'Asie antérieure, un groupe humain, dont l'iris, au lieu d'être foncé comme il l'est ordinairement dans cette région, comme il l'est d'ailleurs communément dans tout le reste de l'Asie, était gris ou bleu.

Mais quelle est l'origine de cette race aux yeux bleus ? Faut-il la considérer comme née en Asie même ? Provient-elle de migrants européens préhistoriques ? ou venus dans les premiers siècles de notre ère ? Il y a là un important problème à résoudre. Sa résolution donnera aux Turcs actuels un intérêt ethnologique plus grand encore. Qui sait les rapprochements qu'il nous permettra de faire ?

Je rappelle que dans le Caucase, les Ossettes présentent fréquemment des cheveux blonds et des yeux clairs. Ammien Marcellin, qui les avait vus lors de l'expédition de l'empereur Julien en Perse, les comptait parmi les peuples de race blonde ; ce qui est d'ailleurs exagéré, car les cheveux blonds ne sont guère, chez ce peuple, que dans la proportion

de 10 p. 100, et les yeux clairs, dans celle de 25 à 30 p. 100.

Ainsi donc, il existe, avec certitude, dans l'Asie antérieure au moins, et parmi plusieurs groupes politiques ou ethniques (dans une proportion qui varie suivant les lieux), des individus aux yeux clairs, — généralement bleus, — et aux cheveux également clairs.

C'est peut-être le moment de rappeler les magnifiques découvertes de von Lecoq dans le Turkestan chinois. Il existe, au Museum für Völkerkunde de Berlin, non soumise aux yeux du public, une admirable collection de fresques bouddhiques rapportées du Tourfan, avant la guerre, par l'explorateur allemand. Il y a, parmi les individus figurant sur ces fresques, à côté de beaucoup d'autres, des hommes aux cheveux clairs et aux yeux bleus. J'ai trop souvent protesté contre l'utilisation abusive, dans le domaine de l'anthropologie descriptive, des représentations picturales ou plastiques pour ne pas faire toutes les réserves nécessaires, en signalant ces curieuses peintures. Mais où l'intérêt de ces peintures devient beaucoup plus grand, c'est que les linguistes auraient, dit-on (je suis très incompetent en cette matière), reconnu dans plusieurs inscriptions des traces d'origines lithuaniennes. Nous revenons ainsi aux hypothèses de Ferdinand de Saussure. Or les Lithuaniens d'aujourd'hui appartiennent, en grande partie, à la race Nordique, dont une des caractéristiques est justement les cheveux et les yeux clairs. Sur ce terrain, dangereux pour moi, je n'insiste pas davantage.

En résumé, les Turcs, population de haute stature et sous-brachycéphale, renferme dans son sein de nombreux étrangers. La présence de ceux-ci dans le groupe européen peut s'expliquer par l'histoire même de la péninsule Balkanique. Qu'on se rappelle les assauts qu'eut à subir cette région. Qu'on se remémore les nombreuses masses humaines qui se sont précipitées sur ce coin de terre, qui y ont séjourné plus ou

moins longtemps ! Et l'on n'a plus à s'étonner de constater une disparate des éléments ethniques.

Il paraît très vraisemblable qu'au moment de la conquête turque, cette masse humaine hétérogène était déjà créée. Byzance, en partie, s'en était chargée. Puis, les envahisseurs ayant conquis toute la Péninsule, beaucoup d'habitants acceptèrent les facilités économiques qui étaient offertes à ceux qui entraient dans les rangs des conquérants. Petit à petit, là où l'islamisme avait été implanté, le terme politique Turc a remplacé ces dénominations indigènes. Graduellement, sans rien changer, bien entendu, à leurs caractères zoologiques, les peuples conquis sont devenus des peuples « turcs », susceptibles de mêler leur sang à celui des Osmanli. Aujourd'hui, ne se souvenant plus de leurs origines, ils se nomment eux-mêmes « Turcs » comme ceux qui les ont subjugués.

Si nous reportons le problème en Asie Mineure, il se présente un peu autrement. Sur les territoires de l'Anatolie, la race turque est probablement moins mélangée. J'ai montré, ailleurs, qu'une grande quantité de Grecs d'Asie ne sont pas autre chose que les descendants, grécisés à diverses époques, des populations autochtones. Jamais, quelque actif qu'ait été l'eugénisme des petites cités grecques de l'antiquité, elles n'auraient pu constituer les puissantes agglomérations des « Grecs » d'Asie.

Les recherches futures, en Asie Mineure, montreront peut-être la présence de deux races mêlées, dans des proportions très différentes. L'allure que prendrait la courbe de l'indice céphalique, par exemple, serait capable de nous renseigner sur ce point ; à la condition, toutefois, que les enquêtes soient poursuivies sur une large échelle. Il faut espérer que la Nouvelle Turquie, qui est en train de s'élaborer, s'intéressera à cette analyse de ses éléments ethniques.

Auquel des groupes turcs appartenait le clan de l'émir Ertoghul-ibn-Suleiman, père d'Osman, à qui Ala-ed-din-Kaïko-

bad II, sultan seldjoucide (1245-1254), avait donné le petit territoire, origine du fameux empire ? Certains historiens croient que le père d'Ertoghrul, Suleïman-Chah, était un des généraux de Djenghiz et qu'il ne devait pas être étranger à la grande famille tatare oghouzienne à laquelle appartenait Djenghiz lui-même. Ce clan, après avoir été en Khorasān, s'établit dans la région d'Erzeroum, avant de recevoir en apanage les terres qui sont à l'est de l'Olympe de Bithynie, noyau de la puissance ottomane. Le groupe commandé par Ertoghrul était-il d'origine tatare ? Était-il d'origine turque ? Nous ne le saurons vraisemblablement jamais.

CHAPITRE III

LES PHÉNICIENS

Il est certain que les Phéniciens n'ont pas participé par des invasions guerrières — Carthage mise à part — aux grandes modifications de l'histoire. Pourtant, il serait puéril de nier leur très réelle influence sur le développement de la civilisation européenne. N'ont-ils pas été d'admirables navigateurs ? Ne sont-ils pas comptés parmi les inventeurs de l'alphabet ? Il est donc impossible, dans un livre comme celui-ci, de ne rien dire de ce peuple, qui imprégna de ses idées — les siennes et celles dont il était le trafiquant — une partie de l'Europe ancienne.

Que doit-on penser des traditions, rapportées par Hérodote, relatives aux origines géographiques de ces populations qui, pendant plusieurs siècles, par leurs qualités d'intermédiaires commerciaux et religieux, furent les « Juifs de la mer » ? Leur habitat primitif s'est-il étendu, comme on l'a cru, de chaque côté de l'Arabie, sur le golfe Persique et sur la mer Rouge ? Les parcours continuels de ces navigateurs ont-ils pu modifier, en quoi que ce soit, leurs propres caractères ethniques et ceux mêmes des peuples qu'ils abordaient ? Leurs descendants seraient-ils aujourd'hui confondus, ainsi qu'on l'a prétendu, dans les rangs des Arabes ?

Malgré le peu de crédit qu'il faut accorder à la plupart des récits laissés par les géographes et les historiens de l'antiquité, il serait cependant possible que les Phéniciens aient fait partie de ces peuples mésopotamiens, qui, connus sous des

noms différents mais appartenant à la même race, ont évolué dans des sens divers (1).

Des récits légendaires (ceux rapportés par Justin) affirment qu'à la suite de tremblements de terre, les hommes qui devaient devenir les Phéniciens de l'histoire émigrèrent, d'abord dans la vallée du Jourdain et de la mer Morte, puis, de là, passèrent sur les rivages méditerranéens, où les attendaient leurs extraordinaires destinées de marins.

Ces questions d'histoire sont hors de notre compétence. L'origine géographique première des Phéniciens, leurs habitats successifs, ne nous intéressent ici que dans la mesure où nous pouvons les utiliser pour des explications ethniques. Si les suppositions qui viennent d'être rappelées étaient exactes, on devrait retrouver chez les Phéniciens les caractères anthropologiques des Mésopotamiens, ou ceux des Arabes ou des Juifs.

Resserrés sur l'étroite bande de terre, à moitié continentale, à moitié insulaire, qui a été si souvent décrite, les Phéniciens ne constituèrent jamais, par un phénomène de géophysique parfaitement explicable, une unité politique cohérente. Mais ce manque d'union ne peut chercher sa cause efficiente dans des diversités ethniques. Les différences de races, dans le cas présent, n'ont pas à être invoquées comme ayant pu être des facteurs répulsifs.

Les Phéniciens devinrent de grands navigateurs marchands circulant sur tous les littoraux méditerranéens. N'a-t-on pas dit que Nîmes (2) leur doit sa fondation (?); qu'ils s'installèrent dans la vallée du Rhône? (3). N'a-t-on pas également affirmé, à maintes reprises, les découvertes dans le sud de la France, de leurs tombeaux (4) et de leurs squelettes?

(1) On trouvera dans les volumes VII, VIII, IX de cette œuvre les renseignements historiques les plus modernes sur les Phéniciens.

(2) CCXXXI, p. 161; CCLIII, t. I, p. 130.

(3) CLXXXI. Voir contestation de cette découverte par G. de Mortillet, dans le *Bull. Soc. d'Antr. Paris*, 1870, p. 542. — (4) CLXXIII, p. 45.

Et du même coup, n'a-t-on pas cru tenir en main la possibilité d'approcher le problème de la race à laquelle appartenaient les Phéniciens?

On sait à quel point de prospérité les Phéniciens portèrent le trafic entre les trois continents, mais on ne saisit pas encore toute l'influence sociale qu'eurent ces marchands. Les Phéniciens furent d'actifs missionnaires, qui allaient faire connaître l'Europe à l'Orient, et réciproquement, mais qui allaient aussi développer, semble-t-il, partout où ils passaient, les industries et les exploitations minières.

Ignorons Tyr et Sidon et, longtemps, les Grecs restent comme des Barbares; nous n'avons pas Carthage; nous n'avons pas les comptoirs de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne, d'où partirent les routes commerciales pénétrant dans le corps de l'Europe, y apportant des images de civilisation qui feront rêver nos ancêtres préhistoriques.

Car les Phéniciens ne furent pas que des commerçants navigateurs. Par terre, leurs caravanes, partant des rivages syriens, s'en allaient au nord, probablement jusqu'en Arménie et au Caucase; à l'est jusqu'à Babylone, et, de là, aux Indes.

Mais, dans aucune de ces directions, les Phéniciens n'apportaient leurs influences anthropologiques. Les caravaniers berbères du Sahara n'ont pas modifié les caractères physiques des populations que, pour les besoins de leur commerce, ils abordent plusieurs fois par an. Peut-être même les Phéniciens n'étaient-ils pas eux-mêmes les caravaniers de leur époque? Et se contentaient-ils d'être les directeurs des comptoirs côtiers et les administrateurs sédentaires des caravanes? On a cru découvrir en Sicile, dans la Sardaigne, en Corse, en Espagne, dans le midi de la France, des groupes de populations ayant conservé les types des Phéniciens. *Mirage oriental!*...

Avant de pouvoir affirmer la présence de tels souvenirs, de telles influences, il faudrait savoir tout d'abord quels sont,

avec certitude, les caractères somatologiques des Phéniciens historiques, afin de les comparer avec ceux que l'on suppose être les descendants des Tyriens et des Sidoniens. Mais nous n'avons pas encore les moyens d'établir, sans contestations, la diagnose anthropologique des Phéniciens primitifs, qui remontent à la plus haute antiquité.

La Phénicie a connu toutes les étapes de la civilisation lithique. Des coups de poing du type chelléen, des outillages en pierre du type moustérien, ont été rencontrés à Saïda. Le Néolithique paraît abondant sur son territoire. Les fouilleurs modernes s'accordent pour constater qu'aux périodes préhistoriques — nous parlons des âges de la pierre — le littoral phénicien était très peuplé. Il faut bien convenir, dit F. Neophytus (1) qui est un de ces découvreurs heureux, « que peu d'endroits pouvaient présenter au même degré tant de précieux avantages que cette côte offrait à ses habitants : sites merveilleux et variés à l'infini, hauts plateaux, plaines délicieuses, montagnes abruptes, vallées profondes, littoral découpé et escarpé par endroits ; sur d'autres, plages sablonneuses où la pêche est facile, forêts profondes remplies de gibier, grottes magnifiques taillées dans les falaises au bord des torrents sauvages. Toutes les commodités de la vie étaient donc réunies dans ce coin de terre. Aussi, de Acca à Tripoli, le littoral est-il parsemé de stations préhistoriques ». Reste à savoir si cette description idyllique pourrait s'appliquer à la Phénicie des temps pléistocènes !

Louis Lartet qui, en 1864, explorait la région du Nahr el Kelb, près de Beyrouth, a rappelé que c'est en 1833 que Botta, le premier, avait signalé l'industrie lithique en Syrie. Lartet avait fouillé lui-même dans ce vieux sol phénicien (2). Jusqu'en 1893, il fut suivi par de rares préhistoriens. Puis le P. Zumoffen (3) commença des recherches, continuées aujour-

d'hui sur une vaste échelle. Nul doute que le plus ancien passé de la Phénicie ne s'éclaire bientôt complètement. Mais a-t-il été écrit par les Phéniciens mêmes, tels que l'histoire nous les fait connaître ? Car, s'ils sont des Mésopotamiens, ils auraient simplement superposé (au moins dès le Néolithique) leur civilisation sur celle d'autochtones côtiers, en place depuis des temps plus anciens, et dont il est impossible de savoir aujourd'hui l'apparement ethnique.

Tous les spécialistes connaissent les importantes fouilles faites par L. Siret dans le sud de l'Espagne, où il a exploré environ cinq cents tombes néolithiques, dolmens ou coupes, etc., lesquels lui ont livré des milliers d'objets du dernier âge de la pierre. Parmi les substances exotiques qu'il a recueillies, il en est quelques-unes dont l'origine géographique révélerait, au dire du découvreur, les transports phéniciens.

Les perles d'ambre ne peuvent provenir, d'après leur analyse chimique et leur teneur en acide succinique (2 p. 100), que des gisements de la Baltique ; le jais venait des Iles Britanniques ; la callaïs (minéral du groupe des phosphates alumineux accompagnant l'étain) avait été recueillie lors de l'exploitation des gisements stannifères de la Creuse et de l'Espagne.

Pour l'auteur belge, ces substances diverses, ainsi que les perles en test d'œufs d'autruche, et les objets en ivoire d'éléphant et d'hippopotame, démontrent « qu'à l'époque du Néolithique récent, des lignes maritimes reliaient le sud de la péninsule Ibérique, d'un côté à la Baltique, aux Iles Britanniques, aux Cassitérides, et de l'autre côté à l'Égypte et à l'Orient » (1).

Ainsi, à l'âge de la pierre polie, les Phéniciens avaient conquis une partie du monde méditerranéen et atlantique. Mais, encore une fois, il s'agit là d'une conquête purement commer-

(1) CLXXI, p. 1. — (2) CXXXIV. — (3) CCC.

(1) CCXLII, p. 142. Ne faudrait-il pas faire intervenir ici les Égéens ?

ciale, morale, religieuse. Nulle part ils ne purent modifier les caractères anthropologiques des populations au milieu desquelles ils circulaient. Ils étaient les intermédiaires dont, après les avoir connus, on ne peut plus se passer, mais, nulle part, ils ne s'installaient en masse dans les pays livrés à leur exploitation : ils n'ont pas créé ce que les géographes appellent des colonies de peuplement.

« Les Phéniciens étaient une poignée d'hommes perdus dans l'immensité du monde connu, incapable de lever une armée et de soumettre les peuplades même les plus primitives. Ils ont conquis l'Occident sans répandre le sang, par le prestige de leur supériorité, par leur habileté de commerçants, par leur patience, leur ruse, par l'appât de leur pacotille et de leurs parfums, par l'effet de leurs onguents, de leurs drogues et de leur magie. »

Les Israélites, qui avaient toutes les raisons pour connaître les Phéniciens, définissaient d'un mot typique leur commerce, en le comparant à celui « d'une courtisane se prostituant à tous les royaumes de la terre » (1). Et dans les lieux mêmes où ils installèrent des cités florissantes, des métropoles comme Carthage, ce serait s'illusionner que de croire retrouver facilement les traits ethniques des conquérants. Là aussi les Phéniciens n'étaient qu'une poignée d'hommes. Avec leurs seules forces, ils n'auraient jamais pu peupler ces territoires. Ils les ont occupés ; ils y ont imposé leur langue et leurs habitudes. Le comptoir commercial, une fois créé, était protégé par une forteresse. Alors les familles indigènes, attirées par le trafic, se groupaient plus ou moins rapidement aux alentours, d'autant plus rapidement que les gains — de toutes sortes, matériels et moraux — étaient plus considérables. Le village se constituait avec des habitants qui n'étaient pas des Phéniciens, puis la ville à son tour. Aux yeux du monde (aujourd'hui

(1) CCXLII, p. 134.

encore nos yeux ne voient pas autre chose), celle-ci était phénicienne : elle l'est restée pour les historiens qui se sont succédé. Mais elle n'avait que l'apparence de cette qualité ethnique.

Lorsque les Phéniciens abordèrent pour la première fois les côtes de l'Afrique mineure, ces côtes étaient peuplées. L'Afrique avait déjà, comme les autres continents, — mais non de la même manière, — parcouru une partie de son cycle évolutif. Nous savons qu'au moment où Carthage fut fondée, toute une civilisation ayant, comme en Europe, débuté par le Paléolithique, s'était développée sur le sol de l'Afrique méditerranéenne. Et, sur les rivages de Tunis, les gens de Tyr rencontrèrent — en particulier — les populations qui édifièrent les monuments mégalithiques, dont la découverte intrigua si fort, il y a une ou deux générations, les premiers observateurs européens (1).

Pour être renseigné avec exactitude sur les caractères anthropologiques des anciens Phéniciens, il faudrait posséder les squelettes contenus dans les sépultures de la grande époque phénicienne, sur le littoral même où Tyr et Sidon avaient développé leur puissance de villes marchandes. Malheureusement, ces documents importants n'ont pas encore été mis à la disposition des ethnologues. Ils le seront certainement un jour, lorsque les recherches systématiques conduisant à la conservation des mobiliers archéologiques et des squelettes *à la fois*, auront été entreprises.

Jusqu'à présent, les documents anthropologiques concernant les Phéniciens sont rares. Du moins, je n'en connais que très peu. Les cinq crânes que Nicolucci (1864) considérait comme phéniciens étaient très fortement dolichocéphales (indices 70 à 75). Ils avaient de grandes orbites et l'occipital proéminent en chignon. Pruner bey a publié quelques notes relatives à des

(1) Les populations qui édifièrent les monuments mégalithiques étaient probablement de haute stature et dolichocéphales.

crânes considérés comme phéniciens. Mais leur origine a été sérieusement mise en doute et nous laissons de côté les communications de cet anthropologiste. Quant aux crânes d'Italia Nicastro (1), tout ce que l'on sait de leur morphologie est contenu dans les lignes suivantes : « Les crânes examinés étaient comprimés aux tempes et d'une forme presque rhomboïdale; l'appareil dentaire très proéminent, entier et bien conditionné. » On avouera que ce n'est pas grand'chose ! Autant dire que ces quelques mots ne nous apprennent rien. Dans le corps du mémoire, on retrouve cette phrase un peu plus explicite : « ... et à la forme dolichocéphale et prognathe qui caractérise les crânes de la race ensevelie ».

Quelques années après Nicolucci, Mantegazza et Zanetti signalaient de nouveaux crânes, considérés comme phéniciens, trouvés en Sardaigne (2).

En 1890, le Dr Bertholon, fixé à Tunis, publiait la description de deux crânes phéniciens (3) suivie, deux ans plus tard, d'un nouveau mémoire (4). Le résumé de ces études morphologiques était le suivant : crâne plutôt petit (la taille des sujets devait être faible); front étroit, peu élevé; « ce front de dolichocéphale se soude à un crâne médian de brachycéphale »; la *norma verticalis* de ce crâne est sensiblement rhomboïdale; l'indice céphalique est d'environ 77 à 78. La face était courte et large, le nez leptorrhinien; la face de moyenne largeur. Pour cet auteur, les Phéniciens auraient été petits et leur crâne était de tendances dolichocéphaliques.

En 1894, Chantre étudiait une série de crânes recueillis à Sidon (5), par Hamdy bey, dans une nécropole. Ici la forme crânienne est très différente de celle rencontrée jusqu'alors dans les îles méditerranéennes et en Afrique. L'indice cépha-

(1) CXVIII, p. 341; Acre, ruines sur le plateau d'Acremonte qui domine Palazzolo-Acreide à l'ouest de Syracuse. CLXXXI.

(2) CL, p. 17. — (3) XIII, p. 314. — (4) XIII (1892), p. 179.

(5) XXXIX, p. 12.

lique moyen est de 79,31. Il est moins élevé, toutefois, que ceux de crânes provenant de Saïda, lesquels varient de 79,20 à 86,31.

Dans leurs *Crania ethnica*, Quatrefages et Hamy (1) ont indiqué les caractères de douze crânes rapportés d'Utique par M. Herisson. L'indice céphalique moyen de ces têtes osseuses était très nettement dolichocéphale, aussi bien chez les hommes (74,86) que chez les femmes (73,37). Bertholon, fixé depuis longtemps sur le sol de Carthage, avait essayé d'identifier les caractères des crânes phéniciens avec ceux des Basques. Il a donné, des hommes qu'il considérait comme les descendants, vivant actuellement, des anciens Carthaginois le portrait que voici : « Ces sujets avaient une peau très brune. Ceci est en rapport avec l'habitude des Phéniciens de colorer leurs statues en rouge brun, afin de figurer la teinte des vêtements. Les cheveux et la barbe sont noirs. Les cheveux sont fréquemment ondulés ou même bouclés... Les yeux sont très foncés, presque noirs, au point que l'on ne distingue la pupille de l'iris. Les paupières sont ordinairement largement ouvertes. On a ce qu'on est convenu d'appeler de grands yeux. Le nez est droit, parfois légèrement concave. Il est plus souvent charnu et quelquefois empâté du bout. La bouche est moyenne, parfois assez large. Les lèvres sont le plus souvent épaisses, les pommettes ne sont que peu accusées (2). »

Carthage même, où des recherches systématiques ont été entreprises, pourra nous fournir des documents plus démonstratifs. Nous devons au P. Delattre, d'avoir conservé un assez grand nombre de débris humains, rencontrés au cours de ses fouilles. Ces restes ont d'abord été étudiés, par Bertholon, dans un premier mémoire. Puis Bertholon et Chantre ont

(1) CCV, p. 502. La taille des Carthaginois aurait été élevée, dépassant notablement la moyenne : 1^m,678, d'après des os longs rencontrés à Carthage. Mais ces documents sont insuffisants.

(2) XIII, p. 663.

donné, dans leur livre sur la Berbérie, un état de nos connaissances anthropologiques sur les Carthaginois. Nous savons aujourd'hui, avec certitude, que la métropole phénicienne renfermait des représentants de groupes ethniques divers. En veut-on une preuve, choisie parmi les plus démonstratives ?

Ceux qui, dans ces dernières années, ont visité le musée Lavigerie, à Carthage, se rappellent ce magnifique sarcophage de la prêtresse de Tanit, découvert par le P. Delattre. Ce sarcophage, le plus orné, le plus artistique de ceux qui ont été trouvés, et dont l'image extérieure représente probablement la déesse elle-même, doit avoir été la sépulture d'un très haut personnage religieux. Or, la femme qui y était enfermée présentait des caractères négroïdes. C'était une Africaine de race !

Il est certain qu'une grande partie de la masse carthaginoise n'était pas phénicienne. Elle en portait simplement l'étiquette.

Pour connaître de plus près les documents anthropologiques considérés comme phéniciens, découverts dans l'ancienne métropole punique, nous examinerons ce qu'en ont dit Bertholon et Chantre, les auteurs les plus récents qui les aient étudiés.

Leur matériel anthropologique se compose tout d'abord de 117 crânes (68 masculins, 49 féminins), provenant des nécropoles antiques de Carthage, et réunis par le P. Delattre et MM. Gauckler et Merlin, directeurs des antiquités de la Tunisie. Un examen du bloc conduit aux conclusions suivantes : « Les traits les plus généraux des habitants de Carthage sont : une capacité crânienne moyenne, une dolichocéphalie très accentuée, une orbite mésosème, un nez leptorrhinien et une face très courte. » Ces crânes, placés dans leurs compartiments chronologiques, montrent un indice céphalique se succédant de la façon suivante : *vi*^e siècle, 74,44 ; *v*^e siècle, 74,18 ; *iv*^e siècle, 74,90 ; *iii*^e siècle, 68,79. Cette cons-

tatation a une certaine importance : les hommes enfermés dans les nécropoles puniques du *vi*^e au *iii*^e siècle semblent avoir été de remarquables dolichocéphales (1). J'ai dit : semblent. En effet, lorsqu'on examine les mesures individuelles de ces crânes (parmi lesquels il existe des négroïdes), on s'aperçoit que la série ne contient pas rien que des dolichocéphales vrais. Il y a même trois crânes sous-brachycéphales (2,5 p. 100 de la série entière) ; plus 15,3 p. 100 de mésaticéphales, 23,3 p. 100 de sous-dolichocéphales. Il n'en reste pas moins que cette population, retrouvée dans les nécropoles carthaginoises, était représentée par une forte majorité (82 p. 100) de types dolichocéphales.

D'autres ossements retrouvés dans la Carthage punique, déposés au musée Lavigerie, proviennent des sujets découverts dans les sarcophages particuliers et appartenant vraisemblablement à l'élite carthaginoise. Les crânes sont presque tous dolichocéphales. Il nous est impossible d'entrer dans les détails signalés par Bertholon et Chantre. Leur conclusion, pour ce qui concerne ce chapitre spécial, est la suivante : les sujets ayant eu l'honneur de sépultures personnelles ne diffèrent pas de l'ensemble de la population de Carthage. L'élément punique paraît être celui qui est marqué par un crâne « mésaticéphale, à *norma verticalis* rhomboïdale par développement des bosses pariétales, à voûte surbaissée. Ce type avait des orbites larges, un nez leptorrhinien, une face plutôt courte ». Il est un peu différent de celui qu'avait défini primitivement Bertholon (voir ci-dessus).

Est-ce là, vraiment, la diagnose du type phénicien (2) ?

(1) L'indice céphalique moyen est de 74,98. Celui des femmes, un peu plus élevé, est de 75,85. L'indice nasal est fourni par un si petit nombre d'individus qu'il me paraît préférable de le laisser de côté.

(2) Les auteurs indiqués ci-dessus terminent leur paragraphe relatif aux Africains de la période punique par ces mots :

« L'élément punique, très altéré dans ses caractères par les mélanges, était reconnaissable tout au plus dans le tiers de la population carthaginoise au

Il est impossible, pour le moment, de dire oui ou non.

Ce rapide exposé nous montre combien nous sommes encore peu avancés. Peut-être, tout de même, malgré ce qu'en a dit Bertholon, est-ce vers un type dolichocéphale, de taille au-dessus de la moyenne, que nous devons tourner nos regards ? Un type qui se rapprocherait de l'Arabe classique et peut-être du Juif classique, mais non pas des populations de la Haute-Mésopotamie.

Les Phéniciens doivent-ils rentrer dans ce groupe qu'on appelle sémitique ? C'est possible. Ce n'est pas certain. Il faut encore attendre.

iv^e siècle. Ces Libyphéniciens étaient perdus au milieu d'une masse comprenant des éléments non phéniciens dans la proportion de 66 p. 100. »

Ces éléments non phéniciens se composaient :

1^o D'un type dolichocéphale leptorrhinien, à *norma* ovoïde, au nez souvent continu avec le front, aux orbites rondes, à la face longue (type moderne tuniso-algérien dolichocéphale leptorrhinien) ;

2^o D'un type très dolichocéphale à *norma verticalis* pentagonale, à indice nasal tendant à la mésorrhinie (type dolichocéphale de petite taille).

Les représentants de ces deux groupes constituent, au dire des auteurs, le fonds principal des squelettes enfouis dans les sépultures mégalithiques de l'Afrique septentrionale.

Un troisième élément humain vivait à côté des autres, dans une proportion égale à ceux-ci. Il est caractérisé par un crâne mésalicéphale à *norma verticalis* valaire ; par un nez fortement mésorrhinien. Cette population occupe aujourd'hui les régions les moins accessibles de la Berbérie et les oasis.

Voilà où nous en sommes. Il n'est pas impertinent de croire que des études nouvelles sont nécessaires.

CHAPITRE IV

LES JUIFS

Au nord-ouest de l'Arabie, dans les terres qu'arrose le Jourdain et que baigne la Méditerranée, habitent, sans qu'il soit possible de les dénombrer avec exactitude, et de les délimiter réellement dans l'espace, les descendants de deux peuples dont les destinées n'ont pas été indifférentes aux destinées universelles : les Juifs et les Phéniciens.

Je ne sais ce que les spécialistes pensent de l'influence qu'on peut attribuer au peuple juif dans l'histoire générale des peuples de l'Orient. Il me semble que si nous considérons seulement les deux royaumes de Juda et d'Israël, elle apparaît assez minime. Ne peut-on pas dire que c'est par leur dispersion même que les Juifs ont été, dans certaines circonstances, des facteurs plus ou moins importants de l'Histoire générale ? Ce sont les individus ou les groupes et non la nation, à qui ont été dévolues des actions politiques, souvent déterminantes.

Pour les anthropologistes, et quoi qu'en jugent certains Juifs inféodés à l'idée raciale israélite, tous les Juifs sont loin d'appartenir à la « race juive ». Il n'y a pas un type juif, disait Renan, il y a des types juifs. Rien n'est plus exact. On ne peut considérer les Juifs actuels — pas même en Palestine, car les mouvements sionistes y ont entraîné les Israélites sans aucun choix — comme constituant un groupe ethnique homogène. Les Juifs appartiennent à une communauté religieuse et sociale à laquelle sont venus s'agréger, de

tous temps, des individus appartenant à des races diverses. Ces judaïsés ont pu venir de tous les horizons ethniques, tels les Falacha de l'Abyssinie, ou les Allemands du type germanique; tels les Tamils — Juifs noirs — de l'Inde ou les Khazares, que l'on suppose être de race turque.

Lequel, parmi les types morphologiques divers que montrent les Israélites, doit être considéré comme le représentant le plus authentique de la race juive?

J'imagine que, pour ce qui concerne les Juifs d'Europe — les mieux connus — c'est chez les Juifs dits Spaniards, que nous avons le plus de chance de retrouver le type initial de cette « race », dont les qualités intellectuelles sont si remarquables. Il est impossible de croire que les Juifs blonds ou châains, aux yeux clairs, que l'on rencontre souvent dans l'Europe centrale, peuvent être apparentés, zoologiquement, aux populations israélites originelles, qui avaient, jadis, leur habitat dans les environs du Jourdain.

Mais quelles sont les « qualités anthropologiques » des véritables Juifs? Il y aurait là, malgré tous les travaux actuels, une bien importante étude à poursuivre. Je l'ai suggérée plusieurs fois à mes étudiants de « nationalité » juive.

Je crois que peu de peuples ont été l'objet de tant de petites études locales, mais il n'existe, malheureusement, rien de plus définitif à leur égard. Ces études ont eu lieu — ce qui ajoute encore à leur intérêt — en maints endroits du monde, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique. Elles ont conduit à des résultats divers, quelquefois s'opposant nettement les uns aux autres, ce qui montre bien l'hétérogénéité de ce groupe social et religieux.

L'indice céphalique des Juifs va de la dolichocéphalie à l'hyperbrachycéphalie. Et tandis, par exemple, que la taille des Juifs de Pologne, de Galicie, n'est guère que de 1^m,60 à 1^m,62, ce qui représente une toute petite stature, on constate, dans des groupes de Juifs d'Orient, des tailles dépassant

1^m,66 et même 1^m,699 (à Odessa), ce qui est beaucoup plus élevé que la moyenne européenne (1).

Ce préambule montre à quel point il est nécessaire, afin de ne pas accepter les yeux fermés certaines définitions, de jeter un très rapide coup d'œil sur ce que les recherches anthropologiques nous ont appris au sujet de la race juive.

On évalue à 12 millions le nombre actuel des Juifs. Ils sont répandus sur presque toute la terre; et l'on a, maintes fois, abusé de cette extensive répartition, pour affirmer l'ubiquisme des Israélites, leurs possibilités illimitées d'acclimatement.

Une première question se pose. Le nombre relativement considérable indiqué ci-dessus a-t-il pu être obtenu par le jeu naturel de l'excédent des naissances, depuis les temps historiques? Ou faut-il, pour l'expliquer, faire intervenir des incorporations, plus ou moins importantes, d'autres populations? On a vu tout à l'heure qu'à maintes reprises des groupes entiers se sont judaïsés et ont ainsi apporté leurs masses, et leurs qualités eugéniques, au contingent israélite.

La fécondité juive qui avait été partout signalée, comme l'une des plus actives, se montre aujourd'hui fortement diminuée. Dans la période de 1820-1866, on enregistrait 37,70 naissances pour 1 000 Juifs; en 1902, une statistique comparative n'en montrait plus que 22,5. En Allemagne, où de telles enquêtes peuvent avoir un intérêt, puisque les Juifs y sont de 500 000 à 600 000, on constatait, il y a quinze ans, une diminution très notable du nombre des naissances juives. On constatait aussi, quelques années auparavant, un fait d'une grande importance pour la conservation de la « race » : c'est que les mariages mixtes s'accroissaient, de plus en plus, et que le

(1) La bibliographie relative aux caractères anthropologiques des Juifs est considérable. Il nous est impossible de la signaler ici. Nous citerons principalement les travaux de Weissenberg parce que, obtenus par le même auteur usant des mêmes procédés, les résultats sont plus utilement comparables.

quart environ, seulement, des enfants juifs suivaient la confession des conjoints israélites (1).

C'est là un pas gigantesque vers l'incorporation « ethnique » définitive parmi les peuples voisins. Cette incorporation (elle a toujours existé, partout et à toutes les époques, en même temps que le phénomène inverse) est surtout sensible dans quelques grandes villes, notamment à Berlin, où une très forte quantité d'abjurations ont été prononcées dans ces dernières décades.

Si l'on demandait à un anthropologiste d'établir, même en quelques traits principaux, la physionomie ethnique véritable des Juifs, il serait bien embarrassé.

Faut-il donner à ce type un crâne dolichocéphale ou brachycéphale? une haute ou une basse stature? des cheveux blonds ou bruns? des yeux bleus ou bruns? faut-il même le doter du nez juif classique que les dessinateurs ont si souvent caricaturé?

Prenons, pour montrer ces difficultés, des pays où les Juifs sont abondants; la documentation sera ainsi plus copieuse: établissons une sérieuse enquête morphologique et descriptive et considérons-en les résultats. Il est certain que l'image composite que l'on aura dressée n'aura guère de sens.

Les Juifs de Russie montrent plus de types mésaticéphales et moins de brachycéphales que le reste du pays, affirme Weissenberg. Mais Ivanowsky (2) nous dit que les Juifs forment un groupe distinct, bien défini, appartenant surtout au type brun, brachycéphale, mésoprosope, à longs bras, à longues jambes, à poitrine peu développée. En Allemagne, Ammon trouve un indice céphalique de 83,5 chez les Juifs du grand-duché de Bade; mais Weissenberg (3), à Cologne et à

(1) Voir une note de Salomon Reinach dans *l'Anthropologie*, Paris, 1903, p. 737.

(2) IVANOWSKY, dans le *Bulletin de la Société des amis des sciences naturelles*, etc. Moscou, 1904.

(3) CCLXXX, p. 269.

Francfort-sur-le-Mein, obtient comme indice moyen 80,6, avec des variations allant de l'extrême dolichocéphalie (73,8) à l'extrême brachycéphalie (88,6). Et ces quelques exemples, pris sans choix, se retrouveraient dans tous les pays européens. Se retrouveraient-ils aussi dans les autres continents? Les pages qui vont suivre nous le diront.

On sait qu'au point de vue rituel, il existe deux groupes importants parmi les Juifs: les Séphardim et les Ashkénazim. Le rite sépharde est suivi par les Israélites, — qu'on s'imagine à tort ou à raison être les plus authentiques de la race juive (1).

Dès lors, il valait la peine d'étudier une série de ces Juifs se prétendant porteurs des caractères aristocratiques de la race.

Dans les pays de l'Europe orientale: Turquie, Grèce, Bosnie, Bulgarie, etc., il existe d'assez forts contingents de Juifs spaniols, qui se disent les descendants des Juifs chassés d'Espagne par les persécutions de 1492; quelquefois ils s'appellent eux-mêmes des Moriskos. Leur nombre est évalué à un peu plus de 300 000 individus. Weissenberg, qui a publié toute une série d'intéressants mémoires sur l'anthropologie des Juifs, a examiné 175 Spaniols (2) des deux sexes. Il a comparé leurs caractères morphologiques et descriptifs à ceux des Juifs de Russie, étudiés par lui-même. Voici quelques-uns de ses résultats.

Les Spaniols ont une stature plus élevée que les Juifs russes; leur indice céphalique est notablement plus faible (78,1 au lieu de 82,5). Et tandis que, chez les Juifs russes, la proportion des types dolichocéphales n'était que de 1 p. 100, elle était de 14,6 p. 100 chez les Spaniols. Par contre, alors que ces derniers ne connaissaient, parmi eux, que 25,4 p. 100 de brachycéphales, les Juifs russes en comptaient 81 p. 100. En

(1) Beaucoup de Juifs m'ont dit que cela n'était pas exact.

(2) CCLXXXI.

outre, les Spaniols montraient, dans la statistique, 79,2 p. 100 d'individus ayant les cheveux bruns, tandis que les Juifs russes n'en alignaient que 58 p. 100.

Sans vouloir prendre parti dans la question de savoir si les Juifs spaniols ont un droit plus grand que les autres de se considérer comme provenant authentiquement des Israélites primitifs, il appert déjà des lignes ci-dessus, que le groupe social et religieux appelé juif est un groupe singulièrement hétérogène. Poussant plus loin l'analyse, Weissenberg (1) a examiné des Aaronides et des Lévités, qui se prétendent les descendants des anciens grands prêtres d'Israël et qui, pour conserver ce privilège de caste, se marient entre eux. Ils représenteraient donc le type primitif juif conservé dans sa pureté première. Douze Lévités et trente-quatre Aaronides ont été mesurés par Weissenberg.

Tout d'abord, constatons que les populations au milieu desquelles vivent ces prétendus aristocrates ethniques ont donné, au même auteur, comme indices céphaliques individuels, des chiffres allant de 73,7 à 88,6. Maintenant, voici les indices obtenus sur ces deux classes particulières de Juifs; ils s'échelonnent : sur les Aaronides, de 78 à 88; chez les Lévités, de 78,2 à 89,1, manifestant tous les deux, avec une brachycéphalie égale, une [moindre dolichocéphalie que la population environnante. Mais, dans une ordination générale, un assez grand nombre d'Aaronides et de Lévités se confondraient dans les rangs de leurs coreligionnaires. La quantité des individus blonds, rencontrés dans les deux groupes israélites ci-dessus, est la même que chez leurs hôtes.

Si nous passons en Asie, nous constatons que les résultats ne sont pas moins troublants. Et c'est encore à Weissenberg (2) que nous allons emprunter nos renseignements.

Les Juifs de l'Asie centrale (Bokhara, Samarkande, Merv,

(1) CCLXXXII, p. 961. — (2) CCLXXXIII, p. 103.

Herat) semblent constituer un contingent nettement hétérogène, si la petite série d'individus provenant de cette région peut représenter une image synthétique de la masse juive de l'Asie centrale. La répartition des types céphaliques a été la suivante : mésaticéphalie, 28 p. 100; brachycéphalie, 39 p. 100; hyperbrachycéphalie, 33 p. 100; c'est-à-dire que l'élément brachycéphale domine (72 p. 100) dans la population. Pour qui croit au dogme du Juif dolichocéphale, c'est là une constatation un peu rude! Weissenberg n'a pas trouvé un seul homme, porteur de cette qualité ethnique prétendue originelle. Mais nous savons, par contre, que les régions géographiques d'où proviennent les Juifs mesurés par Weissenberg sont peuplées par des groupes brachycéphales. Ce fait, à lui seul, pourrait servir d'explication.

A l'ouest-sud-ouest de l'Asie centrale, les Juifs de la Perse présentent-ils les caractéristiques morphologiques de leurs coreligionnaires de l'Asie centrale? Dans le nord de ce pays, les Juifs sont brachycéphales (influence, en particulier, des populations brachycéphales du Caucase); dans la partie méridionale, ils sont dolichocéphales (1). Weissenberg avait, d'ailleurs, signalé les caractères de moindre brachycéphalie des Juifs persans du sud de la Perse, lesquels seraient, en même temps, de plus petite stature (1^m,63) que les Juifs du Nord et du Caucase (1^m,64). L'indice céphalique de ces Juifs persans était de 79,8 (il était de 82,5 pour les Juifs de l'Asie centrale). Et alors qu'aucun dolichocéphale véritable n'avait été rencontré chez ces derniers, il y en avait 8,6 p. 100 chez les Juifs persans. En outre, les Juifs persans examinés par Weissenberg avaient, tous, les cheveux bruns, tandis que, dans l'Asie centrale, on ne trouvait que 88,9 p. 100 de ce type (2).

Plus à l'ouest encore, dans la région mésopotamienne, où les Juifs ont toujours été très nombreux, les quatre cinquièmes

(1) CCLXXXIV, p. 108. — (2) CCLXXXV.

de ce groupe ont des cheveux de couleur châtain. Ces Juifs mésopotamiens ont une taille inférieure à la moyenne (1^m,64); leur indice céphalique est peu élevé (78). Il y a, parmi eux, une proportion de 13,5 p. 100 de types dolichocéphales (1). Ils paraissent se rapprocher beaucoup de leurs congénères persans. D'autre part, n'oublions pas que si la Mésopotamie renferme des groupes humains nettement brachycéphales, elle possède aussi des peuples dolichocéphales, en particulier des Arabes (ils sont de plus haute taille). Et Chantre n'a-t-il pas trouvé, dans les mêmes régions, des Kurdes dolichocéphales?

Au nord de la Perse et de la Mésopotamie, les Juifs du Caucase forment de petits groupes assez différents au point de vue ethnographique (2). Dans les gouvernements de Koutaïs et de Tiflis, les Juifs du pays des Gruses ont adopté la langue et les mœurs des populations au milieu desquelles ils vivent; de même les Juifs dits des montagnes dans les districts du Daghestan et de Bakou. Ces populations juives prétendent être dans ces lieux depuis le début de l'ère chrétienne. Et si cette « race » était restée ethniquement pure, elle serait un intéressant exemple de ce que peuvent les diverses « influences du milieu » sur les modifications des hommes!

Weissenberg a constaté qu'il n'y a pas de différence bien sensible entre eux. La taille moyenne, des uns et des autres, est 1^m,64, assez petite. Kurdow l'avait trouvée un peu plus élevée (1^m,66). L'indice céphalique moyen des Juifs grusiens est 86; celui des Juifs des montagnes, 84,7. Ces chiffres ne sont pas très différents de ceux trouvés par Kurdow et Erckert (86,3). Dans cette région, les Juifs sont brachycéphales. Ils ont la caractéristique céphalique de la majorité des habitants environnants.

Weissenberg n'a rencontré ni un homme aux cheveux

(1) CCLXXXVI. — (2) CCLXXXVII, p. 237.

blonds, ni un homme aux yeux bleus. Il indique que le type physique de ces Juifs caucasiens est rapproché de celui des Arméniens. Oui! Mais il faut tout de même se rappeler que les Arméniens sont des hommes de plus haute stature! Ces Juifs du Caucase — comme, dans la péninsule des Balkans, les Spaniols — considèrent volontiers qu'ils sont les représentants de la plus grande noblesse ethnique israélite. De Baye (1), qui les a visités, racontait qu'ils paraissent mépriser les Juifs occidentaux, avec lesquels ils n'ont que le minimum de relations sociales. Ils se prétendent les descendants des Israélites transportés de Judée, depuis la fin du VIII^e jusqu'au milieu du VII^e siècle avant Jésus-Christ, par les rois d'Assyrie. Que seraient, à côté de cette antiquité, nos pauvres parchemins remontant aux Croisades?

Inutile d'ajouter que toute l'histoire de la Transcaucasie a été faite après coup et que, par ailleurs, rien n'empêche quelqu'un de se déclarer le descendant direct de l'*Eoanthropus Dawsonii*! Ces Juifs du Caucase ont conservé — qualité ethnographique intéressante — la langue des Tates, des bords caspiens. Chantre (2), au cours de ses voyages dans l'Asie antérieure, a mesuré un assez grand nombre de Juifs. Il les a trouvés très fortement brachycéphales. Ceux d'Akhaltzick lui ont donné l'indice céphalique 85,19 et ceux d'Ourmiah 86,34.

Enfin, pour terminer cette rapide esquisse des caractères anthropologiques des Juifs de l'Asie, il faut ajouter quelques mots au sujet des Israélites de l'Arabie. Et c'est encore à Weissenberg que nous devons nous adresser.

Cet infatigable judéologue a mesuré 64 Juifs, hommes et femmes, de l'Yémen. Cette contrée renferme, selon les statistiques récentes, environ 40 000 Juifs dont 3 000 habitent Aden. La date de leur installation est inconnue (3).

(1) IX. — (2) XLI, p. 246.

(3) Il paraît qu'au début du VI^e siècle il y eut un royaume juif éphémère dans l'Yémen.

Ils sont, dit celui qui les a examinés (1), très misérables, très chétifs. Ils prononcent l'hébreu à la manière des Ashkénazim. Les Juifs de l'Yémen sont de stature beaucoup plus petite (1^m,594 chez les hommes et 1^m,467 chez les femmes) que les autres Juifs asiatiques. Il n'y a parmi eux presque aucun exemple de brachycéphalie. L'indice céphalique des hommes est 74,3, et celui des femmes 76,7. Chez eux, le nez du type dit israélite est exceptionnel. Ils ne montrent aucun individu ayant les cheveux blonds; tous les ont noirs. Leurs yeux sont brun foncé. Il paraît que les Arabes, leurs voisins de tous les jours, les considèrent comme des hommes de leur groupe ethnique, ayant accepté le judaïsme. Mais les Arabes sont, encore une fois, de taille plus élevée et cette impression, d'ordre sociologique, sans base scientifique, ne peut nous suffire.

Et maintenant quels tableaux ethniques nous fourniraient la Syrie et la Palestine ? *A priori*, sans doute, une image composite, parce que, depuis les mouvements sionistes, il s'est dirigé, sur l'antique patrie des Israélites, beaucoup de Juifs qui sont issus d'origines ethniques diverses. Si les recherches anthropologiques avaient été faites antérieurement à notre époque, peut-être auraient-elles fourni le portrait plus ou moins exact du type juif ? Plus ou moins exact, parce que des mélanges ont déjà pu se produire même dans la patrie juive, au cours des temps anciens, au cours des périodes préhistoriques.

Les Juifs de Syrie, examinés à Damas et à Alep, constituent deux groupes qui sont assez loin de se ressembler. Ceux de Damas sont plus grands (1^m,66) que les autres (1^m,645) et sont beaucoup moins portés vers la brachycéphalie. Tandis que l'indice céphalique est de 84 à Alep, il est seulement de 80 à Damas. Les Juifs de cette dernière localité sont donc

(1) WEISSENBERG, Die Yemenitischen Juden (*Zeit. für Ethnol.*, t. XLI, 1909, p. 309).

mésaticéphales. L'indice nasal, dans les deux cas, marque la leptorrhinie. Une enquête, faite à Damas, sur la couleur des cheveux, a montré que, sur deux cents individus, il y en avait 198 qui avaient les cheveux noirs et deux seulement des cheveux blonds. Les proportions de ces deux caractères descriptifs sont à rapprocher, pour en montrer les différences, de celles qui ont été signalées chez les Juifs européens.

Au début de ses recherches, Weissenberg avait publié un travail sur les caractères anthropologiques des autochtones de la Palestine (1). Il y rappelait les controverses entre von Luschan et Auerbach sur l'origine des Juifs, que le premier considérait, à juste titre, comme une race métissée depuis une époque fort reculée. Cette race mixte aurait été constituée par des Héthéens brachycéphales, des Amorites à chevelures blondes, etc. Pour Weissenberg, les populations autochtones de la Palestine étaient dolichocéphales. En effet, le fonds de la population moderne, les Fellahs, sont dolichocéphales et ils représentent certainement les descendants des populations primitives du pays. Même observation pour ce qui concerne les Samaritains. Les Juifs indigènes montraient donc, au moins, des tendances à la dolichocéphalie. Cette conclusion de Weissenberg appuyait les hypothèses en faveur d'un type originel dolichocéphale.

En Afrique, les Juifs sont nombreux, particulièrement dans le Nord méditerranéen, dans la Berbérie. Leurs différents groupes, en Tunisie, en Algérie, au Maroc, ont été déjà l'objet de quelques études, mais, là aussi, le « matériel humain » est encore bien insuffisant. Les études ethnographiques ont été plus abondantes que les recherches anthropologiques. Certains groupes paraissent avoir résisté plus que d'autres aux

(1) En 1911, on estimait à plus de deux millions le nombre des Juifs émigrés en Palestine, au cours des trente années précédentes (Dav. TRIETSCH, Die jüdische Palästina, etc. *Zeitsch. für Demogr. und Statistik der Juden*, 1911). Depuis la grande guerre cette émigration s'est accentuée. CCLXXXIX, p. 80; CCXC, p. 129.

envahissements ethniques par les voisins immédiats. Enfermés dans leur nationalisme religieux comme dans une forteresse inaccessible, les Juifs du Maroc, à l'inverse des Juifs du Touat et de Touggourt — aujourd'hui convertis à l'Islam, — ne se sont pas laissé entamer par le milieu marocain (1).

La Tripolitaine renferme aussi une assez grande quantité de Juifs. Leurs colonies seraient des reliquats de celles envoyées, selon Josèphe, 300 ans avant Jésus-Christ, par Ptolémée, roi d'Égypte. Elles prospérèrent et, là aussi, la destruction des temples de Jérusalem renforça leurs éléments. Les Juifs tripolitains, après s'être révoltés contre la puissance romaine et avoir été vaincus (215 ans avant Jésus-Christ), émigrèrent vers l'Occident. Leurs descendants peuplent aujourd'hui — en partie au moins — les quartiers juifs de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc (2).

Les ethnographes ont relevé ce fait curieux : beaucoup de Juifs d'Afrique portent des noms berbères : Timsit, Fétoussi, etc. ; d'autres des noms espagnols : Santillana, Medina, etc. Ces derniers sont ce qu'on appelle des Livournais. Ils ont été chassés d'Espagne et sont venus en Afrique par l'escale de Livourne (3).

Bertholon et Chantre ont étudié une grande série de Juifs en Berbérie. Ils ont donné les mesures de 551 individus. Ils ont constaté d'importantes variations dans leurs divers caractères morphologiques. La stature et l'indice céphalique présentent des écarts considérables. Par exemple, les petites tailles (inférieures à 1^m,62) sont dans la proportion de 23,5 p. 100 ; celles comprises entre 1^m,62 et 1^m,65, dans la proportion de 29 p. 100 ; les tailles plus élevées — dès 1^m,65 — re-

(1) Les Juifs du Maroc, à l'exemple de beaucoup d'autres, considèrent leur groupe comme le plus aristocrate. Ils se prétendent les descendants des émigrants qui quittèrent leur pays après la destruction de Jérusalem.

(2) Il y a dans le Mzab un flot de Juifs assez homogène, d'environ 900 individus, d'ailleurs assez mal connus. CXVI, p. 559 ; LXXI.

(3) CLVIII, t. I, p. 25.

présentent le 45,4 p. 100 de leur série. Il semblerait, d'après ce tableau, que l'origine des Juifs berbériens pourrait être cherchée du côté d'un groupe de taille moyenne. Mais les hautes statures, relevées par ces observateurs, n'ont-elles pas été acquises par des mélanges avec les groupes voisins ? La même question, d'ailleurs, pourrait être posée à propos des petites tailles. Et serait-ce alors que la recherche des origines devrait être dirigée vers deux groupes initiaux, l'un grand, — le type berbère ? — l'autre de petite stature ?

Pour l'indice céphalique, voici ses variations : types dolichocéphales (indices inférieurs à 74 et celui-ci compris), 21,9 p. 100 ; types sous-dolichocéphales et mésaticéphales, 67,8 p. 100. Quant aux Juifs brachycéphales, la Berbérie n'en renferme que 8,8 p. 100. On voit combien cette enquête donne des résultats différents de semblables enquêtes, entreprises sur le même groupe ethnique en Europe et en certaines parties de l'Asie. Bertholon et Chantre (1) ajoutent que le nez crochu que l'on connaît leur a paru exceptionnel chez les Juifs berbères.

Fishberg (2) a également étudié un grand nombre de Juifs dans l'Afrique du Nord, notamment des enfants (606 garçons de cinq à seize ans). Il donne d'abord les indications suivantes quant à la couleur des cheveux : cheveux noirs et brun foncés, 93,73 p. 100 ; cheveux blonds, 5,94 p. 100. Et il compare ces proportions avec celles obtenues en examinant des Juifs en Allemagne : cheveux noirs et bruns foncés, 55,85 p. 100 ; cheveux blonds, 32,03 p. 100. Les cheveux blonds sont six fois plus abondants chez les Juifs allemands que chez les Juifs marocains. Une observation de même ordre peut être faite à propos de la couleur des yeux. Tandis que l'Afrique du Nord ne renferme que 17 p. 100 de Juifs montrant des yeux clairs, l'Europe orientale en possède 40 à 50 p. 100.

Pour Fishberg, l'examen de l'indice céphalique n'est pas

(1) XIV, p. 360. — (2) LXX:

moins démonstratif : les Juifs de l'Afrique du Nord seraient, en gros, des dolichocéphales. Les types brachycéphales y sont rares. Les indices dès 84 ne sont représentés que dans la proportion de 1,5 p. 100 en Tunisie, et de 5,6 p. 100 en Algérie ; tandis que, dans l'Europe orientale, les Juifs brachycéphales grossissent leurs rangs jusqu'à devenir le 32,89 p. 100.

L'observation de Fishberg concernant les Juifs de l'Afrique du Nord est donc à peu près la même que celle de Bertholon et Chantre, indiquée ci-dessus. Les Juifs (adultes) du Maroc ont donné à Fishberg un indice céphalique de 75,92 ; ceux de Tunisie, 76,11. Cet auteur ajoute que les Juifs d'Alger et de Constantinople ont des crânes plus élargis.

La forme et la dimension du nez, chez les Juifs de l'Afrique septentrionale, ne sont pas non plus les mêmes que chez les Juifs de l'Europe orientale et de l'Allemagne. Les premiers ont le nez plus long et plus étroit ; le type aquilin est rare.

En Amérique, les Juifs sont aussi très nombreux. La seule ville de New-York en renferme, dit-on, 600 000, entraînés au delà de l'Atlantique principalement par les persécutions subies en Europe orientale. Mais ils n'ont pas abordé seulement sur le territoire des États-Unis. Le Canada possède aussi une grande colonie d'Israélites, notamment dans les provinces de Québec et d'Ontario. Ces Juifs du Canada, qui se sont recrutés aussi bien dans le groupe espagnol et portugais que dans les groupes allemands et de l'Europe orientale (1), ont fourni une intense émigration après les années 1903-1904. En 1908 ils arrivèrent 60 000. Ils n'ont pas encore été l'objet d'études anthropologiques systématiques.

Aux États-Unis, au contraire, la vaste enquête entreprise par Boas (2) a fait connaître leurs caractéristiques zoologiques.

(1) LXXXV.

(2) FRANZ BOAS, *Changes in bodily forms of descendants of immigrants*, The Immigration Commission, Washington Government, Printing Office, 1910.

Et l'on sait que l'anthropologiste américain en a pris prétexte pour appuyer ses hypothèses sur les changements physiques subis par les individus émigrés en Amérique : influence d'un genre de vie et d'un climat nouveau.

En Amérique, l'indice céphalique des Juifs est notablement moins élevé (81) qu'en Europe (84). Les Juifs brachycéphales de l'Europe verraient donc leurs crânes se modifier, en s'allongeant, et la hauteur de leur face diminuer depuis qu'ils ont passé en Amérique ! Ce n'est pas le lieu d'indiquer avec détails mon opinion au sujet de cette thèse, que je crois difficile à prouver.

A propos des Juifs américains, je rappelle simplement les travaux de Fishberg (1) qui a fait 3 000 mensurations, sur le vivant, à New-York, et qui conclut à un manque complet d'unité de la « race » juive.

Au début de ce chapitre, afin de fournir au lecteur quelques idées générales, j'ai dit deux ou trois mots des recherches anthropologiques faites en Europe sur les Juifs. Mais dans ce continent, pour une vue d'ensemble, il faudrait presque un volume. Depuis Beddoe, qui, en 1861, écrivait les premières pages de cette étude, jusqu'à nos jours, que de statistiques, que de mémoires : en Russie, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Italie, en France, en Angleterre, etc. ! La taille, l'indice céphalique, la couleur des yeux et des cheveux, ont été, surtout, l'objet de ces investigations. J'ai, devant moi, les résultats d'au moins une centaine d'enquêtes : ils remplissent six grands tableaux. Si j'en exposais les références bibliographiques, elles réclameraient certainement plusieurs pages.

Nous avons signalé, en une ligne, les variations de la stature. Celle-ci, pour les divers pays d'Europe, présente une gamme allant de 1^m,60 pour les Juifs polonais et russes de Varsovie

(1) LXIX.

(Elkind, Zakrzewski) à 1^m,70 pour les Juifs du West-End de Londres. Sur dix-huit moyennes de tailles dont j'examine le tableau, ce sont les statures de 1^m,61, 1^m,62, 1^m,63, qui sont les plus souvent représentées. La taille de 1^m,61 est celle des Juifs de la Russie du nord-ouest, de la Pologne et de la Lithuanie ; la taille de 1^m,62 est celle des Juifs de la Bavière, de la Galicie, de Varsovie (taille plus élevée des citadins polonais?), de l'Ukraine, de Riga (même observation qu'à propos de Varsovie). Les Juifs d'Italie, de Hongrie, d'Autriche, de Bosnie, ont donné à Lombroso, à Weissbach, à Schreiber, une taille de 1^m,63. Anoutchine et Weissenberg ont trouvé 1^m,648, comme taille des Juifs de la Russie du Sud. Ils indiquent 1^m,654 pour ceux de Bukovine ; et Pantioukhof 1^m,699 pour une série de Juifs mesurés à Odessa. J'ai trouvé une stature de 1^m,656 chez les Juifs de la Dobroudja (1). Et si quelques-unes de ces moyennes ont été obtenues avec une petite quantité d'individus, d'autres l'ont été avec plusieurs milliers d'hommes.

Ainsi donc, rien que par leur stature, les Juifs d'Europe nous fournissent une image chaotique. Les Juifs russes nous donnent des moyennes de 1^m,60 à 1^m,65 et même 1^m,699 (Odessa). Mais ce dernier chiffre peut s'expliquer en partie par l'influence de la vie citadine qui, on l'a constaté partout, — ou presque, — augmente la stature humaine. Il n'en reste pas moins que si les grands nombres peuvent représenter quelque chose d'exact, c'est vers 1^m,62 environ que nous pourrions fixer la taille moyenne des Juifs d'Europe. En effet, en éliminant deux grands centres urbains, Londres et Odessa, j'ai calculé la moyenne de la taille de seize séries restantes et j'obtiens 1^m,626.

Dans le *Thesaurus craniorum* déjà, dans les *Crania ethnica*,

(1) CXCV, p. 369.

dans d'autres volumes de renseignements généraux, on trouve quelques indications relatives à des mensurations faites sur des crânes juifs. Mais cette documentation cranienne, qui se continue dans une série de mémoires parus un peu partout, est toute petite, comparée à la documentation obtenue sur les individus vivants.

Plusieurs milliers de Juifs ont été mesurés en Europe, notamment dans les pays de l'Europe centrale et orientale. Les chiffres des indices moyens ne varient pas beaucoup, si nous exceptons les extrêmes : 76 (Turquie) et 87 (Caucase). Les plus fréquemment représentés sont 80, 81, 82, 83. Mais si nous nous contentions d'envisager seulement ces indices moyens, nous risquerions d'avoir une idée très inexacte des caractères céphaliques des Juifs. C'est le pourcentage des diverses formes qui nous renseignera.

Je n'entrerai pas dans trop de détails ; mais je considérerai simplement deux ou trois séries qui seront des arguments topiques. 363 Askhanazim de Londres étudiés par Jacobs Spielmann renferment 28,3 p. 100 de dolichocéphales, 28,3 p. 100 de mésaticéphales, 47,4 p. 100 de brachycéphales ; 150 Juifs de la Russie du Sud (série Weissenberg) renferment 1 p. 100 de dolichocéphales, 18 p. 100 de mésaticéphales, 81 p. 100 de types brachycéphales. La première de ces séries a, comme indice moyen, 80 ; la seconde, 82,4. On voit le danger qu'il y aurait à se fier aveuglément aux chiffres des indices moyens ! Un groupe de 51 Séphardes, mesurés à Londres, se montre moins dolichocéphale (17 p. 100) et plus mésaticéphale (34 p. 100) que le groupe ashkénazim, examiné dans la même ville (voir ci-dessus). Une forte série de Juifs galiciens et lithuaniens donne une proportion de 85 p. 100 de brachycéphales et seulement 3,8 p. 100 de dolichocéphales.

Ces exemples suffisent. Ils nous démontrent à quel point, dans une communauté israélite, il y a des types ethniques différents. Et ces renseignements fournis par l'indice céphalique

confirment le caractère de variabilité du groupe juif, relevé par l'examen de la stature.

La pigmentation des yeux et des cheveux nous marquerait les mêmes variations. Tandis que le département russe de Mohilev ne donne que 4,9 p. 100 de Juifs ayant les yeux clairs, la ville de Vienne en donne 30 p. 100, la Galicie 23 p. 100. Alors que Constantinople fournit à la statistique démographique 69,9 p. 100 d'yeux bruns chez les Juifs, on n'en trouve que 45,9 p. 100 en Autriche. Il en est de même pour les cheveux : 230 Juifs de la Turquie montrent 3 p. 100 d'individus blonds ; 100 Juifs de Prague, 4 p. 100 ; 644 Juifs de l'Ukraine, 15 p. 100. Et Bleichmann, en 1882, examinant la couleur des cheveux de 700 Israélites de Riga, compte 36 p. 100 d'individus blonds.

Arrêtons-nous. Il nous semble que le moins informé des lecteurs conclura qu'il n'existe pas, au sens zoologique du mot, de race juive. Les Israélites constituent une communauté religieuse et sociale certainement très puissante, très cohérente, mais ses éléments sont extrêmement hétérogènes. C'est à se demander même, en face de certaines analyses ethniques, combien tel ou tel groupe juif peut bien renfermer de Juifs typiques, de ceux qui ont constitué, dans les environs de la mer Morte, le peuple ardent que l'on sait, le peuple élu.

Et dès lors, on voit aussi la pauvreté d'arguments dont disposerait un antisémitisme qui voudrait opposer aux races chrétiennes une race juive. Il n'y a pas davantage de race chrétienne qu'il n'y a de race musulmane. Et il n'y a pas, non plus, de race juive.

Il est possible que, dans toutes les communautés juives importantes, il existe une certaine quantité d'individus représentant le véritable Juif originel, qui est probablement le type dolichocéphale assyroïde. Mais, dans les pays de l'Europe centrale et orientale (Allemagne, Autriche, Russie), ce type apparaît comme une minorité. Peut-être, en tant que groupe,

les Spaniards le représentent-ils mieux que les autres groupes ?

Il y a des gens qui croient que les Juifs, parce qu'ils apparaissent parfois dolichocéphales au milieu des populations dolichocéphales, brachycéphales au milieu des populations brachycéphales, ont acquis, par une sorte de qualité adaptative exceptionnelle, les caractères morphologiques des milieux ethniques dans lesquels ils vivent.

Il serait du plus haut intérêt pour la biologie entière de pouvoir constater de telles modifications. On sent, en le restreignant au seul domaine humain, tout le parti qu'on pourrait tirer d'un tel mécanisme transformateur au point de vue d'un facile façonnage des individus et des groupes ! Il est inutile, je crois, d'insister, pour le moment, sur de pareilles imaginations...

CHAPITRE V

LES ARABES

L'Arabie actuelle ne renferme pas, dans ses limites naturelles, presque partout si bien précisées, la totalité de la race arabe, — telle que, réellement, il faut se la représenter; — de même qu'elle est loin de contenir seulement des Arabes. Cette race, que ses chefs dispersèrent en bien des endroits de l'Eurasie et de l'Afrique, a conservé, dans plusieurs pays distants de l'Arabie, des contingents plus ou moins imposants. D'autre part, grâce à leur inlassable nomadisation, beaucoup d'Arabes s'étant infiltrés dans les pays voisins de l'Arabie, un certain nombre d'entre eux — au moins — n'ont plus quitté ces pays. On verra même qu'il est difficile, en plusieurs territoires, de distinguer l'Arabe véritable de l'Arabisé.

D'où viennent ces Arabes, que l'Écriture nous dit être issus d'Abraham, par son fils Ismaël, et que l'histoire écrite nous montre presque toujours indépendants? L'Arabie elle-même est-elle leur véritable patrie?

Les destinées de ce peuple furent, à un moment donné, parmi les plus brillantes. Nous devons aux Arabes une part assez belle de notre civilisation. Et l'on se demande ce qui serait advenu du monde méditerranéen — contemporain de la grande civilisation arabe, — peut-être le Coran serait-il aujourd'hui notre Livre? — si les dissensions intestines n'avaient pas morcelé ce florissant empire.

Dans la péninsule Arabique, où nos regards se portent naturellement, lorsque nous voulons essayer de définir leur race, les Arabes constituent deux groupes dont la vie sociale est très

différente. D'un côté, les agriculteurs et les sédentaires des villes; de l'autre, les nomades. On admet, *a priori*, que ces derniers ont conservé plus fidèlement les caractères physiques des Arabes primitifs. Il y a beaucoup de chances, en effet, pour qu'il en soit ainsi.

Dans les pays soumis par les Arabes, et librement parcourus par eux, il existe certainement des descendants de ces conquérants intrépides, par exemple dans la péninsule Ibérique. Ils ne portent plus les noms des ancêtres. Ils sont affublés d'étiquettes diverses; et c'est aux anthropologistes à essayer de retrouver leurs origines ethniques.

D'autre part, dans plusieurs régions de l'Afrique et de l'Asie, par exemple dans la Berbérie, on donne le nom collectif d'Arabes à des populations qui furent enrégimentées dans les rangs des envahisseurs, sans avoir, à aucun moment, appartenu, ethniquement, au groupe arabe proprement dit.

L'image anthropologique que l'on se fait, habituellement, des Arabes, est celle d'individus de haute stature, au crâne dolichocéphale, à la face longue, aux yeux et aux cheveux noirs. Est-elle l'expression de la réalité?

On croit que le type arabe le plus pur est l'habitant du sud de l'Arabie, de l'Yémen et de l'Hadramaout. En dehors de ces régions, que l'on veut bien considérer comme les moins polluées par les « étrangers », l'Arabie aurait subi, son pourtour en particulier, de forts mélanges avec les populations environnantes. C'est possible. Malheureusement les renseignements relatifs à l'anthropologie des Arabes nous apparaissent particulièrement rares, lorsque nous les cherchons parmi ceux qui ressortissent aux Arabes de l'Arabie proprement dite.

Cette faible documentation; la certitude dans laquelle nous sommes, qu'au moment des conquêtes, des groupes ethniques divers sont entrés dans l'orbite politique arabe et, de ce fait, ont altéré la réelle physionomie de ce peuple, expliquent le désaccord des auteurs qui ont étudié les « Arabes ». C'est ainsi

que Giuffrida-Ruggeri (1), examinant les squelettes de la nécropole d'Abassieh, proche du Caire, laquelle renfermerait, assure-t-on, les restes des Arabes conquérants, constate une variété de types humains où les Brachycéphales prédominent. Et aussitôt l'anthropologiste italien croit pouvoir écrire : « L'Arabe traditionnel dolichocéphale, leptoprosope, hypsi-conque, leptorrhinien, brille par son absence. »

Il ne serait pas très difficile, j'imagine, de répondre que rien ne prouve que les crânes d'Abassieh soient ceux d'Arabes véritables. Au moment de la conquête, les Arabes avaient depuis longtemps grossi leurs rangs de populations diverses, entrées de gré ou de force parmi eux, et marchant sous leurs drapeaux. Dans toutes les entreprises pareilles, il en a été ainsi (2).

Dans un ouvrage considérable, Bertholon et Chantre ont étudié, entre autres peuples de l'Afrique du Nord, différents groupes d'« Arabes » tunisiens, fixés au nord de la Medjerda, et considérés, par les populations entourantes, comme de vrais Arabes : les Hédils, les Arabes Kroumirs, les Chiahia, les Djendouba (3). Les Chiahia sont sous-dolichocéphales ; les trois autres groupes sont très nettement dolichocéphales. Deux de ces contingents « arabes » sont leptorrhiniens ; et deux mésorrhiniens peu accentués. La stature varie de 1^m,65 (Chiahia) à 1^m,70,

(1) LXXXI.

(2) Les Alamans n'ont probablement jamais été nous l'avons dit, des Germains de race. Et pourtant qui oserait, dans une définition extérieure de ce groupe, les séparer des populations germaniques ?

Nous pourrions très bien faire la supposition suivante. Nous découvrons, quelque part dans l'Europe centrale, une nécropole de l'époque de Caracalla, que l'histoire nous indique comme étant germanique (les Romains luttaient alors contre les Germains). L'examen anthropologique de cette nécropole nous met en présence de crânes brachycéphales (les Alamans étaient vraisemblablement des Brachycéphales). Que concluons-nous ? sinon que les Germains appartenaient au groupe brachycéphale puisque leurs restes anatomiques montrent cette forme crânienne ! Or, nous savons bien pourtant que tel n'est pas le type morphologique des Germains. Des suppositions de même nature pourraient être faites pour ce qui concerne la nécropole étudiée par Giuffrida-Ruggeri.

(3) XIV, p. 347.

Djendouba (Hilaliens). Les Hédils (venus de la Mecque) ont une taille de 1^m,69, les Kroumirs aussi. Si les Hédils « venus de la Mecque » peuvent représenter les descendants des Arabes primitifs, nous retrouverions, chez eux, quelques-uns des éléments morphologiques considérés comme l'apanage des Arabes véritables, la stature élevée, la dolichocéphalie, le type nasal leptorrhinien.

Mais il y a d'autres faits encore. En voici quelques-uns : le Muséum de Lyon possède 25 crânes, rapportés d'Aden par M. Buffard, d'une région où l'on croit que la race originale a persisté. Ces crânes ont été étudiés par Chantre (1). L'indice céphalique des hommes est 75,5, celui des crânes féminins 73,18. Ce sont donc aussi, dans leur ensemble, des dolichocéphales.

L'anthropologiste italien Ald. Mochi (2), examinant 64 crânes ayant appartenu à des Arabes d'Afrique et d'Asie, reconnaît, dans cette série, la présence de deux types : l'un, dont les indices céphaliques oscillent autour de 72-73 ; l'autre, autour de 82-83. Le premier type — dolichocéphale — est fourni par des crânes provenant d'Arabes d'Afrique et de Palmyriens ; le type sous-brachycéphale par des Arabes asiatiques d'Arabie et de Syrie. J'ai, de mon côté, mesuré 15 Arabes vivants descendants de colons amenés autrefois dans la Dobroudja méridionale. Le 80 p. 100 de cette petite série était composé d'individus dolichocéphales et sous-dolichocéphales (3).

Ces constatations sont à première vue déconcertantes. Les contradictions qu'elles renferment ne proviennent-elles pas, en partie au moins, du fait que les observateurs, presque toujours, ont examiné des populations citadines ? Tout nous permet de supposer que les Arabes nomades ont dû garder, beaucoup plus fidèlement que les autres, les caractères des ancêtres. On nous dit, il est vrai, que parmi les « Arabes » errants de l'Afrique du Nord, il existe d'anciennes populations auto-

(1) XIV, p. 350. — (2) CLX. — (3) CXCV, p. 521.

chtones (des Berbères) autrefois sédentaires, adonnés à l'agriculture et qui, après les conquêtes, auraient dû accepter ce radical changement de vie et devenir des nomades. A-t-on la preuve de telles modifications ? Connaît-on beaucoup de populations qui, étant sédentaires, ont passé à l'état errant ? Je crois que ce sont là des hypothèses gratuites à l'adresse des Berbères ; et il faudrait autre chose qu'une simple supposition pour nous convaincre. Chantre, qui a beaucoup voyagé en Asie et en Afrique, justement dans les régions où les Arabes sont dispersés, paraît bien avoir été de cet avis. En 1881, il mesurait déjà à Alep et à Orfa des Bédouins de la tribu des Anazeh (19 hommes et 4 femmes) (1). La taille moyenne de ces gens était de 1^m,71, et leur indice céphalique oscillait de 76,02 à 78,4. Lors de ses recherches anthropologiques en Égypte, le même auteur a mesuré une assez grande quantité de Bédouins appartenant à des tribus diverses, nomadisant dans l'Égypte inférieure et moyenne. Je renvoie au volume publié par l'anthropologiste lyonnais pour ce qui concerne les détails relatifs aux huit tribus qu'il a étudiées (2).

La taille moyenne de 188 Bédouins est de 1^m,68 (les statures moyennes des groupes oscillant de 1^m,66 à 1^m,73), indiquant une stature appartenant, dans la classification, à la catégorie au-dessus de la moyenne. Et l'auteur ajoute, à propos de l'une de ces tribus : « Les Ouled-Arabi du Fayoum sont donc les Bédouins les plus grands que l'on connaisse en dehors de l'Arabie. »

Ces Bédouins d'Égypte ont, dans leur ensemble, des crânes dolichocéphales. L'indice moyen de la série entière est 73,96. Lorsqu'on examine, dans les détails, les tableaux de Chantre, on s'aperçoit qu'il existe, dans les valeurs des indices céphaliques, des écarts assez grands. L'indice minimum est celui des Ouled-Arabi (72,82) ; et l'indice maximum (75,39), celui

(1) XLII. — (2) XLIII, p. 194.

des Ouled-Aly de Mariout. Mais il n'en reste pas moins que les uns et les autres sont dolichocéphales. J'ai calculé, à l'aide des indices individuels, quelle était, dans la totalité des individus mesurés par Chantre, la proportion des types dolichocéphales. J'en trouve 90 p. 100. C'est un pourcentage singulièrement élevé.

Par leur indice nasal, toutes les tribus arabes examinées par Chantre sont des mésorrhiniens. C'est là, tout de même, un caractère à retenir. Les indices individuels montrent 19 p. 100 de leptorrhiniens et une plus grande quantité encore de platyrrhiniens. Si nous nous en tenions aux seuls trois caractères qui viennent d'être relevés, il faudrait conclure à l'hétérogénéité manifeste de ces nomades. Et si nous devions considérer ces Bédouins comme représentant la physionomie ethnique qu'avaient les Arabes au moment de la conquête, il faudrait conclure, qu'à cette époque, les conquérants ne représentaient déjà plus une race pure. A-t-il jamais existé d'ailleurs une race exclusivement arabe (1) ?

Ces apparences ethniques, que nous donnent les images sociales, politiques, linguistiques, de certains groupements humains, nous les constatons encore ici. Le chroniqueur arabe du xv^e siècle Makrizi a consacré aux tribus bédouines d'Égypte un traité spécial, et Chantre signale que, dans la liste des noms des tribus citées par Makrizi, il ne s'en trouve que quelques-unes de celles qui vivent actuellement en Égypte (2).

Que sont devenues les autres ? Ont-elles quitté l'Égypte ? C'est peu probable. Mais leurs descendants qui peuplent encore les rives du Nil, ne portent-ils pas aujourd'hui d'autres noms ? Peut-être un certain nombre de ces nomades, en devenant sédentaires, ont-ils simplement accepté le nom du groupe

(1) Celle-ci n'est à nos yeux qu'une fraction politique, linguistique, etc., d'un grand groupe ethnique asiatique, auquel, pour le moment, il est impossible de fixer des limites géographiques précises et de donner un nom.

(2) XLIII, p. 195.

dans lequel ils entraient ? Que sont, aujourd'hui, les habitants du département de la Seine, sinon un immense agrégat de types ethniques divers qui, très vite, ont oublié leurs origines ? La plupart d'entre eux ne se disent-ils pas Parisiens ? Mais l'Afrique ne renferme pas des Arabes qu'en Égypte. Historiquement, les Arabes ont parcouru toute l'Afrique du Nord. Quelle influence ethnique ont-ils laissée ? Parmi les nombreuses tribus que l'on appelle communément Arabes, existe-t-il des descendants authentiques des conquérants de ce nom ? ou les prétendus Arabes de la Berbérie sont-ils, tous, simplement des Berbères arabisés ? Si la masse arabe de la conquête avait été ethniquement pure, on aurait bien des chances d'en retrouver de très nombreux éléments aujourd'hui. Mais était-elle pure ? Là est la question !

Bertholon et Chantre admettent résolument que les Berbères actuels ne sont pas des Arabes (1). Après avoir constaté de grandes ressemblances entre les crânes d'Aden (voir ci-dessus) et ceux des populations antiques ou modernes du nord de l'Afrique, ces auteurs se demandent auquel des deux groupements géographiques on doit faire appel, pour savoir lequel a imprimé ses caractères ethniques à l'autre. « Est-ce l'Arabe du type d'Aden en immigrant en Afrique, ou des immigrations africaines se sont-elles prolongées jusqu'en Arabie ? » « Les caractères saillants des crânes d'Aden sont ceux de la grande race dolichocéphale de Berbérie, croisée avec un autre élément ethnique. Cet élément a donné son orbite microsème et sa face courte. Le nez plutôt mince, la taille élevée, la tête longue constituent l'apport de type dolichocéphale leptorrhinien. On peut se demander, continuent-ils, si la brièveté de la face n'est pas la conséquence du croisement de ces grands dolichocéphales avec des Arabes brachycéphales à face courte, ou peut-être avec une race dolichocéphale à

(1) XIV, p. 351.

orbites microsèmes et à face dysharmonique. Nous croirions plutôt à cette dernière influence. »

« Si ces Arabes, si différents de ceux décrits par M. Giuffrida-Ruggeri, ne sont pas des autochtones, d'où leur migration est-elle venue ? Il faut en rechercher les traces dans les contrées avoisinant l'Arabie. »

Et les auteurs constatent qu'aux Indes et en Perse, il y a des populations dolichocéphales de haute taille. « La taille, la forme de la tête et du nez sont les mêmes de chaque côté du golfe Persique. »

Ces caractères de haute stature, de dolichocéphalie et de leptorrhinie, de Ujfalvy les avait attribués à l'élément aryen de l'Inde. Houssay a dit qu'en Perse, les Aryens sont représentés par les Farsi et les Lori (1). Ces derniers ont souvent les yeux clairs ou bleus. Bertholon et Chantre posent alors cette question : les Arabes du type d'Aden ne proviendraient-ils pas d'une ancienne migration européenne, comme les Persans et les Hindous ?

Par où cette émigration se serait-elle effectuée ? Peut-être par le nord ? Sayce n'a-t-il pas indiqué la présence, en Palestine, neuf siècles avant notre ère, de peuples non sémitiques (2) ? « Il est remarquable que les têtes, qui surmontent les noms des villes prises en Palestine par Shishak, sont celles d'Amorites et non de Juifs. Elles reproduisent les traits de cette race à la peau blanche, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au crâne allongé, avec laquelle nous familiarisent les monuments les plus anciens de l'Égypte. »

Des émigrants européens, Dolichocéphales au teint clair, auraient envoyé un courant important jusqu'en Berbérie. Leurs descendants seraient encore particulièrement nombreux dans la province de Constantine. De proche en proche, les habitants

(1) CIV, p. 101.

(2) On trouvera une analyse de Sayce (Ethnographie de Palestine) dans l'*Anthropologie*, 1894, p. 177.

du Tell se seraient infiltrés jusque dans les régions sahariennes, où diverses tribus, « telles que les Touareg, ont pu maintenir, d'une façon assez précaire, une pureté relative de leur race au milieu de populations noires » (1).

Ces Dolichocéphales au teint clair sont-ils les mêmes que ces populations que les Égyptiens connurent, dès les premières dynasties : les Takenou ou peuples au teint clair ? Ces Takenou ou Tamahou, « au ^{xv}^e siècle avant notre ère, occupaient des territoires nombreux à l'ouest du Nil, comme les Bédouins contemporains ». Et leurs migrations, selon l'opinion de Sayce (pour expliquer l'origine des Amorites), se seraient poursuivies jusqu'au sud de la Palestine. « L'Arabie, située entre ces deux courants : courant aryen à l'est, courant berbère à l'ouest, et amorite au nord, a pu subir une infiltration appréciable de ces populations. Il paraît très logique que quelques tribus aient franchi soient le golfe Persique, soit la mer Rouge et aient pénétré en Arabie. Telle pourrait être l'origine vraisemblable des « Arabes » grands à tête longue. Ce sont des populations non arabes, mais arabisées, comme l'ont été, plus tard, celles du nord de l'Afrique. On ignore leur nombre et leur proportion en Arabie (2). »

Ainsi donc les « Arabes » dolichocéphales que l'on rencontre en Arabie ne seraient pas « en place ». On devrait, dans cette contrée même, les considérer comme des étrangers. Ce seraient « des clans berbères immigrés en Arabie à diverses époques et arabisés par les habitants de ce dernier pays ». Les vrais Arabes seraient brachycéphales.

Un autre voyageur de l'Asie occidentale, von Luschan, qui au cours de ses nombreux séjours entre la mer Noire et le golfe Persique a eu l'occasion d'étudier toutes les populations de ces contrées, a, de même que nous, considéré comme Arabes véritables ceux qui appartiennent au type dolichocéphale.

(1) **XIV**, p. 353. — (2) *Idem*.

Trois groupes de « wirkliche Araber » examinés par lui ont des indices céphaliques allant de 68 à 81. Trois autres groupes qu'il qualifie de « Pseudo-Araber » ont des indices allant de 76 (exceptionnellement bas) à 89. Von Luschan ajoute, et nous souscrivons complètement à sa pensée, que pour un aussi grand territoire que celui parcouru par les Arabes, nos connaissances sont encore extraordinairement fragmentaires (1).

Si véritablement — en suivant les conclusions de Bertholon et Chantre — les types brachycéphales devaient être considérés comme les Arabes véritables, il resterait à déterminer l'origine géographique de ceux-ci. Il faudrait les rapprocher des Brachycéphales de haute stature que nous rencontrons en Asie Mineure, de certains types kurdes en particulier ? et aussi de certains Arméniens ? Est-ce possible ? Je pose simplement la question.

Les documents historiques concernant l'Afrique du Nord semblent bien démontrer, qu'à plusieurs reprises, les invasions arabes utilisèrent des nombres considérables de Berbères convertis à l'Islam. Ceux-ci vinrent, dit-on, de la Tripolitaine (?). Les invasions du ⁱⁱ^e siècle amenèrent, assure-t-on, 400 000 individus (??). Et on se base, en partie, sur ce chiffre, pour affirmer que cette émigration ne pouvait pas provenir de l'Arabie, parce que ce pays n'aurait jamais pu fournir une pareille masse de guerriers. Je l'admets sans peine. Mais les historiens de l'Afrique croient-ils véritablement que cette invasion a pu compter un pareil nombre d'individus ? Comment se seraient-ils nourris ? Voit-on ce cheminement de 400 000 belligérants ?

Je crois qu'on peut admettre, comme une base saine d'appréciation, que tous les chiffres indiqués par les chroniqueurs de l'antiquité et des premiers siècles, comme représentant les armées d'invasion, ont été formidablement exagérés. Il doit en

(1) **CXLV**, p. 92.

être de même pour ce qui touche aux mouvements guerriers des Arabes.

En résumé, le problème arabe — envisagé du point de vue anthropologique — nous paraît loin, encore bien loin, d'être résolu.

CHAPITRE VI

LES IRANIENS (KURDES ET ARMÉNIENS)

Au sud de l'Eurasie, sur des territoires que des mers limitent de presque tous les côtés, que le Caucase rattache à l'Europe, et le Touran à l'Asie, et que l'Indoustan borne à l'est, sont disséminées des populations dont les noms apparaissent fréquemment dans l'histoire : les Perses, les Mèdes, les Arabes, les Turcs. Sur ces territoires, les antiques civilisations des Assyriens, des Babyloniens, des Phéniciens se sont développées. Trois races principales sont actuellement répandues sur cette immense région : à l'est, les Indo-Afghans; dans l'ancien empire turc mésopotamien et la Perse, à côté des hommes de « race » turque, les Assyroïdes; enfin les Arabes.

Au point de vue linguistique, ces populations se rassemblent en deux groupes dominants : les Iraniens et les Sémites.

La Perse, le Beloutchistan et l'Afghanistan, ainsi que la partie orientale de l'Asie Mineure, sont le domaine de la « race » iranienne, dans laquelle on reconnaît un assez grand nombre de peuples : dans la Perse, les Tadjiks et les Hadjemis, les Parsi. On leur rattache les Aderbeidjani du Caucase méridional, les Sartes du Turkestan russe, les Tates de la côte sud-occidentale de la Caspienne. A l'est des Persans, les Afghans et les Beloutchis; dans l'Asie Mineure, en masses plus ou moins imposantes, ou par îlots, les Kurdes et les Arméniens.

Il est bien difficile d'imaginer, après un premier coup d'œil, que ces Iraniens aux noms divers puissent composer une seule famille ethnologique. En réalité, leur morphologie crânienne, à elle seule, déjà s'y opposerait. Sans compter les Pathans, Afghans dolichocéphales, nous voyons, d'un côté, une grande quantité de Persans sous-dolichocéphales, opposer leurs caractères à des Tadjiks et des Parsi sous-brachycéphales; des Tates et des Aderbeidjani sous-dolichocéphales, habitant tout proche d'Arméniens nettement brachycéphales. Ainsi, sous un même toit linguistique, se sont abrités jadis des peuples d'origines très diverses. La variété ethnique que l'on constate dans ce coin de terre, et qui paraît bien n'être pas une apparence, pourrait s'expliquer par l'histoire même de cette région qu'on nous montre sans cesse parcourue par des invasions. Aujourd'hui encore, le sud de l'Iran, pour des raisons analogues, est une des parties de l'Asie où les bigarrures ethniques sont les plus prononcées. Le Mekhran n'est-il pas signalé, par tous les voyageurs, comme un caravansérail de peuples?

Parmi ces peuples ainsi déplacés, dont les rangs se sont parfois confondus, lesquels doivent être envisagés comme les descendants des grandes « races » historiques? Où sont les Mèdes et les Perses? les constructeurs des empires babyloniens? les fondateurs de l'Assyrie?

Les Mèdes et les Perses, à l'époque de leur puissance, constituaient-ils des unités anthropologiquement homogènes? Ou n'étaient-ils qu'un assemblage de populations iranisées?

Il ne faut pas croire que ces problèmes, — dont l'importance historique est indéniable, — quoique insolubles aujourd'hui, le soient définitivement.

Dans l'Iran, les populations actuelles peuvent se subdiviser en deux groupes principaux. La région occidentale de la Perse actuelle est habitée par les Hadjemis (sur les bords de la Caspienne, les Talych et les Mazandarani; entre le golfe

Persique et la région d'Ispahan, les Parsi). Ce sont, en majorité, des individus dolichocéphales (indice céphalique 77,9), de taille moyenne (1^m,65), rapprochés, par bien des caractères, de ces autres dolichocéphales, à types assyroïdes, que sont les Indo Afghans.

A l'est de ces Hadjemis, à l'orient du grand lac salé, les Tadjiks peuplent une partie du Beloutchistan et de l'Afghanistan. Ceux-là sont alors des Sous-Brachycéphales (indice céphalique 84,9), de haute stature (1^m,69). Ils sont ainsi très différents des premiers Iraniens cités.

La Perse renferme encore une quantité notable de Parsi. Ces Guèbres, originaires, dit-on, du Farsistan, obligés par les musulmans à l'émigration, demandèrent, à l'Indoustan, un refuge. Leurs caractères anthropologiques sont encore très mal connus. Peut-être sont-ils semblables à ceux des Parsi, émigrés dans l'Inde, depuis la destruction de l'empire des Sassanides? Tout ce que nous savons d'eux peut permettre de le supposer. Leur caste religieuse est si fermée, qu'il est bien difficile d'admettre que de telles barrières se soient ouvertes devant des étrangers. Or, Ujfalvy, qui a mesuré des Parsi de Bombay, les signale comme des Sous-Brachycéphales, avec un indice céphalique moyen de 82.

Les Galtchas, ces Tadjiks des montagnes, ont été étudiés jadis par Khanikoff (1), puis par Ujfalvy. On leur attribue une haute stature (1^m,69); un indice céphalique marquant la brachycéphalie (84 à 85). Ils seraient également des leptorrhiniens. Il n'est pas hors de propos de rappeler que la brachycéphalie des Galtchas, mise en évidence par Ujfalvy, avec cette circonstance que ces individus sont d'autant plus brachycéphales qu'ils sont de race plus pure, avait été l'objet, par Topinard, d'une curieuse interprétation. Cet anthropologiste, ayant en main une tête osseuse de Galtcha, constatait qu'elle présentait

(1) CXXIV

« non de simples ressemblances, mais une identité complète avec les crânes savoyards les mieux caractérisés ». Et aussitôt il établissait un lien généalogique entre les Brachycéphales de l'Europe et ceux de l'Asie. Un autre savant, de Quatrefages, contresignait cette hypothèse : « En présence de ces faits, il est bien difficile, disait-il, de ne pas accepter les conclusions de l'auteur, et je pense avec lui que les Tadjiks montagnards, les Savoyards, les Auvergnats et les Bretons sont frères. Les premiers sont un *témoin* resté bien probablement dans le voisinage du lieu d'origine de la race, les autres sont les descendants des émigrants qui en sont sortis (1). »

Aujourd'hui que les enquêtes se sont multipliées, que les renseignements comparatifs sont autrement plus abondants, qu'ainsi nos conclusions risqueraient d'être sérieusement étayées, nous n'oserions pas aller si rapidement de l'avant dans le domaine des filiations !

Il n'en reste pas moins que, localisant nos observations sur le sol de la Perse, nous aimerions bien pouvoir établir la relation généalogique des Persans historiques avec les Persans d'aujourd'hui. La pauvreté de nos documents, pour tenter cet essai, est extrême. Qu'est-ce que représentent, pour l'ensemble de la population vivante, les quelques « séries » étudiées jusqu'à présent ! Au surplus, lorsqu'il s'agit de grouper les éléments comparatifs du passé, notre pauvreté documentaire devient encore plus évidente : c'est la pénurie absolue. Quand on pense à la grandeur des fouilles pratiquées sur les territoires de l'Iran, aux richesses historiques, esthétiques, linguistiques, qui en ont été les résultats, on doit profondément regretter que le « matériel anthropologique » qui éclairerait l'ethnogénie de ce vieux passé n'ait eu l'heur d'intéresser tous les archéologues chargés de ces importantes recherches.

(1) CCIX, p. 489.

Les populations actuelles de l'Afghanistan et du Beloutchistan paraissent, dans leur grande majorité, être toutes deux de haute stature. Nous possédons quelques chiffres représentant la taille des Afghans ; ils oscillent autour de 1^m,68. Ces mêmes Afghans sont dolichocéphales (indice 76 environ) et leptorhiniens. Les hommes du Beloutchistan semblent plus petits que leurs voisins du nord (1^m,66) ; et, tout en étant leptorhiniens comme eux, ils paraissent moins dolichocéphales. Leur indice marquerait plutôt la mésaticéphalie. Mais ce ne sont pas là, bien entendu, des conclusions.

Avant de quitter ces Iraniens de l'est, il nous faut dire quelques mots des Kurdes et des Arméniens, ces peuples frères, que des influences malavisées — des influences tsaristes surtout — ont rendus ennemis irréductibles, mais que de meilleurs bergers pourraient sans doute rapprocher. D'ailleurs ce sont les Iraniens au sujet desquels nous possédons la documentation anthropologique la plus abondante.

I

LES KURDES.

Les Kurdes « appartiennent politiquement à deux États : la Turquie et la Perse. Mais c'est le premier de ces deux pays qui renferme le plus gros morceau du Kurdistan, dont les limites — qui sont d'ordre ethnographique — sont assez imprécises. A l'est et au nord de la partie moyenne et supérieure du Tigre tout le pays montagneux est peuplé par les Kurdes. Et cette distribution géographique, dans un milieu d'accès malaisé, explique la raison pour laquelle ce peuple est resté inviolé. Le Kurdistan répond à la portion la plus âpre de l'ancienne Médie, à une grande partie de l'Assyrie, et il empiète aussi sur le sol de l'Arménie » (1). Mais les Kurdes ont débordé, de toutes

(1) CCLXX.

parts, le domaine géographique qui porte leur nom. De leurs massifs montagneux, ils se sont écoulés de tous côtés, comme le font encore aujourd'hui, sur les espaces restreints laissés aux transhumances, certains de leurs groupes pasteurs (1).

Les auteurs anciens, comme Rich (2), ont cru reconnaître deux types physiques parmi les Kurdes, « les nomades, pasteurs et guerriers (Assireta), les sédentaires et agriculteurs (Gouran); le premier, ayant les traits plus durs, le front proéminent, les lignes heurtées, etc. ». Ne se sent-on pas là en face d'une description un peu romanesque? Un fait plus intéressant, au bénéfice de ces voyageurs du siècle dernier, c'est qu'ils ont noté, dans le sein de cette population kurde, la présence commune d'yeux clairs, même bleus.

Mais, dès 1863, nous avons une description un peu plus précise des Kurdes. Pour le colonel Duhouset, les Kurdes « ont le crâne fortement brachycéphale. Ils sont trapus, robustes, bien musclés. Ils ont le teint brun, les cheveux noirs, les sourcils épais, le nez gros et aquilin, le menton carré, les pommettes saillantes; leur type rappelle celui des figures des monnaies sassanides » (3). Khanikoff trouve que « leur extérieur présente beaucoup d'analogie avec celui des Afghans. Nous retrouvons chez eux des nez proéminents, souvent fortement aquilins et obtus... Généralement les yeux des Kurdes sont noirs et plus grands que ceux des Afghans; ils sont plus écartés que chez les Persans occidentaux, chez les Tadjiks et chez les Pouchtous... » (4).

On voit, malgré la meilleure volonté, le peu qu'il est possible de trier dans de telles descriptions physiques. Bien des groupes ethniques pourraient se reconnaître dans ces traits. Toutefois, parmi ces descriptions, il en est une qu'il faut citer parce qu'elle

(1) Les statistiques varient quant au nombre des Kurdes. En 1887, le *Nouveau Dictionnaire de géographie* indiquait 1 828 000 individus, dont 1 300 000 dans la Turquie d'Asie. Une statistique anglaise en dénombrait 2 250 000, dont 1 500 000 en Turquie.

(2) CCXIX. — (3) LXIV. — (4) CXXIV.

ne manque pas d'imprévu, et qu'elle peut être le point de départ d'une importante recherche. Solak (1) trouve que le teint, la couleur des yeux et la nuance des cheveux des Kurdes diffèrent à peine des races du nord, et, en particulier, des races germaniques, au point qu'à part leur teinture artificielle des cheveux et leur costume oriental on les prendrait aisément pour des Allemands!... On se demande où Solak a pu prendre les éléments d'une telle description, du moins sous cette forme absolue? J'ai examiné moi-même (2) un assez fort contingent de Kurdes, et je suis obligé d'avouer que je ne pourrais pas contresigner de telles caractéristiques.

Il y a certainement, dans le Caucase, des individus blonds — parmi les Ossètes par exemple, — et, dernièrement, Zaborowski (3) a interprété ce type; et son interprétation n'est pas très éloignée de celle de Solak. Pour lui, cet élément humain « est l'Européen blond descendant direct de la vieille race dolichocéphale néolithique de la Russie méridionale, auquel se sont mêlés, à diverses époques, d'autres blonds, des Scythes et notamment des Alains très voisins par certains caractères et par leur mélange avec les Goths de la race germanique ».

Toutefois, il ne serait pas scientifique de rejeter, *a priori*, l'observation de Solak. Peut-être existe-t-il, chez les Kurdes, des variétés de types, dont l'une — celle qui contient des individus aux faibles pigmentations — aurait été plus particulièrement soumise aux observations de cet auteur.

Une telle attitude d'expectative est rendue plus obligatoire encore, lorsque nous constatons que von Luschan, anthropologue de carrière, un savant de grande valeur, a constaté lui-même de tels caractères (4). Il a examiné 221 Kurdes, dont 115 des environs de Karakusch. Il y constate la présence de 53 p. 100 d'individus xanthochroïdes. Et les

(1) CCXLV. — (2) CXCV, p. 463. — (3) CCXCII, p. 121; XLV, p. 165.

(4) CXLV, p. 92.

indices céphaliques moyens des trois groupes, dont l'assemblage constitue la série ci-dessus, sont respectivement de 74,9; 75,2; 76,9.

Pour l'auteur allemand, les Kurdes étaient autrefois tous blonds, et avaient les yeux bleus et la tête allongée. Et c'est par suite de croisement avec les Turcs, les Arméniens et les Perses, qu'ils seraient devenus de plus en plus bruns et brachycéphales. Faut-il accepter cette conclusion? Où serait alors la patrie originelle de cette population, aux cheveux et aux yeux clairs, et dolichocéphales?

Si nous ajoutons que les Kurdes sont des hommes de haute stature, les caractères concomitants de la race nordique se trouvent réunis (1)!! Que voilà un beau chapitre réservé aux historiens!

Chantre, qui a vécu longtemps parmi les Kurdes, indique, dans sa première étude, que sur 158 individus examinés, il a trouvé 3 blonds (2). Tous les autres individus avaient les cheveux noirs ou châains. Quant à la couleur des yeux, il mentionne, plus tard, la présence de 8 individus ayant des yeux clairs sur 332 Kurdes examinés. Il y a, tout de même, une singulière différence entre ces proportions et celles de von Luschan. L'explication en est peut-être dans la variété des lieux géographiques, laquelle correspondrait à des tribus autrement composées les unes que les autres?

Il n'est pas indifférent, devant ces documents contradic-

(1) Prichard indique que Fraser (*Travels in the Himalaya*) a vu quelques soldats patans ou afghans qui avaient les cheveux roux et les yeux bleus. Mais il est probable que, si cette observation est exacte, ces individus étaient apparentés, ou l'avaient été jadis, aux « Nordiques »? indiqués ci-dessus; ce n'est donc pas du côté de l'Afghanistan que nous devons porter nos regards, lorsque nous cherchons l'origine de cette « race » énigmatique. (CCII, p. 237.) La « vieille race dolichocéphale néolithique de la Russie méridionale » à laquelle Zaborowski, tout à l'heure, faisait allusion est de plus en plus considérée, par certains auteurs, comme celle qui, plus tard, constitua le puissant groupe ethnique dont les hordes, nombreuses et étonnamment agissantes, couvrèrent bientôt les territoires de la Baltique et de la mer du Nord.

(2) XLV, p. 165.

toires, d'étudier d'un peu plus près cette population qui a été considérée comme les descendants des Mèdes ou des anciens Chaldéens. Ci-dessous, je résumerai encore les études d'Ivanowsky, de Chantre, et les miennes.

Les Kurdes sont des hommes de haute stature (ils dépassent certainement 1^m,68). Rappelons-nous que c'est le caractère que nous avons trouvé chez les Tadjiks Galtchas et chez les Afghans. Dans ma série, le 83 p. 100 des hommes a une stature au-dessus de la moyenne. Peut-être même, certaines tribus kurdes dépassent-elles de beaucoup cette moyenne? les Radki par exemple; mais, par contre, d'autres tribus seraient de stature assez basse (Milanli et Yézidi, d'après Chantre).

Quant à l'indice céphalique, les auteurs sont loin d'être d'accord. Ils fournissent des caractéristiques craniennes très disparates. Voici quelques chiffres pour ce qui concerne l'indice céphalique: Nassonof, 78,48; Chantre, 78,53; Pittard, 86,49 (1); von Luschan, environ 75. Chantre, qui est, de nous tous, celui qui a étudié le plus grand nombre de Kurdes, mentionne des variations considérables dans la forme cranienne de ces gens-là. Les indices céphaliques de ses séries vont de 70,04 chez des Yézidi, à 86,48 chez des Bilikani (d'ailleurs, dans leur ensemble, les Kurdes Bilikani sont sous-brachycéphales).

Par leur indice nasal, les Kurdes sont des leptorrhiniens et, par leur indice facial, des leptoprosopes.

Les Kurdes ont généralement les yeux foncés. Chantre a fait les mêmes observations. J'ai trouvé, chez eux, des yeux gris, dans la proportion de 9 p. 100; mais pas un seul œil bleu. De même que je n'ai pas trouvé un seul homme ayant les cheveux

(1) La brachycéphalie très accentuée que nous avons constatée chez les Kurdes ne provient pas de déformations craniennes. Beaucoup de Kurdes déforment la tête de leurs enfants. Mais cette modification n'entraîne pas nécessairement une augmentation de la brachycéphalie. Chantre a constaté l'usage des déformations dans les groupes dolichocéphales aussi bien que dans les groupes brachycéphales.

blonds (82 p. 100 de cheveux noirs; le reste châtain et châtain foncé). Ces deux observations ne s'accordent guère avec celles de Rich et de Solak ni avec celles de von Luschan dont il a été question.

Dans les séries ci-dessus, certaines observations concordent avec celles de von Luschan (la dolichocéphalie). D'autres sont en opposition formelle (la couleur des yeux et des cheveux). On voit qu'il y aurait lieu de reprendre, sur une vaste échelle, l'étude anthropologique des Kurdes. Je tiens à ajouter, en terminant ce paragraphe, que je ne nie nullement la pénétration en Asie d'un groupe européen de race nordique et sa persistance, mais je n'en vois pas encore la preuve.

II

LES ARMÉNIENS.

Le groupe dont les Arméniens d'aujourd'hui sont les descendants a joué — sous des noms divers — dans l'histoire de l'Asie, un rôle considérable. D'après leurs anciennes généalogies — ne sont-elles pas quelquefois, au dire de tous les spécialistes, d'un caractère un peu aventureux? — les Arméniens auraient habité longtemps la Babylonie avant d'aller s'établir dans la région de l'Ararat. Peu de pays ont été plus souvent conquis que la patrie arménienne. Après avoir été assyriens, persans, grecs, arabes, mongols, les Arméniens sont aujourd'hui partagés entre la Turquie, la Russie et la Perse.

Il ne faudrait pas conclure cependant qu'à chacune de ces prises de possession de leur patrie par les conquérants, les Arméniens se transformaient ethniquement. En changeant de maîtres, ils changèrent simplement l'étiquette de leur nationalité. Pas davantage.

On a dit que les Arméniens étaient arrivés primitivement

de Babylonie. Mais, dans cette région, étaient-ils en place? Si non, d'où venaient-ils? D'autre part, lorsqu'ils s'emparèrent du territoire qui, depuis, est devenu l'Arménie, ce pays n'était certainement pas un désert. Il est trop favorable à l'habitation pour n'avoir pas abrité une population, probablement importante. On a pensé qu'une partie de celle-ci devint, d'une part, les Kurdes et, de l'autre, les Grouziens.

Administrativement, politiquement, tous les habitants des territoires sur lesquels s'établissaient les Arméniens se muèrent tout naturellement en Arméniens. Cette seule raison nous fera comprendre pourquoi les Arméniens — de l'Arménie et d'ailleurs — peuvent présenter les types physiques divers qu'ils offrent à nos appareils photographiques et à nos compas.

C'est ainsi que Khanikoff étudiant la colonie arménienne d'Astrakan — qui constitue pour l'auteur un îlot ethnique pur de tout mélange (ce sont des immigrants du ^{xiv}^e siècle) — les trouve de haute taille avec une « tête décidément iranienne et dolichocéphale ». Il constate que les yeux sont noirs, « plus encaissés dans l'orbite que chez les Persans ». Le nez est très aquilin, d'une grande longueur; l'ovale du visage est plus long que chez les Persans. Blumenbach, après avoir observé des négociants arméniens et juifs, à Amsterdam et à Londres, avait rapproché la physionomie générale des Arméniens de celle des Juifs; ce qui ne me paraît pas une chose absurde, s'il s'agit de Juifs véritables (1).

Chantre a longuement examiné les Arméniens de l'Asie Mineure. Il a vécu dans leurs villages. Il constate que le type arménien varie d'une localité à l'autre. Mais ces variations locales ne doivent pas nous troubler. Elles pourraient être obtenues avec un petit nombre de « types réels », avec deux types seulement, par exemple. Ces deux types, mêlés dans des proportions variées, pourraient créer, lorsque nous considère-

(1) **XVII**, p. 5.

rions seulement les moyennes arithmétiques, des images ethniques assez nombreuses.

Chantre constate que, bien qu'ayant été en contact, dans maintes circonstances, avec les Turcs mongols, les Arméniens n'ont jamais les yeux bridés, ni obliques; ils sont au contraire largement ouverts et bien fendus. C'est tout simplement que la conquête mongole n'a pas été suivie d'une colonisation; et c'est une preuve nouvelle, apportée à l'opinion que nous n'avons jamais cessé de soutenir, au sujet de l'influence — généralement faible — des conquérants sur les conquis.

Les Arméniens sont d'une taille au-dessus de la moyenne. Chantre a trouvé, chez les Arméniens du Caucase, une stature de 1^m,68; mais d'autres auteurs (Pantioukhof, Tvarianovitch, Ivanowsky) ont publié des chiffres moins élevés (de 1^m,647 à 1^m,666). Les Arméniens que j'ai mesurés avaient, comme taille moyenne, 1^m,66. Ce chiffre, j'imagine, doit représenter assez exactement la stature moyenne de cette population.

Celle-ci, en même temps qu'elle est d'une taille relativement élevée, est brachycéphale. Sur ce point, les auteurs ne varient pas. Les indices céphaliques obtenus par Chantre sont les suivants: 85,47 (Arméniens de la province d'Erivan), 84,15 (Arméniens de Yosgat). Personnellement, j'ai mesuré 124 Arméniens dans la Péninsule des Balkans: ils m'ont donné un indice céphalique moyen de 85,69, semblable à celui de la première série de Chantre, et j'ai trouvé 66 p. 100 d'individus dont l'indice était supérieur à 84. Chantre a rencontré 59 p. 100 de ce dernier type. Ces résultats concordent. Les Arméniens sont bien réellement une population très nettement brachycéphale. Ils se rapprochent beaucoup, par ce caractère, d'une partie de leurs voisins immédiats, les Kurdes, dont nous venons de parler, et de leurs autres voisins, les Lazes. Nous voyons ainsi se constituer, dans cette région de l'Asie Mineure, un grand compartiment (il s'élargira, croyons-nous, considérablement) peuplé par des Brachycéphales.

Les Arméniens ont le nez long et relativement peu large. Par leur indice nasal moyen, ils sont leptorrhiniens. Je n'ai jamais vu un Arménien platyrrhinien. Mais un assez grand nombre d'entre eux sont mésorrhiniens. En même temps qu'il est long, le nez des Arméniens est habituellement droit avec, souvent, tendance à devenir aquilin. Il a souvent aussi son extrémité abaissée. Cette forme du nez, je l'ai maintes fois notée chez les Kurdes et je crois que Chantre a également fait cette remarque.

Les Arméniens ont les yeux foncés, généralement bruns (86 à 89 p. 100). Toutefois j'ai trouvé chez eux quelques individus aux yeux bleus (4 p. 100). Chantre mentionne aussi une certaine proportion (11 p. 100) d'yeux clairs (1).

Les Arméniens ont presque toujours les cheveux noirs, ou au moins châtain foncé. Je n'ai pas vu un individu ayant des cheveux blonds. Par contre, Chantre en indique quelques-uns dans sa statistique.

Des diverses observations ci-dessus, il résulte que les Arméniens sont issus d'un groupe humain très brachycéphale, au sein duquel on pourrait distinguer deux sections principales, marquées par la différence des statures: l'une de très grande taille, dans la proportion approximative de 25 p. 100; l'autre de petite taille (proportion: environ 20 p. 100?). Mais ces deux groupes secondaires caractérisés par la différence des statures doivent-ils être considérés comme des groupes originels?

J'ai dit quelque part que, pour moi, les Kurdes et les Arméniens étaient de très proches parents; qu'ils devaient, pour une

(1) Il faudra qu'un jour les anthropologistes groupent tous ces hommes de l'Asie antérieure chez qui on constate des yeux bleus. Il est nécessaire de rapprocher ce caractère des autres caractères morphologiques et descriptifs, relevés chez de tels individus. Ceux-ci sont-ils grands ou petits? dolichocéphales ou brachycéphales? leptorrhiniens? et ont-ils, en même temps que des yeux bleus, des cheveux blonds? Nous verrons alors ce que peuvent valoir les observations dont il a été question à propos des Turcs et des Kurdes, lesquelles, jusqu'à aujourd'hui, peuvent paraître, à quelques-uns, plus ou moins tendancieuses, au moins insuffisantes.

grande partie d'entre eux, être issus d'un même groupe ethnique. J'avais été conduit à cette hypothèse par la similitude de certains résultats de mensurations, consignés en cours de route dans mes registres anthropologiques : par les ressemblances physiques extérieures constatées chez les représentants de ces deux populations. Je me souviens par exemple, à Constantinople et à Scutari d'Asie, lorsque nous examinions les « hammals » (portefaix) kurdes et arméniens, combien fréquemment nous les trouvions semblables ! De mes séjours dans le proche Orient, j'avais emporté cette impression que ces deux peuples étaient des « frères ethniques » et que c'étaient les vicissitudes de l'Histoire (ce mot contient tout !) qui en avaient fait des frères ennemis.

Pour ne pas demeurer sous cette impression j'ai comparé, entre elles, les principales mensurations, et les caractères descriptifs, relevés chez les Kurdes et chez les Arméniens : taille, hauteur de buste, longueur des jambes, diamètres crâniens et faciaux, indice céphalique, rapports divers. Je n'irai pas jusqu'à dire que cette comparaison m'a montré l'identité de ces deux groupes ; ce serait inexact ; mais elle m'a montré divers rapprochements singulièrement démonstratifs (1). Évidemment, à côté de ces ressemblances, il y avait quelques dissemblances (notamment dans les proportions des types de taille). Mais ces dernières n'ont pas de quoi nous surprendre.

Dans chacune de ces deux populations, il se trouve un fort contingent d'individus dont les caractères sont les mêmes. En les réunissant, ces contingents, on constituerait une nouvelle catégorie anthropologique, arméno-kurde, dont la physionomie ethnique n'offrirait pas de contrastes.

Cet ensemble nouveau, qui pourrait être caractérisé de la manière suivante : haute taille, brachycéphalie, pigmentation foncée des yeux et des cheveux, nez long, souvent gros, droit

(1) CXCIV, p. 510.

ou aquilin, fréquemment recourbé à son extrémité, etc., nous donnerait-il l'image des anciennes populations historiques, en particulier des Mèdes, pour ne pas remonter trop haut ? Il faudrait posséder des documents ostéologiques provenant de ces derniers pour une démonstration ; mais une telle hypothèse est parfaitement acceptable.

Il nous est impossible de remonter, avec quelque exactitude, vers les temps préhistoriques arméno-kurdes et nous sommes absolument ignorants des races humaines de cette période. Les documents postérieurs iconographiques, s'ils sont à ne pas rejeter dès l'abord, sont tout à fait insuffisants pour apporter quelque lumière. Quant aux historiens, n'ont-ils pas attribué à la « race touranienne ou scythique » le travail des métaux et l'invention de l'écriture cunéiforme ?

Si l'on me demandait mon opinion au sujet du ou des groupes ethniques auxquels pourraient se rattacher les Assyriens, les Chaldéens, les Élamites, les Araméens, etc., je répondrais d'abord que je n'en sais rien, puisque nous n'avons d'eux aucune indication anthropologique précise. Mais si l'on insistait, je dirais qu'à mes yeux, selon toutes les probabilités, les Arméno-Kurdes d'aujourd'hui peuvent être considérés comme les descendants actuels de ces antiques populations. N'oublions pas que les Empires de cette partie de l'Asie n'ont pas été autre chose que les anciens petits royaumes, peuplés d'éléments ethniques semblables, à qui la fortune avait souri et qui étaient devenus des États florissants. Évidemment les populations de ces domaines féodaux, qu'elles aient été disloquées en groupes minuscules, ou rassemblées en communautés politiques puissantes, ne changèrent pas, au fur et à mesure que se succédaient les événements, leurs caractères anthropologiques. L'Élam, qu'Assourbanabal fait sombrer en 640, renfermait dans son enceinte les descendants de ceux qui créèrent Suse ; et les successeurs des hommes qui subirent la conquête des Perses pouvaient encore chercher leurs premières généa-

logies jusqu'aux fondateurs mêmes de la puissance élamite.

Les incultes pasteurs kurdes, les cultivateurs et les petits artisans de l'Arménie, ont eu, parmi leurs ancêtres, des fondateurs d'empires. Ceux-ci étaient des hommes de haute taille, brachycéphales et bruns, possesseurs de ce long nez, à la forme si caractéristique, que les sculpteurs de l'antiquité ont toujours bien représenté.

Sans doute les faits politiques et économiques ; les invasions peut-être, — mais pas toutes, — avaient pu conduire, sur le sol de ces anciens États, des éléments humains divers, dont quelques-uns pouvaient être, ethniquement, des étrangers. Mais le fond même de la population était celui qui vient d'être indiqué. Au surplus, si ces « étrangers » avaient été nombreux, nous en retrouverions aujourd'hui les descendants. Peut-être les rencontrons-nous, en effet, parmi les types exceptionnels de nos séries ?

Du Pont-Euxin au golfe Persique, c'est-à-dire du haut cours de l'Araxe et des sources des fleuves mésopotamiens, aux montagnes de l'ancienne Perse, vivait probablement, aux premiers temps du monde asiatique, une population de nomades chasseurs, d'un type ethnique bien défini (il l'a été ci-dessus). Ses arrière-neveux porteront plus tard, au cours d'une très longue période historique, des noms divers. Ils se feront les uns aux autres de cruelles guerres. Parfois, pour légitimer leurs actions, ils se prétendront étrangers les uns aux autres. Mais ils n'auraient eu qu'à se regarder d'un peu près, pour constater, dans l'identité de leurs traits essentiels, le signe révélateur d'un sang commun.

Aux heures que nous vivons, dans certaines circonstances douloureuses, les Kurdes et les Arméniens, dans une forte proportion frères de race, ne continuent-ils pas, sous ces deux noms modernes, les errements du passé !

CHAPITRE VII

LES MONGOLS OU TATARS MONGOLS

Dans sa classification des hommes en cinq races principales, Huxley donne à la race mongoloïde (1) l'une des places ainsi réservées. Ses races secondaires sont la mongole, la polynésienne, l'américaine, l'esquimaude, la malaise. Topinard fait rentrer les Mongols dans son groupe des races jaunes mésorrhiniennes, sous le titre : Jaunes de l'Asie ; Hæckel les a placés parmi les Euthycomes (individus à cheveux droits). Dans l'*Essai d'une classification des races humaines*, par Deniker (2), les Mongols figurent dans le groupe F, comprenant les hommes à cheveux droits, ayant, en outre, les caractéristiques suivantes : peau d'un jaune pâle, pommettes saillantes, œil mongoloïde, faible brachycéphalie. Et plus loin, ajoutant quelques détails, Deniker écrit : « La race mongole comporte deux variétés ou sous-races : Tounghouz ou Mongols septentrionaux, à face ovale ou ronde, avec pommettes saillantes, répandue en Mandchourie, Corée, Chine septentrionale, Mongolie ; et Mongole méridionale, à face losangique ou carrée, avec pommettes élargies latéralement, que l'on peut observer surtout dans le sud de la Chine méridionale et en Indo-Chine. »

La répartition géographique de cette race serait donc considérable. Mais il apparaît que rien n'est plus vague que cette appellation même de Mongols. Et cela provient, entre

(1) CXVII. — (2) LVI, p. 320 ; LVII, p. 440.

autres raisons, du fait qu'on a toujours eu l'habitude, « chez les Européens comme chez les Chinois, de donner le nom d'une des tribus turques Ta-ta ou Tatars, transformé en Tartar, aux Mongols et autres peuples mongoloïdes, les Toungouz par exemple ». Nous examinerons donc, d'un côté, ce que l'on sait des caractères anthropologiques des Mongols et, de l'autre, ce que l'on sait des caractères anthropologiques des Tatars.

Le groupe Mongol pourrait se subdiviser ainsi : les Mongols occidentaux (Euleut), c'est-à-dire les Kalmouks ; — les Mongols orientaux (Khalkhas, Tsakhar, etc.) ; — les Bouriates.

Presque tous les Mongols sont restés des pasteurs nomades.

Les Mongols occidentaux ont une aire de dispersion considérable dans le centre asiatique. On en rencontre depuis le Nan-chan jusqu'au nord du Caucase. Des groupes importants habitent la Dzungarie, mais aussi la dépression caspienne d'Astrakhan. Cette immense dispersion ne doit pas faire croire à l'existence d'une masse numériquement imposante. On admet que, tous ensemble, ils ne doivent guère dépasser un million d'individus.

Les caractères morphologiques des Kalmouks ne constituent pas une esthétique semblable à celle que nous aimons généralement en Europe. Voici la description que Chantre donne des Kalmouks qu'il a étudiés avec von Erckert, dans le nord du Caucase (1) :

« Au physique, le Kalmouk réalise le type mongol dans toute

(1) XL, p. 243. — DENIKER, article indiqué ci-dessous. On pourra consulter XCIII et LVIII, p. 754. Pour ce qui concerne les caractères ethnographiques des Kalmouks, voir CLXXXIV et CCLX, p. 715.

A propos de la couleur de la peau, il est bon de rappeler une observation faite en 1883, par Deniker, au Jardin d'acclimatation de Paris, alors que venait de naître un enfant kalmouk. Le nouveau-né avait, les premiers jours de sa naissance, « la peau identique à celle de nos bébés du premier âge — blanche avec des nuances rougeâtres. Mais vers le dixième jour, sa peau présentait déjà un certain mélange de nuance jaune. Les autres enfants kalmouks avaient la peau moins foncée que leurs parents ».

sa laideur : yeux obliques et peu ouverts, nez fortement écrasé à la racine, pommettes saillantes, sourcils et barbe rares, peau basanée (couleur de cuir clair, dira plus tard Deniker) ; ajoutez à cela des lèvres épaisses, des oreilles énormes et fortement détachées de la tête, des cheveux toujours noirs. De plus ils sont petits, mais sveltes et dégagés, grâce à l'habitude qu'ils ont d'abandonner entièrement à la nature le soin d'élever leurs enfants. A peine savent-ils marcher qu'ils montent à cheval et s'adonnent, avec passion, aux exercices de la lutte et de l'équitation », etc.

D'une manière générale, les Mongols occidentaux sont des hommes de petite stature. Une série de plus de 300 Kalmouks de Dzungarie avaient, comme taille moyenne, 1^m,629. Cette stature est très différente de celle qui a été mesurée sur les Kalmouks d'Astrakhan (1^m,64). Ce dernier chiffre même est au-dessous de la moyenne européenne. Le peu que nous savons des caractères craniens des Kalmouks nous montre une population sous-brachycéphale. Et cette indication paraît bien être l'expression de la réalité quand nous voyons que les Kalmouks de la Dzungarie occidentale possèdent un indice céphalique de 84,5 et ceux de la Volga inférieure de 82,1. On pourrait essayer de se représenter les raisons de cette différence, par des mélanges avec les populations voisines.

Si les immixtions ethniques étaient la cause de ces diverses valeurs de l'indice céphalique, il nous faudrait, je crois, accepter que les Kalmouks volgaïques se sont moins mélangés — jusqu'à présent — avec leurs voisins, que les Kalmouks de l'Asie centrale, ceux de l'Ili en particulier. En effet, les Kalmouks de la région d'Astrakhan ont, à leurs abords, des populations qui sont plus brachycéphales qu'eux-mêmes, les Kirghiz Kazaks au nord, les Nogaï au sud. Si le sang de ces deux peuplades avait pénétré dans les veines des Kalmouks (1),

(1) Un mélange avec les Kirghiz a-t-il réellement eu lieu ? Ces deux peuples Kirghiz et Kalmouks sont séparés par une haine farouche.

ceux-ci auraient sans doute augmenté leur brachycéphalie. Quant aux Kalmouks Dzoungariens, ils sont enveloppés de populations brachycéphales dont, autant qu'on peut le savoir, l'indice est nettement supérieur à celui des Kalmouks européens.

Le chiffre indiqué par Chantre pour les Kalmouks caucasiens est encore inférieur (81,7) à la moyenne des Kalmouks volgaïques. Il en est de même de ceux fournis par Deniker (81,3).

Par leur indice nasal, les Kalmouks paraissent être des mésorhiniens. En plus de ces caractères mesurables il en est un, de nature descriptive, qui a frappé tous les observateurs : l'œil mongoloïde (1).

La Mongolie orientale a déjà été l'objet d'importantes recherches. Il y a quelques années, deux Japonais, M. et M^{me} Torii (2) ont publié le résultat de leurs observations dans ce pays, à la suite d'un séjour de plus de dix ans. Des territoires immenses, aujourd'hui solitaires, ont connu des agglomérations humaines importantes, dont le souvenir est marqué par des quantités de vestiges divers, par de nombreuses ruines, par des restes d'enceintes et de fortins à l'intérieur desquels, sous des couches de terre, de détritiques et de sables, on trouve encore des quantités de haches de pierre, des pointes de flèches en silex, de la poterie. De tels monuments, disent les auteurs ci-dessus, se rencontrent à chaque pas, dans les sables des plaines et des collines, dans les vallées et dans les montagnes.

(1) On sait en quoi consiste cette particularité : par une insertion trop élevée du ligament palpébral externe sur l'os cranien, l'angle externe de l'œil est plus haut que l'angle interne. En outre, la paupière supérieure est boursouflée et le bord ciliaire, invisible, ne laisse apparaître que peu les cils eux-mêmes. À l'angle interne, la paupière forme un pli qui cache la caroncule.

Je rappelle, à propos de l'œil mongoloïde, que les observateurs ont plusieurs fois signalé sa présence chez des enfants d'Indiens américains de l'Amérique du Nord. Nous retrouvons là un argument en faveur de l'origine asiatique des indigènes américains.

(2) CCLVII.

Au cours de leurs recherches, M. et M^{me} Torii n'ont pas découvert de traces de la civilisation paléolithique.

Ces lieux, qui paraissaient avoir été si bien explorés par nos confrères japonais, furent les habitats des Toung-Hou qu'il ne faut pas identifier, comme l'a fait Abel de Rémusat, grâce à une vague similitude de mots, avec les Toungouz.

Nous ne savons rien des caractères physiques des anciens possesseurs de ce sol mongolique oriental. Et nous ne pouvons dire si les populations actuelles de petite taille, au crâne modérément brachycéphale, au nez leptorrhinien, qui demeurent sur les lieux de cette primitive civilisation, en sont les descendants. Dans des régions comme celles du centre de l'Asie, où les déplacements des peuples pasteurs ne sont pas très difficiles, et ont été fréquents, il serait téméraire, lorsqu'on a par devers soi, de si maigres documents, d'inférer quoi que ce soit dans l'ordre généalogique.

Quant aux Bouriates qui sont, disent les statistiques, environ 250 000, on les considère comme, en partie, métissés avec des indigènes sibériens (Yakoutes, Toungouz, etc.) On retrouve, chez eux, dans leurs grands traits, les caractères mongols indiqués ci-dessus.

Et ces caractères se reconnaissent aussi chez les Toungouz, dont les 50 000 individus occupent les immenses territoires des bas pays septentrionaux sibériens. Leur indice céphalique paraît un peu moins élevé que celui des Mongols dzoungariens; et, dans l'est — probablement par suite de la pénétration d'un élément mandchoux de plus haute stature qu'eux-mêmes, — la taille s'est élevée (1^m,67) et dépasse notablement celle des autres Mongols.

Je crois qu'il est très difficile de savoir quels sont réellement les éléments ethniques mongols qui ont pris part aux grands mouvements historiques de Genghis Khan et de ses successeurs. Les hordes mongoles étaient-elles composées exclusivement avec des individus appartenant aux types que

nous venons de décrire ? Les Tounougou, par exemple, y ont-ils participé ?

Que dans les rangs des envahisseurs il y ait eu de véritables Mongols de race, cela ne fait aucun doute : les récits des chroniqueurs, si peu certains sur d'autres points, seraient là pour nous le démontrer : ces écrivains n'auraient pas su inventer les caractères descriptifs dont ils nous ont laissé l'image et dont plusieurs s'appliquent certainement aux vrais Mongols. Mais il est aussi un fait certain : les invasions mongoles qui jetèrent, à un si haut degré, la terreur dans les âmes européennes (1) n'étaient pas accomplies par des bandes ethniquement pures. Il y avait, parmi elles, des quantités considérables de Tatars. C'est aujourd'hui un avis unanime. Dès mes premières rencontres avec les Tatars, j'ai soutenu cette opinion, que mes études ultérieures n'ont fait qu'accentuer. D'ailleurs, je crois qu'historiquement même, on est d'accord pour admettre que Ghenghis Khan mit en branle des armées de Tatars.

Il n'est pas besoin d'examiner de très grandes quantités de Tatars pour s'apercevoir que ce groupe est un complexe ethnique. Et très vite, on constate que les Tatars renferment dans leur sein beaucoup moins d'individus mongols ou mongoloïdes qu'on ne pourrait, *a priori*, le supposer, dominé, qu'on est souvent, par les récits historiques. Il est même à peu près certain que plusieurs catégories de Tatars ne possèdent point, dans leurs veines, de sang mongol.

Nulle part les Tatars ne constituent un État. Après avoir été les maîtres d'un immense empire, ils se sont effacés. Ils sont disséminés dans le sud-ouest de l'Asie, dans la Russie méridionale et orientale, dans la Péninsule des Balkans. Sébastien Münster, qui était un compilateur, nous a laissé une

description des Tatars où, à côté de caractères ethnographiques, on trouve quelques indications morphologiques (1).

On peut se demander s'il a jamais vu des Tatars. Il vivait au début du XVI^e siècle et il paraît avoir composé son morceau, y compris la description des caractères physiques, d'après la lecture d'auteurs anciens. Je rappelle cependant que, sous Philippe le Bel, les rapports du gouvernement français avec les Tatars étaient particulièrement cordiaux ; tellement même que les ambassadeurs francs n'étaient pas soumis, chez les Tatars, à « passer feu », c'est-à-dire à la purification obligatoire. Avant de prêcher sa croisade, Clément V avait rencontré à Poitiers des envoyés mongols. Si Münster n'a pas vu lui-même des Mongols, le souvenir de leur physionomie devait être encore assez vivant chez ses contemporains. Pendant longtemps les rapports continuèrent à être excellents entre les rois de France et les Tatars. Il fut même question de créer une chaire de langue tatare à l'Université de Paris.

La répartition géographique des Tatars, aujourd'hui encore, est considérable. Pour simplifier un travail de classement, certainement très difficile, plusieurs auteurs reconnaissent quatre groupes principaux de Tatars : 1^o le groupe de l'Altaï ; 2^o celui de Sibérie ; 3^o celui du Caucase (2) ; 4^o le groupe d'Europe. Mais les ressortissants de plusieurs de ces groupes mêmes, nous sont assez mal connus, anthropologiquement parlant. Par exemple, les documents somatologiques que j'ai sous les yeux, concernant les Tatars de l'Altaï, marquent une réelle hétérogénéité. Le groupe du Caucase paraît plus homogène. Plusieurs de ses subdivisions ont été assez bien étudiées, notamment par Chantre (les Aderbeïdjani en particulier).

En Europe (Caucase mis à part), les Tatars sont surtout nombreux dans les territoires de l'ancienne Russie, depuis l'Oural jusqu'en Lithuanie ; puis, le long de la Volga, depuis

(1) CLXIX.

(2) XL, p. 238 ; XLI, p. 177.

R. H.

(1) Voir ce qu'en a dit Bergeron : XII.

la province de Kazan jusqu'à la province d'Astrakhan. La Crimée, presque tout entière, peut être considérée comme un canton tatar.

Les Tatars de Lithuanie et de Pologne sont peu nombreux aujourd'hui. Les premiers d'entre eux arrivèrent dans ces régions en 1397 comme prisonniers. Trois ans plus tard, le grand-duc Vitold en appelait un gros contingent pour combattre les chevaliers Teutoniques. En 1631 on évaluait à 100 000 le nombre des Tatars de Lithuanie. Beaucoup émigrèrent par suite des persécutions de Sigismond III. Ils allèrent en Crimée, dans l'ancienne Turquie d'Europe (Dobroudja, Bulgarie), en Asie Mineure (1).

Dans l'est de la Russie d'Europe, les Tatars de Kazan composent un bloc imposant, particulièrement dans la région du cours inférieur de l'Oka. Ils descendent, au moins pour partie, de la horde du Kiptchak. Ils sont venus dans ce territoire au XIII^e siècle. On admet qu'il existe parmi eux un certain nombre d'anciens Bulgares (ils seraient appelés quelquefois Boulgarlik). Les Tatars d'Astrakhan seraient issus, en forte proportion, de la Horde d'Or. Les Tatars de Crimée ont fourni, à plusieurs époques, des quantités imposantes d'émigrants à la Péninsule des Balkans, notamment à la Dobroudja.

Les ethnographes ont l'habitude de subdiviser les Tatars de Crimée en trois groupes : Tatars des steppes, Tatars des montagnes et Tatars du littoral. Ils considèrent les premiers comme les vrais Tatars descendant des Nogai, tandis que les autres Tauridiens ou Krimtchak constituent une mixture dans laquelle il y a du sang de tous les peuples qui habitèrent le littoral de la mer Noire. Je dois dire que je suis un peu sceptique au sujet de ces mélanges.

Les Tatars de la steppe seraient de plus petite taille et auraient un indice céphalique moins élevé que les Tatars du littoral.

(1) Sur ces faits généraux concernant les Tatars : CCLXX.

Les documents somatologiques recueillis sur les Tatars commencent à devenir abondants, quoique encore très insuffisants pour donner une image fidèle des caractères morphologiques de leurs divers groupes. Ils frappent tout de suite par leur hétérogénéité.

Les plus importants de ces documents concernent la taille ; ensuite, dans l'ordre numérique, viennent ceux de l'indice céphalique. Les moyennes de cet indice s'échelonnent de 80,8 à 86,2. Elles indiquent d'un côté la mésocéphalie, de l'autre l'hyperbrachycéphalie. La présence de ces deux seuls caractères marquerait un mélange ethnique assez considérable.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la variété des types tatars a été constatée. Pallas l'avait signalée. Prichard (1), frappé de la différence qui existait entre les peuples tatars, l'avait attribuée à une différence de nourriture et de genre de vie : « Toutes les races turques, dit-il, qui ont persévéré dans leur ancienne vie nomade et errent dans les déserts arides et froids du Turkestan ont ce qu'on est convenu d'appeler la physionomie mongole ; aujourd'hui on retrouve encore beaucoup de ces caractères chez les Nogays de la Crimée. » C'était l'époque où le monogénisme était en quelque sorte une doctrine intangible ; l'influence des milieux devait servir à expliquer facilement les variations que présentent les races humaines. Et von Baer avait appuyé les vues aprioristiques de Prichard (2).

(1) Un certain nombre de Tatars déforment encore la tête de leurs enfants. Cette déformation tend à raccourcir le diamètre antéro-postérieur. Il peut donc y avoir, de ce chef, exagération de la brachycéphalie qui est, d'ailleurs, le caractère céphalique le plus commun chez les Tatars (CCII, p. 287 ; CCIII). « On a remarqué que les formes du corps chez les différentes races paraissent se modifier plutôt sous l'influence du genre de vie et des habitudes que sous celle du climat » (p. 144).

(2) « Pour ce qui est de la grande influence du genre de vie et surtout de la nourriture sur la forme extérieure de l'homme, les Tatars semblent nous offrir un exemple frappant. Les Tatars de Kazan n'ont pas du tout des faces larges, des pommettes saillantes, mais, au contraire, ils ont des faces étroites, très souvent longues, avec un nez très proéminent, ayant souvent la forme

Khanikoff (1), en citant les opinions ci-dessus, remarque que si von Baer avait poussé ses excursions un peu plus à l'est chez les Bachkirs, et un peu plus au sud chez les Tartares de l'Aderbeïdjan, il aurait rencontré des Tartares nomades avec les mêmes traits que ceux de Kazan et de la vallée du Kour et il aurait vu que l'explication de Prichard manque de fondement. Il aurait vu (c'est Khanikoff qui parle) que partout où le Tartare est en contact avec d'autres populations, son type s'améliore. (Par exemple, les Tartares de la Volga et d'Orenbourg avec les races finnoises; les Tartares de Transcaucasie et Aderbeïdjani avec la race iranienne; les Tatars de l'Asie Mineure avec la race sémitique.)

On voit que Khanikoff n'est pas dupe de l'explication mésologique de Prichard et von Baer. Cependant, son explication, à lui, n'est pas non plus satisfaisante. Ces mélanges du sang tatar avec le sang de populations sémitiques ou indo-européennes paraissent assez problématiques. De leur côté même, les Tatars y mettraient sans doute quelque répugnance. N'oublions pas qu'ils sont musulmans, et que les populations musulmanes ne s'allient pas volontiers avec des groupes ethniques qui n'appartiennent pas à la même religion que la

recourbée des becs d'oiseaux de proie. Leur crâne présente une forme moyenne, sans dimension dominante dans aucun sens. J'ai trouvé les Tartares de la vallée du Kour encore plus beaux. Chez eux disparaît même cette expression de vauriens qu'on croit devoir reprocher à la figure du Tartare du Volga. D'où vient donc que d'autres Tartares qui habitent les steppes du Volga et de l'Oural, voisins de ceux de Kazan et parlant la même langue que ces derniers, ont des faces plus larges, un nez moins proéminent, plus épaté, et qu'en général ils sont d'un aspect plus rude? J'en cherche la cause, tout comme Prichard, dans la différence de leur manière de vivre, car j'observe expressément qu'il ne s'agit pas ici de nationalités différentes réunies par un ethnographe sous un nom collectif, mais d'un peuple qui se considère lui-même comme un et indivisible.

On voit combien von Baer est encore dominé par l'importance que l'on attribuait à la langue. Puis, faisant observer que les Tatars de Kazan et de la Transcaucasie sont agriculteurs, tandis que les autres sont nomades, von Baer croit pouvoir expliquer la différence de leur extérieur par la nourriture animale et par leur habitude de vivre sous la tente!

(1) CXXIV.

leur. Et n'oublions pas non plus que là où les Tatars vivent à côté d'un peuple plus élevé qu'eux dans la hiérarchie sociale, ils sont généralement considérés comme des inférieurs. Et, dans ce domaine, l'aristocratie raciale est aussi sévère que l'aristocratie sociale.

Personnellement j'ai étudié un grand nombre de Tatars. A cause de cela même il me paraît difficile de tenter une description de ce type humain. Un portrait synthétique qui réclamerait, pour lui, la qualité d'être exact, me paraît une œuvre chimérique.

Toutefois, malgré leur très certaine hétérogénéité, les Tatars présentent, dans l'ensemble de leurs caractères, « quelque chose » qui fait qu'on les reconnaît parmi les autres musulmans, au milieu desquels ils vivent, notamment les Turcs. Ils ont de très grandes oreilles; leur poil est moins fourni — moustache et barbe — que chez leurs coreligionnaires les Turcs. Leur face paraît plus épaisse et les rides y creusent des sillons particulièrement profonds. Les pommettes sont saillantes. Le nez est souvent enfoncé à la racine. L'espace entre les deux yeux est large. Les yeux sont surmontés par de lourdes paupières. Ne trouve-t-on pas dans cette courte et incomplète description une partie au moins des faces mongoles? Les lèvres, chez certains individus, au lieu d'être rosées, sont fortement violacées (à maintes reprises j'ai noté ce caractère dans mes registres d'anthropométrie).

Faces mongoles, avons-nous dit? Certainement. Il y a donc, parmi les Tatars, de véritables Mongols? Cela ne fait pas l'ombre d'un doute!

Les Tatars sont, en général, des hommes de petite stature. Anoutchine avait indiqué 1^m,609 comme représentant la taille de 2 696 conscrits des provinces de Kazan et de Samara (1).

(1) Il faut se rappeler que, nulle part, la taille des conscrits ne peut représenter la taille réelle d'une population. A l'âge du recensement militaire, les hommes n'ont pas encore achevé leur développement. Et nous ne savons pas, pour toutes les populations, à quel moment exact s'achève celui-ci.

D'autre part, dans les séries qu'il a relevées d'après les auteurs russes, Deniker mentionne une taille de 1^m,628, pour les provinces tatares que traverse la Volga. Les Tatares d'autres lieux souvent sont notablement plus grands. Exemples : Tatares d'Astrakhan, 1^m,680; Tatares de Crimée, 1^m,664. A eux seuls, ces chiffres, si différents, démontreraient que le terme de Tatar est une étiquette appliquée sur des agglomérations humaines d'origines diverses. La taille de 215 hommes que j'ai mesurés dans la Dobroudja (1^m,657) approche de celle des Tatares de Crimée.

Il est nécessaire de constater tout de suite que la taille moyenne des Tatares est notablement inférieure à celle des Turcs (1^m,68 environ) avec lesquels certains auteurs ont la tendance de les grouper (1).

Les études relatives à l'indice céphalique des Tatares proviennent surtout de la Russie. Une série de 215 Tatares que j'ai mesurés est en moyenne sous-brachycéphale. Cette observation, en somme, confirme celles qui avaient été faites précédemment : par Lygin, en examinant des Tatares Nogai des steppes et des montagnes de la Crimée (indice 80,8); par Benzenger sur des Tatares du gouvernement de Riazan (82,8); par Malief, de Quatrefages et Hamy, etc.

Les Tatares de Bulgarie, mesurés par Bassanovitch (ils sont venus autrefois de Crimée), sont brachycéphales. Il en est de même de 82 Tatares des steppes examinés par Merejkowsky (indice 85 et 84,5). En allant vers le sud de la Crimée, il apparaît que les caractères de brachycéphalie s'accroissent. Les Tauridiens méridionaux (Kharouzin, Ikof) seraient des hyperbrachycéphales (indice moyen, 86,3).

(1) Voici quelques chiffres de la taille des Tatares, en surplus de ceux déjà indiqués : 6 567 conscrits de la province de Kazan, 1^m,623; 678 Tatares de la même province, 1^m,620; 349 Tatares de la province de Simbirsk, 1^m,624; 110 conscrits de la province de Saratow, 1^m,629; 33 Tatares de la province de Riazan, 1^m,642; 50 Tatares de la province de Tambow, 1^m,639; 61 Tatares de la province d'Oufa, 1^m,620; 90 Tatares de Lithuanie, 1^m,628.

Dans l'ouest de l'ancienne Russie, au contraire, l'indice céphalique s'abaisse : 90 Tatares de Lithuanie (Talko-Hryniewicz) ont une moyenne de 81 à 82 (1).

De ces résultats, dont il est inutile de multiplier le nombre, il apparaît bien que les Tatares, dans leur ensemble, manquent d'unité anthropologique. Ils sont en moyenne des Sous-Brachycéphales. Mais cette sous-brachycéphalie est-elle simplement un résultat arithmétique ou est-elle un caractère morphologique porté par la majorité des individus?

La série que j'ai étudiée, numériquement la plus importante de toutes celles qui existent, montre que les Dolichocéphales sont très peu abondants chez les Tatares. En réunissant toutes les formes de ce type céphalique, nous en trouvons 20 p. 100; tandis que nous trouvons 61 p. 100 de types brachycéphales. C'est donc à l'aide d'individus appartenant à cette dernière morphologie que, principalement, s'est formé le groupe Tatar.

De très grands territoires de l'Asie centrale et septentrionale sont caractérisés par la sous-brachycéphalie ou la brachycéphalie. C'est donc aux Brachycéphales d'Asie — sans que nous puissions préciser davantage les liens généalogiques — qu'appartiennent les Tatares : Brachycéphales dont l'origine première, en Asie même, nous est d'ailleurs parfaitement inconnue.

Mais d'où proviennent les types dolichocéphales tatares? L'invasion tatar avait-elle déjà recruté des Dolichocéphales au moment de son départ ou de ses départs? Ou ces Dolichocéphales représentent-ils des hommes politiquement tatarisés en cours de route?

Dans leurs *Crania ethnica*, de Quatrefages et Hamy indiquent aussi la variété des caractères anthropologiques des Tatares (2).

(1) CCV, p. 413.

(2) Cet indice moyen est celui que nous donnent habituellement les Russes de cette région.

Les huit crânes qu'ils ont étudiés et les trois crânes utilisés par Blumenbach nous paraissent aujourd'hui de minces documents pour caractériser aussi bien l'homogénéité que l'hétérogénéité d'un groupe humain ! Toutefois il est intéressant de constater que ces auteurs avaient déjà nettement remarqué que le type ethnique du Tatar n'est pas uniquement celui du Tatar mongol. Mais de Quatrefages et Hamy croyaient à un mélange de sang entre les Turcs, les Finnois et les Mongols, dans des proportions qui devaient fournir d'un côté le type turco-finnois, de l'autre le type turco-mongol. Ce mélange — s'il existe — s'était-il déjà opéré en Asie avant l'émigration tatare ? A-t-il eu lieu plus tard, après l'arrivée en Europe ?

Avant que les anthropologistes aient commencé à démontrer par des mesures, et par des descriptions précises, que les Tatars sont loin de représenter un groupe humain homogène, la notion que ce peuple est composé d'un complexe ethnique avait été saisie et exprimée par quelques voyageurs. Par exemple, les Nogai étaient considérés comme les descendants véritables des Mongols. C'est ainsi que Clarke écrit : « Les Nogays, peuple très différent des Tatars de Crimée, peuvent se distinguer au premier coup d'œil par leur petite taille, la couleur de leur teint d'un cuivre foncé, quelquefois presque noir : ils ont avec les Lapons une ressemblance très frappante ; leurs habillements et leurs mœurs paraissent cependant plus sauvages. Très probablement les Lapons et les Tatars Nogays viennent d'une même souche : il serait à la vérité difficile de détailler aujourd'hui les circonstances particulières de leur origine. »

Et Clarke rappelle que Pallas a distingué particulièrement deux races de Tatars : les Nogays et les Montagnards. Il ajoute que ces derniers « lui ont paru ressembler d'extérieur aux Turcs et aux Tatars de Kostroma et de Jaroslaf » (1).

(1) Je supprime, par manque de place, les citations.

Je ne crois pas que l'on puisse dire, à l'exemple de Clarke (1), que les Nogai représentent, en quelque sorte exclusivement, parmi les Tatars, le type mongol. Si les nombreux Tatars que j'ai examinés dans la Péninsule des Balkans, notamment dans la Dobroudja, où j'en ai mesuré plus de mille, ont fidèlement gardé — j'entends dans le sens de leur hérédité physique — le souvenir de leurs hordes primitives, on peut simplement dire que la horde des Nogai était composée par un élément ethnique dans lequel la proportion des Tatars mongoloïdes paraît être plus élevée que chez les autres Tatars.

En réalité, tous les groupes tatars présentent, à des degrés divers, des types mongoloïdes et des types turcs (2).

Ne peut-on pas pour expliquer (3) la diversité des groupes tatars, remonter à la grande invasion, non pas mongole (elle ne l'était que de nom), mais mongoloïde du XIII^e siècle ?

En admettant que ces bandes guerrières conduites par Genghis Khan aient été composées exclusivement de Mongols (4), leur physionomie ethnique a dû rapidement changer. Les vides creusés dans la masse mongole — ou mongoloïde — par les faits de guerre étaient, sans cesse, comblés par des populations envahies. Celles-ci n'avaient guère autre chose à faire qu'à suivre leurs vainqueurs, afin de participer à leurs succès économiques et politiques. Les vaincus, ou simplement les « traversés » quittaient leurs terres dévastées pour chercher une compensation dans la conquête. Or, ces populations « comblantes » ont été surtout des Touraniens, des Turcs. Dès lors, on se représente assez bien la physionomie ethnique de la masse humaine en question, une fois fixée ; de

(1) XLVII, t. III.

(2) Encore une fois, à quel moment ce mélange s'est-il formé ? Est-il le résultat de mélanges entre ces deux types principaux, consommés au cours des générations qui se sont succédé depuis l'invasion du XIII^e siècle ? Représente-t-il la physionomie ethnique du groupe, telle qu'elle aurait toujours existé ?

(3) CXCIV, p. 1.

(4) Élisée Reclus l'explique très bien : CCXII.

la horde du Kiptchak, par exemple. C'est le type turc qui domine, ou plutôt les types turcs. À côté d'eux, existent des éléments mongols ou mongoloïdes, survivants du groupe originel (mais il est graduellement devenu la minorité), et d'autres éléments encore, ceux-là métissés, des Turco-Mongols.

Les Tatars actuels sont donc surtout des Turcs et des Tatarisés. Ça et là, au milieu d'eux, se maintient la survivance du Mongol, soit sous sa forme ancestrale, plus ou moins complète, plus ou moins pure, soit représentée seulement par un, ou plusieurs, de ses caractères morphologiques, transmis aux Turcs tatarisés (pommettes plus saillantes, rareté du poil, etc.).

Un fleuve qui reçoit des affluents provenant de régions géologiques complexes, transporte naturellement des alluvions diverses : les siennes et celles de ces affluents mêmes. Il les mêle dans son cours, et les dépose toutes ensemble à son embouchure. Le fleuve originel de l'invasion tatare a présenté ce caractère.

Au début, il pouvait être composé par les seuls éléments mongols — ou mongoloïdes. Au fur et à mesure de sa marche vers l'ouest, il déposait ses propres éléments, et en acquérait d'autres. Grâce à l'apport continu des populations « comblantes », il maintenait sa puissance numérique et guerrière. À la fin de sa course, les éléments étrangers prédominaient.

Les Tatars ont les yeux généralement bruns. Les iris clairs (gris et bleus) sont, toutefois, dans une proportion d'environ 20 p. 100. Et ici se repose un problème plusieurs fois abordé. Les cheveux sont toujours de pigmentation foncée et très foncée. Sur plusieurs centaines de Tatars que j'ai examinés à ce point de vue, je n'ai pas trouvé un seul individu qui soit blond. Par contre, dans cette même série, j'ai constaté la

présence de près de 60 p. 100 de cheveux noirs ; et je crois que, d'une façon générale, on peut accepter cette proportion pour l'ensemble des Tatars.

Les Tatars ont habituellement le nez droit. Le caractère mongoloïde du nez n'apparaît que dans une proportion peu considérable (à peine 15 p. 100). De leurs souvenirs mongols, les Tatars n'ont pas gardé celui de la caractéristique nasale.

La conclusion qui semble s'imposer, c'est que les Tatars sont principalement des hommes de « race » turque. Certes, il y a, dans leurs rangs, une certaine quantité de Mongols, même de Mongols bien caractérisés morphologiquement, avec le nez, les pommettes et les yeux qui ont été si souvent décrits. Mais ces derniers types ethniques constituent une évidente minorité.

Il faudrait pouvoir aller plus loin. Il serait d'un très grand intérêt historique et philosophique de connaître, avec exactitude, le faciès ethnique des hommes qui participèrent aux grandes invasions.

Si j'étais historien, j'aurais besoin de me représenter, avec le plus de précision possible, le premier rassemblement des Mongols, compter les rangs, vérifier la « race » de ceux qui les composaient. Genghis Khan fut-il le chef d'une horde ethniquement homogène, — dans un sens relatif, bien entendu, — ou était-il à la tête, déjà le premier jour, d'un « ramassis ethnique » ?

Nous ne résoudrons, sans doute, jamais ce problème. Mais nous pouvons nous approcher de sa solution, plus encore que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Pour cela, il faut multiplier les études anthropologiques, sur le chemin parcouru par les invasions tatares, et les rendre plus détaillées.

CHAPITRE VIII

LES INDOUS

L'Inde, a dit Ujfalvy, n'a été ni le berceau de l'humanité, ni le siège de la science primitive; mais le rôle qu'elle a joué, dans l'histoire des peuples de l'Asie, est si considérable, que ce serait faire acte de déraison, que de vouloir le méconnaître.

Pour tous ceux qui se sont occupés de l'Inde, — anthropologistes, linguistes, historiens, — ce vaste pays apparaît, comme certains de ses territoires mêmes, une inextricable jungle. Les subdivisions sociales, portées à une puissance inconnue ailleurs, compliquent les tâches de ceux qui essayent de voir clair dans ce fouillis. Certes, les études destinées à mettre un peu de lumière dans les origines des populations indoues ont été nombreuses, allant de l'iconographie — que valent au point de vue strictement scientifique de tels documents? — à la pure imagination.

Mais que pèsent-elles, ces études, en face du problème immense? Aussi ne faut-il pas se leurrer. Nos petits-neveux connaîtront peut-être la vérité; mais aujourd'hui nous sommes encore — en nous basant exclusivement sur les faits de l'histoire naturelle — en plein dans le royaume des conjectures. C'est qu'on n'étudie pas un pays de 300 millions d'habitants, dont beaucoup sont encore aujourd'hui peu abordables, avec la même simplicité que, dans un laboratoire, on examine une « série »!...

Il me semble que beaucoup de choses ont été dites, au sujet des origines des populations indoues, qu'il est préférable,

aujourd'hui, d'oublier. Si notre route devait être encombrée par tout le fatras des suppositions les plus gratuites, certainement nous n'aurions aucune chance d'avancer. N'oublions pas que le problème indou se complique encore de la discussion relative aux Aryens.

Sans aucun doute, l'Inde est un pays de très vieille civilisation. Dans les alluvions descendues des monts Vindhya, comme dans celles qu'a fournies le plateau de Dekkan, on a trouvé des instruments paléolithiques mêlés à des débris d'animaux éteints, et certaines de ces espèces sont, pour l'Asie méridionale, pliocènes (1).

Seton Karr a trouvé des quartzites, de types paléolithiques, dans les latérites de la province de Madras, près de Renigunta. Ces instruments étaient en place et sont donc de l'âge même de ces dépôts argileux, auxquels l'auteur ci-dessus assigne une antiquité fabuleuse. Swynnerton, dans l'État de Gwalior (Indes centrales), a fait des trouvailles semblables; d'autres encore (Rivett-Carnac, etc.). Sans compter, pour les essais de parallélismes avec les périodes préhistoriques européennes, les peintures pariétales, signalées par Brown à la Société asiatique du Bengale, découvertes dans une grotte de l'Inde centrale (à Raigarh), lesquelles, selon l'auteur, rappellent les peintures de Cogul (en Espagne). Dans cette grotte, il y avait des instruments taillés en agate.

Fritz et Paul Sarasin ont fait connaître les curieux instruments, en cristal de roche, qu'ils ont trouvés dans leurs fouilles de l'île de Ceylan, et qui provenaient des Veddas d'autrefois, ancêtres de la population actuelle, laquelle intéresse si grandement la phylogénie des races humaines de l'Asie. Si l'Inde a passé par les mêmes étapes que l'Europe, ces instruments pourraient être attribués à l'époque magdalénienne.

Pour un temps moins éloigné que celui-là, les dolmens nom-

(1) XXI, p. 360.

breux du plateau indoustanien, les pointes de flèches et les haches en pierre polie, rappellent notre Néolithique. Et cette période, comme chez nous, semble avoir eu pour successeur naturel l'âge du bronze.

Ainsi, à la suite de toutes ces observations, l'Inde apparaît comme un des plus vieux territoires humains ; sur son sol l'humanité primitive aurait évolué en suivant les mêmes étapes que celles des civilisations européennes. Une telle observation doit intéresser les linguistes (1), ceux qui tentent d'établir des parentés ethniques entre les deux contrées.

Voici donc un premier point acquis : l'Inde n'a jamais été un continent désert, sur lequel se serait déversé, en un premier ruissellement ethnique, le flot de civilisations relativement récentes, celle des Aryas, par exemple. Depuis le quaternaire, les territoires indoustaniens ont été foulés par les hommes.

Mais ces hommes, à quel type — ou à quels types — appartenaient-ils ? Jusqu'à présent, nous n'avons pas de restes humains hindous, datant de la période paléolithique. Et s'il nous est permis de tenter, par les similitudes des objets, des parallélismes industriels, il nous est impossible de dire si les Paléolithiques, qui maniaient des instruments semblables, au bord des fleuves européens et aux bords du Godavery et du Krichna, les utilisaient au même moment et s'ils appartenaient à la même race.

Nous ne savons pas, non plus, pour des temps moins lointains, si les constructeurs des monuments mégalithiques sont les descendants des hommes de l'âge de la pierre taillée ou si, comme il semble qu'il en ait été pour l'Europe, la civilisation néolithique proprement dite serait le fait d'une autre race.

(1) Il s'agira tout de même de prendre de sérieuses précautions avant d'établir un synchronisme avec les populations de l'Europe, aux mêmes moments. Dans beaucoup de régions en Asie, certains monuments de type néolithique ou de l'âge du bronze paraissent dater de l'époque historique. N'oublions pas qu'au XVII^e siècle, plusieurs peuplades de la Sibérie en étaient encore à l'âge de la pierre.

Plusieurs auteurs ont pensé que les résidus ethniques préhistoriques de l'Inde sont représentés par les Veddas de Ceylan. Ces populations misérables, étudiées surtout par F. et P. Sarasin et par Seligman, seraient comme les fossiles vivants de l'Inde. C'est bien possible. Mais les caractéristiques ethniques des Veddas ne sont pas celles de la plupart des populations indoues, et cette constatation infirme, à elle seule, une telle hypothèse (1).

A ce propos, il me paraît inutile d'entrer dans la controverse relative aux Aryas, que Grünwedel fait venir deux mille ans avant Jésus-Christ, et dont la présence est reculée par Fergusson de mille ans encore, tandis qu'Ujfalvy adopte le XV^e siècle avant Jésus-Christ comme date approximative de leur apparition. Beaucoup d'encre a coulé, à ce sujet, de la plume des linguistes et des historiens, et aussi de celle des amateurs. Il apparaît que nous manquons encore, — nous parlons des Aryens asiatiques (les discussions sont moins âpres pour ce qui les concerne que pour ce qui touche aux prétendus Aryens de l'Europe) — de renseignements sérieux sur le lieu de leur groupement primitif (bords sud-ouest de la Caspienne ?), et sur les moments de leurs migrations.

Peut-être, devant tant d'incertitudes relativement aux origines premières des Indous, est-il plus scientifique d'exposer simplement ce que nous connaissons des caractères anthropologiques des populations actuelles de l'Inde. Chacun, selon ses convenances, choisira dans ce rapide résumé.

Les ethnologues modernes, pour mettre un peu de clarté dans des résultats encore très insuffisants — pensons à la masse considérable des Indous, à la variété de leurs types et au petit nombre relatif des observateurs qui se sont intéressés à cette question ! — divisent volontiers, pour le

(1) Ne faudrait-il pas expliquer, si nous devons considérer les Veddas du point de vue ci-dessus, l'origine des habitants de l'Inde qui s'écartent du type primitif ?

moment tout au moins, — et en attendant mieux, — les peuples de l'Inde en deux grands groupes : les Aryens, ou Indo-Afghans ; et les Mélando-Indiens, ou Dravidiens (1).

C'est dans les territoires, extrêmement peuplés, qu'arrosent le Gange et ses affluents, sur ces terres que bornent, vers le midi, les cours du Manahadi, à l'est, et de la Nerbudda à l'ouest, que se sont concentrées les populations aryennes. Elles parlent des dialectes divers : hindi, bengali, pendjabi, etc., et sont, probablement, composées par des groupes ethniques variés. Dans leur ensemble, ces groupes d'Aryens possèdent des caractères morphologiques différents de ceux des Dravidiens. Dans les régions frontières, les mélanges — malgré l'endogamisme des castes — semblent, de tout temps, s'être effectués.

Ces hommes, qui portent des noms familiers à nos oreilles d'écoliers, les Brahmanes, les Rajpoutes, etc., nous en avons vu en Europe de magnifiques échantillons (Sikhs et Gourkas) pendant la guerre mondiale, dans les troupes anglaises (2).

Lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil la multitude des peuples — ce ne sont pas pourtant, il faut le répéter, des multitudes ethniques — qui habitent l'Inde, on s'aperçoit que, des hautes

(1) C'est la classification qu'a utilisée Deniker, en basant ses subdivisions uniquement sur les caractères physiques. Haeckel situait les Aryens parmi ses Euplocomes. Dans son *Essai d'une classification des races humaines* (LVI), Deniker place la race Indo-Afghane dans le groupe C, parmi les hommes dont les cheveux sont ondulés, bruns ou noirs et dont les yeux sont foncés ; et la race dravidienne dans le groupe B, où les hommes ont les cheveux frisés et ondulés. Les autres caractéristiques de ces Dravidiens seraient une peau foncée, la dolichocéphalie ; un nez, dans certaines sous-races, platyrrhinien ; dans d'autres, leptorrhinien. Pour le surplus de leurs caractères, les Indo-Afghans associent une taille élevée, la dolichocéphalie et un nez leptorrhinien.

(2) Les Sikhs, qui sont regardés comme les types les plus purs de cette race, ont une taille moyenne de 1^m,71. Pour en rencontrer de plus grands en Europe, il faut nous adresser à la race Nordique, — notamment aux Écossais, — ou aux Dinariques (Bosniaques, Herzégoviniens, Monténégrins, etc.).

Mais il y a aussi, dans l'Indoustan, des races de très petite taille : les Veddas de Ceylan, les Kouroumbas de Wynaad, les Iroulas des monts Nilghiri. Leur stature ne dépasse pas 1^m,56. Elle est donc d'environ 10 centimètres inférieure à la moyenne européenne.

vallées himalayennes au cap Comorin et à Ceylan, il y a un manque complet d'unité morphologique. Pour ce qui regarde la stature seulement, on trouve des groupes de taille élevée dans le Pendjab, et des hommes très petits dans les monts Nilghiri ou à Ceylan.

C'est dans l'angle nord-ouest de l'Indoustan, dans les montagnes du Kachemir et dans les avant-monts de l'Himalaya, sur les territoires compris entre les hauts cours de l'Indus et de la Satlej, que se trouvent les populations de plus grande stature. Elles sont également parmi les plus dolichocéphales de l'Inde entière (indice céphalique des Kachemiri 72,2).

Au fur et à mesure que l'on s'avance vers le sud, déjà dans le Rajpoutana, puis aux abords des monts Vindhya et du Chota Nagpou, on constate que la taille s'abaisse. Les habitants du Pendjab n'ont plus que 1^m,68 — ce qui reste une moyenne très élevée. Dans le Chota Nagpou, la moyenne de la stature est beaucoup plus faible. Et si les Oraons ont encore 1^m,62, les Bhinya diminuent leur taille jusqu'à 1^m,57.

Et cette image synthétique, que nous donne l'analyse de la stature humaine, les caractères craniens nous la fournissent également, d'apparence moins tranchée cependant. D'une façon générale, on peut dire que l'Inde tout entière est dolichocéphale. Et quand on sait la puissance brachycéphale qu'est l'Asie, dès au nord de l'Himalaya, cette constatation prend, pour tous ceux qu'agitent les problèmes indous, pour tous ceux qui s'intéressent aux origines mêmes des Asiatiques, une importance qu'il est inutile de souligner.

Sur l'immense surface de l'Inde nous ne connaissons aucun groupement brachycéphale. En consultant les listes internationales contenant les indices céphaliques de l'Indoustan, on trouve, par-ci, par-là, quelques petits îlots sous-brachycéphales. Sur la côte occidentale : des Parsi, à Bombay ; dans le cours inférieur du Gange : des Bengali, également sous-brachycéphales.

Lorsqu'on examine la carte de la répartition mondiale de l'indice céphalique, publiée par Ripley (et qui garde, encore aujourd'hui, à peu près toute sa valeur d'image générale, — il ne faut pas lui demander davantage), on est frappé par la masse brachycéphale, à indice très élevé, qui domine, au nord, l'Indoustan, qui semble peser sur celui-ci comme une lourde charge. C'est d'abord tout le Transhimalaya, le plateau du Thibet, la Mongolie. Puis, sur les côtés, tout l'Iran septentrional; les abords de l'Aral et de la Caspienne; le Turkestan. D'autre part, la Birmanie montre des indices céphaliques élevés. Et, sauf à l'occident, une barrière brachycéphale épaisse enserme l'Indoustan. A cet occident même, la moyenne de l'indice céphalique est déjà plus élevée que celle fournie par les Indous.

Ainsi, dans l'ensemble de l'Asie, l'Inde apparaît comme une province anthropologique isolée, avec ses caractères particuliers bien à elle. Elle est comme qui dirait une province anthropologique autonome.

D'ailleurs, cette constatation n'est pas pour simplifier la question des origines; mais elle a de quoi intéresser à la fois les linguistes, qui se sont spécialisés dans l'étude des langues aryennes, et les historiens qui s'intéressent à l'enfance même de notre histoire.

Du point de vue ethnique, on peut se demander tout d'abord d'où viennent les populations de l'Indoustan; ensuite, pour quelles raisons l'Indoustan n'a pas été pénétré plus profondément par les Brachycéphales qui l'entourent. Mais n'est-ce pas, plus encore, l'affaire des historiens et des sociologues que la nôtre?

Nous avons dit que deux grandes régions peuvent être délimitées dans l'Indoustan: le Nord, peuplé, en gros, par les Aryens ou Indo-Afghans; puis, à partir des monts Vindhya et du Chota-Nagpou, le centre et le sud du pays, peuplé par les Dravidiens. Il est évident que ce sont là de très grossières

limites et qu'elles sont dépassées à toutes les frontières et dans les deux sens, par les représentants de ces groupes, si largement synthétisés.

C'est ainsi, qu'au sud-ouest, les Naïrs de la côte de Malabar montrent des affinités morphologiques avec les Indo-Aryens et qu'il en est de même d'une partie des Cinghalais; que, d'autre part, les Lourka-Kols (ou Ho) du Bengale n'ont pas toutes les qualités physiques voulues pour figurer parmi les Dravidiens.

Puis, en dehors de ces grandes subdivisions, il reste des groupes spéciaux, dont la position généalogique est loin d'être déterminée; par exemple les Todas des Nilghiri petite tribu de taille élevée (1,70), nettement dolichocéphale (indice 73,1), et mésorrhinienne (indice 74,9), au teint clair. L'Indoustan assure encore de belles besognes aux anthropologistes (1).

Un autre exemple des recherches à entreprendre: les Siapoch ou Mamogis ont été considérés par les anciens anthropologistes — par de Quatrefages, en particulier — comme les témoins de l'ancienne « race aryane », parce que par « tous leurs caractères physiques » ils « rappellent les plus belles races blanches ». On a même été jusqu'à prétendre qu'ils étaient les descendants des soldats d'Alexandre! Que faut-il penser de cette race? A quel tronc ethnique faut-il la rattacher?

Quoi qu'il en soit, le nord de l'Indoustan apparaît comme le domaine de la grande race. Elle ne paraît pas, dans son ensemble, présenter de très notables différences, entre les individus les plus distants, géographiquement, les uns des autres. Les

(1) Ce sont naturellement les Anglais qui ont apporté les contributions les plus importantes à la connaissance anthropologique des Indous. C'est dans les séries de Thurston, de Crook, de Drake-Brock, de Risley, etc., qu'il faut aller chercher les renseignements qui nous sont nécessaires. Ce sont naturellement aussi les documents relatifs à la taille qui sont les plus nombreux. Puis viennent ceux relatifs à l'indice céphalique et à l'indice nasal. Plusieurs milliers d'hommes ont été examinés et mesurés. Mais qu'est-ce que ce nombre en face de la masse immense des Indous et de la complexité du problème? On consultera LVII, p. 465.

régions les plus septentrionales de l'Indoustan, les gens du Tchitral par exemple, semblent avoir subi quelques mélanges de sang avec les populations brachycéphales occupant des régions plus septentrionales encore. Si ces populations sont en place depuis plusieurs milliers d'années, cette pénétration de sang réciproque s'explique. Alors que les Kachemiri ont un indice céphalique de 72, ainsi que les Rajpoutes ou les Sikhs du Pendjab, cet indice s'élève à 76,9 chez les Tchitrali et à 77 chez les Dardi. Et aussitôt, comme pour confirmer l'origine de l'élément étranger, la stature s'abaisse.

Ainsi donc, à la frontière septentrionale, l'augmentation de l'indice céphalique marche de pair avec une diminution de la taille. Influence mongole et des races turques, a-t-on dit ? C'est bien possible.

Le groupe dravidien paraît encore plus compliqué. On l'a divisé, selon les idiomes qu'il utilise, en deux groupes principaux : les Kolariens et les Dravidiens proprement dits. Ce sont, en général, des gens de petite taille : Munda du Chota-Nagpou (1^m,58 à 1^m,59) ; Bhumij (1^m,59) ; Kourmi du Chota-Nagpou (1^m,60) ; Sonthals (1^m,61), et nettement dolichocéphales : Kolariens du Nord-ouest (indice 72,7) ; Bhumij du Chota-Nagpou (indice 75). Les Sonthals ont un crâne relativement moins allongé : 76,1. Beaucoup d'entre eux seraient mésorhiniens, mais des tribus entières marquent un caractère de platyrrhinie. Les mesures de Risley sur les Bhumij du Chota-Nagpou (indice nasal, 86,1), sur les Sonthals (indice, 88,8), et sur les Munda Kols (indice, 89), ne laissent aucun doute sur ce point.

Quant aux Dravidiens proprement dits, on les a divisés, géographiquement, en deux groupes : ceux du nord et ceux du sud.

Il semble que les Dravidiens du nord sont, d'une façon générale, plus petits que ceux du sud (exception cependant, — au moins, — pour les Iroulas des monts Nilghiri, dont la stature

est très faible (1^m,56). Les Mali n'ont guère que 1^m,56. Les Oraons du Chota-Nagpou sont un peu plus grands : 1^m,62.

Mais ces tribus dravidiennes, parmi lesquelles il en est qui sont restées à des stades de civilisation extrêmement primitifs, représentent un complexe autrement plus réel que ne le montrent les tribus aryennes. Cet état de civilisation peu avancée a été, dominé que nous sommes par le dogme d'un progrès continu, la cause d'une possible erreur fondamentale. Beaucoup d'anthropologistes admettent que les Dravidiens représentent le reliquat des populations les plus primitives de l'Indoustan, arrêtées à un stade inférieur d'évolution. Cela pourrait être, en effet. Mais alors, sont-ce là les ancêtres de ces Dravidiens qui ont taillé les coups de poing chelléens trouvés, à maintes reprises, sur le sol indou ?

Et maintenant, quelle parenté ces Indous, Aryens et Dravidiens, peuvent-ils réclamer avec les antiques Aryans des linguistes — géographes — historiens ?

On sait que c'est vers les sources du Syr Daria, dans le Turkestan actuel, que se placent les lieux de naissance, hypothétiques, de cette race hypothétique.

De Quatrefages — à son époque on admettait l'existence de cette « Aryane » et de ces Aryens — indique, en se basant sur les récits du Zend-Avesta, et sur la situation géographique des régions dont il est question, les chemins qui auraient été suivis par les migrations. Mais ce sont là des vues théoriques, guidées bien plus par l'imagination que par les faits. Elles tentaient d'appuyer des suppositions linguistiques, alors assez généralement admises. Elles semblaient naturelles lorsqu'on regarde les cartes de la région, et que, en même temps, on pense aux « migrations des peuples ».

Mais l'on peut regretter qu'un homme de la valeur de Quatrefages — nous citons cet auteur parmi beaucoup d'autres, parce qu'il est le plus illustre — ait soutenu de sa haute autorité de tels essais de démonstration ! En effet, aucune indication

morphologique n'a jamais été fournie au sujet de ces Aryens primitifs, dont on ne sait même pas, exactement, quelle était la couleur de la peau. Pour de Quatrefages, les deux types céphaliques principaux coexistaient chez les Aryens, ce qui sert, avec simplicité, à expliquer que nous retrouvions ces caractères dans les populations actuelles. Mais quelle preuve a-t-on que ces deux types céphaliques coexistaient ?

CHAPITRE IX

LES CHINOIS

A eux seuls, les Chinois forment le tiers environ de la population du continent asiatique.

Leur histoire, au moins dans les temps modernes, n'a guère eu de retentissement international. Les diverses guerres que la Chine a soutenues, au XIX^e siècle, contre les puissances européennes n'ont pas sensiblement modifié son périmètre territorial, comme elles n'ont pas transformé le pacifisme général des Chinois. Les guerres contre le Japon ont été, pour la Chine, plus désastreuses.

S'il n'était question que de ces contacts militaires, il semble qu'on pourrait passer sous silence ce peuple immense, qui, soumis à d'autres conditions économiques et morales, aurait pu devenir, dans le monde, un facteur d'histoire moderne d'une importance formidable. Qu'on se représente, par exemple, l'influence d'une Chine, grande puissance navale ? Le rôle qu'elle aurait pu jouer dans les destinées de l'Extrême-Orient et dans celles des terres qui bordent le Pacifique ? Avec ses possibilités illimitées d'expansions humaines, la Chine aurait pu conquérir le monde.

Mais si la Chine n'a pas joué de rôle au dehors du continent qui la contient, et si ce rôle a été, malgré de nombreuses guerres, relativement modeste, elle a néanmoins, dans l'Asie même, d'abord sous la dynastie mongole, puis sous les dynasties mandchoues, fait figure de dominateur. Elle soumit à ses lois, comme disent les historiens, un grand nombre de popu-

lations — ethniquement distinctes — dans toutes les directions géographiques de la République actuelle. Des frontières de l'Indoustan à la Mongolie septentrionale, de la Boukharie à Formose, elle augmenta ses domaines. Pendant plus de cent années, les empereurs mandchoux absorbèrent leurs voisins. Au cours de cette époque, il entra ainsi, dans l'orbite politique de la Chine, des races diverses. Et aujourd'hui, généralement, nous les appelons toutes des Chinois.

Il s'agira de démêler, dans le complexe anthropologique de cet immense territoire, en certains lieux si formidablement peuplé, et où, en bien des endroits, les mouvements humains semblent avoir été relativement aisés, les hommes qui peuvent être considérés comme le noyau humain primitif de la Chine, comme de véritables Chinois. Mais alors, en admettant que nous puissions retrouver ce noyau primitif, qui nous prouvera que ce sont ces « véritables Chinois » qui ont joué (il semble bien qu'il n'en est pas ainsi) le rôle efficient dans les conquêtes ? Celles-ci auraient-elles été déterminées par des éléments chinois de nom, mais appartenant à une autre souche ethnique ? Et les Chinois véritables n'auraient-ils été que des instruments dociles aux mains de ces dominateurs étrangers ?

Pourquoi, dans le reste du monde, le rôle des Chinois est-il relativement si effacé ? Faut-il imaginer une cause raciale ? Le pacifisme toujours invoqué des Chinois est-il une appartenance réelle de la race ? Proviennent-ils de certaines contingences physiologo-psychologiques ? Certaines morphologies sont-elles inefficaces à déclencher les qualités qui ont fait, de plusieurs races autrement constituées, des conquérants perpétuels ? *A priori*, nous ne croyons pas à de telles relations. N'empêche qu'il existe entre les possibilités au moins apparentes, les aptitudes et les actes des Chinois (nous n'envisageons ici que les faits dits d'Histoire) un abîme (1).

(1) On a dit que l'éducation démocratique des Chinois avait été la cause de cette sorte d'apathie politique. Mais alors pourquoi ce peuple a-t-il accepté si

Il est impossible, dans ce chapitre consacré à la Chine, d'apporter, ainsi que nous l'avons fait pour toutes les autres régions, des indications relatives aux plus lointains passés. La préhistoire de la Chine est quasiment inconnue. Elle offre à ceux qui voudront s'intéresser à elle de merveilleuses perspectives. Jusqu'à présent, ce sont les seuls Japonais qui ont tenté quelques recherches, et dernièrement les Américains.

Dans leur étude sur la Mongolie orientale, M. et M^{me} Torii ont signalé l'abondance des instruments en pierre datant d'un âge néolithique, lequel aurait été suivi par les périodes des métaux. Comme tous les autres peuples, les Chinois auraient connu un stade de vie nomade, une existence de pêcheurs et de chasseurs (1).

En réalité, nous ne savons rien de la préhistoire des Chinois. Il y a quelques années, H. Cordier l'indiquait très justement. Après avoir rapporté toutes les théories proposées au sujet de l'origine des Chinois, — et il en est d'étranges, — cet auteur constatait que le problème restait entier. « Si l'histoire telle que nous la connaissons et l'archéologie ne suffisent pas à en donner la clef, cela prouve simplement notre ignorance du passé. Peut-être faut-il chercher le lien qui rattache la Chine au reste de l'humanité dans une antiquité si reculée que les générations actuelles ne sauraient y remonter. Nous entrons dans le domaine de la préhistoire et, quant à la Chine, cette préhistoire est encore pour nous un terrain encore inexploré (2). »

Et puisque nous ne savons rien, ou quasiment rien, de la préhistoire de la Chine, il est inutile d'ajouter que notre ignorance est égale pour ce qui touche aux restes squelettiques de plus anciens Chinois.

complètement les principes qui lui étaient dictés ! Un musicographe dirait que la population chinoise est un piano, dont une partie du clavier seule semble avoir été utilisée ; et le pianiste n'a joué que des andantes.

(1) CCLVII. — (2) XLIX.

Naturellement, par les voies de l'Histoire et de la Linguistique, on a cherché; on a même affirmé la filiation des Chinois avec d'autres groupes ethniques. La doctrine aryenne a envisagé les Chinois avec sympathie. Ne sont-ils pas tout près du « centre de l'univers humain » ? Le Thibet touche au toit du monde. Ce voisinage n'est-il pas suffisant, à lui seul, pour établir un lien de parenté ?

Il nous est impossible aujourd'hui de savoir quels sont les caractères ethniques des détermineurs, depuis les temps les plus anciens, de l'histoire chinoise, puisque nous ne savons pas à quelle race ils appartenaient. On a considéré la Chine centrale comme la patrie chinoise la plus ancienne; or, aucune enquête anthropologique détaillée n'a été faite dans cette région; non plus d'ailleurs que dans les régions situées beaucoup plus à l'ouest, au delà même du Kuen-Lun, considéré, par d'autres, comme le premier berceau des Chinois.

Au moment des grandes conquêtes des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, étaient-ce des contingents de race Mandchoue — donc Mongole — ou des contingents de race Chinoise qui constituaient les armées devenues les instruments de la politique ambitieuse des empereurs mandchoux ?

Il est certain que le terme ethnique de Chinois a été malheureusement étendu à des populations dont les caractères morphologiques sont très divers. Il suffit, pour être convaincu de cette inexacte généralisation, d'avoir participé à une réunion un peu nombreuse de Célestes. Qui n'a constaté, dans un dîner chinois, alors que les convives, placés sur le même plan, semblent offerts à notre examen anthropologique, la variété tranchée des types en présence ? Nous avons alors comme une image synthétique de ce que nous croyons savoir de la nation : Chinois du nord, rapprochés des Tatars; Chinois du sud, dont les degrés de parenté s'avèrent avec certaines populations de l'Indo-Chine. Les uns, avec l'œil bridé, si caractéristique des Mongols, la peau jaune, le poil rare;

les autres, avec les fentes palpébrales horizontales; à la peau rapprochée, par la couleur, de celle des Blancs et dont la barbe est drue — comme les Yutchis du nord de la Chine ou les montagnards Miao-tsé.

Si nous n'avons jusqu'à présent que de très maigres renseignements anthropologiques, tout de même diverses enquêtes ont été faites qui nous autorisent à dire quelques mots de la morphologie des Chinois.

Dans le nord de la Chine, la population semble être de plus haute stature (1^m,67 pour une série type, provenant des provinces de Tche-Fou et de Kouldja) que dans le sud. La peau des habitants y est aussi, en général, plus claire que chez les Chinois méridionaux. Le crâne des Chinois septentrionaux paraît plus court; leur indice céphalique semble être tourné vers la sous-brachycéphalie; et les faces de ces hommes sont moins chamæprosopes que chez les Chinois méridionaux.

Une grande série de Chinois, faits prisonniers pendant la guerre de 1894-95, ont été examinés par l'anthropologiste japonais Koganéi. 942 individus adultes avaient une taille moyenne de 1^m,67, donc relativement élevée, et un indice céphalique moyen de 80,2 (mésaticéphalie). Les proportions des formes craniennes étaient les suivantes : dolichocéphales 8,3 p. 100; mésocéphales 39,5 p. 100; brachycéphales 38,2 p. 100; hyperbrachycéphales 12 p. 100; ultrabrachycéphales 2 p. 100. La masse brachycéphalique représente le 52,2 p. 100 de la série. Les Chinois de taille relativement élevée et de brachycéphalie relativement dominante provenaient du Nord, de la région septentrionale, où la haute stature est un caractère commun.

Soixante-dix p. 100 des individus examinés par Koganéi dépassant 1^m,65, les mélanges ethniques ont dû être importants. Mais où les Chinois ont-ils puisé les individus dolichocéphales qui figurent dans leurs rangs ? Dans l'Asie septentrionale, il n'y a guère que les Aïnou qui soient dolichocéphales, et encore

pas tous ! On a aussi mesuré de nombreux Japonais sous-dolichocéphales. La série de Koganéi semble doser assez exactement les deux formes craniennes principales de l'Humanité pour faire, de ce mélange, l'image anthropologique des Chinois.

Le même auteur a étudié une série de crânes provenant des provinces septentrionales du Tchi-li et du Chan-toung. L'indice céphalique est un peu moins élevé (78,3), indiquant la mésocéphalie, c'est-à-dire encore l'image d'un mélange ! De semblables caractéristiques sont retrouvées par Gaupp dans un travail sur des Chinois examinés à Péking : même taille élevée (1^m,67), indice céphalique mésaticéphale.

On remarquera l'identité presque absolue des chiffres fournis par ces deux auteurs.

Il y a trois ans, Vaillant, habitant le Tonkin, examinait de nombreux Chinois Hak-ka, établis dans la province tonkinoise de Moncay. Ces Chinois, originaires des provinces septentrionales du Chan-toung et de Chan-Si, s'avancèrent, par des immigrations successives, qui durèrent plusieurs siècles, jusque dans le Tonkin. L'auteur français annonce qu'au cours de ces exodes qui, de proche en proche, de génération en génération, les amenèrent dans le sud, ces Chinois reçurent du sang des diverses populations traversées (1). Ces Hak-ka ont une stature notablement inférieure à celle des Chinois du nord (1^m,646) ; mais leur indice céphalique est resté exactement le même que celui indiqué ci-dessus (80,5). Petite quantité de types dolichocéphales, abondance des brachycéphales et, surtout, des mésaticéphales, tel est ici le tableau ethnique.

Ainsi, qu'on s'adresse à des séries japonaises, allemandes ou françaises, la plupart des résultats restent identiques. Dans la série de Vaillant, si la moyenne de la stature est moins élevée que dans la série précédente, elle montre néanmoins de nom-

breux individus de haute et même de très haute taille. Et cette série confirme ce que nous avons appris de la morphologie des Chinois septentrionaux (hommes de taille au-dessus de la moyenne, généralement brachycéphales).

La Chine du Sud nous donnerait-elle un même spectacle ethnologique ? Nous n'avons, pour le savoir, que très peu de documents : sur la région moyenne occidentale, les observations de Legendre (1) dans la province de Se-Tchouen ; celles de Girard (2) sur un petit groupe de Chinois du Kouang-Si, province méridionale ; les observations assez imposantes de Duncan-White (3) sur les Chinois Hok-lo, du sud-est de la Chine, dans la province de Kwang-tung, etc. Sans entrer dans les détails, il ressort avec évidence, de ces observations clairsemées, que les Chinois méridionaux sont à la fois moins grands et moins souvent brachycéphales que les Chinois du Nord. Si la stature des Hok-lo arrive à 1^m,64, celle des autres Chinois du Sud ne semble pas dépasser 1^m,61. Quant à l'indice céphalique moyen, il est presque partout de 79 à 80.

Ces quelques indications, si elles sont tout à fait insuffisantes pour nous représenter l'image anthropologique de la Chine, suffisent, tout de même, à nous démontrer l'hétérogénéité de ce groupe humain. Il faut répéter ce que nous avons dit au début de ce chapitre : l'immense république n'est pas peuplée par une « race chinoise », au sens zoologique de ce mot.

Et c'est alors que se pose la question cardinale : auquel des divers groupes ethniques peuplant la Chine faut-il s'adresser pour avoir devant soi les Chinois véritables, les fondateurs de l'ancien empire ? Sont-ce les Chinois du Nord ou ceux du Sud ?

C'est entre le Hoang-ho, au sud, et les prolongements méridionaux des monts Ching-han ; dans le coude immense que

(1) CCLXI, p. 83.

(1) CXXXVII, p. 158. — (2) LXXX. — (3) LXV, p. 278.

fait le fleuve avant de se jeter à la mer ; dans les provinces actuelles du Tchi-li et du Chang-Si que, selon certains historiens, se fixèrent, après plusieurs pérégrinations, les « Cent familles » primitives auxquelles les Chinois rattachent leurs origines (1).

Les deux ou trois indications que nous possédons sur les caractères anthropologiques de cette région nous la montrent peuplée par des gens de haute taille, en majorité brachycéphales, à crâne plus capace, à face relativement haute et étroite, à indice nasal leptorrhinien.

On dit que, entourées de tous côtés par des populations sauvages, en tout cas moins avancées qu'elles-mêmes en civilisation, les « Cent familles » conquièrent peu à peu ces inférieurs et les incorporèrent à leur giron.

Auquel des deux groupes principaux, révélés par nos analyses, faut-il rattacher ces « Cent familles » légendaires ? Auquel des groupes asiatiques principaux, se partageant le sol de la Chine, rapporter les événements historiques importants, ceux qui instaurèrent le Céleste Empire ?

On a dit que la Chine avait été créée par une action centrifuge des « Cent familles » primitives. Ne serait-ce pas plutôt une action centripète qu'il faudrait invoquer ? Action des Mongols, surtout, semble-t-il... Les désirs d'une vie matérielle plus facile ont pu porter les populations de la grande masse montagneuse de l'Ouest, vers les bas pays fertiles de l'Est. En tout cas, une telle action paraît plus vraisemblable qu'un peuplement venu du sud, par la région de la Birmanie et du Tonkin.

La diversité que l'on constate, du sud au nord, dans la stature des Chinois, pourrait nous aider à discerner les régions-mères de ces peuplements. Les populations de l'Indo-Chine sont toutes plus petites que les Chinois eux-mêmes. Dans le

(1) CIXC, p. 415.

nord, au contraire, les populations sont toutes de taille plus élevée. Mais il faut reconnaître franchement que nous sommes encore très mal renseignés. Les hypothèses que nous émettons sont fragiles. Rien ne prouve qu'elles deviendront un jour une réalité.

On a donné aux Lolos (1) — ils sont au nombre de 3 millions dans les provinces occidentales de Se-Tchouen et de Yun-nan, pays montagneux et difficiles à pénétrer — une importance considérable dans la formation primitive du peuple chinois. Une telle supposition serait comme un moyen terme entre les deux hypothèses principales des origines septentrionales et méridionales.

En résumé, à voir ce qui a été publié jusqu'à présent, le problème anthropologique chinois demeure encore intact. Sa solution est une œuvre de très longue haleine. La Nouvelle Chine trouvera bien, parmi ses jeunes générations d'intellectuels, quelques équipes pour cet important travail.

Il est certain, en tout cas, que de vouloir rattacher, à toutes forces, les Chinois aux Indous ne conduit à rien. Ces populations sont très différentes les unes des autres. Ce n'est pas parce que certaines légendes ont imaginé que la Chine aurait été conquise autrefois par des « tribus de Kschattriyas réfractaires qui, après avoir passé le Gange et erré pendant quelque temps dans le Bengale, traversèrent les montagnes de l'est et se répandirent dans le sud du Céleste Empire » (2), que nous devons nous incliner devant de tels racontars. L'Anthropologie est, tout de même, plus difficile à contenter !

(1) CCXLIX, p. 211 ; XLIX, n° 5.

(2) LXXXIV, p. 466.

CHAPITRE X

LES JAPONAIS

Lorsque le cordelier flamand Rubruquis (Guillaume de Rubrouéek) et le voyageur vénitien Marco Polo firent connaître, à l'Europe, le Japon, ce pays était, si l'on en croit son histoire, depuis près de 2 000 ans, un empire organisé, ayant ses lois et son chef.

Pendant longtemps, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'histoire du Japon se déroula tout entière à l'intérieur du pays, et c'était la « race » japonaise sans immixtion, pour ce temps-là, d'éléments étrangers qui en vivait les phases et qui en écrivait l'exposé.

La connaissance de l'Occident vint, au Japon, principalement, par l'intermédiaire des Jésuites portugais, puis par celle des navigateurs hollandais. Ensuite, l'Europe entière et les États-Unis lièrent commerce avec l'Empire du Soleil levant, et c'est alors que, réellement, nous apprenons à connaître les « petits hommes jaunes aux yeux bridés ».

Depuis cinquante ans les Japonais retracent, avec une incroyable vélocité, des chapitres importants de l'Histoire universelle; et de bons esprits — ceux qui n'aiment ni les guerres, ni les conquêtes — se demandent jusqu'à quels confins terrestres ce peuple extraordinaire poussera ses destinées; jusqu'à quel point cet insulaire deviendra, par ses main-mises sur l'Asie, un grand propriétaire continental!

Ces modifications modernes, profondes, dans la vie sociale du Japon, s'associent-elles avec l'arrivée d'un sang étranger? Nous savons bien que non et qu'il n'y a, pour expliquer ces

événements formidables, aucune raison ethnique particulière à rechercher, aucune substitution de race à imaginer.

Les caractères anthropologiques des Japonais ont été plus abondamment étudiés que ceux des Chinois. C'est d'abord que les Japonais, par les incessantes transformations de leur pays, intéressaient particulièrement — les raisons en étaient diverses — les Européens. C'est, ensuite, que les Japonais eux-mêmes, depuis la création de leurs universités, sont, avec zèle, « entrés dans le mouvement ». Ils sont devenus des anthropologistes et des ethnographes émérites; et la liste serait déjà longue, de leurs savants, dans ces deux disciplines des sciences naturelles, et de leurs publications.

Les premiers auteurs qui ont tenté des descriptions morphologiques sur les populations de l'empire ont cru discerner, chez les Japonais, plusieurs types, entre autres ce qu'on a appelé, depuis Baelz je crois, le type fin et le type grossier. On marquait déjà, par cette observation rudimentaire, l'hétérogénéité de cette « race ».

Le premier serait un type urbain, caractérisé surtout dans les classes supérieures de la nation. Ses attributs physiques seraient une taille plus élevée que celle de l'autre type; un crâne relativement plus allongé; une face leptoprosope. L'obliquité des yeux n'existerait, pour ainsi dire, pas dans cette fraction de la population, sauf chez une partie de l'élément féminin.

Le second type serait de plus petite stature; son crâne serait moins allongé, les fentes palpébrales légèrement obliques (moins cependant que chez les Chinois). Au lieu d'avoir le nez droit, caractérisant le type fin, les hommes de ce groupe l'auraient aplati.

Mais sont-ce là simplement des dimorphismes individuels, tels qu'en présentent tous les groupes ethniques, et dont certaines associations momentanées auraient frappé les observateurs? Ou, au contraire, sommes-nous réellement en face des

descendants des groupes humains, primitivement différents, arrivés de concert, qui créèrent, par leur union, la nation japonaise actuelle ?

L'Empire du Soleil levant est-il, comme le croit l'anthropologiste japonais Koganéi, le successeur des anciens territoires Aïnou ?

Les auteurs japonais sont loin d'être d'accord, au sujet des origines premières de leur patrie ethnogénique. Et il est difficile, pour ceux qui ne connaissent pas, *de visu*, les collections préhistoriques des musées japonais, et les squelettes humains recueillis dans les divers horizons de la plus lointaine histoire du Japon, de prendre parti dans la question.

Pour Tsuboï, les Néolithiques japonais comprendraient deux races différentes : l'une occupait les Riou-Kiou et Formose et, entre autres caractéristiques ethnographiques, elle ne connaissait pas les pointes de flèches en pierre.

Dans l'île de Hondo et à Yézo, au contraire, la population fabriquait ces objets, travaillait l'os et les bois de cerf, et fabriquait des figurines humaines en terre. Les haches en pierre ont aussi des formes différentes dans les îles du sud.

En ne considérant que les grandes îles — le Japon central, — on constate encore qu'entre les savants japonais l'accord n'existe pas, quant aux ancêtres les plus lointains des populations nippones. Pour les uns, ceux-ci seraient les Aïnou ; pour les autres, les Aïnou auraient été précédés par une population plus ancienne.

Tsuboï, qui est un des chefs de la dernière école, s'appuie sur les différences squelettiques existant entre les restes humains les plus antiques qu'il a étudiés, les Aïnou et les Japonais ; sur le fait que les figurines les plus primitives ne possèdent jamais de barbe, cet appendice si développé chez les Aïnou ; et sur divers caractères ethnographiques inutiles à rappeler ici, relatifs à l'alimentation, au type des habitations, etc. Les traditions des Aïnou connaîtraient le peuple en

question, composé par des individus de petite taille ; elles les dénomment Koropokgourou.

Mais d'autres auteurs ne croient pas à cette hypothèse. Pour eux, ces Koropokgourou, créés par l'esprit des légendes, ne seraient qu'une population imaginaire. Koganéi a montré que la stature des Néolithiques n'était pas plus petite que celle des Aïnou actuels et qu'au surplus, la morphologie des uns et des autres n'est pas assez différente, pour permettre de croire à l'existence de deux races dissemblables qui se seraient superposées dans le temps.

L'âge relatif des kjökkenmöddings peut venir appuyer la théorie des origines aïnou. Ces accumulations, d'époques diverses, sont d'autant moins anciennes que l'on se dirige vers le nord. Ainsi, ces dépôts jalonnent le chemin sud-nord suivi par les migrations des Aïnou.

D'ailleurs les Aïnou qui n'ont pas subi l'influence japonaise ne connaissent pas la légende de leurs prédécesseurs hypothétiques, les Koropokgourou : il en est ainsi de ceux qui sont venus des Kouriles septentrionales vers les îles du sud. D'autre part, comment serait-il possible — s'il faut croire aux hypothèses des pré-Aïnou — que les Aïnou eux-mêmes n'aient laissé aucune trace de leurs passages et de leurs séjours ? Les restes néolithiques doivent leur appartenir.

Cette opinion semble être aujourd'hui celle de la grande majorité des auteurs japonais (Torii, Koganéi, etc.). Mais si réellement l'empire japonais a été, autrefois, un territoire aïnou, deux questions se posent encore : quelle est l'origine des populations japonaises actuelles, en général très différentes morphologiquement des Aïnou ? Quelle influence les Aïnou ont-ils eue, à la fois dans la composition de la population actuelle et dans son développement historique ?

Baelz, et avec lui beaucoup d'autres savants : japonais, américains, européens, résume de la manière suivante les peuplements successifs du Japon.

Les Aïnou constitueraient le substratum de la population japonaise (1). Ils appartenaient eux-mêmes à un ensemble de peuples apparentés aux peuples caucasiques, que l'arrivée des Turco-Mongols fractionna. Une partie de cette population, ainsi sectionnée, marcha vers l'ouest (une partie des Russes, alors, en seraient les descendants); l'autre arriva aux bords du Pacifique, passa la mer et vint peupler l'archipel japonais ! Ce n'est pas plus malin que cela !

Mais, lorsqu'on compare les caractères anthropologiques des Aïnou à ceux des Japonais, on reste tout de même perplexe, au sujet de l'influence ethnique des premiers. Leur langue et leur ethnographie les éloignent déjà complètement des Japonais. Les anthropologistes ne disent-ils pas que les Aïnou diffèrent même de tous les autres peuples de l'Asie ? Et la parenté qu'on a cru leur trouver avec des peuples caucasiques a bien de la peine à nous montrer des arguments confirmatifs. On sait que de Quatrefages rapprochait les Aïnou des Todas des Nilghiri, dont le teint est cependant plus foncé. Toutefois l'illustre anthropologiste n'allait pas jusqu'à croire à une filiation entre ces deux groupes (2). Ils se rattachaient tous deux, pour lui, « à une souche commune, peut-être à la race barbue et à traits réguliers, signalée par quelques voyageurs comme existant au nord de la Chine ».

Les historiens japonais disent que les Aïnou habitaient Nippon en entier, bien des centaines d'années avant Jésus-Christ ; et, jusqu'au VII^e siècle de notre ère, on les trouve encore, occupant le quart septentrional de l'île. Mais qui peut dire l'influence ethnique (on croit saisir cette influence dans les caractères de

(1) Pour Charencey, XLVI, les Aïnou auraient été précédés par des populations de Négritos, dans le sud de l'Archipel. Après eux seraient venus les Pit-Dwellers, qui seraient apparentés avec les Indiens de l'Amérique du Nord ; puis, les Koropokgourou indiqués ci-dessus ; enfin les Aïnou arrivés de Corée et les Malayo-Polynésiens. Pour cet auteur, les Japonais proprement dits, mélangés, en Corée, d'éléments chinois, abordèrent dans le Nippon, dès les premiers temps de l'ère chrétienne. Que de points d'interrogation !

(2) CCIX, p. 469.

pilosité) que ce peuple a laissée, même dans cette région que l'on estime être la seule où une telle recherche de filiation pourrait être tentée ?

Sur cette couche composée de descendants d'Asiatiques centraux (??), seraient arrivés les Mandchoux-Coréens (mais eux-mêmes, d'où sont-ils venus ?). La haute stature de ces derniers — entre autres traits physiques — les distingue des descendants des premiers occupants. Ils auraient d'abord peuplé Hondo ; puis, de la grande île, se seraient graduellement répandus partout.

Une troisième couche humaine aurait été formée par les Mongols ou les Malayo-Mongols.

Il est absolument certain qu'aujourd'hui, ce sont là des hypothèses gratuites : leurs bases ne sont pas suffisamment étayées ; de sérieuses observations, étendues à toutes les parties du Japon, et suffisamment approfondies partout, n'ont pas encore été consignées. Pour aucune région on ne peut invoquer d'arguments topiques. Il est certain que plusieurs caractères morphologiques des Japonais — la stature par exemple — rapprochent plus ceux-ci des Aïnou que des Chinois-Mongols. D'autre part, les Aïnou envisagés seuls seraient un facteur humain insuffisant pour expliquer le peuplement du Japon tel que nous le connaissons aujourd'hui. Seuls, ils ne pourraient pas, loin de là, être considérés comme les pères ethniques des Japonais.

Il faut donc chercher ailleurs.

Après avoir constaté « la variété et la multiplicité des races » qui ont contribué à former le type japonais, Quatrefages jette ses regards vers l'Indoustan, ce « réservoir de peuples ». Il constate d'abord que l'élément négrito — éléments continentaux et insulaires — a opéré sa fusion complète avec les Japonais, parmi lesquels on n'a « encore signalé, que je sache, aucun représentant comparable à certains Sakays ou à certains Dravidiens ». Mais, dit-il, la présence de cet élément, dans une

partie de la population, est attestée à la fois par les traditions et par le proverbe qu'a recueilli le Dr Maget : « Pour faire un bon Samouraï, il faut avoir une moitié de sang noir dans les veines ». Puis, comme d'autres anthropologistes, il s'adresse naturellement aux Jaunes : Chinois et Mandchoux venus de la Chine et de la Corée, et à deux rameaux différents de la branche allophyle. Je rappelle simplement, pour mémoire, ces suppositions.

Envisagés dans leurs caractères généraux, les Japonais modernes sont des hommes de petite stature (environ 1^m,58 à 1^m,59 chez les hommes, selon Koganeï; 1^m,47 chez les femmes (1). L'indice céphalique moyen (séries actuelles) est 78,2, selon Deniker. Il marque la mésaticéphalie. Le type fin présenterait une plus forte proportion de têtes dolichocéphales, et le type grossier une plus forte proportion de crânes brachycéphales.

On a prétendu que le Kouro-Sivo avait été la voie par laquelle les Malayo-PolynésienS auraient connu le Japon. C'est bien possible. Mais ne croit-on pas que la navigation côtière, qui maintient sans cesse le voyageur en contact avec le continent, qui lui donne le sentiment réconfortant d'avoir toujours le littoral en vue (et pour les plus anciens navigateurs cette sensation devait être d'une singulière importance), que cette navigation côtière a pu, de proche en proche, plus aisément que le courant lui-même, amener les Insulindiens jusqu'en Corée et jusqu'au Japon ? Ou, au moins, jusqu'à Formose ? Je sais bien que le Kouro-Sivo touche cette île et les Riou-Kiou.

Les indigènes de ce dernier archipel ressemblent, paraît-il,

(1) Les Coréens sont plus grands : environ 1^m,63; les Chinois septentrionaux aussi. La taille des Japonais rappelle celle des Aïnou : 1^m,57 chez les hommes, 1^m,46 chez les femmes selon Baelz. L'indice céphalique des Aïnou, selon le même auteur, est un peu inférieur comme moyenne à 78. Le plus récent auteur que l'on peut citer, Montandon, trouve 1^m,595 pour les hommes et 1^m,4875, pour les femmes. Pour lui, les indices céphaliques sont 75,45 (hommes) et 76,39 (femmes). Ceux de Koganeï sont un peu plus élevés dans les deux sexes. CLXII, p. 233.

aux Japonais. Leur taille est à peu près la même (1^m,58), mais leur peau est plus foncée, et leur barbe plus fournie. Nous n'allons pourtant pas, à propos de ce dernier caractère, imaginer une parenté des Riou-Kiou avec les Aïnou !

Quant aux habitants de Formose, ils ne doivent avoir que de très lointains rapports avec les Japonais.

Nous connaissons très peu de chose des traits physiques des habitants de cette île. Les légendes prétendent qu'elle fut d'abord peuplée par des Pygmées. La population, de couleur brune, cuivrée, semble être d'une taille supérieure à celle des Japonais (1^m,60). La stature, d'ailleurs, présente de grandes variations dans les deux sens. Il est intéressant de noter que cette population paraît être très nettement brachyskéle — ce que sont aussi les Chinois. L'indice céphalique, sur le vivant, marque la sous-dolichocéphalie ; mais on trouve des Brachycéphales véritables, aussi bien que de vrais Dolichocéphales (1).

Dans la discussion, relative à la formation des peuplades américaines, on fait intervenir l'arrivée, sur les deux Amériques et déjà dans les temps préhistoriques, d'Asiates divers. Nous reparlerons de cette hypothèse. Les Japonais auraient ainsi joué leur rôle dans la constitution de plusieurs groupes américains. Mais, naturellement, ce rôle aurait été involontaire. Entraînées par les courants marins, des jonques japonaises seraient venues aborder les côtes occidentales de l'Amérique. Depuis l'extrême sud de l'Alaska jusqu'au Mexique méridional, on aurait retrouvé les traces de ces abordages.

On sait que les ordonnances maritimes du Japon ancien interdisaient la construction de jonques capables d'affronter la haute mer. Les autorités d'alors ne voulaient pas que les Japonais allassent porter trop loin des nouvelles du Japon. Au xvii^e siècle, la loi punissait de mort tout Japonais qui s'était trop éloigné de son pays. Dans cette occurrence, les

(1) CCLVIII.

naufragés, poussés par les vents, ou entraînés par les courants, demeureraient aux lieux où les hasards les avaient déposés. Quatrefages a publié, surtout d'après C.-W. Brooks, une carte des abordages japonais sur la côte américaine (1).

Il est possible que ces petits groupes japonais, arrivés inopinément sur le sol de l'Amérique, aient pu introduire un peu de leur sang dans les veines des indigènes de ce grand continent. Ces émigrants involontaires « se sont nécessairement fondus dans les tribus qui les accueillaient. Mais cette infiltration, continuée pendant des siècles, n'en a pas moins eu une influence réelle sur les races locales ». Encore faudrait-il pouvoir démontrer cette action par des observations plus certaines.

Il est cependant possible qu'il y ait, entre les Japonais et certains indigènes américains, une parenté effective. Mais elle remonterait plus loin que les arrivées accidentelles des jonques japonaises sur les côtes de l'Amérique. Si ce continent, ainsi qu'on le croit de plus en plus, a été réellement peuplé par des gens venus d'Asie et si, d'autre part, les antiques populations du Japon sont vraiment arrivées, en partie au moins, du continent coréen (et, plus au nord encore, de la Sibérie septentrionale), certains Américains et certains Japonais pourraient se considérer comme deux branches issues d'un tronc commun. A ce propos, le lecteur voudra bien se reporter au chapitre où il est question des populations américaines.

L'ethnogénie du Japon est un des plus intéressants problèmes qui soient soumis à la sagacité des anthropologistes. J'ai l'impression que, de même que le problème chinois, il n'est pas près d'être résolu.

(1) CCIX, p. 558-559.

QUATRIÈME PARTIE

LES RACES DE L'AFRIQUE

Les races africaines proprement dites, celles de l'Égypte et d'une partie de l'Afrique mineure mises à part (1), n'ont guère participé à l'Histoire, telle que l'entendent les historiens. Sans doute, nous l'avons vu, les civilisations préhistoriques ont été florissantes sur le sol de l'Afrique. Et les Africains d'alors peuvent venir se placer, sans déchoir, à côté des Européens (nous ne disons pas de la même époque) qui connurent les mêmes civilisations.

Si, comme nous pouvons le croire, un contingent africain est venu peupler l'Europe à la période paléolithique, il ne semble pas que nous retrouvions ses descendants à un moment quelconque de l'histoire écrite. Je ne me refuse pas à accepter que nous avons dans nos veines quelques gouttes d'un sang africain — d'Africain à peau vraisemblablement jaune, — mais nous devons avouer que ce qu'il en peut subsister est bien difficile à retrouver.

Donc, deux races humaines habitant l'Afrique ont seules joué un rôle efficient dans l'Histoire universelle : en premier lieu, et d'une façon considérable, les Égyptiens ; puis les peuples du nord de l'Afrique.

(1) Nous avons hésité à parler des Abyssins.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉGYPTIENS

Après avoir été l'objet de discussions sans nombre, l'origine de la race égyptienne est aujourd'hui généralement cherchée en Égypte même, les Égyptiens seraient les « autochtones » de la vallée du Nil. Cependant, il faut ajouter que plusieurs savants, et non les moindres, regardent encore les territoires asiatiques comme le lieu d'origine des populations égyptiennes. Serait-ce une persistance du mirage oriental ? Pour des hommes de la valeur de Morgan, d'Amelineau, par exemple, la Mésopotamie, d'où sont venues tant d'espèces végétales, devrait être considérée comme le berceau de cette race que les Pharaons guidèrent vers de si considérables destinées. Tant de similitudes ethnographiques permettraient de le supposer ! Pour Schweinfurth, l'Arabie méridionale est un des foyers les plus importants du genre humain ; et c'est de ce côté que nous devons jeter les yeux, lorsque nous cherchons les origines des peuples nilotiques : les Égyptiens seraient issus de ce centre irradiant ! Mais il parle surtout en botaniste. Il atteste cette filiation anthropologique au moyen du chemin d'importation de diverses plantes, entre autres du *Persea*, une Borraginée médicinale (le *Cordia myxa* actuel), encore très employée en Orient, pour remplacer nos jujubes ; et du *Ficus Sycomorus* L., dont le bois servait aux Égyptiens anciens pour confectionner les cercueils des momies.

Ces auteurs, quelque opinion qu'ils aient, nous éloignent, heureusement, des récits du XVIII^e siècle, où un Winkelman voulait faire venir les Égyptiens d'une immigration chinoise ; où le traducteur de Pline le Jeune, Poinsinet de Sivry, voyait en

eux les descendants des Celtes ; où Denon, qui, pourtant, suivit Bonaparte en Égypte, affirmait que les Égyptiens appartenaient à la race caucasique !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'indigénat des Égyptiens a été envisagé. Les anthropologistes qui ont soutenu cette opinion confirmaient les idées des Égyptiens eux-mêmes qui, à l'exemple de beaucoup d'autres peuples, se sentaient nés du sol qu'ils habitaient. Mais cet indigénat était-il limité à la vallée même du Nil, moyen et inférieur ; ou fallait-il étendre le champ des recherches jusqu'à des régions beaucoup plus méridionales (1), et les poursuivre même vers l'occident, vers les vastes contrées, aux contours incertains, du Soudan ? La région des grands lacs a été considérée, probablement avec raison, comme un berceau de races africaines. Il y a quelques années, Henry S. Wellcome a découvert dans le Soudan méridional, à l'ouest du Nil Bleu, proche de Sennar, d'imposants souvenirs d'une civilisation néolithique sur laquelle se superposaient des restes de civilisations des âges du bronze et du fer. Parmi les égyptologues qui croient à l'origine africaine de la population égyptienne, il y a lieu de citer Maspero, Ed. Naville, d'autres encore. Pour eux, les caractères des Égyptiens sont les mêmes que ceux des races du continent libyen, bordant la Méditerranée : ces populations méditerranéennes se seraient transportées en Égypte.

Les recherches anthropologiques, relatives aux populations nilotiques, ont été, au début, entreprises principalement par les Américains [Nott et Gliddon (2), Morton (3), etc.]. Aujourd'hui que le nombre des travaux est considérable, sommes-nous au clair ? Toutes les questions posées sont-elles résolues ? Il est bien certain que non !

D'après les peintures des tombes royales à Biban el Molouk,

(1) CCXCI, p. 328. — (2) CLXXVIII. — (3) CLXVI bis.

Champollion a donné le tableau, connu, des races humaines de l'ancienne Égypte. Les hommes, guidés par le pasteur des peuples Horus, appartiennent à quatre familles bien distinctes. Le premier, le plus voisin de Dieu, est de couleur rouge sombre, bien proportionné, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc. Les légendes désignent cette espèce sous le nom de Rot-en-ne-rôme, la race humaine, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens. Il ne peut y avoir aucune incertitude sur celui qui vient après : il appartient à la race des Nègres qui sont désignés sous le nom général de *Nahsi*. Le suivant présente un aspect bien différent : peau couleur de chair tirant sur le jaune ; teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court vêtement de couleurs variées. Cette race porte le nom de *Namou* (Asiatiques). Enfin, le dernier a la teinte de la peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche, de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très élancée ; il est vêtu de peau de bœuf conservant encore son poil, véritable sauvage tatoué sur les diverses parties du corps ; on nomme cette race *Tamhou* (Européens).

La race égyptienne serait donc, si l'on peut compter sur l'exactitude des peintures décrites par Champollion, et sur la justesse de leur interprétation, une race dont le nez serait aquilin ou droit et la peau rougeâtre. Ces caractères ne sont pas ceux des Nègres. D'autre part, la couleur de la peau ne permet pas de confondre ce type avec les populations méditerranéennes, à peau claire. L'inscription de Biban el Molouk n'hésite pas à différencier les Asiatiques et les Européens, des Égyptiens. Dès lors, les recherches doivent s'orienter, semble-t-il, dans deux directions : analyser, sur toute l'étendue du pays, les restes squelettiques, — et les momies, — surtout ceux datant des plus anciennes périodes de l'histoire égyptienne ; puis chercher, dans la vallée du Nil et dans les environs de l'Égypte, s'il subsiste aujourd'hui des populations chez lesquelles la filiation des anciens Égyptiens pourrait être reconnue.

Les recherches anthropologiques et historiques en Égypte ont suscité tant d'intérêts chez les savants du monde entier, que des milliers de crânes et de momies ont été exhumés des tombeaux et des nécropoles. Malheureusement, une grande partie de ces documents sont mal datés. Quatrefages et Hamy déjà le constataient : « Pour bien connaître le type égyptien ancien et les variations qu'il a subies pendant les longs siècles qui séparent les constructions des pyramides du règne d'Alexandre, il faudrait pouvoir étudier séparément et comparer ensuite les grandes séries de pièces extraites des nécropoles dont la date serait archéologiquement établie d'une façon certaine. » Broca, avec des restes humains, bien datés par Mariette, avait tenté cette analyse. D'autres encore. Parmi les derniers anthropologistes qui ont essayé une synthèse ethnologique de l'ancienne Égypte il faut citer, au premier rang, Ernest Chantre.

Les matériaux recueillis ont-ils toujours suffisamment discerné les vrais Égyptiens des anciens sujets des Pharaons ? Au début de leur histoire, les Égyptiens constituèrent-ils une race pure ? Au cours de toutes les périodes subséquentes, se sont-ils efforcés de ne pas laisser pénétrer dans leurs veines du sang étranger ?

A priori, on peut supposer que les villes d'Égypte, grâce à une renommée qui s'étendait au loin, devaient être des cités tentaculaires, attirant à elles tous les peuples d'alentour. Les étrangers les plus aptes — ou les plus favorisés — prenaient rang parmi les Égyptiens. Et puis les invasions historiques, les principales, celle des Hiksos, celle des Assyriens, n'ont-elles pas apporté des éléments de métissage ? A côté de la race égyptienne proprement dite, il y aurait lieu d'étudier également

les caractères morphologiques des races conquérantes.

Les voyageurs eurasiques, à toutes les époques, frappés par la grandeur de la civilisation nilotique, nous ont laissé des Égyptiens des descriptions physiques. Il en est qui datent de loin. L'an 484 avant Jésus-Christ naissait en Carie, à Halicarnasse, un homme dont les voyages allaient révolutionner, dans bien des directions, la mentalité de son époque. Hérodote, en s'embarquant, emportait avec lui toutes les chances d'aboutir au succès. Il était riche, instruit, puissamment recommandé. Mais il avait des idées préconçues. Il croyait à l'influence modificatrice des milieux sur les hommes. Deux mille ans avant Montesquieu ou Rousseau il écrit : « Comme les Égyptiens sont nés sous un climat différent des autres climats et que le Nil est d'une nature bien différente du reste des fleuves, aussi leurs usages et leurs lois diffèrent-ils pour la plupart de ceux des autres nations. » L'Égypte paraît l'avoir puissamment attiré. Il y séjourne longtemps. C'est lui qui, le premier, fait connaître les Pygmées. Il raconte que les Éthiopiens soutenaient que l'Égypte n'était qu'une colonie, venue de cette vaste région de Méroë, qui s'étend à l'est de Khartoum, entre le Nil et l'Atbara. Le Soudan serait ainsi la patrie primitive des anciens Égyptiens !

Ceux qui ne veulent pas admettre l'autochtonie des Égyptiens, constatant qu'aucun monument de la Nubie n'est antérieur à la conquête de ce pays par les Pharaons, croient trouver, dans cette absence de monuments, la preuve de leurs assertions. Mais l'art monumental n'est pourtant pas né en même temps que les Égyptiens, par une sorte de génération spontanée accessoire ! Les plus antiques sépultures en pleine terre sont très antérieures aux tombeaux somptueux. C'est un peu comme si l'on disait qu'en France, là où l'on ne trouve pas de cathédrales gothiques, il n'y a jamais eu de Français !

Tous les éléments d'une civilisation ne peuvent pas apparaître au même moment. Aucun peuple, aussi civilisé qu'il

soit, n'a débuté autrement que par un état de « barbarie ». Les Égyptiens primitifs ont été probablement des peuples pasteurs succédant à des peuples chasseurs et pêcheurs. Lorsqu'ils se sont définitivement fixés dans cette circonscription géographique, qui assurait si généreusement leur existence ; sur cette terre si admirablement enclose, qu'on chercherait en vain sur la carte un territoire plus exactement délimité, les Égyptiens passèrent au stade des agriculteurs. Et sur ce sol dont, après des milliers d'années, la fertilité est encore citée comme une merveille, dans une vallée étroite que les déserts protégeaient contre les envahissements, pacifiques ou guerriers, la race égyptienne a créé, graduellement, sa propre civilisation.

Combien de temps s'est écoulé entre ce départ supposé du Méroë et l'éclosion de l'art monumental dont on demande qu'il affirme l'existence des Égyptiens ? Nous n'en savons absolument rien. Mais ce que nous pouvons constater, c'est que des milliers d'années avant l'invention des « monuments égyptiens » l'Égypte est peuplée. Comme le reste de l'Afrique, elle a connu les civilisations paléolithiques et néolithiques.

Or, comme nous rencontrons les traces de ces civilisations bien au sud de l'Égypte proprement dite, et, par delà les grands lacs, jusque dans l'Afrique australe, nous ne voyons pas la raison pour laquelle on ne pourrait accepter le peuplement primitif de la vallée du Nil, comme s'étant effectué du sud au nord. Nous disons bien : le peuplement primitif. Après quelques millénaires de séjour, et le passage à des états successifs de civilisation, l'Égypte, telle que nous l'entendons, serait née. Mais où faut-il trouver, dans les régions du Sud nilotique, le lieu exact de cette autochtonie et de ce départ ?...

En 1912, Édouard Naville a raconté, au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (session de Genève) (1), ses souvenirs personnels relativement à la dé-

(1) CLXX, p. 102.

couverte, en 1869, par Lenormant et Hamy, de la civilisation paléolithique égyptienne. Les égyptologues classiques, à la tête desquels se plaçait l'Allemand Lepsius, devaient dénier longtemps aux habitants de la vallée du Nil l'honneur d'une si haute antiquité.

C'était au moment de l'ouverture du canal de Suez. Les bateaux des invités étaient arrêtés à Louqsor. Lenormant et Hamy passèrent avec leurs compagnons la crête qui sépare la vallée de Biban el Molouk du cirque de rochers où le temple de Deir el Bahari est bâti, pour aller visiter la vallée des Rois. « Ils suivirent pour cela un sentier qui a été fort amélioré depuis lors, car c'est celui qu'empruntent les voyageurs Cook. Au sommet de la montagne, ils s'arrêtèrent muets de stupéfaction. Ils étaient tombés sur un atelier de silex taillés, encore intact, comme on en voyait souvent alors sur les montagnes de Thèbes. Vous pouvez vous figurer qu'ils revinrent triomphants, et, sur le bateau, ils nous sortirent de leurs poches tous les silex dont ils les avaient bourrées. Le même soir, nous avions été invités à nous rendre sur le bateau de l'Impératrice, et je vois encore Lenormant, montrant à Sa Majesté Impériale ces outils primitifs, dont, disait-il, il y avait d'analogues au musée de Saint-Germain. Je suis probablement le seul témoin qui puisse raconter cette scène. Ceux qui y assistaient, tels que le poète Ibsen, les peintres Fromentin et Gérôme, le sculpteur Guillaume, et bien d'autres encore, ne sont plus. Ainsi, j'estime qu'il est de mon devoir d'égyptologue, d'affirmer devant vous que la première découverte en Égypte d'un âge de pierre, constaté d'une manière incontestable, est due à deux savants français, MM. Lenormant et Hamy.

« Et le lendemain, me direz-vous, que se passa-t-il ? Lepsius partit immédiatement pour cet atelier, dont on lui avait indiqué exactement la place, et il en rapportait aussi une riche moisson ; mais pour en tirer une conclusion diamétralement opposée à celle des deux savants français. Il n'admettait pas que ces silex

pussent être autre chose que des produits naturels. Mariette, que nous vîmes peu après, était du même avis. Du reste, il a publié son opinion dans plusieurs ouvrages. L'hiver suivant, Lepsius écrivit un long article dans le journal égyptologique allemand, soutenant que les silex de Thèbes différaient tellement de ceux qui avaient été découverts dans les tombeaux, qu'il était impossible de les considérer comme étant le travail de l'homme. Lepsius est mort sans que son opinion ait changé ; il n'a jamais cru à l'âge de la pierre en Égypte ; et aujourd'hui, après de longues années... son élève préside la séance de clôture d'un Congrès d'archéologie préhistorique (1). »

Mariette, plus intelligent que Lepsius, ou simplement d'une conscience plus « scientifique », ne tarda pas à se convaincre qu'il s'était trompé. Avec franchise, il revint de ses préventions et, sentant obscurément tout ce qu'allait enfanter l'étude du préhistorique africain, il annonça, en 1870, à l'Institut égyptien que, « sortant de la voie habituelle à l'archéologie égyptienne, il allait commencer à Thèbes l'étude des silex taillés ».

L'outillage paléolithique égyptien apparaît, typologiquement, à peu près semblable à celui de l'Europe. Malheureusement un parallélisme chronologique est impossible, pour le moment, entre les deux régions. En Égypte, les silex taillés se rencontrent sur les contreforts des deux chaînes enserrant le Nil, surtout dans les terrains de la chaîne libyque. Quelques trouvailles ont été faites dans des conditions stratigraphiques faisant supposer qu'une très haute antiquité doit être attribuée aux objets découverts, puisqu'ils sont dans des alluvions datant d'une époque antérieure à celle des érosions qui déposèrent le système alluvial de la vallée. Aucun débris squelettique humain, datant du Pléistocène, n'a été rencontré.

(1) Peut-être la priorité de cette découverte doit-elle être rapportée à Arcelin, le géologue de Mæon, qui, dans l'hiver de 1868-1869, trouva à El Kab, à Biban el Molouk, à la limite du désert et des terres cultivées, de nombreux objets en silex : lames, nucléi, percuteurs, un racloir de type moustérien, etc. Les historiens devraient vérifier et comparer exactement les dates.

L'outillage dit de la période néolithique est très abondamment représenté. Les stations sont nombreuses, et quelques-unes occupent de vastes surfaces.

Sur des dizaines de kilomètres, les ateliers de taille éparpillent leurs matériaux. Pointes de flèches, lames finement retaillées, couteaux, racloirs, perçoirs, etc., hachettes en roches dures, caractérisent cet outillage. Dans les monticules de détritiques de tous genres, appelés sébah, que les Fellahin exploitent comme engrais, on trouve des outils néolithiques mêlés à des objets en os et à quelques objets de cuivre.

Il est probable que l'arrivée du cuivre a été plus précoce en Égypte qu'en Europe. Dans les sépultures en pleine terre, Flinders Petrie a trouvé des squelettes repliés, dont le mobilier funéraire renfermait, à côté des outils de silex et d'une poterie mal cuite, des aiguilles en cuivre et en bronze.

L'étude détaillée de ces sépultures primitives est d'un très grand intérêt ethnographique. Le rite funéraire n'était pas toujours le même. Les corps, qui ne subissaient pas encore les procédés de la momification, étaient placés directement sur le sol, ou dans une jarre, ou sur une peau d'animal. Pourquoi ces variétés de rites ? S'agissait-il de populations différentes ou, pour une même population, de classes différentes ?

L'utilisation du silex a dû se prolonger bien au delà de la période néolithique. Les âges des métaux avaient débuté en Égypte depuis déjà des siècles, que l'on employait encore des outils en silex. Certains auteurs pensent que l'usage de tels instruments a pu se maintenir jusqu'à la XII^e dynastie, alors que, dès la V^e, on commence à voir apparaître, au milieu des objets de cuivre et de bronze, les essais d'utiliser le fer.

Avant que les études anthropologiques aient été systématisées, avant qu'elles aient reçu les bases précises que nous leur connaissons aujourd'hui, on a cherché, à bien des reprises, à se représenter les types ethniques des anciens Égyptiens. Les documents utilisés ont d'abord été les peintures et les sculp-

tures. Ces dernières, a-t-on dit, devaient être la fidèle représentation de l'individu, à cause de la croyance religieuse au double.

Les plus anciennes ébauches caractérisant le type humain donnent aux hommes une figure ovale, des lèvres peu proéminentes, des cheveux courts (1). Dès la III^e dynastie il existe des statues. Pouvons-nous les considérer comme d'utiles documents anthropologiques susceptibles de représenter, non des individus seulement (n'oublions pas qu'il y eut des substitutions de noms sur certaines statues), mais comme la synthèse d'un type ethnique ? On a dit que diverses statues des premières dynasties, la célèbre statue de bois de Scheik el Beled par exemple, rappelaient, avec précision, le type copte actuel.

Ces représentations sont peut-être parfaites ; mais on pardonnera à un naturaliste de préférer, et de beaucoup, à ces peintures ou à ces sculptures, les documents anatomiques eux-mêmes.

De la période memphite (qui s'étend, en gros, de 4400 à 3200), nous possédons d'assez nombreux restes humains, recueillis en bien des endroits : Negadah, El Amrah, El Kozan, Sakkarah, etc. Les crânes exhumés se sont montrés nettement dolichocéphales (indices céphaliques moyens : 74 environ) et mésorrhiniens (l'indice nasal des femmes, 51,06, un peu plus élevé que celui des hommes, 48). La dolichocéphalie est un caractère afférent aux Nègres, mais la mésorrhinie n'en est pas un. Et, déjà, à l'aide de ces documents anthropologiques, Verneau conclut : « Ce n'est pas vers le nord qu'il faut aller chercher des termes de comparaison, mais bien vers le sud et le sud-ouest, chez les Éthiopiens, et chez les Foulbé, chez lesquels le croisement n'a pas encore fait totalement disparaître les caractères ethniques des deux vieilles races préhistoriques en Égypte. »

(1) CLXIV.

Il y a lieu, dès maintenant, de rappeler un fait. Nous avons déjà dit que, à l'aide des similitudes ethnographiques, on avait cherché à établir des filiations entre les anciens Égyptiens et les populations de l'Asie. Or, il ne faut pas perdre de vue que l'Asie, sur une grande partie de son territoire, notamment l'Asie mésopotamienne, est un continent de Brachycéphales. Si les Turcs sont des Sous-Brachycéphales, les Kurdes, les Arméniens, les Tadjiks et les Loures sont des Brachycéphales, possédant des indices élevés (Kurdes 86 (1), Arméniens 85, Tadjiks 84,9, Loures 84,5). Que nous sommes loin des caractères fournis par l'étude des Égyptiens ! Il est vrai d'ajouter que, dans cette grande masse brachycéphale de l'Asie, on rencontre quelques types dolichocéphales, notamment dans la région de la Méditerranée orientale, où les Arabes montrent des crânes relativement très allongés (2).

A cette période de civilisation dont Memphis avait été comme le centre irradiant, succède la période thébaine. C'est à ce moment — peut-être dès la XII^e dynastie — qu'eut lieu l'invasion des Hiksos. « Je ne sais comment le dieu souffla contre nous et des hommes de race ignoble, venus des régions de l'Orient, envahirent le pays d'une manière imprévue et s'en emparèrent sans combat... » Les auteurs admettent que, pendant cette domination, qui dura cinq cents ans, arrivèrent en Égypte beaucoup de Syriens et d'Israélites (quels étaient leurs caractères anthropologiques ?), et la pureté primitive de la race fut troublée par ces divers envahisseurs. On peut ajouter que plusieurs Pharaons, grands constructeurs de monuments, amenèrent, dans la vallée du Nil, des quantités d'esclaves pris dans les contrées voisines, en Libye, en Syrie.

Si nous admettons comme certaines ces diverses arrivées

(1) Un certain nombre de Kurdes ne sont pas brachycéphales.

(2) D'ailleurs la morphologie cranienne, tout importante qu'elle soit, ne peut être envisagée seule. Il faut lui adjoindre les autres caractéristiques somatologiques et descriptives dont l'ensemble sert à créer la race.

d'étrangers, il resterait d'abord à savoir quelles masses numériques représentaient ces apports ; puis quelles ont pu être leurs influences ethniques. Maintes fois, au cours de cet ouvrage, nous avons soutenu cette opinion, que nous nous faisons, presque toujours, une fausse idée de la valeur anthropologique des invasions. Les irruptions guerrières, surtout dans ces périodes lointaines et dans ces lieux, où les voies de communications ne pouvaient que difficilement assurer les arrières, n'ont pu être accomplies que par de petits contingents. Leur faiblesse numérique même assurait leurs déplacements rapides, c'est-à-dire leurs succès. La mainmise sur un pays devait avoir bien davantage le caractère d'une conquête administrative que d'un recouvrement ethnique. Les populations subjuguées restaient en place et acceptaient les lois des vainqueurs ; et ainsi, les caractéristiques anthropologiques de la région conquise ne devaient pas se modifier beaucoup. Quant aux esclaves, il est probable qu'ils ne se mariaient guère avec les Égyptiennes d'alors.

Dans cette période thébaine, il semble que les groupes ethniques qui vivaient côte à côte en Égypte ne mêlent pas leurs morts. Les Éthiopiens avaient leurs hypogées particulières, de même que les Juifs et les Nègres. Rien que cette observation montre bien que les mélanges ethniques devaient être rares.

Dans les hypogées des Égyptiens, les fouilleurs ont constaté de fréquentes perturbations ou des substitutions, qui rendent les recherches anthropologiques difficiles. Chantre, étudiant des crânes de la XII^e dynastie, leur a trouvé un indice céphalique très fortement dolichocéphale (73,65). A ce crâne allongé, s'associe un visage mésosfacial et un nez mésorrhinien. La masse de la population paraît cependant moins pure. Elle a moins bien conservé les caractères dolichocéphales primitifs. Un hypogée populaire de la XVIII^e dynastie a fourni l'indice céphalique moyen 76,37. Et, constatation intéressante, si

ces crânes populaires associent encore la mésofacialie à la dolichocéphalie, les caractères de leur nez indiquent, non plus la mésorrhinie, mais la leptorrhinie. Devons-nous, de cette observation, conclure à l'immixtion, au sein de la population égyptienne, d'un certain nombre d'individus à nez long, comme on en rencontre, si fréquemment (les Kurdes et les Arméniens par exemple), sur les territoires de l'Asie occidentale (1) ?

Les familles royales de cette période appartiennent-elles toujours, ainsi qu'au premier abord on peut le supposer, à la race égyptienne primitive ? Les momies royales des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties nous ont permis d'établir une diagnose générale du type régnant. Celui-ci est de taille relativement élevée (moyenne 1^m,67). Certains rois sont très grands, comme Thoutmosis II, Ramsès II, Ramsès III. Le plus petit de cette série est Thoutmosis I^{er}, dont la taille était de 1^m,55. Que les familles régnantes d'alors aient appartenu à une race de haute stature, nous en trouvons encore la preuve dans ce fait, que la reine Nofritari, de la XVIII^e dynastie, avait une taille évaluée à 1^m,64, ce qui est relativement considérable pour une femme. Quant aux rapports des mesures craniennes, ils indiquent toujours des têtes allongées.

De nombreux crânes ont été exhumés des nécropoles thébaines. Déjà Broca avait examiné une importante série datant de cette époque. Quarante crânes provenant de la nécropole de Drahabou'l Neggah (XI^e dynastie) avaient donné, à l'illustre anthropologiste, un indice céphalique moyen d'environ 74, marquant la dolichocéphalie (crânes masculins, 74,20 ; crânes féminins, 74,62) et un indice nasal leptorrhinien (indice moyen 46). Le même auteur, examinant le contenu squelettique de l'hypogée populaire de Gournah, appartenant à une époque beaucoup plus tardive (XVIII^e dynastie), remarque que l'indice céphalique n'a pas varié (moyenne : 74) ; ce que Chantre confir-

(1) Mais il faudrait que ces Asiates à longs nez soient en même temps des Dolichocéphales !

mera plus tard avec une série de trente-cinq crânes (indice moyen : 73,62). Mais si, depuis la XI^e dynastie, l'indice céphalique est resté à peu près le même, par contre, l'indice nasal a un peu changé. Primitivement leptorrhinien, il est devenu, à Gournah, mésorrhinien.

La variété que nous constatons, pour cette époque, dans les tableaux de l'indice nasal, semble indiquer que la vallée du Nil ne renferme pas qu'un seul type humain. Les groupes ethniques qui vivent côte à côte sont dolichocéphales, mais l'un d'entre eux possède un nez relativement beaucoup plus large que l'autre. Chantre a pensé que ce dernier type humain devait être rapproché des Barabras actuels.

Que l'Égypte, à l'époque du Nouvel Empire, montre, en plus grande quantité qu'auparavant, des groupes ethniques divers, il n'y a rien là pour nous surprendre. N'est-ce pas un des moments les plus troublés de l'histoire égyptienne ? N'est-ce pas le moment où Ahmosis I^{er}, pour augmenter sa puissance dans le Sud-Est africain, épousera une femme éthiopienne ? Et n'utilisera-t-il pas les bras de nombreux émigrants syriens et israélites pour restaurer matériellement l'Empire ?

Les Égyptiens eux-mêmes vont commencer la série de leurs conquêtes dans toutes les directions. Les légions égyptiennes, dit Maspéro, « prirent le chemin de l'Asie que les débris des pasteurs leur avaient ouvert et ne l'oublièrent plus. Dès lors, ce ne fut plus, des sources du Nil blanc aux sources de l'Euphrate, et sur toute la Syrie, que victoires et conquêtes perpétuelles ». Il serait étonnant, tout de même, et malgré toutes les réserves qu'on peut faire sur ce point, que, de ces mouvements politiques et sociaux, il ne résultât pas quelques changements dans la physionomie ethnique de l'Égypte.

Si les apports de sangs nouveaux sont venus des régions où l'on peut croire que l'Égypte a pris naissance, c'est-à-dire des provinces du haut Nil, peuplées de races non nigritiques (Nubiens, Éthiopiens), ils n'amèneront pas de modifications dans

l'aspect physique de la population. Mais s'ils viennent d'Asie, surtout des régions du nord, de la Haute-Mésopotamie, alors nous pourrions les déceler : à l'aide, en particulier, des changements de l'indice céphalique qui cessera de conserver ses caractères de dolichocéphalie.

La période saïte se présente à nous bien plus troublée encore que la période thébaine. Et plus encore que dans cette dernière, nous avons chance de constater des mélanges ethniques. La documentation anthropologique qui la concerne est pauvre en momies de hauts personnages égyptiens ; mais elle est riche de matériaux provenant des couches populaires. Des deux reines de la XXI^e dynastie qui ont été mesurées par Chantre, Anhapou apparaît comme une femme de petite taille (1^m,47) et beaucoup moins dolichocéphale (indice céphalique 78,33) que ses devanciers royaux masculins et féminins, tandis qu'avec Tiouhator Hanttoonî, nous retrouvons davantage le type que nous connaissons.

La haute stature générale des personnages importants de cette période est, comme dans la période précédente, remarquable. Il y a bien quelques exceptions : le seigneur memphite Hor Sou de la XXVI^e dynastie n'a que 1^m,58, et le gardien de l'étang du temple d'Ammon Kaïf-Zart est encore plus petit (1^m,55). Mais si une haute stature paraît avoir été l'apanage de la plupart des représentants des familles royales ou des fonctionnaires supérieurs, en était-il de même pour les autres habitants de l'Égypte ?

Il est difficile de l'affirmer, quand nous voyons même les prêtres d'Ammon, découverts à Deir el Bahari, par Grébaut, en 1891, n'avoir, comme moyenne, qu'une taille au-dessous de 1^m,62. Ajoutons que la morphologie crânienne de ces gens-là apparaît, pour plusieurs d'entre eux, exceptionnelle, puisqu'elle montre des caractères de brachycéphalie très accentuée (indice dépassant 86), jusqu'alors inconnus, et que le groupe même présente un indice céphalique moyen de valeur très su-

périeure (80,64) à ceux précédemment indiqués. Il est très probable que ces prêtres d'Ammon n'appartenaient pas à la race égyptienne. Ils étaient peut-être les représentants d'une politique habile qui avait placé à la tête d'une Église des étrangers au pays ?

Les hypogées de Gournah et de Deir el Bahari ont fourni d'abondantes séries de crânes, dont l'indice céphalique reste faible et singulièrement rapproché, comme valeur, de ceux fournis par les plus anciennes dynasties. Toutefois, la nécropole d'Héliopolis, qui date de la fin de la période saïte, montre un relèvement considérable de l'indice céphalique. Les diverses nécropoles auraient-elles reçu leurs morts d'après un choix ethnique ?

Mais la roue du temps tourne toujours. Encore une fois l'histoire de la vallée du Nil va se transformer. En 330, Alexandre conquiert l'Égypte.

Il semble bien que la domination grecque n'a été qu'une mainmise militaire et administrative. La Grèce n'avait pas à sa disposition un nombre d'habitants assez considérable pour transformer ses conquêtes militaires en colonisation véritable. Les pays conquis devenaient, selon la terminologie des géographes, des colonies d'exploitation. Les Grecs, d'ailleurs, semblent avoir admirablement compris la conduite qu'ils pouvaient avoir en Égypte. Au lieu d'imposer leur propre civilisation, ils acceptèrent celle du vaincu. Ils développèrent le pays en le maintenant dans son cadre ethnographique. Les Ptolémées entrèrent dans le courant égyptien en se contentant d'occuper les premières charges du pays. C'est — un peu — le spectacle qu'aux Indes et... aussi en Égypte même nous donnent aujourd'hui les Anglais.

Aussi dans ce milieu sans compressions ethniques la civilisation égyptienne proprement dite fleurit-elle largement, et s'étendit-elle, de nouveau, très loin dans le sud. Comme aux périodes les plus lointaines de leur histoire, les Égyptiens con-

servaient leur physionomie ethnique. Les Ptolémées gouvernaient des hommes qui descendaient en droite ligne des populations thébaines, lesquelles n'étaient pas d'autres personnes que les arrière-neveux des premières populations memphites. Malgré la conquête, la vallée du Nil, dans l'horizon de ses deux chaînes parallèles, enserrait toujours, avec quelques impuretés, le même corps anthropologique.

Un dogme géographique enseigne que la vallée du Nil est immuable; qu'elle absorbe rapidement tous les apports humains qui lui arrivent, — d'où qu'ils viennent, — qu'elle les uniformise aussitôt. Qui nous a montré ce mécanisme uniformisant? Ce dogme n'est-il pas encore un moyen facile de résoudre un problème difficile? Ne serait-il pas plus exact de constater que l'Égypte ne reçut que rarement des apports humains dont les caractères physiques s'éloignaient beaucoup de ceux de ses propres habitants?

Lorsque de véritables « étrangers ethniques » viendront en Égypte, ils conserveront bel et bien leurs caractères morphologiques particuliers; ceux-ci demeureront plus ou moins purs, selon la position sociale occupée par ces hommes nouveaux. Cette position sociale, selon les lois du groupe, pourra leur interdire ou leur permettre les mélanges ethniques.

Aujourd'hui encore, en plein ^{xx}e siècle, voyons-nous les Égyptiens se mêler à leurs administrateurs anglais?

Nous avons dit, dans l'introduction de ce chapitre, que l'origine asiatique des Égyptiens, d'abord envisagée avec une grande faveur, avait perdu, graduellement, de nombreux défenseurs. Mais si la grande majorité des auteurs tient aujourd'hui pour l'origine africaine, l'accord, parmi eux, n'est pas fait, quant au lieu de naissance de cette race. Flinders Petrie voit, dans les anciens Égyptiens, des Libyens. C'est possible. Mais avant de l'affirmer il faudrait savoir avec certitude ce qu'étaient, anthropologiquement, les Libyens. Nous connaissons encore trop imparfaitement les civilisations préhistoriques du

nord de l'Afrique pour pouvoir les paralléliser avec celles qui évoluaient, en même temps qu'elles, dans l'Égypte ancienne.

Et puis, et c'est là le principal, nous ne connaissons pas encore les caractères anthropologiques des populations libyennes contemporaines des Égyptiens anciens, des Égyptiens néolithiques en particulier. Même, nous ne connaissons rien de l'anthropologie des Numides de Massinissa. Et tant que manquera cette documentation, il vaudra mieux ne pas nous aventurer.

D'ailleurs, est-il bien nécessaire de faire appel aux Libyens? La civilisation paléolithique n'a-t-elle pas été florissante dans l'Afrique méridionale et orientale? et ne savons-nous pas, d'autre part, pour expliquer l'apparition des métaux, à quel point le cuivre est abondant dans la région des grands lacs, et à quel degré les Noirs ont su et savent encore utiliser le fer? Pourquoi toujours invoquer des influences méditerranéennes alors que le sol même du haut Nil pouvait fournir tous les éléments matériels des civilisations primitives?

Quoi qu'il en soit de ce que nous apprendra l'avenir, il nous semble qu'une saine logique doit nous conduire à rechercher si les populations qui habitent aujourd'hui les bords du Nil peuvent être apparentées, morphologiquement, aux populations de l'ancienne Égypte. Pourquoi les Égyptiens actuels ne seraient-ils pas tout simplement les descendants des Égyptiens d'autrefois; des Égyptiens de toujours, ainsi que nous l'avons sans cesse imaginé?

Avant de passer à cet examen comparatif, je voudrais placer sous les yeux du lecteur la diagnose morphologique et descriptive des anciens Égyptiens, établie d'après les documents artistiques. Chantre, qui a rassemblé les données des auteurs qui l'ont précédé, Maspéro, Hamy, Virchow, etc., constate la présence de deux types synthétiques, dont l'un est fin et l'autre grossier, et dont les physionomies peuvent être exprimées par les traits suivants :

Le type fin « est grand et élancé, avec une attitude fière et impérieuse. Il avait les épaules larges, les pectoraux saillants, les bras nerveux, les mains fines et longues, les hanches peu développées, les jambes sèches; les détails du genou et les muscles du mollet s'accusent fortement sous la peau; les pieds allongés, minces, cambrés faiblement, et s'aplatissant à l'extrémité par suite de l'habitude d'aller sans chaussures. La tête est relativement courte, le visage est ovale; le front est légèrement fuyant; les yeux sont largement ouverts; les pommettes peu saillantes; le nez est fort, droit ou légèrement aquilin; la bouche est large avec des lèvres charnues et bordées; les dents sont petites, égales, bien plantées et saines; les oreilles sont élevées. La peau, blanche à la naissance, brunit plus ou moins rapidement suivant qu'elle est plus ou moins attaquée par le soleil et par conséquent suivant la région. Les hommes ont été généralement représentés de couleur rouge; les femmes, moins exposées à la grande lumière, sont peintes en jaune dans les tableaux; leur teint était d'autant plus clair qu'elles appartenaient à une classe plus élevée et qu'elles étaient originaires du sud ou du delta. Leurs cheveux tendaient à onduler et même à friser en petits anneaux, surtout dans le sud, sans jamais tourner à la laine des Nègres. La barbe était clairsemée et n'était épaisse qu'au menton.

« Le second type, plus vulgaire, mais moins fréquent, était trapu, courtaud et lourd. La poitrine et les épaules sont plus larges, proportionnellement au bassin; une disproportion choquante et apparente régnait entre le haut et le bas du corps. Le bassin est étroit et les jambes sont grêles. La tête est allongée, légèrement refoulée en arrière et surbaissée au sommet; le visage est plus long que dans le type fin et fréquemment un peu prognathe. Le nez est droit ou légèrement concave et court, avec des narines largement ouvertes; les yeux sont petits et parfois un peu bridés; les joues sont rondes, le menton carré et les lèvres épaisses, mais non renversées. Les traits

de ce type sont en général grossiers et comme taillés à grands coups d'ébauchoir... »

Tout d'abord il faut exprimer les réserves que nécessitent toujours de telles descriptions. On ne sait dans quelle mesure il faut invoquer ici la part de l'artiste dans la représentation de ces types. On doit être extrêmement prudent lorsqu'on veut utiliser, pour des fins scientifiques, des documents artistiques. Il serait facile de citer des erreurs considérables, dans certaines représentations, — même modernes, — commises avec la meilleure foi du monde.

Ceci dit, constatons que sur certains points, il existe, entre ces descriptions et les réalités morphologiques représentées par les momies et les squelettes, des divergences assez nettes. Pour ce qui concerne le type fin, la tête relativement courte, marquée par les figurations, ne correspond pas à la réalité. Rappelons-nous la dolichocéphalie, caractéristique des Égyptiens! La peau blanche n'est-elle pas plus blanche que nature? Et sa pâleur ne serait-elle pas une signification symbolique, celle attribuée à une aristocratie? Quant à la différence de taille, indiquée entre les deux types, le mieux que nous pouvons faire, c'est de ne pas en tenir compte.

*
* *

Passons maintenant à l'examen des populations qui habitent encore aujourd'hui la vallée du Nil ou ses environs immédiats (1). Nous laissons naturellement les groupes qui n'appartiennent ni à l'Afrique ni à l'Asie et dans lesquels il est inutile de rechercher les ancêtres des Égyptiens.

Depuis la chute des derniers Pharaons, les Égyptiens n'ont pas quitté l'Égypte. Où trouverions-nous la trace de cet exode? Mais, parmi la population de l'Égypte actuelle, une première discrimination doit être faite. Nous savons que les anciens

(1) XLIII, p. 147.

Égyptiens étaient des dolichocéphales et qu'ils avaient une taille assez élevée. C'est donc vers des groupes humains possédant de tels caractères que nous devons tourner nos regards.

Si nous considérons d'abord les Asiatiques, — nous nous rapprochons ainsi des auteurs qui recherchent, parmi ces gens-là, les origines mêmes de la race égyptienne, — nous devons résolument éliminer plusieurs groupes brachycéphales ou sous-brachycéphales habitant (d'ailleurs à l'état de colonies relativement peu importantes) la vallée du Nil, comme les Turcs, les Arméniens, etc. Restent, parmi ceux qui sont le plus rapprochés géographiquement des Égyptiens, les Arabo-Bédouins, les Syriens, les Juifs. Il est certain que tels facies de Mésopotamiens ressemblent comme deux gouttes d'eau à telles ou telles momies de Pharaons. Mais ressemblances ne veulent pas dire filiation. Nous reparlerons de cela dans un instant. Et voyons, en attendant, quels sont les caractères des Égyptiens actuels, les Coptes et les Fellahin.

Les 650 000 Coptes qui habitent l'Égypte, surtout nombreux dans la haute vallée du Nil, et dont plusieurs traits ethnographiques doivent remonter à une très haute antiquité, sont des hommes d'une taille un peu au-dessus de la moyenne (1^m,66), chez qui les hautes statures sont loin d'être rares. Ils sont dolichocéphales (indice moyen : 75,40). Leur groupe renferme une certaine proportion de types brachycéphales (6,5 p. 100 environ) (1).

La face des Coptes est relativement courte ; le nez, droit, à bout arrondi, montre dans ses rapports de grandeur beaucoup de variétés. Les cheveux et les yeux des Coptes sont bruns ; les cheveux sont frisés ou bouclés ; les lèvres sont charnues ; la couleur de la peau va du blanc mat au brun, mais les nuances

(1) Il faut se rappeler tout de suite, pour expliquer cette intrusion, que dans l'histoire de l'Égypte ancienne, il y eut, à un moment donné, après des immixtions étrangères, des indices à tendances brachycéphaliques, notamment dans les époques qui virent les dernières dynasties. Plusieurs rois thébains, même, avaient des indices de mésaticéphalie.

allant vers le foncé paraissent marcher avec les latitudes et être une influence du climat ; dès lors, une influence momentanée.

Quant aux Fellahin, ils représentent la masse même de la population égyptienne : les trois quarts environ de celle-ci. Ces paysans, au moment de la conquête musulmane, acceptèrent l'islamisme. A ce propos, on a dit qu'au contact des Arabes les Fellahin durent perdre leurs caractères ethniques. Pourquoi ?

Les voyageurs et les savants ont donné souvent des descriptions de Fellahin. Lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, Jonard a indiqué la stature au-dessus de la moyenne, le tronc allongé, les épaules et la poitrine élargies, les jambes plutôt sèches, le peu de mollet, etc., de cette population. Ne sent-on pas, dans une telle description, l'influence de la peinture et de la plastique égyptienne, et le désir d'associer les caractères de la population vivante à ceux des plus anciens occupants du sol, représentés par leurs monuments ?

Quelques séries — généralement peu importantes — de crânes fellahin (Morton, Quatrefages et Hamy, Virchow, Schmidt, etc.) ont été examinées. Les indices céphaliques, toujours relativement faibles, ont un peu varié, selon les lieux de provenance de ces crânes. Quelquefois les Fellahin (les pauvres gens sont souvent moins difficiles que les autres) ont laissé pénétrer, parmi eux, des éléments de l'Afrique noire. Schmidt signale des négroïdes parmi les crânes fellahin qu'il a examinés au Caire. Une vaste étude de craniométrie s'impose encore — on pourrait dire surtout — aujourd'hui.

Chantre, qui a mesuré de nombreux Fellahin vivants, leur assigne la taille moyenne de 1^m,68 (un peu plus grande que celle des Coptes) ; un indice céphalique moyen de 75,53, ce qui montre une très nette dolichocéphalie (hyperdolichocéphalie de la classification de Deniker). Les 87 p. 100 des individus examinés ne sortent pas de la dolichocéphalie et de la sous-

dolichocéphalie. 10 p. 100 environ ont un indice atteignant et dépassant 80. Les indices les plus fréquents sont ceux contenus entre les chiffres 73 et 76. Par leur indice nasal les Fellahin sont des mésorrhiniens (indice 77,77, le même que celui des Coptes : 77,59). Les cheveux, qui ne sont jamais ni laineux, ni crépus, mais souvent bouclés ou frisés, sont bruns, plus ou moins foncés, de même que les yeux. Le nez des Fellahin est droit, quelquefois aquilin.

Dès maintenant les Coptes et les Fellahin, deux tronçons d'un même corps ethnologique, sectionnés par des raisons religieuses et sociales, nous apparaissent comme pouvant représenter actuellement l'image anthropologique des anciens Égyptiens.

Mais allons plus loin dans le désir que nous avons de nous figurer exactement cette image, et adressons-nous encore, non pas aux Nègres soudanais, nombreux dans la vallée du Nil, et dont l'influence, dans le passé ethnologique de l'Égypte, apparaît comme quasiment nulle, mais aux Arabes-Bédouins, et à deux peuples, dont on peut croire qu'ils avaient influencé la race de l'ancienne Égypte : les Bedjah et les Bicharieh. Les Arabes sont nombreux en Égypte. Depuis leur conquête (640), ils furent, pendant 600 ans, les maîtres du pays. Et malgré que l'usurpation des mameluks et la conquête turque leur aient enlevé la prépondérance politique, « ils n'en sont pas moins restés la partie principale de la population par l'intelligence et les aptitudes. Aussi a-t-on pu dire que l'Égypte tout entière est arabe ».

Quelles sont les caractéristiques anthropologiques de ces Arabes ?

La stature de ces derniers est très généralement au-dessus de la moyenne. La taille de six tribus d'Arabes nomades étudiées par Chantre est de 1^m,68. L'indice céphalique de ces six tribus est dolichocéphale. La moyenne générale est 73,96, indiquant une dolichocéphalie plus accentuée encore que celle des Coptes et des Fellahin. L'indice nasal marque partout la

mésorrhinie. L'énoncé de ces caractères permet à Chantre de publier les conclusions suivantes : les Bédouins d'Égypte (à part les Ouled Arabi du Fayoum) présentent de très grandes affinités avec les Fellahin et les Coptes, ainsi qu'avec les Berbères de la région de Gabès et de la Kroumirie.

Si les Bédouins ressemblent aux Fellahin et aux Coptes, ceux-ci ressemblent aux anciens Égyptiens. Pouvons-nous grouper ces gens du passé et ces gens du présent, et nous représenter que ce sont là deux étapes dans l'histoire d'un grand groupe ethnique asiatico-africain ? Les Arabes-Bédouins sont-ils encore aujourd'hui — ceux d'Arabie et de Syrie — sur les territoires de leurs ancêtres préhistoriques, comme le sont les Coptes et les Fellahin en Égypte ? En répondant affirmativement, il faudrait admettre qu'autrefois il aurait existé, dans l'angle oriental de la Méditerranée, et de chaque côté de la mer Rouge, une population dolichocéphale de haute stature dont un contingent — celui qui occupait la vallée du Nil — créa la grande civilisation égyptienne, alors que leurs frères de race, pour des raisons inconnues, gardaient leurs anciennes traditions et même combattaient contre eux. Pourquoi une telle hypothèse ne pourrait-elle pas être envisagée ? Ne connaissons-nous pas des groupes ethniques relativement homogènes, dont une partie seulement — quelquefois petite — créèrent certains états de civilisation ?

Parmi les groupes humains de civilisation inférieure appartenant, *grosso modo*, à la même race, tous n'ont pas évolué de la même manière. Nous en aurions bien des exemples chez les Nigritiens, pour ne pas sortir de l'Afrique. Et chez les groupes humains de civilisation supérieure, nous pourrions noter, en toute certitude, de semblables constatations. Les contingents de la race méditerranéenne n'ont pas évolué partout de la même façon, aux mêmes moments ; ceux de la race celtique non plus, et beaucoup d'autres avec eux.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible

d'aller au delà d'une hypothèse. Lorsque les sépultures arabes des plus lointaines périodes historiques nous apporteront des squelettes de ces Arabes d'autrefois, nous pourrons émettre des conclusions plus positives.

Peut-être faudrait-il, pour être complet, rapprocher des trois groupes ethniques ci-dessus, considérés comme ancêtres possibles des anciens Égyptiens, certains Nubiens, tels les Barabra ?

Les caractères anthropométriques et descriptifs des Nubiens étaient, jusqu'au moment où Chantre commença ses recherches dans la vallée du Nil, parmi les moins connus (1). Quelques petites séries étudiées de-ci de-là, à Paris, à Berlin, à Genève, avaient montré leur dolichocéphalie et leur taille relativement élevée. Certes, ces Bedjah, Bicharieh, Barabra, sont de belles races dont les anciens Égyptiens n'auraient pas à rougir, si nous les rapprochions d'eux en vue d'établir des filiations.

Mais une telle filiation est-elle légitime ? Si nous ne devons considérer que les caractères anthropométriques, rien, à première vue, ne s'opposerait à ce que les Égyptiens anciens aient trouvé, parmi les Bicharieh ou les Barabra de la même époque, des parents immédiats. Et ce n'est pas parce que les Pharaons les ont combattus que cette parenté devrait être délaissée.

Ces Nubiens appartiennent à une noble race. Et beaucoup d'Européens pourraient envier la finesse et la distinction de leurs traits, la petitesse de leurs extrémités, la belle couleur de leur peau, leur taille élancée, leur nez droit. Ils n'ont rien du Nègre : ni le prognathisme, ni la platyrrhinie, ni le type de la chevelure, sauf lorsqu'ils se sont mélangés aux Soudanais. Peut-être les Barabra sont-ils un peu plus grands que les Bicharieh ?

Pourquoi les divers auteurs qui les ont examinés n'osent-ils pas, malgré qu'ils constatent de multiples ressemblances, les apparenter aux anciens Égyptiens ? Dans leurs conclusions,

(1) XLIII, p. 233.

après avoir rappelé les suppositions de filiations, émises par Champollion et quelques autres égyptologues, on trouve des hésitations. Serait-ce qu'ils sont troublés par la trop grande différence des civilisations ? Timidement, on accepte des « traces » de cette population apparaissant à différents moments, notamment à l'époque memphite, et en différents lieux, particulièrement dans la Haute-Égypte...

Mais les Arabes nomades d'aujourd'hui ne sont-ils pas les descendants de ceux qui connurent la grande civilisation arabe, les successeurs des mathématiciens et des astronomes, et des constructeurs de l'Alhambra ?

CINQUIÈME PARTIE

LES RACES DE L'AMÉRIQUE

Est-il sur la terre une région dont l'histoire, dans ses premières pages, ait été, autant que celle de l'Amérique, traversée par les plus invraisemblables suppositions — suppositions d'apparences scientifiques et suppositions venues de purs imaginatifs ? — Existe-t-il, sur la terre, un groupe humain dont les origines ethniques aient été plus controversées, même dans les temps actuels, que celui des Indigènes américains ?

A peine le Nouveau Monde était-il découvert, à peine les premières indications concernant les populations indigènes arrivèrent-elles en Espagne, que les savants (?) se mirent à l'œuvre pour dresser le tableau généalogique des individus dont on venait d'apprendre l'existence. Avec une absence totale de sens critique (et pourtant, à ce moment-là, il existait déjà des éléments de comparaison), on établit pour ces nouveaux venus dans la famille humaine les filiations les plus inattendues.

Tout d'abord, comme aucune liberté scientifique n'existe, et que les bûchers de l'Inquisition s'apprêtent aussitôt pour les hommes dont l'audace pourrait attribuer aux Indiens, différents des Blancs d'Europe, une autre souche qu'à ceux-ci, on demeure résolument monogéniste. Saint Augustin n'a-t-il pas dit qu'« aucun fidèle ne saurait mettre en doute que tous les hommes, qu'elle que soit leur couleur, leur stature, leur voix, leurs proportions ou tout autre caractère naturel, sont sortis d'un même protoplasma » ?

Faut-il s'étonner d'une telle attitude ? Au début du ^{xvi}^e siècle l'Église n'est-elle pas encore toute puissance et toute science ? En 1512, un pape n'a-t-il pas décrété que les indigènes découverts en Amérique descendent, comme les autres hommes, d'Adam et d'Ève ? Je sais bien que quelques années plus tard, en 1520, le Suisse Paracelse proteste vivement, avec un sérieux courage. « On ne peut admettre, dit-il, que les habitants des îles récemment découvertes [l'Amérique] soient les fils d'Adam et qu'ils soient de même sang et de même chair que nous. Moïse était théologien et non physicien. De nos jours, aucun physicien ne peut admettre la création suivant le récit de Moïse ; il ne peut y avoir une foi consentante et l'on ne saurait se fier qu'aux preuves et au témoignage de l'expérience. » Mais ce sont là des voix isolées, qu'on étouffe aussitôt. En 1574, un auteur espagnol, Arius Montanus, ne cherchant des « précisions scientifiques » que dans les Écritures, expliquait le peuplement primitif de l'Amérique « par les fils de Jectan, arrière-petit-fils de Sem, dont l'un, Seba, colonisa la Chine ; un autre, Ophis, s'en alla d'abord au nord-ouest du Nouveau Monde, puis descendit jusqu'au Pérou, alors qu'un troisième, Jobal, allait au Brésil » (1) ! De telles suppositions, toutes baroques qu'elles soient, n'ont pas encore, hélas ! été bannies de notre horizon (2).

Dans un ouvrage que Vignaud considère comme « indispensable pour la connaissance des anciennes opinions sur l'origine des Indiens », Gregorio Garcia, vivant au Pérou au ^{xvi}^e siècle, croit que le peuplement de l'Amérique a été effectué par les Juifs. Et je vous donne en mille les raisons invoquées par cet ethnologue avant la lettre : Les Indiens sont poltrons, tels sont les Juifs ; ils ne croient pas aux miracles de Jésus-Christ, tels sont les Juifs ; ils ne sont pas — et c'est bien là le comble ! — reconnaissants aux Espagnols pour tout le bien qui leur a été fait,

(1) CCLXIX, p. 1. — (2) CCXXV, p. 190.

tels sont les Juifs !... Reconnaissons des plus abominables massacres dont les chroniques aient gardé le souvenir et dont ils furent les malheureuses victimes ! Aimable Gregorio Garcia !

Les Phéniciens aussi eurent une grande vogue, dans l'histoire du peuplement primitif de l'Amérique. Le fait qu'ils étaient des navigateurs, de très hardis navigateurs, devait leur assurer, comme une conséquence naturelle de cette qualité, la possession entière de la planète ! Et ce ne sont pas que les auteurs anciens (à leur décharge il faut dire qu'ils étaient pauvrement informés) qui soutinrent des hypothèses aussi extravagantes ; plusieurs de nos propres contemporains les reprirent à leur compte.

Parmi toutes ces suppositions, les origines syro-palestiniennes ont été considérées avec la plus grande sympathie. Nous avons déjà vu les arrière-petits-fils de Sem, les Juifs en général, les Phéniciens. Il faut ajouter, à cette liste, les Cananéens expulsés par Josué ; les dix tribus d'Israël !

Plus tard on cherche — toujours en Asie — un peu plus loin que les côtes bibliques. Et on imagine que ce sont les Cariens-Touraniens qui, au ^{viii}^e siècle, s'expatrièrent en masse et que les vents et les courants marins conduisirent aux Antilles d'abord, dans les vallées amazoniennes ensuite !

C'est en 1380 qu'une flotte du grand conquérant tatar Kublaï-Khan, équipée pour s'emparer du Japon, fait naufrage sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud ! Les naufragés iront, nous ne savons pas très bien au travers de quelles péripéties, fonder l'Empire du Pérou !

Il n'y a pas longtemps Elliot Smith et son école, en recherchant la distribution géographique d'un grand nombre de croyances, de coutumes, de procédés techniques, concluaient, par analogie, que la civilisation américaine précolombienne était dérivée de la vallée du Nil ! Inutile d'ajouter à cette liste, dont le contenu fait rêver, les hypothétiques Atlantes, très à la mode aujourd'hui...

On voit que, pour essayer de comprendre le peuplement de l'Amérique, l'Asie est presque seule invoquée. La plus grande partie de l'Afrique déjà connue devait être naturellement éliminée à cause de la couleur même de la majorité de ses habitants. Et pourtant, a dit saint Augustin!... Aux « Rouges » d'Amérique on cherchait des parentés, puisque ainsi le voulait la théorie monogénique, sinon parmi les Noirs, du moins parmi les Jaunes! Les indigènes américains avaient toutes chances d'appartenir à la même généalogie que les Asiatiques!

Cette hypothèse d'une origine asiatique, dépouillée de toutes les fantaisies d'autrefois (faut-il rappeler que le calendrier des Mayas fut attribué à un contact asiatique?), reprend corps aujourd'hui; mais les hypothèses actuelles ont d'autres bases. Ce n'est pas du côté des Syriens et des Palestiniens que se sont portés les regards de ceux qui cherchent à découvrir les ancêtres des Américains; c'est, nous allons le voir bientôt, vers la Sibérie.

Tout d'abord un premier point, et il est d'importance: certains américanistes ont insisté sur les ressemblances — quelques-uns ont dit les identités — existant entre les indigènes américains de toute l'Amérique. « Qui a vu de près un Indien les a vus tous; quelque différence, en effet, qu'il y ait quelquefois entre eux, ils conservent une ressemblance générale qui frappe l'observateur et qui ne permet pas de douter qu'ils appartiennent à la même race... Il faut ajouter que mentalement, si on peut s'exprimer ainsi, ils sont tous les mêmes (1). » Et les variétés que, malgré tout, l'on constate, qu'on est bien obligé de constater, chez les hommes, entre les diverses régions de l'Amérique, on les attribue aux influences des milieux qui façonneront, les uns d'une manière, les autres d'une autre manière, les indigènes américains. N'est-ce pas, vraiment, vouloir trop simplifier le problème?...

(1) CCLXIX, p. 17.

Il est certain que les indigènes américains d'aujourd'hui ne se ressemblent pas plus qu'ils ne se sont ressemblés dans le passé.

Alors, si les indigènes américains ne sont pas tous issus des groupes asiatiques, — ainsi qu'on l'affirme, — il faut nécessairement revenir au problème de l'autochtonie, qui lui-même ne résout pas la question. Et ici, nous retombons sur les hypothèses, si controversées, de l'Homme fossile en Amérique.

On sait les vives discussions que les travaux d'Ameghino ont suscitées partout. Le paléontologiste argentin imaginait que le sol de son pays était le lieu où séjournaient les restes humains, où préhumains, les plus anciens de la terre entière. Mais on sait aussi qu'aujourd'hui la plupart des géologues et des paléontologistes, — tant ceux de l'Europe que ceux de l'Amérique, — n'ont pas suivi Ameghino. Ce qu'on peut dire, c'est que le quaternaire américain est loin d'être étudié, surtout celui de l'Amérique du Sud; et que nous devons être encore très réservés quant à nos conclusions au sujet de l'autochtonie des indigènes américains. D'ailleurs, si Ameghino a par trop vieilli les origines mêmes des Indiens de l'Amérique du Sud, il n'a pas été le seul à enseigner l'existence d'un homme fossile américain. Nombreux sont les auteurs qui accordent à ce dernier une antiquité remontant aux périodes glaciaires. Boule lui-même, dont la prudence dans cette question est extrême, accepte l'antiquité pleistocène de l'homme américain.

Cette ancienneté considérable, si elle est définitivement constatée, n'empêcherait nullement de croire à la théorie asiatique. Toutefois il faudrait démontrer que les premiers hommes, en Asie, ont précédé les premiers hommes en Amérique, ou admettre une extinction — déjà aux temps pleistocènes? — des premiers habitants du Nouveau Monde et leur remplacement (à quel moment?) par des Asiatiques. Le parallélisme faunistique et industriel entre les deux continents est loin

d'être admissible pour aucune des périodes du Pleistocène (1).

Le problème des races américaines n'est pas près d'être résolu. Il est un des plus difficiles qui soient. Comment expliquer, par exemple, les liens qui peuvent unir les populations actuelles, brachycéphales, d'une très grande partie de l'Amérique centrale et du Sud, avec les populations préhistoriques, à crânes allongés, que déjà des fouilles anciennes nous ont fait connaître ? La race de Lagoa-Santa est très nettement dolichocéphale et hypsisténocéphale. Elle présente, de plus, un prognathisme accusé. Selon Lund, « la race d'hommes qui a vécu dans cette partie du monde, dès son antiquité la plus reculée, était, quant à son type général, la même qui l'habitait au temps de la découverte par les Européens ».

A-t-il réellement existé, en Amérique, dès une époque très ancienne, très difficile à préciser quant à sa date la plus lointaine, deux groupes humains caractérisés par les deux types céphaliques extrêmes, vivant côte à côte ? C'est ce qui semble résulter des recherches actuelles. Ces deux races sont-elles arrivées ensemble sur le sol du Nouveau Monde ? Sinon, laquelle est la plus ancienne ? Une réponse est, aujourd'hui, impossible.

Les documents que nous possédons sur les populations contemporaines nous montrent, en Amérique, en opposition avec ce que croyait Vignaud, des types ethniques divers.

Dans l'Amérique du Sud, la région moyenne orientale semble avoir conservé la forme cranienne ancienne, dolichocéphale, de Lagoa-Santa.

Quant à la brachycéphalie, elle se présente alors que, quittant les terres baignées par l'Atlantique, on se dirige vers

(1) Cette recherche d'une parenté entre les indigènes américains et certaines populations de l'Asie, basée non plus, comme on l'a vu ci-dessus, sur des billevesées, mais sur des probabilités scientifiques, ne date pas d'aujourd'hui. De Quatrefages y croyait fermement. Il admettait même une généalogie fort ancienne, puisqu'il imaginait que, dès les temps quaternaires, les Jaunes avaient abordé l'Amérique et atteint les Pampas. CCIX, p. 82.

l'ouest, et elle augmente au fur et à mesure de la marche dans cette direction. Ce fait serait surtout sensible, et Ripley l'a indiqué dans sa carte, pour la longue et large bande de territoire qui s'étend entre l'État de Pernambouc et l'embouchure du Rio de la Plata.

La zone imposante des Cordillères est occupée, dans son ensemble, mais avec de puissantes extensions orientales, par des populations mésaticéphales et brachycéphales. Ces populations paraissent répandues, en grosses majorités, dans l'Amérique centrale et au Mexique, à l'exception toutefois des territoires au milieu desquels s'enfonce le golfe de Californie.

L'Amérique du Nord présente moins de régularité dans ses arrangements céphaliques. Si nous exceptons les étendues qui sont au nord de la baie d'Hudson et celles qui, plus à l'occident, ourlent le continent septentrional : immensités infortunées parcourues par les Innuits aux crânes allongés, — le reste est habité par des populations dont les caractères céphaliques tendent à la brachycéphalie, si même ils n'atteignent pas très nettement ce caractère.

Si nous cherchons à associer d'autres signalements morphologiques à la forme cranienne, la stature par exemple, aussitôt nous constatons une dislocation dans ces groupes ethniques, que nous avons cru voir homogènes au seul énoncé de leur configuration céphalique. Il n'y a guère que les aborigènes arctiques, ceux qui sont les moins rapprochés du détroit de Behring, qui gardent leurs positions, dans les cadres assignés par la conformation physique.

La partie occidentale du Nord américain dans laquelle nous croyons constater un vaste bloc brachycéphale, semble placer la tête arrondie de ses habitants sur un corps allongé. Mais les enquêtes sont-elles assez poussées pour l'affirmer ? Si cette association morphologique devait subsister, — haute taille et brachycéphalie, — elle viendrait contredire les suppositions que nous avons émises au sujet des peuplements asiatiques dans

l'Amérique du Nord. En effet, quand nous passons la mer de Behring et le golfe d'Okhotsk, et que nous abordons les terres sibériennes, nous rencontrons des hommes de plus petite taille. Les Tchouktchis chez qui, depuis longtemps, on a cherché à retrouver la photographie des indigènes américains, ne sont pas de haute stature, non plus que les Youkaghirs qui, cependant, paraissent plus grands. Les vrais Tchouktchis habitent aujourd'hui les terres glacées qui s'étendent des bords de l'océan Arctique au fleuve Anadyr. Mais il paraît qu'autrefois ils étaient campés beaucoup plus à l'ouest, occupant les cantons qui sont au nord de Verkoyansk. De longues luttes, soutenues contre les Cosaques de la Léna, les ont obligés à traverser les Youkaghirs, pour se concentrer dans cet espèce de cul-de-sac qu'entourent les eaux du détroit de Behring.

On sait qu'en 1912, Hrdlička, chef du service anthropologique des États-Unis, désireux d'étudier sur place la question des parentés asiatico-américaines, a parcouru la Sibérie septentrionale aux fins d'y examiner les populations autochtones. Il a trouvé, a-t-il dit, plus qu'il n'espérait. Partisan des théories de Brinton, Holmes et autres, il a rencontré en plusieurs points de l'Asie du Nord la confirmation des suppositions congénitales, imaginées par ces anthropologistes, entre les groupes ethniques des deux continents. Dans le cours du Jénisséi, en particulier, il a reconnu, parmi les survivants des anciennes populations aborigènes, des types identiques à ceux des indigènes américains : même couleur de la peau, mêmes cheveux lisses et noirs. Il aurait constaté jusqu'à des identités mentales ! L'observation est à retenir, venant d'un savant comme Hrdlička, habitué à mesurer les caractères physiques des Hommes, et dont les descriptions ne sont pas troublées par d'autres considérations que celles de la science.

Il est bien possible qu'une partie des indigènes américains soient les descendants d'une partie des indigènes asiatiques de

la Sibérie centrale et septentrionale. Mais avons-nous le droit d'étendre cette conclusion à tous les indigènes américains ?

Je ne le pense pas, mais pas du tout, à cause des raisons qui ont été exposées ci-dessus. Le problème, encore une fois, ne sera résolu que le jour où nous pourrons aligner d'égales trouvailles en Amérique et en Asie : égales quant aux documents comparés, égales quant aux horizons du quaternaire d'où ces documents proviendront !

Confronter les populations actuelles est une œuvre intéressante certes, et nécessaire. Mais cette œuvre demeure à mes yeux tout à fait insuffisante, tant qu'il ne s'y ajoute pas une connaissance exacte des populations primitives. Attendons que la question des hommes fossiles américains — dans les deux Amériques — ait un peu progressé ; attendons que les études d'anthropologie physique en Amérique et en Asie soient un peu plus nombreuses, avant que d'affirmer quoi que ce soit.

Il est d'ailleurs probable que, même dans ces régions américano-asiatiques, aux conditions physiques si peu favorables à la vie humaine que leurs possessions devaient être peu disputées, il y a eu, jadis, des mélanges ethniques. Aucune des séries étudiées jusqu'à présent n'est pure. Toutes montrent des agglomérations complexes : dans la stature, dans la forme du crâne et de la face, dans la couleur de la peau. Les Hyperboréens mêmes — les mieux protégés contre les mélanges — manifestent, dans les deux continents, des origines dissemblables. Et qu'on n'accuse pas de ces différences les milieux dans lesquels ont évolué ces populations ! Ce recours à la mésologie serait, là aussi, parce que trop facile, une invocation de peu de poids.

Sur l'immense étendue des deux Amériques, les autochtones américains n'ont guère créé de grandes civilisations, l'Amérique du Nord moins encore que les autres.

Il s'agirait, pour un philosophe scientifique, de rechercher

les causes de ces états si différents. Ceux qui ne sont jamais empruntés pour répondre aux questions les plus angoissantes appelleront à leur aide les climatiques diverses ; ils affirmeront que les grandes étendues des Prairies de l'Amérique du Nord, et celles des Pampas de l'Argentine, où les concentrations humaines sont rendues plus difficiles qu'ailleurs et moins nécessaires, et où la vie nomade peut continuer sans relâche, renferment en elles-mêmes l'explication cherchée. Ils invoqueront beaucoup d'autres choses encore. Mais seront-ils dans le vrai ? L'examen de ce qui s'est passé dans les autres continents, dans des milieux semblables, pourrait leur donner de cruels démentis.

C'est dans les zones comprises, en gros, entre le 25° de latitude nord et le 25° de latitude sud, dans les régions tournées principalement vers le Pacifique, que se sont développées les civilisations autochtones américaines. Faut-il, pour expliquer cette sorte de limitation géographique, faire intervenir l'influence centralisante des hauts plateaux ? Faut-il mettre en scène le facteur « race » ? Je ne sais. Il est hors de discussion que la civilisation de ces peuples anciens était bien supérieure à celle des Indiens d'aujourd'hui. « Ils connaissaient tous l'art du tissage, de la maçonnerie, l'usage de presque tous les métaux (sauf le fer), ils étaient rassemblés dans de grandes cités, avaient des chefs puissants, des armées régulièrement constituées, des impôts annuels, une organisation d'État, etc. » (1).

Ces civilisations, que les chroniqueurs espagnols sympathiques aux Indiens nous dépeignent sous de si brillantes couleurs, succombèrent, en quelques années, sous les coups qu'appliquèrent, avec tant d'aveugle brutalité, les conquistadores. Nous ne les connaissons, ces civilisations, que par leurs monuments — heureusement encore nombreux — et par les

(1) XVI, p. 253.

réécits entachés d'inexactitudes — souvent volontaires — des historiens.

Dans cette aire, limitée entre les frontières des républiques actuelles du Mexique et du Chili, se sont constitués plusieurs empires. Beuchat, qui constate l'impossibilité d'établir entre eux une chronologie, — peut-être la civilisation Maya-quiché est-elle la plus ancienne ? — les indique de la manière suivante, en allant du nord au sud : « 1° la civilisation mexicaine ou aztèque, avec ses dépendances : celle des Tarasques ou Michoacan et celle des Mixteco-Tzapotèques de l'Oajaca ; 2° la civilisation Maya-quiché, au Yucatan, au Chiapas, au Guatemala et dans une partie du Honduras ; 3° une civilisation que l'on pourrait appeler de l'Amérique centrale, au Nicaragua, au San Salvador, et qui est peut-être la même que celle des anciennes populations des Antilles ; 4° la civilisation Chibcha ou du Cundinamarca qui est celle des peuples précolombiens du Costa-Rica, de l'isthme de Panama et du plateau de Bogota (République de Colombie) ; 5° la civilisation péruvienne ; 6° la civilisation des Diaguites ou Calchaquis, occupant autrefois la province andine de Catamarca (République Argentine) » (1).

Nous n'avons pas à exposer ici ce que nous savons aujourd'hui de ces civilisations. Ce n'est pas notre rôle et plusieurs volumes de cette collection sont là pour répondre à toutes les questions de cet ordre. Essayons de nous représenter ce qu'ont dû être les civilisateurs.

Le plateau mexicain, dit plateau d'Anahuac (= situé près de l'eau), a vu se dérouler les civilisations des trois empires tolèque, chichimèque et aztèque.

Du premier, il apparaît que nous ne savons pas grand'chose de certain quant à ses origines. Peut-être entre le iv^e (?) et le viii^e siècle existait-il, sur le plateau de Mexico, une population, de civilisation élevée, qui porta ses caractères sociologiques

(1) XVI, p. 254.

— y porta-t-elle sa race ? — dans toute l'Amérique centrale. Les historiens du Mexique placent, entre la fin de cette période tolèque et la fondation de Mexico, un « empire » chichimèque.

Il serait tout d'abord important de discerner si les groupes humains qui ont revêtu ces différentes étiquettes étaient, ou non, d'une commune origine ethnique. On les rassemble ordinairement sous le vocable de peuples ou de tribus nahuas. C'est peut-être un procédé arbitraire. Il semble, au premier coup d'œil, que les civilisations tolèques, chichimèques et aztèques ne sont, en quelque sorte, que des étapes successives, avec des arrêts plus ou moins longs au cours des déplacements, de populations qui venaient des régions septentrionales, et dont, plus au nord que les limites politiques actuelles du Mexique, nous trouvons, chez les Pueblos, d'importantes manifestations matérielles. La linguistique semble appuyer cette hypothèse.

L'existence de ces groupes est traversée de violences incessantes, de luttes fratricides, même après la fondation de la confédération aztèque. Elles expliquent les succès, relativement faciles, des Espagnols, lors de la conquête. Ils ne détruisirent l'empire aztèque que grâce à la collaboration des Tlaxcalèques, cette République aristocratique alors ennemie de ceux qu'envahissait Cortez.

Au moment où les conquérants débarquèrent, la puissance matérielle de la confédération aztèque s'était élevée très haut. Et nous pouvons nous demander ce que seraient devenues les destinées de cet État, l'influence qu'il aurait eue, au fur et à mesure de ses développements, sur l'histoire générale de l'Amérique, si la journée du 12 mars 1519 (1) n'avait pas amené l'armée espagnole sur le littoral mexicain.

Dans la région qui s'étend depuis l'isthme de Tehuantepec, à l'ouest, jusqu'à la limite approximative actuelle du Honduras

(1) D'autres auteurs disent le 21 avril 1519. Voir CCXXXII.

et du San Salvador à l'est, vivaient, à la période précolombienne, les Mayas-qu'iché. Ils composent, dit-on, une des familles les plus homogènes de l'ethnologie américaine. Trois groupes principaux les constituaient : les Huastèques, les Mayas, les Qu'ichés. Ils furent, comme les Mexicains, des constructeurs de grands édifices, principalement dans le Yucatan, où les premières découvertes de ces monuments étonnèrent si fort les voyageurs. Ces anciens Américains furent des sculpteurs habiles, notamment pour traiter, dans la roche, des bas-reliefs compliqués.

Il ne semble pas que les populations qui occupaient le Yucatan à l'époque où les Espagnols arrivèrent, pouvaient, si elles étaient réellement les auteurs de leur propre civilisation, se considérer comme les descendants des hommes primitifs américains, des hommes du Pléistocène ; car les explorations de H. Mercer, de E.-H. Thompson, de G. Byron-Gordon, dans les cavernes du Yucatan, n'ont rien fourni pour éclairer les origines les plus lointaines (correspondant à notre Paléolithique) des occupants du sol Maya. Dans les souvenirs anciens de ce peuple, il est question de migrations venues du sud, qui auraient, en fin de compte, peuplé la Péninsule yucatane. Il semble également que les Mexicains envahirent aussi le Yucatan.

Les traditions paraissent faire remonter au début de l'ère chrétienne les premiers chapitres de l'histoire maya. Mais il est hors de contestation que le Yucatan a connu, comme le Mexique lui-même, des états de civilisation très antérieurs à l'époque des Aztèques (1).

* * *

A quel groupe ethnique rattacher les populations mexicaines d'avant Colomb ? Il est certain que les occupants actuels du

(1) Voir, par exemple, LXXVI.

Mexique sont les descendants de ceux qui furent attaqués par les conquistadores. Depuis le ^{xvi}^e siècle, l'histoire américaine n'enregistre aucune migration dans ces parages. Aucun événement de géophysique n'est survenu qui aurait pu déclencher des transports de peuples. Étudier les types humains actuels, c'est apprendre les caractères ethniques de ceux qui créèrent la civilisation que les Espagnols détruisirent.

Le dénombrement des Aztèques fixe à environ 150 000 âmes la quantité actuelle de ceux-ci. Le recensement de 1896 indiquait, en outre, 200 000 Tarasques, 265 000 Zapotèques, quelques milliers de Mixtèques.

Au rebours de ce qui s'est passé dans l'Amérique du Nord — où l'œuvre si néfaste des Blancs s'est trop longtemps prolongée, — ces peuples du Mexique et de l'Amérique centrale ne semblent pas près de périr. Au contraire. N'annonce-t-on pas aujourd'hui même, dans de multiples directions de la vie sociale du Centre-Amérique, que ce sont les indigènes qui prennent le pas sur les descendants des conquérants de jadis ? Juste retour !

Les caractères anthropologiques de ces populations n'ont pas encore été l'objet d'enquêtes suffisantes. Le peu que nous en savons nous les montre comme étant de petite stature et brachycéphales. Leur peau est d'un brun foncé, leurs pommettes saillantes. Mais le Mexique tout entier ne semble pas peuplé par des hommes de même type ; et si les tribus actuelles sont, comme il apparaît, en place, il sera très difficile de savoir quelles ont pu être les influences des unes et des autres — et la quotité de celles-ci — dans l'histoire ancienne de cette région américaine.

Les Indiens du Mexique se partagent en deux groupes ethnographiques : les Sonoriens et les Aztèques. Les groupes du nord se rattachent, tout naturellement, aux masses indiennes d'une grande partie des États-Unis occidentaux, dont ils ne

semblent être qu'un prolongement méridional. De cette manière, ils se séparent des groupes mexicains, central et du sud. Leur civilisation a été de même nature que celle des Pueblos ; et les hommes qui la vivaient, avaient un type physique en général identique à celui des falaisiers de l'Arizona (1).

Ces Sonoriens du Mexique sont des hommes de haute stature, dont la taille atteint et dépasse 1^m,70 et dont le crâne n'est pas arrondi comme celui d'une grande partie des indigènes du Mexique central et méridional. Comme les Pimas du Nouveau-Mexique, et les Indiens de l'Arizona, ces Sonoriens sont des Sous-Dolichocéphales. Les Yakis (Yakuis) et les Mayos, dont les établissements sont principalement tournés vers le golfe de Californie (les deux fleuves qui portent les mêmes noms que ces tribus indiennes se jettent dans ce golfe), sont des individus mésocéphales (2), et Ten Kate a signalé leur sveltesse et — ce caractère a une certaine importance généalogique — leur nez proéminent.

Si les antiques civilisations mexicaines sont venues du Nord, ainsi que l'ont prétendu certains auteurs, les populations actuelles du Mexique central et méridional devraient encore montrer des individus semblables à ces Sonoriens (3). Autant qu'on peut le savoir, il n'en est pas ainsi. L'absence de ces descendants d'Indiens nordiques serait déjà un argument en faveur de ceux qui pensent que la civilisation mexicaine est un apport venu de l'Amérique du Sud, des groupes Incas.

Le vocable d'Aztèques ou Nahuatl est un nom collectif rassemblant plusieurs tribus qui, deux ou trois siècles avant l'arrivée des Espagnols, avaient constitué, sur le versant atlantique,

(1) Il faut en excepter les tribus auxquelles se rattachent les Zuni du Nouveau-Mexique, qui semblent appartenir au même groupe que les anciens Aztèques. Les fouilles dans les pueblos ont cependant montré la présence d'individus brachycéphales. Ces antiques habitats auraient abrité au moins une partie des populations chez lesquelles les Aztèques pourraient aller rechercher des ascendants.

(2) LVII, p. 612.

(3) A moins que le civilisateur n'ait pas apporté lui-même sa civilisation.

dans les environs de Mexico, des États confédérés : Tescouco, Tlacopan, Tenochtitlan. A côté d'eux, il y eut, au Mexique, trois autres groupes ethniques qu'on peut appeler (Deniker) Mexicains proprement dits. Ce sont les Otomi habitant le plateau du Mexique, dans l'État de Guanajuato, à sa bordure orientale (on signale la langue des Otomi comme le cas unique, en Amérique, d'une langue presque monosyllabique); les Tarasques et les Totonacs. Les Tarasques, dont une grande partie sont considérés comme métissés, mais dont une autre a gardé le sang pur, sont cantonnés dans les montagnes du Michoacan, sur le versant de la chaîne tournée vers le Pacifique. Cette localisation de leurs tribus serait moderne. Autrefois ils étaient disséminés plus au nord. Mais n'ont-ils jamais dépassé le moyen Mexique ? Ils ne semblent guère apparentés aux Sonoriens. Peut-être représentent-ils l'extrême avant-garde des groupes venus des régions méridionales, dans leur marche vers le nord, à l'époque de la constitution des premières civilisations mexicaines ? Les Totonacs appartiennent au versant atlantique. Ils habitent la province de Vera-Cruz.

Au sud du plateau de Puebla, dans la région montagneuse dont les eaux s'écoulent dans toutes les directions, et où la ville d'Oaxaca donne son nom à un immense territoire, comprenant une partie de l'isthme de Tehuantepec, sont groupées de nombreuses tribus d'Indiens centre-américains, parmi lesquels les Zapotèques, les Mixtèques, les Zoques, les Tchapanèques, etc. Les premiers descendent d'un peuple jadis puissant, dont la civilisation fut semblable à celle des Aztèques. Le type physique de ces Sud-Mexicains est, dans ses lignes générales, celui des indigènes du plateau d'Anahuac : petite taille ; brachycéphalie ; peau brune, foncée ; pommettes saillantes, — très différent, on le voit, des Sonoriens. Ils appartiennent certainement tous au même groupe ethnique originel.

Dans la presqu'île du Yucatan (ce n'est pas seulement le territoire septentrional qui porte ce nom), habite le peuple

maya. Il est considéré comme le plus ancien de la région du Centre-Amérique. Plusieurs historiens ont rattaché les Mayas aux Tolèques ; mais leur idiome les en séparerait complètement. Ce peuple maya pose un problème important d'ethnogenie. On a prétendu, se basant sur des ressemblances linguistiques avec la langue parlée par les aborigènes de Cuba, d'Haïti, de la Jamaïque, que les Mayas étaient originaires des Antilles. Ce rapprochement étant admis, et considérant, d'autre part, que les traditions mayas font remonter l'arrivée de ce peuple dans le Yucatan 800 ans environ avant Jésus-Christ, il faudrait accepter qu'à cette époque, déjà lointaine, des moyens sûrs de communication existaient entre les grandes Antilles et le continent américain ! Je sais bien que les auteurs les plus récents, comme Spinden, rajeunissent de quelques centaines d'années cette prétendue immigration des Mayas et la placent en l'an 235 avant Jésus-Christ. Toutefois, je crois qu'il faut encore se montrer réservé (1). Ce ne sont là que des rapprochements linguistiques et des traditions indiennes dont la consistance paraît bien faible.

Beaucoup d'américanistes croient que les Mayas appartiennent, comme les Mexicains, à la branche Nahuatl. Les grands constructeurs des monuments mayas auraient été des Tolèques que les poussées des Aztèques conduisirent dans le Yucatan. Du point de vue anthropologique, une telle hypothèse ne rencontre pas d'opposition sérieuse. Il y a certainement lieu de considérer les uns et les autres, c'est-à-dire les Mayas et les Aztèques, comme provenant d'une commune origine.

Du Yucatan, les Mayas se répandirent dans le Guatemala, le Honduras, le San Salvador. Leur civilisation était semblable à celle des Mexicains, moins les cultes sanguinaires qui déshonorent celle-ci. Aujourd'hui les Mayas sont éparpillés, en d'assez nombreuses tribus, dans le Mexique et le Guaté-

(1) CCXLVIII.

mala. Leurs caractères physiques sont, en gros, les mêmes partout : petite taille, le corps trapu, le crâne brachycéphale. Leur face montre un nez proéminent, des pommettes saillantes. Ils se rapprochent, par tous ces caractères, des autres anciennes populations du Mexique.

Lorsqu'au début du ^{xv}^e siècle, les Mayas abandonnèrent le nord du Yucatan, ils émigrèrent chez les Qu'ichés du Guatemala. Et la réunion de ces deux groupes constitua l'ensemble Maya-Qu'iché. Chose curieuse, ce sont les Qu'ichés qui sont les détenteurs des traditions du Yucatan.

Lorsque nous allons plus loin vers l'est, nous continuons à trouver des populations dont les caractères physiques restent semblables à ceux que nous venons de décrire. Elles n'arrêtent pas leur dispersion à l'isthme de Panama. Le voyageur qui gravirait les marches les plus septentrionales de la chaîne des Andes les retrouverait, et si son parcours, demeurant dans la grande chaîne, devait l'amener jusque sur les hauts plateaux du Pérou et de la Bolivie, il ne cesserait de coudoyer des représentants de cette ancienne race. C'est ce que semblent nettement indiquer les enquêtes anthropologiques — d'ailleurs extrêmement insuffisantes — qui ont été faites dans la partie occidentale du Sud-Amérique.

Dans la Colombie, les Chibchas (ou Muyscas) paraissent avoir appartenu à la même civilisation que leurs voisins du nord. Malheureusement, les Chibchas proprement dits ont quasiment disparu.

Dans la région du lac Titicaca, les Aymaras ont laissé des restes mégalithiques abondants. Ils ont été considérés, par plusieurs auteurs, comme les plus anciens civilisateurs de l'Amérique du Sud. Les héritiers de leur culture furent les Quichuas. Ce sont les Aymaras qui fournirent les dynasties Incas. Lors de la conquête espagnole, les Indiens qui occupaient la zone montagneuse tournée vers le Pacifique, depuis le 2^o de latitude nord jusqu'au 3^o de latitude sud, étaient une

tribu des Aymaras ou des Quichuas. L'origine de ces Indiens a été discutée autant que celle des Mayas. Les uns, d'accord avec les traditions quichuas, les faisaient venir du sud, des environs de Cuzco, et même, allant plus au midi, des environs du lac Titicaca. D'autres, au contraire, pensaient qu'il fallait apparenter ces populations avec celles du nord-ouest de l'Amérique du Sud, et, par voie de conséquence, à celles de l'Amérique centrale et du Mexique.

Une de ces tribus, devenant prépondérante, s'imposera à toutes les autres, et constituera l'empire que les Espagnols nous firent connaître, pour la première fois, sous le nom de Pérou, nom que n'utilisaient pas les indigènes, ainsi que l'a montré P. Rivet. A l'époque précolombienne, — le fait est affirmé par Garcilasso de Vega qui, Indien lui-même, connaissait bien la langue quichua, — le mot *Pérou* était inconnu dans la région qui aujourd'hui porte ce nom. Ce terme, qui devait servir à désigner ultérieurement l'empire des Incas, désignait, avant la découverte de cet empire, un fleuve et un cacique de la côte de Colombie et signifiait, dans l'idiome local, « eau, rivière » (1).

Les Incas. — Au début du ^{xvi}^e siècle, l'empire inca atteignait sa plus grande puissance. Il était, alors, plus vaste que celui des Aztèques. Mais les troubles intérieurs, et surtout l'arrivée de Pizarre (1532) le firent s'écrouler. Les conquistadores, avec leur violence coutumière, après avoir assassiné le dernier Inca Atahuallpa, s'emparèrent du pays.

On peut se demander ce que serait devenu cet empire des Incas s'il avait continué d'exister. Il a représenté une forme de gouvernement et un état social d'un passionnant intérêt, dont la structure appelle immédiatement, pour certaines de ses parties, des rapprochements avec le régime communiste de la Russie actuelle.

(1) CCXXII, p. 289.

L'Inca, personnage divin, était, juridiquement, le maître de toutes les terres; mais il en déléguait la possession, à titre momentané, aux pères de famille. Chaque père de famille recevait de l'État une certaine superficie du sol inaliénable pour l'entretien de ses proches. Quand ceux-ci augmentaient en nombre, la superficie augmentait proportionnellement. Le reste des terres appartenait à l'État; il était divisé en deux lots: l'un à l'Inca, l'autre au Soleil (1).

Tous les hommes et toutes les femmes mariés, âgés de vingt-cinq à cinquante ans, devaient cultiver, en sus de leurs propres terres, celles de l'État. Les malades, les vieillards, les jeunes gens, étaient exonérés de ces besognes. Les produits étaient entassés dans les magasins, propriété de l'Inca. Chaque village en avait deux: l'un où s'accumulaient les impôts pour l'Inca, l'autre, « consacré au Soleil, servait de réserve en cas de disette ». Pour entretenir les troupes en campagne, des entrepôts étaient établis dans tout l'empire.

Les gens du peuple devaient encore d'autres prestations: travaux publics (canaux d'irrigation, routes, etc.); équipement des troupes (outils, armes, vêtements, chaussures). L'État fournissait les matières premières.

Afin de donner la plus grande cohésion politique à leur empire, les Incas obligeaient tous les peuples conquis à parler le quichua, la langue officielle. On croit aussi que tous les hommes valides devaient le service militaire. Et pour que les champs soient régulièrement cultivés, que la collectivité souffrît le moins possible des levées d'hommes, il existait des roulements dans les prestations militaires. Le réseau des routes était très étendu. De Cuzco, elles rayonnaient partout. Chaque canton était obligé de construire et d'entretenir celles qui passaient sur son territoire (2).

(1) On se rappelle que les Incas se considéraient comme descendants du Soleil.

(2) XVI, p. 605 et suiv.

A quelle race appartenait ces constructeurs de villes, de palais et de temples — les plus habiles architectes de toute l'Amérique; — ces ingénieurs agricoles, pour qui l'irrigation la plus compliquée n'avait pas de secrets; ces céramistes habiles, dans les œuvres desquels nos décorateurs actuels pourraient puiser sans limites; ces organisateurs qui, semblables aux Romains, dès la conquête, lançaient des routes dans toutes les directions?

Dans les pages précédentes nous avons constaté, à plusieurs reprises, l'impossibilité dans laquelle nous sommes de donner une réponse satisfaisante à une telle question. A croire certains auteurs, qui sont parmi les mieux documentés, les peuples du Pérou auraient subi, très anciennement, des influences venues de l'est. Selon Rivet et Créqui-Montfort (1), les Aymaras, dans la région des hauts plateaux andins, auraient été précédés par les Urus, ou Uros, « peuple d'origine amazonienne qui fut un instant très répandu et qui est maintenant réduit à un millier d'individus environ » (2). Ce peuple descendait-il des anciens Dolichocéphales de Lagoa-Santa?

Rivet, qui a vécu longtemps dans le pays, et qui l'a consciencieusement étudié, pense que le Pérou a transmis au Mexique la technique du bronze, à une époque qui n'était peut-être pas très antérieure à la découverte de l'Amérique; et que la technique de l'argent aurait suivi le même chemin.

Mais ce passage, du sud au nord, des utilisations métalliques est-il un événement isolé? Ou devons-nous l'envisager comme une étape des aventures qui, depuis le Paléolithique américain, auraient toujours existé: la civilisation la plus ancienne des deux installée d'abord dans les plateaux andins et se propageant régulièrement vers le nord?

Au contraire de ces suppositions, devons-nous accepter l'hypothèse d'une civilisation primitive établie dans le Mexique

(1) CCXXIII. — (2) CCLXIX, p. 54.

central, et rayonnant d'abord jusqu'au Yucatan (mais on a dit que les Mayas avaient une civilisation plus ancienne que celle des Mexicains) puis, de là, passant l'isthme, et pénétrant par les hautes vallées, s'acheminant jusqu'au Pérou et jusqu'en Bolivie?

A lire les travaux récents des américanistes, on s'aperçoit que, pour eux, le problème est loin d'être résolu; les deux points de vue sont soutenus. A plus forte raison l'est-il encore moins pour nous.

N'a-t-on pas apparenté certains caractères ethnographiques des Calchaquis, — notamment les constructions en pierre de taille d'un type particulier, — aux mêmes caractères constatés, à une immense distance, chez les Zuñis?

Le lieu où la première civilisation aurait fleuri ne serait pas indifférent à connaître pour les anthropologistes. Au contraire, nous pourrions y trouver d'utiles renseignements.

D'où sortaient ces hommes, qui de la Bolivie au Mexique — cette direction géographique ne doit pas chercher, dans notre esprit, une correspondance chronologique — créèrent ces empires florissants, constituèrent ces tribus nombreuses, dont les variétés nominales ont pu nous induire à croire qu'elles représentaient plusieurs races?

Sous des appellations diverses et malgré que ces tribus parlaient des idiomes différents, il faut reconnaître en elles, semble-t-il, un seul groupe ethnique. Et celui-ci occupe encore aujourd'hui les mêmes espaces que ses aïeux.

Ses caractéristiques ethniques, rappelons-le, sont les suivantes : petite taille, brachycéphalie, cheveux noirs et lisses, pommettes saillantes, nez proéminent. Nous avons trouvé ce type partout où nous avons suivi les traces des grandes civilisations indigènes.

Vers le nord, nous pouvons rattacher ces hommes à quelques Sonoriens méridionaux. Mais ensuite? en allant plus loin dans l'Ouest américain? Leur aire semble s'être limitée au Mexique

septentrional. Vers l'extrême sud, nous établissons leur filiation avec les Araucans. Ces prolongements géographiques, s'ils nous assurent des connaissances nouvelles très importantes, ne résolvent nullement le problème dans sa totalité.

La seule conclusion que puisse se permettre un anthropologiste, c'est d'affirmer qu'à l'époque où Colomb découvrit l'Amérique, il y avait, parmi les peuples de cet immense continent, un groupe imposant, de race relativement pure, qui échelonnait ses contingents, depuis l'extrême nord au moins du plateau mexicain, jusqu'au Chili moyen actuel. Peut-être plusieurs de ces groupes, dans l'Amérique du Sud, ont-ils essaimé vers les plaines fluviales de l'Est?

Mais quelle était l'origine première de cette race, différente dans son expansion extrême-sud, des Patagons; différente des tribus dolichocéphales brésiliennes qui descendent des hommes de Lagoa-Santa; différente, au nord du Mexique actuel, de la plupart des Indiens de haute stature au crâne plus ou moins allongé?

Nous n'en savons absolument rien. Et il ne semble pas que nous établirons facilement des liens entre eux et les aborigènes sibériens, ainsi que le voudraient les hypothèses actuelles.

Faut-il appliquer à ces indigènes l'étiquette d'autochtones? Ce terme ne veut pas dire grand'chose à qui cherche au delà des mots. Encore une fois, il faut attendre que des découvertes d'ossements humains fossiles nous permettent de parler avec autorité d'une origine américaine des indigènes américains.

Pour ceux qui, à la suite de beaucoup d'écrivains, cherchent à établir un rapport entre la race et la civilisation, il est d'un puissant intérêt de remarquer que, parmi les diverses races américaines, un seul groupe ethnique a présenté une importante culture, une civilisation de grandiose allure, qu'à certains égards d'autres civilisations anciennes, célèbres, n'ont pas dépassées!

Et si nous constatons qu'un seul groupe ethnique a créé une civilisation (sous deux images très différentes), on peut encore remarquer que deux régions géographiques seulement, sur l'immense territoire américain, ont été les théâtres de ces aventures. Serait-ce simplement parce qu'elles étaient, l'une et l'autre, habitées par des hommes appartenant à une même race et que les autres conditions de développement demeuraient indifférentes (1) ?

L'invasion espagnole, telle qu'elle s'est produite, événement profondément douloureux à cause de ses sévices, doit être regrettée encore, du point de vue philosophique, parce qu'elle a suspendu brusquement un état social, porté, en certains lieux de l'Amérique, à un degré extraordinaire de développement et dont nous aurions aimé suivre les destinées naturelles. Que serait aujourd'hui, après quatre cents nouvelles années d'expériences, dans le même laboratoire, et par des expérimentateurs de même qualité, la civilisation des Mayas ? ou l'état communiste des Incas ? Et que trouverions-nous devant nous, si, hommes du ^{xx}^e siècle, nous venions, tout d'un coup, à découvrir l'Amérique ? Ces civilisations auraient-elles irradié ? se seraient-elles étendues à d'autres régions, jusqu'alors d'aspects sociaux très différents ? ou aurions-nous, devant nos yeux, l'image, restée fidèle à elle-même, que connurent lors de leur débarquement les conquistadores ? Ou, au contraire, ces civilisations se seraient-elles, d'elles mêmes, effondrées ?...

Nous pouvons encore imaginer autre chose : Les Aztèques, les Mayas, les Incas, au contact d'une civilisation européenne apportée pacifiquement, auraient-ils, par simple mitoyenneté, modifié leurs coutumes ? Ou auraient-ils continué à « vivre leur vie », plus ou moins pleinement, comme le font encore

(1) Il est bien possible que ce soit là une explication. Mais alors la raison ethnique seule ne donne pas la clef de ce dualisme de culture créé et vécu par les représentants d'une même race.

aujourd'hui certaines populations de l'Afrique qui, cependant, sont en contact permanent avec les Blancs ?

Ces civilisations autochtones, après avoir été violemment abattues, ne se sont jamais, et nulle part, relevées dans leurs caractéristiques mêmes. Les indigènes vivent-ils, à cette heure, plus heureux que leurs ancêtres sous les régimes despotiques — et au Mexique si cruels — d'autrefois ?

Aujourd'hui, on signale de divers côtés un très heureux relèvement de la race primitive. Et constatant ce relèvement, on peut encore se poser cette question : quelle est l'importance du métissage dans les qualités énergétiques actuelles des indigènes contemporains ? La renaissance mexicaine — il faut espérer qu'un tel événement se poursuivra ailleurs, en Amérique — est-elle un fruit exclusivement indigène qui mûrit de nouveau ? Ou faut-il croire qu'un mélange de sang a redonné aux descendants des anciens Indiens, à certains Indiens, une nouvelle vigueur ? Cette supposition, on l'imagine, fait aussitôt surgir toutes les hypothèses que soulèvent les mélanges ethniques quels qu'ils soient ; hypothèses relatives, en particulier, aux quotes-parts des sangs et aux réactions diverses qu'il en peut résulter.

Quelle belle étude d'anthropologie sociale nous pourrions envisager pour le jour où une discrimination assez précise des proportions de sangs divers, contenus en une même génération, pourrait être faite ! Dans quelle proportion les sangs étrangers (1) sont-ils fonction des actes de cette génération ? Et alors faut-il croire à d'évidents rapports entre la Race et l'Histoire ?

(1) Dans l'Amérique centrale, trois races principales ont, au moins, contribué à créer la population actuelle : les Indiens, les Espagnols, les Nègres. Selon qu'ils ont dans les veines une moitié, ou un quart ou un huitième de sang étranger, ces métis portent des dénominations spéciales. Hamy a publié jadis, d'après Ignacio da Castro, la nomenclature très compliquée de ces mélanges au Mexique.

SIXIÈME PARTIE

LES RACES DE L'OCÉANIE

L'Océanie a été constituée, par les géographes, à l'aide d'un continent, l'Australie, et des terres insulaires, grandes et petites, disséminées dans le Grand Océan. L'espace ainsi occupé est immense (le tiers de la planète), mais les terres émergées n'en occupent qu'une partie : 8 960 000 kilomètres carrés. Sur ces territoires morcelés vivent environ 6 500 000 habitants (1) incorporés dans quatre « races » humaines : l'Australienne ; l'Indonésienne (Archipel asiatique) ; la Mélanésienne (indigènes de la Nouvelle-Guinée et des îles adjacentes) ; la Polynésienne, logée dans les archipels du Pacifique oriental.

L'origine de ces races a toujours été considérée comme un des problèmes les plus attachants et aussi les plus épineux de l'Anthropologie générale.

Quelques ethnologistes étaient partisans de l'autochtonie de ces races — ce qui évidemment ne demande pas beaucoup d'imagination ; les autres ont cherché à expliquer la présence de ces groupes humains, même dans les archipels dont l'isolement est extrême, par des migrations qui se seraient produites à des époques diverses. On sait que de Quatrefages s'est fait le principal protagoniste de cette dernière opinion (2).

Une première question doit être résolue ; et elle est d'im-

(1) Les populations de l'archipel malais ne sont pas comprises dans ce nombre. Elles comptent 35 000 000 d'habitants répartis sur 2 444 000 kilomètres carrés.

(2) CCVII.

portance, car une grande partie de nos raisonnements dépend d'elle : quelle est l'origine géologique de cette vaste région ?

Dumont d'Urville pensait que la Polynésie représentait les restes d'un grand continent qui se rattachait primitivement à l'Asie. A la suite d'effondrements, les sommets les plus élevés émergèrent seuls, — comme en Europe la Corse et la Sardaigne sont les restes d'un grand pendentif quaternaire, — constituant ainsi les archipels actuels. Les Polynésiens seraient les descendants des populations échappées à la catastrophe.

Pour combattre cette hypothèse — qui, chose curieuse, concorde, paraît-il, avec la tradition du déluge conservée par les Tahitiens — Quatrefages, après avoir rappelé la contradiction que lui opposent les investigations zoologiques, donne un argument tiré de l'Anthropologie elle-même. Il constate que tous les Polynésiens parlent la même langue, avec de simples variantes dialectales, puis il ajoute (1) : « Or, l'aire polynésienne dont je viens d'indiquer les limites extrêmes est plus étendue que l'Asie entière. Que l'on songe à ce que serait une *Polynésie asiatique*, si ce continent s'enfonçait sous les eaux, ne laissant à découvert que le sommet de ses montagnes où se réfugierait quelques représentants des populations actuelles ! N'est-il pas évident que chaque archipel, et souvent chaque île, aurait sa race et sa langue particulière ? » On pourrait répondre, à tout le moins, que la multiplicité linguistique de l'Asie n'a probablement pas toujours existé — au début du quaternaire par exemple.

Les géologues admettent que le monde insulaire du Pacifique est, dans son ensemble, d'une origine ancienne (2). Nos yeux, en le regardant, contemplent une vieille géographie. L'Australie semble avoir eu ses dernières communications continentales avec l'Asie à la fin du Crétacique ou au début

(1) CCVIII, p. 140.

(2) Cependant, chacun sait qu'un grand nombre d'îles polynésiennes sont des formations récentes, notamment les îles coralliennes.

des temps tertiaires. Les grandes îles de Sumatra, Java et peut-être de Bornéo, demeurèrent probablement plus longtemps (jusqu'à la fin de l'ère tertiaire ?) des territoires asiatiques.

Ainsi donc, si l'on peut admettre un peuplement par voie continentale, pour une partie au moins de l'Archipel asiatique, cette manière de voir devient inadmissible, pour l'Australie d'un côté, pour les îles océaniques de l'autre. Il ne reste plus que le chemin des migrations par voie maritime, ainsi que le voulait de Quatrefages, à la suite de Hale et de nombreux géographes.

Mais ces migrants n'auraient pu commencer à peupler, de l'ouest à l'est, l'océan Pacifique, que le jour où la navigation aurait été possible, c'est-à-dire le jour où l'homme aurait inventé des bateaux, capables de le soutenir longtemps et susceptibles d'être dirigés ; car tout de même, le hasard des courants marins, tout important qu'il soit en l'espèce, ne doit pas être le seul facteur à envisager.

La question primordiale, semble-t-il, serait donc de savoir de quelles époques datent les effondrements, créateurs d'archipels, et la navigation sur les bords du Pacifique septentrional. Je sais bien que les auteurs les plus favorables à l'hypothèse des expatriations ne font pas remonter au delà des temps historiques les migrations des Polynésiens. Les premières navigations sont bien antérieures à cette époque.

Mais si les Polynésiens sont partis des archipels orientaux de l'Asie, comment ces archipels ont-ils été primitivement peuplés ? On me répondra : par les mêmes moyens que ceux qu'emploieront plus tard leurs habitants, pour aller plus loin vers l'est !

Ainsi, c'est fort simple : au fur et à mesure que de l'ouest à l'est on s'avance dans l'espace, on remonterait dans le temps ! Et les *apparences* des généalogies ethniques pourraient se maintenir. Les îles orientales n'auraient été peuplées qu'à des périodes relativement récentes.

Mais si les choses se sont passées aussi facilement — n'est-ce pas vraiment très facile, et cela ne rappelle-t-il pas les « mises en marche » des Aryens? — comment expliquer les différences ethniques considérables qui séparent les Malais, par exemple, et les Australiens? Et ces deux groupes mêmes des Polynésiens?

Faut-il admettre qu'un choix préalable a été fait parmi les migrants : les uns étant destinés à peupler l'Australie, les autres la Nouvelle-Guinée, etc. ?...

Les rapprochements linguistiques sont des arguments insuffisants. Le fait que les langues du Pacifique ont des parentés avec les idiomes malais pourrait s'expliquer facilement sans faire intervenir, de la façon qu'on les a compris, les déplacements humains.

Et puis, que dirait-on si l'on venait à découvrir des traces d'hommes dans les couches pleistocènes de ces terres détachées? Cette découverte ne cadrerait plus du tout avec les hypothèses ci-dessus. Et pourtant ce jugement serait sans appel. Les études de paléontologie humaine sont donc à souhaiter partout, en Polynésie ; bien entendu, là où elles sont possibles, c'est-à-dire dans les îles géologiquement les plus anciennes.

Jusqu'à présent, si nous laissons de côté la question du Pithécantrophe, c'est l'Australie et Java qui nous ont fourni les documents les plus intéressants.

Les anthropologistes ont souvent rapproché certains hommes fossiles (l'*Homo Neanderthalensis*, par exemple) des Australiens actuels, considérés comme les représentants de la plus primitive humanité vivante ; mais ce sont là, bien entendu, des rapprochements purement morphologiques.

Il n'échappe à personne qu'il serait d'un très grand intérêt de savoir si l'Australie a connu les ancêtres quaternaires de sa race actuelle. Il y a longtemps que les regards des savants ont été, sans succès, dirigés sur ce point. Mais voici que quelques observations récentes commencent à nous éclairer.

Dernièrement (en 1916) on signalait la trouvaille d'une dent humaine dans un dépôt de caverne à Wellington. En 1905, un paléontologiste allemand, Branco (1) publiait les résultats de ses observations sur les fameuses empreintes — de deux pieds et d'un siège — de Warnambool (Victoria), découvertes, en 1898, par le directeur du musée de cette ville, Archibald, attribuées à un être humain qui se serait assis sur une ancienne plage pliocène, alors que le sable de celle-ci était mou et gardait facilement les traces qu'on imprimait sur lui. Aujourd'hui on s'accorde à penser, avec Noetling, qu'il s'agit de pistes de kangourous (2).

Mais, en 1914, une découverte plus intéressante a été signalée dans le continent australien. Elle remonte à 1884, mais n'avait pas encore été l'objet d'une communication scientifique. Il s'agit d'un crâne humain trouvé près de Talgai, à l'ouest de Brisbane, dans le district de Darling Downs (Queensland), à 2^m,50 de profondeur, dans un horizon géologique qui renferme des restes d'animaux éteints, comme *Nototherium*, *Diprotodon*. Ce crâne serait celui d'un jeune homme, dont la face était extraordinairement prognathe, beaucoup plus que celle des Australiens actuels. Boule (3) pense que ce crâne représente un type de « proto-Australien, ayant acquis, depuis longtemps, un cerveau humain, mais qui a conservé, dans sa face, un souvenir plus brutal de ses origines ». En l'état actuel de nos connaissances, ce crâne peut être considéré comme datant du Pleistocène.

(1) BRANCO, Die fraglichen fossilen menschlichen Fusspuren im Sandsteine von Warnambool, Victoria, und andere angebliche Spuren des fossilen Menschen in Australien (*Zeits. f. Ethnol.*, Berlin, 1905, p. 162). Il y a, dans ce mémoire (illustré), une bibliographie des travaux australiens relatifs à la question de l'homme fossile dans ce pays.

(2) F. NOETLING, Bemerkungen über die angebliche Menschenspur (*Centr. f. Mineral.*, 1907). En 1906 (*Zeitsch. f. Ethnol.*) Klaatsch a constaté que chez les Australiens, la largeur du pied peut ne pas dépasser 0^m,08, comme dans les empreintes en question (*Zeitschr. f. Ethnol.*, 1906, p. 764).

(3) XXI, p. 372 ; CCXLIV.

Si ces restes humains appartiennent réellement à cet horizon stratigraphique, on doit se demander d'où sont venus les hommes qui, au quaternaire, peuplèrent, pour la première fois, l'Australie. Et comment sont-ils parvenus sur cette terre? Nous nous rappelons que l'Australie s'est séparée du continent asiatique, au moins au début de l'ère tertiaire. Le problème est grave.

Il est possible que d'autres régions de l'Océanie nous mettent en face de problèmes identiques. Les découvertes faites à Trinil, dans l'île de Java (voir au chapitre de l'Asie), peuvent à cet égard nous donner toutes les espérances; de même la trouvaille par le même auteur, également à Java, des crânes de Wadjak.

On voit que l'histoire du peuplement des terres océaniques n'est pas si simple qu'elle apparaît au premier abord, qu'elle apparaissait, en tout cas, aux anthropologistes de la génération précédente. Le crâne de Talgai et les restes du *Pithecanthropus* que nos prédécesseurs n'ont pas connus, nous invitent à demeurer dans une prudente réserve.

On a signalé, dans les îles occidentales du Pacifique, des découvertes d'outils en silex et en pierre polie. Il ne semble pas que ces trouvailles se présentent avec des attestations stratigraphiques nous permettant d'invoquer une succession des périodes paléolithiques ou néolithiques comme en Europe, et d'en établir une chronologie comparative. Il est possible que ces outillages ne soient pas très anciens.

La persistance de l'âge de la pierre, sur certains territoires de l'Océanie, date à peine d'hier. A ce propos on a fait constater un phénomène ethnographique intéressant : un manque d'harmonie absolu entre deux états sociaux. Alors que la Malaisie était incomparablement plus avancée dans sa culture générale — et avait donné sa langue aux Océaniens — beaucoup de ceux-ci gardaient un outillage primitif, notamment leurs instruments en pierre. Les langues malaises ont été

beaucoup plus vite, dans leur marche vers l'Est, que la civilisation matérielle. C'est un peu comme si les Nègres du Soudan, laissant la langue anglaise supprimer leur idiome, conservaient, en même temps, intacts leurs caractères ethnographiques. Mais ceci n'est, bien entendu, qu'une image.

A propos des déséquilibres ethnographiques en Océanie, il faut encore souligner une observation rappelée par Deniker : les Maoris de la Nouvelle-Zélande n'avaient pas su fabriquer de la poterie, malgré leurs gisements d'argile, ni inventer le tissage malgré la présence, dans leur île, du *Phormium* et d'autres plantes textiles (1). Ce fait ne peut rester inaperçu des géographes s'occupant de géographie humaine.

Nous allons jeter un rapide coup d'œil — rapide parce qu'aussi bien ces peuples n'ont pas joué un bien grand rôle dans l'Histoire — sur les races de l'Océanie. Et, en allant de l'ouest à l'est, nous conserverons, au cours de notre voyage, les quatre grandes divisions créées par les géographes.

Les Malaisiens. — Dans les populations de la Malaisie, au sujet desquelles on fit jadis tant de suppositions peu fondées, les anthropologistes distinguent volontiers les Malais et les Indonésiens.

Les Malais proprement dits — nous entendons ici les Malais, expression ethnographique — habitent Sumatra, Java et les autres îles de la Sonde, ainsi que la plupart des côtes des îles septentrionales. A première vue, ils représentent un véritable fouillis ethnique, dans lequel les anthropologistes n'ont encore que très peu pénétré. Battas et Koubous, Atchinois et Redjangs — et d'autres encore de Sumatra; Niassais de l'île de Nias; Sondanais (à l'ouest) et Javanais (à l'est) de Java, pour ne citer que ceux-là, qui sont peut-être parmi les moins mal connus, demandent à être examinés de très près.

Existe-t-il des différences essentielles entre les populations

(1) LVII, p. 548. Les lecteurs qui voudraient de plus amples renseignements les trouveraient, en grande partie, dans cet ouvrage.

dites malaises et les populations indonésiennes, habitant les mêmes régions ? On disait : les Malais sont apparentés aux Mongols ; les Indonésiens aux Polynésiens. Ce sont là des suppositions qu'un simple examen morphologique détruit rapidement. La stature des Polynésiens est une des plus élevées qui soient, tandis que celle des Indonésiens figure, au contraire, parmi les groupes de petite taille. Les Polynésiens sont brachycéphales ; les Indonésiens tendent vers la dolichocéphalie. A quel morphologiste fera-t-on croire que ces deux sortes d'individus doivent être placés dans un même compartiment ethnique !

On considère volontiers les Malais comme une nation mixte, issue du mélange des Indonésiens avec des éléments divers, birmans, négritos, indous, chinois, papous, etc. (1). Le mélange avec les Chinois serait surtout très fort à Java, dans le nord de Bornéo, dans les Philippines septentrionales.

Le mélange avec les éléments indous serait surtout visible dans certaines parties de Java, de Sumatra, dans le sud de Bornéo, c'est-à-dire dans les parties géographiquement les plus rapprochées de cette influence.

Si les Malais représentent la mixture anthropologique que l'on dit, il faudrait déceler, parmi eux, le fonds originel malais. On admet que ce sont les Indonésiens qui représenteraient cet élément pur. Et c'est pourquoi on les appelle quelquefois les Protomalais. Est-on bien sûr que les caractères morphologiques des Indonésiens soient ceux des vrais Malais ? En moyenne, les Malais, les Javanais par exemple, sont plus grands (1^m,61) et incomparablement plus brachycéphales que les Protomalais (2). S'il est un territoire où une étude anthropologique serrée, par régions et par tribus, soit obligatoire, c'est bien cette partie occidentale de l'Océanie.

Lorsqu'on essaie de voir clair dans ce maquis ethnique, on

est frappé des difficultés qui, aussitôt, s'offrent à vous. Non pas que nous soyons tout à fait dénués de renseignements anthropologiques. Mais les séries étudiées jusqu'à ce jour sont, presque toutes, composées d'un petit nombre d'individus. Et pour une aussi grande étendue de territoire, une si grande variété de tribus, de si grands mélanges de toutes sortes — au moins le croit-on ! — c'est vraiment une maigre documentation ! Et puis, pour compliquer la tâche, certaines populations déforment la tête de leurs enfants...

J'ai examiné, à l'aide des documents concernant la stature et la forme du crâne, s'il était possible d'établir des localisations morphologiques dans cet espace qui va de Sumatra à la Nouvelle-Guinée.

Les Malais et les Indonésiens nous montrent ce caractère général d'être, tous les deux, de petite stature. Il m'avait paru, tout d'abord, que les hommes les moins grands habitaient dans le groupe insulaire oriental, et que les Indonésiens étaient ceux qui présentaient, le plus souvent, ce caractère. Mais je trouve de très petits Malais à l'ouest (Sondanais de Java, 1^m,591) et, d'autre part, à Sumatra, des Malais relativement grands (1^m,617).

L'indice céphalique nous met en face des mêmes perplexités. Les Papous, a-t-on dit, sont très dolichocéphales et, d'autre part, l'influence papoue a été très sensible sur les Indonésiens et — beaucoup moins — sur les Malais. Ce sont bien, en effet, les habitants de l'est qui représentent, dans leurs généralités, les crânes les moins courts et les plus longs [populations de Timor (ind. 76,9), de Flores (ind. 77,7), de Céram (ind. 76,3), par exemple]. Mais, à l'occident, les habitants de Nias sont aussi sous-dolichocéphales (indice 77,6). Et si je trouve des Javanais avec un indice de 84,6, indiquant la sous-brachycéphalie, et de 86,3, marquant la brachycéphalie vraie, je trouve aussi des Indonésiens de Luçon, dans les Philippines, avec un crâne encore plus arrondi (ind. 86,6). Dans tous les cas, les in-

(1) LVII, p. 558. — (2) CXXV.

fluences mongoles dont on a tant parlé paraissent imaginaires.

Il y a, pour les anthropologistes de l'avenir, un champ magnifique à exploiter dans les régions dont il vient d'être question (1). Il est certain, en tout cas, que les caractères linguistiques et ethnographiques invoqués pour établir des parentés entre les Indonésiens et les Malais, et entre ceux-ci et les populations septentrionales et orientales, sont insuffisants pour nous renseigner.

Les Mélanésiens. — Si les populations de la vaste région mélanésienne apparaissent comme un fouillis moins inextricable que le précédent, nous sommes loin de voir, avec précision, quels sont les caractères bien délimités qui classent telle ou telle tribu dans son véritable groupe ethnique. Car, sous le nom de Mélanésiens, on a l'habitude de considérer deux grandes subdivisions de peuples : à l'ouest, dans la Nouvelle-Guinée et les îlots côtiers, les Papous ; dans les assemblages insulaires de l'est, les Mélanésiens proprement dits. Ensemble ils apparaissent différents des Malaisiens, ainsi que des Polynésiens ; et cela leur assure une sorte d'unité.

Dans la Nouvelle-Guinée, les Papous se subdivisent en un grand nombre de tribus. Peut-être celles qui vivent dans l'ancienne Nouvelle-Guinée allemande sont-elles les mieux connues ?

Pour ces populations, dont les caractères ethniques sont si variés et d'un si considérable intérêt, dont les dialectes sont si nombreux, la littérature anthropologique ne signale guère qu'une vingtaine de « séries » dont les caractères somatologiques aient été étudiés. Peut-être la Nouvelle-Guinée renferme-t-elle plus de brachycéphalie que les îles situées à son orient ?

(1) Puis, des découvertes comme celles des crânes de Wadjak vont nous obliger à examiner les généalogies des populations, du Pléistocène à nos jours.

Faut-il rendre les Malaisiens responsables de cette coloration ethnique ? J'ai hâte d'ajouter que les éléments à tendances brachycéphaliques rencontrés en Nouvelle-Guinée semblent être exceptionnels. De grandes séries de crânes n'en ont montré que de faibles proportions (5 à 7 p. 100).

Les Nouvelles-Hébrides (1), les îles Salomon, la Nouvelle-Bretagne, quoique étant peuplées par des individus dont la dolichocéphalie est extrême (indices : 70,4 ; 70,7 ; 71,7, etc.), n'ont pas été non plus à l'abri de l'immixtion de races étrangères, de races dont les crânes sont moins allongés que ceux des véritables indigènes. Et même dans le Nouveau-Mecklembourg (ancienne Nouvelle-Irlande), quelques individus vivants ont présenté un indice de mésaticéphalie.

Les îles de la Nouvelle-Calédonie restent dolichocéphales (indice 76,5 sur le vivant).

La stature de tous ces indigènes montre aussi des variations étendues. Deux séries provenant de l'archipel Bismarck n'atteignent que 1^m,60 et 1^m,62 ; dans les îles Salomon, 1^m,61. Cependant une observation s'impose : tandis qu'en général toutes ces populations insulaires sont d'une taille au-dessous de la moyenne, y compris les Papous des parties septentrionales, nous voyons au moins deux groupes : les Papous de la Nouvelle-Guinée anglaise et les Néo-Calédoniens, dépasser largement cette limite et atteindre 1^m,67. Toutefois 250 Néo-Calédoniens, étudiés tout dernièrement par Fritz Sarasin, sont légèrement, très légèrement, plus petits, 1^m,667 (2). Il semble donc que la taille s'élève en allant du nord au sud et de l'ouest à l'est (3). Peut-être qu'une étude détaillée des nombreuses peuplades habitant l'immense territoire de la Nouvelle-Guinée nous expliquerait ce phénomène ethnologique.

Existe-t-il vraiment une différence appréciable — autre que

(1) La plus grande enquête anthropologique sur les Nouvelles-Hébrides a été faite par Félix Speiser, de Bâle.

(2) CCXXVII, p. 83. — (3) LVI, p. 320.

celle de la face, — une différence assez nette, pour séparer les Papous des Mélanésiens proprement dits ? C'est bien possible. Avec les documents rassemblés jusqu'à ce jour, on peut même dire que c'est bien probable. Il faudrait, pour effectuer cette séparation, des études faites sur des ensembles plus considérables. L'Anthropologie est déjà trop encombrée par la création exagérée des « petites espèces » pour qu'une pensée de réaction ne se manifeste pas. Mais encore une fois, je reconnais qu'à première vue, après, surtout, l'examen des caractères du nez, on est tenté de faire la séparation.

Les Australiens. — Nous serons également très bref pour ce qui concerne les Australiens, puisque aussi bien leur rôle historique serait difficile à évaluer... Dans cette île immense, la race humaine — ainsi que la faune et la flore — peut être regardée comme un reliquat géologique. Il est bien possible que les Australiens actuels soient les descendants de ces Hommes, de construction particulièrement brutale, dont le crâne de Talgai semble nous révéler l'existence déjà dans le quaternaire ancien.

Dans son *Essai d'une classification des races humaines*, Deniker (1) avait placé les Australiens dans le groupe B : cheveux frisés ou ondulés, avec la diagnose suivante : peau foncée, brun-chocolat, nez large, taille moyenne, dolichocéphalie.

Topinard, autrefois, avait cru possible d'établir une différence entre les types des tribus côtières, de taille moins élevée, et les types des tribus de l'intérieur, de stature plus haute et de traits mieux formés (2). Aujourd'hui, on constate, parmi les tribus australiennes, un grand caractère d'uniformité ; les plus pures étant, cependant, celles qui peuplent le centre du continent, bien défendues qu'elles sont par les mauvaises conditions d'habitabilité, et les tribus de la côte septentrionale.

(1) LVII, p. 339. — (2) CCLVI, p. 211.

C'est dans ces régions, et parmi ces groupes, moins abâtardis par le contact des Européens — ces fabuleux destructeurs de toute ethnographie, et de toutes les races dites inférieures — que les meilleurs observateurs des Australiens, les Horn, les Spencer, les Gillen, les Roth, etc., nous ont fait connaître les coutumes si attachantes et, en même temps, si explicatives (sans cependant qu'il soit question de parentés) de notre ethnographie préhistorique européenne. Leurs ouvrages sont des mines inépuisables de renseignements (1).

Les tribus australiennes, dont plusieurs sont, hélas ! en train de disparaître complètement, — et les colons européens, encore une fois, sont les seuls coupables, — sont constituées par des hommes dont la taille paraît bien être au-dessus de la moyenne. Dans l'Australie centrale, qui renferme certainement les indigènes les plus purs, les anthropologistes ont noté une stature de 1^m,67. Ce chiffre se représente dans d'autres séries encore. Les tailles les plus petites actuellement indiquées sont celles d'individus provenant de la Nouvelle-Galles du Sud (1^m,63). En même temps qu'ils sont relativement grands, les Australiens sont dolichocéphales. Ils le sont même très nettement ; et jusqu'à présent, ils le sont partout (les indices céphaliques moyens sont presque tous représentés par 71 et 72).

Ces caractères morphologiques du crâne et de la face sont reproduits, avec la plus grande précision, par les photographies de Spencer et Gillen. Les arcades sourcilières proéminentes, — quelquefois formant une voûte extraordinaire au-dessus des yeux, — un nez aplati, enfoncé à la racine, extrêmement élargi au niveau des narines, donnent à la physionomie, même à celle des enfants, un aspect un peu bestial. Nous avons devant nous, — sans y chercher aucune parenté, — une image vivante des

(1) W. E. ROTH, *Ethnol. Stud. N. W. Centre Queensland Aborig.*, Brisbane, London, 1897 ; dans l'expédition scientifique de Horn (*Scientif. Exp. Centr. Australia*), la partie anthropologique a été faite par Stirling ; puis CCXLVII, a et b.

hommes du Moustérien européen. Ajoutons que, vu latéralement, ce nez, quelquefois légèrement relevé chez les enfants, est souvent presque d'allure aquiline chez les adultes. Les lèvres sont énormes, projetées en avant, donnant un aspect exagéré du prognathisme. La couleur de la peau est brun-chocolat foncé. Le système pileux est très développé, sur tout le corps ; et certains vieillards sont même très fortement velus. La barbe et les cheveux sont très abondants. — Ces derniers sont frisés, ondulés.

Il est certain que plusieurs caractères morphologiques rapprochent les Australiens des Mélanésien. J'ai devant moi d'admirables photographies (elles m'ont été données par mon confrère anglais d'Australie, Ramsay Smith), parmi lesquelles plusieurs représentant des Néo-Hébridais, et il est évident que divers parallèles pourraient être faits entre ces deux races.

Les Tasmaniens, aujourd'hui complètement disparus — exterminés par les Européens qui les chassèrent comme des perdrix, — paraissent n'avoir pas été très différents des Australiens. Il suffit de voir les images qui ont été conservées de cette malheureuse population pour y retrouver la plupart des caractères australiens. Les cheveux des Tasmaniens semblent avoir été crépus (au lieu d'être frisés ou ondulés) et c'est ce qui constituerait une importante différence d'avec les Australiens. Mais, avons-nous assez de documents pour discuter à fond cette conjecture parentale ?

Les Polynésien. — Le problème ethnique polynésien a tenté, depuis longtemps, les théoriciens de l'Anthropologie. Les isolements insulaires, dans des régions géographiques parfois très différentes les unes des autres quant à leurs éléments constitutifs, avaient-ils créé des types ethniques particuliers, spéciaux à chacune de ces régions ? On l'a cru. N'a-t-on pas, dans cette circonstance, appliqué à l'homme, simplement par un prolongement logique, des observations faites sur les plantes et les animaux ? Et n'a-t-on pas, justement, oublié

que les hommes ne subissent pas les milieux de la même façon que les plantes et les animaux ?

Au début de ce chapitre sur les Océaniens, j'ai rappelé, à grands traits, les théories de l'autochtonisme et des migrations ; et j'ai essayé de montrer la complexité du problème par insuffisance de documentation. J'ai rappelé également que les Polynésien sont des types ethniques très différents de ceux qui habitent à leur occident. *A priori*, à cause même des variétés de leurs conditions d'existence, sous des latitudes comprises entre le 30° au nord de l'équateur et presque au 50° degré au sud (et sur quelles étendues entre l'ouest et l'est !), il semble que l'on doit rencontrer dans cette multitude d'îles, une multitude de types humains. On les imagine adaptés, chacun d'eux, avec les modifications concomitantes réclamées par la théorie, à ces nombreux milieux. Il n'en est rien « et la race polynésienne se retrouve presque avec les mêmes caractères depuis les îles Hawaï jusqu'à la Nouvelle-Zélande ».

Mais Deniker (1), à qui nous empruntons cette phrase, explique l'unité de type des Polynésien par les migrations incessantes d'île à île, le commerce actif de tous ces individus entre eux, qui efface, par les mélanges, les différences provenant de l'isolement insulaire.

Pourquoi vouloir, à toutes forces, imaginer que l'isolement insulaire devait s'accompagner de modifications morphologiques ?

Envisagés dans leur ensemble, les Polynésien sont des hommes de haute stature. Plusieurs séries, dont j'ai les caractéristiques sous les yeux, ont toutes une taille dépassant 1^m,72, pour atteindre, aux îles Marquises, 1^m,74. Il n'y a que la Nouvelle-Zélande qui offre des hommes de taille moins élevée (1^m,68), mais cette taille minimum polynésienne dépasse néan-

(1) LVII, p. 574.

moins — et c'est un caractère à retenir — celles qui ont été mesurées chez les Mélanésien, chez les Indonésien, chez les Malais, chez les Australiens.

A cette stature élevée, les Polynésien associent un crâne généralement dolichocéphale ou sous-dolichocéphale (1). Chose curieuse, ce sont les îles de l'Ouest qui paraissent renfermer les hommes les plus dolichocéphales : Fidji, indice cranien 67,2 ; Carolines, indice céphalique 69,4 ; îles de la Loyauté, indice sur le vivant et sur le crâne 72 environ. Dans la Nouvelle-Zélande, les Maoris sont un peu moins dolichocéphales, tout en gardant un crâne relativement très allongé (indice 73,6). Mais cette observation s'arrête aux indigènes des îles Gilbert, qui, quoique voisins, semblent avoir un crâne sous-dolichocéphale. Les Marquisien, aussi, seraient sous-dolichocéphales.

Cette dolichocéphalie des Polynésien et des Micronésien occidentaux a toujours été invoquée comme un élément de parenté morphologique avec les Mélanésien, qui, presque tous, sont de francs Dolichocéphales. Et c'est de cette similitude morphologique que datent les hypothèses des migrations de proche en proche. Il est dommage que nous ne puissions, dans le corps de ce volume, parler plus en détail de ces hypothèses, à certains égards alléchantes ; nous leur opposons quelques arguments.

Je rappelle que, parmi ces hypothèses, il en est une, secondaire si l'on veut, mais d'une importance qui n'échappe à personne. Au cours de leurs navigations, toujours plus à l'est — volontairement, par la recherche d'une grande aventure ;

(1) Je ne comprends pas les raisons qui font dire à Deniker que les Polynésien sont sous-brachycéphales ! Il indique même l'indice céphalique moyen 82,6, d'après 178 mensurations sur le vivant ; 79, d'après 328 crânes (p. 574). Mais je ne crois pas me tromper en disant que tous les auteurs ont signalé la dolichocéphalie des Polynésien. D'ailleurs, dans les appendices qui accompagnent son ouvrage, Deniker n'indique pas un seul chiffre conduisant à exprimer autre chose, comme forme la moins allongée, que la sous-dolichocéphalie. Il doit y avoir eu, de sa part, une erreur de plume.

involontairement, poussés par les tempêtes, — les Polynésien auraient abordé sur le sol de l'Amérique. Et les indigènes américains pourraient être, en partie, les descendants de ces Vikings océaniens. On a vu, dans un chapitre précédent, si les Américain proprement dits possèdent des caractères morphologiques qui les autoriseraient à se réclamer de tels ancêtres.

Il faudrait aussi, dans l'hypothèse d'un peuplement venu de l'Ouest, expliquer comment les Polynésien ont pu augmenter leur stature en changeant de territoires ; comment leurs cheveux droits ou ondes dérivent des cheveux crépus — ou au moins frisés — des Mélanésien ; comment leur peau s'est décolorée et a passé, de la couleur foncée caractérisant celle des Mélanésien, à la couleur brunâtre, ou brun jaunâtre, qu'ils possèdent aujourd'hui ; comment s'est transformée la forme du nez, la saillie des pommettes, etc. Devant les difficultés d'invoquer — malgré toutes les envies qu'en ont les monogénistes — des influences mésologiques, on a fait intervenir les mélanges de sang. Cet élément de démonstration n'est pas suffisant pour nous contenter.

Cette belle race polynésienne — la race des îles amoureuses — a subi depuis l'arrivée des Européen de telles avanies (y eut-il, dans l'antiquité, des invasions barbares qui ont fait plus de mal à l'Eurasie que les invasions européennes dans le Pacifique ?) qu'elle ne sera bientôt plus que l'ombre d'elle-même. En tant que race, ce n'est plus guère qu'un souvenir.

Elle ne s'éteindra pas complètement, car certains caractères morphologiques seront conservés par le métissage et les retours au type. Mais n'est-ce pas une douloureuse constatation que de voir la population qui se dit la plus civilisée et la plus pacifique (!) apporter, partout où elle arrive en maîtresse, la quasi-certitude de l'extinction des indigènes ? Lorsque les gouvernements des grands États européens auront acquis un peu de morale sociale, ils devront essayer d'imiter le Danemark dans ses lois de protection vis-à-vis des Esquimaux.

CONCLUSIONS

A la lecture superficielle de divers passages de ce livre, quelques personnes ont pu supposer qu'on devait, en ce qui concerne certains lieux et certains moments, croire à l'évidence d'un rapport entre la race et l'Histoire, l'une conditionnant l'autre. Pourtant on constatera que je me suis gardé d'affirmer quoi que ce soit. En effet, n'est-il pas aujourd'hui tout aussi impossible de nier l'existence de tels rapports, que de l'imposer ?

Il n'en reste pas moins que, lorsqu'on étend devant soi la carte anthropologique de l'Europe et qu'on se remémore les événements historiques, on demeure songeur.

Il est hors de doute qu'il y eut, et qu'il y a encore, des races qui sont plus pacifiques que d'autres ; ou, si l'on veut, des races qui sont plus entreprenantes, plus audacieuses, plus guerrières que d'autres.

Mais est-on bien sûr que de telles distinctions — elles peuvent parfois être suivies très loin dans le temps — soient définitives ? qu'elles soient, pour ces races, des étiquettes indélébiles, représentant exactement et pour toujours un état, une qualité ethnique, au même titre que la couleur de la peau par exemple ? Au cours de son histoire, la même race n'a-t-elle pas été, à de certains moments, pacifique ; à de certains moments, conquérante ? Est-on bien sûr que les conquêtes, les invasions, les grandes modifications sociales, trouvent leurs raisons seulement dans des morphologies particulières ; ou, au contraire, faut-il

éliminer le déterminisme racial pour ne tenir compte, dans l'explication de ces faits historiques, que du facteur mésologique ?

Par exemple, sont-ce véritablement les médiocres conditions d'existence offertes aux Nordiques, par la situation même de leur pays, et leur très forte natalité, qui, seules, expliquent les mouvements guerriers de ces populations, leurs invasions répétées, indéniablement plus nombreuses et, semble-t-il, plus submergeantes que celles des autres ? Certains auteurs, éliminant de tels facteurs et se basant sur des faits — certainement impressionnants, — invoquent la « nature belliqueuse » de ces populations septentrionales. Mais qu'est-ce qu'un tel impératif : la « nature belliqueuse », sinon une partie de cet ensemble de caractères morpho-physio-psychologiques dont le tout constitue la race ?

Je constate qu'une nouvelle école allemande revient à cette « théorie de la forme », s'efforçant de montrer que la structure mentale a sa base dans la structure physique de l'organisme. Mais, sans chercher beaucoup, quelques exemples, en Europe, ne suffisent-ils pas pour infirmer de telles hypothèses ? La Scandinavie et la Suisse n'ont-elles pas, l'une et l'autre, passé par des étapes extrêmement belliqueuses, et ne sont-elles pas devenues, l'une et l'autre, des États nettement pacifiques ? On pourrait objecter que les hommes de ces deux pays ont pu, par delà les formes politiques, dans lesquelles ils sont présentement maintenus, ne pas laisser dépérir leurs états psycho-physiologiques anciens. Par exemple, la France n'a-t-elle pas connu, au cours de la grande guerre, dans les rangs de son armée, des milliers et des milliers de Suisses venus courir cette aventure ? Un tel problème est extrêmement complexe.

A propos des peuples conquérants ne faudrait-il pas, entre autres choses, avant que d'impliquer définitivement la race, liquider un point d'ordre historique ? A-t-on jamais essayé de

définir, avec assez de soins, les causes de quelques grands événements humains ? Par exemple, la cause réelle des invasions mongoles ? des invasions hunniques ? la cause des invasions slaves ou germaniques, etc. ?

On dit toujours que, « se sentant à l'étroit dans leur pays »... tels Barbares se mirent en route. Cette phrase veut-elle dire que, les conditions économiques de telle ou telle région étant devenues trop défavorables pour permettre la vie normale des groupes qui les habitaient, il fallut, à toutes forces, aller chercher ailleurs de la nourriture ? C'est possible ; alors il faut croire qu'on a compté le nombre des habitants et ce que produisait le pays, et qu'on a constaté que la balance économique était déficitaire au point de nécessiter cet événement formidable, dont les conséquences peuvent être si désastreuses, qu'est un départ en masse ?

En opposition avec de pareilles données, n'a-t-on pas connu, au cours de l'Histoire, et ne connaît-on pas encore, en beaucoup d'endroits de la terre, des famines effroyables — endémiques en plusieurs pays — et qui n'ont jamais causé de véritables émigrations ?

*
*
*

Les caractères morphologiques retenus pour constituer les classifications humaines des divers États, et les discriminations ethniques que nous avons établies, ont pu paraître, à quelques-uns, trop simplistes. Dans un ouvrage comme celui-ci, il ne pouvait pas en être autrement. Nous savons pertinemment, par exemple, que la Belgique, ou la Hollande, ou l'Italie, si elles sont principalement peuplées par deux races, sont aussi habitées par des représentants d'autres races et de nombreux métis de ces deux races. D'après le plan que nous avons tracé, nous avons dû nous en tenir aux lignes essentielles, tenter de faire ressortir les éléments primordiaux composant la popu-

lation considérée. D'ailleurs, dans l'état actuel des enquêtes anthropologiques, il eût été bien difficile d'aller au delà du point que nous avons choisi. Aucun pays en Europe ne connaît assez les détails de sa composition ethnique pour se permettre d'en dresser des cartes précises. A maintes reprises, là où les enquêtes locales, suffisamment poussées, avaient fait apparaître des éléments humains nettement différents du corps principal, nous les avons enregistrés et nous avons essayé d'en interpréter la physionomie. En plusieurs États — la Scandinavie, l'Irlande, l'Italie, les régions limites hollando-belges, etc. — nous avons constaté des îlots ethniques du plus haut intérêt.

Nous sommes si mal renseignés sur les compositions humaines des États européens — on peut juger de par cela ce que nous savons des régions en dehors de l'Europe ! — que l'une des premières tâches qu'assuma, lors de sa création, l'Institut international d'Anthropologie, fut de s'informer, avec les détails nécessaires, de la composition ethnique des États faisant partie de l'Institut; de demander la publication de monographies indiquant les peuples ou les races entrés successivement dans ces divers pays pour y donner naissance à la population actuelle.

Malgré la remarque ci-dessus, j'aimerais que le lecteur emportât la nette impression que, contrairement à ce que beaucoup imaginent, ce n'est point un chaos que le domaine de l'Ethnologie. Nos classifications ne sont pas définitives, loin de là. Elles subiront, sans doute, encore bien des modifications. Mais quel chemin parcouru depuis cinquante ans ! Là où il semblait n'y avoir, comme aux premiers temps de la Genèse, que désordre et imprécision, l'ordre graduellement s'établit et la netteté apparaît. La lumière, chaque jour davantage, pénètre dans les parties les plus obscures de nos connaissances. En ce moment-ci, sans doute, nous pensons

principalement à l'Europe; mais les autres continents verront, à leur tour, cet ordre et cette précision.

Un certain nombre de problèmes, où l'Histoire est intéressée au premier chef, ont déjà été résolus par l'Anthropologie.

Ainsi nos idées sont devenues plus précises au sujet des peuplements primitifs de diverses parties de l'Europe; nos connaissances sont plus exactes au sujet des chemins par lesquels passèrent plusieurs migrations; un peu partout la direction des recouvrements ethniques nous apparaît plus claire : le peuplement de la Chine n'a pas eu lieu du Sud au Nord; les races polynésiennes ne peuvent être issues de la Malaisie, etc. Des influences ethniques, considérées *a priori* comme très importantes, se sont révélées quasiment inexistantes (influence phénicienne en Afrique; influence germanique en Ibérie; influence romaine dans les pays de langue latine, etc.). Nos points de vue ethnogéniques, autrefois uniquement guidés par les récits des historiens anciens et les affirmations des linguistes, doivent être, presque partout, révisés. D'autre part, nos recherches ont fait surgir par-ci par-là l'influence d'un groupe ethnique presque oublié; par exemple les Wendes dans la Saxe. Le peuplement d'une partie de l'Europe centrale, dès l'âge de la pierre polie, s'est effectué non seulement en remontant les voies fluviales, mais, aussi et surtout peut-être, par les cols alpins; la localisation même de certains groupes ethniques est mieux connue; et des filiations plus acceptables, dans le temps et dans l'espace, peuvent être envisagées.

Notre plus vif désir serait que ce volume contribuât à montrer, là où il n'existe pas encore, l'intérêt des recherches anthropologiques, et à redonner, là où cet intérêt s'est un peu atténué, un nouvel élan en leur faveur. Tant de problèmes sont liés à une connaissance plus complète, plus exacte de nos éléments ethniques : la biologie des races à laquelle, avec

ardeur, se vouent en ce moment-ci quelques hommes, notamment les Suédois, ne vaudra qu'autant que les enquêtes analytiques auront été assez activement poussées pour pouvoir isoler de la masse les groupes divers qui la composent.

*
* *

Faut-il indiquer quelques-uns des problèmes importants qui restent offerts à nos recherches ?

C'est d'abord l'origine des populations aux yeux bleus, rencontrées dans une grande partie de l'Asie centrale et surtout occidentale. Sont-elles un reliquat des bandes germaniques ayant passé, à une date connue, en Asie Mineure ? Faut-il, pour expliquer la présence de ces individus, remonter plus loin encore dans le passé et faire intervenir les populations néolithiques de la Russie méridionale, prédécesseurs possibles de la race germanique ? Mais quelle est l'origine première de cette race que nous nous plaisons à considérer comme européenne ? L'est-elle réellement ?

Comment interpréter un cas unique dans l'histoire du monde : ce qui s'est passé dans l'Attique entre 500 et 300 avant Jésus-Christ alors que surgit, dans un laps de temps relativement si court, une si merveilleuse floraison d'hommes illustres ? Concentration des meilleures races, a-t-on dit, mais quelles races ? Influences du milieu, mais quelles influences ?

Les squelettes rencontrés dans le Néolithique portugais de Mugem pourraient-ils être envisagés — une partie d'entre eux au moins, les Brachycéphales — comme appartenant à l'Afrique du Nord ? Et le problème de cette vieille race ibérique est-il à ajouter aux problèmes que nous avons soulevés, dans les premiers chapitres de ce volume, relativement à un peuplement de l'Europe, au Paléolithique, par des populations arrivées de l'Afrique orientale ?

Les diverses civilisations paléolithiques sont-elles aux mains

de populations ethniquement différentes et la disparition, dans les passés pleistocènes, de tel facies social, correspond-elle à la disparition d'une race ? Par exemple, la civilisation moustérienne est-elle l'apanage, comme il semble, de l'*Homo Neanderthalensis* ? La brusquerie avec laquelle s'est éteinte la civilisation magdalénienne est-elle due, comme on l'a cru, à un changement ethnique ?

Combien d'autres questions se pressent sous notre plume !

*
* *

Parmi les résultats des enquêtes anthropologiques modernes, il en est plusieurs qui modifient radicalement les conceptions que nous nous faisons — un peu théoriquement, par une extension trop facilement imaginée comme légitime — de certaines associations humaines, dans certains endroits de l'Europe.

Nous en avons indiqué quelques-unes des plus intéressantes, et nous avons parfois rappelé aux historiens le profit, qu'en de telles occurrences, ils pourraient retirer des analyses anthropologiques. Dans le chapitre consacré à la Scandinavie, nous avons constaté, sur ce fonds humain dont l'unité dolichocéphale paraissait indiscutée, — tellement qu'elle nous sert, dans nos cours et dans nos discussions, comme un exemple, — de fortes colonies de Brachycéphales. Les territoires de la côte sud-ouest de la Norvège, dont Stavanger est le chef-lieu, ont presque la moitié de leurs habitants dont l'indice céphalique atteint et dépasse 82 ! C'est une brèche imposante dans cette citadelle qui paraissait de construction si homogène de la race Nordique. N'est-ce pas aux historiens, maintenant, à intervenir ?

Et sans quitter la mer du Nord, rappelons une autre très importante constatation ethnologique. Tout à fait au large de la Norvège, sur la route de l'Islande, les îles Far-Oer renferment une population particulière, dont la présence, en cet endroit, est une énigme. Beaucoup de ces pêcheurs sont de

haute stature et brachycéphales. Qui, parmi nous, se serait attendu, dans un tel endroit, à une telle image ethnique?

Des hommes appartenant à ce même groupe peuplent également les Schetland et, de l'autre côté de la mer du Nord, les bords de l'Écosse. Il ne semble donc y avoir aucun doute : la partie septentrionale de la mer du Nord, sur ses deux rivages, et dans les îles, est habitée par des gens appartenant principalement à deux races : à la race Nordique, dolichocéphale — ce que nous avons toujours enseigné, — et à cette autre race, caractérisée par sa brachycéphalie et sa haute stature. Cette dernière, qui est-elle?

Gray considère les hommes qui la composent comme apparentés aux Dinariques. Alors, qu'on se rappelle l'habitat principal de cette race ! Les côtes adriatiques et ioniennes, avec un hinterland plus ou moins étendu, sont le royaume des Dinariques. Ceux-ci auraient-ils traversé toute l'Europe ? A quel moment ? Aux temps préhistoriques ? Aux temps historiques ? Et alors sous quel nom ? Et comment ? Quels sont les chemins suivis par ces Dinariques dans leur marche à travers le continent ? Quelle est, sur les bords de la mer du Nord, leur première étape ? Elle n'est pas indifférente à connaître ! L'Écosse, ou la Scandinavie ? A quel moment s'embarquèrent-ils de l'un de ces points pour aller à la recherche de l'autre ?

Que de questions — ce ne sont là que les premières — soulèvent ces résultats d'une enquête qui, au premier abord, paraissent n'être qu'un simple enregistrement scientifique nouveau !

Peut-être cette migration des Dinariques — si nous devons l'accepter — remonte-t-elle assez haut dans le passé ? Peut-être est-ce à l'âge du bronze que, par le Tyrol, — ou la Bavière, — l'Allemagne septentrionale et le Schleswig, ils passèrent en Scandinavie ?

Encore une fois, qu'elle le veuille ou non, l'Histoire ne peut plus se passer de l'Anthropologie.

*
* *

Plusieurs chapitres de ce livre ont montré à quel degré, parfois, il faut être prudent, lorsqu'on veut interpréter les différences morphologiques offertes par des régions où les types géographiques ou économiques sont variés et semblent, à cause de cette variété même, nous donner aussitôt la clef des phénomènes. En compulsant la littérature, presque à chaque pas nous avons trouvé des explications de cet ordre, après lesquelles il a fallu mettre des points d'interrogation. A cet égard, certaines régions de l'Allemagne ont été démonstratives. Par exemple, en Thuringe, où, dans un milieu d'apparence ethnique semblable, les conditions économiques défavorables semblaient — si l'on suit les théories courantes — devoir diminuer la stature humaine, nous avons constaté des tailles bien supérieures à celles fournies par des régions beaucoup plus favorisées économiquement. C'est que les interprétations de cette nature ont simplement oublié que le monde n'est pas peuplé par les représentants d'une race unique !

Il en a été de même pour ce qui touche à l'influence des milieux physiques. Dans bien des pays nous avons constaté à quel point les auteurs s'étaient torturé l'esprit pour accorder certains états morphologiques et certains cadres naturels. Combien il eût été plus simple de faire appel aux seuls facteurs qu'ils avaient oubliés : les diversités des races humaines ! C'est pour avoir méconnu les immenses services que l'Anthropologie pouvait rendre à la Géographie humaine, à l'Économie, à la Sociologie, que tant de théories inexactes ont été édifiées, qu'il nous faudra démolir ; que tant de papier a été noirci, qu'il nous faudra laisser dormir prudemment dans l'ombre apaisante des Bibliothèques.

Les expériences décevantes sont souvent fort utiles. Mais encore est-il nécessaire que leurs résultats ne soient pas oubliés.

Il est un problème dans la composition duquel l'Anthropologie et l'Histoire sont intimement liées, dont on parle beaucoup maintenant, — dont on reparle, devrait-on dire, car l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* repose en partie sur lui, — qui inquiète légitimement un bon nombre d'esprits. Je veux parler des mélanges ethniques, des métissages et des résultats qui peuvent en découler en faveur des Blancs ou contre eux.

Divers cas peuvent être envisagés, j'en examinerai deux à titre d'exemples :

I. — Deux groupes imposants d'Indiens américains — appartenant peut-être à la même race, et cela n'est pas indifférent à constater — ont créé les grandes civilisations du Mexique et des Plateaux andins. L'arrivée des Espagnols détruisit complètement cette double civilisation. Et l'on sait ce que sont devenus les descendants des Mexicains et des Incas : par leur aspect et leur culture, beaucoup d'entre eux ne sont guère plus que des caricatures américo-espagnoles assez lamentables.

En certains lieux cependant, et les renseignements venus de points divers concordent, on constate que les indigènes — après une longue servitude — se remettent au premier rang ; qu'ils deviennent les animateurs de la vie sociale. Cette page d'histoire n'est-elle pas du plus haut intérêt ? Que s'est-il passé ? A quelles causes attribuer ce retour ? Est-il dû seulement aux influences de milieux renouvelés ? au seul jeu des circonstances ? Autrement dit, les hommes eux-mêmes n'y ont-ils qu'une part minime, une part de simple présence ? Ou au contraire, ce changement trouve-t-il ses raisons dans ces éléments mystérieux que nous appelons les possibilités propres des races ? Et n'avons-nous pas assez d'exemples des victoires des hommes sur les milieux physiques les plus défavorables pour avoir le droit d'imaginer une telle hypothèse ?

Admettons qu'en l'espèce les hommes soient seuls en cause, puisque le milieu lui-même, depuis quelques siècles, n'a pas changé. Si le nouveau groupe social est de race pure, il faudrait admettre qu'en dehors de toutes autres contingences, la race est susceptible de présenter des phénomènes d'élasticité extraordinaire — dans le sens où le mot est compris des physiciens — dont, pour l'heure, nous ne saisissons absolument pas le mécanisme. Une telle constatation nous ramènerait aux vieilles conceptions mystiques de la fortune des empires et de leurs revers, suivis peut-être, un jour, de nouvelles fortunes ; ce serait du véritable fatalisme historique. Si le groupe social en question est métissé, nous pouvons alors imaginer l'intervention de ces facteurs encore trop insuffisamment connus des historiens... et aussi des anthropologistes, que nous appelons d'un mot vague : les facteurs de la race. N'a-t-on pas constaté, dans cet ordre d'idées, des faits qui pourraient être extrêmement suggestifs ? Hunt a montré que les cerveaux des Mulâtres faisant retour aux Blancs sont notablement plus lourds que ceux des Mulâtres faisant retour aux Noirs.

Pour ne considérer que le cas ci-dessus, est-ce l'introduction du sang des Blancs qui, dans la majorité des cas, est la cause du relèvement social dont il a été parlé ? S'il en est la cause, quelle quantité est nécessaire pour obtenir, dans un groupe d'apparence épuisé, un tel changement, un tel rajeunissement ? Un métissage par demi-sang suffit-il ? ou l'hybridation doit-elle être poursuivie, au quart, au huitième, plus loin encore, jusqu'au moment enfin où l'influence européenne est devenue tellement prépondérante que l'autre influence est presque effacée ?

Et dans le cas d'une telle forte proportion de sang européen, quelle est la valeur efficiente de la petite proportion de sang indigène qui subsiste ? Doit-elle être considérée, dans des pays où les Européens s'amollissent si facilement, comme la puissance déflagrante des qualités européennes qui, sans elle,

resterait à l'état latent ? La chimie nous montre qu'il suffit, dans bien des cas, d'ajouter une quantité extrêmement faible d'une substance particulière pour modifier, du tout au tout, une combinaison. Et l'on sait le retentissement, dans la physiologie, des interventions glandulaires endocriniennes.

Le structure, avec tout ce que ce mot contient, ayant été modifiée, il en résulterait, pour la race nouvelle ainsi créée, des possibilités également nouvelles. C'est presque de la mystique physiologique ! Nous nous sommes demandé tout à l'heure s'il fallait croire à de tels rapports.

II. — La race blanche ne risque-t-elle rien à se laisser pénétrer par des sangs étrangers ?

Que nous en soyons satisfaits ou mécontents, les mélanges ethniques se poursuivent, progressent partout. Mais il faut s'entendre. Lorsque deux populations de langues et de noms différents, mais d'origine ethnique semblable, fusionnent, Italiens et Français de la race Méditerranéenne, Scandinaves et Allemands de la race Nordique, par exemple, — il n'y a pas de danger vis-à-vis de l'hérédité, de l'un et de l'autre groupe. Ils garderont l'un et l'autre leurs qualités propres, leurs valeurs raciales. Mais là où l'amalgame s'accomplit entre deux races très différentes, peut commencer un véritable péril pour l'Eugénique.

La formule médicale qui dit : « Croisez les races » est issue d'une lutte qu'on a crue nécessaire — l'est-elle ? — contre les mariages consanguins. Elle ne devrait pas être étendue inconsidérément — tout au moins jusqu'au moment où nous aurions à son sujet des renseignements plus convaincants.

On peut croire que l'influence du sang des Blancs serait le salut social de certaines races considérées comme inférieures ; mais mesure-t-on d'autre part l'influence, sur l'Histoire, du phénomène inverse, l'introduction d'un sang étranger pénétrant dans notre sang, lui imposant ses qualités propres, neutralisant les nôtres, ou les faisant dévier ?

Il y a aux États-Unis, selon une statistique américaine que j'ai sous les yeux, huit millions environ de Nègres pur sang, et deux millions de mulâtres. On estime qu'au cours des vingt dernières années, le nombre des mulâtres a augmenté deux fois plus vite que celui des Noirs. Quelle est la valeur de ces hybrides ? On la dit partout fort médiocre, inférieure même à celle des Noirs. Alors que sera, dans 100 ans, dans 150 ans, la physionomie ethnique de certains États américains ? quels chapitres d'Histoire écriront à ce moment-là ces métis ? Si, par exemple, une aventure identique à celle de la grande guerre se déclenchait, quelle serait l'attitude d'un pays dans lequel les Nègres et les Mulâtres ou les autres métis atteindraient une proportion considérable, constituant une partie imposante du corps des citoyens ? L'Histoire, alors, se répéterait-elle ?

La violente résistance qu'ont faite de nombreux Yankees à l'introduction des Noirs dans n'importe quel compartiment de la société américaine a été sans doute guidée par un égoïsme de caste ; et beaucoup l'ont blâmée. Mais ne l'a-t-on pas aussi envisagée comme une poussée de l'instinct racial qui, inconsciemment, pressent toutes les conséquences de ces mélanges humains trop dissemblables, diminuant à chaque fois la « puissance ethnique » des Blancs ; toutes les dépréciations des valeurs ; toutes les tares qui peuvent survenir, tous les fléchissements politiques : tout leur retentissement sur l'Histoire ?

Ces problèmes du mélange des races intéressent au plus haut point le passé comme l'avenir de l'Humanité.

*
*
*

Il faut mettre un terme à ce livre qui, facilement, aurait pu doubler le nombre de ses pages.

L'Anthropologie est-elle en mesure aujourd'hui de répondre

avec quelque exactitude aux questions dont on l'accable — comme si elle était un dieu chargé de résoudre tous les problèmes difficiles ? à quelques-unes au moins des questions qui ont été posées dans les premières pages de ce volume ? On a vu qu'elle est encore loin de connaître tout ce qu'elle aimerait savoir.

Comme les autres sciences, d'ailleurs, elle ne réalisera jamais son idéal ; elle n'atteindra jamais qu'une partie de ses désirs. Prenez les mémoires consacrés aux recherches spéciales ; pour simplifier, aux seuls chapitres qui ont été traités dans ce livre : étudiez-les ; vous verrez le peu qu'ils contiennent par rapport à ce que nous convoitons. Grâce à mille efforts convergents, nous avons appris deux ou trois lettres d'un alphabet difficile ou, si l'on préfère, deux ou trois pages d'un très gros volume. Là se bornent nos acquisitions.

Elles ne sont pas négligeables cependant. A leurs débuts, toutes les sciences apparaissent décourageantes, à cause de la multitude des problèmes qu'immédiatement elles placent sous nos yeux. Mais la Zoologie et la Botanique, par exemple, ont eu raison de l'abondance et de la complexité des formes qui étaient soumises à leurs examens. La multitude des étoiles qui, de prime abord, est véritablement fabuleuse, n'a pas découragé les astronomes. Je sais bien que l'Anthropologie présente, du fait de son objet même, des difficultés que ne connaissent pas ces sciences.

Depuis qu'elle s'est individualisée, l'Anthropologie a fait assez de progrès et soulevé assez de voiles pour inspirer la plus entière confiance dans son avenir. Il est certain qu'un jour viendra où nous aurons discerné quelques-uns des mystères devant lesquels, aujourd'hui, nous nous arrêtons, interdits. Il y a trente ans, la plupart des chapitres d'un livre comme celui-ci n'auraient pu être écrits. Le jour où Ripley publia son volume : *The Races of Europa*, et Deniker ses

cartes, ces savants utilisèrent les hachures ou les couleurs pour représenter, par extension, les caractères anthropologiques d'espaces considérables, sur lesquels nous ne savions presque rien.

Il n'y a pas longtemps de cela, et, déjà, nous apportons sur bien des régions, jusqu'alors ethniquement inexplorées, une foule de documents nouveaux. Chaque génération accomplit ainsi sa tâche, offrant ses pierres et son mortier. A la nôtre de ne pas décevoir les légitimes espérances qu'on met en elle : l'Humanité, quelles que soient les formes de son activité (nous en avons donné des preuves), a le plus urgent besoin des secours de l'Anthropologie.

Son aide à l'Histoire, tout importante qu'elle soit déjà, ne fait que commencer.

BIBLIOGRAPHIE

Les astérisques signalent les ouvrages les plus importants. Les ouvrages essentiels sont marqués de deux astérisques.

AMMON (O.), <i>Zur Anthropologie der Badener. Berichte über die von Anthr. Kommission... vorgenommenen Untersuchungen</i> , Jena, 1899, in-8°, 15 cartes.....	* I
ANOUTCHINE, <i>De la distribution géographique de la taille de la population masculine en Russie</i> (en russe). Mémoires de la Société russe de géographie, tome VII, fascicule I, 1889, avec 10 cartes.....	* II
APOSTOLIDÈS, <i>Quelques mesures sur le vivant prises en Grèce</i> . Bull. de la Soc. d'Anthropologie, Paris, 1883.....	III
ARAGON Y ESCANCENA, <i>Breve estudio antropologico acerca del pueblo Maragato</i> . Annales de la Soc. espag. d'hist. nat., t. XXX, 1902.....	IV
AUERBACH, <i>Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie</i> , Paris, 1898.....	* V
ARANZADI Y UNAMUNO Y L. HOYOS, <i>Un avance á la Antropologia de España</i> . Annales de la Soc. esp. d'hist. nat., Madrid, 1892.	VI
ARBO, <i>Ya-t-il eu des immigrations successives dans la péninsule Scandinave?</i> Revue norvégienne Ymez, Stockholm, 1900.....	VII
BASSANOVITCH, <i>Matériaux pour l'ethnographie sanitaire de la Bulgarie, district de Lom</i> , Sofia, 1891 (en bulgare, cité par Deniker).....	* VIII
BAYE (DE), <i>Les Juifs des montagnes et les Juifs Géorgiens, souvenirs d'une mission</i> , Paris, 1902.....	IX
BEDDOE, <i>Histoire de l'indice céphalique dans les îles Britanniques</i> . L'Anthropologie, Paris, 1894.....	X
BELDICEANO, <i>Station préhistorique de Coucoutei</i> (Moldavie). Bull. Soc. anthrop. Paris, 1889. — <i>Nouvelles idoles de Coucoutei</i> . Ibid., Paris, 1890.....	XI
BERGERON, <i>Relations des voyages en Tartarie de Fr. Guillaume de Rubruquis, Fr. Jean du Plan Carpin, etc.</i> , Paris, 1634. — <i>Un traité des Tartares, etc.</i> Paris, 1634.....	XII
BERTHOLON, <i>Deux crânes phéniciens trouvés en Tunisie</i> . L'An-	

- thropologie, Paris, 1890. — *Documents anthropologiques sur les Phéniciens*. Bull. Soc. anthrop. Lyon, 1892. — *Identité des caractères anthropologiques des Basques et des Phéniciens*. Bull. Soc. anthr. Paris, 1896. XIII
- BERTHOLON et CHANTRE, *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*, Lyon, 1913. ** XIV
- BERTRAND, *Nos origines, la Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes*, Paris, 1891. XV
- BEUCHAT, *Manuel d'archéologie américaine*, Paris, 1912. ** XVI
- BLUMENBACH, *Decades craniorum*. XVII
- BOLK, *Répartition du type blond et du type brun dans les Pays-Bas*. Bull. et Mém. Soc. d'anthropol. Paris, 1905. XVIII
- BOUÉ, *La Turquie d'Europe*, Paris, 1840. XX
- BOULE, *Les hommes fossiles*, Paris, 1921. ** XXI
- » *L'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints*. Annales de paléontologie, Paris, 1911-1913. ** XXII
- BREUIL, *Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques. La caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne)* par Cartailhac et l'abbé Breuil, Monaco, 1906. XXIII
- BROCA, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1886. — *Remarques sur les ossements des cavernes de Gibraltar*. Bull. de la Soc. d'anthropol. Paris, 1869. XXIV
- » *Sur les crânes des Grottes de Baye*. Bull. de la Soc. d'anthr. Paris, 1875. XXV
- » *Instructions générales pour les recherches anthropologiques sur le vivant*, Paris, 1879. * XXVI
- » *Instructions craniologiques et craniométriques*, Paris, 1875. * XXVII
- BRUNHES et VALLAUX, *La géographie de l'histoire*, Paris, 1921. XXVIII
- BUCHTELA, *Vorgeschichte Böhmens. Nordböhmen, bis zur Zeit um Christi Geburt*, Prague, 1899; analysé par S. Reinach, l'Anthropologie, 1900. XXIX
- BURCKHARD, *Untersuchungen über die erste Bevölkerung des Alpengebirgs*. Arch. f. Schweiz. Gesch., t. IV. XXX
- BUTUREANU, *Rasele preistorice de la Cucuteni*, Asoc. rom. pent. inaintarea si respândirea sciintelor, Congresul de la Iasi, 1902. XXXI
- CAPITAN, *Les Silex tertiaires d'Ipswich (Angleterre)*. Revue anthropologique, Paris, 1922. — CAPITAN, FOURMARIEZ, FRAIPONT, HAMAL et LOHEST, *Conclusions de l'enquête sur les silex d'Ipswich*. Revue anthropol., Paris, 1923. XXXII
- CAPUS, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1896. — *Sur la taille en Bosnie*. Bull. de la Société d'anthrop. Paris, 1895. XXXIII
- CARTAILHAC, *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, 1886. ** XXXIV
- » *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*, Paris, 1889. XXXV
- » *L'âge de la pierre en Asie*. Cong. des Orientalistes, 1878 (voir Breuil) X XVI

- CERRALBO, *Torralba, la plus ancienne station humaine de l'Europe*. C. R. Congrès de Genève, 1912. XXXVII
- CHABAS, *Étude sur l'antiquité historique*, cité par Bertholon et Chantre. XXXVIII
- CHANTRE, *Crânes de la nécropole de Sidon*. Bull. Soc. anthrop. Lyon, 1894. XXXIX
- » *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, t. I, Paris, 1885; t. IV, Paris-Lyon, 1887. ** XL
- » *Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale*. Archiv. Museum Hist. nat. Lyon, 1895. ** XLI
- » *Rapport sur une mission scientifique dans l'Asie occidentale, spécialement dans les régions de l'Ararat et du Caucase*. Arch. des Missions scient., 1893. XLII
- » *Recherches anthropologiques en Égypte*. Lyon, 1904. ** XLIII
- » *Mission scientifique en Transcaucasie, Asie Mineure, Syrie*. Arch. Mus. Hist. nat. Lyon, 1895. ** XLIV
- » *Aperçu sur les caractères ethniques des Anshoriés et des Kurdes*. Bull. Soc. anthr. Lyon, 1882. XLV
- CHARENCEY, *Races et langues du Japon*. Ass. franç. pour l'avanc. des sciences, 1901. XLVI
- CLARKE, *Voyage en Russie, en Tartarie et en Turquie*, traduit, Paris, 1813, t. III. XLVII
- COLLIGNON, *Étude anthropométrique élémentaire des principales races de la France*. Bull. Soc. d'anthropol. Paris, 1883. ** XLVIII
- CORDIER (H.), *Les Lolos*, T'oung-pao, vol. VIII, n° 5, Leide, 1907; — *L'origine des Chinois*, T'oung-pao, volume XVI, n° 5. XLIX
- CZEKANOWSKY (Y.), *Recherches anthropologiques de la Pologne*. Bull. et Mém. Soc. d'anthropol. Paris, 1920. L
- DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romain*, Paris, 1908. ** LI
- » *Les tumuli de pierres du sud-ouest de la Bohême*, résumé. L'Anthropologie, Paris, 1901. LII
- DENIKER, *La taille en Europe*, 1908. ** LIII
- » *La taille en Europe, 2^e supplément : les Turcs Tatars et les Caucasiens*. Bull. et Mém. Soc. d'anthropol. Paris, 1909. ** LIV
- » *L'indice céphalique en Europe*. Ass. fr. pour l'avanc. des sciences, Paris, 1889. ** LV
- » *Essai d'une classification des races humaines*. Bull. Soc. d'anthropol. Paris, 1889. LVI
- » *Les races et peuples de la Terre*, Paris, 1900. ** LVII
- » *Sur les Kalmouks au Jardin d'acclimatation*. Bull. Soc. d'anthr. Paris, 1883. LVIII
- » *Les peuples balkaniques (surtout les Serbes et les Bulgares) au point de vue anthropologique*. Inst. franç. d'anthropol. (séance du 16 avril 1913). LIX
- DOTTIN, *Les anciens peuples de l'Europe*, Paris, 1916, p. XI. LX
- DOUÏTÉ, *Les Marocains et la société marocaine*. Revue générale des sc., Paris, 1903. LXI

- DRONTSCHILOW, *Beiträge zur Anthropologie der Bulgaren* (thèse de doctorat), Braunschweig, 1914. — *Die Körpergrösse der bulgarischen Rekruten und ihre Verteilung in den einzelnen Distrikten*. Arch. für Anthropologie, Band XIII. LXII
- DUFRENÉ, *Étude sur l'histoire de la production et du commerce de l'étain*, Paris, 1886. LXIII
- DUHOUSSET, *Étude sur les populations de la Perse*, Paris, 1863. LXIV
- DUNCAN WHITE, *Notes on the height and weight of the Hoklo people of the Kwantung province south China*. Journal of the royal Anthropological Inst., 1911. LXV
- DUSSAUD (R.), *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, Paris, 1914. ** LXVI
- Entente internationale pour l'unification des mesures anthropométriques sur le vivant (rapporteurs : Duckworth, Rivet, Schlaginhaufen), compte rendu de la XIV^e session, Genève, 1912 (paru en 1914). LXVII
- FIALA, *Præhistorischen Wohnstätte in Sobunar bei Sarajevo*. Wiss. Mitth. aus Bosnien und der Herzegowina. LXVIII
- FISHBEZG, *The Jews, a study of race and environment*. Contemporary Science series, New-York, 1911. LXIX
- » *Beiträge zur physischen Anthropologie der Nord Afrikanischen Juden*. Zeitschr. für Demogr. und Statistik der Juden, 1905. LXX
- FOLMER, *Nederlandsche Schedels*, Nederl. Tijdschr. voor Geneeskunde, Amsterdam, 1892. LXXI
- FONTES, *Note sur le Chelléen de Casal do Monte (1915) dans les Communicações du Service géologique du Portugal*. — *Station paléolithique de Mealhada. Instruments paléolithiques*, dans la Collection de préhistoire du Service géologique, Lisbonne, 1915. LXXII
- FRAIPONT, *Les Néolithiques de la Meuse*. Bull. Soc. d'antr. Bruxelles, 1898. * LXXIII
- GAET, *Sur les Phéniciens d'Acre*. Bull. Soc. d'anthropol. de Paris, 1886. LXXIV
- GALIPPE, *L'hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines*, Paris, 1905. LXXV
- GAMIO, *Los excavaciones del Pedregal de Sad Angel y la cultura arcaica del Valle de Mexico*. American Anthropologist, 1920. LXXVI
- GAUPP, *Vorläufiger Bericht über anthropologische Untersuchungen an Chinesen und Mandschuren in Peking*. Zeitsch. f. Ethn., 1909 t. XLI, p. 730. LXXVII
- GEIKIE (J.), *The Antiquity of Man in Europe*. Edinburg, 1914. * LXXVIII
- GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Mém. Soc. d'anthropologie* Paris, 1861. LXXIX
- GIRARD, *Les tribus sauvages du Haut-Tonkin*. Soc. de géogr., hist. et descript., 1903. LXXX
- GIUFFRIDA RUGGERI, *Crani egiziani antichi e arabo egiziani*. Atti della Soc. romana d'anthropol., t. XV, fascicule II, 1910. LXXXI

- GIUFFRIDA RUGGERI, *Contributo all' antropologia fisica delle regioni dinariche e danubiane e dell' Asia anteriore*. Archivio per l'Antropologia e l'Etnologia, 1908. * LXXXII
- GLOTZ, *La civilisation égéenne*. N° 9 de l'Évolution de l'Humanité, Paris, 1923. * LXXXII bis
- GLUCK, *Zur physischen Anthropologie der Albanesen*. Wiss. Mitth. aus Bosnien und der Herzegowina, Wien, 1897. LXXXIII
- GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, 1884. * LXXXIV
- GOLDSTEIN, *Die Jüdische Bevölkerung Kanadas*. Zeitschr. für Demogr. und Statist. der Juden, 1909. LXXXV
- GRAY (J.), *Physical characteristics of the People of East Aberdeenshire*. Transact. of the Buchan Field Club, 1895 et 1897. Résumé in Proceed. Brit. Assoc. adv. sc., 1895 (Ipswich). LXXXVI
- GUMPOVICZ, *La lutte des races*, Paris, 1893. LXXXVII
- HAECKEL, *Essai d'une classification des races humaines*. Bull. Soc. anthropol. Paris, 1889. LXXXVIII
- HAHN, *Albanesische Studien*, Iena, 1854. LXXXIX
- HAMY, *Contribution à l'anthropologie de la Haute-Albanie*. Bull. Muséum d'hist. naturelle Paris, 1900. XC
- » *Précis de Paléontologie humaine*, Paris, 1870. ** XCI
- HECQUART, *Histoire et description de la Haute-Albanie*, 1859. XCII
- HELL, *Les steppes de la mer Caspienne*, Paris, 1845. XCIII
- HERVÉ, *Populations mésolithiques et néolithiques de l'Espagne et du Portugal*. Revue mens. de l'École d'anthropologie, Paris, 1899. XCIV
- » *Les Germains*. Revue École d'anthropologie, Paris, 1897. * XCV
- » *Les populations lacustres*. Revue École d'anthropologie, Paris, 1895. * XCVI
- » *Crânes néolithiques armoricains de type négroïde*. Bull. et mém. Soc. d'anthropol. Paris, 1902. XCVII
- HILLEBRAND, *Ueber die neueren paläolithischen Höhlenfunde Ungarns*. Zeitsch. für Ethnol., 1913; et XIV^e Congrès intern. d'anthropol. et d'archéol. préh., Genève, 1912. XCVIII
- HIMMEL, *Körpermessungen in der Bukowina*. Mitteil. der Anthropologie Gesellschaft, Wien, 1888. Voir Revue d'anthropologie, 1889. XCIX
- HIPPOCRATE, *Œuvre des airs, des eaux*, trad. franç. de Littré, Paris, 1839-1861. C
- HIS et RUTIMEYER, *Crania Helvetica*. Sammlung Schweizerischer Schädelform, Bâle et Genève, 1864, 1 vol. in-4° avec atlas. ** CI
- HOERNES, *Der diluviale Mensch*. ** CII
- HOPPELER, *Untersuchungen über die erste Bevölkerung des Alpengebirgs*. Arch. für Schweiz. Gesch., t. 33. CIII
- HOUSSAY, *Les peuples actuels de la Perse*. Bull. Soc. anthr. Lyon, 1887. CIV
- HOUSÉ (E.), *Rapport sur les crânes de la province de Namur (Wancennes, Franchemont, Bois des Sorcières près de Florennes)*. Bull. Soc. anthropol. Bruxelles, 1883, t. II. CV

- HOUSÉ (E.), *Comparaison des indices céphalométriques et craniométriques*. Bull. et Mém. Soc. d'anthropol. Bruxelles, 1887, t. V..... CVI
- » *Communication préliminaire sur quelques nouveaux caractères qui différencient les races en Belgique*. Bull. Soc. d'anthr. Bruxelles, 1888..... CVII
- HOUSÉ (E.), *Les Francs des cimetières de Belgique, Étude anthropologique*. Bull. Soc. d'anthropol. Bruxelles, 1891, t. IX..... CVIII
- » *Les néolithiques de la province de Namur*. C. R. Congrès d'archéol. et d'histoire, 1903, Namur, 1904..... ** CIX
- » *L'indice nasal des Flamands et des Wallons*. Bull. de la Soc. d'anthr. Bruxelles, 1882..... CX
- » *La taille et la circonférence thoracique, etc., des Flamands et des Wallons*. Bull. de la Soc. d'anthropol. Bruxelles, 1888..... CXI
- » *L'indice céphalique de la Belgique*. Bull. Soc. anthr. de Bruxelles, 1887..... ** CXII
- HOYOS SAINZ, *Caractères généraux de la Crania Hispanica*. C. R. du XIV^e Congrès intern. d'anthropol. et d'archéol. préhistoriques, Genève, 1912, t. II..... CXIII
- HRUCEWICZ, TALCO, *Les Aryens, Contribution à l'anthropologie des Grands Russiens. Les schismatiques Seméiskie (Starobriadtzi) de la Transbaïkalie* (en russe), Tomsk, 1898..... CXIV
- HUBERT (H.), *La date de l'arrivée des premiers Bretons en Grande-Bretagne*. L'Anthropol., Paris, 1922..... CXV
- HUGUET, *Les Juifs du Mzab*. Bull. et Mém. de la Soc. d'anthropol. Paris, 1902..... CXVI
- HUXLEY, Journ. Ethnol. Soc. London, 1870..... CXVII
- ITALIA-NICASTRO, *Sur les Phéniciens d'Acre*. Bull. Soc. d'anthropol. Paris, 1886..... CXVIII
- JACQUES (V.), *L'ethnologie préhistorique dans le Sud-Est de l'Espagne*. Bull. de la Soc. d'anthropol. Bruxelles, 1888, t. VI..... CXIX
- » *La Zélande, compte rendu du cinquième Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique*. Bull. Soc. d'anthr. Bruxelles, t. VIII..... CXX
- JANKO (J.), *Magyarische Typen, 1^{re} série. Die Umgebungen des Balaton*; Ethnogr. Samml. des Ungar. Nationalmuseums, II, 1900, in-4^o, av. 24 pl..... CXXI
- JOHANSEN (avec la collaboration de KNU JESSEN et de HERLUF WINGE), *Une station du plus ancien âge de la pierre dans la tourbière de Svædborg*, Copenhagen, 1920..... * CXXII
- JORGA, *L'Art populaire en Roumanie*, 1923..... CXXII bis
- KEITH, *The Antiquity of Man*, London, 1915..... ** CXXIII
- KHANIKOFF, *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*. Mém. Soc. de géogr. Paris, 1866..... CXXIV
- KLEIWEG de ZWAAN, *Divers ouvrages sur l'Anthropologie de la Malaisie*, Amsterdam, 1908..... CXXV
- KOGANÉI (Y.), *Kurze Mittheilung über Messungen an männlichen*

- Chinesen-Schädeln*. Intern. Zentral Blatt für Anthropol., 1901..... CXXVI
- KOGANÉI (Y.), *Messungen an Chinesen*. Mitth. der Medicin Fakultät der Univers. Tokyo, 1903, tome VI..... CXXVII
- KOPERNICKI (MAJER et), *Caractères physiques des populations de la Galicie* (en polonais). Recueil de documents publiés par l'Ac. des sc. de Cracovie, t. I, 1877; t. IX, 1885..... ** CXXVIII
- KRUKOWSKY, *Les fouilles des cavernes de la chaîne de Cracovie, Wielun*. Soc. des sc. de Varsovie, décembre 1920, Archiwum nauk antropologicznych, t. I, n^o 6..... CXXIX
- LAGNEAU, *Anthropologie de la France*. Extrait du Dict. encycl. des Sc. méd., Paris, 1879..... ** CXXX
- LALANNE, *Bas-reliefs à figuration humaine de l'abri sous roche de Lausse (Dordogne)*. L'Anthropologie, 1912..... CXXXI
- LAPOUGE, *Les sélections sociales*, Paris, 1896..... ** CXXXII
- » (Vacher de Lapouge), *L'Aryen et son rôle social*, Paris, 1889..... ** CXXXIII
- LARTET, *Note sur la découverte de silex taillés en Syrie, accompagnée de quelques remarques sur l'âge des terrains qui constituent la chaîne du Liban*. Bull. Soc. géol. de France, 19 juin 1865..... CXXXIV
- LE BON, *De Moscou aux monts Totras : étude sur la formation actuelle d'une race*. Bull. Soc. géogr. Paris, 1881..... CXXXIV bis
- LEBZELTER, *Unsere Kenntnisse von der physischen Beschaffenheit der Völker Österreichs*. Zeitschr. für österr. Volkskunde, Wien, 1914..... * CXXXV
- LEGENRE, *Études anthropologiques sur les Chinois du Setchouen*. Bull. et Mém. Soc. anthropol. Paris, 1910..... CXXXVI
- LEHMANN-NITCHE, *Ueber die langen Knochen der südbayerischen Reihengräber-Bevölkerung*, München, 1895..... CXXXVII
- LEJEAN, *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha, 1861..... CXXXVIII
- LENHOSSEK, *Des déformations artificielles du crâne en général, etc.*, Budapest, 1880..... CXXXIX
- » *Die Ausgrabungen zu Szeged-Othalom, etc.*, Wien, 1886..... CXL
- LENCEVICZ, *Population des montagnes de Kielce au point de vue anthropologique*, dans les publications de la Soc. des sc. de Varsovie, 1916, p. 565, résumé en français, p. 603..... CXLI
- LISSAUER, *Crania prussica*. Zeitschrift für Ethnologie, 1874. — *Crania prussica*. Zeitschr. für Ethnol., 1878..... * CXLII
- LIVI, *Antropometria militare : Risultati ottenuti dallo spoglio fogli sanitari dei militari delle classi 1859-63*. Parte I, *Dati antropologici ed etnologici*, Roma, 1896. Parte II, *Dati demografici e biologici*, Roma, 1905..... ** CXLIII
- LUSCHAN (PETERSEN et), *Reisen in Lykien und Kibyratis*, Wien, 1889..... ** CXLIV
- » *Voelker, Rassen, Sprachen*. Berlin, 1922..... * CXLV
- MACKEPRANG (Ed.), *La taille des conscrits en Danemark*. Mém. sur l'anthrop. du Danemark (en langue danoise), t. I, Copenhagen, 1907 (résumé, par J. Deniker)..... CXLVI

- MAN, *Bijdrage tot de Kennis van de Schedelworm in Walcheren*, in *Nederlands Tijdschrift voor geneeskunde*, 1885....
- MANOUVRIER, *Réponses aux objections contre le Pithecanthropus*. Bull. Soc. anthropol. Paris, 1896....
- MANSUY, *Gisement préhistorique de la caverne de Pha-Binh-Gia* (Tonkin). L'Anthropologie, Paris, 1909....
- MANTEGAZZA et ZANETTI, *Note antropologica nelle Sardegna*. Arch. anthrop. et ethnol., 1876, t. IV....
- MARETT, *Pleistocene Man in Jersey*. Archæologia, LXII, 1911.
- MATIEGKA, *Contribution à la connaissance de la constitution physique des habitants du Nord-Ouest de la Bohême*, résumé in Mitth. Anth. Gesells. Wien, t. XXII, 1892; — *Origine et progrès des études anthropologiques des pays tchèques*, 1898....
- MAYET, *Note sur les sciences anthropologiques en Hollande et en Belgique*, Lyon, 1902....
- MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, 1918....
- MEISNER (D^r), *Zur Statistik der Körpergrösse der Schleswiger Wehrpflichtigen*. Arch. f. Anthr., t. XIV, 1883. — *Die Körpergrösse der Wehrpflichtigen im Gebiete der Unterelbe, insbesondere in Holstein*. Arch. für Anthropologie, t. XVIII, 1889....
- » *Die Körpergrösse der Wehrpflichtigen in Mecklenburg*. Arch. für Anthropologie, t. XIX, 1891....
- MENDES CORREA, *Origine of the Portuguese* (separata de l'American Journ. of Physical Anthropology). Voy. Archiv. suisses d'anthrop. générale, 1919....
- MERCIER, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I....
- MITRA, *Prehistoric cultures and races of India*, Calcutta, 1920....
- MOCHI, *Sulla antropologia degli Arabi*. Archiv. p. l'Antropologia t. XXXVI, 1907, fasc. 3....
- MOIR, *The occurrence of a human skeleton in a glacial deposit at Ipswich*. Proceedings of the preh. Soc. of last Anglia, I, 1912. — *Further discoveries humanly fashioned flints in and beneath Red-Crag of Suffolk*, Ipswich, 1920-21....
- MONTANDON, *Notice préliminaire sur les Ainou*. Archiv. suisses d'anthr. gén., Genève, 1911....
- MORGAN (J. de), *L'Humanité préhistorique, esquisse de pré-histoire générale*, Paris, 1922....
- » *Recherches sur les origines de l'Égypte, l'âge de la pierre et des métaux*, Paris, 1896....
- MORTILLET (G. de), *Formation de la nation française*, Paris, 1897....
- MORTILLET (G. et A. de), *Le Préhistorique*, Paris, 1900....
- MORTON (S. G.), *Crania ægyptiaca, etc.*, Philadelphia et London, 1844....
- MULLER (S.), *L'Europe préhistorique* (traduit du danois par E. Philipot), Paris, 1907....
- CXLVII
- CXLVIII
- CXLIX
- CL
- CLI
- CLII
- CLIII
- CLIV
- CLV
- CLVI
- CLVII
- CLVIII
- CLIX
- CLX
- CLXI
- CLXII
- ** CLXIII
- ** CLXIV
- CLXV
- ** CLXVI
- CLXVI bis
- * CLXVII

- MUNRO, *Les stations lacustres d'Europe aux âges de la pierre et du bronze*, Paris, 1908....
- MUNSTER, *La cosmographie universelle, etc.*, par Sébastien Monstere, édition de 1714....
- NAVILLE (ÉDOUARD), *Discours au Congrès int. d'arch. et d'anthrop. préhist.*, Genève, 1912....
- NÉOPHYTOS et PALLARY, *La Phénicie préhistorique*. L'Anthr., Paris, 1914. — NÉOPHYTOS, *La Préhistoire en Syrie, Palestine*. L'Anthropol., Paris, 1917....
- NÉOPHYTOS, *Le district de Kerassunde au point de vue anthropologique et ethnographique*. L'Anthropologie, Paris, 1890. — *Le Grec du nord-est de l'Asie Mineure*. Ibid., Paris, 1891....
- NICOLAS, *Inscription phénicienne gravée sur un calcaire schisteux*. Bull. Soc. d'Anthropol. Paris, 1898....
- NICOLUCCI, *Sul l'Antropologia della Grecia*. Atti della R. Acad. delle scienze fisiche e matem. di Napoli, t. III, 1867.
- NIEDERLE, *Sur l'origine des peuples slaves*, Prague, 1896. C. R. par Volkow dans le Bull. de la Soc. d'anthropol. Paris, 1897....
- » *La race slave: statistique, démographie, anthropologie*, Paris, 1916....
- NOPCSA, *Beiträge zur Vorgeschichte und Ethnologie Nordalbaniens*. Wiss. Mitth. aus Bosnien und Herzegowina, vol. XX....
- NOTT (J.-C.) et GLIDDON (G.-R.), *Types of Mankind ethnological researches based upon... etc.*, Philadelphie, 1854....
- OBÉDÉNARE, *Roumains*. Dictionnaire des sciences médicales. — *Présentation de quelques crânes roumains*. Bull. Soc. d'anthropol. Paris, 1874....
- OBERMAIER (H.), *Der Mensch der Vorzeit*, 1912....
- OLECHNOWICZ, *Les caractères anthropologiques de la petite noblesse de Grabowo* (Pologne), 1895....
- OLLIER DE MARICHARD et PRUNER BEY, *Les Carthaginiens en France*. Bull. Soc. d'anthropol. Paris, 1870....
- OLORIZ, *Distribucion geografica del indice cefalico en España deducida del examen de 8268 varones adultos*, Madrid, 1894....
- ORNSTEIN, *Ueber Farbe der Augen, Haare und Haut der heutigen Bewohner Griechenlands*. Gesellsch. für Anthropologie, Berlin, 1879....
- PALLAS, *Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften*, Saint-Petersbourg, 1776-1801....
- PAPILLAUT (G.), *Entente internationale pour l'unification des mesures craniométriques et céphalométriques*, dans les Comptes rendus de la 13^e session du Congrès international d'anthr. et d'archéol. préh., 1906, Monaco, 1907....
- PAULA DE OLIVEIRA (F. de), *Notes sur les ossements qui se trouvent dans le musée de la section géologique de Lisbonne*. C. R. Congrès d'archéol. et d'anthropol.
- ** CLXVIII
- CLXIX
- CLXX
- CLXXI
- CLXXII
- CLXXIII
- CLXXIV
- CLXXV
- ** CLXXVI
- CLXXVII
- CLXXVIII
- CLXXIX
- * CLXXIX bis
- CLXXX
- CLXXXI
- ** CLXXXII
- CLXXXIII
- CLXXXIV
- CLXXXV

- Lisbonne, 1880.....
- PEREIRA DA COSTA, *Da existencia do homem em epochas remotas no valle do Tejo*, Primeiro opusculo: *Notícia sobre os esqueletos humanos descobertos no Baboço da Arrudo* (avec traduction française), Lisbonne, 1865.....
- R. DE SAINT-PÉRIER, *Statuette de femme stéatopyge à Lespugue* (Haute-Garonne). *L'Anthropologie*, Paris, 1922.....
- PIC STAROZINOSTI, *Antiquité de la Bohême*, 1^{re} partie: *La Bohême préhistorique*; 2^e partie: *Le peuple des tumuli de pierre*, Prague, 1900, 1 volume, résumé par Déchelette dans *L'Anthropologie*, Paris, 1901.....
- PICOT, *Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs*, 2^e éd., Paris, 1878.....
- PICHLER, *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, herausgegeben von W. Sieglin, Leipzig, 1902, Heft 2, *Austria Romana*, I.....
- PITTARD (E.), *Un crâne présumé quaternaire trouvé en Espagne*. *Revue de l'École d'Anth. de Paris*.....
- » *Crâne dolichocéphale trouvé dans le vieux Néolithique palafittique suisse*. *Arch. sc. physiques et naturelles*, Genève, 1922. — *Ethnologie des populations suisses*. *L'Anthropologie*, Paris, 1898. — *Découverte de l'âge de la pierre en Albanie*. *Arch. suisses d'anthrop. gén.*, Genève, 1921.....
- » *Ethnologie de la péninsule des Balkans*. *Mém. Soc. de géogr. Genève*, Le Globe, 1904.....
- » *Les peuples des Balkans*, Genève et Paris, 1920.....
- » *Crania Helvetica: I. Les crânes valaisans de la vallée du Rhône*, Genève et Paris, 1909-1910.....
- » *Influence de la taille sur l'indice céphalique dans un groupe ethnique relativement pur*. *Bull. et Mém. Soc. d'anthropol. Paris*, 1905.....
- » *Ethnologie de la Savoie et de la Haute Savoie*. *Bull. Soc. géog. de Genève*, 1900, t. II.....
- PITTARD et TCHÉRAZ, *Le développement de la mandibule et des dents en fonction de la capacité crânienne*. *Ass. franç. pour l'avanc. des sc.* 1906.....
- PITTARD et KARMIN, *La taille humaine en Suisse: I. Le canton du Valais*. *Journal de statistique suisse*, 43^e année, 1907.....
- POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1826.....
- PRICHARD, *Histoire naturelle de l'homme*, traduit par Roulin, Paris, 1843, t. I.....
- » *Researches into the physical history of Mankind*, London, 1837-1841.....
- PRUNER BEY, *Bull. Soc. d'anthropol. Paris*, 1870.....
- QUATREFAGES et HAMY, *Crania ethnica: Les crânes des races humaines*, Paris, 1882.....
- » *Hommes fossiles et hommes sauvages*, Paris, 1884.....
- » *Les Polynésiens et leurs migrations*, Paris,

CLXXXVI

CLXXXVII

CLXXXVIII

** CLXXXIX

CXC

CXCI

CXCII

CXCIII

CXCIV

** CXCV

** CXCVI

CXCVII

CXCVIII

CXCIX

CC

CCI

CCII

CCIII

CCIV

** CCV

** CCVI

- s. d. (1866 ?).....
- QUATREFAGES et HAMY, *L'espèce humaine*, Paris, 1878.....
- » *Introduction à l'étude des races humaines*, Paris, s. d.....
- RANKE (J.), *Die Schädel der Altbayerischen Landbevölkerung*; Beiträge zur Anthr. u. Urgesch. Bayerns, t. II, München, 1871 (1^{re} divis., ch. I à IV); t. III, 1880 (2^e divis., ch. V); t. IV, 1883 (ch. VI et VII).....
- » *Zur Statistik und Physiol. der Körpergrösse der bayerischen Militärschlichtigen in den 7 rechtsrheinischen Regierungsbez.*; Beitr. z. Anthr. u. Urgesch. Bayerns, t. IV, München, 1881, p. 1, 2 cartes.....
- RECLUS (É.), *L'Asie russe*, Paris, 1882.....
- REINACH, *La station néolithique de Jablanica (Serbie)*. *L'Anthropologie*, Paris, 1901.....
- » *L'origine des Aryens*, Paris, 1892.....
- RETZIUS (G.), *Crania suecica antiqua, eine Darstellung der schwedischen Menschenschädel aus dem Steinzeitalter, dem Bronzezeitalter und dem Eisenzeitalter, etc.* Stockholm, 1900.....
- RETZIUS (G.) et FÖRST (C.), *Anthropologia suecica, Beiträge zur Anthropologie der Schweden*, Stockholm, 1902.....
- REYGASSE (M.), *Observations sur les techniques paléolithiques du Nord Africain*, Constantine, 1920. — *Nouvelles études de paléolithologie maghrébine*, Constantine, 1921. — *Études de paléolithologie maghrébine (deuxième série)*, Constantine, 1922.....
- RHODE (J. C.), *Die heilige Sage des Zende Volkes*, Frankfurt am Mein, 1820.....
- RICH, *Narrative of a residence in Kourdistan*, London, 1836.....
- RIPLEY (N. Z.), *The Races of Europe*, London, 1900.....
- RIVET (P.), *Recherches sur le prognathisme*. *L'Anthropol.* Paris, 1909.....
- RIVET, *A propos de l'origine du mot Pérou*. *L'Anthropologie*, Paris, 1911.....
- RIVET et CRÉQUI-MONTFORT, *L'origine des Aborigènes du Pérou et de la Bolivie*. *Acad. Inscript. et Belles-Lettres*, 1914.....
- ROMER, *Résultats généraux du mouvement archéologique en Hongrie*, Budapest, 1878.....
- ROO (P. de), *History of America before Columbus*. Philadelphie, 1900.....
- ROTH (W. E.), *Ethnol. Stud. N. W. Centre Queensland Aborig.*, Brisbane, London, 1897.....
- SARASIN (F.), *Étude anthropologique sur les Néo-Calédoniens et les Loyaltiens*. *Archives suisses d'anthropol.*, 1916-1918.....
- SARASIN (P. et F.), *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon, Die Steinzeit auf Ceylon*, Wiesbaden, 1908.....

** CCVII

** CCVIII

CCIX

* CCX

CCXI

CCXII

CCXIII

CCXIV

** CCXV

** CCXVI

CCXVII

CCXVIII

CCXIX

** CCXX

CCXXI

CCXXII

CCXXIII

CCXXIV

CCXXV

* CCXXVI

** CCXXVII

* CCXXVIII

- SARAUW (G. F. L.), *Ein Stenalders Boplads i Maglemose ved Mullerup Aarboger for Nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1903. Prähistorische Zeitschrift de 1911 à 1914.
- SASSE, *Beitrag zur Kenntniss der Niederländischen Schädel*. Archiv für Anthropol., 1873. — *Nederlandsch tijdschrift voor geneeskunde*, 1884.
- SAUSSAYE (de la), *Numismatique de la Gaule narbonnaise*, Paris, 1842.
- SAVILLE, *The earliest notice concerning the conquest of Mexico by Cortes in 1519*. Indian notes and monographs, 1920.
- SCHENK, *Les sépultures et les populations préhistoriques de Chamblades*. Bull. Soc. vaud. des sc. nat., 1902-1903.
- SCHIMMER, *Erhebungen über die Farbe der Augen, der Haare und der Haut bei den Schulkindern Oesterreichs*. Mitth. Anthr. Gesel., 1884.
- SCHLIZ, *Die vorgeschichtlichen Schädeltypen der deutschen Länder in ihren Beziehungen zu den einzelnen Kulturkreisen der Urgeschichte*. Arch. f. Anthropol., Bd. IX, Braunschweig, 1910.
- SCHMIDT (R. R.), *Die diluviale Vorzeit Deutschlands* (avec la collaboration de E. Koken et A. Schliz), Stuttgart, 1912.
- SCHOENTENSACK, *Der Unterkiefer des Homo Heidelbergensis, aus den Sanden von Mauer bei Heidelberg*. Leipzig, 1908.
- SCHRADER, *L'Asie*, Rev. École d'antr. Paris, 1895.
- SCHUCK, *Ueber die Istro-Rumänen*, Sonderabd. aus Band XLIII der Mitteil der Anthropol. Gesellschaft, Wien, 1913.
- SCHWALBE (G.), *Ueber eine umfassende Untersuchung der physik. antr. Beschaffenheit der jetzigen Bevölkerung des deutschen Reichs*. Correspondenz-Blatt d. Deutsch. anthropol. Gesellschaft, 1903, n° 9.
- SCHWERZ, *Die paläolithischen Forschungen in Ungarn*. Arch. suisses d'antr. gén., Genève, 1916-17.
- SIRET, *Les Cassitérides et l'empire colonial des Phéniciens*. L'Anthropologie, Paris, 1909.
- » *Les origines de la civilisation néolithique (Turdétans et Egéens)*. XIII^e Congrès intern. d'arch. et d'antr., Monaco, 1908, t. II.
- SMITH, *The fossil human skull found at Talgai*. Queensland philosoph. Transact. de la Soc. royale de Londres, 1918.
- SOLAK, *Persien, das Land und seine Bewohner*, Leipzig, 1845, cité par le Nouveau Dictionnaire de géographie universelle.
- SOLLAS (W. J.), *Paviland cave*. Journ. of the Roy. Anthropol. Inst., 1913.
- SPENCER et GILLEN, *The Northern tribes of Central Australia*, London, 1904. — *The Across Australia*, deux volumes, London, 1912.
- SPINDEN, *A study of Maya Art*, Cambridge, 1913 (cité par

CCXXXIX

CCXXX

CCXXXI

CCXXXII

CCXXXIII

CCXXXIV

CCXXXV

** CCXXXVI

CCXXXVII

CCXXXVIII

CCXXXIX

CCXL

CCXLI

CCXLII

CCXLIII

CCXLIV

CCXLV

CCXLVI

** CCXLVII

- Vignaud, p. 44).
- STAR (F.), *Lolo objects in the Public Museum Milwaukee*. Bull. of the Public. Mus. of the City of Milwaukee, vol. I, 1911.
- STOLYHWO, *Les fouilles préhistoriques dans la caverne Dziewicza à Lazy près Olkusz*. Soc. des sciences de Varsovie, Arch. Nank anthropologiczných, I, n° 4.
- STRABON, *Géographie*, trad. de la Porte du Theil, Gesselin, Coray, etc., Paris, 1805-1819.
- TAPPEINER, *Die Abstammung der Tiroler und Raetier auf anthropologischer Grundlage*, Innsbruck, 1894.
- THIERRY, *Histoire des Gaulois*, Paris, 1898.
- TOCILESCO, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Paris, 1899.
- TOPINARD (P.), *Éléments d'anthropologie générale*, Paris, 1885.
- » *Étude sur les races indigènes de l'Australie*. Bull. Soc. d'antr. gén., Paris, 1872.
- TORII (R. et K.), *Études archéologiques et ethnologiques des populations primitives de la Mongolie orientale*. Journ. of College of science, Imperial University of Tokyo, 1914.
- » *Les Aborigènes de Formose*. Journ. of the College of sc., Imperial University of Tokyo, 1910.
- TRIETSCH (D.), *Die Juden in Palestina, e.c.* Zeitschrift für Demographie und Statistik der Juden, 1911.
- UFALVY, *Le Ferghana Kuldja, etc.* Iconographie et anthropologie irano-indienne, Paris, 1879.
- VAILLANT, *Contribution à l'étude anthropologique des Chinois Hak-Ka de la province de Moncay (Tonkin)*. L'Anthropologie, Paris, 1920.
- VAUX PHALIPAU (M^{me} de), *Les Wendes*. Revue anthropologique, Paris, 1920 et 1921.
- VELYTCHKO, *Carte ethnographique de la nation ruthéno-ukrainienne publiée par la Société de l'instruction « Prosvita » à Léopol, 1894*. Voir C. R. par Volkow, Bull. Soc. d'antr. de Paris, 1897.
- VENDRYES (J.), *Le Langage, Introduction linguistique à l'Histoire*, Paris, 1921.
- VERNEAU, *Revue anthropologique*, 1886.
- » *Les fouilles du Prince de Monaco aux Baoussé-Roussé. Un nouveau type humain*. L'Anthropologie, Paris, 1902. — *Les Grottes de Grimaldi*, t. I, fascicule I, Anthropologie, Monaco, 1906-1919.
- » *Résultats anthropologiques de la Mission de M. de Gironcourt en Afrique occidentale*. L'Anthropol., Paris, 1917.
- » *Les crânes humains du gisement préhistorique de Pho-Bin-Gia (Tonkin)*. L'Anthropologie, Paris, 1909.
- VIGNAUD (H.), *Le problème du peuplement initial de*

CCXLVIII

CCXLIX

CCL

CCLI

CCLII

CCLIII

CCLIV

CCLV

CCLVI

CCLVII

CCLVIII

CCLIX

CCLX

CCLXI

CCLXII

CCLXIII

CCLXIV

CCLXV

** CCLXVI

CCLXVII

CCLXVIII

- l'Amérique, etc.* Journal Soc. des Américanistes de Paris, 1922.....
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Paris, 1887.....
- VOLKOW, *Compte rendu du XVI^e Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, Genève, 1912.....
- » *Rapport sur les voyages en Galicie orientale, en Bukovine, etc.* Bull. et Mém. Soc. d'antr. Paris, 1905..
- » (avec de Baye), *Le gisement paléolithique d'Aphon-tova-Goza*. L'Anthropologie, Paris, 1889.....
- VRAM, *Su alcuni carateri antropologici dei Cicci*. Bollet. dell. Soc. adriatica di Sc. nat. in Trieste, vol. XXI, 1903.
- WATEFF, *Contribution à l'étude anthropologique des Bulgares* (trad. par Deniker). Bull. et Soc. d'anthropologie, Paris, 1904.....
- WEISBACH, *Die Schädelform der Rumänen*, Vienne, 1869..
- » *Die Herzegowiner verglichen mit Tschechen und Deutschen aus Mähren, nach Major Himmel's Messungen*. Mitth. der Anthropolog. Gesellschaft, Wien, 1889. — *Die Bosnier*. Mitth. der Anthropolog. Gesellschaft, Wien, 1895.
- » *Die Schädelform der Türken*. Mitth. der Anthropolog. Gesellsch., Wien, 1873.....
- » *Die Schädelform der Griechen*. Mitth. Anthropolog. Gesell., Wien, t. XI, 1881.....
- WEISSENBERG, *Zur Anthropologie der deutschen Juden*. Zeitschr. für Ethnol., Berlin, 1912.....
- » *Die Spaniolen, eine anthropometrische Skizze*. Mitth. der Anthropol. Gesell., Wien, 1909.....
- » *Beiträge zur Anthropologie der Juden*. Zeitschr. für Ethnol., 1907.....
- » *Die zentralasiatischen Juden in anthropologischer Beziehung*. Zeitschr. für Demographie und Statistik der Juden, 1909.....
- » *Zur Anthropologie der persischen Juden*, Zeitschr. für Ethnologie, Berlin 1913.....
- » *Die persischen Juden in anthropologischer Beziehung*. Zeitschr. für Demogr. und Statistik der Juden, 1911.....
- » *Die mesopotamischen Juden in anthropologischer Beziehung*. Arch. für Anthropol. Braunschweig, 1911.....
- » *Die kaukasischen Juden*, Arch. für Anthropol. Braunschweig, 1909.....
- » *Die yemenitischen Juden*. Zeitschr. für Ethnologie, LXI, 1909.....
- » *Die syrischen Juden*, *Anthropologische Betracht.* Zeitschr. für Ethnol., Berlin, 1911.....
- » *Die Autochtonen Bevölkerung Palästinas in anthropologischer Beziehung* (Fellachen, Juden, Samari-

CCLXIX

CCLXX

CCLXXI

* CCLXXII

CCLXXIII

CCLXXIV

** CCLXXV

CCLXXVI

CCLXXVII

CCLXXVIII

CCLXXIX

CCLXXX

CCLXXXI

CCLXXXII

CCLXXXIII

CCLXXXIV

CCLXXXV

CCLXXXVI

CCLXXXVII

CCLXXXVIII

CCLXXXIX

- taner). Zeitschr. für Demogr. und Statistik der Juden, 1909.....
- WELLCOME (H. S.), *Découvertes préhistoriques dans le Soudan méridional*. Compte rendu du XIV^e Congrès, t. II, Genève, 1912.....
- ZABOROWSKY, *Le Caucase et les Caucasiens*. Revue anthropologique Paris, 1914.....
- » *Crânes de Kourganés préhistoriques, scythiques drowlanes et polanes*. Bull. et Mém. Soc. d'anthropol. Paris, 1900.....
- » *Les Hétéens, les Migrations de l'âge du bronze en Europe, le rite de l'incinération des cadavres*. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1920.....
- » *Crânes anciens de la Russie méridionale et du Caucase*. Bull. et Mém. Soc. d'antr. Paris, 1901.....
- » *Sur seize crânes d'un tombeau grec, etc.* Bull. de la Soc. d'anthropologie Paris, 1881, et nombreux autres mémoires.....
- ZAMPA, *Anthropologie illyrienne*. Revue d'Anthropologie, Paris, 1886.....
- ZIMMERLE, *Die Deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, Bâle et Genève, 1899.....
- ZUCKERKANDL, *Craniologische Untersuchungen in Tirol und Innerösterreich*. Mitth. Anthr. Gesells., Wien, 1884, t. XIV.
- ZUMOFFEN, *L'âge de la pierre en Phénicie*. L'Anthropologie, Paris, 1897. — *La Phénicie avant les Phéniciens*, Beyrout, 1900.....

CCXC

CCXCI

CCXCII

CCXCIII

CCXCIV

CCXCV

CCXCVI

CCXCVII

CCXCVIII

CCXCIX

CCC

INDEX

- ABYSSINS, 39, 505.
 ADAM, 534.
 ADRIATIQUE (Race), 111, 176, 224, 271, 319.
 AFGHANS, 390, 443, 445, 447-8, 450, 480.
 AFRIQUE, 30-1, 38, 64, 82-7, 94, 122, 166, 185, 258, 505-31.
 AÏNOU, 491, 498-500, 503.
 AKKAS, 45.
 ALAINS, 137, 157, 449.
 ALAMANS, 96-100, 187, 206, 434.
 ALBANAIS, 46, 111, 173, 177, 360-3.
 ALFÖLD, 334.
 ALGÉRIE, 423.
 ALLEMAGNE, 97-100, 103, 190-213, 251, 289, 324-32, 414-6, 584-5.
 ALTAMIRA, 74, 127.
 AMEGHINO, 537.
 AMELINEAU, 506.
 AMÉRIQUE, 16, 46, 57, 64, 145, 384, 426, 503, 533-57, 586.
 AMMIEN MARCELLIN, 160, 397.
 AMMON, 25, 211-2.
 ANDAMANS, 45, 386.
 ANGLES, 236, 239.
 ANGLETERRE, 27, 34, 36, 101, 155. Voir *Iles Britanniques*.
 ANNENDALE, 270.
 ANOUTCHINE, 292, 301, 438, 469.
 Antas, 124.
 Anthropologie, 2, 4, 304, 581, 585, 589-91; *passim*.
 Anthropopithèques, 35.
 ANTILLES, 543, 549.
 APPIEN, 194.
 ARABE, 37, 52, 134, 387, 390, 393, 401, 412, 422, 432-42, 506, 528, 531.
 ARANZADI, 114, 129, 133.
 ARAUCANS, 555.
 ARBO, 265, 269, 270.
 Arcas, 124.
 ARCELIN, 148, 513.
 ARCHIBALD, 563.
 ARGENTINE, 542-3.
 ARIUS MONTANUS, 534.
 ARMÉNIENS, 47, 52, 153, 345, 385, 396, 421, 443, 452-8, 516, 518.
 Art, 74, 82-3, 127, 257-9.
 ARYENS, 29, 279, 378, 440, 477, 479-80, 482, 485.
 ASIE, 30-1, 33, 45, 64, 90, 92, 94, 151, 153, 181, 280, 282, 373, 377-504, 516, 536, 582.
 ASSYRO-CHALDÉENS, 388, 390, 443, 451, 509.
 ATLANTES, 535.
 ATLANTO-MÉDITER-RANÉENNE (Race), 110, 134, 176.
 ATTLA, 392.
 AUGUSTIN (S^t), 39, 533.
 AUERBACH, 423.
 AURIGNACIENS, 86.
 AUSTRALIENS, 51, 53, 559, 562-3, 570-2.
 AUTRICHE, 324-33.
 AUVERGNATS, 47, 61, 106.
 AUVERNIER, 183.
 AVARES, 335.
 AYMARAS, 550, 553.
 Azilien, 90, 256.
 AZTÈQUES, 543, 545-6.
 BABYLONE, 388.
 BAEZ, 497, 499, 502.
 BAER (Von), 467.
 BALKANS, 50, 94, 111, 154, 166, 173, 280, 343-68, 375, 398, 464.
 BANNWARTH, 184.
 BAOUSSÉ-ROUSSE, 76, 81, 83, 167-8, 185.
 BARANDIARAN (De), 114.
 BARDON, 142.
 Barrows (long et round). Voir *Tumuli*, 230, 236.
 BASQUES, 130, 157.
 BASSANOVITCH, 347, 394, 470.
 BASTARNES, 194.

- BATAVES, 242, 251.
 BAUMES - CHAUDES, 126, 128, 146, 152.
 BAVAROIS, 47, 58, 92, 103, 191, 197-8, 206-7, 211-3, 317, 325.
 BAYE (De), 149, 382, 421.
 BEDDOE, 232, 235.
 BÉDOUINS, 528-9.
 BELGIQUE, 195, 214-25.
 BELOUTCHISTAN, 447.
 BENGAL, 481, 483.
 BENZINGER, 470.
 BERBÈRES, 80, 134, 412, 423, 425, 433, 438, 440.
 BERTHOLON, 136, 408-9, 411, 424-5, 434, 439, 441.
 BERTRAND (A.), 153.
 BEUCHAT, 543.
 BIBAN EL MOLOUK, 507-8, 512.
 BIÉLOROUSSES, 295-9.
 BLUMENBACH, 243, 453, 472.
 BOAS (F.), 426.
 BOHÈME, 305-14.
 BOÏENS, 309.
 BOLK, 244, 246, 252.
 BORNÉO, 561, 566.
 BOSH Y GIMPERA, 114.
 BOSHIMANS, 83, 85.
 BOSNIE, 354, 362, 368, 389, 391, 417.
 BOTTA, 404.
 BOUCHER de PERTHES, 115.
 BOULE (M.), 4, 30, 67, 69, 70, 126, 143, 169, 229, 380, 383, 563.
 BOUYSSONIE, 142.
 BOYD-DAWKINS, 78.
 Brachycéphales, 19-27, 36, 47, 90, 92-3, 99, 100, 102-3, 106, 121, 125, 127, 132, 148, 151, 155, 158, 162, 171, 181-3, 192, 199, 218, 223, 246, 251, 267, 279, 290, 361, 365, 374, 387, 393-4, 414, 417, 454, 471, 481, 516.
 BRADLEY, 30.
 BRANCO, 563.
 BRANDEBOURG, 103, 256.
 BRASSEMPOUY, 83.
 BRÉSIL, 555.
 BRETAGNE, 150, 162, 185.
 BRETONS, 236, 239.
 BREUIL, 34.
 BRINTON, 540.
 BRITANNIQUES (ILES), 226-40; Voir Angleterre.
 BROCA, 41-2, 48, 79, 91, 97-8, 126-7, 144, 148-9, 161, 192, 212, 509, 518.
 BRËSIKE, 313.
 Bronze, 11, 33, 35-6, 152-4, 182, 189, 217, 268, 276, 308, 376, 514, 553.
 BROOKS, 504.
 BROWN, 477.
 Bubalus, 86.
 BUCHTELA, 308.
 BUCKLAND, 229.
 BUFFARD, 435.
 BULGARES, 274, 282, 343, 356-60, 392, 417, 470.
 BURGONDES, 98, 187, 197.
 BURKITT, 34.
 BUSK, 126.
 BYRON-GORDON (G.), 545.
 CABEÇO D'ARRUDA, 118.
 CALCHAQUIS, 543, 554.
 CAMPER, 41, 53.
 CANNSTADT, 229.
 CAPITAN, 34, 142.
 CARAÏBES, 45.
 CARDOSO, 116.
 CARINTHIE, 328, 330.
 CARTAILHAC, 116-7, 120, 124, 144.
 CARTHAGE, 401, 406-11.
 CASTRO (I. Da), 557.
 CATALOGNE, 138.
 CAUCASE, 11, 52, 153, 375, 393, 397, 420, 443, 449, 465, 500, 507.
 CELTES, 157, 160, 220, 278.
 CELTIQUE (Race), 97, 99, 110, 135, 151, 244, 259.
 Céphalique (Indice), 36, 46-50, 129, 131, 147, 174, 186, 208-9, 219, 232, 237, 245-6, 289-301, 340, 348, 352, 394, 407, 414, 445, 467, 482, 502, 538, 583-4.
 CERRALBO (De), 115.
 CÉSAR, 195, 217, 309.
 CÉVENOLE (Race), 60-1, 162, 176, 213.
 CEYLAN, 382, 477, 479, 481.
 CHAIX, 48.
 CHAMBERLAIN, 25.
 CHAMBLANDES, 184-5.
 CHAMPAGNE, 149.
 CHAMPOLLION, 508, 531.
 CHANCELADE, 19, 75-6, 121, 136, 143.
 CHANTRE, 136, 394, 396, 408-9, 411, 420, 424-5, 434-5, 439, 441, 450-5, 460, 465, 509, 517-8, 520, 523, 528.
 CHAPELLE - AUX - SAINTS, 70, 142.
 CHARENCEY, 500.
 Chelléen, 116, 167, 191.
 CHEROKEE, 57.
 CHIBCHA, 543, 550.
 CHICHIMÈQUES, 543.
 CHILI, 555.
 CHINE, 47, 386, 387, 459, 487-95, 581.

- CHOFFAT, 117.
 CLARKE, 472-3.
 Classification, 12, 34, 36-7.
 COLLIGNON, 79.
 COLOMB (CH.), 545.
 Colonisation, 13.
 CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, 351.
 COPTES, 515, 526.
 CORDIER, 489.
 CORÉE, 500, 502.
 CORSE, 560.
 CORTEZ, 544.
 COTENCHER, 180.
 Couleur du teint, des cheveux, des yeux, 42-4; *passim*.
 Crânes. Voir Céphalique (Indice).
 CRÉQUI - MONTFORT, 553.
 CRÈTE, 369-76.
 CROATES, 319, 322, 336, 350.
 CRO-MAGNON, 69, 75, 79, 93, 143, 224, 229.
 CROOK, 483.
 CUCUTENI, 346, 350, 352.
 Cuivre, 514.
 CUVIER, 12.
 DACES, 13, 334, 345, 349.
 DALMATES, 321-2, 362.
 DANEMARK, Danois, 92, 112, 117, 122, 202, 239, 253, 255, 262.
 DANUBE, 151, 194, 206, 212-3, 317.
 DAUBENTON, 41.
 DÉCHELETTE, 153.
 DEIR EL BAHARI, 520-1.
 DELATTRE, 409.
 DENIKER, 42-3, 48, 80, 104, 106-8, 129, 132, 24, 162, 176, 207, 220, 232, 269, 287, 290, 292, 224, 295, 298, 314, 364, 383, 396, 459-62, 480, 502, 527, 548, 570, 573-4, 590.
 DENON, 507.
 DINARIQUE (Race), 111, 156, 164, 171, 176, 207, 213, 271, 321, 351, 355, 362, 365, 375, 391, 480, 584. Voir Adriatique.
 DIODORE de Sicile, 160.
 DION CASSIUS, 218.
 DJENGHIZ, 400.
 Dolichocéphales, 20, 24, 36, 47, 76-7, 80, 92, 96-7, 99, 101, 103, 106, 121, 125, 127, 130, 147-9, 155, 158, 162, 170, 183, 199, 208, 218, 231, 237, 246, 267, 277, 298, 352, 359, 368, 371, 407, 414, 417, 434, 481, 491, 515, 569, 574.
 DOMBOURG, 250.
 DOTTIN, 6.
 DOWSON, 66.
 DRAKE-BROCK, 483.
 DRAVIDIENS, 480, 482, 484, 501.
 DUBOIS, 379-80.
 DUHOUSSET, 448.
 DÜRER (A.), 53.
 DUNCAN-WHITE, 493.
 ECKER, 98, 199.
 ÉCOSSAIS, 45, 76, 226, 232, 234-5, 238, 272, 584.
 ÉGÉENS, 369-76, 405.
 EGUREN (De), 114.
 ÉGYPTIENS, 38, 373, 437, 440, 505.
 ÉLAM, 457.
 ELISSEEF, 394.
 ERCKERT, 420, 460.
 ERISMANN, 302.
 ERTOGHRUL, 399.
 ESPAGNE, 15, 94, 102, 106, 110, 114-40, 405, 533-4, 542, 544, 556-7.
 ESQUIMAUX, 11, 45, 47, 77-9, 145.
 ÉTHIOPIENS, 38, 515, 519.
 Ethnologie, 580. Voir Races.
 Eugénique, 588.
 EUROPE, 20, 24, 33, 48, 59, 83, 86, 89, 91, 94-5, 99, 102, 104-12, 151, 581.
 FELLAHS, 422, 526-7.
 Fer, 35, 94, 259, 514, 523.
 FERGUSSON, 479.
 FERRY (De), 148.
 FINNOIS, 264, 266, 283, 391.
 FISHBERG, 425.
 FLAMANDS, 86, 220.
 FLINDERS PETRIE, 514, 522.
 FOLMER, 246.
 FONT DE GAUME, 74.
 FONTES (J.), 116.
 FORMOSE, 498, 503.
 Fossiles, 66.
 FRAIPONT (J.), 215.
 FRANCE, 60, 100-1, 103, 108, 122, 141-65, 196-7, 221-2.
 FRANCS, 56, 197, 218, 317.
 FRAZER, 450.
 FRISONS, 202, 209, 243, 251.
 FUÉGIENS, 45.
 FÜRST, 263, 266.
 GALATES, 160, 194-5, 217, 397.
 GALICIE, 293-4.
 GALLEY-HILL, 228.
 GALLOWAY, 234-5.
 GALTCHAS, 445, 451.
 GARCIA (G.), 534.
 GAUCKLER, 410.
 GAULOIS, 195-6, 217.
 GAUPP, 492.
 GÉORGIE, 393.
 GÉPIDES, 335.
 GERMAINS, GERMANIQUE (Race), 96, 107.

- 157, 160, 163, 193-5,
197-8, 206-7, 218, 240,
279, 311, 327, 349, 434.
GÊTES, 194, 345-6, 349.
Gétulien, 87.
GIBRALTAR, 70, 72,
87, 126-7.
GILLEN, 571.
GIRARD, 493.
GIRONCOURT (De),
234.
GIUFFRIDA - RUGGE-
RI, 434, 439.
GLASINAC, 359.
GLIDDON, 507.
GLOTZ, 370, 375.
GOBINEAU (De), 7, 24,
157, 162, 193, 293.
GOTHS, 135, 137, 249,
282, 335, 349, 449.
GOURKAS, 480.
GOURNAH, 519, 521.
GRAY, 271.
GRÉBAUT, 520.
GRÈCE, 278, 343, 363-8,
393, 399, 417, 521, 582.
GREGR, 310.
GRIMALDI, 69, 81, 143,
185.
GROUZIENS, 453.
GUANCHES, 80.
GUATÉMALA, 543-4,
549-50.
GUÈBRES, 445.
GUMPLOVICZ, 58.

HADDON (A.-C.), 281.
HÆCKEL, 38-9, 459,
480.
HAÏDOUKES, 338.
HAK-KA, 492.
HALE, 561.
HALLSTADT, 192, 218,
236, 239, 324, 329, 331-
2.
HAMDY BEY, 408.
HAMY, 78, 148, 243, 262,
276, 285-6, 313, 409,
470-1, 509, 512, 523,
527, 557.
HAUSER, 142.

HAVET, 55.
HAWES, 370, 376.
HEIDELBERG, 66, 191,
211.
HÉRODOTE, 38, 194,
401, 510.
HERVÉ (G.), 78, 119-20,
125, 147, 185, 216, 276.
HERZÉGOVINIENS,
46, 111, 321-2, 352, 354,
389, 391.
HIKSOS, 509, 516.
HIPPOCRATE, 38, 47.
HIS, 182, 186.
Histoire, 2, 3, 5, 58, 60,
65, 102, 156, 203, 225,
225, 251, 271, 304, 330,
342, 386, 456, 577, 581,
589.
HÖLDER (Von), 97-8,
199, 200.
HOLLANDE, 214, 222,
241-52.
HOLMES, 540.
Hominien, 95.
HONDURAS, 543-4, 549.
HONGRIE, 324, 333,
334-42, 347.
HORN, 571.
HOTEAUX (LES), 144.
HOTTENTOTS, 85.
HOUSSAY, 439.
HOUZÉ, 88, 215-6, 218-
9, 223, 329.
HOYOZ SAINZ (De),
129, 133.
HRDLICKA, 384, 540.
HUAXTÈQUES, 545.
HUNFALVY, 335.
HUNS, 96, 186, 335, 345,
392.
HUNT, 587.
HUXLEY, 459.

IBÉRO - INSULAIRE
(Race), 108, 134, 157,
159, 176, 365.
INCAS, 547, 551, 586.
Incinération, 153, 308,
312.
INDE, 30, 45, 153, 280,
384-5, 439, 445, 476-86
495, 501.
*INDIENS D'AMÉ-
RIQUE*. Voir *Amé-
rique*.
INDO-CHINE, 45, 387,
490, 494.
INDO-EUROPÉEN, 61,
377.
INDONÉSIENS, 559,
566.
Invasions, 14, 534-6, 559-
61, 577-9.
IPSWICH, 31, 64, 228.
IRANIENS, 389, 443-
58.
IRLANDE, 232-3, 236-8.
ISTRIE, 321, 346.
ITALIE, 103, 165-76,
280, 365, 372.
IVANOWSKY, 394, 416,
451, 454.

JACQUES (V.), 250.
JANKO, 340.
JAPON, 45, 383, 387,
391, 496-504.
JAVA, 379, 561-2, 564.
JOHANSEN (F.), 274.
JORGENSEN, 270.
JORNANDÈS, 392.
JUIFS, 16, 413-31, 453,
516, 526, 534.
JULIEN, 82.
JULLIAN (C.), 6.
JUSTIN, 402.
JUTLAND, 257, 262.

KACHEMIRI, 481, 484.
KAFFIRS, 38.
KALMOUKS, 52, 461.
KAMTCHADALES, 386.
KANITZ, 356.
KATE (T.), 547.
KAZAN, 466.
KHANIKOFF, 445, 453.
KIRGHIZ, 393, 461.
Kjökkenmøddings, 119,
253, 384, 499.
KLAATSCH, 69, 563.
KOGANÉI, 491, 498, 502

- KOLLMANN, 199.
KOLUBAKIN, 302.
KOPERNICKI, 286, 291.
KOUMANES, 338-41,
346.
KOUSNETSOV, 382.
KURDES, 52, 345, 385,
396, 443, 447-52, 516,
518.
KURDOW, 420.
KYMRIQUE (Race), 98,
107, 160, 187-8, 192,
195-6, 205, 208, 212,
239, 244.

LAGOA - SANTA, 538,
553, 555.
LALANNE, 83.
Langues, 55, 75, 105,
195, 213, 316.
LAPONS, 45, 47, 263,
267.
LAPOUGE (De), 25, 27,
162, 212.
LARTET, 115, 383, 404.
LATINS, 60.
LAUGERIE, 69, 75-6,
79, 121, 136, 143, 145,
159, 228.
LAUSSEL, 83.
Lazes, 396.
LEBON, 291.
LECOQ (Von), 387, 398.
LEGENDRE, 493.
LEHMANN - NITSCHKE,
200.
LENCEWICZ (ST.), 289.
LENORMANT, 512.
LEPSIUS, 512-3.
Leptorrhiniens, 52, 98,
218, 290, 348, 353, 361,
408, 412, 434, 437, 455,
463, 480, 494, 518.
LIBYE, 516, 522.
LIGURES, 151, 157-8.
LIMBOURG, 241, 244.
LINNÉ, 39.
LISSAUER, 289.
LIVI (R.), 169, 319, 363.
LIVOURNAIS, 424.
LOLOS, 495.

LOMBROSO, 438.
LONDRES, 19.
LOZÈRE, 146-9.
LUCQUES, 173, 175.
LUND, 538.
LUSACE, 312-3, 316.
LUSCHAN (Von), 394,
423, 440, 449, 451.
LYDIENS, 175, 177.
LYGIN, 470.

Magdalénien, 74, 77, 92,
123, 127, 145, 148.
MAGET, 502.
MAGYARS, 284, 333-
42.
MAJER, 291.
MAKOWSKY, 307.
MAKRIZI, 437.
MALAISIE, 654-8.
MALIEF, 470.
MALOROUSSES, 299.
MAN (De), 250.
MANDCHOURIE, 384,
459, 490, 501.
MANSUY, 384.
MANTEGAZZA, 408.
MAORIS, 565, 574.
MARETT (R.), 229.
MARIETTE, 509, 513.
MAROC, 423-4.
MARTIN (H.), 142.
MASKA, 307.
MASPERO, 507, 523.
MATIEGKA, 309.
MATSUMOTO, 383.
MAUER, 66, 142, 191.
MAYA - QU'ICHÉ, 534,
545, 549.
MÈDES, 443, 457.
MÉDITERRANÉE,
Méditerranéenne (Race),
60, 87, 125, 130, 134,
163.
Mégalithiques (Monu-
ments), 124, 147.
MEILLET (A.), 63.
MEISNER, 201-2.
MÉLANÉSIENS, 559,
568-70.
MÉNAPIENS, 217.

MENDES CORREA, 139.
MERCER, 545.
MERLIN, 410.
Mésolithique, 89, 145, 196,
276.
MÉSOPOTAMIE, 384,
506, 520.
Mésorrhiniens, 52, 121
517.
MEXIQUE, 543, 546
553, 586.
Métis, 586.
MIAO-TSE, 491.
Migrations, 281.
Milieux, 8, 16-8, 60.
MITRA, 383.
MIXTÈQUES, 546.
MOCHI, 435.
MOIR (RED), 34, 227.
MOÏSE, 534.
MONGOLS, 50, 92, 386,
454, 459-75, 484, 490,
501, 566.
MONTANDON, 502.
MONTELIUS, 262.
MONTÉNÉGRINS, 355.
MONTESQUIEU, 510.
MORAVIE, 310, 332.
MORGAN (J. De), 35,
90, 384, 506.
MORTILLET (De), 118,
146, 407.
MORTON, 507, 527.
MOULIN - QUIGNON,
142.
Moustiérien, 35-6, 69, 142,
180, 243, 275, 572.
MUGEM, 92, 118, 125
139, 152, 582.
MUKA, 313.
MÜLLER (M.), 63.
MÜLLER (SOPHUS),
253, 256, 258.
MÜNSINGEN, 183.
MÜNSTER (S.), 464.

NAHUAS, 544.
NASSONOF, 451.
NAVILLE, 507, 511.
NEANDERTHAL, 52,
67-73, 88, 143, 191, 215,

- 224, 229, 243, 583.
Nègres, 39, 51, 53, 57,
393, 508, 515, 517, 524,
530, 557, 589.
Négritos, 45, 500-1.
Négroïdes, 81, 83, 169,
185, 410.
Néolithique, 35-6, 93, 112,
125, 139, 144, 153, 308.
NEOPHYTUS (F.), 404.
NERVIENS, 217.
NESTOR, 281, 288.
NICOLUCCI, 407.
NIEDERLE, 278-80, 309
12, 351.
NIGRITIENS, 529.
NINIVE, 388.
NËTLING, 563.
NOGAYS, 472.
NORDIQUE (Race), 26-8,
93, 107-8, 192-3, 200,
203, 212, 240, 398, 480,
578.
NORMANDS, 56, 60,
157, 174, 239, 249.
NORVÈGE, 260, 262,
264-5.
NOTT, 507.
NOUVELLE - CALÉ -
DONIE, 569.
NOUVELLE - ZÉLAN
DE, 573.
NUBIENS, 519, 530.

OBÉDÉNARE, 347, 357.
OCÉANIE, 559-76.
OFNET, 91, 122, 191-2,
196.
OLECHNOWICZ, 290
293.
OLORIZ, 129, 133.
ORKHAN GHAZI, 397.
OSBORNE, 34.
OSSÈTE, 397.
OSMANLI, 341, 343,
389-400.
OSTIAKS, 386.
OTOMI, 548.
OTTOMANS, 345.
OUGRIENS, 56, 274,
391.

OURALO - ALTAÏQUE
(Race), 100, 152, 391.
OUZBEGS, 393.

Palafittes, 180, 216.
Paléolithique, 35-6, 84-5,
127, 141, 167, 179, 214.
Paléontologie, 30.
PALESTINE, 423, 439.
PALLAS, 467, 472.
PANTIOUKHOF, 438,
454.
PAPOUS, 47, 567-8.
PARACELSE, 534.
PARSI, 443, 445.
PATAGONS, 555.
PAULA E OLIVEIRA
(De), 117, 120, 125.
PAVILAND, 229.
PÉLASGES, 364.
PELLIOT, 387.
PEREIRA Da COSTA
(F.-A.), 117.
PÉRIGORD, 149.
PÉRINGUEY, 31.
PÉROU, 534-5, 543, 551,
553.
PERSANS, 387, 397, 419,
439, 443-58.
PEYRONY, 142.
PHÉNICIENS, 373, 401-
12, 535.
PHILIPPINES, 566.
PIC, 307-8.
PICTET, 378.
PIETTE, 82, 91.
PILA-PILA, 76, 234.
PILTDOWN, 67, 75, 142,
226.
PITTARD, 451.
PIZARRE, 551.
Platyrrhiniens, 52.
Pleistocène, 69, 168.
PLUTARQUE, 194-5.
POINSINET de SIVRY,
506.
POLO (M.), 38, 496.
POLOGNE, POLONAIS,
19, 203, 205, 208, 274-
5, 284, 287-95, 317.
POLYBE, 194.

POLYNÉSIENS, 559-61,
566, 572-5.
POMÉRANIENS, 58,
193, 288.
PORTUGAL, 102, 106,
112, 115-26, 137-9.
PREDMOST, 306-7.
Préhistorique, 33.
PRICHARD, 450, 467.
Prognathisme, 51-4, 121.
PRUNER BEY, 407.
PRUNIÈRES, 146.
PRUSSE, 193, 289, 291.
PTOLÉMÉE, 217.
PYGMÉES, 184, 503,
510.

QUARNERO, 321.
Quaternaire, 39, 95.
QUATREFAGES (De),
40, 77, 79, 120, 148,
150, 243, 313, 409, 446,
470-1, 483, 485, 500-1,
504, 509, 527, 538, 559-
61.
QU'ICHÉS, 543-5, 550.
QUICHUAS, 550.
QUINA (La), 112.

Race, 3, 5, ..., 37, 55, 58,
430, 542, 557, 559, 577;
passim.
RAGGOZONI, 168.
RAJPOUTES, 484.
RAMSAY SMITH, 572.
RANKE, 97, 206, 211.
RECLUS (É.), 473.
Reihengräber. Voir Tu-
muli.
REINACH (S.), 82, 378,
416.
RÉMUSAT (A. de), 463.
RENAN, 413.
Renne (Age u), 69 73-8,
85, 90, 143-4, 215, 255.
RETZIUS (G.), 46, 260,
263, 266, 291.
REYGASSE, 84.
RHODE, 378.
RIBEIRO, 117.
RICH, 448, 452.

- RIPLEY, 48, 212, 232,
482, 539, 590.
RIVET, 54, 551, 553.
RIVETT, 477.
RIVIÈRE, 168.
ROTH, 571.
ROUMANIE, 13, 343,
345-50.
ROUSSEAU (J.-J.), 510.
RUBRUQUIS, 496.
RUSSIE, 56, 108, 172,
256, 273-304, 415-6,
428, 449, 464, 468, 471,
551.
RUSSIENS, 274-5, 287,
295, 303.
RUTHÈNES, 286-7.
RUTIMEYER, 182, 186.

SAINT-HILAIRE (G.),
39.
SAINT - PÉRIER (De),
83.
SALMON, 155.
SAMOYÈDES, 386.
SARAUW, 253, 256.
SARASIN (F. et P.), 382-
3, 477, 479, 569.
SARDAIGNE, 171-2,
177, 560.
SARMATES, 282.
SARRASINS, 186.
SARTES, 390.
SASSE, 242, 246, 248.
SAUSSURE (H.-B. de),
168, 189, 398.
SAVENKOW, 382.
SAVOIE, 19.
SAXE, SAXONS, 191,
204, 208, 236, 239, 313.
SAYCE, 439-40.
SCANDINAVES, 21, 47,
50, 92, 106-7, 112, 203,
236-7, 263-72, 303, 578,
583.
SCHENK, 184-5.
SCHINNER (M.), 188.
SCHLESWIG, 201, 209.
SCHLIZ, 91, 192.
SCHMIDT, 527.
SCHRADER, 151.

SCHREIBER, 436.
SCHWEINFURTH, 506.
SCOTS, 238-9.
SCYTHES, 277, 534,
449.
SEM, 534-5.
SERBES, 313, 319, 343,
350-5, 360.
SERBO-CROATES, 274,
285.
SERGI, 376.
SETON KARR, 477.
SIA-POUCH, 38.
SIBÉRIE, 536, 541.
SICILE, 177.
SIKHS, 480, 484.
SILÉSIE, 308-9.
Silex, 34, 512-4.
Singes, 67, 88, 380-1.
SIOUX, 61.
SIRET, 123, 405.
SLAVES, 273-323, 332,
352.
SLAVONIE, 319-22.
SLOVAQUES, 274, 285,
314-6.
SLOVÈNES, 274, 285,
317-8, 325, 332.
SMITH (ELLIOT), 535.
SMITH WOODWARD,
67.
SOLAK, 449, 452.
SOLLAS, 78.
SOLUTRÉ, 148.
SONORIENS, 546.
SORABES, 312.
SOUABES, 206.
SOUDAN, 510, 530.
SPANIOLS, 414, 417.
SPEISER (F.), 569.
SPENCER, 571.
SPENGEL, 313.
SPIELMANN, 429.
SPIGEL, 41.
SPINDEN, 549.
SPORADES, 369.
SPY, 73, 82, 214.
Stature. Voir Taille.
Stéatopygie, 82, 185, 376.
STEENSTRUP, 306.
STEIN (A.), 387.

STIRLING, 571.
STRABON, 160.
STUDER, 184.
STYRIE, 328, 330.
SUÈDE, 260, 262-4, 266-
7.
SUÈVES, 137, 186, 195,
249.
SUISSE, 36, 61, 98, 111,
154, 179-89, 207, 306,
578.
SUMATRA, 561, 565,
567.
SVAERDBORG - MUL-
LERUP, 253, 255-6.
SWYNNERTON, 477.
SYRIE, 516, 526, 529.
SZEKLER, 337.
SZOMBATHY, 82.

TACITE, 197, 249.
TADJIKS, 446, 448, 451.
Taille, 18, 19, 44-6, 133,
163, 171, 184, 201, 222,
233-5, 244-5, 262-3, 286,
322, 328, 338, 347, 352,
436, 480, 547, 573.
TALGAI, 563-4, 570.
TALKO-HRYNCEWICZ
277, 296, 300.
TAPPEINER, 319.
TARASQUES, 546, 548.
TARENOTSKY, 300-1.
TARNOWSKI (M^{me}),
301.
TASMANIENS, 572.
TATARS, 283, 345, 357,
387, 389, 393, 400, 459-
75.
TAYLOR, 237.
TCHÈQUES, 274, 285,
307-14, 332.
TCHOUKTCHI, 386,
540.
TCHITRAL, 484.
TÈNE (La), 192, 309.
THIBET, 490.
THIRRING, 337.
THOMPSON (E.-H.), 545.
THOMSON (W.), 40.
THRACES, 345.

THURNAM, 101, 230.	TURKMÈNES, 387, 389-90.	VOROBIEF, 301.
THURSTON, 483.	TVARIANOVITCH, 454.	WALLONS, 218-9.
TITE-LIVE, 160, 194.	TYROL, 327.	WATIFF, 358.
TOLTÈQUES, 543, 549.	UJFALVY, 439, 445, 476, 479.	WEISSBACH, 291, 310-1, 318, 326, 347, 394, 438.
TONGRES, 217.	UKRAINE, 283-6.	WEISSENBERG, 415-23.
TONKIN, 384, 492.	URUS, 553.	WELLCOME, 507.
TOPINARD, 445, 459.	VALAQUES, 346.	WENDES, 204, 313, 581.
TORII, 383, 462-3, 489, 499.	VAILLANT, 492.	WILDKIRCHLI, 180.
TOTONACS, 548.	VAMBÉRY, 335.	WILLENDORF, 82, 86, 324, 332.
TOUAREG, 440.	VANDALES, 137, 335.	WINKELMANN, 506.
TOUNGOUZ, 47, 386, 390, 392, 460, 463.	VARÈGUES, 303.	YAKOUTES, 463.
TRIETSCH, 423.	VASCONCELLOS (F. de), 116.	YANKEES, 57, 589.
TRINIL, 379.	VASSITS (MILOJ), 351.	YANTCHOUT, 296.
TRIPOLITAINE, 423, 441.	VEDDAS, 479-80.	YAZIGES, 338.
Troglodytes, 149-50.	VÉLIKOROUSSES, 299-301.	YUCATAN, 543-5, 548-9, 554.
TSIGANES, 157, 345.	VELYTCHKO, 287.	YUTCHI, 491.
TSUBOÏ, 498.	VENDRYES, 63.	ZABOROWSKI, 276, 449.
Tumuli, 98, 101, 182, 192, 200, 230, 242, 262, 276-7.	VERNEAU, 76, 79, 81, 169, 185, 515.	ZAMPA, 360.
TUNISIE, 410. Voir Carthage.	VÉSALE, 47.	ZANETTI, 408.
TURCOMANS. Voir Turkmènes.	VIGNAUD, 534, 538.	ZAPOTÈQUES, 546.
TURCS, 341, 343, 389-400, 417, 450, 454, 470, 473-5, 484, 500, 516.	VILLENEUVE (De), 81.	ZÉLANDE, 242, 244, 249.
TURKESTAN, 94, 387, 389, 398, 485.	VIRCHOW, 199, 243, 307, 313, 523, 527.	ZOGRAF, 301.
	VISIGOTHS, 15, 135, 174.	ZUCKERKANDL, 310, 318, 327, 330.
	VOLKOW (TH.), 278, 285-7, 382.	ZUMOFFEN (P.), 404.
		ZUÑI, 547, 554.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	1
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE PREMIER. — La race et l'histoire.....	5
CHAPITRE II. — La classification des races humaines.....	33
1. Quelques mots sur l'évolution des industries et la classification du Préhistorique, 33. — 2. La classification des races humaines, 36.	
CHAPITRE III. — Races et langues.....	55
CHAPITRE IV. — Les races humaines primitives.....	64
1. Les hommes du Chelléen, 66. — 2. Les hommes du Moustérien, 69. — 3. Les hommes du Paléolithique supérieur, 73 — 4. La race de Grimaldi, 81. — 5. Les races humaines dès le Mésolithique, 89.	

DEUXIÈME PARTIE

LES RACES DE L'EUROPE

CHAPITRE PREMIER. — Essai de classement général.....	95
CHAPITRE II. — La péninsule Ibérique.....	114
CHAPITRE III. — La France.....	141
CHAPITRE IV. — L'Italie.....	166
CHAPITRE V. — La Suisse.....	179
CHAPITRE VI. — L'Allemagne.....	190

CHAPITRE VII. — La Belgique.....	214
CHAPITRE VIII. — Les Iles Britanniques.....	226
CHAPITRE IX. — La Hollande.....	241
CHAPITRE X. — Les pays Scandinaves.....	253
CHAPITRE XI. — Les Slaves de l'ancienne Russie.....	273
CHAPITRE XII. — Les Slaves qui étaient en dehors de l'ancienne Russie.....	305
CHAPITRE XIII. — L'Autriche.....	324
CHAPITRE XIV. — La Hongrie.....	334
CHAPITRE XV. — La péninsule des Balkans.....	343
1. Les Roumains, 345. — 2. Les Serbes, 350. — 3. Les Bosniaques-Herzégoviniens, 354. — 4. Les Monténégrins, 355. — 5. Les Bulgares, 356. — 6. Les Albanais, 360. — 7. Les Grecs, 363.	
CHAPITRE XVI. — Les Égéens.....	369

TROISIÈME PARTIE

LES RACES DE L'ASIE

CHAPITRE PREMIER. — Remarques générales.....	377
CHAPITRE II. — Les Turcs Osmanlis.....	389
CHAPITRE III. — Les Phéniciens.....	401
CHAPITRE IV. — Les Juifs.....	413
CHAPITRE V. — Les Arabes.....	432
CHAPITRE VI. — Les Iraniens (Kurdes et Arméniens).....	443
CHAPITRE VII. — Les Mongols ou Tatars Mongols.....	459
CHAPITRE VIII. — Les Indous.....	478
CHAPITRE IX. — Les Chinois.....	487
CHAPITRE X. — Les Japonais.....	496

QUATRIÈME PARTIE

LES RACES DE L'AFRIQUE

Les Égyptiens.....	506
1. Les anciens Égyptiens, 506. — 2. Les populations actuelles, 525.	

CINQUIÈME PARTIE

LES RACES DE L'AMÉRIQUE

1. Remarques générales, 535. — 2. Les populations mexicaines, 545. — 3. Les Incas, 551.

SIXIÈME PARTIE

LES RACES DE L'OCÉANIE

1. Remarques générales, 559. — 2. Les Malaisiens, 565. — 3. Les Mélanésien, 568. — 4. Les Australiens, 570. — 5. Les Polynésien, 572.

CONCLUSIONS.....	577
------------------	-----

TABLE DES CARTES

Carte I. — Répartition approximative de l'indice céphalique chez les populations européennes (d'après Ripley)....	49
II. — Limites approximatives des langues en Europe....	105
III. — Distribution des races européennes selon Deniker.	109

TABLE DES FIGURES

Fig. 1. — Crâne dolichocéphale.....	47
2. — Crâne brachycéphale.....	47
3. — Face chamæprosope.....	51
4. — Face leptoprosope.....	51
5. — Ouverture nasale leptorrhinienne.....	52
6. — Ouverture nasale platyrrhinienne.....	52

TAB. DES CARTES

- Carte I. — Région géographique de l'Asie centrale
 Carte II. — Limites approximatives des langues en Europe
 Carte III. — Distribution des races européennes selon Linné

TAB. DES FIGURES

- Fig. 1. — Crâne dolichocrâne
 2. — Crâne brachycrâne
 3. — Face céphalique
 4. — Face latérale
 5. — Os maxillaire inférieur
 6. — Os maxillaire supérieur

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.